Ex Libris
Duquesne University:

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Lyrasis Members and Sloan Foundation

http://www.archive.org/details/desrapportsdelho00jose

DES RAPPORTS

DE L'HOMME

AVEC LE DÉMON

Paris. — Typ. de P.-A. Bourdier et Cie, rue des Poitevins, 6.

DES RAPPORTS

DE

L'HOMME

AVEC

LE DÉMON

ESSAI HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE

PAR

JOSEPH BIZOUARD

AVOCAT

TOME SIXIÈME

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4

1864

~~+133.4~~
~~B625~~
~~v.6~~

BF1532
B5
v.6

DES

RAPPORTS DE L'HOMME

AVEC

LE DÉMON

LIVRE TRENTIÈME

CHAPITRE I

Sentiments des philosophes au dix-neuvième siècle sur Dieu, sur l'âme, etc. — Kant et Fichte. — Schelling. — Hegel. — MM. Vacherot, Renan, Leroux, Comte, Littré, Fourier. — Observations.

Sentiments des philosophes au dix-neuvième siècle sur Dieu, sur l'âme, etc.

La philosophie du dix-huitième siècle était à la portée de tout le monde, puisqu'elle consistait en général à ne rien croire, à ne rien pratiquer et à rire stupidement de ce qui avait occupé l'esprit des hommes les plus éminents dans la théologie, des plus graves magistrats, des philosophes les plus profonds, des célébrités médicales les plus fameuses, des personnages les plus instruits des siècles derniers. La philosophie allemande importée en France est moins compréhen-

JUN 11 1934
14062

sible aujourd'hui pour les masses; les noms de Kant, de Fichte, de Hegel, de Schelling, etc., sont ignorés du vulgaire, ainsi que leurs systèmes, qu'on n'essayera pas ici d'analyser; mais leurs conclusions sont trop connues pour ne pas consacrer quelques lignes à protester contre et à les flétrir.

Au douzième siècle, Averrhoès avait remplacé l'immortalité de l'âme par l'immortalité de la raison générale, c'est-à-dire de l'humanité considérée collectivement. Comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que l'esprit humain ne fait guère que tourner dans un cercle assez restreint, les rationalistes allemands, et leurs disciples en France, adoptèrent ce sentiment. Selon la plupart d'entre eux, l'âme n'est pas immortelle; c'est à la *raison* qu'appartient l'immortalité, de sorte que le rôle de l'homme est vraiment magnifique. — « Est-ce donc si magnifique, dira-t-on, puisque tout meurt avec l'homme comme dans les bêtes? » — A cette objection, les philosophes répondent que la raison dans l'humanité, c'est Dieu lui-même; il n'y a d'autre Dieu que la raison de l'homme.

Plusieurs trouvent que c'est avoir une idée bien étrange de Dieu, puisque la raison humaine est si différente dans les individus et que les disciples les plus ardents d'un chef d'école modifient tellement son système, qu'ils ne s'entendent plus entre eux. — Soyons cependant sobre en réflexions, car nous sommes forcé d'être très-bref.

Kant et Fichte.

Selon Kant, la pensée ne garantit que sa propre existence; celle de l'âme, substance pensante, est lo-

SOOPI

giquement vraie et conforme aux lois de la pensée, mais on n'en peut conclure ni son immortalité ni son existence réelle : il en est de même de Dieu, qui existe subjectivement dans la pensée; mais on ne saurait arriver à la certitude de son existence réelle. Dieu est une idée que nulle philosophie ne peut nous enseigner de respecter.

Aussi, selon Kant, la question de l'éternité des peines et des récompenses est une puérilité... Toute révélation surnaturelle est aussi impossible qu'inutile, etc.

Ici la pensée ne garantit qu'elle-même ; mais dans Fichte, la pensée donne l'être, elle le crée ; le *moi* seul existe ; en se niant, il donne la réalité au *non-moi*, au monde extérieur. L'homme est ainsi créateur de l'univers, et plus encore, il est éternel, dans ce sens que l'absolu (Dieu), qui n'existe qu'en lui, consiste dans l'ordre moral, seule divinité réelle... Le moi absolu est non-seulement l'individu, c'est l'humanité entière.

Schelling.

Selon Schelling, l'être se produit conforme à la pensée, la nature est aussi réelle que le *moi* et en est indépendante; mais l'être et la pensée, la nature et l'âme s'identifient dans le moi absolu que l'intuition découvre au-dessus du *moi* individuel : ce moi absolu est la *substance unique* manifestée par le développement de l'univers, etc.

La vie humaine contenue dans l'ensemble des manifestations nécessaires de la substance unique, n'est qu'une série de phénomènes sans *liberté morale* et sans *responsabilité*... L'existence personnelle est une

chute; la réhabilitation s'opère par le retour à la substance universelle.

L'*absolu*, dit Schelling, est le saint abîme duquel sort tout ce qui est et dans lequel tout retourne; il n'est ni infini ni fini, ni être ni connaître, ni objet ni sujet; c'est la force universelle à l'état de puissance, c'est *Dieu*. En lui il y a deux états : Dieu en soi, c'est Dieu implicite; Dieu se révélant, c'est Dieu explicite; Dieu enfin, c'est la raison absolue, impersonnelle, le monde idéal.

La matière n'est point une chose inerte en soi; tout est activité et force, depuis la pierre, où cette force est en léthargie, jusqu'à l'homme; il y a progression continue d'énergie, de liberté et de spontanéité, celle-ci est la loi du monde, la vie universelle : la nature, germe de tout, d'abord en léthargie, se fait organisme infini; le germe se développe, il réalise un idéal.

Le monde réel n'est autre que le monde idéal, passant de la puissance à l'acte et s'objectivant. Cette loi idéale est Dieu. Le corps et l'âme sont deux modes différents, d'une essence indivisible; l'individualité n'existe plus après la mort. L'*absolu*, le dieu-substance, n'arrive à la personnalité que dans l'homme; cette personnalité s'éteint avec la vie.

Hegel.

Le fond du système de Hegel, c'est l'identité de la *pensée* et de l'*être*, c'est-à-dire de l'univers. Rien n'est que ce qui est idée; tout ce qui est idée existe. L'idée est la racine de tout ce qui existe, c'est l'être pur indéterminé, mais sans quoi rien de déterminé ne peut exister. — Hegel montre comment le philosophe et l'humanité peuvent s'élever à l'*omniscience* divine; ce

n'est point par intuition immédiate, mais progressivement qu'on parvient à cette déification.

Les attributs de l'homme étant en contradiction avec ceux de l'être infini, comment réunir tous ces attributs dans l'être unique? C'est par le principe de l'*identité de l'identique* et du *non-identique*. — L'homme ayant constaté en lui-même les procédés de l'omniscience divine, dans laquelle la pensée est identique à l'être, il a en lui-même conscience de l'ordre et du progrès de l'univers. Possédant ainsi la science absolue, il la suit dans ses développements, dont la loi constante dans le monde consiste dans la *thèse*, l'*antithèse* et la *synthèse*.

Comme il devient impossible ici d'analyser les élucubrations de ce philosophe, on terminera par ses propres expressions, qui vont donner une idée suffisante de sa doctrine : « *Dieu est l'être en tant qu'être, et l'être en tant qu'être est le néant* [1]. »

MM. Vacherot, Renan, Leroux, Comte, Littré, Fourier.

Quittons les philosophes allemands pour arriver à leurs imitateurs en France. — M. Vacherot (*Hist. crit. de l'école d'Alexandrie*) affirme que l'être universel est le Dieu dans lequel saint Paul a dit que nous vivons et nous nous mouvons; mais M. Vacherot déclare que, sans les individus qui le réalisent, l'être universel n'est qu'une abstraction... « Quand il prend une nature déterminée, dit-il, il cesse d'être universel pour devenir individu, etc... »

« Non-seulement, ajoute-t-il, la substance univer-

1. On consultera avec fruit sur ces systèmes l'excellent ouvrage du savant Th.-Henri Martin : *La vie future*, 2e éd., c. V.

selle n'est pas sans les individus, mais elle n'a d'être et de réalité que par eux..., elle n'est ni cause ni principe de l'être; ce n'est, on le répète, qu'une *abstraction* de l'esprit. »

D'après un autre penseur, M. Renan, « il faudra toujours en revenir, pour expliquer le fait de l'intelligence, à l'explication excellente de Cardan, d'après laquelle l'intelligence est unique, mais peut être envisagée à deux points de vue : par rapport à son existence éternelle et absolue, ou par rapport à ses apparitions dans le temps; unique dans sa source, elle est multiple en ses manifestations... »

« C'est dans le culte de l'idéal, écrit M. Renan, que consiste la béatitude. — L'idéal réalisé dans l'homme, voilà le Dieu vivant, celui qu'il faut adorer. » (V. *Étud. d'hist. relig.*)

M. Pierre Leroux rattache toutes les qualités et tous les phènomènes des âmes à un seul grand individu idéal : l'humanité considérée comme un seul être vivant. Il montre que les qualités constitutives de chaque individu ne périssent pas avec lui, mais se retrouvent après lui dans de nouvelles combinaisons, de sorte que l'individu est immortel dans le genre. Homère renaît dans Virgile, Alexandre dans César, etc.; tous sont immortels dans l'humanité.

Selon M. Comte, le père de la *philosophie positive*, l'humanité se substitue définitivement à Dieu... — L'humanité est la partie objective du Grand-Être; la partie subjective se compose de tous ceux qui ont existé ou qui existeront. Les animaux utiles font partie du Grand-Être. Les hommes qui ne tendent pas au *positivisme* sont exclus du Grand-Être et rentrent dans le néant, etc. »

« Il faut, dit M. Littré, admettre sans restriction qu'il

n'y a dans l'histoire, c'est-à-dire dans l'*évolution graduelle* du genre humain, aucune intervention surnaturelle qui en dérange en bien ou en mal le cours, aucune solution en un point ou en un autre de l'enchaînement des causes et des effets. » (V. *Rev. des Deux Mond.*, 1860, t. XXX, p. 309.)

D'après Fourier, l'âme a toujours existé et existera toujours; unie à différents corps, sa destinée est le plaisir des sens. Après la vie corporelle, elle prend possession d'un corps subtil nommé *arome*, où elle éprouve dans les airs des sensations si délicieuses que tous les hommes se suicideraient si elles étaient connues. — C'est à peu près ce qu'on a vu dans le magnétisme, et qu'on retrouvera dans le spiritisme.

Observations.

Ces quelques lignes, dans l'impossibilité d'analyser ici ces divers systèmes, suffiront pour manifester l'athéisme, le panthéisme ou le matérialisme avoué, caché ou ignoré de leurs auteurs, et suffiront surtout pour montrer combien ils sont opposés à la vraie doctrine.

Inutile de faire des réflexions sur ces opinions; comme toujours, elles sont forcément tronquées. Des hommes fort compétents ont daigné réfuter ces erreurs impies nées dans le cerveau de ceux qui rejettent la vérité, et trop facilement épousées par d'autres. Ces doctrines détestables tendent à tout détruire. Plus de liberté morale, ni peines ni récompenses dans l'autre vie, plus d'immortalité, plus de Dieu; on peut sans crainte se livrer aux vices et aux crimes, pourvu qu'ils soient secrets; donc la vie présente, où l'on doit rechercher uniquement le bonheur ou le plaisir, doit

seule nous préoccuper. C'est dans l'humanité, dans la raison que Dieu, l'esprit universel, se manifeste; bref, « l'*homme est Dieu.* » Sa divinité étant décrétée par les philosophes, qui donc désormais oserait la nier? Néanmoins il a été évident pour des chrétiens *éclairés* que de telles maximes ne pouvaient être inspirées que par Satan. Quoiqu'on puisse, sans crainte de le calomnier, s'exprimer comme ces chrétiens éclairés, on ne le fera pas; les auteurs de ces funestes doctrines revendiqueraient d'ailleurs la gloire de l'invention, et le blâme en tout cas doit retomber sur ces derniers, qu'une seule chose peut excuser, c'est l'aveuglement déplorable, dont on ne cherchera pas les causes, qui leur fait repousser le christianisme et prétendre trouver hors de lui le bonheur de l'humanité. On ne parle pas du bonheur futur, ils n'y croient pas; mais quant à celui de la vie présente, qui seule les préoccupe, ils n'en donnent pas le moyen. L'homme a besoin d'un frein puissant, c'est la religion; les Gentils eux-mêmes l'ont senti, et l'on sait ce qui advint quand ils le méconnurent.

On ne saurait donc trop flétrir des systèmes qui, étant généralement admis, renverseraient le corps social. — On objecte que les penseurs qui professent ces doctrines sont souvent des hommes justes, d'une grande loyauté dans les affaires d'intérêt et d'un commerce agréable dans le monde. On n'a garde de le nier, et même on en remercie pour eux le *dieu Nature.* Mais leur doctrine n'en est pas moins funeste pour ceux qui n'ont point cet heureux privilége : ceux mêmes qui le possèdent, trouvant dans la religion un auxiliaire très-puissant pour ne pas dévier, n'admettront jamais qu'on puisse utilement lui substituer la philosophie. — On sait, d'après tout ce qui précède,

que le diable est bien cauteleux; lui, qui sait se transformer en ange de lumière, a recours, comme grand moyen de séduction pour ses desseins pervers, à des hommes auxquels il ne manque peut-être que le titre de bons chrétiens. Cette ruse nous invite à être sur nos gardes. L'Écriture a dit de se défier des loups ravissants qui se couvrent de la peau des brebis; disons aussi qu'il faut se garder des brebis malades qui, avec l'apparence de la santé, en répandant la contagion, sont aussi dangereuses que les loups.

CHAPITRE II

Opinions des philosophes sur le somnambulisme, les rêves, l'extase, dans la première moitié du dix-neuvième siècle. — Le somnambulisme par M. Albert Lemoine, professeur de philosophie. — Réflexions.

Opinions des philosophes sur le somnambulisme, les rêves, l'extase, dans la première moitié du dix-neuvième siècle.

La plupart des lecteurs pourront trouver que l'on revient trop souvent sur la même matière, ce qui amène nécessairement des répétitions, le lecteur sérieux comprendra que, dans un sujet généralement aussi peu connu que celui-ci, les répétitions sont loin d'être un défaut, car elles gravent mieux les faits et les raisonnements dans l'esprit. On croirait mériter un reproche, ce serait d'avoir omis les opinions des philosophes sur le merveilleux. — Les magnétistes en ont longuement parlé; on a essayé de débrouiller leur système.—Les aliénistes ont rencontré le merveilleux dans les maisons de fous ; ils n'y ont observé que la folie avec ses variétés. Le merveilleux a perdu à leurs yeux ce caractère de prodige qu'on lui avait attribué, et qui a, selon eux, transformé en saints ou en démonolâtres de pauvres insensés. MM. les aliénistes ont pensé aussi que les hommes célèbres des temps passés étaient dans un état voisin de la folie ; il serait donc vrai de dire que les extrêmes se touchent.

Il nous restait encore à donner un *spécimen* des arguments des philosophes dans cette première moitié de notre siècle, sur le somnambulisme, les rêves, l'extase, l'action de l'âme, le principe de vie dans l'homme, etc. — On sait déjà qu'ils sont moins disposés à nier des faits dont leurs prédécesseurs se moquaient avec cette légèreté d'esprit unie à l'impiété, qui caractérise le siècle de Voltaire.

Le somnambulisme, par M. Albert Lemoine, professeur de philosophie.

On ne peut donner ici qu'un aperçu très-rapide et fort incomplet de l'ouvrage de M. A. Lemoine ; il traite du sommeil de l'âme, du rêve; de la différence entre penser et rêver; de la part des organes dans les rêves, des facultés de l'âme durant le sommeil, enfin du somnambulisme.

M. Lemoine, après avoir disserté sur le sommeil et les rêves, arrive au somnambulisme dans le simple sommeil; il l'examine dans l'extase et termine par le somnambulisme artificiel. Dans ce dernier chapitre, où l'intérêt grandit à chaque pas, M. Lemoine procède méthodiquement, « en évitant le scepticisme désespéré qui nie ce qu'il ne saurait comprendre, et cette crédulité aveugle qui explique déraisonnablement ce qu'elle accepte. »

Quoique le sujet ait été examiné plusieurs fois, l'auteur et le sujet ont trop d'importance pour ne pas y revenir.

« Le somnambule, dit M. Lemoine, est non-seulement celui qui marche en dormant, mais celui qui s'agite, qui parle et meut plusieurs organes... Le somnambulisme est un rêve en action. » (V. *Du sommeil*, p. 263.)

Mais comme il y a peu de dormeurs qui ne s'agitent ainsi, la limite entre le sommeil ordinaire et le sommeil exceptionnel et morbide qui constitue le vrai somnambulisme, semble difficile à tracer.

M. Lemoine rappelle et discute les phénomènes cités dans les observations qu'on a exposées dans cet ouvrage. Il signale une énorme différence apparente entre le simple dormeur et le somnambule; le sujet de leurs rêves cependant est des plus ordinaires; l'esprit de l'un et de l'autre est affecté de même; la cause en est également physique. « Avant de recourir à un développement de facultés et à des sens nouveaux pour expliquer les actions des somnambules, il faut donc encore attendre. » Plusieurs savants les expliquent par l'habitude; pour nombre d'actes, M. Lemoine pense « que l'habitude seule en est la cause. » — En comparant les actions du somnambule et de l'homme éveillé, on est tenté, pour le premier, de recourir à une cause exceptionnelle; mais si on compare certaines particularités des rêves avec quelques prodiges de la mémoire, qui n'est qu'une sorte d'habitude, on concevra « que l'habitude, dont le sommeil augmente beaucoup la puissance, est apte à acquérir des forces *presque indéfinies*, par une certaine disposition du dormeur, qui rend plus efficace l'influence du sommeil sur cette forme de notre activité. » (*Ibid.*, p. 265-269.)

Si dans la veille certains mouvements s'exécutent mieux quand la réflexion ne les dirige pas, le somnambulisme, qui suspend la volonté et laisse aux organes locomoteurs toute liberté d'agir, doit favoriser mieux encore l'accomplissement des actes habituels. Qu'y a-t-il donc de si étonnant, demande M. Lemoine, que les mouvements accomplis sans le savoir, pendant la veille, aient lieu avec la même précision en dormant,

et que, dans le silence du monde extérieur, « une force routinière achève sans réflexion une suite d'actions habituelles? » Il suffit que le rêve jette l'esprit dans l'ornière creusée depuis longtemps durant l'état de veille. Le somnambule se meut dans l'obscurité, parce qu'il croit voir les objets qui l'entourent, de là sa confiance et la sûreté de ses mouvements; qu'on l'éveille, il se tuera. C'est la conscience du danger qui lui ôte son adresse.

Examinant ce qui se passe chez divers somnambules, M. Lemoine dit que la lumière qui les éclaire semble luire dans leur esprit et les diriger... Cependant l'habitude et cette lumière toute mentale ne peuvent suffire à tous leurs mouvements, — M. Lemoine l'avoue, — et l'hypothèse d'une harmonie accidentelle entre les lieux et les objets imaginés en rêve, et le milieu réel où le somnambule se trouve est, d'après lui, inadmissible. Le somnambule ne peut rêver ainsi les objets à l'instant où il les touche; supposer une vue nouvelle quand les yeux n'y peuvent voir, est opposé aux faits observés; ces phénomènes prouveraient donc plutôt que les organes ne sont pas tous endormis ni tous éveillés, qu'ils peuvent même s'éveiller et sommeiller tour à tour.

L'auteur reconnaît que la matière est fort obscure, d'après les données de la science, car il ajoute « que celui qui prétendrait expliquer complétement toutes ces bizarreries, serait bien vain; » mais, sans prétendre que ces phénomènes soient aussi explicables que ce qui se passe dans l'état de veille, il pense qu'on peut cependant, en les rapprochant de quelques particularités de la vie éveillée ou endormie, montrer avec elles une analogie qui proviendrait d'une même cause agissant plus puissamment.

Préoccupé par un travail sérieux pendant la veille, on ne voit, continue M. Lemoine, on ne sent, on n'entend que ce qui est en rapport avec l'occupation; si on rapproche ceci des bizarreries du somnambulisme, on conviendra qu'il y a quelque analogie. Quand nous rêvons, tout entiers à notre rêve, les objets extérieurs ont peu de prise sur nous; mais s'ils concordent un peu avec nos rêves, nous les exagérons, et un bruit faible devient un tonnerre... De même chez le somnambule, tantôt, comme la personne endormie, il ne voit point par les yeux, tantôt, comme le rêveur, il perçoit au dehors ce qui entre dans le tableau de son imagination, enfin tantôt les bruits les plus forts ne sont pas entendus, ni les coups même ne sont point sentis, et d'autres fois la cause la plus légère excitera ses sens.

Dans le somnambulisme, comme dans le sommeil, les hallucinations peuvent être produites « par les mouvements fortuits ou habituels de l'organe, ou bien par l'esprit préoccupé d'une idée qui en réalise l'objet dans le cerveau, puis, agissant sur les organes avec énergie, leur communique une sorte de veille partielle, etc. » (*Ibid.*, p. 270-278.)

M. Lemoine a senti que supposer des sens nouveaux, des facultés nouvelles, une lumière mentale, l'harmonie accidentelle entre les lieux et les objets imaginés, etc., était un système inadmissible. Serait-il plus rationnel de supposer des sens qui s'éveillent tour à tour, une analogie avec certains actes inconscients de l'état de veille, des réminiscences, l'attention rappelée chez celui que préoccupe vivement une idée, etc., et d'invoquer la force de la routine, qui continue sans y penser une besogne commencée? Il faut bien le dire, tout cela reste en effet bien obscur : on ne devinera jamais comment le somnambule peut faire avec tant

d'adresse, les yeux fermés, ou dans les ténèbres, tout ce qu'il entreprend, c'est-à-dire les ouvrages souvent les plus délicats, les plus difficiles à exécuter, qu'il n'entreprendrait même point dans l'état de veille. On conçoit à la rigueur, quoique difficilement, qu'une fileuse puisse, en dormant, continuer de filer, et que le somnambule puisse en faire autant; mais aller, venir, marcher dans les ténèbres, les yeux fermés, éviter les obstacles imprévus sans les voir, se livrer à des actes variés qui exigent une vue si subtile, c'est tout à fait incompréhensible, surtout quand on considère les bizarreries signalées dans les somnambules que l'auteur a cités; chez une foule d'autres, on remarque des actes non moins surprenants. Il faut donc le redire avec M. Lemoine lui-même : — « Bien vain serait celui qui prétendrait expliquer tout cela. »

Après avoir essayé d'exposer quel est l'état de l'âme dans la catalepsie et dans l'extase, où elle est devenue étrangère au monde extérieur; après avoir montré comment tout souvenir devient impossible; après avoir dit que les affections nerveuses présentent des symptômes variés; que plusieurs affectent les apparences du somnambulisme; que le dormeur pense et agit infiniment mieux que pendant la veille, M. Lemoine ajoute qu'il est tout simple de conclure que l'intelligence, dans une crise nerveuse, brille d'un plus vif éclat. « Le délire des sibylles de la Salpêtrière manifeste parfois, dit-il, des éclairs d'intelligence qui ne doivent pas causer d'étonnement, car la vie s'est concentrée sur un organe intérieur; c'est cette même cause qui développe chez les mourants des facultés extraordinaires. L'excès d'énergie qu'un fou furieux dépense en efforts physiques, les Cévenols l'employaient à prophétiser, et le séminariste de Bordeaux pour composer des ser-

mons. — Les religieuses de Loudun voyaient le curé Grandier dans leur délire comme elles l'auraient vu pendant leur sommeil ; le rêveur se transporte en Chine comme les sorciers allaient, par l'air, au sabbat. Supposez chez le dormeur la parole et le mouvement, ses actes ressembleront à ceux des convulsionnaires, des démoniaques, etc... Le malade peut voir des objets microscopiques, raisonner comme un livre et prophétiser comme un astronome ; rien là de miraculeux ; Bicêtre ne manque pas de prophètes ; pour s'en étonner, il faudrait qu'il fût prouvé qu'ils voient sans yeux des objets réels, qu'ils s'entretiennent avec des anges et non avec des fantômes, qu'ils devinent l'avenir et non qu'ils l'inventent, qu'ils soient inspirés et non pas fous. » (*Ibid.*, p. 293-295.)

On a pu trop souvent observer que ces faits si merveilleux et si complexes étaient niés lorsqu'ils restaient inexpliqués, mais M. Lemoine, qui en explique une partie, a promis de marcher entre le scepticisme et la crédulité. « Ce n'est pas assez, poursuit-il, qu'il y ait eu des sorciers, des convulsionnaires insensibles, des extatiques dont les sens jouissent d'une subtilité incroyable, ou soient même transposés ; ce n'est pas assez qu'une hystérique manifeste une grande finesse d'esprit, voici qu'elle semble lire les pensées, comprendre des langues ignorées, voir à travers les corps opaques et l'espace, prédire l'avenir, ordonner des remèdes... Alors on suppose que l'âme est en rapport avec Dieu, on la divinise ; mais on a dit avec raison qu'avant d'expliquer de tels faits, il fallait les constater, ce qui n'est pas facile ; il est aussi aisé de nier que d'affirmer, de douter que de croire, plus séduisant de réfuter que d'expliquer ; désormais nous marcherons entre deux écueils. »

« Faut-il nier absolument ce qu'on n'a pas vu de ses propres yeux? Ce serait rejeter tous les faits exceptionnels. Ne faut-il accepter que les faits d'une explication facile? C'est rejeter les faits extraordinaires et en interdire l'examen; le scepticisme a trop beau jeu... Le doute systématique, de l'avis de M. Lemoine, n'est pas plus sage que la crédulité : ne voyons dans les faits que les faits, et ne confondons pas un effet accepté avec une cause préjugée.

« Un somnambule annonce un événement, il s'accomplit à l'heure et de la manière indiquée : est-il constant qu'il y ait eu prédiction?... — Il a décrit de loin un lieu, un objet, une personne, tout est exact : est-il prouvé qu'il ait vu?... Beaucoup de faits merveilleux en apparence sont très-naturels; on croit sans examen aux miracles des crisiaques, et on les attribue à Dieu ou au diable. » Il est certain que l'on a constaté autrefois, comme on le fait aujourd'hui, que certains malades étaient instruits de ce qu'ils n'avaient jamais appris, que des femmes devenaient d'excellentes pythonisses, et, pour expliquer le phénomène, «on faisait intervenir le dieu de la machine, » de sorte que tantôt les crisiaques étaient des inspirés, tantôt des possédés. — Qu'y a-t-il, suivant l'auteur, de plus ridicule et de plus impie qu'un pareil sentiment? « L'extase devient ainsi le privilége des malades et des insensés. On suppose que l'âme étant dégagée par des influences physiques, il n'y a pour elle ni passé, ni avenir, ni espace; elle voit et conçoit toutes les vérités, et c'est parce que son corps est malade, tandis que des esprits supérieurs, jouissant de toute leur raison, n'obtiennent que quelques parcelles de vérité ! Aristote et Bacon avaient senti l'absurdité d'un pareil système. » (*Ibid.*, p. 296-302.)

M. Lemoine ne voit dans les extatiques que des hal-

lucinés que leurs sens trompent, et qui extravaguent. — « Les faits, lui dira-t-on, s'accordent pourtant avec leurs sensations; la vérité sort de leur bouche... » Voilà précisément, réplique M. Lemoine, ce qui fait oublier les cas où ils ne disent que des mensonges. — Il ne décidera pas quels sont parmi les phénomènes cités « ceux qui sont possibles ou non, ni n'essayera de les expliquer, mais il tâchera de montrer comment les moins contestables peuvent être produits naturellement; il restreindra ainsi le champ du merveilleux et abandonnera le surplus à la foi des enthousiastes, au doute des sceptiques ou à l'expérience de chacun, pensant que si les faits les mieux attestés s'expliquent, au lieu de recourir, pour le reste, au merveilleux, il faudra dire avec Aristote : que si on lance beaucoup de flèches, on finit par attraper quelque chose. »

Ainsi serait-il prouvé qu'on entend par l'épigastre, rien là de surnaturel pour l'auteur; les accès ont pu « ouvrir aux impressions du dehors d'autres routes vers l'âme; » ceci ne prouve pas que l'épigastre ait entendu, mais que cet organe étant surexcité, il arrive ce qui a lieu chez l'homme très-préoccupé; d'abord sourd à vos questions, frappez-lui le bras, il deviendra attentif et vous entendra... La surexcitation de l'épigastre est peut-être nécessaire pour réveiller le cerveau. — Ceux qui pensent que la vision à distance est incontestable, doivent supposer : ou que les objets vus agissent sur le somnambule à travers les milieux les plus denses, ou bien que l'âme étant comme dégagée, voit et entend directement sans organes, ce qui serait lui accorder une puissance qu'elle n'aura peut-être pas dans l'autre vie, ou bien supposer enfin « un commerce divin, ce qu'il faut repousser jusqu'à ce qu'il soit démontré qu'il n'y a pas d'autre expli-

cation. » Rien ne prouve donc que cette vision puisse avoir lieu comme on vient de le supposer.

« Mais les somnambules et les fous voient des événements à distance, » dit-on. — Ce sont des hallucinations... Il en est de même des illuminés, des hystériques, des cataleptiques, et les lieux qu'ils décrivent souvent n'existent pas. — « L'extase a ses rêves comme la folie... » Dans le rêve, on voit des lieux connus, que la mémoire retrouve avec exactitude; il en doit être de même chez les extatiques. « Pour expliquer quelques faits rares ou peu connus, faut-il supposer une puissance aussi merveilleuse? »

M. Lemoine cite madame Guyon, qui conversait mentalement avec le père Lacombe; les religieuses de Loudun, qui révélaient les pensées; puis les aliénés, qui croient parler sous l'inspiration du diable; les cataleptiques, qui croient que tout leur est possible, etc.

L'extase, le délire réveillant des souvenirs oubliés, « l'insensé passe pour un devin. » — Si une religieuse parle quelques mots de latin, cela ne peut nous étonner, puisqu'elle en lit tous les jours, etc.

Un phénomène plus incompréhensible, continue l'auteur, c'est la puissance de décrire et de guérir une maladie. Mais l'extatique n'employant pas les termes techniques, chacun possède plus ou moins cette faculté... Certains songes morbides, l'instinct des animaux, expliquent cette faculté de guérisons.

Quant aux prédictions, « il n'est pas besoin d'être sorcier pour prévoir l'avenir. Le sage prévoit les actions probables. Dans les songes, dans la veille, on peut découvrir l'avenir; mais un homme raisonnable ne croira jamais que ce soit toujours la vérité, etc. »

M. Lemoine prévoit une objection : il y a, assure-

t-on, des exemples de prédictions si formelles, si détaillées, si constantes, qu'on est embarrassé pour les expliquer. Rien là encore de merveilleux; « de cette coïncidence extraordinaire il ne faut pas tirer des conclusions excessives : si les fous et les somnambules n'eussent dit et fait que des choses ordinaires, qui y aurait cru? L'événement enfin s'accommode à l'oracle, et l'extatique a d'autant plus de foi à ce qu'il annonce, que l'hallucination a donné une forme à l'être qui le lui a révélé. C'est un ange ou un démon qui a parlé... Comment un esprit faible se refuserait-il à écouter sa voix, etc. » (*Ibid.*, p. 303-328.)

Réflexions.

Quoique voulant être bref, on s'est entretenu ici trop longuement peut-être avec M. Lemoine, dont l'ouvrage présente un assez vif intérêt; forcé de le quitter, on ne peut en aborder toutes les propositions; ce qui a été dit précédemment permet d'ailleurs d'abréger la discussion et de nous borner à quelques réflexions.

M. Lemoine n'entend pas nier tous les faits merveilleux, il avoue que les nier tous est aussi stupide que de les admettre tous; constatons encore ici un progrès chez les philosophes de notre temps. — Mais les faits merveilleux qu'il admet, selon lui, ne le sont qu'en apparence; car ils sont très-naturels. Les prédictions ne sauraient être divines parce qu'elles sont absurdes ou pleines d'erreurs.

Nous pensons comme l'auteur qu'elles ne viennent pas de Dieu, il faut excepter celles des prophètes; mais celles des possédés et autres extatiques sont-elles pour cela des hallucinations, les effets d'une maladie,

ou réalisées par des coïncidences fortuites? Ne sont-elles des prédictions que pour les enthousiastes? — On ne saurait le penser, et on le prouverait par des milliers de faits depuis la haute antiquité jusqu'à nous. On ne croira jamais que la pythonisse des Actes des Apôtres et l'enfant cité par Wier, par exemple, fussent des insensés parlant à tort et à travers comme les folles de Bicêtre. On sait que ce médecin protestant dit de ce dernier qu'il « a prédit à merveille, que tout ce qu'il prédisait est arrivé sans qu'il se soit abusé en aucune circonstance, que ses prédictions étaient si vraies qu'on le crut divinement inspiré, que plus tard on vit le contraire; on reconnut le diable, qui mêle la vérité avec le mensonge. » (V. *De præstig. dæmon.*, l. Ier, c. x.)

Il est facile, sans doute, de dire que saint Paul et Wier se sont trompés; ces faits sont loin de nous. Mais combien de témoignages modernes en attestent autant! Si de pareils faits sont nombreux, est-il possible de soutenir qu'ils ne sont merveilleux qu'en apparence, faut-il y voir des coïncidences fortuites, etc.? — Si M. Lemoine connaît certaines prédictions dont les livres sont pleins, on ne conçoit pas qu'il puisse s'exprimer ainsi. S'il ne les connaît pas, il ferait bien de les examiner, il verrait qu'il n'a rien expliqué. Une raison puissante pour soutenir de tels systèmes, c'est qu'il faut parler comme son siècle, surtout quand on a l'honneur de professer; mais le siècle changera de système.

En parlant de la transposition des sens, M. Lemoine suppose que l'épigastre étant surexcité, si on s'adresse à cet organe, la personne devient attentive et son cerveau se réveille. — Nous sommes toujours à demander comment l'estomac devient organe auditif, tandis

que l'oreille n'entend plus, et comment le talon voit les objets pendant que l'œil n'y voit goutte.

M. Lemoine rejette avec un grand sens les explications physiques de la vue à distance, qu'il explique par les hallucinations. « Souvent, dit-il, les lieux décrits n'existent pas, ce sont donc des rêveries comme celles des fous. »

En bonne foi, peut-on mettre au rang des rêves tant de faits de vues à distance observés non-seulement chez les peuples anciens et modernes, mais par les magnétistes les mieux disposés à nier par leur vieux scepticisme?

« Madame Guyon, les possédées de Loudun, lisaient les pensées, etc. » — On attend de M. Lemoine l'explication d'un phénomène si souvent constaté; c'est en vain, il passe à l'aliéné qui se croit possédé; au cataleptique, qui croit que tout lui est possible, et sans rien expliquer, l'auteur arrive aux guérisons et à la description des maladies... « Chacun possède plus ou moins cette faculté, poursuit M. Lemoine; l'instinct médical des animaux l'explique; ces guérisseurs d'ailleurs qui se mêlent de décrire les maladies n'emploient pas les termes techniques, etc. »

Il nous semble que cette circonstance n'ôte rien au *merveilleux* des cures et des descriptions, — merveilleux qu'on n'expliquera jamais ni par l'instinct des bêtes, ni par aucune faculté naturelle portée à un haut degré, dont les médecins les plus ennemis du merveilleux sont restés stupéfaits.

M. Lemoine, il est vrai, « n'entend pas expliquer les faits les plus merveilleux, qu'il abandonne à *la foi robuste* des enthousiastes; » il n'essaye que pour les moins contestables, qu'il a cru pouvoir expliquer physiologiquement. Quant aux autres, il s'en est tiré par

une saillie ; mais une foule d'autres encore, non moins bien attestés, restent toujours inexpliqués. — En vain dira-t-il avec Aristote : « Lancez beaucoup de flèches, vous finirez par attraper quelque chose. » En vain se moquera-t-il de la foi robuste des enthousiastes, cela ne prouve rien, n'explique rien, tandis qu'il y a une doctrine qui explique tout.

Il nous est interdit de nous étendre plus longuement sur cet ouvrage important, que l'Institut de France a couronné.

CHAPITRE III

Suite des philosophes; M. Alfred Maury. Somnambulisme naturel. — Extase, Somnambulisme artificiel. — Réflexions.

Suite des philosophes; M. Alfred Maury. Somnambulisme naturel.

« Dans le sommeil, les facultés intellectuelles s'affaiblissent; dans le somnambulisme naturel, on remarque parfois un grand développement de certaines facultés; il n'est, selon M. Maury, qu'une forme du rêve, et diffère du somnambulisme magnétique en ce qu'il n'y a pas transposition des sens. La prunelle du somnambule naturel est très-dilatée. Il voit dans l'obscurité, qui n'est en réalité qu'une clarté très-faible; ce qui le prouve, c'est qu'il se sert quelquefois de la lumière artificielle et que l'interposition d'un corps très-opaque empêche la vision. »

« La vue, continue M. Maury, ne s'exerce que sur les objets qui se rapportent à son action; sa rétine est insensible à la plus vive lumière qui éclaire ce dont il ne s'occupe pas. L'oreille est parfois surexcitée comme l'œil; il ne voit et n'entend que ce qui se rapporte à son rêve; son intelligence et ses sens sont fermés aux impressions du dehors; ses opérations intellectuelles ne s'exécutent enfin que sur le point qui l'occupe. Il réfléchit, il combine... Aussi les somnam-

bules se dirigent sur les toits, écrivent, dessinent, font dans leurs accès ce qu'ils ne pourraient faire durant la veille; d'ordinaire ils sont hystériques, hypocondriaques. — M. Maury ne partage pas l'opinion de ceux qui prétendent que le merveilleux du somnambulisme ne s'explique que par l'âme sans assistance organique; ce sont des chimères; on oublie, dit-il, que dans notre mode d'existence terrestre l'âme ne peut pas plus percevoir sans le corps que le corps ne peut digérer sans estomac et sentir sans nerfs. » (V. *Le sommeil et les rêves*, p. 169-178.)

M. Maury essaye d'expliquer l'oubli au réveil. — Quand on se rappelle un acte, un mot, c'est qu'une sensation antérieure réveille une impression correspondant à cet objet, ou qui s'y lie parce qu'elle a été antérieurement perçue en même temps que cet acte ou ce mot; c'est une impression fortuite ou un appel volontaire et raisonné d'idées qui provoque la réminiscence, etc. A côté est le souvenir, qui constitue la mémoire par excellence. Les impressions perçues, affectant le système sensoriel, continuent après que la cause externe a cessé d'agir. Mais dans le somnambulisme, l'énergie de la sensation, de la perception, fatiguant le cerveau en proportion de l'étendue des vibrations, si elles sont excessives il y a fatigue; le cerveau cessant de vibrer, à la surexcitation succède l'atonie au lieu du souvenir : de là vient l'oubli. (*Ibid.*, p. 179-189.)

Un phénomène plus étrange que M. Maury essaye aussi d'expliquer, c'est que cet oubli au réveil cesse souvent dans un accès suivant, et le somnambule reprend alors la chaîne des idées interrompues durant l'état de veille. M. Maury admet alors « que l'acte accompli dans un premier accès ayant laissé une impression trop faible pour constituer un souvenir, une excitation nouvelle

des plus fortes a pu raviver assez l'impression pour constituer ce souvenir. »

M. Maury reconnaît une sorte de parenté entre les états somnambulique et cataleptique. Comme chez le cataleptique et l'extatique, l'exaltation de certaines facultés a lieu au détriment des autres.

M. Maury signale divers degrés dans le somnambulisme. — « Dans le degré le plus ordinaire, on se borne à marcher, etc., les opérations intellectuelles sont suspendues ou imparfaites; dans d'autres actes, il y a un enchaînement d'idées, mais exécutées machinalement : par exemple, le cavalier qui dort à cheval, celui qui dans cet état se livre à des occupations habituelles. Ici les sens dorment pour tout autre acte que celui qui s'accomplit ; le voyageur marche sans avoir conscience de la route qu'il parcourt, la fileuse file en dormant sans y penser. Mais le somnambulisme, dans sa forme la plus élevée, n'est plus un simple acte machinal ; comme il y a chez le somnambule exaltation des facultés concernant les idées qui l'absorbent, il peut écrire des lettres, par exemple, et demeurer étranger à tout le reste. » (*Ibid.*, p. 196-202.)

On admettra avec M. Maury que l'obscurité n'étant que de la lumière en moins, n'empêcherait pas la vision ; mais on demande s'il est bien vrai que tout somnambule voit avec ses yeux. Si cela est, devenu nyctalope, le somnambulisme ne présenterait rien de prodigieux. Cependant il semble fort contestable qu'un somnambule puisse voir avec les yeux. — Voici pourquoi : — parce que la dilatation de la pupille indique que cet organe subit une paralysie momentanée, l'œil du somnambule ne fixe rien, la rétine même est insensible à la lumière la plus vive. Rien ne prouve enfin que l'interposition d'un corps opaque empêche la vi-

sion ; tous les faits observés n'ont montré que bizarrerie et inconstance. Le séminariste de Bordeaux voyait sans le secours des yeux ; un carton étant placé sous ses yeux, il lisait à travers, mais ne voyait pas qu'on substituait des feuilles de papier à celle qu'il avait choisie.—Souvent aussi les yeux des somnambules sont fermés. On a vu d'autres bizarreries dans les faits que l'on a précédemment rapportés. Ce séminariste s'imagine un jour qu'il sauve un enfant qui se noie ; il nage sur son lit, sent un paquet de la couverture, qu'il prend pour l'enfant. S'il ne voyait pas les objets de son rêve, il devait moins voir encore où il plaçait ses pas, et cependant il ne se heurtait contre aucun obstacle en marchant. — Redisons-le avec l'auteur de l'article inséré dans l'*Encyclopédie* : « La nature a ses mystères ; gardons-nous de vouloir les pénétrer..., à moins de vouloir nous exposer gratuitement à débiter des erreurs et des absurdités. »

Si l'on croit remarquer un grand développement de certaines facultés naturelles au détriment des autres, le docteur Bertrand répondra que « supposer l'usage d'un ou plusieurs sens, etc., est une manière superficielle d'envisager le somnambulisme, laquelle n'en peut donner qu'une idée très-imparfaite ; pour peu que l'on examine les faits, on reconnaît combien elle est insuffisante. » (V. *Du somnamb.*, p. 1.)

Faut-il expliquer le merveilleux du somnambulisme par l'âme sans assistance organique? M. Maury répondra que « ce sentiment est une chimère, — et nous pensons comme lui. — Il faut donc avouer que tous les systèmes établis n'expliquent rien du tout. D'autre part, M. Maury semble reconnaître qu'il y a parenté entre le somnambulisme et les catalepsies, dont nous avons ailleurs exposé les merveilles. S'il en est ainsi

(et il serait téméraire de le nier), ne serait-ce point le même agent?

Déciderons-nous par là que tout somnambule qui se promène dans sa chambre est dans un état analogue aux catalepsies observées par Petetin et autres? — Non sans doute. — Je pense qu'il faut distinguer deux sortes de somnambulisme essentiel ou naturel. Le somnambule qui se promène dans sa chambre et même qui gravit sur les toits doit être *nyctalope ;* celui-ci sans doute voit avec ses yeux les objets malgré l'obscurité. Assez éveillé pour agir et se livrer à ce qui occupe son esprit, il est toutefois assez endormi pour rester étranger à toute autre chose. Quant au somnambulisme dans sa forme la plus élevée, qui ne diffère du somnambulisme magnétique que dans deux points, — la vue à distance et la transposition des sens observée dans certaines catalepsies, — il faut admettre qu'étant non moins merveilleux, il doit peut-être s'expliquer de la même manière[1].

S'il était permis de s'étendre davantage, on rapporterait sur ce sujet des observations qui appuieraient notre sentiment. Chez de tels somnambules, les faits présentent une diversité si capricieuse, on le répète, et des bizarreries si étranges accompagnées de facultés si supérieures à celles des simples somnambules, qu'ils forcent de ne plus y voir les lois naturelles qui régissent l'organisme et réduisent ainsi à néant toutes les explications physiques qu'on a pu tenter.

1. En parcourant, après avoir écrit ces lignes, les *Cas de conscience* par le père Gury, j'ai vu que mon opinion y était confirmée en ces termes : — « *Objicies:* reperiuntur etiam præter magnetismi artem, somnambuli qui res externas cernunt, per scalas arduas ascendunt, audiunt, loquuntur, etc. — *Respondeo* : non constare hæc naturali modo peragi. Quis enim omnes diabolicas artes novit unquam? » (V. *Casus conscientiæ*, cas. XIII, *De magnetismo animali.*)

Le seul fait d'oubli au réveil ne prouve pas certainement l'intervention d'un agent extérieur, mais l'explication de M. Maury, qui suppose que l'énergie de la sensation ayant fatigué le cerveau, l'atonie succédant, cause l'oubli au réveil, satisfait d'autant moins que, pour expliquer le souvenir dans un somnambulisme subséquent, ce savant suppose que l'acte accompli dans le premier accès ayant laissé une impression trop faible pour constituer un souvenir, il faut une excitation nouvelle des plus fortes pour raviver l'impression et continuer le souvenir. Ainsi, selon M. Maury, si nous l'avons bien compris, une excitation trop vive cause l'oubli au réveil, puis cette excitation ayant été cependant trop faible, mais étant devenue plus forte dans un second paroxysme, aura reproduit le souvenir des faits oubliés durant l'état de veille. — Si elle a été faible, il semblerait que le cerveau n'a pas été frappé d'atonie au point de l'oublier étant éveillé, et si elle a été très-forte, on ne voit pas pourquoi on s'en ressouviendrait dans le somnambulisme subséquent. Si la vivacité d'une impression altère les fibres du cerveau, cela doit être dans tous les états. Mais on ne voit pas surtout pourquoi une impression très-forte causerait l'oubli. L'expérience prouve, au contraire, que ce sont les fortes impressions qui sont ineffaçables. — On le répète, rien n'est donc encore expliqué ni physiologiquement ni pathologiquement.

Extase.

« Malgré la propension des esprits à voir dans l'extase le résultat d'une action surnaturelle divine, une observation propre à ébranler cette croyance, dit M. Maury, n'avait pas échappé au vulgaire, car des

personnages d'une vie peu exemplaire étaient tombés dans cet état; ils avaient eu des visions, des communications avec les anges; mais leurs récits étaient entremêlés de blasphèmes et d'opinions hétérodoxes; souvent ces visionnaires avaient été en proie à des accès de fureur, et comme on sentit qu'ils ne pouvaient être divinement inspirés, on pensa que c'étaient des extatiques démoniaques. Cette théorie dualiste finit par faire place à des idées plus scientifiques, suggérées par l'observation. Ces deux genres d'extase ayant des caractères pathologiques analogues, des médecins furent appelés pour guérir l'extatique ou le possédé, et souvent ils réussirent... Ils trouvèrent la véritable cause de l'extase et de la possession dans l'organisme, etc. » (V. *Le sommeil et les rêves*, p. 216-218.)

Il est bien inutile de suivre plus loin M. Maury. Nous reconnaissons, avec les théologiens et les anciens médecins, trois sortes d'extase : une extase naturelle, une extase divine et une extase diabolique. Il est facile de distinguer la première des deux autres, quoiqu'elle présente aussi un état assez extraordinaire, car ses visions, ses hallucinations sont expliquées par la science; mais si les aliénistes en rendent raison, en est-il de même des deux dernières?

Si dans l'extase pathologique l'extatique croit voir, se croit transporté, croit prédire, etc., dans l'extase divine, ce que l'extatique croit est réellement opéré, puisque son entourage le voit comme lui. Que l'on ouvre les livres des hagiographes, on saura que non-seulement l'extatique s'imagine s'enlever, mais qu'il est en réalité, dans son extase, suspendu sans *soutien*, ou comme saint Joseph de Copertino, emporté comme s'il volait; qu'il opère des guérisons, qu'il fait des prédictions, etc., et une vie sainte et mortifiée accom-

pagne ces miracles. — Satan, il est vrai, dans l'extase diabolique, les contrefait assez habilement, puisqu'il a pu tromper, comme on l'a vu, entre autres, dans l'abbesse de Cordoue, des théologiens instruits; l'erreur cesse enfin devant certaines marques infaillibles. Communément, l'extatique *possédé* est aisément reconnu, comme le dit M. Maury, par ses propos hétérodoxes, par sa fureur, sa rage, etc., mais ajoutons-y par les signes certains de possession, c'est-à-dire par la vision à distance, la suspension, etc. — C'est donc une grave erreur d'avancer que des idées plus scientifiques, suggérées par l'observation, ont montré que la cause de toutes les extases était dans l'organisme.

Admettons que des médecins peu instruits aient pris pour des extases divines ou sataniques les hallucinations d'un fou, les anciens et célèbres médecins que nous avons cités ne s'y trompaient pas, et même ne le pouvaient pas en n'admettant que les signes certains. Le sentiment des médecins modernes n'est donc pas dû à des idées plus scientifiques, mais plutôt aux idées matérialistes du siècle; ce qui les a favorisées, c'est que l'extase divine se manifeste plus rarement, ce qui n'a rien de surprenant, puisque l'état de sainteté est aujourd'hui infiniment plus rare. Satan lui-même voulant favoriser le matérialisme, inspire plus rarement aussi ses extatiques; cependant le lecteur qui voudrait s'instruire en trouverait, parmi les illuminés et les hérétiques, un assez bon nombre jusqu'au dix-huitième siècle inclusivement. — La science, sur ce sujet, n'a donc pas fait tous les progrès que les physiologistes pensent; qu'ils sachent bien aussi que l'incrédulité, l'esprit de critique ont existé dans tous les temps, bien avant les progrès de la science. Il était trop facile de distinguer les rêveries et les halluci-

nations d'un insensé, des actes divins ou surhumains, pour que l'on pût s'y tromper.

Ceci doit suffire à ceux qui aiment la vérité, mais des *in-folio* ne convaincraient pas ceux qui préfèrent l'erreur.

Somnambulisme artificiel.

Les merveilles du somnambulisme artificiel ont été, selon M. Maury, exagérées « par des esprits crédules et peu critiques. Le magnétisme est une expression élastique que des théories distinctes ont adaptée à des faits différents, et qu'on a cherché à expliquer à l'aide d'une physique de pure fantaisie. — Il montre que, dès le début du mesmérisme, les faits et les doctrines étaient complétement différents des idées que les faits postérieurs ont suggérées. » Les premières traces du magnétisme se virent dans Paracelse et dans les théosophes du seizième siècle.

D'après M. Maury, l'effet des pratiques magnétiques détermine une pléthore cérébrale et un affaiblissement du système nerveux. Quand le sujet est prédisposé aux névropathies, le sommeil qui survient prend le caractère de l'extase, du somnambulisme ou de la catalepsie. Avant la découverte de l'hypnotisme, on doutait des faits : « ce scepticisme n'est plus possible. Les derviches et les fakirs obtiennent, par des moyens analogues à la magnétisation, un état d'exaltation nerveuse qui produit l'insensibilité. C'est ce qu'expérimenta une personne de la connaissance de M. Maury, qui s'était fait initier à la confrérie des *Khouan*. On les voit dans leurs exercices consistant en chants et en mouvements cadencés où retentit sans cesse le nom d'Allah, avaler des morceaux de verre, des figues de

Barbarie garnies de leurs épines, des clous, etc.; ils passent sur leur langue un fer rouge, le pressent sans se brûler, et se frappent avec un sabre jusqu'à s'ouvrir les chairs; et ce ne sont pas, dit-il, des jongleurs... — On peut s'assurer, poursuit M. Maury, qu'ils sont tombés en un véritable état d'*anesthésie.* » (*Ibid.*, p. 255-276.)

« La sensibilité chez le somnambule artificiel est partiellement abolie, continue l'auteur, et certaines fibres, par cela même, acquièrent une plus grande puissance et sont le siége d'une exaltation excessive, comme lorsqu'on administre des anesthésiques; le somnambule alors perçoit des bruits à de grandes distances, il reconnaît par le toucher la forme d'une foule d'objets. Cette hyperesthésie engendre parfois des illusions, des hallucinations véritables. Le sujet s'imagine entendre, toucher, etc. »

« La vue participe de cette exaltation, ce qui fait croire que la vision s'opère par des parties du corps autres que l'œil. Les extatiques voient parfois des flammes, des lumières, qu'ils prennent, comme les théurgistes autrefois, pour des émanations célestes... La surexcitation du système nerveux fait comprendre chez les magnétisés la faculté de communiquer avec ceux qui les touchent, qui leur parlent. La surexcitation du toucher leur permet de mieux apprécier les émotions et les sentiments de l'interlocuteur. »

« Le somnambule est captivé par la contemplation de ses propres idées, qui sont pour lui des réalités extérieures; il a des hallucinations, ses visions ne sont qu'un jeu de son imagination; il est mis sur la voie par les questions qu'on lui pose : la divination naturelle et son imagination font le reste ; dans les paroles qu'on lui adresse, il trouve les aliments de sa vision,

mais il ne voit pas les choses éloignées, ce qu'il ignore ne lui est pas révélé; il décrit une localité telle qu'il se la figure, non telle qu'elle est, à moins qu'il ne l'ait visitée ou connue par un dessin. Dans son état tout passif, il s'imagine que tout ce qui lui vient à l'esprit lui est apporté du dehors par une faculté surnaturelle. Ses pensées lui semblent des révélations, des prédictions, mais ce sont simplement des coïncidences fortuites. » (*Ibid.*, p. 276-288.)

« Il se produit chez le somnambule un sentiment plus ou moins vague de la durée. Cela n'a rien de surprenant pour M. Maury, car il a un chat qui connaît parfaitement les heures des repas et le retour de la domestique du marché. Tout cela, selon M. Maury, fait comprendre les prédictions des somnambules concernant la fin de leurs crises. Généralement les affections nerveuses étant périodiques dans leurs accès, c'est ce qui explique la prévision sur la durée des crises. »

« L'instinct des remèdes ne doit pas plus être invoqué que la prévision du temps, que la faculté prophétique. Le charlatanisme et l'intérêt ont érigé en médecins des somnambules ignorants qui donnent les plus ridicules consultations. » — Il n'y a donc, au jugement de M. Maury, ni prévision, ni instinct des remèdes, ni vue intérieure, ni vue à distance, mais rêve, hallucination. Il en est de même de la puissance du magnétiseur; ainsi on dit à une personne hypnotisée qu'elle ne peut ouvrir la bouche; l'imagination de celle-ci se frappe et le prodige s'opère, comme chez l'hypocondriaque, qui souffre d'après l'idée seule qu'il en a. C'est à cette cause qu'il faut attribuer la fascination; « elle est déterminée dans les constitutions nerveuses par une vive impression.

« La guérison s'opère de même sous l'impression

d'une foi vive. La suggestion appartient à cette catégorie de réactions de l'esprit sur l'organisme ; il suffit d'un geste, d'une parole pour communiquer des idées au somnambule ; son esprit est tellement affaibli par la crise, que ses idées ne tardent pas à prendre l'intensité d'une perception réelle. Lui dit-on qu'il est paralysé, il ne peut se remuer ; qu'il ne saura franchir telle ligne, une puissance magique le retient; auprès d'un autre on se fait passer pour un lion, on en prend l'allure, et le somnambule est terrifié. Ce sont de tels faits, ajoute M. Maury, qui ont établi la doctrine de la communication de pensées et de l'influx de la volonté. » (*Ibid.*, p. 292-307.)

Réflexions.

Voici, autant qu'il est possible de les analyser en quelques pages, les cinquante-sept pages consacrées au somnambulisme artificiel par M. Maury. Les personnes étrangères aux études magnétiques accepteront, nous n'en doutons pas, ses explications; elles ont le mérite d'être infiniment plus courtes et plus claires que celles des magnétistes; elles plairont généralement, surtout parce qu'elles rejettent les points les plus merveilleux sur lesquels ces derniers ont élucubré des théories inacceptables, ce qu'ils n'auraient pas fait s'ils avaient cru pouvoir expliquer les phénomènes par l'anesthésie, par les hallucinations, etc. Mais le côté merveilleux était trop constant, trop manifeste pour oser l'expliquer ainsi; cependant on ne pouvait reprocher jusque-là aux magnétiseurs de n'avoir pas été de libres penseurs, des esprits forts, très-hostiles aux prodiges.

Nous n'avons pas rapporté la thèse de M. Maury

précisément pour la réfuter, mais pour montrer au lecteur, qui s'acquittera facilement de cette tâche, combien l'ardeur et l'hostilité de certains savants contre tout ce qui sent le prodige provoquent leur outrecuidance. Avec une haute intelligence si apte à reconnaître la vérité, cependant ils la repoussent parce qu'elle leur déplaît, et n'hésitent pas à lui substituer leurs sophismes lorsqu'ils espèrent que les masses ignorantes les accepteront pour des vérités. On admet bien quelquefois qu'il devient impossible de nier; mais on éblouit par la beauté du style et par un grand apparat scientifique, et *le tour est fait*.

Depuis un siècle bientôt, des incrédules, des matérialistes, des athées observent des prodiges tels, que plusieurs d'entre eux, à bout de moyens, ont été forcés de revenir à la croyance aux esprits, et on ose pourtant attaquer en quelques lignes ce que des milliers d'expérimentateurs et des centaines de milliers de spectateurs enseignent ou attestent dans les deux mondes. Étranger au magnétisme, on ose dire que tous les magnétiseurs sont « des esprits crédules et dénués de critique. » Est-ce ainsi que l'on prétend éclairer le public? Si le magnétisme a été pratiqué par des hommes peu instruits et crédules, ne l'est-il pas aussi par un grand nombre de savants profonds, d'un mérite éminent, par des médecins justement célèbres, entourés dans leurs expériences de sceptiques et d'observateurs défiants? Tous citent partout une foule de phénomènes que n'expliqueront jamais l'anesthésie ni l'hyperesthésie. Pour ma part, j'ai vu aussi, et crois avoir bien vu; et si je récuse le témoignage de mes sens, je ne puis mépriser celui de nombre de personnes auxquelles j'ai plus de confiance qu'en moi-même : médecins, physiciens, mathématiciens, etc., qui acceptent les phé-

nomènes les plus étranges du magnétisme. Les dénégateurs ne persisteront pas longtemps, on l'espère, dans une voie qui forcerait à les accuser d'un manque de jugement ou de mauvaise foi. On conçoit qu'il leur en coûte de se déjuger, d'avouer qu'ils se sont trompés ou qu'ils ont voulu tromper; mais ils y viendront insensiblement, et cette conversion pour plusieurs a déjà commencé.

« Avant la découverte de l'hypnotisme, dit M. Maury, on doutait des faits. Ce scepticisme n'est plus possible. » — S'il en rejette beaucoup d'autres, il avoue aussi que les derviches et les fakirs tombés dans l'anesthésie par des moyens analogues à la magnétisation, avalent du verre, des clous et des épines, se passent un fer rouge sur la langue sans se brûler, se font des blessures, et que ce ne sont pas des jongleurs. — Voici sans doute des phénomènes qui, dans leur genre, sont aussi surhumains que beaucoup d'autres qu'on nie; car si l'anesthésie produit naturellement l'insensibilité, elle ne saurait rendre invulnérable.

CHAPITRE IV

Görres; exposé de son système. — Réflexions.

Görres; exposé de son système.

Ce savant illustre, dont on ne peut effleurer ici que quelques chapitres, a discuté *in extenso* la question du surnaturel et du surhumain dans sa *Mystique divine, naturelle et diabolique;* il est loin de traiter avec la légèreté des philosophes français les faits merveilleux, ou, comme d'autres, de nier ceux qu'il est trop absurde d'expliquer physiquement; ici tous sont acceptés, et la plupart sont prouvés. Görres habitait l'Allemagne, où l'on n'a jamais cessé d'examiner ce sujet et d'exposer dans des revues spéciales tous les faits modernes.

Sans prétendre rabaisser nos savants, Görres était plus apte qu'eux à traiter cette matière, puisque possédant d'une part des notions théologiques et toutes les sciences naturelles connues, il y joint une ample collection de faits merveilleux des temps passés, la plupart très-assurés, et d'autres très-récents; il connaît enfin les systèmes des philosophes anciens, des philosophes de la renaissance, les théories des magnétistes, les opinions des physiologistes et des psychologues; ajoutons encore qu'il sait tout ce que les penseurs allemands ont rêvé de plus profond, de plus ingénieux, de plus subtil et de plus excentrique.

On ne pouvait donc l'omettre ici, et cependant comment oser parler en quelques pages d'un ouvrage aussi étendu qu'obscur? — Extases des saints, phénomènes de suspension, vision, stigmates, prodiges, etc.; voilà pour la mystique naturelle et divine; — magie, sorcellerie, possessions, obsessions, maléfices, guérisons, lycanthropie, rabdomancie, infestation des esprits, etc., etc., appartiennent à la mystique naturelle et diabolique, c'est-à-dire que dans tous les faits prodigieux attribués à Dieu ou au diable, Görres assigne une très-grande part à la nature.

Les faits merveilleux qui appartiennent, selon Görres, soit à Dieu, soit à Satan, soit à la nature, sont appuyés sur des témoignages si graves, que l'auteur a cru devoir amplement les discuter.

Dans le troisième volume (c. VII) Görres traite de la formation de l'homme, centre de la création : développement des règnes inorganique, végétal et animal, il y a en lui la terre, l'eau, le feu et l'air. Il tient du végétal, et même de tel végétal; de l'animal, mais encore de tel animal, dont on voit l'empreinte jusque dans ses traits. L'être qui s'est épanoui partout, au milieu et au sommet de la création, comme sa fleur, apparaît complet dans ce qu'on appelle l'homme. La *Psyché,* son âme matérielle, quoique supérieure à celle des animaux, ne vit que dans l'espèce et ne dure qu'autant qu'elle; mais une âme immortelle, insufflation divine, vient compléter ce chef-d'œuvre de Dieu; elle siége dans la tête et se forme ainsi un nouveau centre vis-à-vis du centre de la vie animale, qui réside dans le cœur : c'est de là qu'en descendant elle pénètre tous les systèmes et tous les organes et se donne à eux à mesure qu'ils se donnent à elle... Ainsi l'âme supérieure et l'âme inférieure se prêtent un mutuel con-

cours : celle-ci, comme servante, exécute les ordres; celle-là, maîtresse indulgente, sait condescendre aux désirs et aux besoins de la première, etc. — De là un échange d'influences réciproques. Les instincts de la nature animale donnent naissance aux tempéraments, et leur influence sur l'esprit forme les caractères. La vie de l'homme reposant sur quatre éléments, c'est surtout dans sa vie végétale qu'ils sont étroitement combinés, etc.

Après avoir expliqué par là les tempéraments divers et les caractères, et montré comment l'âme descend dans tous les domaines de la vie, Görres la fait voir remontant d'où elle est venue et se dégageant peu à peu de ses liens corporels; Dieu, qui l'avait respirée l'aspire, et ainsi la vie de l'homme s'écoule entre la naissance et la mort. — L'homme est en rapport avec l'univers, puisqu'il en fait partie: c'est-à-dire avec le ciel et la terre. Dans sa partie terrestre, il a quelque chose du ciel, la lumière organique qui gît au fond de son être n'est qu'un reflet de celle du soleil. D'autre part, appartenant aux quatre éléments et aux trois règnes de la nature, il est le centre vivant où tout converge, il est le résumé de la création. Le voilà donc en rapport avec la nature extérieure, mais l'âme inférieure s'y trouve seule engagée, et l'âme supérieure n'est affectée que parce que la première lui sert d'instrument pour agir au dehors.

D'après sa destination primitive, l'homme supérieur devait, par l'homme inférieur, pénétrer la nature de son regard clairvoyant, la dominer, l'animer, pour ainsi dire, de sa propre vie; mais, par le péché, l'univers perdit en lui son centre de gravité; il trouva un nouvel équilibre, mais en dehors de l'homme, qui loin d'être affranchi de l'empire de la nature, lui fut assu-

jetti, et ne peut se soustraire à ses lois que par des efforts incessants... En luttant contre ses puissances inférieures, il a pu reconquérir en partie l'empire qu'il avait perdu et refréner les instincts opposés qui divisent son être.

Outre ces rapports généraux, il en est d'exceptionnels qui donnent lieu à des états singuliers... On trouve, mais rarement, des hommes qui, soit par un don naturel, soit par la concentration des puissances formatrices sur un point unique, semblent avoir conservé quelques restes du pouvoir originel de l'homme; ceux-là pénètrent dans des régions fermées à tous les autres, ou commandent à certaines forces de la nature, rebelles à quiconque n'a pas reçu le même don; de là des rapports tout à fait en dehors de la physique ordinaire, que l'on peut considérer comme appartenant à la magie naturelle.

Sous le rapport moral, la nature est indifférente en soi; il en est de même de cette magie, suivant Görres, quoiqu'elle puisse se partager en salutaire et nuisible.

Quant aux états produits, ajoute-t-il, par ces dispositions, on en voit dans la nature et dans la vie qui produisent dans l'une et l'autre comme une sorte d'*inspiration* passagère, ou bien, au contraire, certains liens qui arrêtent leurs mouvements. Ces états, sans être surnaturels, s'écartent sensiblement du cours ordinaire. — Citant la fermentation et ses effets divers, Gôrres dit que le produit de la fermentation spiritueuse *organique* continue d'être en rapport avec le corps qui lui a servi de *substratum*. Ainsi, tandis que la grappe refleurit à Madère, le vin qui en a été tiré l'année précédente fermente par delà les mers... Il y a donc une espèce de sympathie mystérieuse qui s'étend jusque dans le règne animal; le vin communique au sang et

aux nerfs une fermentation animale... Les miasmes des maladies contagieuses en développent de pareils à ceux qui les ont produits d'abord, etc. — L'homme est donc *possédé* par la nature, et plus il s'en laisse pénétrer, plus elle le possède... Cette possession manifeste des états singuliers. — Il en est de même de certaines maladies; Görres cite parmi les présages de la peste les fantômes que voyaient ceux qu'elle menaçait. D'autres fois, on a vu des taches s'imprimer sur les vêtements et désigner les victimes... Tout cela, selon l'auteur, appartient à la magie naturelle; comme c'est la dernière limite de la nature, elle peut perdre son caractère d'indifférence et devenir un instrument de mal, soit que la vie surexcitée se tourne vers le mal, dans un accès d'orgueil, ou que la mort semée dans l'organisme prépare les voies au mal par suite de l'affinité secrète entre le mal physique et le péché. Dans ces deux cas, cette magie peut devenir la base de la mystique diabolique et en être le fondement physique.

Malgré cette obscurité, qu'on ne peut dissiper en quelques mots, on entrevoit déjà les conséquences que l'auteur tirera d'un système puisé en partie dans les philosophes des quinzième, seizième et dix-septième siècles.

Görres montre ensuite l'influence des astres (*Ibid.*, c. VIII), leur rapport mystique avec la vie, leur influence sur les éléments, la force magnétique de la terre, ses rapports avec le soleil et la lune, l'influence de tous ces corps sur les trois règnes et sur l'homme, etc.; on est forcé de laisser l'auteur continuer ses dissertations mystico-scientifiques inabordables ici. Görres fait voir que les astres peuvent exercer aussi sur la vie une sorte de possession. La symbolique qui règne en ces domaines marque, à son avis, de son empreinte tous

les rapports de la vie. La nature change, pour ainsi dire, d'aspect; les forces physiques devinrent dans l'antiquité des puissances divines; on crut que le soleil et la lune, sous le nom de Baal et de Baaltis gouvernaient le monde... — Baal est le grand *semeur*, Baaltis est la mère qui fournit la matière que le premier doit féconder. Non-seulement ils donnent la vie et la conservent, ils la détruisent aussi. — Apollon, qui guérit les maladies, les cause; Artemise, qui nourrit, envoie les manies, sous le nom de Méné, etc. Il faut gagner la faveur de ces puissances, alors on recourt à ceux qui leur sont plus intimement unis; ceux-ci ont des visions qui leur révèlent les volontés de ces puissances. *Voyants* et mages sont des prêtres choisis par les dieux; leur mission a son fondement dans un don naturel; ces dons apparaissent partout dans la nature... C'est par un don que le fer est propre aux phénomènes magnétiques... Les prêtres qui sont en rapport avec le soleil forment les serviteurs d'Apollon; ceux qui sont en rapport avec la lune composent la famille des enfants de la lune, etc.

Ces dons naturels étaient plus communs dans l'antiquité qu'aujourd'hui; toujours est-il que, sentant le besoin de préparer des sujets, on a initié ceux que leur naissance disposait à recevoir les influences de la nature. Ainsi s'est formée une école d'inspirés, etc.

Tel a été, dans le paganisme, le culte de la nature; d'après le témoignage des anciens, nous dit Platon dans le *Phédon*, une fureur divine vaut mieux que la réflexion humaine.

On ne suivra pas l'auteur dans son ingénieuse, savante et très-ténébreuse exposition, d'après laquelle les pythonisses, les prêtres guérisseurs, etc., étaient des crisiaques, et les dons de divination, de guéri-

son, etc., étaient de la même nature que la loi d'après laquelle l'aimant attire le fer.

Nous verrions reparaître les mêmes choses si le christianisme n'avait pas aboli le culte des astres. — Chez la rabdomante du lac de Constance, dit Görres, il existait un rapport entre ses doigts et les corps célestes, et cela se remarque chez certaines natures exceptionnelles, de sorte que nous cesserons d'être étonnés des idées extravagantes des chiromanciens, qui prétendaient que les doigts et certaines parties de la main étaient régis par tel ou tel astre; ce serait, suivant l'explication de Görres, une influence très-naturelle; il en est de même des choses prodigieuses que l'on rapporte de la voyante de Prevorst. Mais tout ceci est si curieux, que le lecteur fera bien de lire le chapitre VIII tout entier.

Après avoir parlé des rapports mystiques de l'homme avec le ciel, Görres, dans le chapitre IX, arrive aux rapports mystiques avec la terre. — Il y a entre le monde élémentaire et le corps humain un rapport naturel; ce sont deux mondes, l'un petit, l'autre grand, qui ayant la même racine sont liés par une étroite sympathie. Si l'univers, par sa masse, est plus fort que le corps humain, celui-ci peut lui opposer sa force vitale. Le rapport sympathique qu'établit entre eux l'identité des éléments dont ils se composent, peut, en devenant plus intime, s'élever jusqu'à l'état de rapport magnétique. Alors l'homme va pénétrer la nature de son regard... Les Zahuris, en Espagne, voient dans la terre, les mines, les veines d'eau, et les cadavres dans leurs cercueils; cette faculté n'existerait que les mercredis et samedis. D'autres pénètrent, par le regard, dans les lieux les plus secrets des maisons, y découvrent les objets volés, etc., voient le sang couler dans les veines,

ce qui se passe dans les organes, indiquent dans le ventre d'une femme le sexe de son enfant... Cette faculté réside dans l'œil et lui donne une puissance extraordinaire. D'autres ne voient pas, ils sentent.

On ne conçoit guère ce mode de vision que Görres veut pourtant expliquer. — D'ordinaire, selon lui, l'œil voit, « parce qu'il est illuminé de sa propre lumière. Celui dont le corps entier serait lumineux pourrait voir par tout le corps... Dans la vision ordinaire, la lumière du dehors et celle du dedans se rencontrent dans l'œil; la première domine, et ce concours produit la perception; mais dans la vision supérieure en question, la lumière interne l'emporte, et en jaillissant de la prunelle, elle cherche les objets, elle les éclaire, et donne à celui qui est doué de ces qualités des perceptions sûres. Or, la lumière organique est supérieure à celle du soleil, plus pénétrante, ce que démontrent un grand nombre d'apparitions d'esprits, etc. Certains animaux voient par leur propre lumière les objets que n'éclairent point les rayons solaires. »

Cet exposé est aussi obscur qu'étendu. — On se borne ici à dire naïvement que l'on ne comprend pas très-bien ces explications de la vue, et que celle de la faculté de sentir est non moins étrange.

En arrivant au chapitre X, on verra l'action non moins prodigieuse encore des substances physiques en contact immédiat avec l'organisme dans la voyante de Prevorst; mais la théorie en est également si obscure, que le traducteur de Görres avait promis de la donner avec un commentaire.

Dans le chapitre XI, l'auteur aborde la rabdomancie, sujet si long et si savant, et si ténébreux encore, qu'il est impossible de l'analyser. Il y a évidemment un don au jugement de Görres; il consiste à

sentir les objets et à réagir contre cette impression.— Le rôle de la baguette est passif, la perception qui la dirige est tout. L'objet peut être purement physique; quoiqu'il donne les résultats les plus constants, il peut être la source de beaucoup d'illusions... Une autre source d'illusions vient de ce que la cause qui opère appartient à une personne morale et libre; alors cette cause est organique et peut appartenir ou à la vie inférieure, ou se trouver dans la sphère d'action de la volonté. Dans le premier cas elle n'appartient pas au libre arbitre, tandis que dans le second elle peut être déterminée par lui... — Ici le texte a paru encore tellement obscur, qu'il faudrait copier textuellement plusieurs pages.—Ce qui semble le plus clair, c'est qu'en certains cas, la force motrice qui gît dans les muscles est communiquée par les nerfs et que ceux-ci dirigent d'après la volonté le mouvement des muscles vers les objets dont le sens a été frappé... Dans tous les mouvements de la vie, l'action est déterminée d'après les lois de la nécessité par une cause physique; dans les mouvements spontanés, par une cause morale, de telle sorte que la volonté est libre de donner ou de recevoir la détermination et de diriger son intention de tel ou tel côté, etc.

Une foule de faits (Görres en cite plusieurs) prouvent que les muscles, par une influence physique ou morale, peuvent exercer au dehors une attraction et une impulsion magnétique. Il explique ainsi le double miracle qui suit : — Une femme voulut décharger des gerbes un jour de fête, ses deux mains restèrent attachées à l'une d'elles. Cet état persistant, on fit un pèlerinage, on pria, et alors seulement la main put se détacher.

Un effort interne, poursuit-il, a fait saisir convulsi-

vement la gerbe jusqu'à ce qu'une détente ait fait relâcher les muscles... — Pareil fait arriva à une jeune fille qui aimait trop le jeu de balle; et à une femme qui cousait un jour de Noël, son peloton s'attacha à sa main, et nul effort ne put l'ôter.

Pareil fait, regardé comme sortilége, survint à un nommé Gérard. Ne pouvant obtenir du tailleur l'habit qu'il avait commandé, il se livra à des emportements auprès de la belle-mère de ce dernier, nommée Blaise, laquelle, cachant son dépit, l'invite à manger des pommes qu'elle faisait cuire. Celui-ci se calme; mais sa main s'attachant à la pomme brûlante qu'il tient, il y porte l'autre main, qui s'y attache de même. Il se brûle, il crie, appelle les passants; nul ne peut séparer ces deux mains. On le reconduit auprès de la femme Blaise, qui fait tomber la pomme. « Donc, remarque, continue Görres, elle connaissait les manipulations magnétiques propres à produire ce résultat. »

On ne conçoit pas les effets d'une telle influence morale agissant à l'insu de ces personnes. Ce ne pouvait être que la crainte. Or, la crainte n'est guère supposable dans les trois premiers exemples cités, et surtout dans ce dernier. En acceptant une pomme, rien n'annonce que Gérard ait craint qu'elle s'attachât à ses mains. Ces divers cas, qui se présentent sous l'apparence de miracles ou de maléfices, devraient être plus fréquents s'ils étaient l'effet de mouvements inconscients.

« C'est le revers, a dit Görres, de ce qui a lieu dans la baguette : quand on l'approche d'une veine métallique, elle est mue par les esprits nerveux, parce que ceux-ci sont plus mobiles; si le métal est le plus mobile, les esprits, au lieu de la remuer, sont mus

par la baguette, qui oscillera ou tournera du côté de l'organe. »

Rien n'explique encore le phénomène qui indique les traces des voleurs, la place des bornes arrachées surtout, et tant d'autres choses. Au lieu de discuter, arrivons à la conclusion.

De tout cela ne doit-on pas conclure, demande Gôrres, « qu'aux instincts stables correspondent des relations avec les éléments plus solides, rapports qui produisent, en certains cas, des effets remarquables; et que les instincts progressifs ont leur base dans des rapports semblables avec des éléments plus mobiles, tels que l'air, le feu, etc. Donc la vie de l'homme se trouve dans un rapport magnétique avec tous les éléments; attiré, déterminé par eux, il les attire et les détermine à son tour. »

« On comprend maintenant, continue Gôrres, que si un homme naturellement en rapport avec un élément, lui applique toute l'intensité de sa volonté, et se plonge pour ainsi dire en lui de toute la puissance de son âme, il est ravi dans cet élément, et il en résulte un rapport analogue à celui qu'on a constaté entre certaines dispositions naturelles et les astres. »

« L'élément auquel l'homme s'est livré devient la base de sa vie, la cause efficiente de son activité. — Le feu interne de sa vie est en rapport avec le feu de la nature, le souffle vital dans les artères avec le souffle de l'atmosphère, l'eau de la vie dans le sang avec l'eau extérieure, l'élément terrestre qui gît dans ses os, dans ses muscles, avec la terre. »

« L'âme inspirée, ravie, rassasiée par l'élément qui s'est emparé d'elle, ressent par une sympathie magique tous les états qu'il parcourt, et prend pour ainsi dire sa nature. »

Dans les chapitres XII et XIII, l'auteur expose les rapports mystiques de l'homme avec les végétaux et l'origine du culte des plantes; il explique la puissance magique de l'homme sur certains animaux et de ceux-ci sur l'homme, de là leur culte. Görres montre comment on finit par prendre quelquefois leur nature, et par se transporter pour ainsi dire en elle; de là les métamorphoses, la lycanthropie, etc.

« Ce qui explique ces phénomènes, c'est que si l'homme, dans sa partie infime, est comme un vrai zoophyte en rapport avec le genre végétal tout entier, et tombe sous les lois qui le régissent, chaque animal (comme il appartient aussi à ce genre) peut l'enlacer dans les liens d'une sympathie naturelle, s'en emparer, le fixer à la place où il est descendu. Alors cet homme en prend les instincts, une sorte de possession s'établit, et il revêt alors la nature du chien, du loup, du tigre; la femme, par cette contagion, prendra souvent celle du chat, etc. »

Le chapitre XIV traite du vampirisme. — Puisqu'il existe déjà une certaine consonnance entre tous les individus de la même espèce, il n'est pas étonnant, dit Görres, que l'un puisse s'emparer de l'autre. Ce rapport commence par la vie végétale, de sorte qu'après la mort de l'homme, quand les forces de la vie supérieure se sont retirées et que le cadavre conserve encore celles de la vie végétative, il se produit des rapports extraordinaires et frappants, qui commencent par l'obsession et montent jusqu'à la possession. — Görres étant convaincu que l'homme vivant peut communiquer à distance à un autre homme des émanations de sa propre vie, lesquelles sont salutaires ou pernicieuses, pense aussi qu'un cadavre peut exercer lui-même une influence, car si un filet d'eau caché

dans la terre agit à distance sur l'homme, il doit en être de même du cadavre, et ceci explique le vampirisme, dont il cite les faits extraordinaires[1].

1. Quelque étrange que soit ce que l'on raconte des vampires, quelque disposition que l'on ait à nier ces histoires, on est forcé de s'incliner. La Pologne, la Moravie, la Silésie, la Prusse, l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, la Russie, tout le nord de l'Europe, l'Angleterre, la Lorraine, etc., ont subi le fléau du *vampirisme*. — Pour les faits que l'on va citer, on ne remontera pas au moyen âge, ils se sont passés dans le dix-huitième siècle. — Nous sommes forcé ici d'abréger et d'omettre nombre de faits curieux qu'on trouvera dans les *Lettres juives* du marquis d'Argens; dans dom Calmet, *Traité sur les apparitions, etc.*, t. II, c. VII et suiv.; dans la *Magia posthuma* de Schertz; dans le *Mercure*, etc., etc.

Dom Calmet a su de M. de Vassimont, conseiller de la Chambre des comptes de Bar, envoyé en Moravie par S. A. R. Léopold, duc de Lorraine, qu'il était assez ordinaire dans ce pays de voir des hommes décédés depuis quelque temps, arriver se mettre à table sans dire mot; puis, après un signe de tête fait à l'un des assistants, celui-ci mourait infailliblement quelques jours plus tard. — Les évêques de ce pays consultèrent Rome qui ne fit point de réponse.

Le moyen, dans ces contrées, de se délivrer d'un vampire, c'est de brûler son corps. — Charles-Ferdinand de Schertz dédia au prince Charles de Lorraine, évêque d'Olmütz, sa *Magia posthuma*, 1706, et rapporte une histoire qu'on ne peut analyser ici. Nous dirons seulement que les chevaux, les vaches n'étaient pas épargnés; on trouvait quelquefois ces dernières demi mortes et attachées l'une à l'autre par la queue. — L'auteur raconte qu'un pâtre de Blow, près de Kadam en Bohême, apparut durant quelque temps; il appelait les personnes et celles-ci ne manquaient pas de mourir. Son corps fut déterré et fiché en terre avec un pieu; mais le trépassé s'en moquait. En effet, la même nuit, il continua de faire des victimes. On plaça son cadavre sur une charrette, on l'emmena hors du village pour le brûler; pendant la route il hurlait comme un furieux et trépignait... Percé de nouveau avec des pieux, il répandit du sang, puis fut brûlé, et les vexations cessèrent. — Tout cela se fit juridiquement, selon l'auteur qui a traité son sujet en jurisconsulte. — On reconnaît, dit-il, un vampire à certains signes. Après avoir examiné son corps on entend les témoins; quand on est convaincu, on le brûle. Quand il meurt des personnes suspectes, on diffère l'enterrement pendant six ou sept semaines. Si elles ne pourrissent pas on les brûle. — On assure que

Quoique ce sujet appartienne au merveilleux, l'ayant omis dans cet ouvrage, on est ici forcé d'en dire un mot. Il est très-constant, d'après plusieurs auteurs non

leurs habits se meuvent sans qu'on les touche ; quelquefois ces vampires jettent des pierres et vexent diversement les habitants.

Un soldat était en garnison à Haïdamaque, frontière de Hongrie, chez un paysan dont le père, mort depuis dix ans, étant revenu, avait causé la mort de son fils. Sur la déclaration du soldat, les officiers généraux envoyèrent le comte de Cabreras, capitaine du régiment d'Alandetti, sur les lieux. Cabreras, avec plusieurs officiers, un chirurgien et un auditeur, fit exhumer le vampire, qu'on trouva comme un homme qui viendrait d'expirer. Le comte de Cabreras lui fit couper la tête et ordonna plusieurs autres exécutions semblables, entre autres celle d'un homme mort depuis plus de trente ans, qui avait sucé le sang à plusieurs personnes de sa maison, qui moururent sur-le-champ. — Le commissaire fit son rapport à l'empereur, lequel fit envoyer des officiers de guerre et de justice, des médecins, des chirurgiens et des savants pour examiner la cause de ces événements.

Le marquis d'Argens (*Lettres juives*, CXXXVII[e]), auteur, comme on sait, fort incrédule, ne doutait pas de ce qu'on va citer. Le fait s'est passé en Hongrie, au village de Kisilova, à trois lieues de Gradisch. Un vieillard, trois jours après son enterrement, apparut à son fils et demanda à manger. Revenu ainsi plusieurs fois, son fils mourut, ainsi que plusieurs autres personnes. Le bailli du lieu avertit le tribunal de Belgrade qui envoya deux de ses officiers avec un bourreau. Tous les tombeaux des gens morts depuis six semaines furent ouverts : arrivé à celui du vieillard on le trouva les yeux ouverts, on lui enfonça un pieu dans le cœur, et il fut brûlé. — « Grâce à Dieu, nous ne sommes rien moins que crédule, ajoute le marquis d'Argens, nous avouons que la physique ici n'explique pas les causes, cependant nous ne pouvons nous refuser à croire un fait étudié juridiquement. »

Pour ne pas trop allonger cette note, on ne rapportera pas d'autres histoires également extraordinaires. Il existe pour toutes des preuves juridiques qui ne permettent point, à ce qu'il paraît, de les révoquer en doute. — Les journaux publics de France et de Hollande, en 1693-1694 et 1733, ont parlé des vampires de Pologne et de Russie, etc.

Les Grecs appellent ces défunts *Broucolaques*.— Les Turcs disent qu'ils mangent, se nourrissent ; que quand on ouvre leur corps il en sort des ruisseaux de sang.

Guillaume de Newbury, qui vivait au douzième siècle, raconte aussi de ces sortes de faits.

Après avoir rapporté l'explication de Gorres il serait bon de la

suspects, que dans certains pays le vampirisme a sévi comme un fléau contagieux : des hommes morts depuis longtemps ont attaqué une foule d'autres hommes et leur ont sucé le sang; ceux-ci étant morts sont devenus vampires à leur tour. Il est non moins constant que le corps de ces vampires étant exhumé après un plus ou moins grand nombre d'années, leur cadavre fut trouvé gros, gras et frais, et la bouche pleine du sang qu'ils avaient sucé. Leurs intestins étaient sains, leur cœur battait, ils ouvraient les yeux et poussaient même quelques cris. Le seul moyen de faire cesser ces vexations épouvantables, c'était de brûler ces cadavres : les uns y voyaient une sorte de résurrection du défunt, d'autres une sorte d'hallucination ou d'illusion de ceux qui les avaient vus, opinions l'une et l'autre inadmissibles; d'autres enfin, opinion plus vraie, admettaient une intervention toute diabolique, qui semblait ranimer le cadavre par une sorte de procédé galvanique.

Après cet exposé par trop succinct d'un phénomène

rapprocher de celle du marquis d'Argens, qui, on l'a vu, ne doute pas des faits. — « Il y a deux différents moyens, dit d'Argens, pour détruire l'opinion de ces prétendus revenants, et montrer l'impossibilité des effets qu'on fait produire à des cadavres... Le premier est d'expliquer par des causes physiques tous ces prodiges; le deuxième de les nier totalement... Ce dernier parti, selon lui, est le plus sage. Il peut se faire, continue d'Argens, que des cadavres quoique enterrés depuis plusieurs jours, répandent un sang fluide... Certaines gens peuvent se figurer d'être sucés, et cette imagination peut les faire mourir, etc. » — C'est que le lecteur aura peine à admettre, en voyant une lettre de M. de Beloz, ancien aide de camp de S. A. S. le prince Alexandre de Wurtemberg, écrite pour satisfaire aux demandes de dom Calmet concernant les vampires de Hongrie, et où cet officier affirme : « *Qu'il n'est rien de plus vrai et de si certain*, etc. »

L'occasion de parler des morts qui semblent animés se présentera à la fin de ce volume; nous dirons encore quelques mots sur ce sujet, et de la cause d'un pareil phénomène.

souvent constaté dans l'antiquité, au moyen âge et jusqu'au dix-huitième siècle dans de vastes régions, par des témoignages irrécusables, arrivons à l'explication de l'auteur, que l'on rapportera très-brièvement.

La vie végétale, selon Görres, empêche le sang du mort de se coaguler. La rougeur des joues est comme une fleur de la mort que pousse un reste de vie. L'embonpoint des vampires est comme l'état des plantes qui croissent dans les mines. — Quant à leur action sur les vivants, les vaisseaux capillaires du mort développent un surcroît d'énergie, parce que la vie végétale, qui semblait arrêtée, y reparaît avec force; mais le cadavre s'étant mis en rapport avec sa victime, il produit chez elle un effet contraire au sien : comme l'aimant qui se donne dans le fer un pôle opposé. Il s'établit une action à distance; et tandis que le patient croit qu'on lui suce le sang et maigrit, le vampire en regorge et s'engraisse. — Après tout, le suce-t-il? — Non, répond Görres, il ne fait que s'assimiler l'élément nerveux qui lui manque, il en a faim comme la plante a besoin de lumière; le patient subit un cauchemar, et de là les apparitions du vampire. — C'est une action nerveuse exercée à distance, qui établit un rapport entre le vampire et le malade; tant que le premier n'est pas décomposé, le virus qu'il conservait cherche un organisme en rapport harmonique avec lui pour lui communiquer sa propre contagion. — Où trouver ce rapport, si ce n'est chez ses parents?... De même que le métal enfoui et l'eau souterraine cherchent la lumière, celui qui vit de la vie végétale cherche sur la terre à renouer des liens qui lui sont chers. C'est le même rapport qu'entre le magnétiseur et le magnétisé; alors l'homme vivant se trouve possédé par le mort, etc.

Dans le chapitre XV, Görres parle de la faculté de donner la santé ou la mort par le regard, et répète, après l'avoir enrichi de ses réflexions, tout ce qu'on a dit ailleurs sur les yeux contagieux qui font mourir les plantes et les animaux; il y joint les gens dont l'haleine tue. — « C'est l'esprit vital, dit-il, qui devient principe de contagion. Si le poumon d'un phthisique peut envoyer à distance une action contagieuse, de même dans les hautes régions de l'organisme, les affections de l'âme acquièrent une énergie extraordinaire, et peuvent préparer un virus corrosif ou des effluves qui infecteront les vivants à distance. »

Dans le chapitre XVI, l'auteur discute la question des *incubes et des succubes*. — « Si dans une sorte de cauchemar on croit voir un vampire, dans l'état dont il s'agit, on voit un fantôme qui vient séduire par des charmes trompeurs, etc. »

Le chapitre XVII, où Görres vogue en plein magnétisme, ne peut, non plus que le précédent, être longuement examiné ici, quelque intéressant qu'il soit. — Si le magnétiseur lie, il est quelquefois lié lui-même; le foyer de sa vie est transporté dans le somnambule, qui domine à son tour à toutes les distances... Ce pouvoir, continue Görres, n'a lieu que dans les degrés supérieurs; on l'a vu dans les extases des saints, il se retrouve dans les phénomènes diaboliques et a lieu, quoique plus rarement, dans la magie naturelle et dans les extases des mourants.

L'auteur cite des faits très-curieux de *dédoublement*, où une personne est vue dans plusieurs endroits à la fois; phénomène d'autant plus intéressant qu'il expliquerait les extases des sorciers, qui prétendaient avoir assisté au sabbat, quoiqu'ils n'eussent point bougé de place. — C'est dans l'ouvrage même qu'il faudrait

lire ces explications, sans doute très-ingénieuses, très-profondes, mais souvent fort peu solides, et très-bizarres.

D'après Görres, le corps est construit, sous la direction de l'âme, par les esprits élémentaires, qui sont ses instruments, et d'après un plan déterminé, en grande partie, par la constitution des parents. La construction se fait d'abord d'une manière *typique* par les esprits supérieurs avec les éléments impondérables. L'édifice typique construit, les esprits inférieurs qui participent davantage à la composition de la matière bâtissent le second édifice qui revêt le premier et est plus terrestre que lui, de sorte que le corps est composé de deux corps, pour ainsi dire, réunis en un troisième, « dont le premier réside dans le système et agit par le fluide nerveux, tandis que l'autre, qui vient du sang, s'empreint dans le système circulaire, et que le lien qui unit tous les deux se produit dans le système musculaire. »

La première construction est le *type* ... Toutes les deux sont l'image de l'âme. On peut appeler l'une *son spectre*, et la seconde son enveloppe plastique. Tant que ces deux corps sont unis, ils se pénètrent réciproquement... Le lien étant brisé par la mort, celui qui a le plus d'affinité avec l'âme, la suit, tandis que l'autre est absorbé par la nature terrestre. Mais il y a des états mitoyens où le lien se relâche sans se rompre; alors le spectre, se dégageant de son enveloppe, apparaît comme l'éclair qui déchire la nue; il est présent, non partout, mais en plusieurs lieux, selon la nature du dégagement. L'espace disparaît dans la sphère où s'étend son pouvoir, il peut être présent partout où le portent ses désirs.

L'auteur cite des faits de *suspension* et de transport,

qu'il explique également : — « une sorte de tempête intérieure résultant d'un dérangement dans l'équilibre des forces mécaniques de l'organisme peut porter le corps à certaines distances déterminées; quelquefois ce n'est que son image seulement qui est projetée au loin. »

Pour le somnambulisme spontané (c. XVIII), il faudrait transcrire ici douze pages qu'on ne peut analyser. — Après avoir montré que la terre a au-dessus de soi le soleil et le monde sidéral, et au-dessous la lune et le monde inférieur, Görres ajoute : « De même aussi l'homme a au-dessus de soi le monde invisible des esprits, et au-dessous le monde visible. Son être a deux côtés, l'un spirituel et l'autre corporel, etc. »

C'est ce qui paraît le plus clair dans ce chapitre hérissé de termes scientifiques. Cette dissertation germanique est fort obscure, le lecteur peut la lire dans la *Mystique*.

« S'il est vrai, poursuit Görres (c. XIX), que tous les domaines de l'être sont unis par un lien commun, les régions invisibles doivent aussi être en rapport avec la partie invisible de l'homme. »

On regrette de ne pouvoir analyser ce chapitre, qui a près de vingt pages, parce qu'il est fort curieux et sert de transition à l'étude de l'apparition des esprits, avec lesquels, selon l'auteur, l'homme peut entrer en rapport de deux manières. — Son regard peut quelquefois percer son enveloppe et voir ce qui est caché sous le voile des phénomènes extérieurs... Il peut contempler l'esprit d'un autre homme sous le voile du corps, deviner ses secrets, lire son avenir; son œil intérieur peut acquérir une telle énergie, qu'il voie dans un immense lointain les formes les plus insaisissables. Il peut contempler les âmes séparées et les reconnaître

car bien que l'âme ait brisé ses liens, elle a conservé quelque chose qui lui servira, lors de la résurrection, à recomposer ses organes; avec l'aide de ces forces, l'âme peut se rendre sensible aux hommes et même converser avec eux. — Görres l'avoue, les faits de ce genre sont peu fréquents, et des histoires fausses ou douteuses ont fait rejeter celles qui sont incontestables.

« Il y a plusieurs ordres d'esprits; ceux qui ont été ce que nous sommes peuvent, sans que le regard intérieur de l'homme soit élevé à une grande puissance, entrer en rapport avec lui; le somnambulisme spontané peut donner la perspicacité extraordinaire qui établit ces rapports. Pour monter plus haut dans la hiérarchie des esprits, la magie naturelle et le somnambulisme ne suffisent plus; il faut l'élévation mystique de l'âme produite par une ascèse longue et sévère. »

Le don naturel de seconde vue, transition à un commerce plus élevé, qui se montre fréquemment dans certains pays, ne dépend ni de l'âge, ni du sexe, ni du tempérament, ni de la santé; ceux qui en sont pourvus ne sont point des enthousiastes. Leur perception même ne paraît pas toujours étrangère à ceux qui sont auprès d'eux; on a vu des enfants, jusqu'à des animaux, manifester aussi leur émotion, tandis que le *voyant* avait quelque vision. — Görres croit que ce don naturel peut se rattacher à une disposition particulière du système nerveux. — Il cite plusieurs faits fort curieux, qui prouvent, selon lui, que ces personnes voient à des distances très-considérables, par exemple, jusqu'en Amérique, et même jusque dans les régions invisibles.

Les esprits se font reconnaître par des sons, des cris ou des chants. Ils apparaissent sous différentes formes.

—Naissance, mariage, sépulture, guerre, querelle, etc., sont l'objet de ces visions, qui sont accompagnées de signes symboliques indiquant les circonstances particulières de l'événement. Les signes de mort prennent souvent la forme de lumières.

La femme de charge du baronnet Budds, à Llangaten, entre dans la chambre où dormaient les servantes de la maison, et voit cinq lumières... Quelque temps après, cinq de ces servantes furent asphyxiées par du charbon déposé dans cette pièce pour la faire sécher. — Cath. Wyat, dans la ville de Tenby, voit deux lumières, elles disparaissent, et bientôt après elle accouche de deux enfants morts. — Görres cite plusieurs de ces faits d'apparitions qui se reproduisent, dit-il, si fréquemment dans certaines contrées sous des formes si diverses, qu'on s'est fait des règles pour les interpréter [1]. « Ce don nous a conduit, écrit--il, aux limites du monde des esprits; ce n'est après tout que la faculté de voir à distance, et qui n'élève point le regard de l'homme au-dessus du monde ordinaire... Celle que nous allons étudier a bien une autre portée, car elle l'élève jusqu'aux régions habitées par les intelligences. »

1. Cette prétendue faculté dont parle Görres se manifeste en effet très-fréquemment dans certains pays et semble appartenir à certaines personnes. Cependant, quoique plus rarement, on l'observe partout. On pourrait citer ici cent exemples à l'appui.— Le fils de mon fermier, jeune homme de vingt-quatre ans, marié depuis deux ans, n'ayant jamais eu d'apparitions, et peu disposé à y croire, vit, en s'éveillant durant la nuit, une lueur blafarde fixée sur le tuyau du poêle; elle grossit, forma une boule d'un mètre de circonférence et éclaira lugubrement la chambre. Il se lève et tout disparaît... La nuit suivante, nouveau phénomène; deux lumières éclairent le berceau de son enfant : la femme et le mari les poursuivent, et elles disparaissent; mais deux jours après l'enfant meurt. Étaient-ils en somnambulisme spontané? rien ne le prouve.

« Ce commerce avec les esprits peut avoir lieu de deux manières : par un développement du regard intérieur, ou par une certaine condescendance de la part des esprits. »

Les chapitres XX, XXI et XXII traitent longuement des esprits, de leurs apparitions, des bruits qu'ils font entendre, etc.

Leurs manifestations ont en général quelque chose d'indéterminé, de singulier, de bruyant et d'espiègle. Görres cite, dans différents pays, dans différents temps, et de nos jours, des faits très-curieux que nulle cause physique ne saurait expliquer, et « dont il faut nécessairement, dit-il, chercher la cause dans le domaine des esprits. Une force motrice agit ici évidemment avec liberté ; elle a pu se mettre en rapport avec les personnes, entendre ce qu'elles disaient, agir en conséquence; donc c'est une force intelligente, spirituelle; une puissance douée d'une grande habileté, exerçant un empire particulier sur les forces physiques, opérant tout ce qu'il est possible à l'homme de faire, et faisant même des choses bien supérieures à son pouvoir. Il faut reconnaître là en jeu des esprits invisibles..., et quelque hypothèse que l'on admette, tels faits appartiennent à la magie; cette conclusion est rigoureuse, tandis que les nier parce qu'on ne peut les expliquer (on le répète), c'est une folie, et les laisser de côté c'est une indigne lâcheté d'esprit. »

Les histoires des esprits frappeurs de Wesley, de Hudmühlen, de Drepano, de Stratford-Bow, de Döttingen, de Melita, de William York, de Gröben, de Walsch, etc., « montrent comment ces esprits ont la faculté de connaître les pensées de l'homme, et d'entrer dans ses vues... »

Il y aurait une sorte d'impudence à nier ces faits.

Le grand nombre de témoins, leur qualité, ne le permet pas. D'après de longues enquêtes et des commissions de savants qui ont examiné scrupuleusement les faits, ils consistent en bruits singuliers, tels que voix, chants, gémissements, sifflements, bruits de ferraille, coups capables de briser, d'enfoncer les corps les plus solides, courses, bruits de pas, conversations, tapages d'ouvriers qui semblent travailler à des métiers divers, etc. Ce sont aussi des ustensiles de ménage qui volent en l'air sans se briser, des lits qui s'agitent, se soulèvent, tournent en cercle, s'avancent sans moteur; ce sont des siéges, des meubles qui dansent, des pierres lancées on ne sait d'où; l'apparition d'un animal (connu et quelquefois indescriptible), ou de monstres, de vieillards, d'enfants bizarrement vêtus, puis des changements de formes ou des disparitions, enfin des espiègleries, des actes ridicules; chutes de projectiles, coups de feu..., etc. Ces infestations ou vexations durent quelquefois très-longtemps, pendant même de longues années, et ont forcé d'abandonner la maison. Des personnes ont même aussi été soulevées en l'air, emportées..., etc.

« Que l'on fasse, on le veut bien, la part des falsifications, de l'imposture, il restera encore, conclut Görres, une masse de faits incontestables qui prouvent l'existence d'un monde invisible, lequel dispose des forces physiques nécessaires pour la manifestation de ces phénomènes. »

C'est par ces réflexions que Görres termine le chapitre XXIV, contenant des faits où l'action du démon se montre, à son avis, *certaine, positive;* ils surviennent parfois quand on a refusé l'aumône à des mendiants. — Les esprits, loin de se borner à des espiègleries, brûlent quelquefois la maison, incendient les récoltes,

blessent les gens, etc., etc. Témoin ce qui s'est passé à Camnuz, Schildach, Riga, Constance, etc. (*Ibid.*, c. XXIII.)

Cependant on verra dans le quatrième et le cinquième volume que l'auteur, avec la magie diabolique mêle encore la magie naturelle. La théorie obscure de divination, de possession, de magie, dont on a essayé précédemment de donner bien incomplétement l'analyse, lui sert souvent à les expliquer. L'homme peut, avec l'aide de la magie naturelle, dompter la nature en livrant aux influences célestes, par le moyen de certaines substances, la vie qui anime ses organes. Görres déclare « que cette voie est périlleuse. Ce n'est pas sans danger que l'homme se livre à une puissance aveugle pour acquérir le triste privilége de gouverner la terre à son gré. » (*Ibid.*, t. IV, l. VI, c. VII.)

Görres explique (c. VIII) par une disposition magnétique « très-puissante et très-communicative » les divinations par les miroirs magiques.

« Déjà l'homme qui voit à distance est tout près de l'horizon des esprits, dit-il (c. IX), et la divination qui repose sur ces visions touche à leur empire... Un esprit audacieux peut donc y mettre le pied. »

Après avoir parlé des cérémonies horribles que le paganisme pratiquait à l'époque où le diable pouvait déployer toute sa puissance, l'auteur ajoute qu'on les retrouve encore dans le christianisme, et il cite l'aventure de Jean Pérez, qui, voulant entrer en commerce avec le diable et n'y pouvant réussir, en conclut qu'il n'existait pas. « Le même cas s'est représenté mille fois, poursuit Görres, et on ne peut tirer de ce fait négatif aucune preuve contre les faits positifs qui établissent le pacte formel entre l'homme et le démon, lequel n'est pas tenu d'obéir à l'homme; et quand

même il le voudrait, Dieu pourrait-il *continuellement* lui permettre de troubler l'ordre naturel, que lui-même respecte? »

Satan intervient dans le pacte formel (c. XV); cependant il n'est pas nécessaire d'avoir toujours recours à la magie pour obtenir la clairvoyance diabolique, Görres pense que cet état peut se développer naturellement.

Dans le même tome (l. VII, c. I) Görres examine comment les démons entrent en rapport avec l'homme, et dans le chapitre suivant il considère l'obsession comme premier degré de la possession. Cette matière est amplement discutée dans trente-trois chapitres où l'auteur expose la nature et les causes de la possession diabolique, ses signes, ses effets, le pouvoir des exorcismes, etc.; il y montre que l'homme est en rapport non-seulement avec le monde des corps, « mais aussi avec le monde des purs esprits; que l'action de ceux-ci sur lui *s'explique encore mieux que celle de la nature.* » (*Ibid.*, p. 256-257.) Cette partie du quatrième volume, clairement exposée, traitée théologiquement, n'est pas la moins intéressante.

Dans le cinquième volume, Görres expose l'origine de la magie diabolique, les dispositions naturelles à la magie, les influences locales de la magie, etc. — On est obligé, pour expliquer cet étrange phénomène, de supposer chez ceux qui frappent ainsi à la porte de l'abîme, une certaine sympathie qui les met en rapport avec les puissances infernales. Ces dispositions, naturelles suivant l'auteur, sont développées aussi par les influences sidérales (c. VI); et quand on n'est pas disposé aux influences magiques, elles peuvent encore être provoquées par certaines plantes, qui causent une sorte d'ivresse et découvrent des régions incon-

nues. Ces états aboutissent aux orgies du sabbat. (C. XIII.)

L'abus des sacrements conduit également au magnétisme infernal; des faits sont cités comme preuve. (C. XXIV.) L'auteur essaye avec sa philosophie germanique d'expliquer comment les breuvages magiques provoquent les phénomènes de la magie. Chaque plante agit sur l'organe qui est en rapport avec elle, alors les phénomènes magnétiques se développent, la vie se trouve élevée au-dessus d'elle-même..., les esprits malins s'en arrangent parfaitement, et l'homme, de propos délibéré, donne accès au démon. (C. XIII.) — Ce n'est que dans l'auteur qu'on peut voir comment, selon lui, s'opèrent ces divers modes de transition de l'état naturel à un commerce infernal.

La laideur et la puanteur des sorcières est en raison de l'intensité de ce commerce, c'est le contraire de ce qui se passe dans les saints; le parfum que ceux-ci répandent devient plus doux à chaque bonne œuvre qu'ils font. (C. XVI.)

Le transport des sorcières est expliqué par Görres. — Dans les rapports ordinaires, le torse humain sert de support et d'organe à l'homme psychique... Si le rapport est détruit, dit-il, l'élément dynamique prenant le dessus sur l'élément matériel, il se concentre et domine les puissances extérieures, un autre centre de gravité surgit dans l'organisme, et l'action de voler devient alors possible. — Si cette disposition à s'élever en l'air se trouve dans un grand nombre de personnes, elles sont réellement transportées au lieu du rendez-vous. — Ici des faits sont encore cités. — Les transports au sabbat ont été contestés, comme on sait; la preuve n'est donc pas complète... Les saints, il est vrai, ont acquis aussi quelquefois une légèreté

spécifique qui leur permettait de s'élever. « Rien en conséquence n'empêche de croire que le corps ne puisse acquérir la même faculté par l'opération du démon. » Cependant Görres préfère supposer l'extase, cet état où l'âme « poussant au dehors sa présence, s'incorporant en quelque sorte une certaine portion de l'espace, croit que son corps l'y accompagne quoiqu'il reste à sa place. » (c. XVII.)

Görres ailleurs explique les métamorphoses : les femmes se disent changées en chat; il faut supposer « qu'il y avait en elles une nature analogue à celle du chat; alors, sous l'influence du démon, elles finissaient par se croire changées en chats, puis, voyant et agissant à distance, elles pensaient avoir commis les crimes dont elles s'avouaient coupables. Cette métamorphose est souvent toute dans l'esprit, quelquefois pourtant la force reproductrice de l'animal, dont l'homme a reçu le type, se manifeste extérieurement par des formations plastiques inaccoutumées. » (C. XXXV.)

Pour certaines *guérisons* opérées par les sorciers, Görres suppose « une vertu naturelle que l'état mystique ne fait que développer. » Vertu quelquefois si puissante, que des hommes, qui n'ont fait aucun pacte avec le démon, guérissent par attouchement ou avec des paroles. Quand elles se trouvent chez des hommes vicieux, elles produisent des effets tout contraires. Car il est contre la nature du démon de faire du bien; s'il guérit un malade, un homme sain lui est substitué et est atteint même d'une maladie plus grave. (C. XXXVI.)

Le pouvoir des sorciers sur la nature est expliqué. — Les lacs jouent un rôle très-important dans la magie, dit Görres; les sorcières sont fort impressionnables aux changements atmosphériques, et voient-elles

un orage se former sur un lac, l'intention de ces femmes déjà surexcitées trouve dans les courants électriques comme une voix qui les attire vers un centre commun : « c'est là, au fond, le voyage du sabbat. — A mesure que le mouvement électrique se développe, le système nerveux se surexcite, leur imagination s'exalte. De tout cela résulte un état extraordinaire de l'âme et du corps, et des visions si vives, qu'elles leur semblent des réalités. » (c. XXXVII.)

Réflexions.

Cette revue rapide de plusieurs chapitres des cinq volumes de l'illustre Gòrres paraîtra peut-être longue, quoique fort incomplète; elle suffira, on l'espère, pour que le lecteur judicieux en ait une idée, et soit en droit de faire à l'auteur plusieurs reproches.

Ce sera d'abord de s'être inspiré de certaines doctrines païennes; de s'être fait souvent le disciple des philosophes de la renaissance; d'avoir créé des hypothèses que rien n'appuie, d'avoir établi des systèmes tout juste assez intelligibles pour les faire rejeter. La saine critique pourrait peut-être lui reprocher aussi, parmi une foule de faits merveilleux bien avérés, d'en avoir rapporté d'autres moins bien établis, ce qui permettra aux incrédules, presque tous de mauvaise foi, de nier les uns et les autres. — La haute intelligence de Gòrres a constaté dans sa mystique divine et diabolique un grand nombre de phénomènes qu'il a mis, comme le fait l'Église, dans la catégorie des miracles ou des prodiges diaboliques; mais dans sa mystique naturelle, par ses théories aussi peu solides qu'obscures, il s'est fait trop souvent l'adversaire de la doctrine chrétienne; celle-ci explique pourtant ces phé-

nomènes merveilleux d'une manière infiniment plus rationnelle, en attribuant à la magie noire ce qu'il a essayé d'expliquer naturellement. Görres a signalé hautement aussi, comme on vient de le dire, l'intervention divine et celle de Satan dans une multitude de cas ; mais dans ce mélange du naturel, du divin et du surhumain pourra-t-on même, selon lui, voir où l'un finit et où l'autre commence? Et si un jour les faits qu'il signale et que nos savants nient se manifestaient clairement, n'est-il pas alors à craindre qu'ils ne leur appliquent les théories creuses et bizarres de sa mystique naturelle?

Le livre de Görres est utile, en ce sens qu'il prouve par les témoignages des savants une foule de faits contemporains examinés avec tout le soin que devaient y apporter des hommes jusque-là hostiles à un merveilleux si transcendant, si étrange, que nos savants de France persistent à nier la plupart : c'est donc l'acheminement au retour d'une vérité méconnue, qu'ils seront un jour forcés d'accepter. — Mais ce n'est pas tout, il faudrait aussi leur faire accepter l'agent véritable qui produit ces prodiges ; et comme la mystique naturelle, contre l'intention de l'auteur, peut remplacer, en quelque sorte, la mystique divine et diabolique, on voit peu d'avantage à en tirer. Görres présente un aliment sain et du poison : si l'on choisit le poison, le présent, qui pouvait être fort utile, sera funeste; or son livre, contenant beaucoup d'erreurs, peut devenir dangereux. Cet ouvrage a été, ce me semble, beaucoup trop vanté ; il a trouvé, même dans le clergé, de nombreux admirateurs, car ceux-ci ont cru que le célèbre savant d'Allemagne avait ressuscité des vérités méconnues ; — méconnues en France, c'est vrai, — qui ne l'ont jamais été par des nations plus

sérieuses. Mais ces vérités sont mélangées à des élucubrations qui nous montrent combien s'égarent les penseurs les plus profonds quand ils substituent leurs idées creuses à une doctrine aussi claire qu'elle est vraie.

D'après ce qui précède, nous avons cru pouvoir borner là nos réflexions.

CHAPITRE V

Suite des philosophes; les vitalistes et les animistes. — Vitalisme : Haller, Charles Bonnet, Barthez, etc. — Animisme : saint Thomas, décisions des conciles. — Virey. — M. L. Moreau. — M. Tissot. — Décisions du Souverain Pontife en 1857 et 1860. — De quelques points sur lesquels certains animistes s'éloignent de la doctrine de l'Église. — Objection tirée de la puissance organisatrice de l'âme, et réponse. — Observations.

Suite des philosophes ; les vitalistes et les animistes.

Le plan de ce livre, qui aborde tant de sujets divers, m'interdit d'approfondir la question aussi ardue que complexe du vitalisme et de l'animisme. Il eût été curieux sans doute de faire l'exposé des différents systèmes qui à toutes les époques ont occupé les esprits, et de montrer les difficultés que cette matière leur présentait; mais, après en avoir examiné un assez grand nombre, j'ai été heureux de voir que la question était définitivement tranchée, d'abord par un bref de Sa Sainteté Pie IX, en 1857, adressé à l'archevêque de Cologne; et par un second bref, en 1860, à l'évêque de Breslau. Je n'appuierai donc que sur quelques points qui ont un rapport plus immédiat avec le sujet de cet ouvrage.

Vitalisme; Haller, Charles Bonnet, Barthez, etc.

Le vitalisme fut le système de la presque généralité des philosophes de l'antiquité, et il n'a jamais cessé,

je crois, d'avoir des partisans pendant toute la durée des siècles jusqu'à nos jours.

Selon les vitalistes (et ils sont nombreux), il y a en nous deux principes : l'âme spirituelle, et un principe de vie préexistant dans les germes, lequel développe, organise et répare la tente de l'âme.

Une autre doctrine enseigne qu'il existe un corps très-subtil, un fluide électrique, une sorte d'archée qui unit l'âme au corps.

Selon d'autres, il existe un fluide universel, une lumière astrale qui se réunit au fluide humain, et l'homme en dispose à son gré.

Dans les siècles derniers, le vitalisme fut le système de Leibnitz, de Swammerdam, de Malpighi, de Malebranche, de Haller, de Bonnet, etc. Tous ont pensé que l'être humain, l'animal et le végétal, préexistent dans un germe, qu'il y est tout entier et n'a besoin que de se développer.

« Il est très-probable, disait Haller, que les parties essentielles du fœtus se trouvent faites de tout temps, non pas à la vérité telles qu'elles paraissent dans l'animal adulte; elles sont disposées de façon que des causes certaines et préparées, pressant l'accroissement de quelques-unes de ces parties, empêchant celui des autres, changeant les situations, rendant visibles des organes diaphanes, donnant de la consistance à des fluides, forment à la fin un animal bien différent de l'embryon, et dans lequel il n'y a pourtant aucune partie qui n'ait existé en lui essentiellement. C'est ainsi que j'explique le développement. » (V. *Mém. sur le poulet,* p. 186.)

Charles Bonnet pense « que le corps organisé préexiste à la fécondation; celle-ci ne procure que le développement du tout organique, dessiné en miniature dans

la graine ou dans l'œuf. L'*évolution* est la loi universelle des êtres organisés. Le poulet existe dans l'œuf avant la conception ; tous les corps organisés existants aujourd'hui subsistaient avant leur naissance dans des corpuscules organiques. L'acte de la génération est le principe du développement des germes, qui s'opère par la nutrition. Ces germes sont une ébauche ou une esquisse. » (V. *Considérations sur les êtres organisés*, t. Ier, *Préface*, et le c. III.)

Charles Bonnet ne prend point parti entre l'hypothèse « qui répand les germes partout, et celle qui les emboîte les uns dans les autres. » D'après cette dernière, toutes les plantes existaient par une sorte d'*emboîtement* dans la première plante de chaque espèce créée par Dieu, et on décide de même pour tous les animaux et pour l'homme : ainsi nous existions tous en Adam; Bonnet dit cependant « qu'il ne faut pas supposer un emboîtement à l'infini, ce qui serait absurde. La divisibilité de la matière à l'infini est une vérité géométrique et une erreur physique ; tout corps est nécessairement fini. Nous ignorons donc le terme de la division de la matière; mais il aime à reculer, ajoute-t-il, le plus possible les bornes de la création. Il se plaît à considérer les êtres organisés renfermés comme autant de petits mondes les uns dans les autres; il les voit s'éloigner par degrés, puis se perdre dans une nuit impénétrable. » (*Ibid.*, c. VIII.)

Il y a donc là, selon Bonnet, un principe de vie qui remonte à la création et qui développe les individus à mesure que les générations passent.

Barthez, chancelier de l'université de Montpellier, substituait à l'âme, relativement aux fonctions corporelles, un principe qu'il nommait *vital*. — La Faculté de médecine de Montpellier admet encore au-

jourd'hui le système du premier médecin du duc d'Orléans.

« Il se peut, dit Barthez, que, d'après une loi générale qu'a établie l'auteur de la nature, une semblable faculté de forces sensitives et motrices survienne nécessairement à la combinaison de matière dont chaque corps animal est formé et que cette faculté renferme la raison suffisante des mouvements nécessaires à la vie de l'animal... Mais il se peut aussi que Dieu unisse à cette même combinaison de matière un être particulier, un principe de vie qui subsiste par lui-même et qui diffère dans l'homme de l'âme pensante. »

La suite de son ouvrage montre qu'il adopte cette dernière opinion; il refuse à l'âme ce pouvoir sur le corps, que d'autres lui attribuent, parce qu'elle n'a pas conscience des mouvements vitaux, et qu'il n'est pas vraisemblable que l'âme raisonnable ordonne ceux qui sont nécessaires à la marche des maladies et à leur terminaison, à moins qu'on n'avoue, dit Barthez, que l'âme commet perpétuellement des erreurs. Il attribue en conséquence les mouvements du corps, les uns au principe de vie, les autres à l'âme pensante.

Selon M. Cruveilhier et la doctrine de l'école de Montpellier, le corps humain a des organes matériels et une force vitale qui ne se voit pas et lutte sans cesse contre les lois du règne inorganique : cette force vitale, bien distincte de l'âme rationnelle, c'est la vie, la force de résistance, l'harmonie, l'unité physiologique et pathologique.

« Le principe vital ne pense pas, dit M. Lordat; s'il a une sensation proprement dite, ce n'est pas une *aperception*. La force vitale est soumise à la caducité et à l'anéantissement. L'âme pensante ne préside pas en nous à la formation et au jeu des organes. »

Selon M. Amédée Latour, « le principe vital n'est point la puissance intellectuelle de l'âme, à laquelle il est cependant intimement lié, mais il assimile en nous les parties analogues, il répare celles qui sont hétérogènes, veille à tout... Cette puissance vitale est innée, organisatrice, génératrice. »

M. Amédée Latour « ajoute que c'est la philosophie la plus ancienne de la terre, et qu'elle sera vraisemblablement la dernière. »

M. Albert Lemoine traite l'animisme de doctrine fausse et erronée. L'âme, selon lui, « veut et pense, mais ne préside pas aux fonctions organiques; » rejetant cependant la doctrine de l'intervention des esprits dans certains phénomènes merveilleux observés dans tous les temps, M. Lemoine dit « que les faits incontestables de l'innervation, l'excitation des organes, les stigmates, les mille particularités de l'illuminisme, etc., sont des choses incompréhensibles, qui interdisent de fixer une limite à l'influence de l'âme, de ses pensées et de ses actions sur les phénomènes de la vie purement organique. » (V. *Stahl et l'animisme.*)

Il est constant, si l'âme peut opérer les choses étranges attribuées aux esprits, qu'il deviendrait difficile à M. Lemoine de lui refuser les fonctions organiques; si elle peut faire les premières, on n'a pas le droit de lui refuser celles-ci. M. Lemoine semble donc ici se contredire, et son système devient peu compréhensible; ce que l'on comprend mieux, c'est l'embarras qu'éprouvent ceux qui repoussent l'intervention des esprits dans certains faits qui se sont manifestés chez tous les peuples, dans tous les temps.

Ce qui est non moins constant, c'est que parmi les systèmes vitalistes, plusieurs entraînent des conséquences aussi dangereuses que fausses. Plusieurs vita-

listes professent des erreurs que l'on doit s'empresser de rejeter.

Ainsi, d'après un grand nombre de magnétistes, il existe en nous un fluide, principe de vie dont l'homme dispose et qui produit les singuliers phénomènes observés chez certains sujets magnétisés.

M. Aubin Gauthier écrit « que l'âme est unie au corps par une substance intermédiaire, de sorte que l'homme réunit l'âme, la vie et la matière organisée, qui agissent ensemble ou séparément, selon que les actions humaines nécessitent un concours mutuel ou suspendent les relations. Mais la vie est toujours en tiers entre l'âme et le corps; l'homme peut mettre en mouvement son fluide vital ou magnétique et le lancer par rayons sur un autre homme; les fluides des deux corps s'unissent. — Lancé sans volonté, le fluide est purement matériel et animal; avec volonté, il est spirituel, animal et matériel, etc. » (V. *Traité du magnét.*, p. 466 et suiv.)

On ne peut guère admettre qu'il existe un intermédiaire obligé entre l'âme et le corps pour lier ces deux substances; quelque subtil que soit ce fluide, il resterait toujours matériel par rapport à l'âme, et il y aurait conséquemment une impossibilité égale pour cette union, qui sera toujours un mystère pour nous. Les magnétiseurs fluidistes en ont besoin pour leur système d'émission, mais on croit avoir suffisamment montré ailleurs qu'il n'explique nullement les prodiges du magnétisme; il faut donc rejeter le fluide de vie, l'archée, comme étant une erreur favorable à une mauvaise cause.

Les esprits frappeurs, en Amérique, excitèrent la puissante imagination des savants de cette vaste partie du monde.

M. Rogers inventa un système que M. Delaage adopta Selon ce dernier, que nous avons déjà cité dans le volume précédent, « l'homme est aussi composé de trois parties : l'âme, l'esprit et le corps; un fluide très-subtil, un impondérable sans siége particulier circule dans tous les membres et y répand la vie; l'âme, lors de la dissolution du corps, emporte à l'état de germe cette quintessence de la vie de la chair et du sang, dont la plus imperceptible parcelle contient réellement et en vérité l'homme qu'elle individualise... Tout l'homme, c'est-à-dire l'homme physique, moral, intellectuel, est contenu dans cette quintessence vitale de l'individu, elle s'attache à tous les objets qu'il a touchés, et même à tous ceux qui ont été dans sa sphère de rayonnement. » (V. l'*Éternité dévoilée.*)

Ce système, qui sert à expliquer les apparitions des morts et des vivants dans plusieurs lieux à la fois, est d'une absurdité plus palpable que le système précédent des magnétistes; chaque molécule du corps d'un défunt ou d'un vivant peut donc en prendre la figure, la forme et l'allure; comme il apparaît vêtu, il faut admettre que chaque particule de son vêtement forme aussi à ce corps microscopique un petit vêtement pour sa taille. Par un autre prodige, l'œil grossit les infiniment petits, et l'individu apparaît avec sa taille naturelle. Des myriades d'exemplaires du même être, mort ou vivant, vêtu du frac militaire ou de la redingote bourgeoise, pourraient aussi se montrer, et l'on se demande quelle multitude d'hommes devrait alors remplir nos rues ou nos maisons. Un seul individu composerait une armée infiniment plus nombreuse que ne le fut celle de Xerxès; ce qui est vraiment effrayant. Mais ce n'est pas tout; chaque molécule humaine a une voix, puisqu'on entend aussi parler ces apparitions; na-

turellement elle doit être très-faible, mais, par un prodige analogue à ce qui a lieu dans le nerf optique du spectateur, l'auditeur perçoit la voix de l'individu microscopique, elle frappe son organe auditif absolument comme s'il lui parlait. Ainsi, de cette molécule qui constitue l'homme entier, si celui-ci est ou fut basse-taille dans une cathédrale, pourraient sortir les voix puissantes d'autant de basses-tailles qu'il y a autour de vous de molécules humaines.

Voyez dans ce rayon solaire qui traverse votre appartement ces myriades d'atomes qui s'agitent en tout sens, « ce sont des parcelles imperceptibles d'individus qui les contiennent réellement et en vérité. » Il y a là des millions peut-être de personnes des deux sexes... Qu'arriverait-il si toutes allaient faire entendre leur voix? Vous pâlissez, je le crois bien. — Heureusement, disons-le, ceci n'est qu'une idée extravagante née dans le cerveau de quelques savants, pour expliquer naturellement les apparitions des esprits. — Tous blâmaient naguère nos ancêtres qui, en parlant des revenants, effrayaient les femmes et les petits enfants; mais certains savants, au dix-neuvième siècle, pour nier le retour des âmes et les apparitions des follets, ont inventé des systèmes qui épouvanteront les plus hardis.

D'après une théorie fort obscure, Görres expliquait aussi l'apparition des vivants en plusieurs lieux à la fois, dont on vient de parler.

Nous avons exposé brièvement dans le chapitre précédent le système de Görres sur la construction du corps par les esprits élémentaires. Nous avons vu que, d'après lui, le corps est composé de deux corps, pour ainsi dire, et réunis en un troisième.

La première construction de l'édifice est le spectre

de l'âme, et la seconde son enveloppe plastique. Tant que ces deux corps sont unis par le lien de la personnalité, ils se pénètrent et se lient réciproquement; dissous par la mort, ils se séparent. Mais entre ces deux extrêmes, — la vie et la mort, — il y a des états mitoyens dans lesquels le lien se relâche sans se rompre, de sorte que les deux natures qu'il attache ensemble s'écartent l'une de l'autre par une sorte de mouvement excentrique. Si le corps qui sert de type à l'autre s'en détache par un surcroît d'énergie..., et franchit ses limites sans le quitter tout à fait, alors le spectre apparaît comme l'éclair; ainsi délivré, il acquiert une unité plus élevée..., il devient présent en plusieurs lieux à la fois, et là où se portent ses désirs. Présente dans la partie qui est encore enveloppée dans la matière, l'âme est présente encore ailleurs par la partie typique, et se rend visible dans les éléments de cette dernière.

« On voit, continue Görres, que la catalepsie et le somnambulisme, en produisant une séparation de cette sorte dans les éléments dont se compose la personnalité humaine, permettent à celle-ci quelquefois d'être vue en plusieurs lieux à la fois. Mais cet état peut être aussi l'effet d'une disposition naturelle... » (V. *Mystique*, t. III, c. XVII.)

On livre le système de Görres aux réflexions du lecteur judicieux. Cet illustre Allemand a trouvé des admirateurs de sa grande science; on n'en est pas surpris, on le serait s'il en était autrement; mais ce qui devrait nous étonner, c'est qu'on a également admiré ce qui réellement fait tache dans ses écrits. Que pourrions-nous dire des élucubrations germaniques de ce grand homme sur les apparitions des vivants? Si le spectre de l'âme se détache par un surcroît d'énergie,

s'il apparaît comme l'éclair qui déchire la nue, s'il devient présent en plusieurs lieux à la fois selon la mesure de son dégagement, admettrait-on ces rêveries que l'on ne conçoit pas, que ce spectre apparaisse affublé d'une redingote noisette et coiffé d'un chapeau à trois cornes. — La déraison vient donc de ce que l'on demande trop à la raison, au lieu de s'en rapporter à la révélation et à la sainte Écriture, dont la doctrine est infiniment plus rationnelle que les systèmes des savants.

Animisme : saint Thomas, décisions des conciles.

Si le système du vitalisme remonte à une haute antiquité, l'animisme n'est pas moins ancien. Il ne nous appartient pas d'en suivre ici l'histoire avant l'ère chrétienne. Qu'il nous suffise de dire que ce fut la doctrine de l'Église, et arrivons de suite à saint Thomas.

« Il n'y a qu'une âme intellective, dit l'Ange de l'école, qui remplit les fonctions d'âme végétative, sensitive et intellective. L'âme humaine étant unie au corps humain comme la forme qui lui donne l'être d'une manière absolue, il est impossible qu'il y ait dans l'homme une autre forme que l'âme intellective. » (V. 1ª, q. LXXVI, *art.* 3 et 4.)

En 1311, le concile général de Vienne définit « qu'il y a hérésie à soutenir que l'âme raisonnable, ou intellective, n'est point par elle-même et essentiellement la forme du corps humain. *Si quisquam deinde asserere, defendere, seu tenere pertinaciter præsumpserit, quod anima rationalis, seu intellectiva, non sit forma corporis humani per se, et essentialiter, tanquam hæreticus sit censendus.* » — Le concile général de Latran (*sess.* VIII, 1513) consacra la même doctrine [1].

1. V. le IVe concile général de Constantinople, en 869, can. XI.

On devrait citer de suite les deux brefs de Sa Sainteté Pie IX, qui ne permettent plus de faire de fausses interprétations de la doctrine catholique, mais arrivons auparavant à quelques animistes, nos contemporains, tout en regrettant de ne pouvoir rien dire de ceux des siècles derniers, tels que Stahl, etc.

Virey.

J.-J. Virey dit : « Il faut concevoir l'âme comme le moule interne et immatériel des organes. En effet, comment un homme peut-il ressentir de la douleur dans un membre depuis longtemps amputé, puisque ce membre n'existe plus pour lui. C'est que l'homme, l'animal, bien que mutilés, existent toujours complets en idée et en âme. Cette vérité se démontre par des parents estropiés qui engendrent des enfants sains et entiers. Le moule de la vie tend sans cesse à réparer le corps dans son intégrité, à le maintenir par la nourriture. » (V. *L'art de perfectionner l'homme*, t. II, p. 320.)

« Puisque le corps, poursuit-il, ne vit que par l'âme, il faut mettre son attention à la bien régir; il y a des maladies qui ne sont guérissables que par l'esprit. » (*Ibid.*, p. 322.)

« Nous pouvons montrer que notre âme a des mouvements spontanés plus prompts que la pensée, et qu'elle tend à la conservation du corps... Nous clignons la paupière avant la réflexion... » (*Ibid.*, p. 324.)

« Chacun sait toutes les actions des somnambules... L'âme peut agir seule sans le concours du corps; — elle organise le fœtus dans l'œuf, dans le sein maternel, elle en ordonne sagement toutes les parties, à moins qu'elle ne soit troublée par les émotions de

l'âme de la mère, ou qu'elle ne trouve pas de matériaux convenables. Son intelligence se démontre par la structure des membres, et surtout de l'œil, de l'oreille, etc. » (*Ibid.*, p. 325.)

« Si toutes nos fonctions résultaient d'un pur mécanisme et dépendaient de la structure de notre corps, l'homme, continue Virey, ne serait pas responsable de ses actions, puisqu'il serait mu comme une machine. » (*Ibid.*, p. 327.)

« L'âme de chaque individu possédant une forme originelle, organise le corps sur ce modèle intellectuel... Cette forme primitive est un instinct qui dispose nos membres par rapport à leurs opérations. Ce n'est point l'instrument qui fait l'ouvrier, ni la structure de nos parties qui donne à l'âme ses penchants naturels; au contraire, l'âme agit avant leur développement. Le jeune taureau sans cornes se défend déjà de la tête; l'âme courageuse du lion organise son corps convenablement à son caractère, etc. L'âme a formé des mains à l'homme, le don de l'intelligence eût été presque sans usage si ces instruments lui eussent manqué. » (*Ibid.*, p, 330.)

Virey, pour prouver que l'âme est le moule interne des organes, demande, s'il en était autrement, « comment un homme pourrait ressentir encore de la douleur dans un membre amputé? »

Philosophiquement parlant, on ne voit pas mieux que l'âme puisse souffrir dans un membre qui n'existe plus; souffre-t-elle quand il est atrophié ou perclus? — L'encéphale étant le siége des nerfs perçoit toutes les sensations, comme il est aussi le point de départ de tous les mouvements. Il en résulte 1° que la douleur ressentie dans le membre amputé ayant causé dans les fibres cérébrales un ébranlement douloureux qui peut

persister longtemps, on l'assigne encore à ce membre perdu. 2° La volonté transmettant par habitude à la main que l'on a perdue, par exemple, des ordres pour opérer des mouvements, tels que ouvrir ou fermer les doigts, on éprouve alors une gêne qui constitue une sorte de douleur. C'est plus rationnel, ce semble, que d'admettre la souffrance de l'âme dans un membre depuis longtemps retranché. S'il est constant que le corps agisse sur l'âme, ne l'est-il pas aussi que son action cesse dès qu'il devient cadavre? Il suffit même de comprimer fortement les nerfs d'un membre pour neutraliser une douleur vive; d'après le système de Virey, en serait-il ainsi? C'est le cerveau qui sent, puis l'âme par son moyen. — Ceci pourrait donner lieu, sans doute, à de nouvelles objections et à de longues répliques.

L'âme étant le moule des organes, voilà, dit-on, pourquoi « les parents estropiés engendrent des enfants entiers. »

Est-il donc nécessaire de dire que l'âme est ici un moule? N'est-il pas plus rationnel de lui accorder une force plastique qui organise d'après une loi primordiale? — Ce n'est pas, d'autre part, chaque membre des parents qui serait chargé d'organiser les membres correspondants de l'enfant. Ce n'est pas non plus l'âme raisonnable du fœtus, car alors on pourrait demander pourquoi elle se trompe si souvent? — Ceci doit répondre, en attendant qu'on le fasse ailleurs, à l'argument de l'auteur sur la grande intelligence de l'âme qui organise une oreille, un œil, ce qui lui explique les actions des somnambules.

Virey attribue à l'âme la guérison de beaucoup de maladies. — On pense qu'il faut plutôt reconnaître, pour certaines guérisons, l'influence de l'imagination.

Suivant la théorie de Virey, l'âme pourrait guérir toutes les maladies; il est plus facile de désobstruer, par exemple, le foie ou la rate que d'organiser un œil, etc.

Virey dit que si les fonctions vitales résultent de la structure du corps, « nous ne sommes pas responsables de nos actes. »

On répondra que si le bilieux est porté à l'avarice, le sanguin à la colère, le lymphatique à la paresse, etc., l'âme doit réprimer ce qu'il y a de vicieux dans ces penchants. Dieu seul juge si elle a fait ce qu'elle doit.

« Ce n'est pas le corps qui donne les penchants, c'est l'âme, etc. »

L'expérience semble prouver 1° que c'est le corps qui crée mille embarras à l'âme; 2° il n'est pas l'œuvre de l'âme en tant que *consciente*, autrement elle serait bien imprévoyante de se former un corps si vicieux qu'elle aura mille peines d'en triompher. — Si l'âme du taureau l'a pourvu d'armes puissantes et toujours prêtes, l'âme de l'homme, qui est bien supérieure, l'aurait plus mal servi que celle des animaux les plus stupides.

M. L. Moreau.

« La psychologie actuelle, dit M. L. Moreau, semble reconnaître à l'âme une certaine action sur son corps, une force motrice; mais elle ne lui reconnaît pas la puissance végétative, la force vitale. » (V. *Du matérialisme phrénol.*, p. 213.)

Examinant les opinions de plusieurs vitalistes, cet auteur dit « que l'*erreur* de la philosophie actuelle consiste à écarter de la psychologie toute idée de surnaturalisme, de mysticisme, et à proscrire l'expression même de *mystères*. » (*Ibid.*, p. 220.)

« S'il ne fallait attribuer à l'âme que les faits qu'elle

produit avec une pleine et parfaite information, il faudrait, avoue M. Moreau, chercher ailleurs qu'en elle la source des conceptions ou imaginations involontaires qu'elle forme dans les moments d'oisiveté, etc., comme aussi de l'intelligence singulière qui se manifeste dans certaines maladies, dans certains cas de catalepsie et de somnambulisme... Faudra-t-il attribuer au principe vital ces étranges phénomènes d'imagination et de connaissance? Ou bien admettrons-nous un nouveau principe distinct du *principe vital* et du *principe intelligent?* » (*Ibid.*, p. 229-230.)

« Qu'est-ce donc, poursuit l'auteur, que ce principe animal ou matériel que l'on suppose en état de révolte nécessaire contre le principe spirituel? » (*Ibid.*, p. 237.)

Selon M. Moreau, « c'est l'erreur des manichéens, qui, pour absoudre la volonté humaine, faisaient du mal une substance dont la matière était le principe. Cet organisme qui se révolte contre l'esprit, n'est-ce pas l'erreur des phrénologistes? — Il ne faut pas s'y tromper, ajoute-t-il, c'est la volonté du mal qui l'emporte sur la volonté du bien... Les sens, la chair ne sont que de purs instruments. La loi rebelle qui est dans les membres n'est pas une loi vitale contradictoire à la loi spirituelle, l'homme serait innocent de sa dégradation. » (*Ibid.*, p. 237-242.)

On déplore avec M. L. Moreau une psychologie qui rejette tout surnaturalisme, tout mysticisme; mais l'auteur lui-même ne va-t-il pas trop loin dans ce qu'il accorde à l'âme?

Il dit que « si l'on n'attribue à l'âme que les actes réfléchis, il faut chercher ailleurs la source des imaginations involontaires, ce qui se manifeste dans la catalepsie, le somnambulisme, etc. »

Ne paraîtrait-il pas plus naturel d'attribuer certaines imaginations à l'impressionnabilité des nerfs, à la puissance de certains souvenirs, etc. ? L'âme en subit l'influence, mais on est porté à croire qu'elle ne les produit pas. — Quant à certains phénomènes de catalepsie et de somnambulisme, comme on l'a déjà dit, on est forcé souvent de n'y voir qu'une influence étrangère. Ce n'est, en effet, ni le principe vital, ni l'âme, ni rien qui appartienne à l'humanité; on sait déjà quelle est la cause, c'est Dieu ou Satan.

M. Moreau voit « le manichéisme dans le système d'un principe matériel que l'on suppose en état de révolte contre l'âme. »

L'auteur pense-t-il que la malignité vient de l'âme seule? Je croyais que Dieu qui crée les âmes les crée toutes bonnes, comme il a créé les anges bons. C'est dans la nature physique de l'homme que, depuis le péché originel, l'âme trouve le germe de presque tous les vices : jalousie, colère, envie, désir effréné de la satisfaction des sens, etc.; car on remarque les mêmes penchants naturels dans les différentes espèces d'animaux, plus ou moins développés dans les individus. Il en est de doux, de cruels; il en est que l'homme peut dompter, d'autres restent indomptables, et parmi ceux même qu'il s'est assujettis, on voit une diversité de caractère dans chacun d'eux, qui dépend, comme dans l'homme, des idiosyncrasies. Si la prédominance du sang, ou de la bile, ou de la lymphe produit cette diversité, il faut bien le reconnaître et il n'y aurait pas de manichéisme à l'admettre, mais l'âme doit réprimer ces penchants et guider la bête. Combattre dans l'individu physique l'exagération de l'instinct de conservation, c'est en cela que consiste une partie de l'épreuve. Mais il n'y a là, ce semble, ni prin-

cipe matériel ni deux âmes en révolte l'une contre l'autre [1].

M. Tissot.

On va terminer l'exposé des systèmes animistes par quelques citations analysées dans un ouvrage où la profondeur de pensées est jointe à la science. M. Tissot, dans ses deux volumes *la Vie dans l'homme*, a examiné les théories animistes et vitalistes, et s'est fait un système dont il serait difficile en quelques pages de donner une idée suffisante.

D'après ce savant professeur de philosophie, « l'âme a deux sphères d'action : *le moi* et le *non-moi.* » Il démontre l'inutilité d'un principe vital joint à l'âme. Les deux sphères d'action suffisent à la vie organique et à la vie de relation.

« Il est invraisemblable, pour expliquer les effets de l'imagination, de recourir à un principe vital. Si le moi, dit M. Tissot, produisait les hallucinations, il n'en serait pas dupe; elles appartiennent à une fonction inférieure de l'âme. Le somnambule marche sur les toits, écrit sans voir...; est-ce donc ici le principe de vie qui pense et agit? Les merveilles de la vue magnétique, telles que la vue à distance, à travers les corps opaques, etc., pourraient bien n'être encore que le fruit d'une fonction inférieure de l'âme. » (V. *La vie dans l'homme,* p. 68-74.)

Comme M. Tissot, nous rejetons le principe vital et l'archée ou fluide de vie; mais est-ce bien le non-moi qui cause les hallucinations? — Une idée fixe ayant

1. Ces observations ont paru raisonnables; on s'empresserait cependant d'y renoncer si elles pouvaient présenter la moindre opposition à la doctrine de l'Église.

causé un ébranlement dans le cerveau, le moi, qui en est averti comme il le serait par une sensation réelle, ne pourrait-il en être dupe et les prendre pour une réalité? — Nous sommes forcé d'être bref, trop peut-être.

Comment l'âme inconsciente peut-elle faire écrire des discours sans voir et marcher sur des toits? Il faudrait qu'elle fût consciente et qu'elle pût même se passer de l'organe de la vue. Il surgit donc plusieurs difficultés : si elle est consciente, pourquoi expose-t-elle son corps en le conduisant capricieusement sur les toits? et si, ne l'étant pas, elle n'est qu'une simple force ou un instinct, écrit-elle sans voir et compose de beaux discours? Si l'âme inconsciente enfin voit à d'immenses distances et à travers les corps opaques, si elle opère des cures surprenantes, ce n'est plus simplement un instinct, — témoin tous ses prodiges dans le somnambulisme. — Il y a là les raisonnements et l'action d'une âme raisonnable qui opère sans organes. — Serait-elle donc dégagée? Le savant professeur l'a dit lui-même : « Le monde matériel aura pour elle changé de face, il disparaîtra comme une immense illusion. » (*Ibid.*, p. 253.) — Serait-elle à demi dégagée? Comment pourrait-elle alors jouir de facultés organiques plus puissantes, puisqu'elle est moins unie à ses organes? Ceux-ci seraient-ils modifiés de telle sorte que rochers et montagnes ont perdu leur opacité? — C'est inadmissible ; il faut, les faits étant admis, reconnaître un autre agent, lequel ne serait ni l'âme inconsciente ni le principe vital.

« On résout des problèmes en dormant, le moi et le non-moi agissent ici simultanément. » (*Ibid.*, p. 77.)

On ne voit pas bien, répondrons-nous, que l'âme inconsciente puisse être ici l'auxiliaire du moi. Ne

pourrait-on supposer que le moi est assez éveillé pour penser, et assez endormi cependant pour rester étranger aux choses extérieures autres que celles qui l'occupent?

« Le principe vital de certains idiots qui ignorent quand ils doivent boire et manger serait-il aliéné? demande M. Tissot. » (*Ibid.*, p. 81.)

La même observation pourrait être faite à l'égard de l'âme inconsciente de l'idiot; comment celle-ci, qui sait réparer les brèches que le temps fait à sa demeure, ne se pourvoit-elle pas des matériaux nécessaires? Il est plus difficile de réparer les tissus déchirés d'une blessure que de manger et de faire subir aux aliments la mastication.

Après une savante dissertation sur les germes, l'auteur dit : « Si j'admets des âmes spirituelles, créées dès le principe ou dans le temps, avec pouvoir d'agir instinctivement sur la matière première, ou préparée par d'autres âmes; si ces âmes ont été créées en autant d'espèces qu'il y aura d'espèces d'animaux et de végétaux; si elles sont assez puissantes pour convertir la matière inorganique en des corps d'un sexe et d'un autre, tout s'explique. Ces âmes répandues dans la nature y sommeilleront jusqu'à ce que, éveillées par des circonstances calculées par la suprême sagesse, elles commenceront instinctivement leur entrée dans la vie organique et formeront leur corps, et, selon leur degré d'énergie, produiront des végétaux, des animaux, ou revêtiront la forme humaine. » (*Ibid.*, p. 160.)

Si l'on admet que l'âme humaine ne diffère de celle des végétaux et des brutes que par le plus ou moins d'énergie, la création du premier homme d'abord pourrait n'avoir pas eu lieu comme la révélation l'enseigne, car, dans cette hypothèse, l'âme, en sortant de son long sommeil, s'est peut-être organisé un corps

toute seule; mais n'est-il pas à craindre que d'autres penseurs, avec une plus grande liberté philosophique, ne disent qu'une grande âme inconsciente a formé l'univers? Ce serait le feu principe si l'on veut, l'être indéfini des Gentils.

On aurait mille autres objections à faire; mais le sujet est si délicat et si obscur, que l'on est forcé de passer outre.

La tête et le tronc d'un animal décapité se meuvent chacun de leur côté. Comment supposer une seule âme? et si on le suppose, comment admettre qu'elle soit divisée? M. Tissot répond « que nous ignorons comment l'âme est présente au corps; son action peut se manifester dans l'étendue. » (*Ibid.*, p. 181 et 184.)

Si elle peut exercer une action *dans l'étendue, a fortiori* pourrait-elle mouvoir ses membres quand ils sont perclus.

En accordant une âme aux bêtes, âme indivisible dans sa substance, comme celle de l'homme, M. Tissot trouve une difficulté assez sérieuse, c'est la division du principe de vie chez certains animaux dont chaque morceau reproduit un animal entier, et, pour y répondre, il pense qu'il peut se trouver dans certains animaux les plus bas placés dans l'échelle zoologique « des âmes en nombre indéfini. » (*Ibid.*, p. 180.)

On demande alors comment, en sortant de leur sommeil, elles ont pu s'entendre pour se façonner un seul corps pour toutes, puisque les âmes, même celle de l'homme, se montrent parfois fort inintelligentes dans la construction de leur demeure.

Comme il y a dans l'infini « place pour des âmes de toute espèce, » l'auteur ne voit pas pourquoi on refuserait une âme immortelle aux bêtes et aux plantes.— « Si on explique mécaniquement une foule d'opéra-

tions intellectuelles, on peut, dit-il, expliquer de même celles de la raison humaine. » (*Ibid.*, p. 254.)

Faut-il conclure de ces expressions que les âmes des bêtes et l'âme des végétaux jouiront un jour d'une immortalité bienheureuse? — On conçoit que l'âme humaine, qui raisonne, qui juge, qui sait discerner le bien du mal, qui s'élève à la pensée de l'infini, soit appelée à l'immortalité; mais on le conçoit moins pour l'âme d'un crapaud ou d'une ortie. Si ces âmes, à quelque degré d'énergie près, ressemblent à l'âme humaine et sont appelées comme elle à l'immortalité, leur sort serait en quelque sorte préférable au nôtre; la plupart d'entre nous préférerait la destinée immortelle des bêtes (fût-elle infiniment moins heureuse que celle que nous devons espérer) à la chance terrible de l'état éternel de souffrances que nous pouvons craindre.

On aurait, ce me semble, une foule d'autres objections à faire, que l'on est forcé de passer sous silence. Je livre ces réflexions telles qu'elles naissent à l'esprit. La plupart de ces questions sont oiseuses, étant peut-être insolubles; ce qui me paraît bien évidemment inadmissible, c'est que l'âme inconsciente (parce qu'elle aurait la puissance formatrice) puisse opérer les phénomènes du somnambulisme. Cette puissance, n'étant qu'une force plastique, agit sans raisonner, machinalement, en vertu d'une loi primordiale; agissant à l'insu du moi, comment peut-on lui accorder une intelligence supérieure au moi? c'est-à-dire de voir ce qui se passe au loin, de prédire, de lire les pensées, de composer de beaux discours, d'embarrasser par ses connaissances les âmes conscientes des savants, d'indiquer des remèdes souverains ignorés du moi des plus fameux médecins.

« Dans l'état ordinaire, il n'existe pas de communica-

tion entre le moi et le non-moi, dira-t-on peut-être. C'est par le somnambulisme que l'on obtient ces rapports : l'un alors est le directeur, l'architecte, l'autre n'est en quelque sorte qu'un manœuvre. Les deux en s'entendant se complètent, et la puissance de conception étant unie à la puissance d'action opéreront des prodiges. »

L'admettrait-on, il faut décider cependant que le moi et le non-moi n'ont pu rien acquérir; il n'y a d'autres effets que ceux résultant d'une communication que l'on veut bien supposer. Dans cette hypothèse, les prodiges du somnambulisme restent toujours inexplicables. Mais admettrait-on que le moi fût devenu infiniment plus intelligent, l'âme qui raisonne étant propre à diriger d'une manière presque divine celle qui ne raisonne pas, la puissance organisatrice ne commettra dès lors plus de bévues. Elle a pu dans l'utérus atrophier un organe, en hypertrophier un autre; maintenant, grâce au somnambulisme, tout doit se passer autrement, c'est-à-dire infiniment mieux. Il sera même inutile au somnambule d'indiquer des remèdes bizarres, souvent cruels et capables de tuer le malade; la puissance organisatrice, étant dirigée par le moi, doit guérir sans remède : plus de médecine, plus d'opérations chirurgicales, plus d'hypertrophies, plus de membres perclus; une aiguille avalée, au lieu de descendre au talon, sortira par le plus court chemin. — Les éléments de nutrition, cette chair coulante qu'on nomme le sang, étant intelligemment répartis, les remèdes internes et externes sont inutiles. — Il n'en est rien pourtant; ces deux facultés ont beau s'entendre, elles n'opèrent rien sur l'organisme : le somnambulisme ordonne des bains de glace à une femme qui a ses menstrues, et des saignées réitérées au malade

dont le sang est appauvri, etc. — On doit en conclure qu'il y a nécessairement dans le somnambulisme intervention d'une intelligence, mais autre que l'âme humaine; pendant qu'elle ordonne des remèdes bizarres, elle agit occultement sur l'organisme, et se joue ainsi des pauvres mortels, en provoquant des discussions où les savants ainsi que les ignorants échoueront constamment s'ils négligent de recourir à la vraie science, — la théologie.

Sans vouloir poursuivre plus loin cet examen, je terminerai par les décisions récentes de l'Église qui seront une loi pour tous ses enfants.

Décisions du Souverain Pontife en 1857 *et* 1860.

Le souverain pontife impose à tous les fidèles la doctrine des conciles généraux de Constantinople et de Vienne (869 et 1311), et l'interprétation donnée aux anciennes décisions par quelques théologiens est condamnée. — Pie IX adressa, le 15 juin 1857, à l'archevêque de Cologne, son premier bref, et en 1860 le second à l'évêque de Breslau; dans le premier, les erreurs de l'abbé Günther, qui admettait le duodynamisme, sont condamnées : — « *Noscimus lædi catholicam sententiam ac doctrinam de homine qui corpore et anima ita absolvatur, ut anima, eaque rationalis, sit vera per se atque unica corporis forma* [1]. »

1. Dans son livre *Del composto umano*, le père Liberatore explique très-doctement la doctrine de saint Thomas sur l'âme, écrit-on à la *Correspondance de Rome*. « Après avoir lu son livre, on ne contestera plus que l'âme elle-même est immédiatement le principe qui donne la vie au corps, et l'on comprendra mieux les inconvénients et les énormités qui résultent de la doctrine des vitalistes... Les paroles du bref de Pie IX, citées si à propos, appuient merveilleusement la vraie doctrine sur ce point. » On félicite le savant directeur de la *Civiltà*

Le vitalisme de Günther continuant d'être enseigné par plusieurs professeurs de théologie de l'université de Breslau, et entre autres par le chanoine Jean Baltzer, un second bref fut adressé par Sa Sainteté, le 30 avril 1860, à l'évêque de Breslau. Le vitalisme fut condamné cette fois d'une manière plus formelle encore et sans laisser place à l'équivoque. « *Notatum... est Baltzerum in ... suo libello, cum omnem controversiam ad hoc revocasset, sitne corpori vitæ principium proprium ab anima rationali ipsa discretum, eo temeritatis progressum esse, ut oppositam sententiam et appellaret hæreticam et pro tali habendam esse multis verbis argueret. Quod quidem non possumus non vehementer improbare, considerantes, hanc sententiam, quæ unum in homine ponit vitæ principium, animam scilicet rationalem, a qua corpus quoque et motum et vitam omnem et sensum accipiat, in Dei Ecclesia esse communissimam atque doctoribus plerisque, et probatissimis quidem maxime, cum Ecclesiæ dogmate ita videri conjunctam, ut hujus sit legitima solaque vera interpretatio, nec proinde sine errore in fide possit negari, etc.* » (V. *Rev. des sciences ecclés.*, t. III, p. 61 et suiv.; Francisq. Bouillier, *Du principe vital*, p. 137 et 138.)

Après cette décision, il n'est donc plus possible à l'école de Montpellier, si elle veut rester orthodoxe, d'admettre avec l'âme le principe de vie, ni surtout un esprit corporel qui unirait l'âme au corps.

cattolica « d'avoir battu en brèche le cartésianisme, le système de Leibnitz, celui de Malebranche, l'opinion dite de l'*influx physique* sur l'union de l'âme et du corps; erreurs déplorables qui ne se sont produites qu'à la suite de l'abandon de la doctrine scolastique. » (V. journal *le Monde*, du 24 février 1864.)

De quelques points sur lesquels certains animistes s'éloignent de la doctrine de l'Église.

Il ne sera pas inutile de signaler ici, en suivant saint Thomas, quelques points sur lesquels certains animistes se trompent souvent de nos jours, involontairement peut-être quelquefois, et sans savoir qu'ils se mettent en opposition avec la doctrine de l'Église.

L'âme n'est pas un corps, mais l'*acte* du corps (ce qui fait que l'homme existe). — Immatérielle et substantielle, l'âme est incorruptible, et n'est pas un fluide. (V. 1ª q. LXXV, *art.* 1-2 et 6.)

L'âme n'est pas de la même espèce que l'ange. (*Ibid.*, *art.* 7.)

Le principe pensant étant ce qui rend l'homme intelligent, il est nécessaire qu'il soit uni au corps comme sa *forme*. (*Ibid.*, q. LXXVI, *art.* 1.)

Il est impossible qu'il y ait un seul entendement pour tous les hommes, car il est impossible que plusieurs êtres aient la même *forme* et qu'ils soient numériquement différents. (*Ibid.*, *art.* 2.) — Averrhoès, entre autres, enseignait qu'il n'y a qu'une seule âme pour tous les hommes; mais cette opinion panthéiste, combattue par saint Thomas, fut condamnée, en 1513, au concile de Latran.

Il ne peut y avoir simultanément dans l'homme plusieurs âmes. (*Ibid.*, *art.* 3.)

L'âme étant unie au corps comme sa forme, il est impossible qu'elle lui soit unie par le moyen d'un corps, quel qu'il soit. Ainsi ceux qui admettent un impondérable, une archée pour lier l'âme au corps, s'écartent de la saine doctrine[1]. (*Ibid.*, *art.* 7.)

1. M. Bautain, ancien vicaire général de Paris, avait adopté cette

Les *puissances* ou facultés de l'âme, qui y sont comme dans leur sujet, telles que l'intelligence et la volonté, subsistent après la mort; mais celles qui ont pour sujet l'être composé résultant de l'union de l'âme et du corps, telles que sont les *puissances* de la partie sensitive et nutritive, n'existent plus alors que *virtuellement* dans l'âme. Ainsi se trompent ceux qui disent que ces puissances subsistent dans l'âme après la mort; et il est encore plus faux de dire que l'âme séparée produit les actes propres à ces puissances, parce que celles-ci ne peuvent agir qu'au moyen des organes corporels. (*Ibid.*, q, LXXVII, *art.* 8.) — Les âmes des morts ne peuvent donc faire tourner les tables, ni écrire, ni éprouver des jouissances sensuelles ; mais elles peuvent éprouver de la tristesse ou de la joie, comme les anges.

C'est par l'œil qu'on voit, c'est par l'oreille que l'on entend, etc. Ces facultés n'existent plus pour l'âme séparée du corps. *A fortiori,* après cette séparation, ne pourrait-elle mouvoir les objets, les transporter, etc.

L'âme n'est pas émanée de Dieu, mais créée par Dieu, et ne peut être produite par la transmutation d'une matière quelconque ; elle n'existait pas avant le corps. (*Ibid.,* q. XC, *art.* 3-4.)

Ainsi se trouve rejetée l'opinion de la préexistence des âmes, soutenue par Origène et par quelques hérétiques. On ne peut non plus avec quelques philosophes attribuer la formation de l'âme aux anges. — Le système des philosophes du dix-huitième siècle, qui pensaient que le genre humain était sorti de terre, est aussi condamné, de même que ces systèmes sur l'ori-

opinion d'un esprit corporel, dans sa *Psychologie expérimentale,* elle doit être néanmoins rejetée.

gine de l'âme connus sous les noms de *traducianisme* et de *génératianisme*.

Les âmes des morts ne savent pas *naturellement* ce qui se passe ici-bas, mais saint Thomas pense que les âmes des saints qui voient Dieu, ont cette connaissance. Comme elles sont parfaitement unies à la justice divine, elles ne se mêlent des affaires des vivants qu'autant qu'elle-même le veut. — Si les morts apparaissent quelquefois aux vivants, il faut compter ces apparitions parmi les miracles divins, *divina miracula*, autrement elles sont l'œuvre des anges ou des démons, même à l'insu des morts, *etiam ignorantibus mortuis*. (*Ibid.*,q. LXXXIX, *art.* 8.)

On voit que cette doctrine sur les âmes, sur leur puissance, sur leurs apparitions, etc., etc., est tout à fait opposée aux systèmes des magnétiseurs, elle ne l'est pas moins à ceux des spirites, dont il sera parlé plus loin.

Objection tirée de la puissance organisatrice de l'âme, et réponse.

Un mot encore aux animistes, qui expliquent par la puissance organisatrice de l'âme les prodiges somnambuliques. Ils objecteront peut-être que le pouvoir formateur de l'âme, joint à l'imagination, est évident dans les signes ou *envies* qu'une mère imprime sur son fruit, et dans les naissances monstrueuses dont tout le monde a entendu parler.

On a cru devoir, pour répondre à cette objection, puiser quelques documents chez les anciens et recourir aux progrès des sciences modernes.

Les anciens médecins reconnaissaient différentes causes aux naissances monstrueuses; on en dira un mot plus loin. Mais plusieurs d'entre eux admet-

taient que certains signes ou *envies*, soit fruits, soit fleurs, etc., étaient imprimés par l'âme de la mère. Les uns disaient : « Celle-ci se représentant vivement une image, elle la transmet avec son sang par les vaisseaux ombilicaux. » On ne prendra pas la peine de démontrer que cette opinion est inadmissible. — D'autres, en effet, forcés de la rejeter, pensaient que l'âme supérieure excitait l'âme inférieure. — « Quand la faculté excitée par l'imagination, disaient-ils, n'a qu'un seul mode d'agir, l'acte est simple, unique; mais lorsqu'elle est apte à agir diversement, ses actes varient infiniment; un joueur de luth n'agite pas simplement ses doigts, il exprime encore ce qu'il a dans l'imagination; de même l'orateur, le chanteur ne meuvent pas simplement les muscles de la langue ou du larynx, ils expriment aussi tout ce que leur imagination a conçu. Il n'est donc pas nécessaire que la cause formatrice connaisse l'image comme l'intellect et l'imagination; les deux facultés de l'âme peuvent avoir entre elles quelques communications, quoiqu'il soit difficile de deviner le comment. » (V. Sennert, *Médic. pratic.*, l. IV, p. II, sect. 4, c. 7.)

On répondra qu'en admettant tout ce que le vulgaire raconte des signes ou *envies*, l'on ne voit pas ces communications entre les facultés supérieures et inférieures de l'âme; si l'âme raisonnable avait une action dirigeante sur la faculté qui organise, il nous suffirait de désirer vivement tel ou tel effet pour le produire : ainsi, par exemple, le désengorgement d'un viscère, la prompte cicatrisation d'une plaie et la destruction d'une taie sur l'œil; nous ferions cesser l'atrophie d'un membre, et il serait inutile aux sauvages de se tatouer, etc. L'âme raisonnable dirigerait l'âme inférieure, et tout se produirait naturellement. Mais cela

n'est pas, quoiqu'il y ait des rapports plus intimes entre notre cerveau et nos organes qu'entre celui d'une mère et les organes du fœtus, qui ne reçoit de sa mère que les éléments de la nutrition.

L'exemple cité du joueur de luth n'explique rien; celui-ci remue ses doigts sur son instrument pour produire des sons conformément à ce qu'il imagine, comme je remue la main pour tracer ces caractères; notre imagination manque d'instrument pour agir organiquement sur nous-mêmes ou sur les autres. Disons d'ailleurs que les auteurs de ce système y attachaient peu d'importance; il était pour eux-mêmes plus ingénieux que solide; ajoutons encore qu'il ne servait qu'à expliquer certains signes; car ils assignaient d'autres causes : *seminis paucitas, seminis copia, fructus in angusto vase coarctatio,* les mouvemens désordonnés des humeurs, causés par le trouble de la mère, etc. (*Ibid.*) Enfin pour certaines naissances monstrueuses, ils disaient : « *Etsi vero ex semine humano cum semine bruti monstrum procreari posse, quod partim hominem, partim brutum aliquid referat, negandum non sit : tamen hoc rarissime fit.* (*Ibid.*, c. X.)

La théologie était loin de nier ce crime, puisque le guide des confesseurs s'exprimait ainsi : « Il y a un péché abominable, *de quo sciet tantum simplex confessarius, diversitate animalium non mutare speciem, quia ejusdem est rationis et turpitudinis.* » (V. *Le directeur des confess.*, par M. Bertaut, Paris, 1670, p. 212.)

Les médecins eux-mêmes reconnaissaient aussi que : « souvent la naissance des monstres était un présage de calamités publiques. » (V. Sennert, *Ibid.*) Il y avait enfin une autre cause de leur production reçue en démonologie. A cette question : « *Utrum vi magica fieri queat ut gigantes nascantur vel pygmæi?* » Delrio

répondait affirmativement. (V. *Disquis. magic.*, l. II, q. XV.)

En tout ceci, il n'était pas question de la puissance de l'âme.

Nous n'aborderons pas toutes ces discussions, étrangères la plupart à ce sujet; mais, avec l'appui de la science moderne, nous nierons ces signes de mûres, de fraises ou autres fruits, de fleurs, etc., que l'on attribuait à la puissance de l'imagination.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire admet les anomalies et les monstruosités, mais, dans aucun cas, il n'y voit comme cause l'imagination des mères; il ne reconnaît pas de monstres proprement dits. « Ceux-ci n'offrent d'anomalie que par rapport à leur type spécifique, dit-il, et non par rapport au type général. » (V. *Hist. gén. et part. des anomalies*, etc., t. III, p. 467.) Aussi, pour les procréations provenant, selon les anciens, *ex semine humano cum semine bruti*, ou dues à l'intervention du démon[1], ce savant auteur déclare ces opinions absurdes.

Arrivons à la prétendue influence des passions de la mère sur son fruit (*envies*). — Selon notre auteur, il y a des révolutions qui, produisant une commotion violente, feront des *anencéphales* (des enfants qui n'ont pas de cerveau). — On croyait autrefois, ajoute-t-il, qu'un objet convoité par la mère s'imprimait sur l'enfant; on produisait une masse importante de faits qu'on attribuait à l'influence de l'imagination de cette

1. Liceti, comme la plupart des médecins de son temps, admettait l'intervention du démon : il assignait trente genres de causes pour la production des monstres, parmi lesquels figurent l'accouplement de deux êtres d'espèce différente, et l'opération du démon, qui peut, d'après lui, faire dégénérer la liqueur séminale d'une espèce en celle d'un animal inférieur.

mère. « Mais on reconnaît bientôt qu'autant est grand le nombre des faits, autant est faible la valeur individuelle de chacun d'eux. » (*Ibid.*, p. 545.) — On cherche des rapports entre le désir d'un fruit, d'un œillet, etc. Cela se réduit à rien dès qu'on approfondit un peu l'examen. « Il est aujourd'hui bien prouvé, poursuit M. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire, que les anomalies que l'on avait attribuées plus spécialement à l'influence de l'imagination se retrouvent chez les animaux, tandis que les monstruosités pseudencéphaliques et anencéphaliques résultant des émotions vives sont presque exclusivement propres à l'homme. Donc si une affection morale brusque et violente ou même modérée, mais longtemps continuée, exerce sur l'enfant une influence notable, on n'a aucune raison de penser qu'il en soit de même d'une influence faible et momentanée. Il est contraire à toutes les données de la science et de la raison qu'un objet vu, craint ou désiré par la mère puisse venir, pour ainsi dire, se peindre sur le corps de l'enfant qu'elle porte dans son sein; la saine physiologie ne peut voir dans cette croyance qu'un préjugé aussi absurde et quelquefois aussi dangereux qu'il est ancien. » (*Ibid.*, 547-548.)

On voit que, dans aucun cas, l'âme ou l'imagination de la mère ne peut rien imprimer sur son fruit. Presque toujours, les anciens médecins assignaient une autre cause aux monstruosités, et dans les cas très-rares où ils supposaient l'action de l'âme, leur théorie est inacceptable, et cela suffit.

Il ne m'appartient pas d'examiner si certaines conjonctions abominables sont constamment stériles : c'est aux savants naturalistes à décider; mais en admettant les accouchements monstrueux (ils sont reconnus par les modernes comme par les anciens), nous

remarquons 1° que les anciens médecins attribuaient, comme ceux de nos jours, ces monstruosités à des perturbations et à diverses causes physiologiques ou pathologiques. Il faut en conclure que les médecins modernes auraient fait peut-être sur ce sujet moins de progrès qu'on ne pense. 2° Plusieurs, parmi les anciens, attribuaient certaines monstruosités à l'imagination, on doit en conclure qu'ils préféraient souvent des systèmes évidemment absurdes aux explications mystiques. Cependant il faut reconnaître qu'ils supposaient aussi parfois une intervention satanique, mais les médecins modernes l'ayant reléguée au rang des absurdités ainsi que l'influence de l'imagination, ils sont forcés de nier les faits qu'ils n'expliquent pas.

Les anciennes observations mentionnent des accouchements de crapauds, de vers, de poissons, de serpents[1], et les pièces de conviction nous manquent pour décider si la science les explique convenablement; mais ce qui est constant, c'est que les anciens médecins, après avoir fait la part la plus large aux perturbations physiologiques et même à l'imagination, ont été presque tous amenés, avec des connaissances en démonologie étrangères à notre siècle, à reconnaître quelquefois l'intervention diabolique. Les célébrités

1. Citons encore Sennert : « *Accidit, ut pro fœtu sano, feminæ concipiant et generent varia monstra viventia, et animalia præter et contra naturam producant.* On a observé souvent, continue-t-il, des môles ayant la forme d'un crapaud, ou d'un rat, ou d'un poisson. *Formam vel bufonis, vel muris, vel piscis.* » Il cite, d'après Gasp. Bauhin, une femme nommée Anne Tromperin, qui accoucha, en 1576, avec son enfant, de deux serpents. « *Enixa est puerulum cum duobus serpentibus.* » Sennert ne paraît pas avoir attribué de tels accouchements à l'influence du diable. — Ce sont des môles; et il dit « que l'on soupçonna que la femme avait avalé dans une fontaine des germes de serpents. *Suspicatur bibisse sperma serpentum.* L'enfant était fort

des seizième et dix-septième siècles, moins crédules qu'on ne pense, avaient observé dans les possessions des faits analogues, qui leur permettaient de recourir à une explication identique pour de très-rares accouchements. Ce système n'avait rien d'absurde pour des médecins témoins de ces vomissements (que le lecteur n'a sans doute pas oubliés), non-seulement de pierres, clous de roue, perruques, pièces d'étoffe, etc., mais d'une anguille vivante, d'une queue de chien, d'une sorte de gros rat, dont Gemma, Benedetti et Zacutus Lusitanus ont parlé. Que l'on se rappelle enfin ces vomissements de sardelettes, de grenouilles ou crapauds, et ces insectes sortis des yeux, ces chenilles longues de six et même de vingt lignes, sorties de l'oreille d'une possédée. Ajoutons-y cet accouchement monstrueux relaté par Ambroise Paré, survenu, disait-on, après une conjonction diabolique. — Il faut avouer que ces phénomènes étant attribués au démon, lequel peut très-bien opérer de tels prestiges, il n'y avait rien d'absurde, pour certains accouchements non moins étranges, à soupçonner la même cause, et on doit aisément pardonner à ces médecins de l'avoir fait.

Observations sur les sentiments des philosophes.

En terminant cette revue des opinions des philo-

maigre, ajoute-t-il ; et les serpents étaient longs d'une aune. La sage-femme les enterra vivants dans le cimetière. » (V. Sennert, *Ibid.*, c. X.)

Ce que l'on ne conçoit pas, c'est qu'après avoir avalé ces germes de serpents, cette femme ait accouché de deux serpents. Comment ces germes ont-ils pu parvenir dans l'utérus et s'y développer ? Quoi qu'il en soit, Sennert, comme on le voit, recourt ici à des explications naturelles, quoiqu'il admette que des monstres peuvent être engendrés comme signes propres à annoncer des calamités publiques, mais il n'en est pas moins constant que les médecins attribuaient parfois les monstre à la paternité de Satan. (V. entre autres Liceti, *De monstris.*)

sophes du dix-neuvième siècle sur les matières traitées dans cet ouvrage, constatons, comme on l'a vu chez les aliénistes, que ces philosophes ne rejettent plus tous les faits merveilleux comme des actes d'imposture ou comme autant de mensonges. Ils se sont tellement manifestés, qu'il a bien fallu les admettre et avouer même qu'ils étaient d'un haut intérêt; pour les expliquer, on a eu recours aux théories des magnétiseurs, aux systèmes philosophiques de la renaissance, à une prétendue puissance de l'âme, aux traités sur la folie. La valeur de ces explications est connue. — Mais les philosophes ont continué de rejeter d'autres faits trop extraordinaires pour qu'on pût leur appliquer les systèmes d'une explication matérielle : ici, afin de nier le merveilleux, on a multiplié les hypothèses les plus vaines, créé des sophismes captieux, subtilisé sur les circonstances des faits, accusé ceux qui les admettent de défaut de critique; on n'a pas vu sans doute que la pousser jusqu'à l'abus entraîne dans une erreur plus dangereuse que d'en manquer. — Décider inconsidérément que tel fait est surnaturel est chose moins grave que de soutenir en principe qu'il n'existe pas. Les philosophes repoussent une explication qui a traversé les siècles croyants et incroyants, que le christianisme leur présente purgée de plusieurs erreurs; ils n'en veulent pas, la plupart même ne la connaissent pas, ou la connaissent mal, car la prévention refuse d'examiner ce qu'elle n'aime point. L'orgueil philosophique ne veut pas qu'on lui impose une doctrine, il veut la chercher; mais les philosophes formuleront toujours autant de doctrines que de têtes, ce qui est désespérant pour celui qui désire connaître la vérité. — Il en est ainsi, et cela fut dans tous les temps, depuis les anciens jusqu'à nous. On en connaît les résul-

tats, c'est la ruine des croyances religieuses, et celle-ci entraîne celle des États.

Jusqu'ici le merveilleux, il est vrai, ne s'était manifesté que devant un assez petit nombre de témoins, et rarement avec ce caractère transcendant qui stupéfait et entraîne la conviction ; nous allons bientôt le voir apparaître devant des milliers de témoins. Les faits les plus niables seront attestés par les sceptiques, par les incrédules les plus obstinés. La matière la plus inerte, sans moteur visible, va s'agiter, les lois physiques sembleront violées ; la matière douée d'intelligence va répondre à nos pensées, rendre des oracles, et parmi ceux qui se sont témérairement engagés, on en verra (ce qui frappe d'épouvante) bon nombre châtiés par l'obsession. Qui donc osera nier ces effroyables phénomènes, certifiés par les hommes les plus éminents dans les sciences et dans le magnétisme? Nous essayerons d'en donner un aperçu, et nous verrons ensuite les explications des savants ; nous verrons surtout si les philosophes oseront recourir à leurs vieilles armes, les *négations*. Notre sujet est intéressant sous plusieurs rapports : c'est aussi bien l'étude de l'homme que du monde invisible.

LIVRE TRENTE ET UNIÈME

CHAPITRE I

Hérésies au dix-neuvième siècle ; Pierre-Michel Vintras. —Ses moyens de séduction. Condamnation de sa doctrine. — Réflexions.

Hérésies au dix-neuvième siècle ; Pierre-Michel Vintras.

Il semblerait, dans un siècle matérialiste et sceptique comme le nôtre, qu'on ne puisse voir d'autre hérésie que le culte des sens et le désir exagéré du bien-être dans ce monde. On se trompe ; il se présente plusieurs hérésies dont les prodiges font de nombreux adeptes. Que l'on se rappelle d'ailleurs qu'à toutes les époques, même les plus matérialistes, il s'est trouvé des spiritualistes ; c'est une question de nombre.

En 1840 et 1841, il se forma dans le diocèse de Bayeux une nouvelle secte de montanistes. — Pierre-Michel Vintras, simple ouvrier, prétendit qu'il avait une mission divine. Cette mission, c'est l'*Œuvre de la miséricorde :* il s'agit de fléchir la colère de Dieu, et Vintras est le prédicateur du *troisième règne* (le règne du Saint-Esprit), règne d'amour. L'œuvre annonce que

Dieu va frapper la terre : il y aura des malheurs inouïs, des événements effroyables ; il s'élèvera une lutte acharnée entre les hommes, les anges et les démons... Les anges vaincront les démons à face humaine[1]. Le règne du Saint-Esprit commencera : il faut donc aller à Pierre-Michel, le grand prophète.

Moyens de séduction employés par Vintras. Condamnation de sa doctrine.

Vintras sut employer adroitement plusieurs moyens de séduction ; le premier fut de profiter du bruit fort répandu concernant les grands malheurs qui doivent fondre sur la France. Il en concluait qu'il fallait venir à lui pour être à couvert.

Vintras ne manqua pas de tirer parti de la prophétie de Martin de Gallardon, de sa visite à Louis XVIII, du secret qu'il lui confia concernant Louis XVII[2], que

1. Ces démons à face humaine, ce sont sans doute les catholiques. Nous avons vu précédemment ce que le Dieu des convulsionnaires leur préparait.

2. Vintras patronait Charles-Guillaume Naündorff ; ceci nous amène à dire en passant un mot du baron de Richemont. D'après de nombreux témoignages le Dauphin aurait été sauvé dans un paquet de linge sale, et confié à Kléber ; un enfant scrofuleux, apporté dans un cheval de carton, lui aurait été substitué. Des révélations, des prophéties circulaient parmi plusieurs légitimistes ; le duc de Bordeaux reconnaîtrait les droits du Dauphin, connu sous le nom de *Baron de Richemont*. Quelques sujets fidèles espérant sa venue se cotisaient pour le nourrir. Des extatiques, des lucides, jusqu'aux possédés, tous, sans savoir même s'il existait, prédisaient son règne. Le prétendu Louis XVII avait un journal (*l'Inflexible*) qui maintenait ses droits à la royauté. On publiait des brochures biographiques et d'autres qui contenaient les preuves de l'identité du baron de Richemont avec le Dauphin. — J'ai connu intimement des personnes qui ont vécu dans une grande familiarité avec ce singulier personnage ; toutes basaient leurs convictions sur la figure bourbonnienne du baron, sur les nombreux documents

plusieurs croyaient encore vivant, et qui devait monter sur le trône ; c'était Pierre-Michel, qui devait le convertir, car le prétendu Dauphin était un impie. — Sous ce règne, avec un nouveau pape, la religion catholique devait s'étendre sur tous les peuples. Ce monarque devait faire des miracles et des prophéties, et les propositions du prophète Pierre-Michel étaient examinées et admises. Avec un tel pape, un tel pro-

qu'elles possédaient établissant son identité et sur le merveilleux qui accompagnait ces preuves, car le ciel, et surtout l'enfer (et sans doute l'enfer seul, selon quelques personnes), proclamaient l'existence de Louis XVII.

On doit dire ainsi qu'il y avait des présomptions pour, s'il n'y en avait contre. Celles qui étaient favorables étaient assez fortes pour que l'on ne doive pas, comme on l'a fait, taxer de crédulité ou de stupidité les partisans du baron de Richemont.—Quand on accusait celui-ci d'être un escroc : « Comment oser le calomnier ainsi? répondaient-ils, lorsque nous le voyons refuser l'argent que nous lui portons? » — *J'ai encore assez pour l'heure*, disait-il, *gardez cet argent.* — Et quand il mourut inopinément après 1848, d'une attaque d'apoplexie, cette mort ne détrompa point ses partisans. « Nos prophètes, disaient-ils, nous ont constamment prédit qu'il ne serait roi de France qu'après s'être converti. »

On a prétendu connaître son village, sa famille et ses frères. Outre les raisons qui ont forcé à nier ceci, c'est que personne ne s'est présenté pour recueillir l'héritage du faux Dauphin.

En 1848, les malheurs annoncés ont failli se réaliser. La Providence nous a envoyé, comme elle avait fait un demi-siècle avant, un sauveur. Ce ne fut pas le prétendu Louis XVII. Si ce dernier, qui était un athée, fût parvenu au trône, la France serait peut-être dans cet état de dissolution morale, politique et religieuse que lui prédisent depuis si longtemps des hommes comme Vintras.

Puisque nous avons nommé plus haut Martin de Gallardon, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour l'histoire de certaines manifestations singulières, de consacrer quelques lignes aux apparitions d'un ange à Bertrand Boylet, tisserand à Saint-Macaire, moins connues que celles de Martin, mais non sans analogies avec les siennes. On ne peut analyser ici les longues lettres confidentielles qui m'ont été communiquées dans le temps. — Le 2 août 1852, Bertrand, en allant à la foire de La Réole, vit tout à coup à côté de lui un prêtre ; sa chevelure était blanche, une grande barbe blanche lui couvrait la figure. La conver-

phète et un roi qui devait faire des miracles, c'était *le règne de Dieu sur la terre.*

Pierre-Michel prétendait prouver que l'*Œuvre de la miséricorde était une nécessité.* Selon lui, la *défection* de l'Église catholique rend l'œuvre indispensable. « La foi est perdue, les docteurs fameux discutent sur des mots; ils ont oublié le sens de l'Écriture sainte; l'Église ne s'est pas montrée toujours fidèle épouse comme aux premiers jours de son alliance. »

sation s'engage. — « Vous me paraissez bien vieux, monsieur le curé. » — Ceux qui sont morts sont moins vieux que moi, et ceux qui vivent ne parviendront jamais à mon âge. — La conversation continua sur l'impiété du siècle, sur les affaires temporelles de Bertrand, fort surpris, car l'inconnu lui révèle tout ce qu'il a fait depuis l'âge de sept ans, et lui fait une morale assez sévère. Des femmes passent, Bertrand quitte le curé; une pluie survient, ces femmes sont mouillées, les vêtements de Bertrand restent secs. Celles-ci étonnées demandent « *qu'est-ce que cela veut dire?* » Bertrand et sa femme, le soir, étaient trop émus, ils ne purent souper. — M. le curé consulté attribue l'apparition à un coup de sang. Au maire, qui l'interroge, Bertrand répond que ce vieux prêtre pourrait bien être le *Juif-Errant.* M. l'abbé Grimaud, professeur, croit que c'est un ange. Bertrand fut si impressionné, qu'il demeura trois mois malade, ne pouvant ni manger ni travailler. — Le 17 octobre suivant, Bertrand allant au pèlerinage de Verdelais, pour consulter M. le supérieur, rencontra un pauvre : c'était encore l'apparition, il la reconnut au signe brillant qu'elle portait sur la poitrine. Bref, il faut se borner à dire que durant presque tout le mois de mai, et quelquefois deux fois par jour, les apparitions se succédèrent. L'ange presse Bertrand de s'adresser au maréchal de Saint-Arnaud, qui le présentera à l'empereur. « On conspire partout, lui dit-il; s'il ne remplit pas sa mission, la France est perdue. » — Le 24 mai, l'ange était à la messe à côté de Bertrand. Il était vêtu d'un frac bleu-roi, pantalon pareil, les cheveux noirs et frisés et le brillant en question sur la poitrine. Bertrand fut introduit auprès de Saint-Arnaud. D'après la dernière lettre que j'ai lue, il n'avait pu être admis encore auprès de l'empereur. — N'ayant pas vu les lettres subséquentes, j'ignore ce qui advint; ce que je sais, c'est que cette apparition mit en émoi un certain monde. — L'ange bénissait des chapelets, j'ai vu un de ces chapelets entre les mains de son *heureux* possesseur.

D'autres moyens de séduction non moins dangereux étaient les signes extérieurs, les prodiges, les visions, etc. Les adeptes de Vintras portaient le ruban bleu de l'Immaculée Conception, et une *croix de grâce* révélée par un archange. Cette croix était un préservatif au milieu des événements terribles qui sont prédits, et un signe de l'abandon de la volonté des sectaires à Dieu dans la personne de son prophète.

Pierre-Michel, dans ses extases, s'élève au plus haut degré d'éloquence; des odeurs suaves se répandent au loin autour de lui; il porte sur le cœur un stigmate, en forme de croix, qui est par moment tout embaumé.

En l'honneur des sept dons de l'Esprit-Saint, il a partagé ses apôtres en *septaines*, chargées d'annoncer le règne de l'*Esprit* par le monde. La septaine sacrée est composée de neuf membres, *dont les noms ont été vus* (sans doute en extase) *inscrits* sur le cœur même de Jésus-Christ. — Dans une autre extase, Vintras les a vus aussi parmi les douze étoiles qui forment l'auréole de la sainte Vierge.

Dans une extase, le prophète Vintras a reçu une croix miraculeuse contenant du baume dit *de la Croix*; il est gélatineux et sanguinolent; il sert pour consacrer les chefs des septaines. Vintras leur impose les mains, puis ceux-ci consacrent les membres dont ils sont les présidents.

Dans la septaine générale composée de neuf membres, Pierre Michel et deux autres forment un seul groupe *trinaire* sur lequel plane un religieux mystère; à ce septenaire se joint la trinité mystérieuse des trois femmes *vénérées*, etc. — Les membres de la septaine sacrée réunis en cénacle sont *infaillibles*, l'Esprit-Saint les préside.

Cette secte a ses visions, ses révélations, ses prodiges par le sang de Jésus-Christ, et par les stigmates des Vintrasistes, qui font des conversions ou fortifient la foi. Un ange descendit un jour du ciel, ouvrit le tronc d'une église, y prit de l'argent, alla chez un bijoutier et y fit confectionner des médailles miraculeuses. Pierre-Michel et ses deux intimes possédaient eux seuls trois de ces médailles renfermant une étoffe imbibée du sang de Notre-Seigneur; Vintras les fait baiser aux fidèles.

Un dernier moyen de séduction pour augmenter le nombre de ceux-ci, c'était de s'emparer de la dévotion à la sainte Vierge. — La dévotion à l'*Immaculée Conception* avait précédé la décision du Souverain Pontife ; une multitude de guérisons très-authentiques et de conversions, comme on sait, avaient lieu. Vintras alla plus loin, il obligea de croire que *Marie* était née sans père et conçue du Saint-Esprit; il a vu (sans doute encore dans une extase) l'Esprit-Saint déposer un petit corps tout formé dans le sein de sainte Anne. — Il a été révélé aussi à Pierre-Michel que les âmes des hommes ont été créées en même temps que les anges; les âmes furent avec eux chassées du ciel pour n'avoir pas voulu reconnaître Marie comme reine des Anges. Lucifer n'est pas irrévocablement damné.

Pierre-Michel était un archange déchu dans les séraphins; Dieu, en l'appelant son *Verbe*, le *Clairon de ses volontés sacrées*, etc., lui a conféré des pouvoirs tels qu'il ne faut ni résister ni répliquer; « en extase, il devient infaillible. »

L'évêque de Bayeux condamna cette doctrine le 8 novembre 1841 ; Grégoire XVI, par un bref du 8 novembre 1843, la condamna également; ce que fit aussi naguère le concile de Paris.

Réflexions.

On demande si Pierre-Michel Vintras est un fou ou un fourbe. — Si c'est un insensé, il appartient à cette catégorie de fous sublimes, selon les aliénistes, qui fondent les religions; mais nous savons que cette décision des manigraphes nous apprend peu de choses.

Serait-ce un fourbe? Il faudrait qu'il eût réuni d'autres fourbes, qu'ils eussent ensemble contrefait des prodiges inimitables pour se faire des prosélytes dans une œuvre qui, sans profit aucun pour les adeptes, ne peut que leur attirer les persécutions des uns et le mépris des autres. En attendant que l'on parle encore de cette secte dans le procès de Rose Tamisier, nous dirons que, selon nous, Vintras est réellement inspiré et hérétique de très-bonne foi, autant qu'un hérétique qui était né dans l'orthodoxie puisse l'être. On ne saurait, pour soutenir ici cette thèse, entrer dans de longs raisonnements[1].

Comme les hérétiques de tous les temps, Pierre-Michel dit que Jésus-Christ, depuis longtemps n'est plus avec son Église. — Où se trouve donc son Église, qui doit subsister jusqu'à la fin des siècles? Jésus-Christ est-il un menteur, un faux prophète? D'où viennent les miracles éclatants opérés dans cette Église par les saints, durant dix-huit siècles? Ne seraient-ils que des prodiges sataniques?

L'esprit des ténèbres, en présence des nombreux miracles opérés dans ces dernières années par la Mère

1. On n'a pu entrer dans de grands détails concernant Vintras. On en rapporte non-seulement plusieurs visions, mais on en raconte qu'il aurait procurées à d'autres, lesquelles, si elles sont véritables, constitueraient des faits vraiment surhumains.

de Dieu pour rétablir la foi, s'est transformé en ange de lumière et a jeté l'erreur dans quelques âmes disposées aux idées mystiques, mais d'une piété peu éclairée, afin d'inspirer aux uns l'incrédulité ou les doutes, de tromper les autres par ses prestiges et d'ébranler plus ou moins la foi de tout le monde. Les efforts du démon pour attaquer le catholicisme sont les mêmes dans tous les siècles; un de ses moyens, c'est de dire, par la bouche des illuminés et même de quelques impies, que Jésus-Christ n'est plus avec son Église.

Une des preuves de la vérité du catholicisme, c'est d'être attaqué par les hérétiques, par les séditieux, par les impies de tous les temps. On les reconnaît tous à la divergence de leurs doctrines, comme à leurs discours insensés et à leurs étranges prodiges. Une des preuves que leur Christ n'est point le nôtre, c'est que le leur annonce son règne prochain sur la terre et des maux épouvantables, mais nous qui savons que le vrai Christ ne doit venir qu'au jugement dernier, nous savons donc aussi quel est ce Christ qu'ils nous annoncent. (V. *Diction. des hérésies, des erreurs et des schismes*, publié par M. l'abbé Migne, t. II.)

CHAPITRE II

Les Mormons, leur origine. — Métaphysique et croyances des Mormons. — Culte des Mormons, leurs miracles. — Polygamie des Mormons. — Leurs conversions; apparitions, révélations, etc.

Les Mormons, leur origine.

Au mois de juin 1829, il fut révélé à Oliver Cowdery, David Whitmer et Martin Harris, « que s'ils se conformaient à la parole divine, ils obtiendraient la vue *des plaques*, *du pectoral*, *de l'épée de Laban*, *et de l'Urim et Thummim* qui furent donnés au frère de Jared, lorsqu'il parla face à face avec le Seigneur. — Il leur fut dit ensuite qu'après qu'ils auraient tout vu, ils en rendraient témoignage : « Afin, continue la révélation, que mon serviteur Joseph Smith ne soit pas confondu, et que je puisse, par cette œuvre, faire réussir mes justes desseins. C'est pourquoi vous témoignerez que vous avez vu ces choses... Si vous observez mes commandements, vous serez élevés au dernier jour, et moi Jésus-Christ, votre Dieu, je vous dis ces choses, afin que je puisse exécuter mes justes desseins parmi les enfants des hommes. *Amen.* »

Suivent d'autres révélations qu'on omet ici pour arriver au *Livre d'or* ou *Livre de Mormon*, le complément de l'Ancien et du Nouveau Testament.

En 1830, des annonces imprimées circulèrent en

Amérique et firent savoir qu'on avait trouvé enfouie en terre une Bible écrite en caractères égyptiens, sur des lames d'or; Joseph Smith, instruit par un ange du lieu où elle était enfouie, avait aussi trouvé des lunettes mystérieuses pour en avoir l'intelligence, et était chargé par le ciel de traduire cette Bible, de l'égyptien dit *réformé*, en anglais. — Ne pouvant donner ici une idée de ce singulier volume divisé en quinze livres, bornons-nous à dire que c'est un tissu d'absurdités.

Oliver Cowdery, David Whitmer, Martin Harris, donnèrent leur attestation en ces mots : — « Aux hommes « de toute nation, de toute tribu, de toute langue, « faisons savoir que, par la grâce de Dieu le père, et « de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous avons vu les « *plaques* contenant ces mémoires, qui sont les annales « du peuple de Néphi, des Lamanites [1], etc. »

Il est bien entendu que l'on ne vit d'abord dans cette annonce qu'une infâme imposture. — On va rapporter ici très-succinctement le propre témoignage d'Isaac Hale, beau-père de Joseph Smith [2].

M. Hale déclare « qu'il ne connut Joseph qu'en novembre 1825; il avait alors un emploi dans la société des *Chercheurs d'or*, et prétendait, au moyen d'une pierre placée dans son chapeau (ce chapeau était rabattu sur sa figure), voir et découvrir les minéraux et

1. Le *Livre de Mormon* renferme l'histoire prétendue de l'ancienne Amérique jusqu'au commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Elle aurait été peuplée par diverses colonies d'Hébreux qui auraient commencé de s'y établir dès la confusion de Babel. Les principales nations formées de leurs descendants auraient été les *Néphites* et les *Lamanites*. Mormon aurait été l'un des derniers *Néphites*.

2. Joseph Smith, né le 23 décembre 1805, dans l'état de Vermont, épousa en 1827 Emma Hale.

les trésors cachés; son extérieur était, dit-il, celui d'un jeune homme insouciant, mal élevé, très-effronté, et fort insolent à l'égard de son père; il habitait avec d'autres chercheurs d'or la maison du déposant. » — Bref, Smith demanda à ce dernier la main de sa fille Emma; la lui ayant refusée, Smith l'enleva et l'emmena dans les États de New-York, où ils se marièrent sans le consentement du père d'Emma. — Plus tard, étant revenu habiter près d'Isaac Hale, Smith lui assura qu'il avait abandonné sa faculté de voir dans son chapeau et qu'il était résolu à travailler ferme; mais, peu après, Isaac Hale apprit que Smith avait apporté un livre merveilleux (le *Livre d'or*).

Comme il est impossible d'entrer ici dans beaucoup de détails, on dira que, selon Isaac Hale, qui vit traduire le *Livre d'or*, mais ne vit jamais les plaques, « le *Livre de Mormon* est un tissu de mensonges et de méchancetés rassemblés dans le dessein de duper les simples. »

Cette déposition d'Isaac Hale fut faite devant le juge, le 20 mars 1834. (V. *Diction. des religions du monde*, publié par M. l'abbé Migne, t. III, v° *Mormons*.)

A ce témoignage peu favorable joignons celui du docteur Brownson : « Joe Smith [1], fondateur de la secte des Mormons, était, dit-il, un paresseux déguenillé, ignorant, illettré, de mauvaise réputation, pusillanime, ayant le don de la baguette et naturellement incapable de fonder une religion. — Avec une pierre, qu'il appelait *Urim et Thummim*, il pouvait entrer dans un demi-sommeil et prophétiser. Alors son regard, qui était habituellement morne, presque stu-

1. « Par dérision, dit M. J. Remy, les ennemis du prophète l'appelaient Joe Smith. » (V. *Voyage au pays des Mormons*, t. Ier, p. 255.)

pide, étincelait, son visage s'illuminait; cet homme grossier et même impie semblait animé d'une vie étrangère, et, comme le disait un de ses apôtres, il était terrible à contempler[1]. »

« Dans son état normal, poursuit M. le docteur Brownson, Joe Smith n'eût jamais pu écrire les passages les plus saillants du *Livre de Mormon,* et un homme capable de le faire n'aurait pu écrire rien de si sot, de si complétement insignifiant que le reste. Un partisan de Joe, qui tenait le secret de la personne qui écrivait sous la dictée de Joe Smith, dit que cela venait de cette pierre dont on vient de parler. — Joe se cachait la figure dans son chapeau, son demi-sommeil survenait; alors il dictait sous l'influence d'un pouvoir mystérieux. Il s'opéra des miracles, des cures merveilleuses et indubitables. »

« Qu'une puissance surhumaine, ajoute M. Brownson, ait présidé à la fondation de l'église des Mormons, nul esprit scientifique et philosophique n'en saurait douter; un homme raisonnable ne saurait hésiter à reconnaître que cette puissance ne soit pas divine, et que le mormonisme ne soit littéralement la synagogue de Satan.» (V. *L'esprit frappeur*, p. 103.)

M. Jules Remy, dans son curieux *Voyage au pays des Mormons*, nous apprend que « le mormonisme se prétend la perfection du christianisme. — Il y a eu trois révélations : celle de Moïse, celle du Christ et celle de Joseph Smith. — Les deux premières se sont corrompues, et le don de révélation s'est perdu. La troisième comprend toutes les autres, et absorbera tous les pou-

1. Joseph Smith nous rappelle Swédenborg lorsqu'il était en rapport avec les esprits, et la pierre qui le mettait en une sorte de somnambulisme ressemble à l'*hypnotisme*. Jusqu'ici cela s'explique : Smith était hypnotisé. Nous attendons l'explication du reste.

voirs d'origine purement terrestre; longtemps attendue, longtemps promise, elle doit accomplir la plus grande révolution qui ait paru depuis le commencement des choses. Joseph Smith est le successeur de Moïse et de Jésus. Sa religion doit être universelle; un ange descend pour rendre l'éternel Évangile dans toute sa pureté. La vraie religion avait disparu; depuis dix-sept siècles les chrétiens ont altéré la doctrine du Christ; Dieu ne leur parlant plus, il fallait rétablir ces communications. Joseph Smith alors fut choisi. — Les promesses, disait-il (mars 1842), sont sur le point de s'accomplir, le travail préparatoire à la seconde venue du Messie va immédiatement commencer. » (V. *Voyage au pays des Mormons*, t. II, p. 3 et suiv.)

« Le 26 avril 1843, Joseph Smith disait : « Je prophétise au nom du Seigneur Dieu, que les difficultés qui feront verser des flots de sang avant la venue du Fils de l'Homme commenceront dans la Caroline du Sud, et seront probablement amenées par la question de l'esclavage; cela, une voix me l'a déclaré pendant que je faisais à ce sujet une prière fervente, le 25 décembre 1832. » — A cette dernière date, on lit dans *l'Autobiographie* du prophète, ces mots : « Un jour que je priais avec ardeur pour connaître l'époque de la venue du Fils de l'Homme, j'entendis une voix répéter ce qui suit : Joseph, mon fils, si tu vis jusqu'à ce que tu aies quatre-vingt-cinq ans, tu verras la face du Fils de l'Homme ; que cela te suffise, et ne m'importune plus à ce sujet. » (*Ibid.*, p. 212-213.)

D'après l'un des douze Apôtres, Orson Pratt (*Discours* du 10 juillet 1853), « le mormonisme est une restauration par une nouvelle révélation. » C'est donc une religion nouvelle qui prétend à l'*universalité*. Elle

n'a pas de *Credo* particulier, mais est prête à croire tous les vrais principes à mesure qu'ils se révèlent; elle peut ainsi tout embrasser, remarque M. J. Remy.

Smith aspire à la fusion : « l'amour de la liberté civile et religieuse pour l'humanité entière m'inspire, s'écriait-il dans un sermon du 9 juillet 1843.

Un principe fondamental du mormonisme est « de recevoir la vérité de quelque part qu'elle vienne. » (V. J. Remy, *Ibid.*, p. 7.)

Métaphysique et croyances des Mormons.

Voici la métaphysique des Mormons. — « La matière existe de toute éternité ; la création est une chimère, ce qui est immatériel est un pur néant; Dieu, l'esprit, quel qu'il soit, sont matière; la matière est active, intelligente. — Cette intelligence c'est Dieu, lequel ne peut être conçu que comme un certain nombre de particules de l'univers ; les plus intelligentes existent dans un état d'union. Leur figure, leur volume ont varié dans l'éternité des temps. Le pouvoir qui a produit l'état présent n'a pas eu d'origine, il existait de toute éternité dans les substances avant de prendre une forme. Il a brisé les atomes pour les accommoder à la future économie du monde, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le volume nécessaire à la fin qu'ils doivent accomplir. Ces atomes ont été formés avec une substance préexistante, il est probable qu'ils ont été engagés éternellement dans quelques genres d'opérations qui doivent varier avec les degrés de sagesse et de science. Les substances ont dû varier pour atteindre la plénitude d'intelligence qui caractérise les opérations actuelles et elles varieront, la perfection n'est pas atteinte. »

« Les atomes élémentaires de la nature, les éléments de l'esprit, ceux de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, etc., ont été originairement formés de la même substance simple, possédant une force vivante, motrice d'elle-même, douée d'une intelligence suffisante pour gouverner la force qui est en elle, dans l'infinité de ses combinaisons. »

« Toutes les organisations des mondes, animaux, végétaux, hommes, anges, esprits, et les personnages spirituels du Père, du Fils et du Saint-Esprit, doivent avoir été le produit de combinaison de particules préexistantes de la substance. Ces forces éternelles sont les grandes causes premières de toutes choses, etc. »

« Le personnage de Dieu est éternel et ne présente aucune marque de dessein quelconque, autrement la substance toute-puissante se serait organisée elle-même. Des parties de cette substance existent sous les formes de personnages, d'autres ne sont pas organisées. » (*Ibid.*, p. 10-16.) — On ne dira rien de plus de cette métaphysique matérialiste et panthéiste.

Donc, la matière est éternelle, il n'y a qu'une substance dont toutes les autres ne sont que des modifications ; nulle distinction entre la matière et l'esprit ; toutes les parties de la matière sont intelligentes et se meuvent d'elles-mêmes selon des lois; elles progressent et doivent l'*être* à cette substance unique qui se meut d'elle-même, et est elle-même la force.

Les Mormons croient en Dieu le Père, de chair et d'os comme le Fils, en ce Fils (Jésus-Christ) et au Saint-Esprit, qui n'a pas un corps de chair. En vertu de l'expiation du Christ, tout le genre humain peut être sauvé en suivant l'Évangile. Pour le prêcher et en administrer les ordonnances, il faut y être appelé par *prophétie* et par *imposition* des mains, etc. — Ils croient

à l'organisation qui existait dans la primitive Église; au don des langues, à la Bible, au *Livre de Mormon*, qui est la parole de Dieu; ils croient à ce que Dieu a révélé, et aux grandes choses qu'il révélera, etc. — Ils croient que le Christ régnera en personne sur la terre, qu'elle sera renouvelée et recevra sa gloire paradisiaque. — Dans un sermon du 2 avril 1843, Smith annonça « qu'en 1890 la face du Fils de l'Homme doit se montrer au monde. Dieu et Jésus-Christ, ainsi que le Saint-Esprit, déclara-t-il alors, ce sont trois dieux; trois personnes en Dieu, ce serait un géant, un monstre. »

Il y a une infinité de dieux ayant à leur tête un dieu chef; ces dieux ont un corps comme le nôtre, ils ont des passions, des organes, parlent, ont des femmes, etc.

Il y a des dieux femelles, coéternels aux plus anciens dieux; mères de nos esprits et des dieux. Les dieux, les anges, les hommes sont d'une même race, répandue parmi les systèmes planétaires; ils diffèrent par le degré d'intelligence... Les mauvais esprits sont ceux qui, sur la terre, ne se sont pas montrés dignes d'être glorifiés dans le troisième état, ou monde des esprits. Ils tourmentent les hommes, les possèdent, etc., il faut qu'on les exorcise.

La première résurrection, disent les Mormons, a eu lieu en même temps que celle du Christ; la deuxième aura lieu d'ici à peu d'années; la troisième dans plus de mille ans. — Dans la résurrection prochaine, « *le règne des rois et des prêtres, la tyrannie, l'oppression, l'idolâtrie n'existeront plus*. Les ténèbres et l'ignorance disparaîtront, la guerre cessera; la paix, la justice et la vérité régneront. »

En avril 1829, il fut révélé au prophète que saint

Jean l'Évangéliste était resté sur la terre pour attirer des âmes à la lumière. (*Ibid.*, p. 17-23, 29-30, 43.)

Culte des Mormons, leurs miracles.

Il n'y a dans l'église des Mormons ni *Éminences*, ni *Grandeurs*, ni *Révérends*, le seul titre est celui de *frère* ou de *sœur*.

« Leur culte, selon M. J. Remy, est aussi simple et aussi peu édifiant que leur foi est vive. » — Les frères, mais plus particulièrement les prêtres, guérissent par leurs prières. On recourt rarement à la médecine, regardée comme une science impie. Le Saint-Esprit formé de myriades de parcelles se trouve en des milliers de lieux à la fois, sans nuire à l'harmonie des mondes et opère des milliers de miracles. Citons-en quelques-uns.

Alston Marsden, de Rochdale (Angleterre), était sourd-muet, et comme tel avait été élevé dans l'Asile de Manchester; baptisé le 28 mars 1854, à l'âge de dix-huit ans, les *Saints* lui imposèrent les mains et l'oignirent d'huile, et bientôt il entendit et parla. — Un affreux cancer dévorait une Mormonne, elle était condamnée; Benjamin Brown l'oignit d'huile au nom du Seigneur. Le dimanche suivant elle montrait son crâne recouvert d'une chair saine.

Les Mormons ont une manière fort simple de chasser le diable; ils imposent les mains sur la tête du possédé, et somment le diable de déguerpir. — En juin 1852, à Paris, deux *Elders* (Anciens) du *Lac Salé* exorcisèrent ainsi un Français nommé Junot, que le démon malmenait, et il fut délivré. — On voit en Amérique plusieurs exorcismes de ce genre.

Les Mormons ont le don des langues, c'est-à-dire

l'un articule des sons qu'il ne comprend pas, un autre les interprète. Ce sont deux dons; celui qui parle ne peut pas interpréter, celui qui interprète ne peut pas parler. Ils se regardent comme les *Saints du dernier jour;* « guidés par un prophète *voyant*, ils triompheront de leurs ennemis par l'obéissance à la volonté du Très-Haut, telle qu'elle est révélée par son prophète Brigham Young, aujourd'hui général en chef et le Moïse du camp d'Israël. »

M. J. Remy, en citant plus longuement ces paroles d'un chef mormon, tirées du *Millennial Star* du 28 août 1858, ajoute : « Il y a dans ces paroles plus que de la rhétorique. Il me semble y entendre l'accent de la conviction et de la foi; et s'il faut plaindre les gens qui croient y entendre la voix de la vérité, il faudrait pour les blâmer un courage que nous n'avons pas; plaignons-les et laissons-les chanter dans leurs temples cet appel aux nations de toute la terre.

« Le voilà brisé le joug des Gentils!
La bannière de la liberté flotte dans les airs.
Entendez-vous, nations? Connaissez à ce signe
Que l'heure de la rédemption va sonner.

Voyez au loin l'étendard de Sion
Flotter pour le monde entier;
Liberté, paix, salut parfait
Sont maintenant assurés.

Liberté pour toutes les nations,
Toutes les langues, toutes les croyances.
Accourez, sectes chrétiennes et païennes,
Au noble banquet de la liberté.

Toutes vos chaînes sont brisées,
Pour vous flotte l'étendard de la liberté.
Le prince de la paix, notre Roi, le grand Messie
Va venir régner sur la terre. »

(*Ibid.*, p. 47-69.)

Polygamie des Mormons.

Cette secte qui se prétend chrétienne par-dessus toutes les sectes chrétiennes, qui s'est formée au grand jour de la civilisation des États-Unis, qui recrute des adhérents parmi les nations les plus éclairées de l'Europe, est polygame. « Quoique la civilisation européenne condamne la polygamie, dit M. J. Remy, elle a cependant un grand empire sur les Mormons; des femmes élevées dans le christianisme en sont infatuées comme les hommes; elles invoquent l'Ancien et le Nouveau Testament. Abraham était polygame, et Jésus-Christ lui-même, disent-elles, avait trois femmes, etc. » (*Ibid.*, p. 81-82.)

M. J. Remy affirme que Joseph Smith pratiquait la polygamie au plus tard vers 1843, mais elle ne devint une véritable institution des Mormons qu'après la publication, en 1852, de la révélation faite à Joseph Smith le 12 juillet 1843, dont voici les premières lignes :

« En vérité, Joseph, mon serviteur, le Seigneur vous dit, puisque vous vous êtes enquis comment moi, le Seigneur, ai justifié mes serviteurs Abraham, Isaac et Jacob, en ce qui touche le principe et la doctrine de leur mariage avec plusieurs femmes et concubines; voici! écoutez : Je suis le Seigneur ton Dieu, prépare ton cœur à recevoir mes instructions... Tous ceux à qui cette loi (la polygamie) est révélée doivent y obéir, sinon tous seront damnés. »

Dieu fut obéi. Les apôtres du mormonisme devaient les premiers donner l'exemple. M. Richards fut envoyé en Angleterre comme missionnaire et y resta plusieurs années. Quand il revint auprès de sa femme,

qui avait été obligée de gagner sa vie et celle de ses enfants, il amenait avec lui trois autres femmes. Quoique ce saint missionnaire témoignât à sa première femme autant d'affection qu'aux trois autres, et qu'il la conduisît dans les fêtes et dans les bals, elle dépérit et s'éteignit sans proférer une seule plainte.

M. Dykes avait été enrôlé pour la guerre du Mexique. A son retour, sans lui donner le temps de revoir sa famille, on l'envoya prêcher l'Évangile en Europe. Sa femme et ses enfants, travaillant nuit et jour, parvinrent, à force de sueurs, à se rendre au *Lac Salé* pour fêter le retour de l'apôtre, mais celui-ci revenait avec une femme qui avait abandonné son mari en Angleterre. La première femme négligée, abandonnée, recourut au divorce.

Brigham Young ordonna, sous peine de *damnation,* à un nommé Eldredge, d'épouser une seconde femme. — La première se vit chassée du logis, qu'elle avait à son insu meublé pour sa rivale.

M. J. Remy cite plusieurs faits de cette sorte, et rapporte des bruits relatifs à d'autres monstruosités qui n'ont pour lui d'autres preuves que la publicité qu'on leur a donnée ailleurs.—Il s'agit des devoirs conjugaux remplis par des fondés de pouvoir. On distingue la procuration *glorifiante*, la *rétroactive,* la *substitutive,* la *rédimante*. Renvoyant pour les détails au *Voyage* de M. J. Remy, nous dirons seulement que la *substitutive* concerne les missionnaires obligés de se séparer de leurs femmes pour plusieurs années; comme il en résulterait une perte pour la population, on y obvie en substituant au missionnaire absent un fondé de pouvoir auprès de sa femme.

M. J. Remy rapporte des faits fort curieux qui ne laissent pas le moindre doute. — Il a vécu dans l'inti-

mité des Mormons et en parle en connaissance de cause. « Ils lui ont paru moins licencieux qu'on n'est porté à le croire; il s'est trouvé, dit-il, assez édifié de ce qu'il a vu; ils valent en général mieux que leur système. » (*Ibid.*, p. 131-132.)

Les femmes ne sont pas jalouses ; les *Saintes* assurent « que leur position est charmante. » Cependant, M. J. Remy cite plusieurs faits qui prouvent le contraire.

Le pape, les évêques, les prêtres mormons sont tous polygames. — « C'est un devoir, disait Brigham Young dans un sermon du 20 septembre 1856, de préparer pour les esprits autant de tabernacles qu'on le peut; » car dans l'autre monde chaque père régnera sur ses enfants, qui constitueront son royaume.

Il n'est pas rare de voir des femmes chrétiennes abandonner leur mari pour s'en aller avec un missionnaire mormon. D'autre part, ces missionnaires sont exposés aussi à ce que leur femme les quitte. Le pape des Mormons a vu lui-même quelques-unes de ses femmes l'abandonner.

Il s'en faut donc beaucoup que tout soit édifiant chez les Mormons, malgré les quelques bons témoignages de M. J. Remy; aussi reconnaît-il lui-même « que leurs enfants sont loin d'être des modèles de candeur. Ils lui ont paru libertins, impudiques, impies. Il y a là, poursuit M. J. Remy, un symptôme grave et alarmant. L'enfance se déprave au sein d'un foyer aussi corrompu. » (*Ibid.*, p. 126 et 146.)

Conversions des Mormons ; apparitions, révélations, etc.

Les conversions des Mormons sont dues d'ordinaire à des prodiges. M. J. Remy a entendu de ces récits de

révélations, de visions, de miracles : « ils ont des apparitions de dieux, de chérubins, d'anges, d'esprits, de revenants, et des songes prophétiques. Ils entendent dans l'air des bruits insolites, des sons incompréhensibles. Tantôt c'est comme le zéphyr, tantôt comme le grondement de mille cataractes. Ils voient parfois des spectres éblouissants qui disparaissent comme l'éclair; d'autres fois, le soleil passe du blême au cramoisi, bondit et rebondit sur l'horizon; la lune déforme son disque pour s'épandre en trois longs bras décharnés, dont les doigts gigantesques s'agitent sur la voûte du ciel et renvoient à la terre des lueurs blafardes, mouvantes, hideuses. »

« D'autres prodiges plus merveilleux ont lieu par la parole : ce sont des admonitions en toute sorte de langues, révélant d'une voix éclatante les pensées les plus secrètes. Un Mormon absorbé dans le travail, ne pensant à rien, est tout à coup saisi d'un frisson, une voix venant, il ne sait d'où, lui ordonne d'aller en tel lieu pour être témoin d'une *manifestation divine*. L'illuminé court vers le lieu indiqué, et là il voit un prêtre mormon, précurseur d'un nouveau Messie, opérer par ses prières la guérison d'un boiteux, d'un sourd, d'un aveugle, d'un démoniaque, etc., et même la résurrection d'un mort. Après cela, il est impossible de ne pas se rendre à l'évidence. On demande le baptême, la confirmation, on est enrôlé dans la légion des *Saints*. »

« Il s'opère parfois des conversions par des raisonnements spécieux, mais l'immense majorité des conversions a lieu à la suite de prodiges qui rappellent, suivant M. J. Remy, l'exaltation des convulsionnaires et autres fanatiques dont l'histoire des religions a transmis les faits depuis Tertullien jusqu'à nous. On

conçoit, continue-t-il, la ténacité de la foi des Mormons et leur dévouement pour leur Église. Comment en serait-il autrement? Le ciel et la nature ont prodigué leurs miracles pour triompher de leur incrédulité. Il résulte, ajoute-t-il, de tout ce qui précède, que la sincérité des Mormons ne saurait être révoquée en doute. » (*Ibid.*, p. 173-176.)

La plus belle moisson des missionnaires mormons a lieu jusqu'ici dans les îles Britanniques, dans le nord de l'Europe, surtout en Danemark; en Océanie, dans les îles Sandwich, ils ont fait des progrès rapides. — Dans les États-Unis d'Amérique, où le mormonisme est né, c'est le champ le plus ingrat. Les prosélytes sont pris parmi les émigrants récemment débarqués. On estimait, en 1855, le nombre des Mormons à cinq cent mille. M. J. Remy, d'après des recherches minutieuses, n'avait trouvé, en 1859, qu'environ cent quatre-vingt-six mille fidèles. Il fait observer à ceux qui trouveraient ce chiffre insignifiant que le mormonisme, en avril 1830, ne comptait que six adhérents, et qu'en moins de trente ans il a obtenu un tel accroissement. « Le christianisme, dit-il, n'a pas marché plus vite, et quand on pense que c'est dans son sein que le mormonisme a pris ce développement, on est frappé d'étonnement et comme saisi de vertige; il semble que le monde moral s'écroule, et que nombre d'âmes frappées d'un scepticisme épidémique sont impatientes de saluer l'avénement d'un second Messie. » (*Ibid.*, p. 176-179.)

L'auteur donne de 1840 à 1859 un tableau de l'émigration mormonne. — « Trente mille huit cent cinquante-quatre personnes au moins ont quitté l'Europe pour grossir le nombre des *Saints* en Amérique. On ignore le nombre des convertis dans les États-Unis, et

l'importance de l'émigration qui se dirige sur le *Lac Salé* par le cap Horn et la Californie. » (*Ibid.*, p. 187.)

Les Mormons espèrent régner sur le monde entier. Joseph Smith eut un moment l'espoir de s'élever au premier poste de la république et de propager de là sa doctrine. — Brigham Young disait, le 15 août 1852 : « Ne vous effrayez point : je vous dis qu'un grand temple sera bâti au point central dans le comté de Jackson, la terre de Joseph est la terre de Sion ; si vous n'y retournez pas, nos descendants y retourneront. » — Brigham Young est en quelque sorte le roi des Mormons, quoique ceux-ci reconnaissent l'autorité du gouvernement de Washington. Le gouvernement des Mormons de l'*Utah* est une théocratie ; la propagande engage les nouveaux convertis à abandonner leur patrie pour aller peupler l'*Utah* [1].

L'auteur du *Dictionnaire universel des religions,* que nous avons cité déjà, se demande « comment des fables aussi absurdes que celles des Mormons purent acquérir autant de crédit dans un siècle aussi positif que le nôtre ? — Il répond que Smith, bien qu'il ne fût au fond qu'un effronté coquin, avait sérieusement étudié les populations au milieu desquelles il vivait, et remarqué qu'il y avait en Amérique deux ressorts : la cupidité et le fanatisme. » — Ces deux ressorts suffisent-ils à expliquer la fondation de l'Église des *Saints du dernier jour,* et ne faut-il pas y voir aussi l'action de cette puissance surhumaine dont parle le docteur Brownson ?

1. Le territoire d'Utah, appelé d'abord par les Mormons, en leur langue prophétique, *Deseret* (Terre de l'abeille), occupe une superficie un peu moins considérable que celle de la France. (V. J. Remy, *Ibid.*, p. 215.)

On finit par fusiller, le 27 juin 1844, Joseph Smith à Nauvoo, dans sa prison, mais sans tuer ni ses idées ni sa secte. Les Mormons furent chassés vers les Montagnes-Rocheuses, où ils se montrent des ennemis fort à craindre pour l'Union américaine.

CHAPITRE III

La Chine; le christianisme chinois; révélations faites à Hong-Siou-Tsiouen, le chef de l'insurrection des Taï-Pings. — Réflexions.

En suivant avec nous le tableau rapide des hérésies au dix-neuvième siècle, le lecteur sera peut-être étonné de nous voir aborder en Chine. Mais nous devons y étudier une sorte de secte chrétienne, plus monstrueuse encore que le mormonisme, et dont les deux prophètes ont plus d'un point de contact.

La Chine conçoit sur l'avenir des craintes que l'on entend répéter dans la plupart des pays connus du globe.

« Depuis que nous mettons en oubli les saintes traditions de nos ancêtres, le ciel nous abandonne, disait en 1846 un mandarin chinois à M. l'abbé Huc : ceux qui regardent la marche et la tendance des événements éprouvent un sombre et douloureux pressentiment. Nous sommes à la veille d'un immense bouleversement. Le peuple n'a plus que des sentiments de colère ou de mépris pour ceux qui le conduisent... Il faut que l'empire s'écroule! »

La Chine est arrivée à cette décrépitude où tombèrent toutes les nations impies qui avaient perdu l'unique lien solide des sociétés (*la religion*), et où arriveront toutes celles qui suivent la même voie.

Les Chinois sont, dit-on, le peuple le plus sceptique

du monde; par une vieille habitude, il y a un culte extérieur, mais qui n'est nullement un indice de piété. L'empereur lui-même professe publiquement l'athéisme. Dans les éléments de dissolution de son empire, on signale une quantité prodigieuse de sociétés secrètes ; il faut compter parmi les principales : celle du *Soleil*, de la *Courte-Épée*, de l'*Honneur éclatant*, de l'*Origine du Nuage blanc*, du *Lis bleu*, du *Lis blanc*, du *Bonnet jaune*, de la *Tête de Veau*, du *Thé sans mélange*, etc., etc. Toutes se sont ralliées à la rébellion des *Taï-Pings*.

Hong, aujourd'hui le chef puissant de l'insurrection chinoise, est né en 1813. Fils d'un père pauvre mais honnête, on le voit, avec beaucoup d'aptitude dans ses études, n'aboutir qu'à devenir d'abord maître d'école de son village. Hong désirait vivement obtenir le grade de bachelier. Les premières épreuves eurent lieu à Houa, son pays natal, dans la province de Kouang-Tong, à trente milles de Canton ; et les deuxièmes épreuves en 1833, à Canton. Il y avait alors une foule d'étrangers, les uns pour subir les examens, les autres simplement pour y assister. L'un de ceux-ci remit à Hong un paquet contenant neuf exemplaires d'un ouvrage intitulé : *Bonnes paroles pour l'exhortation du siècle*. Cet ouvrage émanait d'un Chinois, Liang-a-Fa, converti par le docteur protestant Milne; il fut remis à Hong par un Chinois converti par le docteur Morrison et chargé de distribuer les petits traités que les missionnaires anglais et américains répandent avec profusion sur tout le globe. Hong emporta le paquet sans le lire. Il ne fut pas admis au baccalauréat et se présenta, en 1837, avec le même insuccès. Il paraît que cet échec tenait moins à l'incapacité du sujet qu'à l'avidité des examinateurs, qui reçoivent ceux qui les

payent le plus grassement. Quoi qu'il en soit, Hong en devint malade : on parla de lui comme étant atteint d'une sorte de folie causée par cet insuccès. — Hong eut des visions, des extases. Un vieillard vénérable et majestueux, vêtu d'une robe noire, occupant la place la plus élevée du lieu où il était, apercevant Hong-Siou-Tsiouen (c'était le nom littéraire qu'il avait pris) lui dit en pleurant : « *Tous les êtres humains sont produits et soutenus par moi, et cependant ils sont ingrats, ils acceptent mes présents pour en faire honneur au démon, ils allument ma colère ; ne les imite pas !* » Il remit à Hong-Siou-Tsiouen une épée, lui recommandant d'exterminer les démons, mais d'épargner ses frères et sœurs ; puis un sceau, pour détruire les mauvais esprits ; enfin un fruit jaune délicieux, et lui donna mission de combattre les méchants ; il lui fit contempler ensuite la perversité des habitants de la terre. — Sorti de son extase, Hong-Siou-Tsiouen alla vers son père, lui fit un profond salut et lui dit : « Le vénérable vieillard d'en haut exige que tous les hommes se rangent de mon côté, que tous les trésors coulent vers moi. »

« Cette vision, comme celles du prophète des Mormons, avec lequel Hong-Siou-Tsiouen, dit M. Léon Renard, dans le *Correspondant* (t. LIX, p. 253), a plus d'un point de contact, ne fut pas la seule ; » il ne cessa de voir pendant quarante jours un homme d'un âge moyen, qui lui apprit ce qu'il devait faire et l'accompagna dans ses pérégrinations à travers les pays les plus éloignés, où il allait chasser et exterminer les mauvais esprits. — D'après nos documents, il passait pour un insensé ; sa santé s'étant raffermie, il ne lui resta, dit-on, que le souvenir de ses extases.

Le paquet de petits *Traités religieux* qu'il avait reçu

attira un jour l'attention d'un autre maître d'école, nommé Li, qui joua plus tard un rôle considérable dans l'insurrection. Li fut frappé à la lecture des *Traités*, et Hong-Siou-Tsiouen y trouva la clef de ses visions. Le vieillard, c'était Dieu le père; l'homme d'âge moyen, c'était Jésus, qui l'avait assisté dans ses combats contre les démons; la nécessité du baptême lui fut révélée. S'étant adjoint un autre maître d'école, ils convertirent les paysans, les baptisèrent, etc. Bref, Hong-Siou-Tsiouen se rendit, en 1847, à Canton pour s'instruire dans le christianisme, auprès d'un missionnaire anabaptiste américain nommé Roberts; il lui raconta ses visions, et d'autres Chinois, à demi convertis par les missionnaires chrétiens, devinrent les adeptes du nouveau prophète et formèrent la *Congrégation des adorateurs de Dieu* [1].

Le christianisme des Taï-Pings est faux, incomplet; le dieu de Confucius déborde le Dieu des chrétiens; la polygamie subsiste dans ce christianisme dénaturé. —Comme le dit M. Rabutaux, dans l'*Encyclopédie moderne*, « c'est un christianisme chinois. »

Réflexions.

Nous ne nous attacherons qu'à un seul point : voilà un homme qui était *fou*, dit-on, qui, revenu à son bon sens, est aujourd'hui l'adversaire redoutable du puissant empereur de la Chine; chose surprenante, cet homme conserve une foi vive dans les visions qu'il eut pendant sa folie, et il a pu rassembler une armée formidable pour son combat contre *les démons*. — Il n'est pas ici question d'autres prodiges que des révé-

1. V. dans la *Rev. britannique*, 1863, t. Ier, p. 47, un article fort curieux sur l'*Insurrection chinoise*.

lations faites pendant la folie de Hong-Siou-Tsiouen ; serait-ce une omission calculée? Je l'ignore ; mais les extases de ce prétendu fou ne ressembleraient-elles pas à la prétendue épilepsie du prophète de l'islamisme. — On est fortement disposé à penser que ces hommes sont inspirés. — « On peut feindre la folie, nous dira-t-on, comme on peut feindre des inspirations pour arriver à ses fins. » — On répondra, avec un auteur qui n'est pas suspect aux esprits forts : — « Malgré la vaine réputation de haute habileté politique qu'on a si étrangement tenté de faire à la dissimulation et même à l'hypocrisie, il est heureusement incontestable, soit d'après l'expérience universelle, soit par l'étude approfondie de la nature humaine, qu'un homme vraiment supérieur n'a jamais pu exercer une grande action sur ses semblables sans être d'abord lui-même intimement convaincu. » (V. *Cours de philosoph. positiv.* par Aug. Comte, t. V, p, 76-77.)

Non, ces hommes, poursuivrons-nous, n'étaient pas des fourbes, et nous ne pourrons jamais admettre que c'étaient des fous.

Quoi qu'il en soit, Hong-Siou-Tsiouen mérite d'être placé à côté de Joseph Smith : comme lui, il veut fonder une religion, et même un empire. On craint que la religion de Smith ne renverse un jour les États de l'Union américaine, et on peut craindre aussi que celle de Hong-Siou-Tsiouen ne bouleverse l'empire chinois, comme Mahomet renversa le christianisme en Europe, en Asie et en Afrique. — Ces hommes sont d'autant plus étonnants qu'ils sortent presque tous des derniers rangs de la société : ce sont, d'ordinaire, des hommes vils, la plupart passant pour des fous ; mais on ne peut s'empêcher d'y remarquer des instruments d'une puissance surhumaine.

Que sortira-t-il du christianisme de Hong-Siou-Tsiouen? Il a été prédit qu'à la fin des temps, le christianisme sera répandu partout. Le faux christianisme des Taï-Pings peut favoriser l'établissement de la vraie religion. Ces deux christianismes formeraient en Chine les deux cités : celle de Dieu et celle de Satan. — Il y a dix-neuf siècles environ, d'après une vague rumeur, l'époque de la venue du libérateur promis aux nations était proche... Pour un certain nombre d'hommes aujourd'hui, le bouleversement prédit vers la fin des temps serait proche aussi; il est constant que l'on remarque partout un ferment de dissolution. Les partisans du bouleversement qui doit tout renverser pour tout reconstruire, pensent que le Christ doit revenir régner sur la terre. — Pour les orthodoxes, il ne peut venir sur la terre que l'*Antechrist*. — Sans examiner si la fin des temps est si prochaine, et omettant d'exposer les divers signes qui la prouvent à ceux qui partagent ce sentiment, on dira que leurs arguments ne manquent pas d'une certaine puissance.

Les manifestations qui vont suivre semblent tout d'abord n'inspirer qu'un profond dédain; mais en examinant cet événement si puéril en apparence, et en suivant sa marche, on voit le pygmée devenir bientôt un géant. — Le vif intérêt qu'un tel sujet doit inspirer à tout homme sérieux m'a engagé à lui consacrer plusieurs longs chapitres.

CHAPITRE IV

Observations préliminaires. — Manifestations des esprits en Amérique. — Les faits rapportés sont-ils vrais? — Conditions voulues pour les manifestations. Communications des esprits. — Professions de foi des esprits. — Progrès des manifestations en Amérique. — Exposé détaillé de ces manifestations. — Danger de ces opérations; leur extravagance. — Les tables animées en Chine.

Observations préliminaires.

Quoique l'incrédulité datât de plus haut, on a vu que ce fut surtout vers la seconde moitié du siècle dernier que les phénomènes attribués de tout temps aux esprits furent si complétement niés et si méprisés, que nul, depuis cette époque, n'osait en parler, du moins sérieusement. Il s'en manifestait cependant fréquemment dans le magnétisme et dans la catalepsie; on a vu comment ils ont été expliqués; il s'en montrait même de temps à autre de plus étonnants encore, qui rappelaient toutes les croyances du temps passé; ils étaient assez rares pour qu'on se crût autorisé à les nier complétement.

Cette aberration, inconcevable si on ne s'en rappelait les causes, qui dure depuis plus d'un siècle, on peut prévoir déjà, comme on le montrera bientôt, sa fin prochaine.

L'école des magnétiseurs, véritable Babel, n'ayant pu s'entendre, on sait qu'une scission s'est établie dans son

sein, et qu'une grande partie d'entre eux a avoué l'intervention des esprits. Leurs adversaires (ils sont nombreux) les ont déclarés atteints et convaincus de folie, non de celle qui conduit dans un cabanon, mais de cette folie qui, selon les manigraphes, est compatible avec la raison ; les magnétiseurs spiritualistes n'ont pas le droit de s'en fâcher ; c'est la folie d'Isaïe, d'Ézéchiel, de Socrate, de Jeanne d'Arc, de Gerson, de saint François de Sales, etc., enfin des saints les plus vénérés, tous d'assez bonne compagnie et surtout nullement dangereux ; mais, selon MM. les aliénistes, les visionnaires que l'on vient de citer n'en étaient pas moins de vrais fous, car leurs visions conduisent à Charenton. Nos spiritualistes modernes, ayant aussi tous eu des visions, seraient donc presque menacés d'y être envoyés, et comme sans doute ils n'aiment pas ce séjour, on conçoit que la plupart aient été assez circonspects concernant les motifs sur lesquels se fondait leur opinion. On comprend aussi que ceux de nos savants appelés à examiner certains faits, comme celui, par exemple, d'Angélique Cottin, aient eu recours à l'électricité, ou à tout autre impondérable, quoique l'un d'eux, M. de Farémont, ait avoué, comme il y avait vu le pour et le contre, que c'était *une autre puissance*..., — intelligente, sans doute.

Ces savants n'ont rien dit de plus ; peut-être craignaient-ils Bicêtre ou Charenton ! Alors la tourbe des esprits forts a continué de plaisanter sur des prodiges que les journaux avaient altérés, et les savants se sont tus. De l'échoppe au salon, on a continué de répéter que le diable n'était qu'un mythe. Des fidèles se croyant orthodoxes se sont montrés assez disposés eux-mêmes à le confondre avec les passions, et le clergé, quoiqu'il pensât autrement sans trop oser le

dire, a tenu peu de compte des récits de maisons hantées, d'apparitions et d'obsessions. Le chapitre des possessions, toujours admises comme article de foi, quoiqu'il conservât sa place dans le rituel, semblait devoir être un jour inutile, et pour quelques ecclésiastiques les théories magnétiques, psychologiques et manigraphiques étaient devenues une cause sérieuse d'erreur.

Les choses en étaient là quand, vers la seconde moitié de notre siècle, la Providence a permis, ou voulu, que ce merveilleux transcendant qui révèle l'intervention des êtres du monde invisible se manifestât d'une manière si éclatante, en Amérique d'abord, et ensuite dans l'Europe entière, que des millions de personnes de tous les rangs qui niaient l'existence des esprits ont proclamé hautement leur intervention. Ces témoins sont si nombreux, qu'ils ne craignent plus ni Bicêtre ni Charenton ; et dans un temps prochain, qui sait si, à leur tour, ils n'en menaceront pas ceux qui s'obstineraient à nier cette intervention ?

Quelle est donc la cause première d'un événement qui va transformer les fous en sages, et tant d'hommes se croyant sages en insensés, s'ils persistent à ne point vouloir se déjuger ? — Un fait bien simple, — une maison hantée par les esprits, en Amérique, — va commencer d'opérer ce que plusieurs centaines de milliers de phénomènes semblables en Europe n'avaient pu faire ; c'est plus prodigieux que le prodige lui-même, et cependant cela est. C'est que les faits, en Europe, étaient circonscrits, connus de peu de personnes, et que celui d'Amérique, comme l'étincelle électrique, a allumé une infinité de fanaux qui ont éclairé dans les deux mondes des myriades de témoins.

Devant ces innombrables manifestations qui se re-

produiront partout, le nombre des croyants a donc pu grossir sans honte, de sorte qu'une de nos célébrités en théologie a pu dire qu'*un des plus grands événements du siècle* venait de s'accomplir.

Avant d'esquisser à grands traits, et forcément d'une manière incomplète, quelques-uns des divers faits qui se sont manifestés dans plusieurs pays, on va commencer par leur début en Amérique, et par un exposé général de ce qu'ils présentèrent d'abord de merveilleux.

Manifestations des esprits en Amérique.

Un nommé Weekman habitait une maison dans le petit village d'Hydesville (État de New-York), en 1846; des bruits mystérieux s'y firent entendre, une enfant de huit ans, par ses cris, éveilla ses parents, en assurant qu'elle avait senti comme une main parcourir son lit et passer sur sa tête et sa figure. Cette famille fut remplacée par une famille méthodiste, M. John Fox, sa femme et ses deux filles; pendant trois mois, tout fut tranquille, mais les coups mystérieux recommencèrent de plus belle, et il n'y eut plus moyen de dormir; des groupes de six ou huit personnes furent placés dans chaque pièce, toutefois l'agent invisible continuait de frapper.

Le 31 mars 1847, madame Fox et ses filles n'ayant pu fermer l'œil la nuit précédente, se couchèrent dans la même chambre; elles croyaient par là échapper à ces bruits; M. Fox était absent, mais les coups recommencèrent. Bref, on s'y accoutume, et les jeunes filles y répondant par un claquement de doigts, sont étonnées de voir cet agent y répondre lui-même; on compte un nombre déterminé de coups, il les répète

avec précision; on finit enfin par lier, à l'aide de ce moyen, une sorte de conversation, et par savoir que ces bruits sont causés par l'esprit d'un nommé Charles Rayn, colporteur, âgé de trente et un ans, tué plusieurs années auparavant par un locataire de cette maison, lequel avait voulu s'emparer de son argent.

Ces choses étranges se répandent au loin; on accourt à Hydesville par centaines d'individus, prêtres, juges, médecins, avocats, etc.; l'agent invisible, consulté sur une foule de détails, répond aux questions avec exactitude. Ces coups bientôt poursuivent la famille Fox de maison en maison; on engage celle-ci à quitter Hydesville, et elle s'établit à Rochester, ville importante, où des milliers de personnes purent entendre ce phénomène, car l'agent y suivit la famille Fox. On ne parle pas de tous les moyens employés par les incrédules pour découvrir ce qu'ils nommaient une imposture. Il suffit de dire que l'on ne put, et que l'on ne pouvait rien découvrir. Bientôt l'agent ne se borne plus à la famille en question, et les bruits eux-mêmes changent de nature; ce sont comme de sourds coups de marteau sur les meubles et sur les palissades des jardins et des champs... Les rapports se forment, s'élargissent; on convient d'un alphabet, et on se décide à louer une grande salle pour communiquer avec l'oracle. (V. *La table parlante*, 1854, p. 52 et suiv., et *Le mystère de la danse des tables*, p. 6-8.)

Mais ce n'est plus un seul agent, ils se sont multipliés, et les bruits varient suivant les êtres qui les produisent : c'est ainsi qu'on les distingue : — Bruit de maillet, *tac-tac* du pivert, etc., décharge électrique, dont souvent on sent l'ébranlement; le bruit parfois est tel qu'on l'entend à une distance de deux milles,

et par cette voie on obtient de longues pages de conversation.

Ces êtres battent des marches, suivent le rhythme d'un air indiqué ou chanté, imitent les bruits de scie, du rabot, de la navette, de la pluie, de la mer, du tonnerre, ils jouent des airs sur des violons, des guitares, sonnent les cloches, exécutent de magnifiques morceaux de musique militaire, etc.; d'autres fois, sur la demande des assistants, des meubles de toute dimension se déplacent, ou adhèrent au sol sans pouvoir être déplacés. D'énormes tables, chargées de plusieurs centaines de livres, parcourent les appartements, s'inclinent de plus de quarante-cinq degrés sans que les objets se renversent; d'autres dansent sur un pied, malgré le poids de plusieurs personnes qu'elles entraînent. Des hommes sont subitement transportés d'une chambre à l'autre, enlevés en l'air, ils y demeurent quelque temps suspendus. Des mains sans corps sont vues, senties, apposent des signatures de gens trépassés, écrivent sur des papiers dont nul ne s'est approché. On voit des formes humaines diaphanes, on entend des voix; des porcelaines se brisent, des étoffes se déchirent, des vases se renversent, des bougies s'allument et s'éteignent, des appartements s'illuminent et rentrent dans l'obscurité, des fenêtres sont brisées à coups de pierres, des femmes sont décoiffées, etc.; on n'en finirait pas. (V. *Le myst. de la danse des tables dévoilé*, p. 8-10.)

Les faits rapportés sont-ils vrais?

Pour plusieurs faits, que l'on suppose, si l'on veut, l'exagération, le mensonge, il n'est pas moins constant qu'un très-grand nombre d'entre eux sont si authen-

tiques, qu'on ne peut les révoquer en doute sans attaquer les personnages les plus éclairés et les plus honorables : magistrats, médecins, professeurs, évêques, ministres du culte, etc., etc. ; une foule d'ouvrages les publient. — Dans un seul catalogue, on compte quarante publications : l'une, de huit cents pages, contient les révélations de J. Davis ; en 1852, elle était à sa onzième édition ; une douzaine de revues et de journaux étaient consacrés à ce sujet en 1853. Ceci suffit pour donner une idée de sa publicité en Amérique. Nous n'ajouterons rien de plus pour le moment, les preuves surabonderont plus loin.

Conditions voulues pour les manifestations. Communications des esprits.

Il n'y avait que certaines personnes qui fussent des intermédiaires obligés ; on les désigna sous le nom de *médiums ;* rien ne les indique d'avance, ils se révèlent tout à coup, ou bien d'autres *médiums* les indiquent ; ils appartiennent à tout âge, à toutes les conditions, sont de tout sexe, et incrédules ou croyants. On a vu parmi les *médiums* un juge de la cour suprême, plusieurs ministres de diverses sectes, et, à côté, des gens illettrés, des sauvages et des hommes dépravés, etc. Les manifestations sont souvent fortuites, et il y en a eu jusque dans un temple protestant.

Des *médiums* très-développés obtiennent presque toujours à volonté et partout les manifestations. On forme habituellement des cercles spirituels ; les personnes disposées à servir d'instruments passifs se réunissent avec les *médiums* et attendent ces manifestations, qui ont lieu d'une manière ou d'une autre ; il faut quelquefois des séances de plusieurs heures pour être exaucé ; cela dépend des dispositions et de la mo-

ralité des membres. Quand quelqu'un déplaît aux esprits, ils refusent; d'autres fois, à la grande frayeur des assistants, s'il y a des incrédules, on entend des coups terribles.

On appelle *rapping médiums* ceux qui conversent au moyens de coups, dont le nombre désigne les lettres de l'alphabet. Un mode de communication plus simple fut ensuite adopté; les *médiums* servirent d'instruments : alors les uns, sous l'influence de l'esprit, tombent dans un état automatique; les esprits, disposant à leur gré de leurs organes, répondent aux questions verbales ou mentales par des mouvements spasmodiques de la tête, du corps, des doigts avec tant de rapidité, qu'il est difficile de les suivre; chez d'autres (ce sont les *writing médiums*) une roideur tétanique saisit leur bras, qui, armé d'une plume ou d'un crayon, sert d'instrument passif aux esprits pour écrire ou dessiner ce qu'ils veulent faire connaître, ce qui forme parfois des volumes entiers; l'intelligence des *médiums* y reste étrangère.

Les *speaking médiums* sont de vraies pythonisses qui d'une voix différente de la leur, éveillées ou endormies, prononcent les paroles mises dans leur bouche; ceux qui ont voulu résister sont tombés dans de violentes convulsions.

On a entendu des *médiums* prononcer des discours entiers complétement opposés à leurs opinions politiques ou religieuses; on a prétendu que d'autres avaient écrit et parlé des langues inconnues. — Ils voient quelquefois les esprits, ou des scènes, des tableaux animés; d'autres imitent la figure, la tournure, les gestes de gens qu'ils n'ont jamais vus.

Les esprits prétendent être les âmes des parents ou des amis de ceux qui les interrogent, ou de person-

nages qui ont joué un grand rôle, ou de quelques réformateurs; ils mettent même en scène de saints personnages, et jusqu'aux damnés et aux démons.

Mais ces esprits qui fournissent à ceux qui les consultent des preuves surprenantes de leur identité, par le style, l'écriture, la signature et les révélations de secrets ; qui leur donnent des conseils sur les dangers qui les menacent, sur leur santé, sur les réformes à opérer dans leur caractère ou leurs habitudes; qui montrent une connaissance si parfaite de tout ce qui concerne eux ou leurs parents ou amis, qui leur révèlent même l'avenir, prévoient les crises, indiquent les traitements comme les somnambules les plus clairvoyants, etc., ces esprits commettent parfois les erreurs les plus grossières de faits, de dates, de lieux, et semblent ne pouvoir répondre à la moindre question.

Malgré leur ignorance vraie ou feinte, on voit ces êtres bizarres rappeler d'anciens faits oubliés ou ignorés de tous les assistants, dire ce qui se passe au loin avec des détails très-circonstanciés et d'une exactitude incroyable, dicter sur des questions philosophiques, politiques, morales, scientifiques, des essais en prose ou en vers, et parfois des volumes entiers contenant des choses remarquables très-supérieures à la capacité du *médium,* mais jointes à des idées communes, frivoles, incohérentes ou absurdes, qui déconcertent le consultant.

Les communications spontanées des esprits portent presque toujours sur des questions religieuses; quoique révoltantes par leur fausseté, leur immoralité ou obscénité, quelquefois le style s'élève au sublime en parlant de Dieu, de ses attributs, de ce qu'on lui doit, des devoirs envers le prochain, etc. Ils déclament vivement contre la bigoterie, le fanatisme et l'esprit de

secte. Plusieurs esprits avouent hautement que le but de leurs manifestations est d'anéantir toutes les sectes chrétiennes, dont les dogmes sont traités par eux de superstitions honteuses; ils veulent faire table rase de toutes les institutions religieuses, politiques et sociales et élever sur leurs ruines un culte basé sur la *vérité* et la *raison*, c'est-à-dire le déisme ou le panthéisme, auquel ils conservent le nom de christianisme. Jésus-Christ est vénéré par eux comme ayant été inspiré de Dieu pour sauver le genre humain; mais ils ne croient ni à sa divinité, ni au péché originel, ni à l'existence du démon, ni surtout à la perpétuité des peines. Les hommes dégagés de leur corps, avant d'arriver au ciel, continueront de s'instruire, de se perfectionner dans des sphères spirituelles successives. On jouira dans le ciel d'un bonheur sensuel, — c'est le paradis de Swédenborg; — des trépassés évoqués par les magnétistes spiritualistes ont dit faire tout ce qu'on fait ici-bas, avec la différence que les désirs sont aussitôt satisfaits que conçus.

Il devient d'autant plus difficile d'exposer ici toutes ces folies, que les esprits usent d'une grande prudence pour ne pas trop froisser les opinions ou les croyances; ils changent de langage, et ont même avoué quelquefois qu'ils voulaient ménager les préjugés de néophytes trop imbus des idées chrétiennes; ils prédisent que bientôt, par suite de la communion universelle qui va s'établir entre le ciel et la terre, les hommes seront par la pensée, la vue et l'ouïe en relation constante avec les esprits : ce sera l'âge d'or, le monde moral et le monde physique changeront. — Les rêveries du fouriérisme seraient réalisées. (*Ibid.*, p. 11-20.)

Professions de foi des esprits.

Leurs professions de foi sont infinies, car ils les modifient avec beaucoup d'habileté selon les personnes; il en résulte que ces esprits sont entre eux en contradiction et qu'ils s'accusent réciproquement de mensonge et d'imposture. A la confiance absolue a succédé la défiance, on a vu alors que les morts trompaient comme les vivants; qu'il fallait du moins savoir discerner les esprits, car il en est qui n'interviennent que pour tromper. D'autres fois ces esprits ont accusé les *médiums* de ces contradictions et de ces erreurs, leur ont reproché de n'être pas assez passifs, de mêler leurs pensées à celles qu'on leur suggère, et ont dit que plusieurs *writing* et *speaking médiums* sont hallucinés par leur imagination, par une action magnétique étrangère, que les Américains nomment *suggestion biologique* ou *psychologique;* ils disent aussi que parmi les esprits[1] qui appartiennent aux sphères inférieures, il en est qui sont immoraux, menteurs, ignorants, orgueilleux, absurdes, ne méritant nulle confiance. (*Ibid.*, p. 20-22.)

Progrès des manifestations des esprits en Amérique.

Le spiritualisme, dans cinq années seulement, a fait tant de progrès en Amérique, que ses sectateurs se répandirent sur toute la surface de l'Union. Grand nombre de villes eurent des cercles spirituels. On comptait en 1853 déjà cinq cent mille spiritualistes

1. C'est ainsi que les esprits se tirent d'affaire, quand Dieu les force de se dévoiler; de sorte que celui qui ne s'attache pas à la doctrine chrétienne, continue de tomber dans de graves erreurs.

qui communiquaient avec les esprits[1]; chaque jour, écrivait-on, les voit se multiplier, et dans une classe qui s'était jusque-là obstinée à fermer les yeux devant le spiritualisme, quand il se présentait sous d'autres formes. On crut d'abord à l'électricité; puis, ébahi de la trouver si intelligente, on vit bientôt qu'on était en rapport avec les esprits, niés naguère avec tant de persistance : alors les consulter en toute circonstance devint une occupation journalière. Cependant ils rencontrèrent de nombreux opposants, qui soutenaient que les *médiums* frappaient les coups eux-mêmes, mais on fut obligé de rejeter ce moyen d'explication : — « C'est donc l'électricité, disaient-ils; » — mais le moindre élève en physique riait en les entendant... — « Eh bien! c'est le magnétisme. » — Il y a du vrai, mais la théorie des fluidistes n'explique pas le phénomène; il faut admettre une intelligence, et MM. Billot, Cahagnet, etc., auront gagné une cause qui n'aurait pas dû avoir besoin de ce dernier événement. Il y avait aussi l'hypothèse de l'âme humaine agissant à son insu sur la matière et lui communiquant une intelligence supérieure à la sienne, mais c'est une hypothèse absurde qui devrait révolter la raison.

Le clergé protestant, qui avait d'abord nié ou ridiculisé, forcé de reconnaître les faits, s'est ému et a proclamé, dans les chaires et dans les journaux, que ces manifestations étaient l'œuvre du démon; le clergé catholique en fit autant et avec plus de succès; l'admi-

1. Le *Spiritual Register* (journal de la croyance spirite en Amérique) estimait, peu d'années après, le nombre des spirites dans les États-Unis à 1 million 284,000. — Il comptait 1,000 orateurs, 40,000 *médiums* publics ou privés, 500 livres et brochures, 6 journaux hebdomadaires, 4 mensuels et 2 demi-mensuels. (V. *Bibliographie de la France*, Chronique, n° 12, 22 mars 1862, p. 87.)

nistration elle-même s'en préoccupa, tant le mal était grave. Un grand jury, réuni à New-York, où il y avait, en 1852, quarante mille spiritualistes, provoqua, malgré la liberté qui règne aux États-Unis, des mesures pour faire cesser les cercles (*Ibid.*, p. 22-25), et dans la séance du 17 avril 1854 du sénat de Washington, une pétition couverte de quinze mille signatures[1] fut adressée à l'assemblée; le rapporteur, M. Shields, fit un rapport que l'on regrette de ne pouvoir transcrire, il y est dit que « de telles aberrations sont dues à un dérangement partiel des facultés intellectuelles, etc. » Mais les convictions basées sur des faits sont plus puissantes que les arguments et même que l'autorité civile. Les arguments furent trouvés mauvais, et l'autorité compta plusieurs de ses membres parmi les spiritualistes. — On signalera plus loin le danger de ces manifestations spirituelles en Amérique.

Après cet exposé général, on citera, dans quelques pays de l'Union américaine, quelques-uns seulement de ces faits, mais si raccourcis, si tronqués, qu'ils sont moins propres à satisfaire la curiosité du lecteur qu'à prouver très-substantiellement ce qu'on vient de lire.

Exposé détaillé des manifestations des esprits.

On sait que la famille Fox s'était établie à Rochester. Dans le journal hebdomadaire de cette ville (le *Rochester Daily Magnet.*, 26 février 1850), on lit *in extenso* ce qu'on va citer ici très-succinctement.

M. Draper avait vu les faits en question si souvent, et les avait tellement examinés que, son scepticisme

1. Ces quinze mille signatures attestent les faits, les décrivent et demandent qu'une commission soit nommée pour les examiner. (V. *La table parlante*, mai 1854, p. 88-89.)

ayant été entièrement détruit, il voulut avoir sur eux de nouvelles indications par une somnambule de sa famille; celle-ci voit l'âme de Franklin, qui lui dit de faire venir les demoiselles Fox, et qu'alors il communiquera avec M. Draper. — Le 15 février 1850, les demoiselles Fox sont appelées, sans les prévenir de l'expérience, et on invite avec elles différentes personnes; mais la séance n'eut lieu que le 20 février, et la société fut divisée en deux groupes dans deux appartements. — Ces conditions et d'autres étaient imposées par l'âme de Franklin. — Des bruits télégraphiques se firent entendre dans les deux pièces, et si fort, que mademoiselle Fox, effrayée, demanda à la voyante ce que cela signifiait. — « Il essaye (Franklin) ses batteries, » répondit madame Draper, mise en somnambulisme d'après l'ordre de Franklin. — Bientôt le signal demande l'alphabet, et on dit : « Mes amis, maintenant je suis prêt. Il y aura de grands changements dans le cours du dix-neuvième siècle; les choses qui vous paraissent maintenant obscures et mystérieuses deviendront claires... Des merveilles vont être révélées, le monde sera illuminé. »

« Je signe : BENJAMIN FRANKLIN. »

Les coups entendus dans l'autre appartement furent interprétés de la même manière. C'est ce que constate un document signé par tous les témoins. (V. *La table parlante*, juin 1854, p. 110 et suiv.)

Le Courrier des États-Unis du 18 juin 1852 contient une lettre datée de Saint-Louis, dans laquelle on raconte que les demoiselles Fox ont comparu dans l'amphithéâtre de l'École de médecine de l'université de Missouri devant cinq à six cents personnes. La réunion était présidée par un ancien maire de la ville opposé à la doctrine nouvelle. Ces demoiselles furent

placées sur la table de dissection, de manière à ce que le moindre de leurs mouvements ne pût échapper à personne. L'assemblée muette dans son attente les contemplait. Un dialogue par *oui* et *non* s'est alors établi entre le doyen de la Faculté et les esprits qui ont répondu fort à propos aux questions scientifiques par de légers coups de marteau... Les demoiselles Fox étant isolées ensuite sur des tabourets de verre, les bruits ont continué, et on a vu que le galvanisme et le magnétisme terrestre n'y étaient pour rien. M. le doyen, vieux matérialiste, a déclaré qu'il croyait à la présence des esprits, etc. (*Ibid.*, p. 90-91.)

Un pasteur protestant, M. Hammond raconte ce qu'il a vu chez les demoiselles Fox. — A peine assis, on entendit des bruits qui augmentèrent de rapidité et d'intensité, jusqu'à ce que la salle entière fut agitée d'un tremblement... Ayant tous les mains posées sur la table, celle-ci s'éleva en l'air; voulant la retenir, elle s'échappa, et fut transportée à une distance de six pieds. Il n'y avait ni fil ni corde pour la traîner; la table revint. La famille Fox entonna le chant des esprits, et cette table battait la mesure; une main transparente se présenta devant le visage du pasteur, et lui tira une mèche de ses cheveux; une main, très-froide, s'appliqua sur son visage; il sentit plusieurs coups sur le genou gauche et les épaules, sa chaise fut entraînée avec lui. Un morceau de carton parcourut la chambre en tous sens, le store d'une fenêtre se roula et se déroula, un sopha dansa violemment, un rouet tourna tout seul, etc.; M. Hammond, entre autres choses, sentit une violente vibration dans le parquet, comme si elle eût été causée par la chute de plusieurs tonnes. Tous les objets de la chambre en tremblèrent. (*Ibid.*, p. 92-93.)

M. Rogers, dans sa *Philosophy of mysterious agents, human and mundane,* rapporte des expériences faites à Boston en 1853. L'auteur cite les noms des expérimentateurs; parmi eux figurent des savants, des professeurs qui ont signé le procès-verbal; M. Hume ici était le *médium.*

La table se meut avec force, s'avance sur eux, les repousse; MM. Edwards et Wells luttent en vain contre le pouvoir invisible qui l'anime; quoique pressée, elle s'élève en l'air et y flotte quelques secondes. M. Wells s'assoit sur ce meuble, qui le secoue violemment; elle se lève sur ses deux pieds, s'y maintient durant trente secondes; nul ne la touchait. Trois personnes s'y assirent et furent promenées dans diverses directions; un choc puissant de temps en temps se fait sentir, le plancher tremble; il semble qu'un tonnerre lointain ébranle les meubles. M. Hume supplie les assistants de lui tenir les pieds et les mains; un flot de lumière les environne.

Le 10 mars 1850, le docteur Phels et sa famille, revenant du service divin, furent fort surpris du désordre du mobilier de leur logis; dire que sept ou huit fantômes vêtus avec les tapis des chambres ou des vêtements, étaient agenouillés chacun devant une bible, suffit ici; on ferma les portes de cette chambre, dont on prit la clef, mais chaque jour il se fabriquait de nouveaux fantômes, et si vite qu'on ne pouvait deviner qui les avait confectionnés et comment on avait pu le faire; trois minutes avant, on avait vu les matériaux qui les avaient formés, si artistement que la main la plus habile en eût seule été capable. Durant ces faits, l'enfant de M. Phels, âgé de douze ans, fut soulevé de terre et transporté d'une chambre à l'autre, et l'escalier s'entr'ouvrit avec un bruit effrayant. Une autre

fois, après le souper, la table chargée fut soulevée de terre par trois fois et retomba avec fracas; assiettes et plats s'entre-choquèrent violemment sans se briser. En peu de jours plus de quinze cents personnes visitèrent la maison du docteur, et on ne put rien découvrir.

Phels, dans une lettre adressée à la presse de Boston, évalue à trois mille environ le nombre des faits de ce genre arrivés chez lui seul, et offre sa maison et son contenu à quiconque pourrait accomplir des faits semblables. M. H. Spicer les raconte plus au long dans un ouvrage publié à Londres en 1853 (*Sights and sounds*, *the mystery of the day*).

Le juge Edmonds [1], ancien président du sénat de New-York, un des hommes les plus généralement considérés et respectés aux États-Unis, qui s'était moqué toute sa vie de la croyance aux esprits, ayant eu dans une première séance une apparition de sa femme, revint à une seconde pour approfondir sérieusement des faits aussi extraordinaires, et le fit avec la prudence et l'habileté d'un homme habitué aux recherches judiciaires. Il voulut des faits plus significatifs que des coups frappés et des rotations de table.

Le 21 mai 1852, l'assemblée se tenait chez M. Partridge, de New-York, vingt personnes s'y trouvaient. On joua du piano, et les coups battirent la mesure exactement et furent suivis d'étranges soubresauts de toutes les tables et chaises, dont plusieurs furent transportées et remises à leur place. — Ce qui suit est plus étrange. La chambre ayant été rendue obscure, des flammes phosphorescentes jaillirent, formèrent des nuages lumineux et mobiles, des étoiles brillantes, etc.

1. Fils du général de ce nom, né en 1799.

L'éclat et l'intensité de ces démonstrations augmentèrent et durèrent trois heures. Le juge Edmonds tombe au pouvoir des esprits qui lui révèlent des choses extraordinaires..., enfin des instruments de musique ensemble ou séparément, par terre ou dans les airs, forment un concert admirable pendant lequel la mesure fut battue comme par la main du plus habile chef d'orchestre. A une réunion suivante, la voix d'un être invisible annonce à M. Edmonds qu'il deviendra *médium*. Et il devint en effet un *médium*, un lucide du premier ordre. (V. *La table parlante*, mai 1854, p. 93-94.)

M. de La Roche-Héron dit « que, à la Nouvelle Orléans, on entoure une table, mais le nombre ne doit pas excéder douze personnes; on adresse une invocation aux esprits en les invitant à s'emparer de l'un des assistants. Quelquefois l'esprit est rétif; d'autres fois, après un quart d'heure d'attente, un assistant est saisi d'un tremblement nerveux, sa main s'agite, il demande une plume, sa main trace d'abord des jambages indéchiffrables. Les caractères peu à peu se forment, et l'inspiré, dont la main est dirigée par les esprits, fait connaître ce qu'il ignore lui-même, et écrit dans des langues qu'il n'a jamais apprises. Des enfants en bas âge, qui ne savent pas écrire, tracent des pages entières d'un style irréprochable en anglais ou en français.

M. de La Roche-Héron a vu et expérimenté lui-même. S'étant transporté le 2 avril 1852, en compagnie d'un ami fort intelligent, consul d'une des puissances européennes, à New-York, chez madame Brown, sœur aînée des demoiselles Fox, le domestique les conduisit au salon. Madame Brown ne les connaissait pas. Tandis que les dames prenaient le thé, ils scrutèrent ce salon dans tous les sens, et n'y virent ni trappes, ni fils mé-

talliques, ni conduits acoustiques; bientôt la société arrive, et on s'assied autour d'une longue table. — « En attendant l'arrivée des esprits, dit madame Brown, on peut causer de choses indifférentes, » ce qui fut fait; mais bientôt des coups se font entendre dans la table, dans le parquet, au plafond et sur les vitres. Les tapotages deviennent aussi forts qu'un roulement de plusieurs tambours. — Les esprits sont arrivés. — On examine les tapis, les planches... On demande que les sons se fassent entendre successivement dans tous les lieux ou objets qu'on désignera; on pose une cinquantaine de questions sur des faits, des noms, des dates inconnus en Amérique. — Réponses sans aucune erreur; — « on indique les maladies qu'ont eues nos parents, dit le narrateur, les causes de leur mort et d'autres détails d'une précision prodigieuse. (*Ibid.*, p. 94-96.)

La *Revue rationnelle*, publiée par le célèbre Robert Owen, en Angleterre, a rapporté la relation de M. Tallmadge, sénateur aux États-Unis, datée de Baltimore le 12 avril 1853. Les communications que reçut ce magistrat de l'esprit de John C. Calhoun lui parvinrent, dit-il, tantôt par coups, tantôt par écrit, ou de vive voix.

En février 1853, à Washington, l'esprit de Calhoun s'annonça chez les demoiselles Fox; M. Tallmadge écrivit, sans la montrer, la question suivante : « *Pouvez-vous, par quelque phénomène physique, me confirmer la vérité des révélations?* » L'esprit lui répondit qu'il le ferait le lundi suivant à telle heure. — Cette réponse se fit lettre par lettre.

Au jour indiqué, Calhoun fit écrire « que le but des manifestations était de rapprocher les hommes, en convainquant les sceptiques de l'immortalité de l'âme. »

M. Tallmadge remarque que l'esprit de Channing en 1850 à Bridge-Port, fit une réponse absolument semblable à celle de Calhoun. — Pendant la communication, poursuit le narrateur, la table se déplaça dans un sens et dans un autre, marcha toute seule, s'arrêta, revint, repartit, leva un de ses côtés, redescendit et ne bougea plus. Cette table, où pouvaient dîner douze personnes, était fort lourde, « et personne de nous ne la touchait, ajoute M. Tallmadge. » Il essaya de la soulever, trois dames se joignirent à lui et ne purent en venir à bout. Ayant demandé aux esprits la permission de le faire, il y parvint seul sans difficulté. Une conversation s'établit avec les esprits, et les phénomènes suivants se manifestèrent : M. Tallmadge se plaça au centre d'une autre table, et trois dames se mirent sur les côtés. Bientôt cette table fut suspendue en l'air à six pouces du sol; après avoir balancé l'expérimentateur, elle se reposa ensuite doucement.

A une réunion subséquente, l'esprit de Calhoun invite à apporter trois sonnettes et une guitare; les sonnettes commencent une espèce de carillon et se règlent sur de nombreux coups qui se font entendre comme une marche. — Les coups s'arrêtent, bientôt les sonnettes s'agitent violemment, sautent de tous côtés, et les coups laissent des marques sur le bois. La guitare placée sur un tiroir résonne d'abord doucement et délicieusement, puis énergiquement; les sons s'affaiblissent, se renforcent, et cessent comme s'ils s'éloignaient. « Jamais on n'a rien entendu de si suave, dit M. Tallmadge. » — On parlait d'électricité, mais il ne voit pas qu'on puisse attribuer tous ces phénomènes à l'électricité. — La table écrivit : « *C'est ma main qui a touché vous et la guitare.* JOHN C. CALHOUN. »

Une autre fois, en présence des généraux Hamilton

et Waddy Thomson, des faits non moins extraordinaires furent produits avec une Bible. Mais forcé de trop abréger les faits, on préfère souvent les omettre.

« Une autre fois, continue M. Tallmadge, nous étions assis chez mesdemoiselles Fox ; invité à mettre sur un tiroir du papier et un crayon, on entend un bruit, et des coups signifiant qu'il faut prendre et tailler ce crayon ; mais ce crayon disparaît et on le trouve loin de là ; il est cassé. On le taille, on le replace. On entend de nouveau du bruit, on regarde le papier ; il a reçu des marques du crayon, mais rien d'écrit. — Il fut communiqué par l'alphabet que l'esprit n'avait pas assez de force pour écrire, il voulait montrer seulement qu'il le pouvait ; « si vous revenez vendredi à sept heures, ajouta-t-il, j'aurai plus de force. — John C. CALHOUN. » — On n'y manqua pas, et on demanda à l'esprit d'écrire de manière à faire reconnaître son écriture. — Un mouvement rapide se fait entendre ; le crayon est tombé sous le tiroir, la feuille de papier est dérangée, et dessus est écrit : « *I'm with you still.* (*Je suis encore avec vous.*) »

La phrase est montrée au général Hamilton, ancien gouverneur de la Caroline ; au général Waddy Thomson, ancien ministre à Mexico ; au général Robert Campbell, consul à la Havane ; à d'autres intimes amis de Calhoun et à un de ses enfants. Tous disent que c'est bien son écriture : Hamilton fait de plus observer que Calhoun avait l'habitude d'écrire *I'm* pour *I'am.* M. Tallmadge ajoute « qu'il y aurait des volumes à écrire sur tout cela ; il y trouve une preuve irréfragable de l'immortalité de l'âme, du pouvoir qu'ont les esprits de revenir et de leur aptitude à communiquer avec leurs amis et leurs parents. » (*Ibid.*, p. 123 et suiv.)

Terminons ce faible échantillon par quelques lignes extraites d'un long article venu de Saint-Pierre (Martinique.)

« Je n'écris rien que vous ne puissiez voir et toucher, dit l'auteur. Mon but est d'avertir, de guider. Je crois que le monde est à la veille d'*une grande épreuve morale*... L'homme verra bientôt la vanité de ses prétentions et de sa fausse science. Ce prodige est évidemment l'avant-coureur d'un événement considérable dans l'ordre moral, etc. »

L'auteur rapporte ensuite les révélations d'une femme décédée, protectrice d'un jeune homme et guide de sa jeunesse. Elle s'était manifestée sous la forme d'un ange de salut voltigeant autour de son protégé en lui adressant de salutaires exhortations. Cette âme s'exprimait comme un théologien ; à la question si dans le somnambulisme le sujet peut voir les âmes, elle répondit : « que le magnétisme l'ayant dégagée des liens de la matière, elle communique avec les autres *spiritualités*... »

Des esprits menteurs intervinrent, qui firent naître dans l'esprit du jeune homme des doutes sur la sincérité de la bonne âme ; mais celle-ci ne se rebuta point, elle voulait conduire son protégé aux pieds d'un prêtre. Le jeune homme ne pouvant distinguer le vrai du faux, troublé, impatienté, lui dit brusquement : « Faites-moi trouver mon portefeuille égaré... » — Allez au prêtre, répond l'ange. Je suis ici pour votre salut. — « Non, réplique le jeune homme ; vous êtes, comme les autres, un esprit de mensonge, allez-vous-en ! »

L'ange partit, et on l'a vu dans les expériences voisines recommandant aux prières son protégé. (*Ibid.*, nov. 1854, p. 261 et suiv.)

Des faits qui ont eu pour témoins des millions de

personnes de toutes conditions dans toute l'Union, qui ont convaincu les plus sceptiques, les plus opposés à la croyance aux esprits, ne peuvent être rejetés[1]. Abordons maintenant le danger de ces manifestations signalé dans plusieurs journaux et par M. Henri de Courcy, qui a vu lui-même les faits en Amérique.

Danger des manifestations ; leur extravagance.

« Cette criminelle superstition, dit M. de Courcy, a fait des progrès déplorables, la presse s'effraye de la démoralisation et des périls dont elle menace le pays ; il faut en excepter les journaux socialistes. Ce spiritualisme cache l'indifférence religieuse ou même la plus complète impiété ; les esprits disent que la Bible est un tissu d'impostures, que toutes les religions sont fausses, que les hommes doivent procéder à un *partage égalitaire* des propriétés : le peuple s'y laisse prendre, et le protestantisme, après avoir éteint sa foi, le livre sans défense aux faux prophètes. (V. *Le correspondant,* 10 août 1852, p. 538.)

Beaucoup de ces esprits prêchent une sorte de panthéisme. Le *Spiritual Telegraph* du 25 juin en fournit une preuve dans son tableau des quatre périodes de la vie humaine, que M. Fowler, réveillé par les esprits le 22 mai 1852, fut sommé d'écrire tel qu'il serait dicté.

1. Il est dans l'habitude journalière d'un grand nombre de personnes sérieuses, aux États-Unis, de consulter les esprits, d'aller prendre leur avis comme celui d'un ami. (V. *Le myst. des tables,* p. 23.)

Des *médiums* très-ignorants écrivent, avec une rapidité quintuple de la vitesse ordinaire, des manuscrits en hébreu et en sanscrit. Serait-il possible de nier des faits surhumains que tout le monde voit?

Le *Boston Pilot* du 1er juin remarque que cette superstition s'est tellement répandue, que l'on trouverait difficilement un village qui n'en fût infecté. Dans beaucoup de petites villes, plusieurs familles sont possédées; des *médiums* se livrent à ce commerce infâme. La plupart, parfois endormis du sommeil mesmérique avant de communiquer avec les esprits, deviennent hagards, puis fous, idiots ou stupides... Il n'y a pas de semaine où l'on n'apprenne des suicides. Ces *médiums* donnent des signes non équivoques d'une possession véritable. — D'ici à peu d'années, ajoute cette même feuille, le mal, qui se répand avec rapidité, aura produit d'affreux résultats; il gagne du terrain parmi les protestants. Il est rare que les catholiques consentent à devenir *médiums*.

Les journaux des États-Unis rapportent sans cesse des cas de suicide ou de folie amenés par ce commerce avec les esprits.

On lit dans le *Courier and Inquirer* du 10 mai : « Six personnes ont été admises à l'hôpital des fous de l'État d'Indiana le mois dernier; la cause est attribuée aux *esprits frappeurs*. »

Dans le *Herald* du 30 avril, on lit que M. Junius Alcott, citoyen respectable d'Utica, s'est pour la même cause volontairement précipité dans une roue de moulin, qui l'a instantanément broyé.

Le *Courier and Inquirer* du 18 juin dit que chaque jour les journaux rapportent des exemples de cette horrible influence.

Le *Saint-Louis Despatch*, 26 mai, rapporte qu'un gentleman de l'État d'Illinois, homme considéré, père de plusieurs enfants, conservait un pieux souvenir d'une femme qu'il avait perdue, et dont la réputation était intacte, mais, d'après les révélations faites à un

médium, tous ses enfants étaient illégitimes. Dominé par la persuasion que ces esprits ne trompent pas, cet homme déshérita ses enfants, et perdit toute affection pour eux. (*Ibid.*, p. 539-545.)

La Table tournante, dans son numéro du 30 avril 1854, dit aussi « que l'Amérique du Nord est envahie; que, à part quelques millions de catholiques, ce vaste continent, peuplé de sectes hérétiques innombrables et d'une foule de véritables païens, est un terrain bien préparé pour l'invasion de Satan. Les suicides et les aliénations s'y multiplient par milliers, les familles s'y désunissent. On voudrait, continue-t-on, pouvoir dire que c'est le fruit de la jonglerie et du charlatanisme; mais il faudrait alors soutenir que des millions d'individus sont à la fois fous et hallucinés[1]. »

Il est inutile de faire observer que l'on retrouve ici le même agent qu'on a signalé chez les hérétiques des premiers siècles et du seizième; chez les camisards du dix-septième et les convulsionnaires au dix-huitième siècle: aussi ce sont toujours les mêmes espérances, les mêmes extravagances mystiques, les mêmes menaces.

M. Guillaume Depping dit que dans un grand meeting tenu en 1852, on décréta la fondation de *communautés harmoniques* ou *cercles spirituels*. Chaque communauté doit être organisée sur le modèle du corps humain. Le président est le cerveau; les vice-présidents, le nez et la bouche; les secrétaires, les yeux et les oreilles. Un des assistants lut un rapport authentique sur un congrès d'esprits auquel il avait

1. Serait-il déraisonnable de penser que l'horrible guerre civile qui déchire les États-Unis, pourrait bien être un de ces fruits amers produits naturellement par la tolérance coupable, ou par la recherche criminelle des communications avec les mauvais esprits?

assisté; un second communiqua une lettre qu'il venait de recevoir des esprits de Washington, de Franklin et autres défunts célèbres; un troisième s'écrie qu'il faut abolir le mariage et la famille; une grosse Irlandaise contredit l'orateur; une femme s'écrie : « Écoutez ce que j'ai fait depuis l'âge de douze ans!... *Oh! faites pénitence, mes amis, car le jour approche!* » Sur quoi l'un secouant la tête par saccades, fait le moulinet avec son bras; un autre se roule par terre. Celui-ci tourne comme un tonton; celui-là écrit les révélations célestes, etc. (V. le docteur Roubaud, *La danse des tables*, p. 17-19.)

Quelle Église, quelle croyance, quel culte! — Excitation cérébrale, folie, disent ceux qui se refusent encore à examiner ces prodiges... Manifestations divines, religion nouvelle, état politique et social nouveau, disent les uns; c'est l'Antechrist, le bouleversement général, s'écrient d'autres.

Maintenant, qui pourrait croire que l'Europe éclairée, l'Europe si fière de son progrès des lumières, ait pu donner l'étrange spectacle d'hommes savants qui consultent sérieusement les esprits, et d'autres savants qui prétendent expliquer physiquement ces phénomènes; ou — aberration plus grande peut-être, — qui persistent encore à les nier. Arrivons donc à l'exposition succincte des faits, les théories suivront ainsi que leurs appréciations.

Comme exposé général, bornons-nous à dire que, pour la masse, les tables tournantes n'ont été qu'un amusement. — « Un fluide, ont dit les savants, émané des expérimentateurs, fait tourner les tables. » — Chacun a voulu s'en assurer. Jeu d'enfant pour le vulgaire, et rien de plus, dont il devait bientôt se lasser; essai plus sérieux pour d'autres qui ont poussé plus loin les

expériences, ceux-ci ont vu se manifester dans les tables des phénomènes de pensée, d'intelligence et de raison. Poussées plus loin encore, il s'est manifesté, ce qu'on vient de lire dans l'exposé des faits américains, des prodiges stupéfiants, parfois terribles.

Dans cette esquisse, pour n'être pas trop long, on évitera les mille détails curieux des séances. On ne citera dans les faits que ce qui est absolument indispensable pour découvrir l'agent qui les produit et juger les diverses théories.

Les tables animées en Chine.

Avant de passer en Europe, que le lecteur veuille bien jeter avec nous un coup d'œil sur la Chine.

Les tables divinatrices sont consultées par les Chinois, on a pour garant le journal publié en Chine par la colonie anglaise de Hong-Kong. — Le docteur Mac-Gowan, de Ning-Po, dit dans l'*Overland China Mail* (juin 1854) qu'à mesure qu'il connut mieux le langage et les mœurs des Chinois, il fut frappé des rapports qui existaient entre les Orientaux et l'Occident. Quand il sut que les tables tournantes excitaient l'attention de nos savants, examinant ce qui se passait en Chine, il y vit les mêmes faits, avec cette différence que la table tournait en Chine les pieds en l'air. Le *médium* lit une formule qui est à peu près ceci : « Ciel! supplie le ciel, terre! supplie la terre de t'accorder sa puissance; dragon vert de la gauche, tourne à gauche; dragon vert de la droite, tourne à droite... Si tu manques, j'appelle *Ling*[1] le Jaune, le chef de l'espace, pour vous

1. Le *Ling*, chez les Chinois, est aussi la partie la plus épurée, la plus intelligente de l'âme humaine. Son union avec le *Houen*, — l'âme inférieure, — compose l'âme, qui n'est pas purement spirituelle, mais composée de ce qu'il y a de plus subtil dans la matière.

flageller, etc. » Alors la table se meut. Le sceptique mais très-loyal docteur expérimenta et fut convaincu; un des opérateurs reçut, dit-il, dans les évolutions du meuble, un coup si violent dans la jambe que l'os fut presque à nu. Il ajoute qu'il n'y a peut-être pas un seul Chinois idolâtre, juif ou chrétien qui ne soit convaincu que ce meuble est gouverné par des esprits surnaturels. C'est par le moyen des coups frappés que le vulgaire se met en rapport avec eux; mais les classes supérieures recourent à l'écriture; on adapte un crayon, par exemple, à un panier.

Quoique l'explication du docteur soit celle que nous verrons donnée par nos savants, la conviction de tous les Chinois est d'en assigner la cause aux esprits; ils affirment qu'en les évoquant comme on le doit, on obtient presque infailliblement la révélation des choses secrètes et de faits mystérieux. Nous renvoyons à M. Des Mousseaux dans ses *Médiateurs de la magie* (p. 60-64 et 307), où ce savant auteur aborde des détails curieux qui devaient ici nous échapper : disons seulement que les grands maux qui résultaient de ces pratiques ont engagé l'autorité à les défendre.

CHAPITRE V

Importation du spiritualisme américain en Europe. (Allemagne, Angleterre, etc.)

Les faits merveilleux d'un ordre transcendant étaient niés en France, comme on l'a dit, malgré des témoignages qui avaient cependant trop de valeur pour qu'il en fût ainsi. Le surnaturel en général était si méprisé, si peu digne d'occuper nos fortes têtes entièrement livrées à la politique, aux sciences, au négoce, à l'agronomie et à tout ce qui concerne les nécessités de la vie matérielle, que les quarante mille spiritualistes de New-York, les trois cents cercles spirituels de Philadelphie et ceux enfin des États-Unis entiers, étaient complétement ignorés. Depuis une année, toutes les revues, tous les journaux d'Amérique étaient remplis des faits de l'invasion du surnaturalisme dans le nouveau continent; et chez nous, quoique l'arrivée de chaque paquebot apportât la nouvelle d'un phénomène bien capable de nous préoccuper, lors même qu'il n'eût été qu'une folie contagieuse, la presse n'en disait mot. Un seul journal, l'*Univers* (26 juillet 1852), rapporta un extrait de sa correspondance, dont voici la substance : « La presse, disait-elle, doit y apporter une certaine attention, ces faits annoncent une *révolution* religieuse et sociale; ils sont l'indice d'une *nouvelle ère cosmogonique*... La contagion se répand; c'est

une hallucination qui s'empare de presque tout un peuple, etc. »

Cependant nul n'y prit garde; la mystique Allemagne, parmi toutes les autres nations européennes, devait accueillir la première les récits de la nouvelle secte d'Amérique; mais si les savants Allemands admettent les faits merveilleux que nous nions, la plupart d'entre eux aussi savent créer des systèmes qu'ils croient propres à les expliquer physiquement; cette dernière circonstance a permis que la France s'occupât du grand événement américain. — Voici comment l'Allemagne y prit part : Un négociant, originaire de Brême, établi à New-York, reçut d'une sœur, demeurant à Brême, une lettre contenant une foule de plaisanteries sur les esprits d'Amérique. Son frère lui répondit qu'il n'y avait rien de plus vrai et rien même de plus sérieux. — Après la réception de cette lettre, la dame de Brême, au mois de janvier 1853, ayant fait des expériences qui réussirent, elles furent répétées dans diverses réunions où elles réussirent également; comme les savants attribuaient les mouvements des tables à l'électricité, on faisait ce qu'on appela *la chaîne*, c'est-à-dire que l'on posait la main sur la table, sans l'appuyer, et les petits doigts des expérimentateurs devaient seuls se toucher. On opérait de même pour les chapeaux, pour les saladiers, les fauteuils, etc. On donnait le temps à l'objet de s'imprégner du fluide, et après un temps plus ou moins long, au grand ébahissement des assistants, l'objet frémissait; le tournoiement, lent d'abord, très-vif ensuite, arrivait, puis cessait dès qu'on retirait les doigts. Ceci n'était pas de nature à faire soupçonner un agent spirituel. Les physiciens, qui nièrent d'abord, reconnurent ensuite une sorte d'électricité inconnue qui pourrait devenir fort utile.

On comprend que nul ne se fit scrupule d'expérimenter; les ecclésiastiques eux-mêmes y prirent part. Les expériences faites à Brême eurent lieu dans toute l'Allemagne, en Autriche, en Prusse, en Belgique, et furent introduites en Angleterre par un *médium* américain, madame Hayden, et ensuite en France et ailleurs, comme on le verra.

De Brême, le docteur Andrée publia le premier, dans un long article de la *Gazette d'Augsbourg*, les résultats qu'il avait obtenus. Ce savant, dont le nom fait autorité en Allemagne, en rapportant comment on établit la chaîne, dit que, au bout de vingt minutes, une des dames déclara se trouver mal et n'y pouvoir rester plus longtemps. Un jeune naturaliste incrédule éprouva dans le bras droit des courants d'une nature particulière; peu à peu les autres membres de la chaîne en éprouvèrent autant. Tandis qu'un monsieur âgé voulait démontrer que c'était une folie, les dames poussèrent des exclamations : « la table se meut! » s'écria-t-on.— En effet, elle s'agite, elle marche, et avec tant de rapidité, qu'on a peine à la suivre; la chaîne se rompt, elle s'arrête; elle se reforme, et cette table, pesant soixante livres, recommence une course si rapide, qu'on cesse l'expérience. Il fut évident dès lors que l'on transmettait un fluide... Ici il avait fallu une demi-heure à la table pour s'en imprégner. (V. Guillard, *Table qui danse,* p. 7 et suiv.)

Le docteur Carl Hermann Schauenburg, professeur à Bonn, s'étant rendu le 13 avril 1853, à quatre heures et demie du soir, chez M. Neusser, on résolut, pour amuser les dames et les enfants, d'expérimenter la danse des tables. Il y consentit avec répugnance; c'était pour lui pure plaisanterie. Les expériences continuèrent jusqu'à neuf heures et demie;

« toutes réussirent admirablement, » dit-il, et il fut convaincu.—Après avoir marqué préalablement, avec une grande précision, les degrés du thermomètre et du baromètre, jusqu'au vent qui régnait alors, le nombre des personnes, leur sexe, la manière dont on s'était placé et ce que chacun éprouvait avant que la table manœuvrât, etc., etc., le professeur arrive aux expériences. — Quelqu'un se chargeait d'ordonner les mouvements, la direction, la marche, la vitesse, et ce meuble obéissait exactement. Au mot de *plus vite,* la table bondissait de manière à faire rompre la chaîne; au mot de *halte,* elle s'arrêtait. Obéissant comme un chien bien dressé, elle marchait en changeant de pied; on lui ordonna de le faire sur trois pieds, elle l'exécuta; de saluer, de saluer plus bas encore, elle s'inclina si bas, qu'elle serait tombée si on ne l'eût soutenue. Le docteur Schauenburg a remarqué (il y mettait d'ailleurs toute son attention) que les mains n'exerçaient aucune espèce de pression. Ce qui est plus merveilleux, ce sont les réponses aux questions; quant au compérage, c'étaient des savants qui voulaient s'éclairer : « ils sont là, dit-il, pour l'attester. »

On ne peut aborder dans tous ses détails la partie fort curieuse de ce rapport. La table compta le nombre des assistants, elle frappa l'heure et les fractions d'heure, indiqua l'âge des personnes, le nombre des enfants, leur sexe, compta les bagues des dames, etc. On lui demanda combien elle avait coûté de thalers, combien elle en valait... A tout réponse exacte. — On imagine de demander combien elle a de nœuds dans les pieds, on l'ignorait. Elle répond « Treize. » C'était exact. — La veille, on lui avait demandé combien de temps il pleuvrait, elle avait frappé trois coups.

Ledit jour 13, interrogée de nouveau, elle en frappa deux ; le 14, un seul, puis fit une pirouette d'un air triomphant. — Suivent cent autres questions auxquelles elle répondit fort bien. Quand elle se trompait, elle se rectifiait.

Les expérimentateurs étaient MM. les professeurs Schopen, Simrock, M. Hoffmann de Fallersleben, le docteur Schade, M. Marcus aîné, libraire, M. Neusser, etc., tous domicilés à Bonn. Une lourde commode fut adjointe à la table et se montra non moins habile ; on fit aussi (ce que l'on évitait pourtant) quelques questions sur l'avenir, auxquelles il fut répondu. Le docteur Schade observait avec un œil d'argus ; chacun désirait, on le répéte, s'éclairer, mais tous furent convaincus. « Les faits sont donc incontestables, poursuit l'auteur. Ce que j'écris, je l'ai vu, je peux le répéter. » Suivent les lettres qui certifient les observations.

Le professeur Simrock atteste « qu'il n'y a pas de supercherie, que cela ne peut s'expliquer par le magnétisme. — Est-ce hallucination, illusion ? »

M. Schopen, avant de porter un jugement, veut réfléchir. — M. Marcus s'abstient, mais tous attestent. Le docteur Hermann Schauenburg conclut en disant « qu'il n'est que simple chroniqueur ; il certifie ce qu'on a vu, entendu, senti, expérimenté ; selon lui la supercherie est impossible. » — Il ajoute quelques observations : « 1° La table et la commode ne se mettaient en mouvement que sur l'ordre d'un seul, de sorte que les autres pouvaient ou non concourir à leur volonté ; 2° Pour certaines questions concernant le présent, le passé ou l'avenir, la table répondait en frappant de suite, et la réponse était toujours juste ; quoique les tables ne disent pas toujours vrai, leur *langage* n'en

est pas moins une vérité incontestable. » (*Ibid.*, p. 16-31.)

A Berlin on fit l'expérience avec des fauteuils, et même sur un assistant fort incrédule, qui se vit lui-même contraint de tourner. (V. Ferd. Silas, *Instr. explicat. des tables tourn.*, p. 12.)

Plusieurs élèves en peinture à Heidelberg, après avoir lu les journaux qui parlaient des tables, eurent l'idée d'essayer sur un mannequin. Après un quart d'heure d'attente, le mannequin, chargé de fluide, fait des bonds et des ruades, se dresse sur ses pieds, court autour de la chambre en distribuant des soufflets à droite et à gauche avec ses mains de bois. Les expérimentateurs s'esquivent, et le jouteur retombe sur son dos : l'un d'eux propose de recommencer et d'isoler le mannequin avec des souliers de *gutta-percha*, mais on n'osa. Tous étaient plus ou moins contusionnés.

Le professeur Mettermayer à ce sujet s'exprime ainsi : « Les animaux ne diffèrent des corps inertes que par l'esprit de vie; si plusieurs personnes s'entendent pour transmettre le trop-plein de leur vitalité à un corps inerte, il s'anime dans les limites que comporte sa conformation; une table tourne, trébuche, etc., un mannequin peut imiter les gestes de l'homme, sauf que ses mouvements sont désordonnés. » (V. *Spectateur de Dijon*, 4 mai 1853.)

Nous voyons que lorsqu'il n'y avait que des mouvements on supposait un fluide. M. Weidkoffen, à Hambourg, donnait des représentations publiques qu'il nommait galvano-électro-magnétiques. On formait la chaîne, et le meuble entraînait avec lui les opérateurs. Mais bientôt, comme on l'a remarqué dans le rapport du docteur Schauenburg et comme le montre le fait

suivant, on fut amené à chercher une autre cause; l'intelligence se manifestait trop visiblement.

Un habitant de Berlin, voyant la table obéir à sa volonté, lui demanda son âge; elle frappa trente-huit coups, lui dit l'anniversaire de sa naissance, etc., dansait, se couchait, restait debout sur un pied, indiquait les mois, le nombre des jours, etc. (V. Ferd. Silas, p. 14.)

En effet, comment soupçonner un fluide émané de la chaîne, puisqu'on reconnut que, nécessaire d'abord, cette chaîne devenait inutile. — Une petite fille de neuf ans, à Halle, avait seule une force motrice si puissante, qu'il lui suffisait de poser sa main sur une table pour s'en faire suivre dans tous les sens. (*Ibid.*, p. 15.)

En Prusse, M. B..., à Magdebourg, faisait la chaîne avec ses amis sur une assiette; il essaya de poser seul ses mains et réussit également; il n'en posa qu'une et réussit encore; puis un seul doigt : même succès; enfin il lui suffisait de le vouloir pour qu'elle s'arrêtât; cependant ce doigt continuait son rôle passif. Il y a plus, comme on le verra, l'objet se meut sans contact. Quel est donc le moteur?

Il en est de la chaîne comme des procédés magnétiques, exigés d'abord, puis reconnus ensuite comme parfaitement inutiles.

Nous aurons tant de faits en France à rapporter, qu'il semble superflu d'en citer davantage chez nos voisins. Tous attestent ces phénomènes, vraiment prodigieux, puisque la matière inerte se meut et répond aux pensées.

Ainsi M. Bonjean, membre de l'Académie royale de Savoie, proclame que les tables répondent à toutes les questions possibles.

Le lieutenant-colonel, M. de Forstner, ex-député, l'affirme également dans la *Gazette de Spener*.

L'Angleterre, qui fut initiée par un *médium*, eut bientôt de vrais *médiums* qui conversèrent avec les esprits, virent les objets matériels se mouvoir, sentirent l'attouchement d'êtres invisibles, etc., etc.

Tous considèrent ces phénomènes comme fort sérieux. — M. Thury, professeur à l'académie de Genève, regarde la question comme très-grave au point de vue religieux et scientifique : « Nul, dit-il dans la brochure qu'il a publiée, ne peut démontrer *a priori* l'impossibilité des phénomènes; nul n'est en droit de traiter d'absurdes les témoignages sérieux qui les affirment. » Il confirme le soulèvement, le balancement et le renversement, *sans contact*. — Des précautions ont été prises minutieusement, avec défiance; elles ont eu, remarque-t-il, pour contrôleur un membre de l'Institut parisien.

Il rapporte qu'un piano pesant plus de trois cents kilogrammes se souleva au contact d'un enfant, qui fut effrayé de cet effet et du bruit étrange que rendit l'instrument.

Tous signalent le danger dans les expériences; des dames sont tombées en catalepsie, d'autres ont eu des crampes, des convulsions. Les médecins conseillent aux dames nerveuses surtout de s'abstenir. — Des hommes très-robustes ont été pris de tremblements si violents, qu'ils étaient contraints de se mordre les doigts en mangeant; d'autres ont éprouvé des vomissements, des congestions, des oppressions, des palpitations, etc. — A Nuremberg, le 15 avril 1853, un négociant meurt subitement; à Vienne, un jeune homme de seize ans est atteint d'une maladie mortelle.

Une femme de Liegnitz devint folle après avoir en-

tendu la table lui prédire qu'elle mourrait dans deux ans.

La *Gazette de Munich* parle d'un sieur Benario, tanneur, mort d'apoplexie. Elle engage à éviter ces expériences. (V. Ferd. Silas, p. 13-15.)

L'*Illustration*, à la suite d'un article de M. Depping, recommande de se faire préalablement magnétiser. «On fait tourner non-seulement des tables, des chaises, mais des armoires, des buffets, etc., dit ce journal; cependant de graves accidents ont déjà eu lieu, sans parler des maux de tête, des attaques de nerfs, etc., suites inévitables des expériences. Il peut en résulter des convulsions épileptiques. » (V. Roubaud, *La danse des tables*, p. 93.)

CHAPITRE VI

Importation en France des manifestations américaines; on croit expliquer le phénomène par l'électricité. — Exposé des faits. — Résultats des rapports avec les esprits; obsessions. — Autres résultats; possession. — Suite des faits; vexations par les esprits, folies, suicides.

Importation en France des manifestations américaines; on croit expliquer le phénomène par l'électricité.

Quoique la même brièveté pour la France nous soit imposée, on entrera parfois cependant dans plus de détails. — Ici comme ailleurs, journaux, revues, brochures pendant deux ans ont cité des faits aussi nombreux qu'extraordinaires. La collection, s'ils avaient été tous publiés, formerait peut-être des milliers de volumes; car il n'y a ni villes, ni bourgs et peut-être même peu de villages et de hameaux qui n'aient eu leurs expérimentateurs. L'épidémie des tables tournantes a sévi partout, et presque partout a laissé des traces fâcheuses. En analysant le plus brièvement qu'il sera possible quelques faits, on citera des noms de savants illustres, sceptiques convaincus, examinateurs clairvoyants, expliquant chacun à son point de vue un sujet qu'ils n'ont point accueilli avec le sourire du dédain; on est moins étonné de l'absurdité des explications qu'ils donnent qu'on ne l'est des négations de ceux qui, n'ayant point vu, osent encore parler d'impostures et de jongleries, et rejeter les faits comme

impossibles, absurdes, etc. Quelles preuves de plus veulent donc ces derniers? — « Auprès de l'insensé frappé d'une idée fixe on se tait, disent les spectateurs convaincus, on s'éloigne. » Il faut agir de même avec ceux qui nient de parti pris. Ce qui suit ne s'adresse point à eux.

Comme d'après les savants on soupçonnait dans les tables un agent électrique, on avait soin de faire la chaîne avec toutes les précautions propres à le transmettre aux objets; cependant ceux qui avaient sérieusement expérimenté pensèrent bientôt qu'il était inutile de s'astreindre à aucune règle.

L'*Opinion du Midi*, à Nîmes, rapporte que M. Édouard Boyer, professeur de physique et de chimie à la Calade, s'étant rendu dans les bureaux du journal pour ses expériences, les fit d'abord à la manière ordinaire, mais la rotation s'est opérée ensuite avec ses mains seules; et enfin un jeune homme de forte corpulence s'étant assis sur la table, son mouvement rotatoire a continué sans se ralentir.

Plusieurs professeurs du Lycée de Bourges s'étant réunis le 1er mai 1853 devant une nombreuse assistance, on fit des expériences très-variées, d'abord avec le mode prescrit, puis enfin on essaya de retirer une main, et de substituer le pouce au petit doigt, et la table continua ses évolutions... On interrompit la chaîne, on changea la direction du mouvement, elle continua toujours; des personnes quittèrent la chaîne, on les remplaça, la table poursuivit sa course avec la même rapidité, etc. (V. Ferd. Silas, p. 21-22.)

M. le docteur Roubaud cite l'expérience du docteur Eissen, de Strasbourg, consignée dans l'*Union médicale*. Il s'agissait d'une table sur pivot, supportant les siéges des expérimentateurs; on y plaça des enfants. Bientôt

table et enfants furent entraînés dans la même rotation. M. Roubaud cite d'autres expériences dont l'idée avait été puisée dans les bureaux de la *Gazette des hôpitaux*. Ici c'est un tabouret à vis. On impose les mains, et le siége monte au commandement ou descend; si l'on continue, à l'extrémité inférieure de la vis, tout l'appareil est mis en mouvement. — Le docteur Eissen assure aussi que l'on peut faire tourner un homme. La même expérience a été faite à Paris par M. Mayer, rédacteur en chef de la *Presse médicale*. (V. Roubaud, *La danse des tables*, p. 75-78.)

On avait attribué la rotation à l'électricité; on supposa le mouvement musculaire..., mais il fut prouvé que la table peut tourner sans qu'on la touche. Que devient alors le mouvement musculaire?

M. le comte Agénor de Gasparin, dont la plume a été consacrée à des travaux importants, voulut s'occuper avec ses amis d'une œuvre, selon lui, non moins importante; « il aime toutes les vérités, dit-il, voilà pourquoi il apporte son témoignage sur le mouvement des tables. — Leurs séances, poursuit ce savant, ont été de vraies séances auxquelles il a consacré les meilleures heures du jour. » (V. *Des tables tournantes*, t. Ier, c. I-II.) Tout a été vérifié avec un soin minutieux et consigné dans des procès-verbaux : le premier est du 20 septembre 1853; le dernier, du 2 décembre. M. de Gasparin n'a pas cru devoir parler des nombreuses séances précédentes, dont les résultats sont inutiles à l'objet de sa polémique; il veut démontrer que l'action des muscles, ni l'intervention des esprits n'expliquent point le phénomène. — Avant le 20 septembre, ils avaient vu déjà la table se refuser à la rotation malgré leur impatience, et son départ s'effectuer spontanément sous leurs doigts qui l'effleuraient à peine; et ses

pieds, collés au plancher, refuser de s'en détacher malgré leur excitation. Avant le 20 septembre, ils avaient déjà constaté le soulèvement d'un poids, que leur action musculaire n'aurait su remuer, et ils avaient vu la reproduction des nombres pensés. Ils savaient donc à quoi s'en tenir; mais comme une opinion ne s'impose pas, ils ont voulu des preuves irréfragables, pour démontrer que l'action musculaire est étrangère aux mouvements. On a fait monter sur la table un homme pesant quatre-vingt-sept kilogrammes, elle a tourné à ravir, levé les pieds, etc.; remplacé par un autre qui n'en pesait que soixante, elle resta immobile... Une autre fois, le premier monte sur la table, et douze expérimentateurs s'efforcent de la faire tourner; leurs mains en blanchissent, mais ils obtiennent à peine un demi-tour et nul soulèvement. Il y a donc des jours où l'on a beau vouloir, rien ne se produit. L'action des muscles n'y entre donc pour rien.

Ce qui est plus décisif, ils sont venus à bout de produire la rotation et le soulèvement sans *contact*, et ce un très-grand nombre de fois. Pour détruire l'ombre du soupçon chez les spectateurs, on avait répandu de la farine sur la table; les mains restées à plusieurs lignes au-dessus, la rotation s'est faite. On lui a ordonné de lever tel ou tel pied, de se dresser, de résister aux témoins qui s'efforçaient de la ramener à terre; elle a constamment obéi *sans la toucher*. « Les soulèvements sans contact, dit M. de Gasparin, ont été opérés ainsi maintes fois avec énergie. » (*Ibid.*, p. 38.)

Ce n'est que peu à peu, à mesure que leur conviction se formait, que les phénomènes devenaient aussi progressivement de plus en plus frappants; on a substitué de nouveaux poids, et tout a concouru à faire

rejeter la puissance des muscles, mais non celle d'un agent physique quelconque, car M. de Gasparin repousse avec énergie l'action des esprits.

Il refuse aux tables la faculté de deviner. Si cela arrive, selon lui, c'est quand le sujet de la demande est connu de l'un des membres de la chaîne; cela arrive aussi quand un des spectateurs qui connaît l'objet de la demande, mais qui ne fait pas partie de la chaîne, est doué d'une grande puissance fluidique qu'il exerce à distance. « Il n'y a là, pour M. de Gasparin, nulle divination : quant à deviner des cartes, le contenu d'une bourse, etc., les tables, ajoute-t-il, se conforment au calcul des probabilités; elles devinent juste comme vous et moi. » (*Ibid.*, p. 44-45.)

M. de Gasparin répond ensuite à diverses objections qu'il se pose. — « Quelque doigt, dira-t-on peut-être, échappe à la surveillance des spectateurs. » — Il en prouve l'impossibilité. Ce doigt peut exercer une force de quatre-vingt-quinze grammes; il faudrait cinquante doigts échappant tous à la surveillance pour produire la force de quatre kilogrammes et demi, nécessaire pour faire lever l'un des pieds d'une des tables qui servaient aux expériences de M. de Gasparin, et encore faudrait-il qu'ils fussent tous vis-à-vis du pied à soulever. (*Ibid.*, p. 67-68.)

L'auteur, comme on le verra ailleurs, a tout prévu, répondu à tout. — On objectera que les faits qu'il cite reposent sur son affirmation. — « J'ai la fierté de penser, répond M. de Gasparin, qu'un certificat signé de mon nom ne sera taxé par personne ni d'imposture ni de légèreté. » (*Ibid.*, p. 114.)

Exposé des faits.

Si la réalité des faits est des mieux attestées, nous dirons dès maintenant que les théories de ceux qui les ont opérés ne sont établies, assez généralement, que d'après ce qu'ils ont vu.

Poursuivons notre exposé. Le 9 octobre 1853, vingt personnes s'étaient réunies chez M. le curé d'Herblay; on consulta un guéridon : l'âme qui fut évoquée répondit constamment juste et conformément à la doctrine catholique. Huit jours après, M. l'abbé Gay, ecclésiastique de Paris, aussi distingué par ses connaissances que par sa piété, s'étant rendu à Herblay, où sa famille se trouvait accidentellement, on voulut le rendre témoin du phénomène; il y consentit, malgré sa répugnance et avec la secrète pensée de forcer le démon à se manifester. La réunion eut lieu après vêpres, au presbytère.

« J'ai promis d'être naïf et de ne rien taire, » dit M. l'abbé Gay. — A l'issue des vêpres donc, s'étant agenouillé, il pria Dieu qu'il ne se produisît rien, ou que ce fût à la gloire de Jésus-Chrit et à la confusion de Satan. Ils étaient treize : six opéraient. Après une demi-heure d'attente, on obtint un commencement de rotation. Mais ce guéridon, très-habile précédemment, garda un silence si opiniâtre, que les opérateurs, fatigués, allaient quitter la partie, quand l'un d'eux lui dit : « Es-tu un mauvais esprit? » Le pied, si rétif jusque-là, se lève de six à huit pouces et frappe un grand coup : — « Quels sont les prénoms de M. l'abbé Gay? » — Réponse juste. — « Quel est le tien? » — Il frappe un D, puis un E. On continue; mais à la troisième lettre, il s'agite convulsivement et

frappe M, et complète enfin le mot DÉMON. On fut dans la stupeur. Un chapelet béni fut mis sur le guéridon, lequel resta immobile. Ce chapelet étant enlevé, le guéridon répond « qu'il peut parler ; dit qu'il est malheureux, etc., etc.; » mais chaque fois qu'on replace ce chapelet, même immobilité... On ne citera que ceci.

Les spectateurs furent convaincus de l'intervention de Satan ; et procès-verbal fut rédigé et envoyé à l'évêque de Versailles. C'est d'après des conseils graves et pour être utile que ce fait reçut de la publicité. (V. la *Lettre* de M. l'abbé Gay, du 21 octobre, au rédacteur de l'*Univers*.)

M. l'abbé Augustin Renou déclare « qu'il était incrédule sur le fait des tables; il a vu, touché et cru tous ces phénomènes qu'il ne discute ni n'explique, laissant ce soin aux savants. » — Ici l'agent dit se nommer Cerbère... L'ami de M. Renou, qui interrogeait par l'alphabet, demanda le prénom de sa mère? — R. *Louise*. — On continue les questions; bref, Cerbère étant considéré comme un mauvais esprit, il se fâche alors, et pour montrer que sa colère est sérieuse, la table frappe avec une vivacité inouïe, s'avance comme pour se venger de son interlocuteur qui se retranche entre deux meubles, contre lesquels la colère de Cerbère vient se briser. — Une dame raconta à ce sujet qu'ayant posé son chapelet sur la table, celle-ci s'était brisée en se renversant. Elle demanda à l'ami de M. Renou la médaille qu'il portait à son cou et l'ayant déposée sur le marbre, à peine y fut-elle que la table décrivit les mouvements les plus désordonnés, et s'éleva à un pied et demi du plancher avec une telle violence que la tablette en fut brisée en plus de dix morceaux. Quand on voulut relever cette table, il fallut

se réunir plusieurs, tant elle se trouva lourde... et pourtant Cerbère la faisait marcher seule sans qu'il y eût pression. — On omet le surplus qui n'est pas le moins curieux. Bref, l'agent avoue qu'il est le démon, etc. (V. *La table parlante*, mai 1854, p. 71 et suiv.)

En citant des faits semblables observés par des ecclésiastiques, on peut, nous dira-t-on, sans nier leur témoignage, être peu surpris qu'ils voient intervenir le démon. Leur pensée a déterminé les divers mouvements qui les ont portés à croire à son intervention.

On répond que la suite de cet exposé surabonde en faits merveilleux, où l'agent se donne le même nom, contre la pensée de ceux qui le consultent; enfin ces faits d'ailleurs sont d'une nature telle que ceux-ci seront amenés à penser qu'il n'y a que Satan qui puisse les produire.

M. de Saulcy, membre de l'Institut, avait accueilli le phénomène avec l'incrédulité la plus railleuse et refusé de se prêter à de telles expériences. Ayant vu cependant des gens qui n'étaient ni niais ni charlatans les affirmer, un de ses amis, lui et son fils, essayèrent. — La fraude, le compérage ici n'étaient plus à redouter. — Une table de salle à manger remplaça le guéridon. Le mouvement étant obtenu, devint bientôt si rapide, que voulant arrêter ce meuble, il continua sa course accélérée, quoique pressé de manière à lui faire rayer le parquet. Ce fut alors que ce savant bâtit, dit-il, toute une théorie électro-dynamique... Mais n'y ayant vu trace d'électricité, il ne songeait plus à son expérience, quand on s'occupa de la faculté parlante qui lui causa une nouvelle incrédulité. (V. la *Lettre* de M. de Saulcy à M. de Mirville.)

Il se livra à de nouvelles expériences. — Qu'ai-je

dans ma poche? demandait-il un jour à la table. — « Un pistolet. » — Que faut-il en faire? — « Tirer sur moi. » — M. de Saulcy lutta plusieurs jours entre le désir de faire feu sur la table et la crainte mystérieuse des conséquences. En effet, il remercia Dieu plusieurs jours après de s'être abstenu, quand il lui fut dit par l'agent moteur que la balle aurait fait deux trous, l'un dans la table, l'autre à sa figure. — Une autre fois la table, en lui montrant son voisin, lui disait de mettre sa main sur sa tête. — M. de Saulcy ne le fit pas, et demanda plus tard ce qui serait advenu : — « Fou pour toujours, » lui fut-il répondu.

M. de Saulcy nous apprend que tout lui a servi d'instrument, pierres, arbres et bâton... Cet instrument, qui retrouvait les objets perdus, entraînait les consultants avec une vitesse prodigieuse, et aurait certain jour aussi pourfendu les têtes s'ils ne l'eussent lâché. (V. M. de Mirville, *Quest. des esprits*, p. 68-69.)

Nous verrons plus loin que M. de Saulcy croit à l'intervention d'une intelligence invisible (laquelle certainement ne saurait être divine). Quoi qu'il en soit, ce savant atteste la réalité de « choses incompréhensibles qui confondent la raison humaine. »

L'observation précédente nous donne la hardiesse d'en citer d'autres émanées d'ecclésiastiques respectables.

M. Bautain, vicaire général de l'archevêché de Paris, dont l'autorité doit être puissante ici, puisqu'il joint les titres de docteur en théologie, en droit et en médecine; M. Bautain affirme avoir vu tourner les tables sans effort musculaire et avec la volonté bien arrêtée de n'en pas faire; il les a entendues parler à leur manière; il a vu, il a touché, s'est assuré par tous les moyens possibles qu'il n'y avait ni illusion, ni

tromperie. « Il y a là, dit-il, des phénomènes de pensée, d'intelligence, de raison, de volonté, de liberté. Les philosophes, continue-t-il, ont toujours nommé ces causes *esprits* ou *âmes*, mais quels esprits? Il est constant qu'ils voient et savent beaucoup de choses que nous ignorons et ne pouvons voir... Ces faits se produisent tous les jours, mais ils ne réussissent pas chaque fois, car il y a souvent erreur, inexactitude. — D'après ce qu'il a vu et entendu, M. Bautain répond avec assurance que ce ne sont pas de bons esprits. » (*Ibid.*, p. 63-64.)

M. le comte de Tristan ayant fait de longues recherches sur les effluves terrestres, avait cru découvrir la cause physique du mouvement de la baguette. Durant quarante ans, ce savant, qui n'avait soupçonné partout que fluides électriques, n'était donc pas disposé à voir des esprits dans le mouvement des tables; il raconte que se trouvant dans l'automne de 1853 au château de son gendre, voisin du sien, il ne soupçonna dans le tournoiement des tables qu'un phénomène de rotation électrique; mais quand il vit les frappements, il ne douta plus de l'intervention d'*esprits*. — On n'eut en premier lieu que peu de reproches à leur faire, poursuit-il; mais bientôt les mensonges se trouvèrent nombreux : d'abord sans conséquence, ils devinrent plus graves; ce furent des calomnies, des propositions d'*engagement*... il fut donc convaincu non-seulement que c'étaient des esprits, mais de mauvais esprits. (*Ibid.*, p. 56-58.)

D'un long et curieux article, signé M. L. H. (V. *La table parlante*, mars 1854, p. 12 et suiv.), on citera peu de choses. La table donne des preuves d'intelligence, compte l'âge des personnes, devine le chiffre 689 que tenait dans sa main un des témoins en de-

hors de la chaîne, répond à mille questions, danse en changeant de mesure, selon les règles des danses jouées sur un piano, etc. — On lui propose d'écrire au moyen d'un crayon fixé à un panier, elle devient furieuse, s'agite en tout sens, se précipite dans le salon, se calme quand on ôte le panier, recommence avec plus de rage quand on le replace, s'en débarrasse en se roulant à terre.

On ne citera qu'un extrait du récit de faits observés à Paris chez un médecin distingué. Parmi les témoins étaient le baron Dupotet, un professeur agrégé de la Faculté de médecine, un médecin en chef d'un des hôpitaux militaires, un substitut du procureur général, etc. C'était le 19 mai 1854.

L'esprit (qui dit se nommer Dormont) frappe dans les fibres même du bois d'une table sans la remuer et sur les murs, râcle, imite le bruit de la scie, bat la retraite, se montre sous la forme de lueurs phosphorescentes, etc. (*Ibid.*, mai 1854, p. 74 et suiv.)

M. Mathieu, ancien pharmacien des armées, membre de plusieurs sociétés savantes, raconte dans sa notice sur les tables qu'il avait commencé par douter, par nier même. — « Il est impossible, se disait-il, qu'un morceau de bois pense et communique sa pensée... Il a fini par reconnaître que *quelque chose* pouvait penser et parler par cet intermédiaire. » Après avoir désigné dans un guéridon un pied pour le *oui*, un pied pour le *non* et un pied *compteur*, ils obtinrent des conversations. L'âme d'un trépassé mort à Metz depuis quatre-vingt-cinq ans, qui se nomme Abcotin, est évoquée. On fait parler cette âme par les procédés en usage.

On ne citera que quelques réponses. Abcotin dit « qu'on ne peut qu'après la mort savoir ce que c'est

qu'un esprit; que le fluide magnétique joue un grand rôle dans les tables; que certains insuccès tiennent aux personnes, etc., etc. Il leur raconte sa vie. Il avait dix-neuf ans quand il se brûla la cervelle pour une infidèle. Il est damné à cause de son suicide. Il y a sept cieux : on souffre dans le premier et le second... Les prières dans le premier sont inutiles, et c'est sa demeure. Dans le troisième ciel et les suivants, on est avec Dieu. — Sur la question avec qui on est dans le premier, la table est agitée de mouvements désordonnés, et finit par nommer *Satan*. Les cieux occupent l'espace en dehors de l'atmosphère. L'homme peut évoquer les esprits; il est prudent de ne pas le faire, quoique cela ne soit pas désagréable à Dieu. » (V. *Un mot sur les tables*, p. 7.)

Tel fut le résultat d'une expérience qui impressionna vivement M. Mathieu, quoiqu'il n'ajoutât nullement foi à ces récits d'outre-tombe. — « Quel était, demande-t-il, l'acteur de cette scène de nécromancie? Il l'ignore absolument. » Suivent d'autres expériences. — C'est Jean-Jacques qui leur dit qu'ils sont de grands sots de croire aux esprits. — C'est un nommé Gédéon, mort marchand de vin à Salins depuis cent cinquante-sept ans, qui raconte qu'il a été pendant sa vie voleur et assassin; — c'est un nommé Virou, né en Russie en 1742; — c'est un nommé Gédoa, décédé depuis cinq cent quarante-trois ans, dont l'âme est en enfer. Ayant plié un papier, on lui en demande le contenu, pour convaincre les incrédules; il répond qu'il ne tient nullement à convaincre; ceux-ci se moquent de lui, mais lui aussi se moque d'eux, etc., etc. — C'est Sapho, — puis c'est Socrate, qui habite le sixième ciel; sa visite est un mystère; le principe qui le fait parler, c'est le monde invisible, etc.

M. Mathieu ayant placé sur la table la notice de M. Carion sur les esprits, cette table fait des mouvements désordonnés; mêmes mouvements quand on y plaça l'*Enfer* de Dante... Socrate avait disparu. Vient ensuite une religieuse nommée Olympe, damnée pour son incontinence; celle-ci finit par dire qu'elle est Béelzébuth, et ce démon avoue que Dieu est plus fort que lui, qui s'amuse à les tromper.

Après une nommée Minoa, survient un autre qui ne se nomme point et ne leur dit que des grossièretés : « *Fo.... vilains, sots..., cochons..., vous suez la m....*, etc. » On lui demande s'il veut faire marcher certains appareils. Celui-ci (ou peut-être un autre) répond « qu'il marchera quand on n'aura pas été voir les f..... » (*Ibid.*, p. 10-13.)

Cet échantillon, quoique fort tronqué, donne une idée des expériences de M. Mathieu; mais ils en ont vu, dit-il, de plus surprenantes encore qu'ils ont obtenues avec de lourdes tables de salle à manger.

Voici d'autres faits arrivés à Rauzan, canton de Pujols (Gironde), en 1853, extraits d'une très-longue lettre du vicomte de Meslon.

Dans ses expériences, il lui fut répondu qu'on avait affaire à des intelligences d'un ordre plus élevé que l'homme; qu'il en est de plus élevées encore. Celle que l'on consulte est d'une nature fluidique et appartient aux bonnes intelligences; elle dit qu'après la mort les méchants sont punis, mais que les peines ne sont pas éternelles; on s'élève de sphère en sphère jusqu'à Dieu à mesure qu'on se purifie. — Sur la question faite à l'esprit s'il peut se montrer, s'il a vécu sur la terre, il fut répondu : Oui.

D'après d'autres questions, une jeune dame présente, croyant que c'était l'esprit de sa mère qui ré-

pondait, on interrompit brusquement l'expérience. (V. M. de Mirville, *Quest. des esprits,* p. 84-85.)

M. Thévenot, officier supérieur de cavalerie en retraite à Clermont, a communiqué quelques faits, choisis parmi une masse d'autres, à M. de Mirville. Dans ceux observés le 26 juin 1853, à Lizoux (Puy-de-Dôme), figurent ceux-ci : — Le guéridon compte les tableaux du salon, désigne les danses qui lui plaisent davantage : — ce sont précisément celles qui font commettre le plus de péchés aux danseurs; — désigne aussi les personnages qu'il préfère : c'étaient Robespierre, un évêque schismatique, etc., etc. — M. Thévenot ayant à l'insu de tout le monde tracé sur le parquet le monogramme du Christ, le guéridon refusa d'avancer et resta en place en s'agitant : « Faites donc avancer, disait-il aux expérimentateurs. » — Nous ne pouvons. — « Il y a donc quelque chose qui te gêne? » dit M. Thévenot au guéridon. — Oui. — Le monogramme fut effacé, mais ce guéridon refusa obstinément dans ses promenades de s'approcher de la place. (*Ibid.*, p. 90-91.

Un savant Belge (M. Jobard), à qui la science et l'industrie doivent des découvertes importantes, convaincu des communications spirituelles, écrit : « C'est un fait tellement répandu aujourd'hui, qu'il n'est plus possible à l'homme doué de la logique la plus vulgaire de le contester, à moins de prétendre que tout le monde est fou, et qu'il est seul sage, seul bon juge, seul exempt de l'épidémie générale, mais aussi le seul qui n'a rien vu, rien essayé du fait le plus considérable qui ait visité l'humanité : la communication directe avec les morts, la réalité de leurs apparitions, l'existence des bons et des mauvais anges. » (V. *La table parlante,* avril 1854, p. 60.)

Ce savant, qui a donné une explication dont il sera

parlé ailleurs, ajoute « qu'il n'est pas étonnant que les personnes qui tombent dans un vol de farfadets les prennent pour des démons ; » mais il cite des réponses émanées de ces êtres spirituels qui sont si belles, si raisonnables, si sublimes, si chrétiennes, qu'il lui semble impossible qu'elles viennent des mauvais esprits.

A la demande de son nom, l'esprit lui a répondu : « Le soleil ne se nomme pas, il éclaire... Fais ce que je te prescris, et bientôt tu verras de quelle utilité j'ai été pour toi... Je ne veux pas te dire mon nom, tu m'appellerais... Un autre viendrait qui te tromperait. » — Enseignez-moi une bonne prière. — « Oui, pour te dispenser d'en faire; dans ce cas dis ton chapelet. » — Qu'est-ce que la conscience? — « Une sorte d'organe qui sépare les aliments de l'âme comme l'estomac ceux du corps. » — Quand la Pologne sera-t-elle reconstituée? — « L'humanité sera reconstituée ; mais qu'importe un peuple, qu'importe une nation, etc.? »

Il est remarquable, continue l'auteur, que jamais les esprits ne restent court et ne balbutient comme nous ferions devant des arguments difficiles. (*Ibid.*, octob. 1854, p. 228-229.)

D'après ce qui suit, il ne faudrait pas juger les esprits par leur langage. — M. l'abbé N***, curé d'une des paroisses de Paris, qui a autorisé M. de Mirville à le nommer, fut sollicité par un médecin de ses amis d'assister à des séances « si édifiantes, disait celui-ci, que sa fille, un médium habile, avait été, grâce à elles, lancée dans une haute piété ; » le surnaturel s'y manifestait, l'agent prêchait la doctrine la plus pure. Cet ecclésiastique, dont l'opinion était déjà formée, ayant glissé à l'insu du docteur et du *médium* un chapelet béni sur le guéridon, la jeune fille pousse aussitôt un cri affreux ; elle sanglote, suffoque et éprouve des convulsions hor-

ribles. A partir de ce moment, sachant à quoi s'en tenir, le guéridon fut abandonné. (V. M. de Mirville, *Quest. des esprits*, p. 83-84.)

M. l'abbé Chevojon, vicaire à Saint-Roch, en ayant fait autant dans d'autres expériences, le chapelet fut renversé six fois de suite, malgré ses efforts et ceux des assistants; le tabouret soumis aux expériences s'agitait avec des convulsions qui ressemblaient à de la rage; il en fut de même en y plaçant un Christ. Un de ses amis et un médecin protestant isolèrent le meuble, le retinrent avec force, mais ils ne purent empêcher le Christ de tomber trois fois; l'ayant présenté à baiser au tabouret, ce siége s'enfuit autant de fois qu'on le lui présenta, etc. — Ce fait a eu pour témoins dix à douze personnes, M. l'abbé Chevojon l'affirme sur son honneur. « Votre conviction, écrivait-il, à M. de Mirville, est la mienne. » (*Ibid.*; p. 82-83.)

Les faits suivants offriront plus d'intérêt; celui qui les rapporte est M. Bénézet, rédacteur en chef de la *Gazette du Languedoc*, un des hommes les plus considérés de Toulouse, écrivain habile, homme fort instruit... Celui-ci, comme il l'a déclaré dans son livre, était un railleur impitoyable à l'égard des tables tournantes. — « Si j'ai à subir maintenant, dit-il, pour ma crédulité les mêmes railleries, je l'ai bien mérité. » Il sait ce qui l'attend; il n'est pas insensible au ridicule, et s'il n'eût consulté que son intérêt, il eût gardé le silence; mais il a vu de trop près le danger pour ne pas se sentir obligé d'en prévenir ceux qui s'y livrent sans défiance. (V. *Des tables tournantes et du panthéisme*, p. 1-6.)

Après avoir persiflé ceux qui croyaient, M. Bénézet consentit à voir des expériences... — Dans un journal il écrivait ensuite : « Les tables sont ce que je ne suis

pas, ce que vous n'êtes pas; elles sont sorcières. Ne riez pas, je garantis les faits vrais dans leurs moindres détails... » (*Ibid.*, p. 9.)

Une pièce d'argent avait été placée dans un endroit de la chambre inconnu des expérimentateurs, auxquels on banda les yeux. Le guéridon pourtant les dirige en arpentant jusqu'à cette pièce, qu'il couvre avec le pied désigné d'avance par une marque particulière. — Le guéridon indiquait l'âge des personnes et faisait tant de merveilles, que M. Bénézet décida de ne plus s'en mêler; cependant il se trouva entraîné à voir encore de nouvelles expériences, et même à y prendre part. Un jour, il fut acteur dans une évocation où l'âme d'un Bénézet, mort depuis plusieurs siècles, se présenta; il se mêlait tant de contradictions et d'erreurs au surnaturel, d'ailleurs évident, qu'il continua les expériences pour s'éclairer.

Suivent d'autres expériences non moins étonnantes qui augmentent la perplexité de M. Bénézet; de sorte qu'il se trouve, malgré ses répugnances, engagé à poursuivre. Les époux L***, ses parents, obtenaient plus de succès; ceux-ci étaient en fréquents rapports avec des trépassés. Un jour, l'âme se tait; on la presse de répondre, elle dit que le diable s'y oppose; on interroge Satan, il répond, et dès ce jour Satan se présenta souvent, les âmes disparurent et lui laissèrent la place. On verra plus loin les résultats de ces pratiques.

L'influence de M. Bénézet diminuait tandis que celle de ses parents augmentait. Il leur suffisait de poser les mains sur une grande table pour obtenir de vrais prodiges. Le seul contact de la robe de madame L*** suffisait même pour la mouvoir... Décidément, l'esprit avait choisi ses *médiums*. — Les caprices de l'agent

firent bientôt repousser toute idée de fluide; la supercherie, la volonté humaine devaient aussi être écartées, les réponses étaient trop inattendues, l'agent se montrait parfois trop rétif pour que les plus sceptiques pussent y penser. M. L***, qui ne croyait guère aux esprits, eût été très-fier de montrer que tout dérivait de la puissance de sa volonté. M. Bénézet, à la vue des faits, était dans une étrange perplexité; ce qui le frappait, c'est que en famille tout réussissait à merveille; mais arrivait-il des curieux, l'attente était longue et les réponses rarement satisfaisantes; promettait-on quelque chose à l'agent moteur, il se montrait plus traitable[1].

M. Bénézet, convaincu que la pression des mains n'expliquait rien, le fut davantage quand il vit un jour un guéridon grimper le long de sa poitrine, puis plus tard perdre terre et chercher à atteindre les objets qu'on lui présentait à une certaine hauteur. Un soir on dit au guéridon d'attraper un papillon qui était entré dans le salon : aussitôt il gambade de droite et de gauche, suit les mouvements de l'insecte et saute parfois pour l'atteindre. On l'avait vu quelquefois aussi se soutenir en l'air deux ou trois minutes; tout ce qu'il faisait offrait des signes si visibles d'intelligence, qu'ils étaient parvenus à reconnaître sa joie, sa colère, et distinguaient ainsi ses divers sentiments : par exemple, on lui présente un jour la caricature du diable, en disant que c'est son portrait; il s'approche, met le pied dessus et se met à le râcler..., puis après il écrit ces mots : « *Je suis bien joli.* » Un jour on lui verse dessus de l'eau bénite; il a des convulsions terribles de colère, frappe

1. On se souvient que le démon exigeait quelque chose des sorciers : un *rien* parfois. — N'importe; ce rien eût été un hommage.

de la *tête* contre le parquet pour faire tomber l'eau bénite, se relève, trépigne, se sauve sur le balcon, du haut duquel il veut se précipiter.

Ce guéridon, qui se montrait si intelligent, voulut un jour faire des vers, mais qui n'avaient ni rime ni raison ; il adressait aussi souvent à M. et à madame L*** des mots orduriers. Dans la dernière expérience que vit M. Bénézet, les époux L*** ayant imposé chacun une seule main, le guéridon devina l'âge et l'heure, sauta à plusieurs reprises pour atteindre la montre d'un curieux ; répondit aux questions, « qu'il est le diable *Astaroth*..., *qu'il a des cornes*..., *une fourche pour embrocher s'il peut*, etc., etc.

On parlera plus loin de l'écriture. L'esprit ici écrivait, mais sans orthographe, d'après la prononciation ; il dit ce même jour « qu'il peut se montrer sous la forme d'une vieille *tata*. » La lumière est emportée, le guéridon s'agite sans toucher terre, distribue force coups de pieds, et chacun put s'assurer que rien ne le soutenait. Nul ne vit l'apparition, excepté le fils Bénézet, âgé de dix-neuf ans, dont la sincérité est attestée par l'auteur. Ce jeune homme aperçut dans un coin une vieille dame qu'il crut d'abord être son aïeule. (*Ibid.*, p. 9-33.)

Dans un exposé aussi succinct, on ne peut ici entrer dans beaucoup d'explications, ni faire le récit de cent autres faits, qui décidèrent M. Bénézet et les époux L*** à cesser les expériences, quoiqu'on les priât souvent de continuer.

Résultats des rapports avec les esprits ; obsessions.

Trois jours s'étaient écoulés depuis que les époux L *** avaient cessé leurs expériences. Tandis qu'ils

s'asseyaient pour dîner la table venait les provoquer en s'agitant légèrement; mais ils persistèrent à ne pas s'en occuper. — Le troisième jour, un coup sec est frappé sur la table; ils sont dans la stupeur, car les coups se répètent. On fait enlever la table. Les coups se font entendre sur le parquet, sur les meubles, sur les portes, etc. Ils sortent, ce bruit les suit; effrayés, ils vont précipitamment trouver M. Bénézet qui les accueille avec incrédulité; mais lui-même entend frapper des coups bien distincts sous son fauteuil et dans la cloison. Il les accompagne chez eux; on n'entend plus rien; il se retire; mais à onze heures de la nuit, madame L***, qui avait mis, dans l'effroi que tout cela lui causait, de l'eau bénite à sa portée, entendant des coups sous sa chaise, y secoue sa main trempée dans cette eau; mais elle est saisie et mordue à la seconde phalange du pouce. Ayant poussé un cri, M. L *** accourt, voit la main de sa femme enflée et portant l'empreinte d'une double rangée de dents. A peine remise, elle porte la main à l'épaule en criant et tombe en syncope. Sa robe n'étant pas même froissée, on trouva à l'épaule une forte contusion et quelques gouttes de sang. A peine avait-elle repris ses sens qu'elle était mordue aux reins et à l'avant-bras. La nuit, on le devine, se passa dans l'insomnie.

Le lendemain, M. Bénézet vit les traces des morsures, et les époux L*** étant forcés de quitter leur demeure *infestée,* acceptèrent une chambre chez lui. Excepté quelques coups frappés par-ci par-là, jusque sous les matelas, coups que M. Bénézet compare au bruit de deux noisettes brisées l'une contre l'autre, la nuit fut tranquille; mais ses fils, qui se rendaient au petit séminaire dès cinq heures du matin, virent deux jours de

suite une vieille femme accoudée à la croisée de l'appartement abandonné des époux L ***.

Les bruits continuèrent toute la semaine partout où ces derniers se transportaient, et les fils Bénézet, qui leur avaient cédé leur chambre, furent tellement tourmentés qu'on fut obligé de leur faire un lit dans la chambre de leur père. L'infestation devenait une obsession.

Puis surviennent les disparitions d'objets : peignes, montre, etc., etc.; la montre de M. L ***, posée sur la table, disparaît; tout à coup madame L *** sent un corps froid se glisser le long du dos et s'arrêter à la ceinture : c'était cette montre... Deux livres disparaissent; on remarque une tasse à café couverte par sa soucoupe; en la découvrant, on voit une fort sale espièglerie... On se hâte de recouvrir cette matière infecte, mais la soucoupe se soulève toute seule et une carotte se trouve plantée au milieu... Par compensation, l'on trouve un cornet de dragées de toutes formes et de toutes couleurs, qu'on se garde bien de goûter. On se décide à visiter les confiseurs pour comparer ces dragées à d'autres; madame L *** les porte, mais elles deviennent si lourdes chemin faisant, que madame L *** se plaint de leur poids; arrivée chez le confiseur... elles avaient disparu, etc.

Arrêtons-nous ici, quoiqu'il nous reste une foule de faits curieux à raconter. — Ainsi c'est le chapeau de M. L *** qui passe lentement dans la pièce voisine, et de là se rend dans la garde-robe, où il est trouvé sur une armoire, entouré d'un ruban qui retenait plusieurs plumes d'oie placées symétriquement tout autour. — Ce sont des souliers qui disparaissent; c'est une bougie qu'on ne rapporta que le soir; ce sont cent objets divers transportés, rassemblés ou dispersés, tels

que couteaux lancés, implantés dans le parquet, sous rouillés et couverts de terre; pièces d'argent jetées, etc. M. L*** en ayant ramassé une qu'il donna à un pauvre, la même pièce, quand il rentra chez lui, vint tomber à ses pieds.

Madame L***, en s'éveillant, se trouve un jour cousue dans ses draps. Son mari s'étonne qu'elle ne s'en soit point aperçue; mais comme lui-même sortait, des paquets de rubans de diverses couleurs se trouvèrent instantanément si bien attachés à son paletot, qu'on eut peine à les délier. « Enfin mille autres choses non moins incroyables, poursuit M. Bénézet, qui provoqueront d'incrédules sourires... » — On conçoit qu'il n'ait expliqué tout ceci ni par le fluide magnétique, ni par la puissance de l'âme, qu'il avait soupçonnée dans le principe.

M. de Lourdoueix ayant expliqué les tables tournantes par l'intervention d'une puissance surnaturelle, M. Bénézet crut d'abord que ce savant s'était fourvoyé; mais il changea de sentiments, et on le voit prendre ensuite au sérieux les lettres de M. Victor Hennequin, dont il sera parlé plus loin.

M. Bénézet a-t-il voulu mystifier la France entière? C'est ce qu'on examinera plus loin. — Toulouse a connu ces faits, et les persifleurs, en feignant de les croire, devenaient les persiflés; dans un siècle comme le nôtre on les cache; il fallait donc, pour les faire connaître dans une brochure, qu'ils eussent déjà acquis une sorte de publicité; il fallait surtout que M. Bénézet eût vu de bien près le danger pour qu'il se crût obligé d'en prévenir charitablement ceux qui s'y exposent sans défiance. (*Ibid.*, p. 36-55.)

Autres résultats des rapports avec les esprits ; possession.

M. le baron de N***, qui occupe à Paris un emploi considérable dans un des ministères, a permis à MM. de Mirville et Des Mousseaux de rapporter les faits qu'on va raconter très-brièvement.

M. le baron de N*** déclare qu'il était saturé du scepticisme du dix-huitième siècle, doublé au dix-neuvième de celui qu'il tient de sa propre nature. Il lui serait impossible de dire quelle révolution opéra en lui le mystère des tables, qu'il eut bientôt deviné ; aussi lui, qui eût défié tous les prédicateurs de l'univers de détruire son scepticisme, disait-il à ces convertisseurs d'un nouveau genre « qu'ils le mèneraient droit à confesse ; » ceux-ci lui répondaient qu'ils l'en empêcheraient bien. Sa conversion eut lieu cependant ; mais à partir de ce moment, poursuit-il, leur vengeance fut atroce... « Je devins leur *table* à mon tour ; ils s'emparèrent de moi, et l'identification fut complète. Je ne pensais plus par moi-même, ce n'était plus moi qui parlais ; je souffrais tous les tourments de l'enfer, et, littéralement, j'étais fou, ou plutôt *possédé*. »

M. le baron de N*** doit à la conduite que lui fit suivre son directeur la cessation de ce cruel état. Mais le dernier de ses hôtes lui dit en le quittant : « *Tu l'emportes, nous te retrouverons sur ton lit de mort...* » —Nous renvoyons à l'ouvrage de M. de Mirville (*Question des esprits*, p. 88-89) pour connaître les dialogues qui eurent lieu entre l'esprit des tables et M. le baron de N***, qui fut loin de les trouver puérils, puisqu'ils opérèrent sa conversion. Quant à l'authenticité du récit, M. de Mirville dit « que la permission de nommer l'auteur équivaut à l'acte de signer. »

Suite des faits; vexations par les esprits, folies, suicides.

En septembre 1853, un jeune homme faisait tourner une table avec sa petite cousine âgée de treize ans et demi; dès le lendemain, celle-ci se vit constamment suivie de la personne décédée qui avait répondu dans la table. On pouvait soupçonner une hallucination; mais dès ce moment, on entendit aussi frapper des coups sur toutes les parois de la maison; les sonnettes sonnaient sans cesse; le piano s'agita, gémit; une harpe joua toute seule. Si quelqu'un écrivait (quoique seul), à peine détournait-il la tête, la lettre était achevée ou remplacée par une autre; mieux encore, des lettres de la même écriture, signées de même, arrivaient toutes timbrées de la poste : quelques-unes émanaient d'un revenant suédois, damné, disait-il, pour assassinat, etc.

Divers objets disparaissaient quoique les portes fussent fermées à clef : meubles, porcelaines voltigeaient en l'air sans se casser; les livres, les vêtements étaient jetés au feu, ou, comme à Cideville, sortaient par une fenêtre et rentraient par une autre; des voix parlaient sur tous les tons, français ou anglais; les lits furent abîmés, souillés, bardés d'aiguilles entre les draps; des mains invisibles distribuaient des soufflets. M. de Mirville, outre l'attestation des personnes graves qui ont vu et du docteur Poirson, médecin de la maison, s'est transporté avec M. Des Mousseaux et un médecin de leurs amis pour examiner ces faits, qui se passaient depuis deux ans dans une maison des environs de Paris et ne cessaient que par intervalles. « Il a, dit-il, encore ici la permission de nommer *verbalement* les victimes de cette obsession. » (*Ibid.*, p. 92-93.)

Abandonnant l'office de simple compilateur et d'abréviateur, si je joignais aux faits cités dans les journaux, dans les brochures ou les livres ceux dont j'ai moi-même été témoin ou que je tiens de personnes dignes de foi qui ont vu et examiné, ces derniers ne seraient guère moins nombreux, ni moins merveilleux que les autres.

M. de ***, magnétiseur enthousiaste, qui persiste à ne voir qu'un fluide magnétique dans le tournoiement des tables, m'a raconté plusieurs faits et m'a rendu même témoin de quelques expériences qui devaient l'embarrasser. Il connaît à D... une petite fille chlorotique pourvue, dit-il, d'un fluide si puissant, qu'il lui suffit de poser légèrement les doigts sur une longue et lourde table de cuisine pour la soulever, puis aussitôt elle la laisse retomber bruyamment. M. de *** déclare qu'il ne pourrait lui-même le faire qu'avec les deux mains. Il suffisait en outre à l'enfant d'appliquer ses mains sur le dossier du siége de M. de *** pour transporter l'un et l'autre à plus d'un demi-mètre. Il évalue la puissance de ce fluide à soixante kilogrammes au moins; dans une minute, il a été ainsi soulevé quatre fois malgré sa résistance. Cette expérience a été répétée plus de cinquante fois.

Cette force dont la petite fille et ses parents même étaient fiers, fut bientôt suivie d'un nouveau phénomène; le fluide fit voyager le lit de l'enfant et arracha ses couvertures, son livre d'heures lui fut ôté des mains et son chapelet arraché de ses doigts. Elle prétendit voir un petit être de sa taille, dont elle décrivit la grotesque figure, etc.; enfin elle entendit, et, ce qui est plus prodigieux, toute la maison entendit comme elle les aboiements d'un roquet et le chant d'un petit oiseau, quoiqu'on ne vît ni l'un ni l'autre.

M. de *** parvint, après plusieurs magnétisations, à la délivrer de ce fluide importun. — Ce magnétiseur pense que le fluide peut prendre une voix; les chants et les aboiements viennent évidemment selon lui du fluide de l'enfant; l'apparition est une hallucination; ces meubles soulevés prouvent bien l'enfantillage de celle qui fournit le fluide. — Demande-t-on au meuble si M. de *** fera les sauts de carpe dont il vient d'être question, il répond en se trémoussant et semble tout joyeux de ces petites farces qui amusent aussi beaucoup l'enfant.

On pourrait, d'après des documents venus de toute part, signaler les maux de toute sorte qui ont suivi les communications avec les esprits : obsessions, folies, suicides, etc. Il est notoire aujourd'hui que ces rapports ont souvent produit les résultats les plus funestes. — « Il nous semble hors de doute, disait M. Philibert Burlet, interne des hôpitaux de Lyon, à la *Société des sciences médicales*, que le spiritisme peut prendre place au rang des causes les plus fécondes d'aliénation mentale. » (V. *Gaz. médic. de Lyon*, 1863, p. 13.) On verra la folie de madame Hennequin, la mort subite de M. Hennequin; il paraît que le fils Hennequin eut le même sort que sa mère. D'autres se suicident [1].

1. « A Tours, deux époux fort âgés, encore bien portants et jouissant d'une grande aisance, se livraient depuis près de deux ans aux pratiques du spiritisme. Presque chaque soir ils réunissaient un certain nombre d'ouvriers, hommes, femmes et jeunes gens des deux sexes, devant lesquels ils faisaient des évocations. Des questions de toute espèce étaient adressées aux esprits. Ceux qui connaissaient de vieille date ces deux personnes et leurs sentiments sur la religion, n'ont jamais été surprises des scènes qui se passaient chez elles. Étrangères à toute idée chrétienne, elles s'étaient jetées dans la magie, où elles passaient pour des maîtres consommés. Leur foi aux communications des esprits ne connaissait point de bornes...

Au milieu de cette foule immense de prodiges dont nous esquissons quelques-uns à grands traits, le lecteur peut se lasser; cet échantillon lui suffit peut-être et il nous tient quitte du surplus; nous voudrions nous-même terminer, mais les plus *stupéfiants* restent.

Les uns se sont bornés à faire tourner des tables sans pousser plus loin les expériences; d'autres les ont consultées, comme on vient de le voir, et ont été convaincus de leur très-grande intelligence; mais ne leur ayant guère demandé que des réponses par *oui* ou par *non*, ou par l'alphabet, moyens de converser un peu longs, ils se sont bornés là, pensant que c'était le *nec plus ultra* de la puissance de l'agent moteur; ils se trompaient, c'était, comme on va le voir, l'*a*, *b*, *c* de la science.

Convaincus par suite de leurs rapports avec ces esprits que ceux-ci les engageaient vivement à quitter la terre, afin d'aller jouir dans l'autre monde d'une plus grande somme de bonheur, ils consommèrent, avec le plus grand sang-froid, un double suicide qui causa un grand scandale dans la ville de Tours. »

« Le 11 février ayant prétexté un petit voyage pour le lendemain, ils choisirent les draps qui devaient leur servir de suaire, et en désignèrent l'usage dans un testament, où ils consignèrent la nature des motifs qui les portaient à renoncer à la vie. Des voisins ayant soupçonné quelque acte extraordinaire, trouvèrent les deux cadavres. La femme donnait encore quelque signe de vie, mais on n'avait pas l'espoir de la sauver. » (V. le journal *Le Monde*, 15 février 1863.)

CHAPITRE VII

Les esprits s'introduisent dans un appareil et écrivent au moyen d'un crayon; faits divers. — Il y a progrès : les esprits s'emparent des mains des expérimentateurs et écrivent à leur insu. Diverses expériences : MM. Séguin, l'abbé Almignana, G. de Caudemberg, la fille de Fleurey, etc.

Les esprits s'introduisent dans un appareil et écrivent au moyen d'un crayon; faits divers.

Aux expérimentateurs plus curieux et mieux disposés, les tables ont révélé que si les mains effleuraient un objet auquel serait attaché un crayon, ce crayon écrirait des lignes, puis des pages entières; on a essayé, et le succès a été complet. On verra plus loin qu'une plume entre des doigts passifs composera des volumes, et celui qui prête sa main à l'agent se trouvera stupéfait d'écrire des pensées, des systèmes, de révéler une doctrine dont il n'avait jamais eu l'idée.

Il s'agit maintenant de faire connaître l'écriture au moyen du crayon.

On ne décrira point, ce n'est pas notre tâche, les divers moyens d'agencer le crayon; nous dirons seulement que, rétif plus ou moins de temps, il s'est montré ensuite d'une complaisance qui a bien récompensé ceux qui ont persisté à le consulter. — Prenons au hasard des exemples dans les recueils.

M. Mathieu, déjà cité, dit avoir réussi dès la pre-

mière fois, — beaucoup d'autres ont été moins heureux; mais M. Mathieu n'obtint que des mots obscurs et le nom de *Satan;* de sorte qu'il eût renoncé s'il ne s'était trouvé parmi ses amis des *médiums* fort remarquables, dont il vit les expériences.

MM. B..., D... et J... en firent plusieurs; M. Mathieu en cite cinq. — Dans la première, le crayon écrivit: « *Tu me fais mourir... Je suis malheureux... Je souffre... Oh douleur!...* puis un mot illisible, et celui-ci : *Pourquoi me tourmenter?* etc. » — Peu après, fut écrit le mot *Satan.*

D. Ce n'était donc pas toi?

R. « *Non, cochons,* » suivi d'un mot illisible... — Invité à recommencer, le crayon traça d'autres mots non moins illisibles; il revint sur eux, les effaça et écrivit très-lisiblement trois mots orduriers... — Cette première expérience ne signale qu'un dévergondage d'expressions et que des obscénités... « *Fi pour la vertu... F.... bête... Étouffe, cochon... Zut!* [1]. »

Après cette première épreuve, qui manifestait assez à quel genre d'interlocuteurs les expérimentateurs avaient affaire, se présenta une nommée *Julie,* qui traça les tirades les plus poétiques. Étant revenue souvent dans les expériences qui suivirent, elle dit « *qu'elle est leur bon génie, qu'elle veille sur eux,* » et

1. Deux jeunes demoiselles fort candides se livraient (quand on le faisait dans tous les salons) aux consultations par le crayon. L'agent moteur écrivit « qu'il est le démon, qu'ils sont en enfer. »

D. Que font les démons en enfer? — Je ne pourrais ici mettre en latin le mot français qui fut tracé et resta incompris des demoiselles. Il ne se trouve pas dans le Dictionnaire; mais ce mot ordurier qui n'est guère prononcé que par la classe la plus vile du peuple, exprimait un vice assez commun dans l'antiquité païenne. — La sainte Écriture dit que Dieu l'a puni de la peine du feu. — On ne dira pas, je pense, que l'âme inconsciente de ces jeunes personnes ait tracé ce mot.

leur donne d'excellents conseils... » Parfois, quand on la croit encore présente, le crayon trace ces mots : « *Satan se f... de vous* ; » puis *M....*, magnifiquement écrit, puis des grossièretés, des ordures... Mais soudain la scène change... C'est encore Jullie : « *Je vous apporte*, dit celle-ci, *des fleurs printanières. Satan est un méchant, il faut le chasser quand il vient,* etc. »

Dans une cinquième expérience, Satan s'étant présenté, on le chassa, et Jullie revint avec son beau langage, — on le crut du moins, — mais le crayon trace encore des saletés, puis une série d'*a, a, a,* comme pour indiquer le rire moqueur. On interrompt l'expérience, et Jullie, qui se retrouve, écrit « *qu'elle était absente et tout occupée à soulager des infortunés,* etc. (V. *Un mot sur les tables,* p. 14 et suiv.)

Ce qui a le plus frappé M. Mathieu, c'est le guéridon poëte. — « Les incrédules peuvent rire, dit-il, il n'écrit pas pour eux. »

Ses amis et lui ne purent réussir d'abord à obtenir des vers, cela fut accordé à une personne qui savait versifier. — Mais plus tard, M. Mathieu a vu, sous les mains d'expérimentateurs qui ne connaissaient pas même les règles de la poésie, le crayon tracer des vers. Ayant demandé au guéridon pourquoi ils n'avaient pu réussir, celui-ci répondit « *qu'il leur manquait la foi des forts.* »

M. Mathieu a consacré quelques pages de sa première brochure et la seconde (V. *Conversations et poésies extranaturelles,* 1855) tout entière à donner un spécimen de ces vers. Il déclare « que ce phénomène est trop important pour que l'on y soit indifférent; il pense, comme l'écrivait M. Victor Meunier dans la *Presse* du 8 mars 1854, que la cause, quelle qu'elle soit, mérite examen..., — non qu'il veuille conseiller

à tout le monde d'expérimenter, car tous ne réussissent pas, et il en est même qui en sont devenus fous. — Ce qu'il conseille surtout, c'est de ne pas adresser, soit aux tables, soit aux crayons, des questions indiscrètes. » (V. *Un mot sur les tables,* p. 23-24.)

Dans sa seconde brochure, l'auteur se plaint de l'opposition qu'il a rencontrée chez les savants, les académiciens et les journalistes; il s'est adressé à plusieurs, — nulle réponse; — il a voulu parler de ses expériences, on lui a tourné le dos, ou bien on l'a plaisanté [1].

M. Delorme, chef d'institution des plus considérés de la ville de Lyon, invité à une séance et n'ayant pu être exact au rendez-vous, trouva en arrivant madame *** et mademoiselle D... les mains posées sur l'appareil à crayon et se plaignant de ce que l'esprit refusait de se nommer et ne traçait depuis deux heures que des figures insignifiantes. A l'arrivée de M. Delorme, il écrivit : « *Je veux vous dominer; je suis le plus fort...* » Ce dernier lui ayant demandé son nom, — il écrivit : « *Je suis la force..* » — S'il est esprit ou fluide?... La feuille étant trop étroite, il recommençait toujours la même phrase inachevée; ayant joint une

1. M. Mathieu a été si frappé de tout ce qu'il a vu qu'il est devenu un des plus fervents soutiens du spiritualisme. Ce chimiste distingué a été enlevé en quelques jours à sa famille, l'hiver dernier 1864, à l'âge de cinquante-cinq ans, par une péripneumonie aiguë. Un des rédacteurs de *l'Union magnétique,* lequel n'a cessé de contredire et de nier les faits et les croyances auxquels M. Mathieu s'était rallié, a rendu un hommage des plus flatteurs à sa mémoire. — M. Mathieu venait de faire paraître l'*Histoire des convulsionnaires de Saint-Médard.* L'auteur de l'article rend justice au mérite du livre, ajoutant que M. Mathieu sera vivement regretté : « C'était un homme excellent, franc, ouvert, aimant la vérité avec passion, consciencieux dans ses recherches, fuyant avec horreur tout ce qui sent le charlatanisme. » (V. *Rev. spiritual.*, t. VII, p 92-96.)

seconde feuille, le crayon répondit : « *Je suis l'anneau qui rattache le monde des corps à celui des esprits.* » Ces dames n'y comprirent rien et prièrent M. Delorme de continuer les questions; mais le crayon refusa de répondre. Comme ces dames insistaient, il écrivit rapidement : « *Je m'en vais loin d'ici et pour toujours.* » (V. M. de Mirville, *Quest. des esprits*, p. 72-73.)

M. de Saulcy, qui avait d'abord accueilli les faits de rotation avec beaucoup d'incrédulité, voulut voir écrire le crayon. Interrogé par des dames, après des heures d'attente, ce dernier traça des mots trop lisibles, qui, n'ayant jamais souillé leurs pensées, n'étaient pas même compris par elles. Sommé par M. de Saulcy d'écrire qu'il était un chien, il traça en caractères orientaux : *Ana-Kelb* (*je suis un chien*); mais les traçant à l'envers, M. de Saulcy n'y vit que des caractères insignifiants. — Après de longues recherches, le crayon écrivit : « *Sot que tu es, retourne donc le mot;* » lequel retourné, en effet, signifiait *Ana-Kelb*.

Des leçons d'orthographe arabe, copte, hébraïque furent données par le crayon au savant membre de l'Institut. Le crayon dessina aussi une masse de dessins fantastiques.

« Que devient ici le reflet de la pensée? s'écrie M. de Mirville, et lequel enfin de tous les assistants eût jamais imaginé, par exemple, ces triangles renversés opposés au triangle de Jéhovah, que l'esprit explique en ces termes : *Je suis Dieu à l'envers, moi;* puis ce refrain : *Je vis ma vieille vie, veterem vitam vivo* : puis ce mot significatif, *engager*, qui termine, comme chez M. de Tristan, la plupart des séances? » (*Ibid.*, p. 70-71.) Le récit par M. de Mirville est plus complet qu'on ne peut le reproduire ici.

De ce moment, M. de Saulcy s'abstint et conseilla

aux autres de s'abstenir, et la conséquence de ses expériences, ainsi qu'il l'écrivait à M. de Mirville, fut qu'il crut très-fermement que « des choses incompréhensibles existaient en réalité.—Il a poursuivi ces phénomènes dans toutes leurs phases les plus déplorables pour son orgueil de physicien ou de mathématicien; il a été forcé de se rendre, dit-il, devant l'évidence des faits. Il croit à l'intervention d'une intelligence différente de la nôtre. » (V. *Des esprits et de leurs manifest.*, p. XIV-XV.)

On citera, en prenant au hasard, parmi les expériences curieuses faites avec une corbeille par M. Salgues (d'Angers), la suivante : — Le 1er octobre 1854, un premier esprit barbouille le papier, puis écrit très-lisiblement : *M....*, et il avoue qu'il est un mauvais esprit; on le chasse, et on appelle un esprit sage. Celui-ci, à leur grand étonnement, donna son nom et son prénom, à eux inconnus; dit qu'il était d'Angers, indiqua le nom de la rue où il était mort; fit connaître son âge, son emploi, accusa une infirmité connue comme tout le reste; ajoutant (ce qui ne les surprit pas moins) qu'il était un mauvais esprit; puis il écrivit : *pleurs*. Deux jours après, M. Salgues demande à un esprit fort sage s'il connaît celui qui a répondu *M.....* Cet esprit donna le nom de celui qui avait écrit *pleurs*.

Le 3 octobre, un certain Auguste Vélut, mercier à Tours, mort depuis neuf ans, déclare qu'il est fort bien où il est. On ne brûle pas en enfer, répond-il; on mange en rêve dans le ciel... Robespierre est avec Dieu, etc.

Dans une séance, en novembre, un esprit qui avait usurpé le nom du maréchal de Saint-Arnaud, trace un dessin obscène..., puis la corbeille part et écrit avec

vivacité ces mots : — « *M.... pour toi, cochon !* — J'attache, ajoute M. Salgues, beaucoup de prix à la manière brutale dont cette séance s'est terminée, parce qu'il est évident que ces derniers produits n'ont pas été influencés par notre pensée. » (V. *La table parlante,* novembre 1854, p. 265-267.)

M. Salgues, dans une lettre datée d'Angers, 23 mars 1854, écrivait : — « Entraîné comme d'autres, j'ai essayé d'abord avec peu de confiance ces expériences, déjà anciennes aux États-Unis et très-connues dans l'antiquité, et j'ai été dépouillé de mon incrédulité. » — Lors du premier essai, il se demandait s'il n'était pas dupe d'une altération mentale passagère; il a recommencé, pour s'assurer s'il était possible que des êtres intelligents invisibles existassent autour de nous, nous voyant, nous entendant. Bien convaincu que ce n'était pas une illusion, il a saisi toutes les occasions, d'ouvrir de nouvelles communications avec eux. » (*Ibid.*, avril 1854, p. 50.)

Quot homines, tot sententiæ. M. l'abbé Almignana, que nous avons vu dans le magnétisme, est loin de soupçonner, avec les ecclésiastiques et avec certains laïques, l'intervention des malins esprits dans les phénomènes dont s'agit; témoin oculaire et expérimentateur, il en a cherché la cause. La polémique qui s'est élevée entre MM. de Mirville et de Gasparin lui permet d'exprimer son sentiment. — M. l'abbé Almignana cite plusieurs faits propres à appuyer l'opinion que le démon n'est pour rien dans le somnambulisme, les tables et les *médiums*[1]. Les tables, et cela plusieurs fois, se

1. M. l'abbé Almignana admet avec l'Église l'existence du démon, mais il n'est, selon lui, pour rien dans le somnambulisme. « Le R. P. Lacordaire, dit-il, loin de le qualifier de satanique, comme le fait M. de Mirville, a dit qu'il appartenait à l'ordre prophétique, et

sont prosternées devant l'image de Jésus crucifié. — Un guéridon a répondu qu'il aimait la croix; il s'est prosterné devant celle d'un évêque, a parlé d'une manière très-orthodoxe de la vie future, etc. Les tables ne parlent que les langues que l'on parle soi-même et non celles qu'on ignore. M. Almignana prend un crayon qui écrit à son insu des lettres, des mots et des lignes... Il veut savoir s'il y a du diabolique; la force occulte dit *non*, et, pour preuve, trace une grande croix. (V. *Du somnambulisme, des tables tournantes, etc.*. par l'abbé Almignana, p. 3-16.)

On nous permettra de citer quelques faits dont nous avons été témoin, ou que nous tenons des confidences de quelques personnes dignes de foi qui les ont obtenus.

M. de ***, dont nous avons déjà parlé à la fin du chapitre précédent, voulut, après avoir essayé longtemps la rotation des tables, expérimenter aussi l'écriture; cinq à six personnes qui s'étaient réunies pour les tables s'assemblèrent donc pour le crayon. C'étaient, avec M. de ***, MM. de M..., d'A..., H..., etc.; ils devinrent des examinateurs sérieux, et tinrent soigneusement note, avant de se séparer, de tout ce qu'ils avaient observé dans leurs séances.

Les essais avec le crayon furent longtemps infructueux, plusieurs jours se passèrent avant d'avoir rien obtenu; ayant persisté, ils virent des signes insignifiants qui les encouragèrent, car bientôt des lettres se forment, puis se réunissent et composent des mots, ensuite des phrases, enfin des pages entières qu'ils

qu'il était une préparation divine, etc. Interrogez, poursuit M. l'abbé Almignana, Mgr Sibour sur le somnambulisme, il vous dira que les idées exprimées par les somnambules ne sont que les reflets de leurs magnétiseurs, sans vous dire un seul mot du démon. »

ont bien voulu me permettre de copier. J'ai entre les mains les comptes rendus de plusieurs séances assez curieuses.

On consultait d'abord les tables pour connaître si le crayon écrivait, comme on consultait à Delphes la victime pour savoir si l'oracle parlerait.

Dans une séance qui précéda celle où fut évoquée la première âme de trépassé, la table se livra à de furibondes évolutions en signe de refus ; — on la pressa si instamment, on la sollicita si vivement, qu'elle répondit que le crayon écrirait. Tout joyeux de ce succès promis, l'appareil fut dressé et le crayon écrivit ces mots qu'on s'empressa de lire : « *Les plaisirs, l'ivresse, l'impunité, pas de Dieu, vive l'enfer*, signé *Satan.* »

Ce début ne découragea personne ; M. de *** pensa que le fluide émané des consultants avait à leur insu tracé ces lignes. Si le véritable agent fut forcé de se dévoiler, on n'en tint nul compte; de sorte qu'il lui fut permis de se manifester sous des noms d'emprunt, comme on va le voir, et depuis ce jour le crayon écrivit.

Dans la séance du 26 mars 1854, chez M. d'A..., l'âme d'un espagnol nommé *Mero,* daigna répondre à plusieurs questions. (On les abrége ici beaucoup). — « *Pour plaire à Dieu il faut aimer ses semblables. Il faut être sobre en tout ; la plus mauvaise de toutes les actions c'est de boire et de manger trop...*, etc. » L'esprit, après avoir répondu à plusieurs autres demandes, les quitta, dit-il, pour aller à Toulon.

A d'autres séances, un esprit répond : « *Qu'il faut suivre les lois de Dieu et de la nature ; aimer les hommes c'est aimer Dieu..., ce qui conduira l'homme au bonheur. — Le ciel est une chose imaginaire..., la mort n'est rien... — Les mauvais ne seront pas séparés des bons..., l'âme va dans l'immensité*, etc. »

Dans une autre séance, un trépassé français fit de la morale comme Épictète. — *Modération dans la prospérité, amour dans la vie domestique, courage dans le malheur et dans les maladies,* etc.

Que faut-il accorder à soi-même? lui fut-il demandé. — « *La liberté de la pensée.* » — Cet esprit qui était de Tours, boulanger de son métier et passablement fripon, dit « *qu'il était dans un lieu où l'on ne peut ni souffrir, ni jouir...*, *c'est l'immensité*, *tous les esprits y sont, mais ils diffèrent*, etc. — On poursuit les questions : il répond aux consultants « *qu'ils sont des bêtes.* » — On veut qu'il émette une pensée quelconque, il esquisse son profil avec des cornes.

Dans une autre séance, on voulait que l'esprit se nommât. « *Les hommes sont bien bêtes,* » répondit-il. Il finit par dire « *qu'il n'est pas mort ; que son corps est en Sibérie et son esprit auprès d'eux.* »

La plupart des esprits évoqués ont prêché la même morale et la même doctrine. — « *Tous les esprits sont dans l'immensité ; les dévots sont tels par la crainte du démon*, etc. » — Il leur reprochait souvent de faire des questions insignifiantes, les appelait *sots* et leur disait force injures. Quelquefois l'esprit s'obstinait à faire des réponses illisibles, quand il ne lui convenait pas de répondre aux questions, ou bien il traçait vivement des cercles concentriques sur le papier ou noircissait les pages par de longues barres.

J'accompagnais un jour M. l'abbé *** à une des séances : le guéridon consulté dit (on sait que c'est en levant le pied) qu'il ne répondra qu'à l'abbé *** ou à moi ; puis il alla se réfugier entre ses jambes, comme l'eût fait un petit enfant. M. l'abbé ayant refusé, il accourut très-vite entre les miennes, où il s'arrêta. Ayant refusé de même, il fallut insister assez long-

temps pour qu'il voulût bien s'adresser à d'autres. Cependant, ayant consenti et déclaré que le crayon écrirait, on demanda à celui-ci de tracer la pensée qu'il voudrait. Pendant longtemps il s'obstine à parcourir très-vite le papier en tout sens, sans autre résultat que de barbouiller les feuilles de papier l'une après l'autre. On persiste. — Pourquoi as-tu promis d'écrire? que viens-tu faire ici? — Il trace des mots illisibles. On insiste encore. Bref, on lut ces mots très-lisiblement écrits : « *Convaincre l'abbé* ***. » Ce dernier fut d'autant plus surpris, qu'il vit dans ces mots tracés par le crayon le *fac-simile* de sa signature.

On pourrait citer d'autres faits. Pour être court, on terminera par un seul. On demande au crayon le nombre des personnes présentes à la séance. Il est bon de dire qu'ayant été fort longue, les uns entraient tandis que d'autres sortaient, nul donc ne le savait; et les expérimentateurs assis, entourés de plusieurs spectateurs debout, ne pouvaient compter ceux qui étaient derrière leur siége. Le crayon écrivit de suite un nombre que l'on reconnut exact quand on se fut compté.

Ces expériences ayant duré plusieurs mois, on y renonça. M. de ***, continua d'admettre le fluide. Les réponses étaient selon lui un reflet des pensées; ses coopérateurs cependant ont cru, à ce qu'il paraît, communiquer avec des âmes et chassaient les esprits mauvais qui auraient voulu s'introduire. On cessa enfin, et tout fut dit et même bientôt oublié.

Il y a progrès : les esprits s'emparent des mains des expérimentateurs et écrivent à leur insu. Diverses expériences : MM. Séguin, l'abbé Almignana, G. de Caudemberg, la fille de Fleurey, etc.

Il y eut bientôt en France plusieurs personnes qui, abandonnant leurs mains au moteur qui faisait écrire

les crayons, virent leur plume, inerte d'abord, peu à peu s'agiter et tracer entre leurs mains, à leur insu, des lettres, des mots, ensuite des phrases, puis de longues pages. C'est ainsi que M. Victor Hennequin écrivit, comme nous le verrons, un livre entier. Ce qui suit prouvera qu'il faut encore ici rejeter la supercherie et la fourberie dans celui qui tient la plume ou le crayon. Mais, comme dans les expériences ci-dessus relatées, ce sont tantôt des erreurs, des bouffonneries ou des grossièretés, tantôt des choses vraies, extraordinaires ou sublimes, des révélations de l'avenir ou de secrets qui émerveillent et celui qui prête sa main, et tous les assistants. Il arriva aussi, comme dans les tables ou dans l'agencement d'un crayon, que l'on éprouvait dans le bras un frémissement qui annonçait la survenance de l'agent, sa prise de possession.

M. Séguin écrit de Richelieu, le 25 mars 1854, « qu'il serait absurde de laisser tomber dans le néant les essais de cette science. Il y a du vrai et aussi bien des illusions. Ma sœur, ajoute-t-il, s'amusait aux évocations, les âmes prétendues de nos parents et amis venaient demander des prières. Enfin, le 17 courant, la plume s'est agitée et a écrit *seule* le nom de notre frère, qu'elle disait décédé ; ma sœur épouvantée a dit mentalement : *Non, ce n'est pas vrai, tu mens!* — La plume a écrit : Mort hier, 16, à Cambrai, d'une fluxion de poitrine. — Je me suis adressé à Cambrai, continue M. Séguin, le défunt était en parfaite santé. — Que penser? Que croire? Il y a quelque chose d'extraordinaire en tout ceci, mais il y a du mensonge, etc. »

« Que direz-vous de la véracité des esprits? demande M. Séguin. Celui-ci a prétendu être Satan ; il a répondu des grossièretés à ma sœur, qui le pressait, et lui a demandé par écrit son âme en échange de

toutes les joies de ce monde. — *D.* Sera-ce pour l'éternité? — *R.* Non. » (V. *La table parlante,* avril 1854, p. 49.)

M. l'abbé Almignana, qui vient d'être cité, convaincu que la force occulte, ou esprit, qui le faisait écrire, ne connaissait pas le valaque et que ce n'était pas un démon, le traita de fripon, d'infâme, et le chassa... — Sa main fut aussitôt prise d'un fort tremblement nerveux, et écrivit en gros caractères : — « *Je suis le démon* et vous êtes un mauvais prêtre, qui cherchez à connaître les secrets de Dieu. »

— « Eh bien! d'après ce qui s'est passé, dit le prêtre, je ne peux croire que vous êtes le démon : — d'après le rituel, le démon parle toutes les langues... Or, vous ne parlez pas le valaque; donc vous n'êtes pas le démon. Je ne ferai plus d'expériences avec vous. — A peine eût-il tenu ce langage, que la main de l'abbé fut entraînée et écrivit : « Pardon! pardon! je ne suis pas le démon; si je l'ai dit, c'était pour vous faire peur... Je vois que vous êtes un homme qui ne craignez rien, un grand penseur, expérimenté; je vous dirai toujours la vérité. Je ne parle que les langues que vous parlez; si j'ai fait autrement, c'était pour rire, etc. » (V. *Du somnambulisme, des tables tournantes,* etc., p. 18-20.)

M. Girard de Caudemberg était un ingénieur distingué, dont les abonnés de l'*Assemblée nationale* appréciaient les articles scientifiques. Ce savant, qui habitait Dijon en 1853, était fort prévenu contre le surnaturalisme du phénomène des tables; aussi lorsque parut le livre de M. de Mirville sur les esprits, il ne lui ménagea ni les objections, ni les reproches. Depuis cette époque, M. de Caudemberg a bien changé de sentiment :

« Les gens, dit-il dans sa préface [1], qui repoussent le surnaturel, parce que le surnaturel les effraye, me traiteront de visionnaire et de fou. Ceux qui me connaissent bien ne s'y arrêteront pas... — Quant à vouloir mystifier, nul ne le supposera. Il regarderait comme un crime d'avoir ajouté un seul fait controuvé à ce qu'on va lire. » (V. *Le monde spirituel*, 1857.)

On a en effet d'excellentes raisons pour penser que M. de Caudemberg n'était point fou; quant à mystificateur, on ne l'est pas quand ce rôle expose aux sarcasmes et aux railleries le mystificateur lui-même.

Ce savant nous apprend que ses premiers essais furent insignifiants. Une première réunion à Paris, où il devait voir des effets très-extraordinaires, n'eut pas lieu, parce que le *médium* était devenu fou. On le conduisit alors chez un M. P..., où il fut témoin du langage des tables, sans qu'il y eût rotation préalable. Il fut répondu à M. de Caudemberg, parfaitement inconnu de M. P..., sur plusieurs particularités de sa vie.

On est forcé ici de renvoyer à la brochure de M. de Caudemberg, pour connaître tous les faits dont il fut témoin et qui lui prouvèrent qu'ils n'étaient le produit ni d'un fluide, ni d'une vibration, ni de la jonglerie. Tantôt l'esprit s'est dit l'âme d'un mort, tantôt du bon génie de la maison. — M. de Caudemberg essaya d'un autre genre de communication, c'était le balancement du bras par une force étrangère. Il obtint avec surprise des avis assez exacts; ces modes de communication cependant lui paraissaient encore assez imparfaits. — Un autre esprit, dit-il, pouvait intervenir. Il allait les abandonner quand le livre d'un publiciste distingué de Cambrai, M. H. Carion, fit connaître le

1. M. de Caudemberg est mort depuis cette époque.

moyen d'évoquer les esprits par la pensée, et de les consulter en leur abandonnant la main armée d'une plume ou d'un crayon. M. de Caudemberg essaya.

A ceux qui penseraient qu'il se trompe, il dira « qu'il faudrait le supposer *bien niais* pour se croire encore sous l'empire d'une illusion, lui qui depuis trois ans communique avec les esprits. » — Il abandonne sa main, et des écritures différentes, qui varient selon les personnages interrogés et qui ne sont en conséquence nullement son écriture, sont aussitôt tracées. — On demande les signatures avec paraphes de tels ou tels défunts célèbres; et signatures et paraphes, quoiqu'il ne connaisse pas ces défunts, sont trouvés, après vérification, fort ressemblants... — Des noms inconnus, des phrases inconvenantes, saugrenues et certainement fort loin de sa pensée viennent aussi s'interposer dans le dialogue; des interlocuteurs inattendus se présentent, parlant de choses tout à fait imprévues.

L'exposé des faits fournit enfin à M. de Caudemberg tant de motifs pour qu'on ne puisse attribuer l'écriture à celui qui tient la plume, « qu'il croirait faire tort à l'esprit d'observation de ses lecteurs s'il insistait davantage. » Cela se prouve encore, poursuit l'auteur, par la dimension des mots OUI et NON, qui remplace pour les esprits l'expression plus ou moins forte de la prononciation; par l'emploi ordinaire de certains adverbes, par l'inversion des phrases, par les mots sous-entendus, par l'étrangeté des expressions, etc. (*Ibid.*, p. 82-107.)

M. de Caudemberg, après avoir prouvé combien ce mode d'évocation est authentique et satisfaisant, nous apprend qu'il laissa dès lors tables, corbeilles et chapeaux, et qu'il put procéder seul, dans le silence du

cabinet, avec le sérieux, la discrétion et les précautions que l'expérience exige.

On voit d'abord un esprit italien lui raconter son histoire et employer des mots que M. de Caudemberg cherche vainement dans le dictionnaire. — Dès que M. de Caudemberg crut pouvoir évoquer une âme heureuse, il évoqua celle d'une jeune personne qu'il avait tendrement aimée et morte depuis trente ans. Les premières communications furent très-difficiles; il se présentait constamment deux écritures : l'une très-embrouillée, qui était celle de l'âme d'un nommé Framanoleo, qui s'était fait passer d'abord pour son ange gardien; et l'autre, de cette amie qu'il avait perdue. On ne saurait rien citer de ces dialogues : d'abord les deux amants échangent des caresses; puis M. de Caudemberg demande à son amie si elle peut fixer son âme dans son cœur, et bientôt il peut se réjouir de ce bonheur.

Il se crut longtemps obligé d'évoquer l'âme de Framanoleo pour communiquer avec son amie. Il obtenait aussi par le premier de très-fréquentes nouvelles de son fils qui était en Crimée, « plus même qu'il ne voulait. » — Cet esprit raisonnait avec beaucoup de sagacité sur les événements, entrait dans d'incroyables détails de concordance et de vérité apparente, qui augmentaient beaucoup les inquiétudes de M. de Caudemberg; mais il vit que c'étaient les mensonges les mieux ourdis. Ayant consulté son amie sur la cause de ces tromperies : « Le Framanoleo, répondit-elle, s'en est rapporté à mon propre témoignage. — Non que jamais elle ait voulu tromper; mais un mauvais esprit nommé *Sessement*, aussi puissant que Satan, est intervenu. Le moyen de n'être point trompé par lui, c'est de prier. Framanoleo n'existe pas. Elle-

même, jouet de l'erreur, ne saurait distinguer les bons esprits des mauvais, et est forcée de dire ce que ces derniers lui font dire : Ce *Sessement* a vécu, etc... — La bénédiction de Dieu est sur M. de Caudemberg et *Sessement* a été démasqué par le pouvoir de Dieu. »

Il ne fallait rien moins que ce pouvoir, selon l'auteur, pour déjouer les ruses d'un pareil esprit, et pour permettre à l'âme de son amie de lui dévoiler « tant de choses importantes. »

« *Sessement*, chassé, démasqué, dit l'âme amie, veut se venger; il est chargé de vous suivre par toute la terre; il est cause de vos fautes, de vos penchants (elle en fait le détail); vous êtes une proie dont il veut s'emparer. » (*Ibid.*, 108-132.)

Quand M. de Caudemberg lui demanda ce qu'elle pensait d'une maison où l'on consultait journellement les esprits par les tables, et où l'on s'occupait aussi de magie : — « *Extrême faiblesse, hérésie formelle et folie*, » lui répondit-elle.

Elle lui révéla un jour « que le ciel est le séjour de l'amour et du plaisir. »

M. de Caudemberg trouva un autre moyen de communiquer; il pensa que le mouvement de l'index pouvait remplacer celui du bras : il réussit à merveille. Framanoleo s'en empara. Sans lui adresser de question, le mouvement rapide de ce doigt indiquait quand l'esprit voulait parler. — « Depuis que l'âme de ma céleste amie, dit l'auteur, habite le centre de mon cœur, il suffit de poser le doigt sur cet organe pour obtenir des conseils, de sûres indications et des avertissements. » En usant des précautions indiquées, il a obtenu des réponses exactes; mais il ne faut demander que des choses prochaines.

Suit l'exposé fait par l'auteur des mouvements de

l'index, et parfois même du bras, qui expriment le plus ou moins de certitude des événements. (*Ibid.*, p. 133-150.)

On omet ici de rapporter des chapitres infiniment intéressants, où l'auteur expose des communications mystiques avec la sainte Vierge ; il y parle longuement des chastes baisers qu'il reçoit et qu'il rend. Ce sont bien les pages les plus curieuses de son livre.

Les personnes qui ont parcouru les journaux et les diverses brochures où sont rapportés les phénomènes des tables savent très-bien que la plume, dirigée par une intelligence occulte, a écrit entre les mains de plusieurs individus mille choses extraordinaires à leur insu. Avant de parler de la plume de Victor Hennequin, on citera dans la Côte-d'Or des faits semblables, qui ont été plus ou moins connus lors de leur manifestation.

Un sieur Nicolas, jardinier de M. Bourdicot, à Fleurey-sur-Ouche, avait une jeune fille nommée Marie, âgée de seize ans, qui était devenue excellent *médium* pour faire tourner les tables. Lorsqu'on apprit que M. Hennequin avait obtenu de l'agent moteur des tables qu'il voulût bien diriger une plume dans sa main, on engagea ce jeune *médium* à essayer aussi ; ce que Marie fit avec simplicité. Après quelques instants, un frémissement, signe de l'arrivée du moteur, saisit son bras, lui cause une légère douleur, et la plume s'agite : ce sont d'abord des caractères insignifiants qui sont tracés, puis des mots, enfin des phrases entières. Mais ce n'est plus l'écriture de Marie, et ce ne sont point ses pensées.

Presque effrayés du prodige, d'abord on ne le divulgua point, mais on se rassura bientôt, car cette plume n'écrivait que des choses fort pieuses : ce furent de

belles litanies, des prières, si nombreuses, si variées, si appropriées à l'état de chacun, que des ecclésiastiques m'ont assuré que le théologien le plus habile n'aurait su faire mieux. Le style en était simple et noble; elles se succédaient sans interruption, tandis que Marie, étrangère à ce qui était écrit par sa plume, conversait tranquillement avec ses nombreux visiteurs. — Plus de cinquante ecclésiastiques, dit-on, l'ont visitée, et chaque jour des laïques arrivaient par centaines; tous, amenés par la curiosité, s'en retournaient édifiés... — Dans une prière composée pour la mère de la jeune Marie, on la rassurait : « Nul mal, écrivait la plume, n'arrivera à votre fille, la sainte Vierge veut convertir la paroisse. » — Quoique la plume ne s'occupât, en général, que de sujets religieux, elle daignait parfois s'occuper aussi de choses temporelles et moins graves. Ainsi cette plume annonça un jour la venue prochaine d'une parente qui habitait Besançon : le but du voyage, le jour de son arrivée, rien ne fut omis, et tout se réalisa; Marie cependant ignorait le tout complétement.

Ce phénomène, qui mettait en émoi Fleurey et les villages de l'arrondissement, fit accourir de Dijon des ecclésiastiques, des médecins, des journalistes; tous attestaient la bonne foi de Marie : « Simple comme un enfant, disait un journal de Dijon, l'*Élu du peuple*, en la voyant, la défiance est désarmée, le témoignage de tous les habitants d'ailleurs la ferait évanouir. »

Ces messieurs, entre autres demandes, désirent que la plume traduise en allemand cette question : — « Êtes-vous Allemand? » — Marie abandonne sa main à l'agent, et on lit : « Ma fille n'est ni folle, ni sorcière, la sainte Vierge veut la *retirer des mains du démon et convertir la paroisse; examinez-la...* » — On fait observer

à Marie que la réponse est étrangère à la demande. Elle répond qu'elle ne se rend compte de rien, que son rôle est purement passif.

La plume, interrogée sur la profession de chacun, répond exactement; — sur l'âge de l'un des examinateurs elle fait une grosse erreur, qui prouve la bonne foi du *médium,* car la vue seule du personnage ne la permettait pas. Cinquante prières, en deux heures, furent écrites en leur présence, d'un mouvement calme et lent, mais régulier et incessant.

On demande à Marie ce que répondit un jour Jésus-Christ aux Pharisiens?

« *R. Rendez à César ce qui appartient à César.* » — Il n'était pas nécessaire que la question fût faite verbalement, la plume lisait parfaitement les pensées.

Marie partageait l'étonnement général en lisant ce que sa plume avait tracé. — L'un des assistants désire qu'elle exprime sa pensée, la plume écrit : « *J'ai faim.* » Dans le repas qui suivit, se vérifia l'exactitude de la réponse.

Ces réponses n'étaient pas toujours satisfaisantes : capricieuses ou espiègles, faites parfois pour dérouter, elles favorisaient les doutes. Quand la plume aurait pu convaincre, elle écrivait : « *Vous ne le saurez pas...* » Et cependant, continue le rédacteur de l'*Élu*, il faut « croire au merveilleux dans ce phénomène, à moins de nier l'existence du soleil quand il éblouit. » — On bande les yeux de Marie, on demande à la plume d'écrire un grand nom, le papier est placé à dessein au bout de la table, la main est dirigée avec lenteur au-dessus de l'extrémité supérieure du papier; elle s'abaisse et écrit : *Nabuchodonosor*. On signale l'erreur, et immédiatement le nom de Dieu (qui était le nom pensé) y fut tracé. — On lui dit d'écrire les premières

lettres du nom de *Marie; Ma* étant tracé, on déplace la feuille; la plume, d'abord immobile, se place sur le papier et reprend la liaison de l'*a* et la joint délicatement à la tête de la lettre *r*, et le mot est formé. — On bande les yeux de M. Minot, rédacteur de l'*Élu;* il abandonne sa main et écrit... sur le coussin d'écrivain qui recouvrait une partie de la table. Ainsi celui qui conduisait la main du *médium* ne voyait pas par ses yeux.

La plume fait des fautes d'orthographe à dessein; « car si on les lui fait remarquer vaguement, dit le journaliste, elle les corrige comme si elle était inspirée par l'esprit de Noël et Chapsal. »

Elle voit les choses cachées. Un instituteur avait dans son portefeuille une pièce de vers dont il demanda l'auteur. La plume écrivit : « *Lamartine.* » — On veut savoir si d'autres personnes pourraient provoquer les mêmes phénomènes; elle en signale deux à Dijon. Informées de cette révélation, leur plume devint aussi magique que celle de Marie.

Bientôt la plume annonce que les tables ne pourront plus tourner, autrement que par une action humaine. — Prédiction qui fut, on le sait, bien loin de s'accomplir.

A ces faits, cités dans l'*Élu,* on pourrait en joindre une foule d'autres. — Plusieurs ecclésiastiques étaient disposés à crier miracle, tandis que les savants parlaient de fluide, de volonté inconsciente, etc.

Une polémique survint entre deux journaux de Dijon, le *Spectateur* et l'*Élu*. Le premier signalait comme cause le démon; le dernier y voyait une cause magnétique, et prétendait que les plumes comme les tables étaient généralement les très-humbles servantes de la volonté; pourtant il avouait avoir été témoin d'expé-

riences où l'agent, quel qu'il soit, avait révélé des faits *parfaitement* inconnus, par exemple, l'argent contenu dans un porte-monnaie, dont le chiffre était inconnu de son propriétaire.

Un jour, au milieu de son triomphe, la plume annonce qu'elle n'écrira plus, car l'évêque le lui défend... Le lendemain, l'ordre arrive; celui qui dirigeait la plume l'avait connu à l'instant même où le prélat l'avait dicté.

J'ajouterai à ce faible échantillon de prodiges, que m'étant transporté à Fleurey avec quelques curieux, nous allâmes chez M. Bourdicot. Nous sollicitons une expérience; le *médium*, de la meilleure grâce du monde, se met à l'œuvre; mais rien ne s'opère, sinon un simple frémissement. — Nous insistons... La plume écrit ces mots : « *Non mes enfants, je n'écrirai plus, car l'évêque l'a défendu.* » — Cependant elle écrivit les noms et professions de plusieurs d'entre nous, répondit par *oui* et par *non* à quelques questions, mais ce fut tout.

Cela ne me suffisait point; à la rigueur, le médium pouvait savoir les noms de mes compagnons de voyage. Depuis le commencement de cette courte séance j'insistais pour que la plume traçât le nom d'un scélérat que j'avais dans la pensée; Marie y mettait sa complaisance et sa patience, et me répondait qu'elle sentait que je n'obtiendrais rien.—Je témoignais à l'agent de la plume tout mon mécontentement d'avoir fait une course inutile pour l'interroger, quand Marie me dit : « Je crois, Monsieur, que la plume va écrire. » En effet, je lus, tracé en caractères très-petits et assez mal formés, le mot *Judas*, qui était le nom pensé. Parmi mes compagnons de route se trouvait un de ces sceptiques *quand même*, qui prétendit n'y rien voir, et d'ailleurs il ne trouvait nullement étrange que la jeune

fille eût choisi parmi tous les scélérats historiques de l'univers le disciple qui trahit son maître. Les autres pensèrent autrement. A notre retour, il se trouva des personnes qui, sans être prévenues, réussirent à lire le nom de *Judas*, tandis que d'autres n'ont pu le faire. Ce qui se passa était donc de nature à favoriser le doute des sceptiques, mais si l'incrédule ne m'eût pas accompagné, le succès eût été peut-être plus complet. — Celui-ci persista dans son accusation de jonglerie, ne tenant nul compte de tout ce qui s'était passé précédemment devant des spectateurs non moins défiants; mais chacun, comme on sait, est servi à souhait par l'agent.

L'imposture était impossible; la jeune fille qui écrit assez difficilement, traçait ici vivement, et durant tout le jour, des lignes avec sa plume magique, quoique tout occupée de répondre à ses nombreux visiteurs. Comme on l'a vu dans madame Guyon, des cahiers entiers étaient écrits sur des sujets religieux, dans un style élevé, et ce sans aucun profit pour le *médium*. La cour, la maison étaient encombrées de curieux. L'exercice de la plume était si continu, qu'on défie tous les sceptiques du monde, sans excepter les plus savants, d'improviser un seul jour, durant six heures, ce que la plume de Marie écrivait pendant des journées entières et des semaines, en exceptant encore ce qui est relatif aux prévisions de l'avenir, à la connaissance des pensées, etc.

Cette jongleuse si habile l'avant-veille pouvait encore l'être avec nous, mais le véritable jongleur, en obéissant à l'évêque, sut se transformer jusqu'au bout.

M. Al***, professeur de philosophie au lycée de D..., quand les tables tournaient en France habitait la Corse, où alors on n'en parlait pas. Étant à D... en

1857, le hasard lui fit faire la connaissance d'une ancienne institutrice; celle-ci lui raconta qu'elle évoquait à volonté sa nièce Claudia, morte depuis quelques années, et qu'elle en obtenait de curieuses révélations et de hauts enseignements. — Bref, M. Al*** m'a dit qu'ayant expérimenté il entendit des révélations qui le surprirent. — On leur a prédit l'avenir, révélé des faits vrais, mais souvent on les a induits en erreur. Il fut évident pour M. Al *** qu'il y avait intervention d'un esprit étranger, qui avait sur la religion une doctrine toute païenne, c'est-à-dire celle de plusieurs philosophes de nos jours; — par exemple, les peines de l'enfer ne sont pas éternelles. Cet esprit proclamait la métempsycose; l'âme de Bossuet, selon lui, est aujourd'hui dans le corps d'un maître d'école à N... La création a commencé par des points vivants; les plantes ont commencé ainsi, de même que les animaux les plus inférieurs jusqu'à l'homme; avec le temps, il n'y a pas de raison pour que de nouvelles modifications ne produisent de nouveaux êtres.

Ce professeur stupéfait de tout ce qu'il avait vu, me disait « qu'on ne pouvait plus accuser d'imposture les premiers auteurs de l'établissement des religions, parce qu'il lui suffisait de voir les phénomènes modernes pour deviner comment elles avaient commencé. »

Un jour, ayant demandé à l'esprit évoqué s'il ne consentirait pas à apparaître, et à entrer avec lui en des rapports plus intimes, il lui fut répondu « que la première condition était d'aimer l'esprit, qu'il était évident qu'il serait frappé de crainte, que cependant s'il pouvait garder son sang-froid, il n'aurait qu'à cueillir dans un jardin une plante appelée *bétel*, qu'il lui décrivit, la faire bouillir, et ... »

Puis l'esprit s'arrête et ne complète point la recette.

— Évidemment il voulait stimuler la curiosité du consultant et l'amener à solliciter le rapport. — Voici les phrases telles qu'elles ont été tracées en latin : « *Patens erit te timore injici. Attamen si retinere attente potes timorem, habendum est Betelem cultum in horto, ebusissatum radice, barbatum, ebullitum, certutum, ejusdem etiam...* » Et comme on vient de le dire, il refusa de continuer.

Remarquons ici que M. Al*** n'attendait pas une réponse en latin; que l'institutrice ignorait cette langue, et que le professeur en fut d'autant plus surpris que la formule contenait des mots latins, dont il n'a pu connaître la signification; ainsi le système de ceux qui pensent que notre fluide peut tracer à notre insu nos propres pensées, serait en défaut, puisqu'il s'agit ici non-seulement d'une chose à laquelle on ne pensait pas, mais encore de termes tout à fait inconnus de l'expérimentateur[1].

Sur tous ces phénomènes, dont le sujet est à peine ébauché ici, le lecteur désireux de le mieux connaître, pourrait consulter *La Table parlante*, *Journal des faits merveilleux*, les revues spiritualistes et spirites, les nombreuses brochures qui ont paru depuis 1853 jusqu'à 1856, et les ouvrages remarquables de MM. de Mirville et Des Mousseaux.

1. M. Al*** ne savait que penser de cette intelligence, dont les révélations l'intéressaient à plusieurs titres; elle lui prédisait prochainement une place si importante, qu'il aurait désiré qu'elle méritât toute sa confiance. Pensant obtenir auprès de moi des renseignements sur sa nature, il fit, dans cette intention, une course jusqu'à ma campagne; ma réponse fut ce qu'elle devait être; M. Al*** dut voir peu de temps après que je ne m'étais pas trompé.

CHAPITRE VIII

M. et madame Hennequin. — Leurs rapports avec l'agent mystérieux ; leurs pratiques, leur mission, etc. — Résultats funestes pour M. et madame Hennequin. — Réflexions sur la certitude de ces faits malgré leur étrangeté.

M. et madame Hennequin.

Dans l'exposé suivant vont figurer deux personnes tristement célèbres dans l'histoire des tables. M. et madame Hennequin, dont le nom est bien connu en France, ont été les victimes de l'agent occulte qui a fait tant d'autres victimes; il s'est emparé non-seulement de leurs tables, de leurs crayons, de la main qui tient la plume, il a fini par s'emparer de leur cerveau.

Livrés corps et esprit à l'agent qui fait mouvoir les tables, les deux époux sont devenus ses instruments passifs pour constituer en politique, en religion, etc., un système mélangé d'illuminisme, de fouriérisme et de socialisme; c'est une mission qu'ils doivent remplir. — « Fourier, dit Victor Hennequin, a mêlé (il le sait par révélation) aux lois fondamentales de la nature les pensées d'un cerveau *faillible*... Il n'avait pas, comme lui Hennequin, entendu la voix de Dieu durant sa vie; » l'âme de la terre, qu'il nomme *Dieu* « parce qu'elle est son délégué auprès des hommes, » lui a dit que le fouriérisme doit être modifié. (V. *Religion*, par V. Hennequin, p. 456-458.)

Pourrons-nous en quelques pages donner une idée de ces étranges aberrations? — Un seul mot d'abord avant de commencer. — On pensera que M. Hennequin était atteint de folie. Nous répondrons que M. Hennequin n'était pas un fou; on prouvera ailleurs que c'était réellement un *inspiré*.

Il nous apprend « qu'il n'a jamais cru aux miracles; ceux des livres saints sont pour lui de pures illusions; les prodiges des tables, qui sont une intervention divine, sont loin de confirmer la réalité des miracles : on les obtient, mais au prix de quels efforts! » (*Ibid.*, p. 459-460.)

Il faudrait ici que le lecteur connût la théorie de Fourier adoptée par Victor Hennequin, inintelligible pour tous les profanes. Il est impossible de l'analyser ici.

« Il a fallu la plume d'un homme auquel la vérité sociale n'est révélée qu'autant qu'il haussera son intelligence jusqu'à sa mission, dit Victor Hennequin. Dieu ne change pas l'eau en sang, mais il éveille l'attention par des phénomènes assez voisins des opérations magnétiques pour que les magnétiseurs les croient de leur ressort. Il agite les tables et s'en sert comme de conducteurs de sa pensée... Mais il n'est pas toujours sincère, il égare ceux qui le consultent; pour sauver le monde, il se borne à quelques coups frappés..., et on veut qu'il ait arrêté le soleil !... Non, il ne croit pas à ces miracles du passé, et s'il y eût cru, il cesserait d'y croire en voyant ceux du jour. Telle est sa réponse à ceux qui accuseraient le *révélateur* de 1853 d'avoir abjuré le rationalisme du philosophe de 1841. »

« Au mois de mars 1853, s'il ne croyait pas aux miracles, poursuit Hennequin, il croyait au magnétisme...,

il connaissait le monde *aromal*, les âmes des astres, celle de la terre, par la théorie de Fourier... Il admit donc sans difficulté et trouva tout simple que les esprits, en Amérique, donnassent des enseignements conformes à cette théorie; il en conçut un vif regret, car il lui semblait qu'ils enlevaient à l'esprit humain sa plus belle gloire. Il ne douta pas que les bureaux de la *Démocratie pacifique*, qui partageaient son sentiment sur les miracles, n'imitassent l'Allemagne, qui venait de faire mouvoir les tables comme en Amérique; en effet, leurs essais eurent un plein succès. » (*Ibid.*, p. 460-463.)

Rapports de M. et de madame Hennequin avec l'agent mystérieux; leurs pratiques, leur mission, etc.

Après avoir parlé de plusieurs expériences de tables, blâmé les objections des gens à courte vue et les explications des physiologistes, Victor Hennequin nous apprend que le samedi 21 mai, après avoir pris part avec peu de succès, le samedi 14, aux expériences des bureaux de la *Démocratie pacifique*, il essaya lui-même avec madame Hennequin et une de ses amies; dès ce jour, pour suivre la rotation, il fallut courir. — Il fait ensuite l'exposé des procédés exigés, qu'il explique d'après la théorie fouriériste.

On se gardera bien d'aborder ici cet exposé d'*aromes*, de *réseau*, de *tubes*, de *porte-voix divin*, etc., locutions inintelligibles pour nous. Le 22, le succès fut, dit-il, plus merveilleux encore; ils virent que ce phénomène « allait devenir incontestable, du caractère le plus émouvant et qu'il serait l'avant-coureur de quelque solennelle manifestation du ciel. Les intelligences sont si fermées, continue-t-il, qu'on n'y vit qu'un passe-temps. Cependant l'événement trouva de

nombreux auxiliaires, par exemple MM. de Gasparin, Delamarre, etc., et l'auteur même du *Mystère de la danse des tables*, qui, bien qu'il se soit abusé en y voyant le démon, du moins a constaté les faits. » (*Ibid.*, p. 467-469.)

Le samedi 4 juin (les phases de son initiation se comptent par samedis), M. Hennequin apprend dans les bureaux de la *Démocratie* qu'on obtient des conversations avec les tables, et que la chaîne a cessé d'être nécessaire... Un Marseillais, phalanstérien dévoué pourtant, voulait être témoin du phénomène de la rotation, mais il refusa de se manifester.

Hennequin continue l'exposé d'expériences trop connues pour nous intéresser; il obtenait des réponses « remarquables par leur élévation et leur logique. » L'âme invisible mettait dans ses mouvements une foule de nuances délicates pour faire distinguer les personnages; au nom de Jésus et de Fourier, par exemple, la table saluait de dix coups solennels et révérencieux; « non, dit Hennequin, que l'évangile vaille plus du septième de la théorie de Fourier, mais Jésus-Christ s'est dévoué seul sans restriction. Les missions diffèrent selon les époques. » (*Ibid.*, p. 470-472.)

Ce fut surtout madame Hennequin qui obtenait ces prodiges; Hennequin demanda, et plus tard, comme on le verra, obtint le pouvoir d'en faire autant.

Nous aurions ici beaucoup de choses à dire sur ces deux délégués de Dieu; leur âme a déjà transmigré bien des fois; ce sont même de vieux amis... Les tables (un grand nombre du moins) proclament la métempsycose; aussi quand le 19 décembre 1845, madame Hennequin (Octavie Dujardin) vit au bal de l'Opéra pour la première fois celui qui fut son époux, elle crut reconnaître une ancienne connaissance, car

elle conserve les impressions du monde *aromal* où ils ont été déjà unis... On les a envoyés sur la terre pour remplir une mission à laquelle ils ont consenti avec joie, quoique très-pénible pour deux âmes qui ont passé quatre-vingt-six ans ensemble dans la première région des âmes; mais le service à rendre à l'humanité et l'avancement *expectible* à mériter quand Octavie mourra à quatre-vingt-six ans (car elle sera élevée à la troisième *couche* d'âmes) mérite bien un sacrifice. (*Ibid.*, p. 473-474.)

Comme il est impossible d'analyser ce qui suit, revenons à madame Hennequin, qui, avant d'épouser son mari, l'avait vu par la cérémonie (superstitieuse) de l'*antibois*. — Ce dernier expose leur richesse en magnétisme *aromalisé*. Sachons que la tête de M. Hennequin en est chargée vingt-six fois autant que son épigastre et soixante-quatre fois autant que le siége magnétique inférieur; comme les expériences magnétiques le lui faisaient perdre, l'âme de la terre, qui l'en a informé, lui a défendu de toucher aux tables; cette âme communique avec lui en faisant pénétrer un rayon *aromal* au-dessous de son occiput... — Arrêtons-nous encore ici, et laissons à l'écart les longues et ténébreuses théories fouriéristes : qu'il suffise de savoir que l'action de mouvoir les tables est pour l'âme de la terre un travail de forçat; mais ne pouvant abandonner à l'intelligence humaine des vérités « d'où dépend le salut du globe, » elle est forcée, pour convaincre les incrédules, de s'imposer un travail qui coûte à ses dix mains, et aux deux mains d'*ailerons* surtout, les efforts les plus douloureux... Ainsi ses repos et le temps qu'elle met parfois à exécuter des prodiges aussi nécessaires ne doivent pas nous étonner.

M. Hennequin évoque des âmes; nous tairons ici les

noms des défunts... Parmi eux figure un habitant de Saturne, qui a été curieux de voir l'*harmonie* se réaliser en France.

Hennequin cite une longue lettre à lui adressée de Genève par un monsieur D. P., le 18 septembre 1853. — L'auteur de cette lettre pense que l'âme de la terre est celle d'un énorme mystificateur; il cite des faits où les âmes de trépassés avaient impudemment menti, etc... Il en conclut qu'il y a dans l'autre monde des hommes de lumière et de progrès, qui veulent hâter la marche de l'humanité par le renversement des barrières religieuses qui séparent les peuples, et d'autres rétrogrades et ténébreux, qui font tous leurs efforts pour faire tomber ces communications; qu'il faut donc bien s'assurer à qui l'on a affaire. Selon ce Génevois, l'âme de la terre serait « un perfide *rétrograde*. » — M. Hennequin, plus éclairé, ne partage pas cette opinion; pour lui, les esprits qui débitent tant d'erreurs ne sont « que des jeux du rayon *sous-dieu d'Alger*, qui donne la main au dieu d'*amitié du cap Vert*... Les âmes ne quittent jamais les régions célestes; il a reçu d'elles quelques visites par faveur spéciale et par une nécessité de sa mission; l'âme de la terre les lui présentait... — Elle a l'industrie de créer des âmes. » (*Ibid.*, p. 475-549.) Arrivons aux expériences.

Certain soir, M. Hennequin voyant la force qui mouvait son chapeau, pensa qu'elle pourrait mouvoir sa langue; il le demanda à l'âme de la terre, qui le lui ayant promis d'abord trouva plus facile de mouvoir sa main; il obtint d'abord un mot, mais quand sa main, c'était le samedi 11 juin, écrivit une phrase, il fut enchanté, car il était *writing médium*. « La glace est rompue, » se disait-il. Étant allé à Montmorency, à

son retour il trouva madame Hennequin rayonnante : « Tu ne sais pas, j'écris aussi! lui dit celle-ci, » — en lui montrant plusieurs grandes pages « remplies d'aperçus admirables sur l'emploi des âmes, sur les sexes des astres, sur leurs mariages, sur Dieu qui trône au centre de l'univers avec une robe brodée de planètes, etc. »

De ce moment, elle écrivit involontairement matin et soir, rappelant sur la vie passée d'Hennequin bien des choses qu'elle ne pouvait naturellement savoir.

Le 14 juin, elle se dit autorisée à lui apprendre « qu'ils ont à remplir ensemble une *mission de salut*, et que Dieu va le lui répéter. » Sa main écrit qu'elle est conduite par l'âme de la terre, qui s'était déjà présentée sous le nom des âmes évoquées. — « Le globe est perdu, fut-il ajouté, s'il n'est mis bientôt en *harmonie*. Ses frères et sœurs veulent supprimer l'âme de la terre, parce qu'elle s'est endormie après le déluge en laissant les hommes livrés à leurs mauvais instincts : elle a envoyé Jésus-Christ, qu'on a méconnu... Aussi plus de ces révélations; ce sont eux qui sont chargés de cette mission qui ne les conduira pas au martyre... »

M. Hennequin demande s'il lui sera possible d'obtenir le don d'écrire d'aussi grandes choses? On lui répond « qu'il est plus facile de s'introduire dans la tête d'Octavie que dans la sienne, laquelle étant faite pour la science, y pénétrer ce serait en briser les cellules; plus tard une force extérieure conduira ses doigts. »

Aussitôt Octavie pousse les plus douloureux gémissements, son martyre commence, Dieu lui dit qu'elle touche à la mort..... Comme il s'agit du bonheur du genre humain, ses pleurs se changent en sourires.

Que faisait l'âme de la terre dans le cerveau d'Octavie? Elle y faisait pénétrer avec ménagement un des *douze crochets* inférieurs du *tube* destiné à M. Hennequin. — Il était, hélas, impossible de fixer la base du *tube* de Dieu à la *spirale aromale* d'Octavie, sans ébranler son organisme par des secousses poignantes. — C'est tout ce qu'on peut dire ici. (*Ibid.*, p. 549-557)

L'écriture involontaire dont madame Hennequin fut douée depuis le 12 juin jusqu'au 14, époque où le porte-voix lui fut appliqué, ne suffisait plus pour des communications aussi importantes... Elle écrivit sous la dictée de Dieu dont la voix a retenti dans sa tête durant un mois et deux jours, c'est-à-dire jusqu'au 16 juillet. M. Hennequin était si avide de ses discours qu'il la pressait même pendant les repas, mais elle était si fatiguée qu'elle tombait dans le sommeil magnétique... Alors affaissée, les yeux convulsés, elle débitait lentement ses oracles.

Les deux époux, surtout le soir, conversaient avec l'âme de la terre qui modifiait le fouriérisme que M. Hennequin tenait auparavant pour infaillible; et leur faisait, pendant qu'ils relisaient la doctrine du maître, ses observations. Rien dans l'esprit de M. Hennequin n'aurait pu faire mettre en doute les bases de cette doctrine. Mais l'âme lui faisait comprendre que l'édifice ne serait pas détruit, mais consolidé par cette irruption de prodiges qui ruinent toutes les anciennes religions. Et Dieu lui donnait le marteau pour faire tomber les pierres mal assises de l'édifice phalanstérien.

Hennequin explique pourquoi leur mission ne leur fut pas donnée plus tôt..., entre autres causes, il fallait éveiller les passions démocratiques par les saint-simoniens, par les phalanstériens et surtout par la révolu-

tion de Février. Il fallait enfin attendre le 14 juin et pas un jour plus tard. (*Ibid.*, p. 557-561.)

Ces étrangetés échappent à l'analyse; tout ce qu'on peut dire, c'est que, d'après Victor Hennequin, la Providence s'est trompée dans ses plans; le conseil sidéral du tourbillon qui avait pensé faire naître Jésus-Christ au temps de Périclès, l'a envoyé 494 ans plus tard, et les éléments de sa mission lui firent défaut, etc. Il fallait que leur mission commençât précisément le 14 juin 1853, pour que cent ans et cinq jours après, la terre pût rentrer dans le concert sidéral, etc. Si Hennequin n'était pas écouté, la terre qui ne doit mourir que cinq mille ans après l'époque à laquelle Jésus-Christ aurait dû réussir, finirait à la fin de décembre 1869, « attendu que les opérations de *trempe d'astres* ne sont pas les seules qu'elle entrave. » (*Ibid.*, p. 579.)

La fin du monde serait donc proche, heureusement « que les âmes sidérales du tourbillon facilitent notre dernière chance de salut par leurs conseils. La majorité pense que la terre sera rachetée, malgré ses fautes, par un suprême effort qui sera le dernier; l'insuccès donnerait gain de cause aux astres nombreux qui considèrent l'ineptie et l'endurcissement de l'humanité comme incurables... La terre périra, si le livre d'Hennequin n'a pas d'accès dans les âmes, par un refus d'*arômes* de la part des astres. » (*Ibid.*, p. 579.)

Pendant ces étranges révélations, Hennequin s'efforçait d'en obtenir d'autres avec son chapeau ou sa plume abandonnée docilement à l'âme de la terre. Toutefois celle-ci l'avait prévenu qu'elle serait toujours très-laconique avec lui et tenait parole. Malgré ce laconisme et quoiqu'il lui eût été dit qu'il n'obtiendrait jamais de révélations dans son intérêt personnel, on le voit, tan-

dis qu'il est à Montmorency chez sa mère, correspondre avec sa femme par l'intermédiaire de l'âme de la terre et Octavie lui répondre. Mais ce sont des faveurs qu'il ne sollicite pas, aussi renvoie-t-il ceux qui s'abusant sur sa mission lui demandaient des guérisons ou des miracles..., car on ne lui a promis que la science religieuse et sociale.

Octavie continue d'écrire sous la dictée d'une voix; les révélations perdent de leur importance. — Le 1er juillet, Dieu ordonne à Hennequin de rompre avec la *Démocratie pacifique*. L'âme de la terre qui le dirige, lui donne de longs thèmes à développer. Consultée sur ces développements, elle en corrige le sens et la forme... Il n'est ici qu'un simple scribe... Quelquefois arrêtant la plume entre ses doigts, elle l'empêche de tracer des caractères, et il voit son travail primitif se transformer de manière à n'être plus de lui. Un titre même qu'il n'aurait pas imaginé lui fut dicté : — *Sauvons le genre humain*, — ce qui le frappa tellement qu'il consulta une dernière fois son chapeau pour en avoir la confirmation. L'écriture involontaire étant très-laconique, le chapeau lui servait parfois de complément.

Madame Hennequin avait cessé de recevoir des révélations dès le 16 juillet. — Hennequin, le 18, fut muni du *porte-voix*, qui, dit-il, ne le quitte guère. — Le porte-voix n'étant point propre aux communications incidentes et brèves, l'écriture involontaire ne lui fut pas ôtée et servait par *oui* et par *non* à lui prouver qu'il avait bien compris la voix. L'âme de la terre guidait aussi sa plume pour dessiner divers personnages de l'antiquité, car elle pensait que l'historien doit connaître les différents peuples; elle le conduisait aussi pour tracer le dessin des *arômes*, dont la bizarrerie n'a rien au monde qu'on puisse lui comparer, sinon

les expressions de la théorie elle-même. (*Ibid.*, p. 579-598, 626.)

« Le porte-voix au besoin est l'organe d'un enseignement prolongé et aussi clair que la parole humaine la plus éloquente. »

Il fallait, dit Hennequin, publier cet ouvrage (*Religion*) plus que hardi sur le dogme. Le pouvoir le permettrait-il? Dieu lui indique madame de Curton, femme du trésorier de la maison de l'empereur, et lui annonce qu'un éditeur, M. Delahays, viendra payer son manuscrit cent mille francs. — Dieu mentait... — M. Delahays ne vint pas et madame de Curton faillit ne pouvoir obtenir l'impression; on prétendait que la famille de M. Hennequin s'y opposait, et qu'elle voulait même attaquer l'auteur comme atteint de folie. — Pourtant tout s'aplanit, les cent mille francs seuls firent défaut.

Tandis que les personnes étrangères au phénomène des tables publiaient que M. Hennequin était fou, de tous côtés arrivaient les adhésions de ceux qui consultaient ces oracles.

Un professeur de lycée se transporte chez M. Hennequin et lui dit : « qu'ils ont obtenu de la table des pièces de vers très-supérieures à tout ce qu'ils auraient pu faire. MM. les professeurs signaient leurs séances jour par jour. — Je ne viens pas précisément pour les lire, ajouta le professeur, mais la table a répété votre nom avec insistance, en nous disant que vous êtes inspiré par le génie de l'histoire; hier, en m'interpellant par mon prénom, elle m'a dit : *Toi, Jacques*, tu iras demain chez Hennequin pour lui dire que c'est le *bonheur de l'humanité. Le monde invisible vient sauver le monde visible.* » (*Ibid.*, p. 594-603.) — Hennequin y voyant un témoin de sa mission, lui demande s'il

aura le courage de faire insérer ce fait dans la *Presse*, de réfléchir s'il était décidé à se compromettre. Le professeur, décidé d'abord à tout braver, ne fit pourtant rien insérer.

En même temps, M. Madrolle lui écrivait : « Vous êtes pour moi plus que l'empereur ; c'est l'âme de la terre, peut-être même l'âme du ciel qui m'a ordonné de vous dire que dans la campagne de ma mère (à Fleurey-sur-Ouche), la fille d'un jardinier a reçu le don de la plume courante... Victor Hennequin en a été l'occasion ; elle a répondu, poursuit M. Madrolle, en latin aux ecclésiastiques de Dijon, et en langues étrangères à ceux qui l'ont voulu. »

Hennequin trouva ces confirmations plus graves que les manifestations où l'âme de la terre flatte les erreurs humaines jusqu'à se faire passer pour un démon.

M. Jobard, directeur du musée industriel de Bruxelles, en évoquant l'âme de Napoléon, en apprit que M. Hennequin était visité par l'esprit *recteur de la terre*. — Le neveu d'un capitaine d'artillerie qui ne connaissait pas encore Victor Hennequin, ayant évoqué Archimède, celui-ci lui répondit : « Hennequin est réellement inspiré par l'âme de la terre, et l'on doit lui aider à propager ses révélations. » — Le jeudi 26 janvier, l'âme de la terre voulait qu'on proclamât hautement la mission donnée à Hennequin de compléter l'œuvre de Fourier.

Le même jour, à l'hôtel Grammont, trente personnes consultèrent une table qui se prétendit l'âme de la terre, et dit « que ses miracles sont faits pour sauver le genre humain, que son intermédiaire est en France et se nomme Hennequin. » — M. Eggimann, sous-directeur de l'intérieur à la Basse-Terre (Guadeloupe), en consultant une chaise, obtint l'écriture involontaire,

raconte M. Hennequin, et reçut aussi de l'âme *sidérale* des communications prolongées; un volume entier, suivi d'un épilogue, fut écrit; il y est annoncé « que Dieu a donné à une chaise le pouvoir d'opérer des miracles pour ramener les incrédules; elle se tait devant ceux qui ont méconnu le doigt de Dieu, elle prodigue ses dons à ceux qui, plus sages, ont reconnu cette manifestation, et les conduit à des vérités sublimes. Ses œuvres ne sont que la préface d'un livre mystérieux... Un jour viendra où la chaise sera l'organe infaillible de la vérité. » — M. le sous-directeur envoya cette dictée à tous les membres de l'Institut et aux principaux journalistes. « Il s'imaginait, ajoute Hennequin, qu'on s'empresserait d'approfondir le phénomène ; *le pauvre homme!* »

Hennequin reçut de Lorient, en date du 9 novembre 1853, une lettre de M. Le Pontois, rue des colonies, 11, qui lui annonce que depuis cinq semaines il apprend par les âmes de ses parents des choses surprenantes sur la religion. — « Elle a été, disait-il, détournée de sa véritable voie par ses ministres, le moment est venu de faire connaître la volonté de Dieu et de confondre ces infidèles dépositaires de sa loi qui trompent les peuples, exigent la confession et une infinité de pratiques assujettissantes et absurdes, etc. »

Le 27 octobre la table a prédit à M. Le Pontois « que sa nièce, mademoiselle Désirée Godue, qui obtenait le mouvement des tables en une ou deux minutes, aurait, dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre, à minuit, un songe; qu'on ira l'éveiller vers trois heures afin d'écrire ce qu'elle lui dira durant son sommeil. Elle se réveillera bien malade... Ne vous inquiétez pas, poursuit la table, elle sera cinq jours endormie, et vous révélera en dormant ce que Dieu veut que vous

fassiez. Gardez le secret jusqu'au jour indiqué; Dieu a tant de choses à vous dire qu'il prend ce moyen, avec la table ce serait trop long. »

Tout s'est réalisé; M. Le Pontois a eu des révélations admirables, preuves irrécusables de la vérité des tables.

A la suite d'une révélation, sa nièce lui a recommandé d'écrire à M. Hennequin, pour l'encourager; « on le traite de fou, a-t-elle dit, ce sont eux qui sont fous. Demandez-lui quelques exemplaires de son livre, qui est très-bon, et lui a été révélé, etc. »

M. Le Pontois, par ordre de la table, quitte tout et se rend à Paris pour se présenter chez M. Hennequin avec sa nièce; celle-ci ne devait entrer en relation avec aucune table qu'avec celle de Victor Hennequin. D'après leurs instructions, il fallait que celui-ci s'y plaçât avec eux. L'âme de la terre le lui ayant naguère défendu, il fut fort surpris, et demanda l'explication de cette contradiction. Il lui fut répondu avec son doigt écrivant sur sa manche, « que la vérité ne peut être dite à tout le monde; cette proposition n'a été faite par la table que pour l'éprouver. »

Le 10 décembre, s'étant abouché avec M. Le Pontois, il reconnut que c'étaient des témoins prédestinés. Nul n'avait vu autant qu'eux de prodiges assourdissants. L'âme de la terre avec eux s'était surpassée; le 25 octobre leurs meubles s'étaient levés tout seuls. — Hennequin demande à Dieu par quel moyen : Dieu lui répond : « Nous employons pour cela nos *barres* ordinaires terminées au lieu du *croc* par une spirale aiguë, qui va chercher au milieu du meuble le tissu d'électricité neutre. Un pareil acte est pour nous l'effort suprême. » — Ce qui lui expliqua la rareté des soulèvements sans contacts, et pourquoi cet effet a eu lieu à Paris chez M. Bonnard, dont la maison étant rem-

plie par l'âme de la terre, il s'y était fait un effrayant tumulte.

La danse générale, chez M. Le Pontois, débuta par une table de dix couverts, qui, se soulevant seule, frappa trois coups. C'était pour annoncer les révélations d'une chaise. A partir de ce jour, mademoiselle Godue obtint des dictées. Une chaise, un fauteuil avertissaient en bondissant qu'il fallait consulter l'oracle. Il se passait chez M. Le Pontois les mêmes faits qu'en Amérique. La table ayant fait reconnaître son autorité par des prestiges rares en France, il reçut l'ordre, qu'il exécuta sans balancer, d'abandonner son commerce et de se rendre à Paris, d'y porter un bâton de chaise qui, tenu en équilibre par mademoiselle Godue, devait en route faire des dictées.

Le 10 décembre, un fauteuil s'étant soulevé pour faire consulter le bâton, celui-ci dicta un écrit pour Hennequin. C'était l'âme de Napoléon Ier, qui lui adressait une supplique dans l'intérêt de son neveu. Hennequin ne s'y trompa point, c'était l'âme de la terre (elle le lui confirma par la plume), qui proclamait sa mission avec injonction à M. Le Pontois et à mademoiselle Godue d'attester, quand besoin serait, tout ce qu'ils avaient vu... L'âme de Napoléon réclama instamment, mais l'âme de la terre écrivit avec les doigts d'Hennequin la négation la plus absolue de l'intervention de toute âme humaine dans les manifestations des tables, des chaises ou des chapeaux. (*Ibid.*, p. 604-620.)

Résultats funestes pour M. et madame Hennequin.

Il serait trop long de rapporter ce qui survint à madame Hennequin, quand elle cessa d'avoir des révé-

lations : elle eut entre autres, des réminiscences confuses et désolantes de tous les événements, souvent criminels, auxquels l'âme de la terre avait pensé; Octavie devint sombre. Profondément affligée, dit Hennequin, de l'atteinte portée par ces phénomènes, à l'idée qu'elle s'était faite d'abord de l'intelligence et de la bonté divine, ses peines morales s'accrurent... Elle attribua à M. Hennequin tous les crimes dont l'entretenaient ses *arômes* vagabonds. Elle jeta au loin son alliance et se livra à des actes de violence contre son mari. Bref, madame Hennequin devint folle et fut mise dans une maison de santé. Quant à M. Hennequin, il ne cessa pas d'être dupe de l'âme de la terre, qui le trompa en tout. Sa femme rentra à peu près guérie le 23 janvier; pour lui, il mourut inopinément, ainsi se termina son obsession. — Il y a deux siècles, on eût dit que le diable lui avait tordu le cou, opinion aussi sage que toute autre... Le fils de M. Hennequin devint également fou et mourut. M. Hennequin a laissé deux volumes dictés par l'âme de la terre : *Sauvons le genre humain,* et le premier tome d'un ouvrage intitulé *Religion.*

On a fait voir, autant qu'il était possible de le faire dans un ouvrage qui renferme tant de sujets divers sur le merveilleux, le progrès des phénomènes spirites. — D'abord les tables s'agitent, puis elles dansent et bientôt communiquent des pensées par des coups dont le nombre correspond à telle ou telle lettre de l'alphabet. Ce mode d'entretien étant trop long, les esprits s'étant apprivoisés ont choisi le crayon et la plume qu'ils conduisent entre les mains d'un *médium* passif. Il devint possible dès lors de donner des conseils, d'écrire des livres, de formuler une doctrine; nous verrons plus loin l'écriture *directe* des

esprits, qui est la suite du complément des manifestations.

Réflexions sur la certitude des faits exposés, malgré leur étrangeté.

Après cette exposition de faits merveilleux, respirons d'abord; ensuite nous réfléchirons. Oserons-nous demander au lecteur quelle a été l'impression que cette lecture a faite sur son esprit? — Si c'est un bon rentier occupé de la chasse ou de la pêche, ou un de ces hommes utiles, livré tout entier à son négoce, à un art, ou remplissant une profession libérale quelconque, ou promu à des fonctions plus ou moins élevées, s'il n'a jamais assisté à des séances de rotation de table, et s'il n'a jamais vu écrire le crayon attaché à une planchette, en fermant le livre avec un haussement d'épaules, il murmurera ces mots : « *impossible, absurde...*, *extravagances*, car nous vivons dans un siècle de lumière. »

Silence, lecteur, vous oubliez que c'est aussi un siècle de *progrès*. Demain vous pourrez être témoin de ces merveilles, et peut-être bientôt voudrez-vous les opérer vous-même. Vous venez de voir des expérimentateurs intelligents, savants, aussi sceptiques que vous puissiez l'être. Ils ont vu, ils ont pratiqué, ils pratiquent encore avec ardeur et constance. Silence! RESPECT même; la plupart sont des célébrités.

« Ces savants, répondrez-vous, ont fait mon éducation, j'ai lu leurs ouvrages, ils m'ont enseigné constamment que des faits moins merveilleux étaient absurdes, que ma raison les repousse, mon imagination d'ailleurs s'en effraye. — Je n'ai rien vu, il est vrai, mais les uns m'ont dit : Nous l'avouons à notre honte, nous avons essayé de faire tourner une table,

elle est restée immobile comme une cathédrale, nous le savions d'avance. — D'autres ont déclaré qu'ils avaient vu tourner un guéridon, mais chaque opérateur s'est cru mystifié ; on s'est séparé en riant, chacun désignait le *tricheur*, quelquefois l'un d'entre eux s'est fait honneur d'avoir rempli ce rôle, et on le lui a bien pardonné. — D'autres enfin, hommes simples, naïfs ou enthousiastes ont affirmé le phénomène, on s'est moqué de leur crédulité. — Voilà ce que nous savons, et ce à quoi nous ajoutons foi. »

Tout cela ne détruit pas les faits. Les savants qui niaient le merveilleux déclarent qu'ils se trompaient ; mais ils n'avaient rien vu. Les voici qui acceptent ; ils furent vos maîtres pour nier, ils le seront pour vous faire accepter : ne l'oubliez pas. C'est le progrès. Ces hommes qui attestent, ces savants, en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en France, dans toute l'Europe enfin, sont des magistrats éminents, des jurisconsultes, des médecins, des généraux, des dignitaires de l'Église, des ministres réformés, des philosophes, des professeurs, des académiciens, des membres de l'Institut, des physiciens, des chimistes, de grands mathématiciens, etc. Tous sceptiques, incrédules comme vous, avec des raisons de nier même que vous n'aviez peut-être pas, et qui ont aujourd'hui des motifs pour croire qui vous manquent, parce qu'ils ont expérimenté longuement, patiemment, avec des auxiliaires qui font défaut à la plupart de ceux qui nient, — c'est-à-dire les sciences physiques, physiologiques et psychologiques.

On parle de *tricheurs* qui poussent la table ; dans quelques salons, c'est possible ; y en a-t-il parmi ces savants qui, dans l'intérêt de la science, s'assemblent pour examiner un phénomène attribué d'abord à un

fluide? Existe-t-il des tricheurs qui poussent, quand la rotation est obtenue sans contact? Ces savants enfin se sont-ils entendus en Amérique et en Europe pour rapporter tous ces prodiges que n'ont pu voir ceux qui ne se sont pas livrés aux mêmes expériences? Ont-ils voulu mystifier? quels en sont les résultats[1]? — D'avoir exposé, les uns des théories physiques insoutenables, absurdes, comme on va le voir; d'autres, de reconnaître l'intervention des intelligences jusque-là proscrites, c'est-à-dire se déjuger, se faire passer peut-être pour des hallucinés ou des fous dans l'opinion d'un vulgaire ignorant, qui, ne réfléchissant point, se borne à dire : « *Non, je ne croirai pas, parce que je ne puis croire.* »

Celui qui aurait lu les cinq volumes qui précèdent ne le dira pas, sa persévérance nous le fait espérer; mais à celui même qui n'aurait vu que le bref exposé

1. Si les expérimentateurs voulaient mystifier, les tours feraient-ils défaut au moment juste où ils promettent des merveilles? — Si eux-mêmes écrivaient, se diraient-ils des injures qui font rire d'eux leurs spectateurs? — Se borneraient-ils à noircir des feuilles de papier, à écrire souvent des inutilités? tandis qu'ils pourraient surprendre leurs invités par de beaux discours... Écriraient-ils si juste enfin sur des sujets qu'ils ignorent?

« La main tenant une plume ou un crayon, remarque M. l'abbé Lecanu, s'étend sur le papier. Saisie d'un mouvement convulsif, elle écrit la réponse aux questions avec un mouvement saccadé et étrange. — Est-ce la personne qui répond? — Elle répond dans la langue que vous l'interrogez, qu'elle n'a jamais apprise; révèle des secrets qu'elle n'a jamais connus, donne l'écriture que vous lui demandez : celle d'un notaire mort il y a trois siècles, d'un parent mort aux Antilles il y dix ans, dont vous avez une lettre. Elle reproduit la signature de tel de vos aïeux que vous désignez, etc., etc. » (V. *Hist. de Satan*, p. 449-450.)

Y a-t-il exagération dans cet exposé? Ces faits et une foule d'autres sont si communs, que les nier serait ineptie ou ignorance grossière, car bientôt tout le monde les connaîtra.

qu'on vient de faire des phénomènes qui ont retenti dans les deux mondes, et qui continuent d'occuper des hommes éclairés, s'il persistait à les nier, nous dirions : « Fermez ce livre, avec vous il serait inutile de recourir à la logique élémentaire des écoles pour les prouver, car on pourrait penser que vous manquez de celle du bon sens. »

Lorsqu'on parcourt les livres et les brochures de tant de savants connus par des travaux remarquables, savants qui avaient intérêt à ménager une réputation justement acquise et qui se sont livrés à de nombreuses expériences concernant les phénomènes dont il est ici question, leurs profondes convictions entraînent la nôtre : les uns racontent naïvement leur incrédulité passée et prévoient, sans se fâcher, celle du lecteur; d'autres, s'indignant des négations de gens qui n'ont ni vu ni voulu voir, ni même voulu lire, se servent d'expressions qu'on n'ose répéter; celles qu'emploie M. H. Delaage contre les incrédules sont moins virulentes. — « Il y a bien des gens, dit-il, qui se croient esprits forts, ce sont tout simplement des esprits bornés. »

Avouons-le pourtant, non, tous ne sont pas des esprits bornés, mais la plupart sont de mauvaise foi : forcés d'opter entre des théories physiques absurdes ou des opinions spiritualistes qu'ils abhorrent, ils ont préféré nier tout court. On devait s'y attendre de la part de gens qui veulent s'aveugler; exclusivement livrés au culte des sens, ils dédaignent même de passer dans les rangs des philosophes animistes, déistes ou panthéistes.

Des savants qui, après avoir vu, ont abjuré une partie de leur scepticisme, prétendent, contrairement à la doctrine du dix-huitième siècle, prouver par leur

témoignage des faits qu'il eût repoussés. M. de Gasparin, encore disposé à attaquer la valeur du témoignage concernant le spiritualisme américain, veut que l'on accepte le sien : ses expériences sont rapportées avec le ton de vérité et de sincérité qu'on devait attendre d'un homme aussi loyal. Il n'y a épargné ni soin ni temps, dit-il; et quand il affirme que telle chose est, nul, selon lui, n'a le droit de dire : Cela n'est pas. « Il y a, selon lui, deux manières de s'occuper des tables : en faire une distraction ou un sujet d'étude. — Point d'expériences de salon; les succès sérieux y sont impossibles. » — A Valleyres ils avaient de vraies séances vérifiées avec un soin minutieux; « son affirmation a son prix; on sait qu'il aime la vérité, et qu'il ne la sacrifie à aucune considération. »

« Quand il ne s'agit, continue M. de Gasparin, que de quelques assertions isolées, nouvelles, sans confirmation, sans contrôle, il est naturel de dire qu'on ne croira qu'après avoir vu; mais lorsqu'une série d'expériences a mis les faits en lumière, quand ils sont produits avec ensemble, avec suite et développement en présence de témoins nombreux, distingués, défiants, munis de connaissances spéciales, qui les ont constatés une centaine de fois, ils ne sauraient être niés qu'au moyen d'hypothèses beaucoup plus invraisemblables que le phénomène lui-même. Alors le temps est passé de dire : *Je croirai quand j'aurai vu.* La vue directe n'est aucunement la condition régulière de la croyance en matière scientifique. » (V. *Des tables tournantes*, t. Ier. p. 21, 114 et 112.)

La preuve par le témoignage paraît si certaine à M. de Gasparin, qu'il écrit ailleurs : « L'homme qui ne croirait que ce qu'il a vu descendrait au rang des

brutes. Reste, poursuit ce savant, la question des limites. » (*Ibid.*, p. 260.)

En effet, cette question des limites peut donner lieu à de graves discussions; car qui devra les fixer?

« Jusqu'où s'étendra la valeur du témoignage? demande M. de Gasparin. Les Américains les plus sceptiques déclarent qu'ils ont vu et entendu des esprits; dès lors nous n'avons pas le droit de douter... Cependant c'est un droit auquel je persiste à ne pas renoncer encore. »

En attendant l'occasion d'examiner les arguments de M. de Gasparin sur les limites du témoignage, reconnaissons avec lui que nul homme de bon sens n'osera contester qu'il a vu et cent fois vu avec ses coexpérimentateurs les tables à Valleyres se soulever sans qu'on les touche; on ne saurait, pour nier leurs assertions, alléguer « *qu'elles ne peuvent* être vraies; » car, ainsi qu'il le dit fort bien : « Supposez que vous ne savez pas tout et que la nature morale et la nature matérielle ont des obscurités pour vous. » (*Ibid.*, p. 92.)

M. de Gasparin veut cependant garder son droit de douter; c'est que chacun, comme il a été dit en commençant, ne croyant dans le témoignage des autres que ce qu'il a lui-même perçu, c'est ce que chacun a vu et entendu qui fixe la limite du possible. Ceux qui n'ont vu que des tables immobiles leur refusent le pouvoir de tourner; ceux qui n'ont vu que des rotations nient les soulèvements sans contact, et M. de Gasparin, qui les obtient et qui prétend les expliquer physiquement, nie l'intervention des esprits en Amérique et ailleurs; tandis que des millions d'Américains lui crient avec la même conviction qu'il a montrée lui-même : « Croyez, monsieur, croyez; ce serait descendre au rang des

brutes que de ne pas croire ; toutes nos villes principales croient, il en sera bientôt de même peut-être de toutes les bourgades ; nous avons douze journaux qui chaque jour enregistrent les prodiges qui se passent au milieu de nous. Une foule d'ouvrages *ex professo* sont écrits à des points de vue différents, et tous attestent les mêmes faits. Les matérialistes, les impies, tous croient; les négations sont impossibles. Philadelphie seule compte trois cents cercles spirituels, toutes les villes de l'Union ont les leurs. Vous qui voulez que l'on mette au rang des brutes ceux qui nieraient vos expériences de Valleyres, faites entre quelques personnes bien convaincues par leurs propres yeux, en quel rang placerez-vous ceux qui nient des faits vus et opérés par plusieurs centaines de milliers de spectateurs? Vous avez la juste fierté de penser qu'un certificat émané de vous entraîne la conviction; le grand juge Edmonds, l'ancien sénateur gouverneur du Wisconsin, M. Tallmadge, toutes les sommités enfin dans les sciences, dans la magistrature, dans l'armée, etc., n'ont-ils pas aussi le droit de penser que leur certificat a quelque valeur? »

Viennent ensuite ceux qui attestent des faits non moins prodigieux en Allemagne, en Angleterre, etc. ; qui ont tous aussi la prétention d'être crus, et qui rapportent des phénomènes qui ne sont explicables que par l'intervention des intelligences. Enfin les savants français arrivent aussi de tous les points de l'empire avec une masse de faits des mieux attestés, dont ils ont été si frappés, que chacun a inventé sa théorie. L'exposé seul de ces théories devrait même suffire pour prouver la vérité des faits et rendre inutiles les attestations. Chacun d'ailleurs peut se convainvre par soi-même (ce que toutefois

nous sommes loin de conseiller) en suivant la même voie [1].

Poursuivons : M. Allan Kardec, après avoir parlé en termes généraux de ces faits avec autant de sang-froid que de logique, demande ensuite s'ils sont réels ou non. « A cela, dit-il, nous n'avons qu'une chose à répondre : Voyez et observez souvent, longtemps et selon les conditions voulues. » (V. *Livre des esprits*, p. 17.)

« A l'évidence, continue Allan Kardec, que répondent les antagonistes ? — Vous êtes dupe du charlatanisme ou le jouet d'une illusion. — Nous dirons qu'il faut écarter le mot charlatanisme ; là où il n'y a pas de profit, les charlatans ne font pas leur métier *gratis*, ce serait tout au plus une mystification. Mais par quelle étrange coïncidence ces étranges mystificateurs se seraient-ils entendus d'un bout du monde à l'autre pour agir de même, produire les mêmes effets, donner sur les mêmes sujets, dans des langues diverses, des réponses identiques quant au sens? Comment, poursuit M. Allan Kardec, des personnes graves, sérieuses, honorables, instruites, se prêtent-elles à de pareilles manœuvres, dans quel but? »

Il y a peut-être illusion... — « En bonne logique, ajoute-t-il, la qualité des témoins est d'un certain poids : or on demandera si la doctrine spirite, qui compte aujourd'hui ses adhérents par millions, ne les recrute que parmi les ignorants? Nous concevons le doute ; mais ce qu'on ne saurait admettre, c'est la prétention de certains incrédules au monopole du bon sens, qui, sans respect pour les convenances ou la

1. On peut s'assurer qu'une substance est un poison, sans cependant s'empoisonner. Il n'en est pas moins très-prudent d'éviter certaines expériences.

valeur morale de leurs adversaires, taxent sans façon d'ineptie ceux qui ne sont pas de leur avis. Aux yeux de toute personne judicieuse, l'opinion de gens éclairés qui ont longtemps vu et médité une chose sera toujours, sinon une preuve, du moins une présomption en sa faveur, puisqu'elle a pu fixer l'attention d'hommes sérieux, n'ayant ni un intérêt à propager une erreur, ni du temps à perdre à des futilités. » (*Ibid.*, p. 17-18.)

L'auteur a dit précédemment (*Ibid.*, p. 6) : « Les faits se sont tellement multipliés, qu'il ne s'agit plus que d'en trouver une explication rationnelle... Mais ce phénomène ne se produit pas selon la volonté de l'observateur; il a, comme tant d'autres, ses conditions d'être., etc. »

« Les savants, dit M. Mathieu dans l'*Avant-Propos* de ses *Conversations extranaturelles*, ont haussé les épaules à la première nouvelle du phénomène. Je ne leur fais pas un crime de s'être tenus dans une grande réserve; mais ils auraient pu montrer plus d'urbanité et ne pas taxer de charlatanisme ou de niaiserie des expérimentateurs consciencieux et dévoués, au point de leur en décerner publiquement un brevet. »

Après tout, en y réfléchissant, M. Mathieu « ne sait trop si on doit leur en vouloir, et si, au contraire, on n'est pas leurs obligés. Leur refus de sérieux examen, leurs négations *a priori*, leurs railleries, leur indifférence affectée, leurs explications moitié insuffisantes, moitié naïves, n'ont fait qu'irriter l'ardeur de ces pauvres *tourneurs* de tables, réduits à dire, comme Galilée : *Pourtant elles se meuvent* ! On s'est piqué au jeu, il y a eu des désertions, des gens timorés ou inconstants; mais ceux qui avaient le feu sacré ont persévéré. Me citer, ajoute M. Mathieu, parmi ces hommes persévérants, ce serait peut-être manquer de modestie; toute-

fois je me hasarde : si les uns m'accusent d'orgueil, d'autres me riront au nez, il y aura compensation. Oui, j'ai persisté, et je n'ai eu qu'à m'en applaudir. » (*Ibid.*, p. 4.)

M. Paul Auguez, répondant à M. Viennet, se demande « par quels irréfragables arguments les négateurs du spiritualisme ont détruit des faits si réels aux yeux de tant d'hommes de bonne foi qui les étudient sans relâche depuis plusieurs années. M. Auguez a été forcé de constater que ces négateurs se contentent simplement de déclarer qu'ils ne les ont jamais vus ni observés et qu'ils ne prétendent ni les voir ni les observer, attendu qu'ils sont *impossibles* et ne peuvent être acceptés que par des ignorants ou des fous, et exploités que par des charlatans. »

Cet arrêt, qui atteignait les hommes les plus considérés en Amérique, magistrats, avocats, gens de lettres, prêtres, médecins et les hommes les plus éclairés de la société, a vivement étonné M. Auguez. Mais quelle fut sa stupéfaction, de voir cette étrange manie se répandre dans toute l'Europe; c'était à perdre la raison. « Des magistrats fous ou jongleurs ! des pasteurs se riant de leurs ouailles! des médecins risquant de perdre leur clientèle pour se livrer à des farces de tréteaux ! N'était-ce pas là le plus bizarre de tous les prodiges ! »

M. Auguez arrive à ce qui motiva sa propre conviction, et dit comment le docteur Clever de Maldigny lui ôta jusqu'à l'apparence du doute en évoquant un esprit mort vingt ans avant sa naissance. « Direz-vous, (en s'adressant à M. Viennet), que le docteur Maldigny, dont tant de personnes apprécient la raison solide, nous ait inoculé en quelques secondes une folie qu'il n'a pas? Pensez-vous que dans notre position indépendante de

fortune et de famille, nous irions de gaieté de cœur risquer les espérances de notre avenir pour entretenir le public de contes saugrenus? Préférez-vous croire qu'un homme de cinquante-six ans et un homme de trente ans, qui n'ont jamais donné que des gages d'une tête saine et d'un jugement ferme, deviennent à point nommé subitement fous durant une heure pour redevenir pleins de sens quelques moments après? » (V. P. Auguez, *Les manifestations des esprits*, p. 18-24.)

On pourrait faire une liste énorme d'hommes sensés, éclairés, qui affirment les évocations des esprits, leur langage, leurs prestiges, etc., avec la même énergie de conviction, le même accent de vérité que M. de Gasparin affirme ses propres expériences. A tous comme à lui-même ils diraient : « Vous ne pouvez alléguer que nos assertions ne peuvent être vraies... Supposez que vous ne savez pas tout, et que la nature a des obscurités pour vous. »

Hélas ! ne pourrait-on pas appliquer à M. de Gasparin et à tous ceux qui nient, ces paroles, que nous lisons dans une lettre adressée par le docteur Mayer au docteur Roubaud : « Pourquoi s'exposer par tant d'orgueil à l'humiliation d'accepter le lendemain ce qu'on a conspué la veille sous le fallacieux prétexte que la raison y répugne? Si le merveilleux se présente sous la garantie d'un nom honorable et avec l'affirmation d'un observateur compétent, c'est un devoir de le soumettre à l'expérimentation sans prévention d'aucune espèce. » (V. Roubaud, *La danse des tables*, p. 80.)

CHAPITRE IX

Que faut-il penser de M. Hennequin et de son témoignage? — Les expérimentateurs sont-ils dans le délire? M. Hennequin n'était-il qu'un fou? — Réflexions.

Que faut-il penser de M. Hennequin et de son témoignage?

Ce qui est arrivé aux époux Hennequin a conduit certaines personnes non-seulement à rejeter leur témoignage, mais à suspecter celui de tous les partisans des tables parlantes et des crayons écrivant. On s'est souvenu des assertions de MM. Leuret et Lélut.— « De la raison complète au délire maniaque, s'est-on dit, il y a des degrés innombrables... M. Hennequin, cet homme dont l'intelligence était si puissante, est devenu fou en s'occupant des tables, la contagion a atteint sa femme; et tandis que celle-ci sortait de l'asile des aliénés à peine guérie, Hennequin cessait de vivre par suite de son excitation cérébrale. Des millions de personnes dans les deux mondes ont pu être plus ou moins atteintes de folie ou l'avoir simplement effleurée. Les différents résultats tiennent à diverses causes : le tempérament, le plus ou moins de persistance dans les expériences, etc. »

Les expérimentateurs sont-ils dans le délire? M. Hennequin n'était-il qu'un fou?

On n'aura pas ici l'ineptie de vouloir démontrer que depuis M. le comte de Gasparin qui a vu les tables se

soulever sans contact, jusqu'à M. de Saulcy qui atteste qu'un crayon a tracé des mots sanscrits auxquels il ne songeait pas, il n'y a et il ne peut exister le moindre degré de délire maniaque. Mais nous prétendons démontrer que M. Hennequin lui-même n'était pas atteint de folie; d'abord, ceux qui l'ont connu dans le temps de ses expériences ont si peu soupçonné la folie, que plusieurs ont supposé que c'était de la part de Victor Hennequin une adroite fiction pour flatter le pouvoir et peut-être un moyen de faire vendre ses deux ouvrages.

« Sous quel aspect faut-il le juger, demande M. Gentil? Est-ce un de ces hommes perfides envers tous, tels qu'en produisent tous les revers, désertant sans pudeur le drapeau abattu dans lequels ils se drapèrent avec orgueil pour tendre servilement — en vue d'un intérêt personnel — les mains au pouvoir nouveau et attaquer des principes si longtemps défendus et exaltés par eux? »

« Faudrait-il voir, étoile filante, une intelligence remarquable, longtemps scintillante, s'éteindre dans les ténèbres? » (V. *L'âme de la terre*, p. 4-5.)

M. Gentil cite de lui les lettres suivantes : « Vous croyez, je l'espère, (disait Hennequin à M. Émile de Girardin, 1er octobre 1853), à ma bonne foi comme à ma raison; que ces faits soient du ressort de la religion ou de la science, la controverse le dira, mais il faut qu'on les juge, etc. » — Et à M. Wolowski : « Si dans un autre temps que celui-ci je vous disais avec une certaine rectitude d'esprit que vous me reconnaissez, je le pense : je suis en communication avec un monde étranger à l'*humanité*, votre stupéfaction serait profonde. Or je vous dis tout cela, je vous le dis formellement, littéralement, et vous devez être préparé à ce langage par des faits surnaturels qui se sont

multipliés, propagés partout, et à l'égard desquels la science a été aussi étroite, aussi aveugle, aussi obstinée que la théologie dont elle se moque l'a été à l'égard de Galilée. » (17 août 1853.)

A la même date, dans une de ses lettres à madame de Curton, « connue de lui comme phalanstérienne dévouée, » (V. *Religion*, p. 599), Hennequin dit « que la puissance supérieure qui lui conduit la main lui ordonne de renvoyer à l'avoué Billault le seul procès dont il s'était chargé ; sa carrière d'avocat est terminée, et il a écrit à cet avoué des lettres qui, en tout autre temps, lui eussent paru des folies. » Cette puissance lui avait annoncé qu'un éditeur lui apporterait cent mille francs. — « Cette idée est si bien entrée de gré ou de force dans mon esprit, poursuit-il, que j'ai annoncé à ma sœur ma renonciation, dans ce cas, à la succession de ma mère, etc. Si l'éditeur annoncé et les cent mille francs sont un rêve, il faudra rejeter ceci sur des prestiges magnétiques, détruire comme je le pourrai l'impression produite partout que j'ai été atteint de folie et rentrer dans la carrière du barreau avec la certitude de n'inspirer de la confiance à personne. Je le déclare pourtant, mon esprit ne s'arrête pas à ces craintes; j'ai vu des prodiges réels, j'en vois encore; je tiens en main des vérités et le dévouement à mes frères doit me faire accepter courageusement le côté critique de ma situation. »

Dans sa lettre à l'empereur, après lui avoir dit qu'il ne s'est jamais rallié à son gouvernement, il ajoute qu'il ne demande ni place, ni croix, ni argent, ni faveurs. « Vous avez, continue Hennequin, entendu parler des tables tournantes. J'ai poussé ce phénomène à ses dernières limites. Leur mouvement s'est changé en une voix qui m'a dicté tout un livre, lequel boule-

verse toutes mes données politiques et attaque les principes les plus chers à la démocratie. J'ai ordre de vous dire que vous avez une mission providentielle. » — Après avoir écrit que ce n'est pas un ralliement intéressé, il demande la permission d'imprimer son livre sans contrôle et qu'ensuite l'on ne s'enquière plus de lui. Il termine en déclarant « que deux choses démontreront à l'empereur qu'il n'est pas fou : les phénomènes surnaturels qui se multiplient de toutes parts, et le livre lui-même. »

On citera ailleurs les explications de M. Gentil sur les facultés merveilleuses d'Hennequin. « Nul, selon M. Gentil, ne peut l'accuser d'être un malhonnête homme ; ceux-là seuls pourraient le traiter de fou, qui ne craindraient pas de dire : Jeanne d'Arc *la folle,* et Socrate *le fou ;* on les appelle *extatiques, illuminés, inspirés*, appellations diverses qui n'offusquent en rien la raison d'hommes sensés. Ce sera, si on veut, un *médium*, être privilégié qui, sous certaines influences, est ravi à notre monde, etc. M. Hennequin s'étonne d'être en cet état initié à l'organisation générale de l'univers, à la vie des âmes, à l'astronomie, qu'il ignorait complétement ; mais le propre de l'extase est de mettre en relief les choses profondément enfouies dans la mémoire. » (V. Gentil, *L'âme de la terre,* p. 28, 44-45 et 31.)

Nous citerons une autre opinion sur Hennequin, celle de M. Bénézet, dont on a parlé. — « Son livre, dit cet écrivain sérieux, a médiocrement satisfait la curiosité publique, cependant il justifie toutes ses propres conjectures. Le fouriérisme y est modifié. Il fallait une transition pour passer de l'incrédulité absolue à la doctrine diabolique, et le serpent ne l'ignore pas. C'est le panthéisme révélé, revêtu d'une autorité sur-

humaine; malgré sa teinte philosophique, il peut ouvrir les voies à l'idolâtrie. — Ce livre prouve-t-il que l'âme de la terre ait dicté ce système? Assurément non, continue M. Bénézet; toutefois les faits extraordinaires que lui-même a vus, et ses conversations avec le démon au moyen de la table, le disposent à croire (et c'est même pour lui *incontestable*) que M. Hennequin s'est mis en effet en communication avec un esprit. » Il conjecture aussi que M. Hennequin a eu le plus souvent des réponses simplement *affirmatives* ou *négatives*, et qu'il a composé son livre par interrogations; pour le nier, il faudrait l'accuser de mauvaise foi, et on voit partout un cachet de vérité qui exclut l'imposture. Comme l'a fait remarquer M. de Lourdoueix, la bonne foi de Victor Hennequin est prouvée par sa correspondance.— « Sa persévérance, poursuit M. Bénézet, quoiqu'il ait été trompé si cruellement, est une preuve évidente de sa bonne foi, et il en est d'autant mieux convaincu, que M. Hennequin n'est pas le seul à qui le démon ait tenté de révéler sa doctrine. » (V. Bénézet, *Des tables tourn.*, p. 172-177.)

Aux yeux de M. Bénézet cette doctrine panthéiste « n'est donc pas une spéculation humaine, c'est une révélation satanique qui fait appel à la foi; elle modifie le fouriérisme, mais elle maintient l'organisation sociale de Fourier, c'est là le point important. L'âme de la terre a dit que c'est la *Providence* qui fait le pouvoir. Lisez *Satan*[1]; et comme elle a trouvé le moyen de désigner l'homme qu'elle veut en revêtir et de manifester ses volontés aux hommes, un jour elle dira qui elle charge du soin de les opprimer. Quand on en

1. Satan, sous le nom d'âme de la Terre, révèle à Hennequin ce qu'il révèle en d'autres termes à d'autres. C'est toujours la seconde révélation ou le second avénement.

sera là, le progrès ne s'arrêtera plus ; aussi M. Hennequin a promis une seconde révélation. — On a ri de M. Hennequin, ajoute M. Bénézet, comme on a ri des tables ; on finira par accepter de même ces révélations, et il en est qui y auront foi comme M. Hennequin ; ils passeront à l'idolâtrie, et le piédestal des nouveaux Dieux est déjà dressé dans ces âmes perdues. » (*Ibid.*, p. 179-187.)

Réflexions.

Si nous exprimons notre opinion, nous dirons : Non, certainement, Hennequin ne fut ni mystificateur, ni un flatteur du pouvoir, et nous ajouterons qu'il ne fut point un fou. Témoin comme plusieurs autres de tant de prodiges, il s'étonne d'être initié à des connaissances qui lui étaient étrangères ; il s'étonne de voir le fouriérisme modifié ; il s'étonne de se voir chargé de proclamer que Napoléon III est un homme providentiel ; il s'étonne d'avoir une mission à remplir ; il reçoit d'abord des révélations par oui et par non et s'en réjouit ; un mode de correspondance plus prompt et plus complet est substitué au premier, il pousse le phénomène à ses dernières limites, sa plume à son insu trace des pages, une voix lui dicte des oracles. Nous le croyons d'autant mieux que des *médiums* ont écrit aussi sur tous les points de la France, soit avec la plume ou avec le crayon, de longues phrases, des pages entières, et que même des livres curieux de manifestations spirites ou spiritualistes se publient depuis plusieurs années sans qu'il soit possible de douter de la bonne foi et de l'intelligence de leurs auteurs. Nous le croyons d'autant mieux enfin, qu'il arriva de tous côtés à Hennequin des adhésions de la

part de ceux qui ayant consulté les âmes des morts ou les esprits, en avaient reçu la révélation de la haute mission d'Hennequin; on a vu l'un d'entre eux abandonner son commerce, et arriver à Paris pour se mettre en rapport avec cet envoyé.

Si Hennequin était un fou, comment expliquer ces révélations? Ceux qui les ont eues, sont-ce des fous? Comment excepter alors tant d'hommes éminents dans la science, comment excepterez-vous vos amis même les plus intimes, qui vous donnent cependant tant de preuves de leur grande intelligence? Est-ce donc hallucination? Ce qu'ils ont obtenu, ce que nous avons vu nous-même, nous le voyons encore; ces écrits restent..., et ils nous terrifient. Non, ce n'est point un rêve, une intelligence a parlé. Nous le croirons jusqu'à ce que la science en ait expliqué la cause physique. — On le répète, les faits sont certains; il ne faut nous parler ni de mystifications, ni de folie, ni d'hallucinations. Hennequin appartient à cette catégorie d'inspirés ou de *médiums* que nous avons vus dès le berceau du monde jusqu'à Socrate, à Swédenborg, à madame Guyon, dont la plume écrivait aussi toute seule; et jusqu'à une pauvre ignorante de Lyon qui traçait aussi, il y a quelques années, des volumes de prédictions sans le savoir[1]. Le mode de manifestation n'est pas constamment le même, il est vrai, mais dans toutes on a remarqué des vérités parfois sublimes, des erreurs condamnables, des mensonges odieux et un côté éminemment grotesque. Mélange monstrueux qui ne peut émaner de la Divinité, ni appartenir aux facultés de l'homme.

« Mais madame Hennequin est devenue folle, dit-

1. On pourrait signaler, avant le phénomène du crayon, plusieurs personnes dont la main était ainsi conduite.

on, et son époux est mort inopinément. » — C'est ainsi souvent que l'agent récompense ceux qu'il a choisis pour ses ministres. — Selon que le rapport est plus ou moins intime, les uns n'éprouvent que de légères atteintes à leur santé, d'autres sont obsédés, d'autres possédés ou étranglés : voilà l'un des dangers... — « Mais tous, poursuivra-t-on, ne subissent pas ce triste sort. » — Alors, craignons qu'il ne tue l'âme quand il ménage ainsi le corps : voilà l'autre.

N'anticipons pas toutefois, et laissons maintenant aux savants le soin d'exposer leurs théories.

CHAPITRE X

Importance des phénomènes, tous la proclament; les uns se réjouissent, d'autres s'effrayent. — M. de Gasparin. — M. le docteur Roubaud, etc. — M. Morin. — Allan Kardec. — Eliphas Lévi. — M. Paul Auguez. — M. Hennequin. — M. Louis Jourdan. — Importance des phénomènes d'après des auteurs orthodoxes; M. Des Mousseaux. — M. Bénézet. — Le père Ventura, etc. — M. de Mirville. — Charles Sainte-Foi, etc. — Réflexions.

Importance des phénomènes, tous la proclament, les uns se réjouissent, d'autres s'effrayent.

Avant d'exposer les diverses explications que les savants ont voulu donner de ces faits, on croit devoir en signaler d'après eux l'importance.

Niés ou méprisés, ou regardés comme simple amusement par une foule de personnes, on proclama bientôt que les mouvements des tables étaient une occupation puérile. On ne s'en plaindrait pas ici, si une foule d'expérimentateurs, ayant pénétré plus avant, n'eussent continué ces pratiques et appelé sur elles l'intérêt, chacun selon leur manière de voir. — Les uns signalaient l'avantage de cette découverte pour la science et les arts. Si une table mue par un impondérable inconnu peut en effet promener dans un salon ceux qui le lui transmettent, qui osera nier qu'un jour le fluide réuni de tous les voyageurs dans nos wagons ne puisse les pousser sur les rails jusqu'à leur destination; l'âme inconsciente des voyageurs endormis y coopérera, car elle fait des choses plus difficiles. —

D'autres désiraient connaître l'avis d'un père et d'une mère défunts sur les intérêts temporels, sur les succès d'une entreprise, etc.; d'autres enfin signalaient l'immense avantage d'entrer en rapport avec de bons esprits toujours disposés à les aider de leurs conseils, à les bien diriger. — Des hommes mieux inspirés firent entendre leurs voix avec les princes de l'Église pour montrer le danger et révéler que de telles pratiques étaient condamnables, parce qu'elles étaient criminelles.

Tous, comme on le voit, signalèrent leur importance.

M. de Gasparin.

« Les tables tournantes! écrit M. de Gasparin, je sais que leur nom est décrié; j'aurais pu leur en chercher un plus scientifique, j'ai repoussé cette pensée comme une lâcheté... Elles ont vaincu, je ne les renierai pas. » (V. *Des tables tourn.*, t. Ier, *Introd.*, p. VI.)

Après avoir établi qu'il n'y a pas de petite vérité, il ajoute : « Le fait est que la gravité de cette étude n'est que trop grande, ceux qui me liront n'en douteront pas; le vrai sérieux y abonde tellement, que le sérieux de convention sera bientôt obligé de renoncer à ses protestations peu sincères. » (*Ibid.*, p. X.)

Quelle est pour ce savant cette importance si grande qu'il en est effrayé? C'est d'abord (comme on va le voir) le retour à la croyance de l'action du diable, croyance conforme aux traditions du catholicisme. Voilà ce qui effraye M. de Gasparin, qui est protestant : les deux volumes, depuis l'avant-propos jusqu'à la conclusion, répètent ses tristes préoccupations presque à chaque page. « Je suis effrayé, s'écrie-t-il, nous courons un véritable péril... » Frappé de l'insou-

ciance des prétendus esprits forts qui rient niaisement de ce qu'ils ne connaissent pas, l'auteur a renoncé à des travaux d'un succès plus certain pour adopter « une position isolée qui lui mettra tous les partis à dos; il blessera les savants en leur démontrant l'action fluidique, et les champions des esprits en combattant leurs superstitions. » (*Ibid.*, p. XIV.)

Oui, la question est très-grave, et pour deux raisons. 1° « Ce fait, pour notre auteur, ne renferme rien moins que la solution du problème de la sorcellerie. » (*Ibid.*, p. XIX.) M. de Gasparin ne nie pas le démon, mais son action étant proclamée, cela lui cause une vive irritation. — 2° M. de Gasparin voit ici l'introduction d'une sorte de religion nouvelle.

« Rien ne prouve mieux l'imminence du péril et la nécessité d'une étude sérieuse sur la question, dit-il. La religion révélée s'ébranle de partout sous les coups d'une révélation nouvelle; faisons face, il en est temps, à cet ennemi qui menace notre raison et notre foi. » (*Ibid.*, p. 228 et 231.)

Il continue : « Les nouvelles tendances ont leur livre (M. de Mirville) et leur journal (l'*Univers*). C'est le manifeste du retour vers les *crédulités* les plus décriées du moyen âge. — Je tiens ceci pour très-sérieux et très-affligeant. A tout cela nous sommes tenus d'opposer autre chose que des haussements d'épaules. Tandis que les uns se donnent le plaisir trop facile de se moquer, sans trop savoir pourquoi, d'autres constatent qu'on n'a pas répondu... Le parti unitaire et le parti ultramontain sont intéressés à exploiter l'erreur. (*Ibid.*, p. 233, 235, 237-238, et t. II, p. 519.)

« A part même les doctrines, comment dire l'étendue du mal qui s'opère? » Après avoir exposé tous ces maux physiques et moraux produits par le spiritisme,

M. de Gasparin poursuit : « Ceci n'est donc pas une *petite affaire*. » Il ne faut pas se faire illusion, nous assistons à une manifestation dont la portée ne saurait être méconnue. » (*Ibid.*, t. II, p. 520-523.)

« Indépendamment du rôle considérable que remplit le spiritualisme américain comme organe des tendances unitaires, M. de Gasparin signale donc une gravité particulière, c'est d'avoir été adopté ouvertement par le parti ultramontain, qui ne dissimule pas, dit-il, ses projets pleins de menaces pour notre civilisation et nos libertés, et saisit avec un ensemble remarquable l'occasion de réhabiliter ses traditions. Ce n'est rien moins qu'une levée de boucliers, qu'un manifeste, etc. Que la doctrine de ses adversaires soit conforme aux traditions de leur Église, c'est ce qu'il lui semble difficile de nier ; il ne leur disputera donc pas cette position de catholiques conséquents ; aussi n'a-t-il pas voulu refuser le combat, et il déploie le drapeau protestant en face de la bannière ultramontaine. » (*Ibid.*, p. 523-524.)

Tel est ce long et pourtant ici fort succinct exposé des craintes de M. de Gasparin, inspirées par le parti catholique, on le montrera ailleurs traitant la question non moins importante de l'unitarisme proclamé par les tables.

Ayant vu en quoi consiste l'importance du phénomène pour des chrétiens protestants aussi zélés que M. de Gasparin, disons un mot de ceux qui ont entrevu là une importance scientifique.

M. le docteur Roubaud, etc.

M. le docteur Roubaud désirerait « que les corps savants voulussent s'occuper de ces faits qui pour-

raient devenir le point initial des plus belles conquêtes de l'esprit humain. Ce vœu déjà formé, dit-il, par tous les hommes sérieux de la presse scientifique, sera-t-il entendu ? »

« Est-ce bien une force nouvelle qui vient de nous être révélée, s'écrie le docteur Mayer, lequel croit à une manifestation de l'électricité vitale... Quelle que soit sa destinée, elle mérite assurément de fixer l'attention des savants, c'est tout un monde à explorer ; c'est peut-être la clef d'une science nouvelle qui nous dévoilera les mystères impénétrables de la psychologie. » (V. Roubaud, *La danse des tables*, p. 9 et 85.)

Ne pouvant donner que cet aperçu de l'intérêt que les physiciens, les médecins attachent à ce phénomène, arrivons aux animistes, aux déistes, aux panthéistes, aux matérialistes et aux athées.

Ces faits sont pour eux le complément du progrès humanitaire, c'est l'Évangile d'accord avec la raison, c'est le néochristianisme.

M. Morin.

« Il y a soixante-dix ans qu'on prêche le magnétisme aux corps savants, et comme ils commencent à peine à soupçonner son existence, il n'est déjà plus et a fait place à la magie, écrit M. Morin. Ceux qui n'ont pas poussé ces expériences des tables au delà des préliminaires se demandent pourquoi tant de bruit pour si peu de chose. Ils ne sauraient s'imaginer jusqu'où d'autres ont été conduits en approfondissant ce phénomène. Les *médiums* sont la clef de voûte de la démonologie moderne. » (V. *Comment l'esprit vient aux tables*, p. 52 et 79.)

Il serait trop long de citer, il suffit de dire que

M. Morin voit succéder aux associations restreintes, des affiliations plus nombreuses et des réunions mystiques comme celles des temples anciens, et une religion se former. « Ce n'est donc pas sans raison, poursuit-il, que les autorités religieuses s'en émeuvent. Quand le christianisme sera purgé des superstitions, les hommes ne sauraient plus s'égarer, etc. » (*Ibid.*, p. 96-97.)

« Lorsque les *médiums*, au lieu de voir des esprits, ne verront que la puissance de l'âme, ils seront conduits à la religion vraie et *universelle*... Le Créateur nous a caché le privilége donné à l'homme de découvrir la pensée pour nous le révéler quand nous en serions dignes. Tous les jours la divination s'étend, la prescience est enseignée; la société se résignera à se faire bonne, voilà pour M. Morin le seul résultat possible de ces manifestations nouvelles, que des gens se disant chrétiens n'ont pas honte d'attribuer au démon. Non-seulement on dira aux hommes ce qu'ils pensent, mais ce qu'ils vont penser. » (*Ibid.*, p. 97, 112-115.)

« On a passé, ajoute-t-il ailleurs, par les orgies de la foi (la *superstition*), par les orgies de la raison (le *rationalisme*), l'aspiration actuelle c'est la *paix dans l'unité*. » — Après avoir exposé toutes les conquêtes scientifiques du siècle, M. Morin lui fait dire : « J'ai bercé le magnétisme, j'ai ressuscité la magie qu'on avait laissée pour morte. Jadis une de ces choses eût fait la gloire d'un siècle... Vous êtes morts, mes beaux siècles !... moi seul je vis. » (*Ibid.*, p. 127-129.) — Que fera-t-il donc maintenant? — Nous le verrons ailleurs.

Pour résumer M. Morin et montrer ici toute l'importance des nouvelles manifestations, disons après

lui que la magie est retrouvée ; mais la fin de Satan est venue. Selon lui, c'est une magie naturelle avec laquelle nous pouvons faire tout ce que l'ancienne magie opérait autrefois; elle renverse d'un seul coup le surnaturel et le surhumain. Loin de croire aux esprits, il démontre, dans le chapitre XV, les conséquences fatales de cette croyance.

Allan Kardec.

Si l'on continue de parcourir ces divers ouvrages d'hommes très-convaincus, nous verrons M. Allan Kardec, auteur pseudonyme d'une *Revue spirite* et de plusieurs brochures fort curieuses, nous dire que les phénomènes étranges dont nous sommes témoins sont providentiels. Ce sont les esprits, ils le déclarent, qui sont chargés d'instruire les hommes et de renverser les erreurs et les préjugés, non plus par des allégories et des symboles, mais dans un langage clair et intelligible pour tous, non plus sur un point isolé du globe, mais sur sa surface tout entière. Selon ces esprits, qui lui ont dicté leur doctrine, ces manifestations sont le prélude de la *transformation* de l'humanité. Leur enseignement contient une morale sublime qui n'est autre que le développement et l'explication de celle du Christ... — Ils annoncent « que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité. » (V. *Le livre des Esprits*, p. 27-29.)

Le livre que publie Allan Kardec est un recueil de leurs enseignements écrit par l'ordre et sous la dictée

d'esprits supérieurs. — Voici, en abrégeant, les termes dans lesquels ces esprits, qui ont vécu à diverses époques sur la terre, lui ont donné sa mission :

« Occupe-toi avec zèle et persévérance de ce travail..., rappelle-toi que nous t'ordonnons de l'imprimer, de le propager ; c'est une chose d'utilité universelle. — Tu as bien compris ta mission, nous sommes contents de toi ; continue, et nous ne te quitterons jamais. Crois en Dieu et marche avec confiance. »

« Nous serons avec toi toutes les fois que tu le demanderas, et tu seras à nos ordres chaque fois que nous t'appellerons. Ce n'est là qu'une partie de ta mission. Dans le nombre des enseignements qui te sont donnés, il en est que tu dois garder pour toi seul jusqu'à nouvel ordre : nous t'indiquerons quand le moment de les publier sera venu, etc. » (*Ibid.*, p. 29-30.)

Que le lecteur, s'il peut le faire sans danger, veuille bien parcourir le *Livre des esprits*, l'*Instruction pratique sur les manifestations spirites*, et la brochure *Qu'est-ce que le spiritisme?* il jugera le degré d'importance de ces étranges manifestations.

Éliphas Lévi.

Qu'on n'attende ici ni une analyse ni un exposé substantiel de l'ouvrage entier d'Éliphas Lévi, publié en 1861 sous le titre de *Dogme et rituel de la haute magie*, ni même de quelques chapitres de ce livre étrange ; qu'on lise plutôt, avec toute la prudence et les précautions qu'exige le sujet, les deux volumes du savant pseudonyme. Au milieu des ténèbres épaissies par lui à dessein, on apercevra des jets de lumière, sombre il est vrai comme l'auréole

de Satan, mais suffisants pour voir, non de vains fantômes, mais d'épouvantables réalités. Pour ceux qui ne doivent point aborder une pareille lecture, on se bornera à citer quelques passages puisés çà et là, sans ordre, dans l'ouvrage du mage moderne.

Les magnétiseurs ont retrouvé la magie, l'auteur a retrouvé la cabale, ou, comme il le déclare, la clef universelle des arts magiques qu'on croyait perdue depuis deux siècles, dont l'usage n'était permis qu'aux seuls grands prêtres, et qui, pour l'élite des initiés, était un secret.

L'ancien serpent de la légende n'est autre que l'*agent universel*, le *feu éternel* de la vie terrestre, l'âme de la terre, le foyer vivant de l'enfer... Diable et magie noire, c'est le grand agent magique employé par une volonté perverse pour faire le mal.

Comment Éliphas Lévi a-t-il appris ces secrets? C'est en fouillant les décombres des vieux sanctuaires de l'*occultisme* et en demandant aux doctrines secrètes des Chaldéens, des Égyptiens, des Hébreux les secrets de la transfiguration des dogmes.

Le *magisme*, en révélant au monde la loi universelle de l'équilibre et de l'harmonie résultant de l'analogie des contraires, prend toutes les sciences par la base, et prélude par la réforme des mathématiques à une révolution universelle dans toutes les branches du savoir humain. Cette fonction suprême des travaux de l'esprit humain, conquête de la divinité par l'intelligence et l'étude, doit consommer la rédemption de l'âme humaine et procurer l'émancipation du Verbe de l'humanité... Alors, ce qu'on appelle aujourd'hui loi naturelle aura toute l'autorité et l'infaillibilité d'une loi révélée. (V. t. Ier, p. 9.)

Quand il emploiera les mots Dieu, ciel, enfer, qu'on

sache bien, Éliphas Lévi en prévient, qu'il s'éloigne autant du sens attaché à ces mots par les profanes que l'initiation est séparée de la pensée vulgaire. — Dieu, pour lui, c'est l'argot des sages, le principe efficient et final du grand œuvre.

« Ce que personne n'a osé faire avant nous, écrit-il, le temps est venu où nous aurons l'audace de l'essayer. Nous voulons, comme Julien, rebâtir le temple. » (*Ibid.*, p. 99.)

Il dit ailleurs : « La science et la religion, le despotisme et la liberté semblent se livrer une guerre acharnée... Tous sont à la veille de s'unir et de s'embrasser pour toujours. La découverte des grands secrets de la religion et de la science primitive des mages, en révélant au monde l'unité du dogme universel, anéantit le fanatisme en donnant la raison des prodiges. Le verbe humain, le créateur des merveilles de l'homme s'unit pour toujours avec le Verbe de Dieu. » (*Ibid.*, p. 2.)

Pour disposer de la lumière *astrale*, il faut en comprendre la double vibration, et connaître la balance des forces qu'on nomme *équilibre* magique.

Les évocations de la goétie et de la démonomanie ont-elles un résultat? — « Oui, certainement. — Incontestable, dit-il, et plus terrible que ne le peuvent raconter les légendes. » (V. t. II, p. 285.)

Qu'est-ce que la possession du démon? rien autre que des envoûtements. Il existe de nos jours une quantité innombrable de possédés. — Être prophète, c'est selon Éliphas Lévi voir d'avance les effets qui existent dans les causes, c'est lire dans la lumière astrale ; faire des miracles, c'est agir sur l'agent universel et le soumettre à notre volonté.

Les envoûtements des sorciers peuvent être com-

parés à de véritables impressions d'un courant de lumière astrale... Ils exaltent leur volonté par des cérémonies au point de la rendre venimeuse à distance. (*Ibid.*, p. 24.)

Après avoir cité divers genres d'envoûtement, Éliphas Lévi enseigne qu'un des moyens d'y résister c'est de ne point les craindre. Il conseille surtout aux personnes nerveuses, faibles et superstitieuses, dévotes, sottes, sans énergie, sans volonté, de ne jamais ouvrir un livre de magie, de fermer même le sien, si elles l'ont ouvert; de ne pas écouter ceux qui parlent de sciences occultes, de s'en moquer, de n'y jamais croire. (*Ibid.*, p. 247-248.)

Éliphas Lévi, par le moyen de la lumière astrale, peut opérer tous les prodiges de la magie; le diable y est étranger. « Car on peut, dit-il, définir Satan, celui qui n'existe pas. » (*Ibid.*, p. 213.)

Pour ressusciter un mort il faut resserrer subitement et énergiquement la plus forte des chaînes d'attraction qui puisse le rattacher à la forme qu'il vient de quitter. Il avoue que c'est très-difficile, mais n'a rien d'absolument impossible. Il cite après la résurrection opérée par Apollonius de Tyane plusieurs résurrections modernes.

« La résurrection d'un mort, poursuit Éliphas Lévi, est le chef-d'œuvre du magnétisme, parce qu'il faut exercer une sorte de toute-puissance sympathique. »

C'est à des rêves du sabbat qu'il faut rapporter les histoires de boucs qui sortent d'une cruche et les aveux de Gaufridi.

Le sabbat cependant n'était pas un rêve; car d'après un passage d'Éliphas Lévi, déjà cité, « il a existé et il existe encore des assemblées secrètes et nocturnes où l'on pratique les rites de l'ancien monde. »

M. Paul Auguez.

Il suffit d'ouvrir le livre de M. Paul Auguez sur les *Manifestations des esprits,* pour être frappé de sa profonde conviction et de l'importance du sujet qui l'a fait écrire.

« En tous lieux, dit M. Paul Auguez, la lumière se fait[1], l'impossible se réalise ; le vieux monde *n'est pas loin de sa fin !...* Dieu frappe à nos portes, et son règne tant promis est prochain. — Est-ce magie ? — Pas plus que nous vous ne le croyez; et cependant nos pères n'auraient pas hésité à qualifier ainsi ces magnifiques produits de l'intelligence. » — Pour M. Paul Auguez comme pour M. Morin et d'autres, rien de surnaturel dans les évocations. — Mais il demande si « ce qu'un petit nombre d'initiés dans l'antiquité connaissait, ne peut donc devenir familier à tous ? »

« Le monde marche, ajoute M. Paul Auguez, à nous de lui aplanir le chemin ! A nous de dévoiler ce qui semble encore mystérieux. Nos prétendus esprits forts ne sont que des esprits étroits ou des esprits faibles. » (V. *Les manifestations des esprits,* p. 12-14 et 169-170.)

M. Hennequin.

Dans ses deux volumes, *Sauvons le genre humain,* et *Religion,* M. Hennequin n'est pas plus fou que ceux que l'on vient de citer, et que tant d'autres dont on ne parle point. La raison de tous, comme la sienne, est

1. Ce qui en est la preuve pour l'auteur, c'est que « le luxe se fait populaire, la science mise à la portée des masses se débite en brochures à dix centimes; partout l'esprit humain suit la marche ascendante du monde qui progresse. »

intacte, il est bien inutile de le prouver; comme eux, il est vivement pénétré de l'importance de ses révélations. Ce qui a pu nuire à M. Hennequin et le faire soupçonner de folie, c'est sa théorie du fouriérisme, inconnue de presque tous ses lecteurs, et ces termes fouriéristes employés par l'âme de la terre; mais laissant à l'écart les bizarreries et toutes les étrangetés auxquelles il n'a participé qu'en prêtant sa main à l'intelligence qui les dictait, nous serons, comme lui, frappés de l'intérêt des révélations qui lui sont faites, car il s'agit d'une nouvelle religion révélée, qui doit renverser toutes les religions établies.

Dans le livre intitulé *Sauvons le genre humain*, qui lui fut dicté, on lit (p. 169-170) « que la révélation qui suivra sera intitulée *Religion;* elle ouvrira des sphères infinies; prenant pour sujet l'histoire des dogmes et des cultes, elle doit conclure à leur *conciliation*, et ne laissera aucun regret dans l'esprit des hommes, qui abandonneront complétement les superstitions, ébranlées par le coup terrible que Dieu leur porte en ce moment. »

De cette conciliation sortira donc cette religion universelle annoncée non-seulement à ceux qui ont mission, mais encore à une foule d'autres qui ont reçu des tables ou des crayons les mêmes révélations sans les attendre.

Quelle grande œuvre Victor Hennequin avait à remplir! cependant la Divinité (ou bien *l'univers, la nature, la vie,* etc., car tous ces mots sont synonymes), délaissant son messie, celui qui avait une mission supérieure à celle de Jésus-Christ et qui devait empêcher la destruction de notre globe, fixée au mois de décembre 1869, est mort comme un simple mortel.

M. Louis Jourdan.

Il ne se passe point d'année que l'on ne publie des ouvrages sur ce merveilleux dont on ne parlait plus que pour rire de nos grands-pères qui y avaient cru; ainsi en 1858 a paru la *Clef de la vie,* ou *L'homme, la nature, les mondes*, *Dieu,* — « bluette, plaisanterie, diront les gens du monde : » — qu'ils se détrompent, rien de plus sérieux; M. Louis Jourdan, le libre penseur, l'exterminateur des superstitions, en a été ébloui. Atterré comme Saul le fut sur le chemin de Damas, grossissant la foule des nouveaux convertis, il signale, lui aussi, l'importance du phénomène qui nous vient d'Amérique. Lisez plutôt le *Siècle* du 4 février 1858 :

« Il eût été brutal, dit M. Louis Jourdan, de nier des faits extranaturels affirmés par des personnes dignes de foi; mais il lui semblait que si des esprits, oisifs dans l'espace, avaient eu la fantaisie d'agiter les pieds d'une table, cela n'aurait rien prouvé du tout. » — Un matin, du fond de sa Provence bien-aimée, trois hommes viennent frapper timidement à sa porte; l'un d'eux, Louis Michel [1], est un jeune homme inculte, se disant inspiré par l'âme de la terre, qui lui a dicté un volumineux manuscrit. M. Jourdan, qui avait bien quelque peu pitié de ces innocentes victimes de l'illusion, se borne à regarder le manuscrit du coin de l'œil. L'ouvrage paraît, il le parcout, s'y intéresse; bref, la *Clef de la vie* est lue, et son premier mouvement fut de s'écrier : « Ces choses ne sont pas vraies ! » et cependant, que décider d'un ouvrage, dit-il, que son auteur était incapable de concevoir et d'écrire? Révélation sublime sur des sujets religieux traitant de

1. Les deux autres étaient MM. C. Sardou et L. Pradel.

la génération des soleils, de la procréation des mondes, de la naissance des planètes. On nous apprend que la terre est composée de quatre satellites, mauvais sujets convertis, tandis que la lune est formée d'un compagnon de ces quatre astres qui a persisté dans son erreur, etc. — L'âme de la terre a révélé ainsi à ce Provençal illettré une foule de choses excellentes, outre la grande évolution cosmique qui vaincra la lune, symbole de la puissance du mal.

La *Clef de la vie*, prise au sérieux par M. Jourdan, vient, comme toutes les manifestations des esprits supérieurs, nous annoncer aussi une nouvelle ère religieuse et civile, ce qui ne laisserait pas d'avoir quelque importance même pour les indifférents et beaucoup surtout pour ceux qui réfléchissent.

La plupart des lecteurs, quoique satisfaits de ces preuves d'importance, peuvent cependant nous dire qu'ils ne voient rien de bien alarmant : le christianisme purgé de ses superstitions leur cause peu d'effroi, et toutes ces révélations, annonçant au contraire une ère de bonheur pour l'humanité, devraient nous réjouir; pourquoi donc les âmes honnêtes, qui ne veulent que le bien, s'en effrayent-elles? — Ce que nous n'avons fait encore qu'entrevoir va recevoir un peu plus de développement.

Un illustre théologien a dit que les tables tournantes étaient le plus grand événement de notre époque. Voyons ce que pensent à cet égard des hommes sous tous les rapports bien compétents pour le juger.

Importance des phénomènes d'après des auteurs orthodoxes; M. Des Mousseaux.

« Ces faits étranges, étourdissants, M. Des Mousseaux prétend les établir sous le ricanement du ratio-

nalisme. La crainte du ridicule ne l'arrêtera pas. Les hommes, à toutes les époques, lui semblent se diviser en trois groupes : d'un côté les théologiens et les simples fidèles; à l'extrémité opposée, les magiciens et leurs adeptes; entre ces deux extrémités, la foule des ignorants, des ricaneurs ou des *niais*, puis des hommes qui ne manquent ni d'intelligence ni de culture, mais dont l'esprit est d'autant plus superbe qu'il pèche par étroitesse, et qui croient en s'occupant du surnaturel manquer à la dignité de la science. — Ah! si contester l'évidence des faits, s'écrie M. Des Mousseaux, si méconnaître l'imminence du danger, c'était le conjurer ou l'amoindrir, on pourrait s'expliquer un tel excès d'insouciance ou d'aveuglement! »

« Quand ces prodiges s'accomplissent nous les repoussons brutalement. La nature des choses changera-t-elle parce que, s'appuyant sur l'ignorance, notre orgueil s'irrite et que nous voulons nous aveugler? Échapperons-nous au danger en traitant de visionnaires ceux qui s'autorisent du témoignage de leurs sens pour admettre ces phénomènes? — Quel en sera le résultat probable? — L'établissement d'une religion nouvelle, répond-il, fondée, grâce aux prestiges dont elle éblouira le monde, sur les ruines de tous les cultes vivants. — Ce sera, pour le faire mieux comprendre, la religion de l'Antechrist. » (V. *Mœurs et pratiques des démons*, p. 3-7, 375-380.)

M. Bénézet.

M. Bénézet, déjà cité, écrit dans la préface de son livre sur les *Tables tournantes et le panthéisme*, « que ces phénomènes auront leur place parmi les événements qui ont signalé l'année 1853, car ils ont une

très-haute importance. » — Après avoir exposé ses réflexions sur le polythéisme et le panthéisme, établi l'existence de la doctrine diabolique, et expliqué comment elle s'est introduite et propagée dans le monde, il aborde dans le XI° chapitre le but des manifestations actuelles.

La philosophie du dix-huitième siècle est aujourd'hui réprouvée, dit M. Bénézet, et pourtant on ne revient pas à la foi chrétienne; est-ce une hérésie nouvelle qui remplira le vide laissé par l'incrédulité? Le dix-huitième siècle, par ses négations radicales, a rendu toute hérésie impossible. — Est-ce une religion rationnelle? Les tentatives depuis Robespierre jusqu'aux saint-simoniens ont échoué; il leur manquait l'*autorité*. Pour imposer une religion, être homme de génie ne suffit pas, il faut être inspiré de Dieu ou du démon.

M. Bénézet le reconnaît avec raison : il faut que le surnaturel sanctionne la croyance; l'étude de l'établissement des religions nous apprend que l'imposture humaine ne saurait les fonder. — Il poursuit : « l'autorité qui manquait, la voici ! Les âmes des morts, les esprits s'entretiennent avec quiconque veut les interroger. »

Quelques-uns s'en sont réjouis, pensant que c'était la mort du matérialisme... Dieu permet ces manifestations comme épreuves; l'homme de foi les reconnaît comme infernales, mais peut-on espérer qu'elles forceront l'incrédule d'abdiquer son orgueil et d'accepter la saine doctrine?

L'auteur craint bien que le grand nombre ne soit mû par la superstition et que Satan n'ait des chances pour relever ses autels; tout annonce qu'il nourrit cet espoir et qu'il croit le moment déjà venu; il lui faut,

comme dans l'antiquité, des esclaves, des lévites, des prêtres qui balancent devant lui l'encensoir.

Il en aura, car les hommes de nos jours ont entendu la voix fallacieuse du serpent leur disant : «Vous serez comme des dieux. » Ils ont souri à cette voix. Satan a eu ses précurseurs, il a déjà ses évangélistes, ses apôtres.

Le dix-huitième siècle a détruit la foi catholique, le dix-neuvième a jeté les bases de la foi diabolique en proclamant le *panthéisme*. Les socialistes, qui ont proclamé l'*antinomie*, veulent renverser Dieu et détruire la société qu'il a faite.

Après avoir montré « que le fouriérisme est la négation radicale de la vertu et en réalité la doctrine diabolique, ayant pour base le panthéisme et pour but l'*antinomie*, M. Bénézet ajoute qu'il lui manquait la condition essentielle : une croyance religieuse qui rattache le monde visible au monde invisible. — Satan devait donc se manifester de nouveau. »

Le père Ventura.

L'illustre théologien qui a signalé dans le fléau des tables tournantes un des grands événements du siècle, le père Ventura, en parlant de ceux qui nient parce qu'ils n'ont pas vu, déclare « qu'il est impossible de ne pas être effrayé devant cette opiniâtreté d'incroyance du siècle. Ceux qui secouent la tête en signe de pitié l'effrayent encore davantage ; mais ceux qui se livrent sans scrupule à leurs plus cruels ennemis le glacent d'épouvante. » (V. *Lettre à M. de Mirville.*)

Il faut bien le dire, ces sortes de prodiges étaient si ignorés même du clergé, que plusieurs de ses membres se livraient à la rotation des tables, bien jugées dès le

principe cependant par d'autres prêtres et par des laïques plus clairvoyants.

« Je m'abstiens, disait M. le comte de Richemont, de tracer le tableau qui se présente à la pensée lorsque l'on envisage toutes les suites qu'entraînerait la généralisation de cette infernale épidémie. »

« Puisque la société entière est envahie, absorbée par cette folie, et que, jeunes et vieux, prêtres et laïques s'en occupent, la conclusion pratique est facile à tirer; on reconnaîtra l'identité d'origine de ces phénomènes avec les phénomènes d'Amérique. Alors tous, prêtres et laïques, s'écrieront : *Vade retro Satana!* » (V. *Le myst. de la danse des tables*, p. 29-31.)

Bientôt, en effet, le clergé et bon nombre de laïques en reconnurent l'auteur et s'abstinrent, tandis que d'autres laïques ont non-seulement continué, mais progressé et établi des rapports intimes avec cet agent.

M. de Mirville.

M. de Mirville vit dès le principe dans ces manifestations « une révolution radicale, pleine de lumières pour les chrétiens (*éclairés*), et pour d'autres pleine de grands dangers. Le matérialisme est vaincu, dit-il, mais à quel prix? Voilà, continue-t-il, ce qui nous oblige à faire tant d'efforts pour bien établir la vérité; oui, nous sommes effrayés, et ce qui nous alarme surtout, c'est la quiétude de la France; elle plaisante, et le monde entier plaisante avec ces choses, nous le savons, et nos terreurs ne peuvent être comprises par ceux qui n'ont pas la clef. — Quoi de plus innocent! dit-on. — Laissez multiplier vos ennemis, laissez-les s'impatroniser dans chacune de vos villes, et vous verrez. »

Après avoir rappelé combien Dieu hait ces pratiques, après avoir cité les menaces de l'Écriture toujours suivies de châtiment et rappelé l'Antechrist, dont les prodiges exerceront jusqu'à la foi des élus, M. de Mirville poursuit : « Voilà pourquoi nous tremblons[1]. — C'est tout simplement l'idolâtrie qui revient sur la scène avec ses dieux. C'est une lutte nouvelle entre deux forces, inégales sans doute, qui se partagent le monde. » (V. *Des esprits et de leurs manifestations,* p. 461-463.)

M. Charles Sainte-Foi, etc.

Bien des fois déjà des hommes entraînés par le génie du mal ont désiré et cru prochain l'avénement de celui qui par ses prodiges séduirait même les élus (si c'était possible); — plusieurs motifs pourraient faire croire aujourd'hui à ceux qui le redoutent que cet avénement est prochain; espérons encore qu'il est loin, sans cesser d'être en garde contre les prestiges précurseurs. L'illustre Görres, dit son traducteur

1. M. de Gasparin, l'adversaire de la doctrine professée par M. de Mirville, et qui s'effraye du retour possible des croyances du moyen âge, n'est pas moins effrayé cependant du parti unitaire qui se sépare du protestantisme et du christianisme tout entier, qui repousse la divinité de Jésus-Christ, l'autorité des Écritures, et s'*arrange* une espèce de philosophie religieuse... « Ses adhérents, dit-il, ont cru trouver dans le *spiritualisme* une sanction surhumaine, une révélation. Ils attaquent tous les dogmes, réduisent l'Évangile en poudre, proclament la religion humanitaire, la religion du progrès, de l'homme-bon, de l'homme-roi, de l'homme-Dieu; prêchent le salut universel enté le plus souvent sur une étrange métempsycose. — L'Écriture, d'après eux, a tort quand elle semble en contradiction avec la raison... Les nouvelles révélations, remarque M. de Gasparin, répondent trop bien aux instincts naturels et courtisent trop habilement les entraînements socialistes des uns et les répugnances antichrétiennes des autres, pour ne pas avoir un grand succès. » (V. *Des tables tournantes,* t. II, p. 469-471.)

Charles Sainte-Foi, voyait avec un regard prophétique, se préparer pour un avenir prochain une nouvelle manifestation des puissances infernales, semblable à celle que nous offre le paganisme antique, et trouvait urgent de prémunir les esprits contre ce nouveau danger, en montrant les signes auxquels on distingue les opérations diaboliques de celles de Dieu et de la nature; il répétait souvent : « *Mon livre viendra à temps*, et l'avenir, ajoute Charles Sainte-Foi, n'a que trop bien justifié les prévisions de ce grand homme. » (V. *La mystique*, t. Ier, Préf., p. 5-6.)

Le même traducteur s'exprime ainsi dans son épilogue en parlant des tables et des crayons : « Jamais peut-être l'action du démon n'a été plus profonde ni plus sensible qu'aujourd'hui; il se passe au fond de la société, dans ces abîmes de ténèbres et de corruption qui touchent à l'enfer, des choses monstrueuses, inconnues, grâce à Dieu, pour la plupart des hommes, des choses qui feraient désespérer de l'avenir du monde, et semblent donner raison à ceux qui croient que la fin des temps est proche... »

« Le culte de Satan est formellement constitué et pratiqué, en Europe surtout, dans certains lieux où l'impiété et l'athéisme ont fait plus de progrès. Ce culte s'est allié à la démagogie et recrute ses adeptes parmi les tristes victimes de ces théories qui tendent au renversement de toutes les choses divines et humaines; de sorte que la parole prophétique de Görres se trouve confirmée, lorsqu'il disait qu'il se préparait une manifestation de l'enfer telle qu'on n'en a jamais vu de semblable depuis le paganisme. Le diable a ses adeptes, ses prêtres, ses initiateurs, son culte, ses cérémonies, ses pratiques et sa morale. Celle-ci, nous la connaissons en partie par les théories charnelles et

démagogiques qui ont trahi plus d'une fois les secrets de ces associations ténébreuses, etc. »

« Le culte du démon, dit Charles Sainte-Foi, est encore aujourd'hui lié à certaines pratiques de théurgie et de nécromancie qui rappellent celles du paganisme. » (*Ibid.*, p. 466-469.)

Nombre d'écrits sonnèrent ainsi l'alarme ; il serait trop long d'en citer seulement le titre. — Rappelons-nous ce que, dès 1852, M. de Courcy disait des progrès déplorables de cette superstition en Amérique ; des dangers dont elle menaçait le pays, et dont les journaux socialistes étaient les seuls à ne pas s'effrayer ; souvenons-nous de tous ces villages envahis par les esprits dans la Nouvelle-Angleterre ; de ces familles *possédées* dans beaucoup de petites villes, etc.

En 1854 M. l'abbé Thiboudet publiait une brochure sur l'intervention des esprits d'après la tradition ; travail que M. l'abbé Bailly, vicaire général de Saint-Claude, disait appelé à produire beaucoup de bien. Plusieurs prélats français s'émurent ; monseigneur l'évêque du Mans envoya une lettre-circulaire, en date du 14 février 1854, au clergé de son diocèse, où il apprend à ceux qui l'ignorent et rappelle à ceux qui l'auraient oublié le pouvoir des esprits sur la matière, leur nature, leurs passions, leur haine, etc. Cette longue et savante circulaire, publiée dans les journaux, détourna plusieurs personnes de ces superstitions.

Catholiques et protestants, prêtres et laïques écrivirent et manifestèrent ainsi leurs vives inquiétudes et même leur effroi : on n'en est point surpris lorsqu'on a parcouru les relations des faits et les écrits pour et contre, dont tout ce qu'on vient de dire n'a pu donner qu'une bien faible idée.

Au milieu des promesses de bonheur faites par les

partisans de ces criminelles pratiques percent toujours des menaces.

« Voilà cinq ans, écrit M. Morin, que j'étudie la marche de ces manifestations (il les étudiait dans la magie); aujourd'hui on rit des tables, demain elles pourraient faire trembler. » (V. *La magie du dix-neuvième siècle*, p. 26.)

« La vérité a été méconnue, disait M. Ségouin; elle n'a pas même été entrevue par la race caduque et dégénérée de nos jours; celle-ci a nié avec impudence ce qu'elle ne pouvait expliquer; elle a ri du rire stupide des sots; aujourd'hui, saisie d'épouvante, elle attend la fin de la crise, mais elle sera terrible et bouleversera toutes les idées. » (V. *Myst. de la magie*, p. 99-100.)

Après ceci, que l'on nie donc l'importance du phénomène et que l'on s'étonne de l'effroi des gens clairvoyants! Aussi M. de Mirville s'écriait : « *Il y a actualité et urgence!*...La chose mérite plus d'une étude. » (V. *Des esprits et de leurs manifest.*, Introd., p. 12.)

Écoutons encore M. le comte de Richemont : « La foule des gens légers s'en amuse, les hommes les plus sérieux regardent avec une sorte de stupéfaction. »

L'auteur, qui s'était occupé quinze ans de sa vie de physique et de chimie, qui avait fait une étude approfondie du magnétisme, dont il avait produit les phénomènes les plus élevés, « dit qu'il croit avoir le droit de parler des tables, et ose affirmer que ce phénomène, si puéril en apparence, en cache un plus grand peut-être que celui résolu par Newton. (V. *Le myst. de la danse des tables*, p. 1-2.)

Depuis longtemps des hommes de génie annonçaient les résultats du philosophisme; le comte de Maistre

voyait dans l'avenir de longues et terribles épreuves. — Donoso Cortez disait : « Ceux qui vivront verront, et ceux qui verront seront épouvantés. » — Lorsqu'il parlait ainsi, il avait, disait-il, « l'œil fixé sur le thermomètre du génie du mal. »

Réflexions.

Quelques années seulement nous séparent de l'époque où s'est manifesté ce fait que des hommes de génie ont appelé un *grand* événement. Le calme règne encore ; il peut tromper ces hommes frivoles qui dorment sur le volcan, mais il est loin de rassurer ceux qui voient se former l'orage et s'amonceler les nuages. — Plus loin, leur marche dans l'atmosphère sera examinée, et on jugera si ces craintes sont chimériques.

Simple compilateur et abréviateur d'opinions diverses d'hommes éclairés, poursuivons donc notre tâche. Comme *toujours,* on va retrouver pour expliquer les faits qui viennent d'être exposés deux systèmes principaux (on ne parle pas de ceux qui nient, ils sont jugés) : 1° le système des physiciens ou des naturalistes, et 2° celui des spiritualistes, divisés en deux camps. Comme on l'a vu, les uns, parmi ceux-ci, font intervenir Dieu, les anges, les génies et les âmes, les autres n'y voient que les démons.

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME

CHAPITRE I

Diverses théories à l'aide desquelles on prétend expliquer les phénomènes spiritualistes ou spirites; fluide, déplacement de parties osseuses ou tendineuses. — Les mouvements involontaires et inconscients, d'après MM. Faraday et Chevreul expliquent les rotations et les bruits. — Explications fournies par M. Babinet et tirées du ventriloquisme, des efforts conspirants, etc. — Un pasteur américain suppose que la volonté imprime au fluide universel des vibrations ou ondulations. — M. Jobard donne une explication semi-fluidique, semi-spiritualiste. — M. Delaage explique le mouvement des tables par l'esprit de vie. — M. Rogers explique par l'*Od* du chevalier de Reichenbach. — — M. Agénor de Gasparin suppose que la volonté envoie un fluide qui meut les objets à distance. — MM. Braid, Carpenter et sir Holland recourent à l'électro-biologie, aux suggestions. — M. le docteur Gigot-Suard explique par l'hypnotisme.

Diverses théories à l'aide desquelles on prétend expliquer les phénomènes spiritualistes ou spirites; fluide, déplacement de parties osseuses ou tendineuses.

Voulant être aussi complet que possible, après avoir esquissé ces faits merveilleux, prouvé leur réalité et montré leur importance, il reste une tâche longue et ennuyeuse à remplir, c'est l'exposé des théories, des systèmes, des doctrines de ceux qui ont plus ou moins étudié ces mêmes faits.

Les témoins en Amérique ont été si nombreux, si

défiants, si clairvoyants, et la plupart si instruits, qu'il fut bientôt impossible d'alléguer la supercherie ; les esprits forts, les rationalistes, très-nombreux en Amérique, essayèrent d'expliquer d'abord les faits par le fluide magnétique, l'électricité, etc. En 1851, M. Austin Flint, professeur de médecine à Louisville, pensa que les soi-disant esprits frappeurs étaient des bruits produits par le déplacement brusque et volontaire de parties osseuses ou tendineuses dans l'articulation du genou. Mais la nature des phénomènes fit promptement rejeter de telles explications par ceux même qui avaient été le mieux disposés d'abord à les accueillir, et, d'après le journal *l'Univers* du 26 juillet 1852, « l'hypothèse des esprits était déjà (comme aujourd'hui) la seule qui parût répondre à toutes les difficultés. »

Lorsque le phénomène fut connu en Allemagne, il ne s'y manifesta pas avec toutes les apparences étranges du merveilleux américain. — Le docteur Andrée, à Brême, écrivait à la *Gazette d'Augsbourg* « qu'un mystérieux problème était posé à la science ; c'est à elle, ajoutait-il, à expliquer comment le fluide qui émane de la main peut mettre une table en mouvement, etc. »

Pour réussir il fallait, disait-on, poser les doigts à plat sur le meuble en ne faisant que l'effleurer ; les expérimentateurs devaient former une chaîne composée d'hommes et de dames, le bout du petit doigt de la main droite placé sur le même doigt de la main gauche du voisin ; éviter tout contact du corps avec la table, et surtout avec les personnes étrangères à la chaîne. Alors le fluide se transmettait au meuble, dont le mouvement se dirigeait vers le nord. Voilà le merveilleux dans sa plus simple manifestation ; un pas de plus, la table va répondre à la pensée, ce qui rendra plus difficile l'admission du fluide.

Cependant ne voulant pas admettre l'intervention des esprits frappeurs, le docteur Schiff, de Francfort-sur-le-Mein, crut reconnaître que le bruit qu'on leur attribuait avait lieu dans le corps et était produit par le déplacement réitéré du tendon d'un muscle de la jambe, le long péronnier. Ainsi les mouvements et les bruits s'expliquaient d'une manière assez satisfaisante pour ceux qui se contentent aisément des explications naturelles même les plus saugrenues. L'Académie des sciences de Paris accueillit cette explication. (V. *Comptes rendus des séances de l'Acad. des sciences*, juin 1854, p. 1063.)

Les mouvements involontaires et inconscients, d'après MM. Faraday et Chevreul, expliquent les rotations et les bruits.

MM. Faraday en Angleterre et Chevreul en France, démontrèrent que des mouvements assez forts peuvent (comme on l'expliquera) s'effectuer involontairement à l'insu des opérateurs; ainsi tout se résume en illusion et en tromperie. Aussi M. le professeur de médecine Henri Roger exprimait son enthousiasme dans le *Constitutionnel* du 15 juin 1854 : « — Les mouvements sont expliqués ainsi que les bruits, écrivait-il : illusion pour les premiers, supercherie pour ces derniers. — Une religion s'est fondée en Amérique, une épidémie morale a envahi l'Europe et a fait tourner plus de têtes que de chapeaux ; l'autorité religieuse s'est émue, tout cela parce que deux jeunes Américains ont fait des tours dignes de Robert Houdin. O esprit humain! c'est-à-dire ô sottise humaine! » s'écriait M. Roger.

Voyons les explications qui enorgueillirent les grands savants et qui enthousiasmaient nos petits esprits forts.

M. Faraday prétendit qu'on poussait le meuble sans le savoir; pour le prouver, il établit des disques de carton réunis par un mastic demi-dur, lesquels, posant sur une feuille de papier de verre appliquée sur la table, devaient céder à une action latérale prolongée. Lorsque la table avait tourné, on enlevait les disques qui se trouvaient avoir glissé peu à peu les uns sur les autres dans le sens de la rotation, ce qui prouvait à M. Faraday que la table avait été poussée par les expérimentateurs. Il employait encore une tige verticale placée de manière à manifester la moindre impulsion des mains.

M. Chevreul pensa qu'il pouvait appliquer sa théorie du pendule explorateur aux tables tournantes. — Ce n'est pas ici que l'on pourrait analyser le travail de ce savant célèbre. Nous dirons seulement que M. Chevreul avait acquis la conviction « qu'il y a une liaison intime entre l'exécution de certains mouvements et l'acte de la pensée..., quoique cette pensée ne soit pas encore la volonté qui commande aux organes musculaires... » Car en tenant à la main le pendule, un mouvement musculaire du bras, quoique insensible pour M. Chevreul, fit sortir le pendule de son repos, et les oscillations, une fois commencées, « augmentèrent bientôt, dit-il, par l'influence que la vue exerça pour me mettre dans un état particulier de disposition ou tendance au mouvement. » (M. Chevreul s'étant fait bander les yeux, les oscillations diminuèrent.)

Voici comment, selon lui, cette théorie peut s'appliquer aux tables. « La faculté de les faire mouvoir une fois acquise, ainsi que la foi en leur intelligence, on conçoit comment une question qui leur est adressée peut éveiller en la personne qui agit sur elles, et sans que cette personne s'en rende compte, une pensée dont

la conséquence sera un mouvement musculaire capable de faire frapper un de leurs pieds, conformément au sens de la réponse qui paraît la plus vraisemblable à l'opérateur. » (V. *Journ. des sav.*, 1854, p. 230 et 450.) Ce savant déclare, au surplus, qu'il n'a jamais eu l'occasion d'admirer la sublime intelligence des tables, mais ce serait à lui faute impardonnable de douter de ce qui est attesté par des milliers de personnes. Donc il ne donne pas sa théorie comme étant la véritable. — Observation prudente digne de son auteur.

Explications fournies par M. Babinet et tirées du ventriloquisme, des efforts conspirants, etc.

M. Babinet admet que les coups frappés correspondent aux lettres choisies et forment un sens, mais il explique le bruit des coups eux-mêmes par le *ventriloquisme*. Quant aux mouvements parfois très-énergiques des tables, ils sont dus à une simultanéité d'action de tous les efforts *conspirants;* après une attente plus ou moins longue, il s'établit une trépidation nerveuse dans les mains, un accord général dans les petites impulsions individuelles des expérimentateurs; la table reçoit un effort suffisant et s'ébranle. — M. Babinet explique physiologiquement et mécaniquement comment tout cela se fait : On s'étonne de voir une table, en bonne voie de mouvement, vaincre de puissants obstacles, briser même ses pieds quand on les arrête brusquement; c'est la force des petites actions *concordantes* ; il en est de même des efforts faits pour l'empêcher de se soulever d'un bord en s'abaissant du côté opposé, etc. Les petits mouvements *naissants* produits par l'imposition des mains peuvent très-bien, par l'ensemble des volontés des opérateurs et à leur *insu*, causer les divers mouvements

des tables, c'est-à-dire les faire se lever, se baisser, danser, etc. Elles semblent douées d'intelligence, car elles subissent l'influence intelligente des doigts imposés. Rien là de surnaturel; mais c'est fort curieux, et on est loin de connaître tous les détails de la transmission des effets de la volonté à une table qui obéit à la chaîne magnétique.

M. Babinet a eu recours au ventriloquisme pour expliquer les coups des esprits frappeurs. Cependant il suppose aussi que, pour la première fois, il est arrivé qu'un gamin, pour mystifier un bourgeois, aura frappé à sa porte avec une balle de plomb attachée à une ficelle. — D'après ce savant, ce tour explique très-bien les coups frappés; si on n'a pas entendu dans la rue les éclats de rire du gamin, c'est qu'il y a une différence essentielle entre le gamin français et le gamin anglais ou américain, lequel est largement pourvu de l'*humour*, ou gaieté triste. M. Babinet n'admet pas que le craquement des doigts et des orteils puisse expliquer ces bruits, et il en donne la raison.

Telles sont, en substance, les explications ingénieuses de ce savant. On en a distrait le côté scientifique qui les rendrait trop longues ici, sans être plus satisfaisantes.

Un pasteur américain suppose que la volonté imprime au fluide universel des vibrations ou ondulations.

D'autres savants expliquent les phénomènes les plus merveilleux par un fluide. Un pasteur américain, caché sous le nom de Traverse Oldfield, auteur du *To Daimonion*, etc., croit à un agent naturel; le vrai médium, à ses yeux, est le fluide nerveux, c'est la vibration ou l'ondulation que notre volonté imprime au fluide universel dont une portion est en nous et dont il

s'agit de préciser la nature. Traverse Oldfield n'attribue ni le magnétisme, ni la rotation des tables, ni les faits de possession d'autrefois aux mauvais esprits : il admet les faits, mais il repousse ces agents. L'âme du monde, cette croyance de l'antiquité, n'est autre que le fluide ou médium spirituel auquel il attribue ces prodiges. Le fluide réveille en nous de vagues réminiscences, il réfléchit nos pensées, et là se borne sa puissance... Il y a des circonstances où l'ébranlement nerveux s'emparant des assistants, ceux-ci voient des spectres, entendent des symphonies, des tonnerres, etc. (V. M. de Gasparin, *Des tables tourn.*, t. II, p. 382-385 et 413.)

M. Jobard donne une explication semi-fluidique, semi-spiritualiste.

Admettez, dit M. Jobard, que l'espace soit occupé par des fluides impondérables, que le système des ondulations s'applique à tous les fluides, et voyez ce qui se passe dans la transmission des dépêches télégraphiques. — Aux deux extrémités de l'appareil de correspondance sont deux êtres intelligents plus ou moins éloignés l'un de l'autre, qui communiquent par une ondulation fluidique dépourvue d'intelligence. Cependant la pensée de l'un est saisie par l'autre, qui charge l'ondulation de faire sa réponse.

En évoquant des morts, il arrive précisément la même chose ; la table étant chargée de fluide nerveux, la volonté lui imprime une vibration qui se communique à l'éther ou à l'électricité universelle ; celle-ci rencontrant dans ses anneaux immenses l'universalité des êtres, frappe l'esprit auquel on veut s'adresser ; celui-ci, intelligent et libre, renvoie, s'il le veut, par la même voie, un signal, ce sera une étincelle électrique, par exemple, un mouvement giratoire, des

lettres traçées sur un cadran, etc. Cet esprit n'est pas dans la table; pour les esprits, il n'y a ni espace, ni temps. Mais le monde spirituel est composé d'esprits qui ont vécu sur notre globe, et qui ont les mêmes facultés qu'ils avaient pendant leur incarnation; les uns sont bons, d'autres sont mauvais. On risque donc, suivant M. Jobard, de devenir la proie des mauvais, à moins d'être doué d'une intelligence transcendante ou d'avoir été averti par des esprits supérieurs; voilà pourquoi le clergé défend ce commerce. (V. *La table parlante,* avril 1854, p. 56 et suiv.)

M. Delaage explique le mouvement des tables par l'esprit de vie.

Après cette explication moitié fluidique, moitié spiritualiste du savant belge, arrivons à celle de M. Delaage pour rendre compte du mouvement des tables.

« Il circule un fluide magnétique très-subtil, lien chez l'homme entre l'âme et le corps, esprit de vie semblable à l'étincelle électrique, feu vivant des mages de la Perse, astre interne des alchimistes et des astrologues du moyen âge, etc.; plus il abonde dans un être, dit M. Delaage, plus cet être est vivace... La volonté est sa force motrice. On comprend comment l'homme peut infiltrer sa vie, sa force, transmettre ses impressions, ses pensées, à un autre; il peut non-seulement animer un être vivant, mais également un objet inanimé, une table, par exemple. »

« Le seul avantage de cette découverte, selon l'auteur, c'est de faire tourner les regards vers le magnétisme, la *clef d'or* des sanctuaires antiques. »

On peut voir ce système plus développé dans l'*Introduction* que M. Delaage a mise en tête de l'*Instruction explicative des tables tournantes* par Silas, où l'on nous

montre comment le phénomène des tables explique le balai des sorcières et très-naturellement les infestations des esprits. — En 1842, à Châtillon-sur-Marne, une dame étant fort effrayée d'entendre ses meubles se heurter et s'entre-choquer, alla trouver le somnambule Victor Dumez, qui lui en expliqua la cause fluidique: les phénomènes des tables ont confirmé l'explication si rationnelle de Victor Dumez, ajoute Ferd. Silas.

*M. Rogers explique tous les prodiges par l'*Od *du chevalier de Reichenbach.*

Quoique M. Rogers repousse le matérialisme, il explique, par l'*od* du chevalier de Reichenbach, les prodiges que d'autres attribuent aux esprits. Il devient d'autant plus important de rapporter en substance quelques passages de son livre, que l'on connaîtra ainsi la théorie de toute une école.

L'*od* est un agent physique qui explique tout: — les coups frappés, les symphonies célestes, les révélations qui excèdent la science et la pensée des assistants, le don de divination, celui des langues, etc.

Ce fluide se dégage de certaines substances et de certains lieux, et vient agir sur le système nerveux; entre le monde inorganique et l'organisme humain il établit une sympathie, mais plus aisément chez les personnes *sensitives;* celles-ci, affectées d'un certain état nerveux, réagissent sur ce fluide à l'aide de celui qui se dégage de leur centre nerveux. Alors se produisent des phénomènes que la religion considère comme surnaturels; l'*od* des sensitifs, comme un trait, s'échappe de leur cerveau, fond sur l'*od* du cerveau d'autrui et s'y unit. — Qu'arrive-t-il ensuite? L'*od* le plus puissant domine l'âme de celui qui est le plus

faible, se l'assujettit magnétiquement ou magiquement, lui fait voir, malgré ses répugnances, tout ce qu'il veut, lui dicte ses volontés, ses paroles. Ce qui étonne davantage c'est que, pour ceux qui possèdent cette force, elle devient souvent un instrument de torture, ils s'en servent à leur insu..., et ne la soupçonnent pas.

Ces coups faibles, ou forts à ébranler les maisons, que l'on entend, ces mélodies, ces concerts qui éclatent dans un appartement, ont pour cause ce fluide odyle que dégagent des nerfs malades ; le sensitif, loin de s'en douter, s'en épouvante, et les attribue aux démons, tandis que c'est son *od* qui se combine avec les émanations *universelles* ou terrestres. C'est cette force qui agit au loin comme de près, qui fait tourner une table, la suspend en l'air, l'y promène, éteint les bougies, bat le tambour, vexe, frappe, tue, incendie, guérit, fait connaître les langues, etc. L'*od* est si puissant qu'il peut renverser une maison. On affirme que cet *od*, sorti du cerveau d'une fille chlorotique, a fait trembler le sol et avec lui les édifices les plus solides.

C'est l'*od* qui crée les apparitions de spectre ; tantôt en se dégageant du cerveau d'un malade ou des particules d'un cadavre pour reproduire le malade ou le défunt en vapeur lumineuse : tantôt le spectre est objectif et même redoutable, ou bien il est simplement dans le cerveau des spectateurs. Quand il est réel, ce n'est pas le défunt qu'on a connu, c'est l'*od*, sorti du cerveau d'un vivant, à son insu, qui a réagi sur le fluide odyle universel.

L'*od* du chevalier de Reichenbach est d'une couleur entre le gris et le bleu, c'est aussi celle des spectres.

Un ami meurt loin de vous, quelquefois il est le messager de la nouvelle de sa mort, parce que la sym-

pathie de cet ami pour vous lance au loin une particule matérielle détachée de sa chair, miniature de son être tout entier; avec la vitesse de l'électricité, elle se joint à l'*od* du vivant et cause l'apparition. (V. M. Des Mousseaux, *Mœurs et pratiq. des démons*, p. 341-354, et M. de Gasparin, *Des tables tourn.*, p. 363-365.)

M. Agenor de Gasparin suppose que la volonté envoie un fluide qui meut les objets à distance.

« On peut admettre des faits certains, écrit M. de Gasparin, sans pour cela adopter la théorie qu'on y a jointe. » (V. *Des tables tourn.*, t. II, p. 406.) Que l'agent soit un fluide, une vibration, une ondulation, selon lui il est naturel.

M. de Gasparin dit qu'on n'a pas remarqué que les faits accueillis aujourd'hui avec empressement renfermaient peut-être « la doctrine proscrite des fluides au service de la volonté. » (*Ibid.*, t. I, p. 150.) Il montre ensuite que l'homme, et surtout ceux qui sont jeunes et bien portants, possèdent une quantité appréciable de fluide; quant aux irrégularités qui se manifestent dans les expériences, elles ne peuvent surprendre, l'homme étant un être mixte, il y a la double influence du physique et du moral; le doute qui survient, le découragement, la présence des incrédules, de gens qui disputent, sont funestes aux expériences. — On ne peut agir qu'en voulant, dit-il, et vouloir qu'en croyant... On part donc de la foi pour arriver à la foi, ce qui semble être un cercle vicieux. Quand on commence, on peut douter, mais il suffit d'avoir pris la résolution de se prêter loyalement aux expériences, de ne pas les contrarier; il convient aussi, avant d'opérer, d'en avoir déjà vu assez d'autres opérer, pour admettre la réalité des phénomènes

Ce qui révolte, c'est que la volonté imprime le mouvement à la matière inerte. — M. de Gasparin montre que l'état de l'atmosphère, l'électricité, etc., modifient les dispositions de l'âme; que la matière, enfin, qui est hors de nous agit sur notre moral. Ce n'est pas tout, notre volonté se fait sentir aux objets matériels. Nos doigts saisissent une plume inerte qui trace des pensées parce que la volonté l'exige. « Est-ce moins effrayant que l'impulsion imprimée à une table? Des muscles ne sont pas plus aisés à mettre en jeu qu'un fluide. Je n'ai conscience, continue M. de Gasparin, ni de l'émission du fluide qui soulève un meuble, ni des ordres adressés à mes doigts qui conduisent ma plume. »

Mais vous prétendez, objectera-t-on, produire un mouvement, même à distance. — « Le fluide électrique ne fait-il pas mouvoir des aiguilles très-éloignées? L'attraction ne s'exerce-t-elle pas de loin? etc. »

L'action matérielle se comprend, réplique-t-on, mais non l'action matérielle qu'engendre la volonté, et M. Foucault a dit qu'il serait épouvanté le jour où sa volonté seule ferait bouger un fétu.

« L'action seule de la volonté, répond M. de Gasparin, ne remuera jamais un fétu; mais il ne s'agit que de le remuer par l'impulsion ou l'attraction d'un fluide. — Je veux soulever un objet inerte, ma volonté détermine l'émission et la direction du fluide, lequel opère le soulèvement. Ma volonté ne franchit pas la surface de l'épiderme, c'est le fluide qu'elle envoie qui la franchit. — La force fluidique qui est en moi, poursuit M. de Gasparin, n'est pas plus impropre à agir hors de moi que mes muscles ne le sont à imprimer un mouvement qui se transmettra de proche en proche. Je donne un coup de poing, et la matière inerte s'é-

branle... Je pousse ou attire fluidiquement, et cette matière obéit. Ma volonté a commandé, et les objets extérieurs ont été atteints, non par ma volonté elle-même, mais par un agent. »

Mais, objecte M. Foucault, ce fluide qui fait tourner nos tables peut donc ébranler une maison. — M. de Gasparin ne le nie pas, car il ne faudrait qu'une chaîne fluidique assez puissante; « la sécurité, ajoute-t-il, n'est point basée sur l'impénétrabilité prétendue de l'épiderme, mais sur la disproportion entre les forces qui le traversent sans cesse à l'appel de la volonté et les méfaits à entreprendre. »

Le fluide, dira-t-on encore, est passé de mode, nous nions le fluide. — « Le changement de mots ne change pas les choses, reprend M. de Gasparin. Rayez les fluides, il reste les termes de *forces*, d'*agent*, d'*état particulier* de la matière. — Une force nous convient aussi bien qu'une substance. La matière se met en nous dans un état tel qu'elle exerce à distance une attraction ou qu'elle imprime une impulsion; ainsi modifiée elle agit sur le système nerveux des personnes que notre volonté désigne, et soulève les meubles qu'elle a choisis; cela suffit. Le choix des mots ne fait rien. En attendant que la langue se fixe, M. de Gasparin se servira des expressions de *fluide*, d'*action fluidique*.

Des hommes supérieurs s'effrayent de cet ordre de faits, car c'est confondre le naturel et le surnaturel, et la matière inerte soumise à la volonté leur répugne. On va donc faire des miracles! s'écrie-t-on. — Rien ici de miraculeux pour M. de Gasparin. « Ma volonté, explique-t-il, dispose d'un fluide que Dieu a mis en moi; ce fluide suit mes directions comme les suivent mes muscles; il imprime comme eux une impulsion à

un objet extérieur. Je cherche le miraculeux et je ne le trouve pas. » (*Ibid.*, p. 150-164.)

« Aucune loi morale ou physique, continue M. de Gasparin, ne nous interdit de prolonger par delà l'épiderme ce fil par lequel, suivant l'expression de M. Babinet, le cerveau transmet tous ses ordres, comme rien n'empêche que je projette vers d'autres corps le fluide électrique nerveux qui circule en moi; comme ma main chargée de fluide peut agir attractivement de la même manière que si elle tenait un aimant. » (*Ibid.*, t. II, p. 409.)

M. de Gasparin trouve que « Deleuze a parfaitement défini le phénomène mixte, quand il a dit que le magnétisme étant une émanation de nous-mêmes dirigée par la volonté, il participe également des deux substances qui composent notre être. La magnétisation à distance, et surtout le soulèvement sans contact des tables tournantes, sont des arguments irréfragables de la présence d'un agent physique. L'action fluidique rend compte d'un grand nombre de phénomènes qu'on voudrait attribuer aux esprits. Rien ne force, dit M. de Gasparin, à chercher chez les esprits la cause des bruits stridents, du grondement des murailles. L'agent physique qui soulève une table sans qu'on la touche peut produire un son, et ce son peut obéir à la pensée, battre une marche, imiter le bruit de la navette, de la scie, de la pluie, etc. »

« On comprend sans peine qu'au commandement des *médiums* des corps inertes s'ébranlent, changent de place, etc... Vingt fois, la table étant bien animée, M. de Gasparin a éprouvé la vigueur du fluide qui l'entraînait. Le guéridon de M. Bénézet a découvert une pièce d'argent cachée, les opérateurs ayant pourtant les yeux bandés : c'est parce que le meuble a

obéi à un fluide; certains indices, la pénétration des pensées de ceux qui savaient où l'argent était caché, ont guidé les opérateurs. — L'action fluidique explique à M. de Gasparin la course du guéridon de M. Bénézet à la poursuite d'un papillon; ses succès, ses erreurs, qu'on veut attribuer à des esprits, etc. »

« La pénétration des pensées donne le mot de plusieurs prétendues divinations. La table indique l'heure, l'âge des personnes, le nombre des pièces de monnaie contenues dans une bourse; mais c'est à la condition, remarque M. de Gasparin, qu'une des personnes de la chaîne ou hors de la chaîne le saura, sinon l'erreur est certaine. »

« La figure, la voix, la tournure, les gestes, etc., d'une âme évoquée sont rendus avec une remarquable fidélité; mais on comprend encore, ajoute M. de Gasparin, que cela peut se faire par la communication de pensées. » (*Ibid.*, p. 315-319, 428-430.)

MM. Braid, Carpenter et sir Holland recourent à l'électro-biologie, aux suggestions.

Voici une autre théorie qui semblait destinée à un grand succès : celle de M. Carpenter et de ses adhérents. — L'*électro-biologie*, branche du magnétisme, démontre, disent-ils, que certaines personnes, une sur douze, ne peuvent fixer avec attention un disque de métal placé à trente centimètres de leurs yeux sans tomber sous la direction absolue du magnétiseur. Quoique éveillées, elles perdent entièrement le contrôle de leurs pensées, il passe aux mains d'un autre; ce que ce magnétiseur veut, elles l'éprouvent aussitôt. A leurs yeux, s'il le veut, sa canne semble être un serpent, l'eau froide semblera bouillante, le plomb léger comme une plume, et celle-ci lourde à ne pou-

voir la soutenir. S'il leur fait entendre qu'elles ne peuvent détacher leur main d'un meuble, leurs efforts ne sauraient l'en séparer. Ce qu'on avait réputé d'abord absurde a été ensuite admis par les plus sceptiques. Il est donc constant que l'homme intellectuel est parfois réduit à l'état automatique; que, privé du contrôle du jugement, il ne sait plus distinguer entre les idées fausses et les idées vraies, entre les sensations subjectives et les sensations réelles venues du dehors; il est livré aux *suggestions*. Si l'état biologique du magnétisme s'explique par la *suggestion*, les prodiges des tables s'expliqueront aussi par la suggestion... En concentrant son attention sur la table, il s'établirait une *passivité* automatique, une sorte de somnambulisme, ou l'*hypnotisme* de M. Braid. Ceux qui désireraient en savoir davantage peuvent consulter le *Quarterly Review,* septembre 1853. (V. M. de Gasparin, t. Ier, p. 131-135.)

M. le docteur Gigot-Suard explique les phénomènes par l'hypnotisme.

Selon M. le docteur Gigot-Suard, « en admettant que les phénomènes des tables n'aient point reçu jusqu'à ce jour d'explications satisfaisantes, il ne s'ensuit pas qu'il faille les faire rentrer dans l'ordre surnaturel. La découverte du *sommeil nerveux* prouvera le contraire. » (V. *Les mystères du magnétisme et de la magie dévoilés,* p. 5.)

« Je déclare, dit ailleurs M. Gigot, que quand bien même tant de faits extraordinaires (le spiritisme américain) seraient encore à présent au-dessus de toute explication naturelle, je me garderais de les attribuer à des causes surnaturelles. » (*Ibid.*, p. 50.)

Quels sont les plus sages de ceux qui croient à la

magie ou de ceux qui en rient? demande M. Gigot. — Le miroir de M. Dupotet, ses évocations, les visions nocturnes, les apparitions de squelettes, etc., tous ces faits sont incontestables, et pourtant l'auteur va prouver que tout cela en réalité n'existe pas, que les obsessions et les possessions de M. Dupotet sont de pures fictions, etc.

Les scènes les plus émouvantes de *l'enfer aux convulsions* de Mesmer, le docteur Gigot les a provoquées par la fixité des yeux des patients sur des ciseaux placés au-dessus de la racine du nez; il en est de même du miroir de M. Dupotet, au sujet duquel il cite ses expériences personnelles, qui ont admirablement réussi, sans que de sa part il y ait eu la moindre intention d'attacher aucune vertu au miroir, et il demande s'il y a là de la magie. Il n'y a donc là, à son avis, ni fluide universel, ni puissance occulte, « c'est un *sommeil nerveux*. »

« Quant aux images, ajoute-t-il, qui viennent se peindre dans le miroir, elles se forment par suite de la fixité du regard sur le *tracé noir*. Les pupilles se dilatent, ce qui fait que le rond paraît s'élargir, et que sa couleur devient de moins en moins foncée vers le centre; c'est alors un véritable miroir qui reproduit le visage de l'expérimenté avec des proportions énormes et des traits affreux. Les pupilles se dilatant et se contractant jusqu'à ce que l'hypnotisme soit complet, la forme des images doit varier. Voilà le secret de cette fantasmagorie diabolique du miroir de M. Dupotet. — Bref, suivant M. Gigot, les visions nocturnes, les cinq squelettes apparus sur un peu de poussière ramassée dans un cimetière par M. Dupotet, ne sont encore que des illusions visuelles, effet de l'hypnotisme. » (*Ibid.*, p. 50-61.)

L'hypnotisme produit les mêmes merveilles que le magnétisme « par un trouble de l'appareil optique » (*Ibid.*, p. 31); l'influence de l'imagination, les illusions, etc., font le reste.

D'après M. Gigot-Suard comme selon M. Braid, en concentrant son attention sur une table, doit-il en résulter un trouble dans l'appareil optique qui expliquera tout ce que les expérimentateurs rapportent sur les tables qui parlent, sur les crayons qui écrivent, etc.? Évidemment c'est son opinion, car il dit : « Les extravagantes superstitions qu'ont fait naître les tables tournantes n'auront plus de raison d'être quand il sera prouvé que les prodiges de Mesmer, de Montius, des magnétiseurs spiritualistes, etc., ne sont que des faits naturels. » (*Ibid.*, p. 5.)

Avant d'exposer les théories des animistes, des panthéistes, des spiritualistes, des spiritistes, etc., on va rapporter les observations et les réflexions faites sur les théories précédentes.

CHAPITRE II

Réfutation de la théorie des efforts conspirants et du ventriloquisme de M. Babinet, par MM. du Vernet, de Mirville et de Gasparin. — Réfutation de la théorie des mouvements involontaires et inconscients, par MM. de Mirville et de Gasparin. — Réfutation des théories physiques, par M. le docteur Eymard. — Réfutation, par M. de Gasparin, de la théorie de M. Faraday. — Réfutation de la théorie du fluide universel de Traverse Oldfield, par M. de Gasparin. — Réfutation de la théorie semi-fluidique, semi-spiritualiste de M. Jobard, par M. de Gasparin. — Réfutation de l'électro-biologie, etc., de MM. Braid, Carpenter, etc., par M. de Gasparin. — Réfutation de la théorie de M. de Gasparin sur le fluide agissant à distance, par MM. de Mirville, Girard de Caudemberg, l'abbé Almignana. — Réfutation de la théorie de l'*Od* de M. Rogers, par M. Des Mousseaux.

Dans cette foule de livres et de brochures où sont élucubrées tant de théories aussi étranges que les faits, se trouvent aussi leurs réfutations. — On va voir ici, comme chez les magnétiseurs, les opérateurs des phénomènes et leurs témoins hasarder chacun une explication d'après ce qu'ils ont vu ; chacun aussi arrivant avec ses préjugés, son amour-propre de savant en physique, en chimie, tient peu de compte des faits qu'il n'a pas vus, et moins encore du savoir des autres. Ce qui frappe le lecteur, c'est la conviction de tous sur la réalité des faits observés, et ce qui l'étonne, c'est de voir débiter le plus sérieusement du monde parfois de grosses inepties. — Mais ce à quoi tous ces savants ont le mieux réussi, c'est à se réfuter mutuellement ; chacun d'entre eux, en attestant les mêmes faits, prouve admirablement que son adversaire a, par son explication, révolté le bon sens.

Peut-on espérer d'être bref dans ce déluge d'opinions si contraires? Essayons toutefois; en mettant alternativement sous les yeux la réfutation de chaque théoricien, nous pourrons peut-être nous répéter, mais en les groupant, il faudrait aussi les morceler, coudre péniblement ensemble des lambeaux pris çà et là, être obscur et incomplet, nous le sommes souvent déjà trop.

Réfutation de la théorie des efforts conspirants et du ventriloquisme de M. Babinet, par MM. du Vernet, de Mirville et de Gasparin.

Le mouvement des tables, objecte M. Du Vernet, dépend-il de la simultanéité des efforts des expérimentateurs qui imposent leurs mains? Mais nul ne veut faire d'efforts, tous cherchent à s'éclairer. — Ils sont involontaires, dit-on, et on n'en a pas conscience; — pourquoi les supposer? Convient-on d'avance que l'on fera tourner la table dans tel sens? Non; « les efforts *conspirants* de M. Babinet n'existent donc pas; il y aurait plutôt des efforts *contrariants* qui, se neutralisant, produiraient l'inertie, donc cette explication n'est pas satisfaisante. » — L'intelligence des réponses tient-elle à la pression des doigts des opérateurs qui font basculer le meuble? Il faut alors supposer un mystificateur, car les efforts involontaires ne suffiraient pas, et la supposition est plus gratuite encore quand la table est grosse, lourde et repose sur quatre pieds, et ces cas sont fréquents.

Mais les indications des tables ne sortent point, dit M. Babinet, du cadre des pensées des expérimentateurs. — Cette assertion est le plus souvent en opposition avec les faits, répond M. Du Vernet. Les réponses des tables sont inattendues, et disent aux spectateurs des choses vraies ou fausses qu'ils ignoraient et leur

annoncent des événements dont ils n'ont aucune idée. M. Du Vernet, par exemple, a vu la table deviner un numéro de voiture composé de trois chiffres, renfermé dans la main d'une personne étrangère à la chaîne. Ceci était évidemment hors du cadre des pensées.

Mais les coups frappés s'expliquent par l'*engastrimysme*. — « Les bons ventriloques sont si rares, fait observer M. Du Vernet, que M. Comte n'a pu, depuis plus de trente ans, former un élève pour le remplacer, et vous voulez trouver en Amérique, de suite, soixante mille ventriloques qui feront illusion à cinq cent mille spectateurs? Admettons-les un instant; la voix des ventriloques, sourde, peu intense, ne saurait jamais produire les coups secs, violents qui font vibrer les objets voisins. Enfin le ventriloque est forcé de cacher sa figure; on verrait les grimaces auxquelles l'entraîne sa gymnastique gutturale. — Donc, conclut M. Du Vernet, l'illustre physicien n'a rien prouvé. » (V. *La Table parlante*, mai 1854, p. 68-71.)

M. de Mirville déclare « qu'il espérait beaucoup de M. Babinet, le croyant très-facile à l'endroit des faits étonnants. » Il admet en effet la rotation des meubles, qui peut se manifester avec une *énergie considérable*. — Mais la théorie des petits mouvements naissants, qui peuvent imprimer cette *énergie considérable*, a stupéfait M. de Mirville, lequel s'est écrié avec M. Alphonse Karr : « Ainsi M. Babinet fera mouvoir aussi facilement une table pesante, avec le mouvement invisible et insensible de ses muscles, que si, mettant habit bas, empoignant la table à deux mains, il employait visiblement toutes ses forces! » (V. *Question des esprits*, p. 12-15.)—En effet, ce résultat est surprenant.

Les milliers de *médiums* ventriloques étonnent éga-

lement, mais ni plus ni moins que ce gamin mystificateur qui avec son *humour* anglais va faire l'esprit frappeur à la porte du bourgeois américain, avec sa balle de plomb attachée à une ficelle.

Mais voici M. de Gasparin qui vient à son tour attaquer la théorie de M. Babinet.

« Le phénomène des tables, dit avec ironie M. de Gasparin, n'offre aucune difficulté. Nous, ignorants, avions cru voir là quelque chose d'extraordinaire, car nous ne savions pas que nous obéissions à la loi des mouvements inconscients, et surtout à celle des mouvements naissants, dont la puissance paraît dépasser celle des mouvements développés ! »

Ceux qui touchent une table, poursuit M. de Gasparin, savent aussi bien que M. Babinet qu'ils peuvent exercer une pression dont ils n'ont pas conscience, mais ils savent aussi qu'il doit y avoir proportion entre la cause et les effets. Les mouvements ont beau être *inconscients,* ils n'en sont pas plus forts pour cela. « Reste donc à prouver, ajoute M. de Gasparin, comment les mêmes doigts, qui ne peuvent en se roidissant soulever un poids de quarante kilogrammes, soulèveront un poids double par cela seul qu'on n'aura conscience d'aucun effort. »

Les *mouvements naissants* sont peu étendus, selon M. Babinet, qui cite à l'appui les détentes musculaires invisibles des escamoteurs, les règles de l'escrime, etc., etc.

« Puisque les mouvements naissants ont une telle énergie, répond M. de Gasparin, voilà qui est entendu, les bûcherons abattront des arbres sans se mettre en nage, et les forgerons battront le fer avec les *mouvements naissants;* M. Babinet lui-même soulèvera par un commencement de pression inconsciente une table

chargée de soixante-quinze kilogrammes, ou même une table qu'il ne touchera pas. »

« Ici M. Babinet nous arrête, continue M. de Gasparin, car il nie les actions à distance; pour lui ce sont des fictions, parce que c'est impossible; parce que le talc en poudre a empêché la rotation d'une table, etc. »

M. de Gasparin pense « qu'en bonne logique, M. Babinet aurait dû s'en tenir à la raison d'*impossibilité*. Il faut croire que M. Babinet ne l'a pas jugée suffisante, car il ajoute : C'est impossible, parce qu'il n'y a pas d'exemple de mouvement produit sans force agissante extérieure. M. de Gasparin, qui admet l'existence d'un fluide dirigé par la volonté, ne voit dans cet argument qu'une pétition de principe, puisque c'est précisément ce qui est débattu entre eux. « Qu'y a-t-il de plus concluant, dit-il, que le mouvement sans contact? Il n'y a là nulle prise ni à la fraude, ni à l'illusion. » (V. *Des tables tourn.*, t. Ier, p. 119-126.)

En effet, que pourrait répondre M. Babinet? Ce qui meut ici les tables ne peut venir ni des mouvements naissants ni des mouvements inconscients, aussi M. de Gasparin a été forcé de supposer un fluide.

Réfutation de la théorie des mouvements involontaires et inconscients, par MM. de Mirville et de Gasparin.

On a vu précédemment cette théorie. La conclusion est qu'il y a liaison intime entre l'exécution de certains mouvements et l'acte de la pensée qui y est relative, quoique cette pensée ne soit pas encore devenue acte de volonté commandant aux organes. — Mais ces mouvements étant d'abord insensibles, M. de Mirville dit « qu'il s'agit maintenant d'appliquer ce principe d'effets microscopiques aux phénomènes éclatants attribués à

la baguette; il va falloir établir ce qu'il peut y avoir de commun entre ce produit imperceptible d'une pensée naissante et ces révélations de faits inconnus aux tourneurs (de baguette ou de tables) et même à ceux qui les interrogent. » (V. *Quest. des esprits,* p. 44-45 et suiv.)

Que l'on veuille se rappeler en effet tout ce qui a été dit dans ce présent ouvrage sur la baguette. — Le père Le Brun avait démontré que ni corps extérieur, ni l'esprit de l'homme ne peuvent causer son mouvement. M. Chevreul est de cet avis, mais pour la baguette de Jacques Aymar il suppose la jonglerie, et on a montré qu'elle était inadmissible.

« Toujours est-il que le pendule explorateur, poursuit M. de Mirville, n'explique en rien les vrais phénomènes de la baguette ni ceux des tables. » M. Chevreul a pensé que la faculté de faire frapper une table d'un pied ou d'un autre une fois acquise, ainsi que la foi en l'intelligence de cette table, on concevra comment une question lui étant adressée peut éveiller en celui qui agit sur elle et sans s'en rendre compte, une pensée dont la conséquence sera un mouvement musculaire capable de faire frapper un des pieds de la table, et ce conformément au sens de la réponse qui paraît la plus vraisemblable à l'opérateur.

M. de Mirville, parmi « un millier de difficultés » soulevées par cette théorie, en signale quatre seulement; on n'en choisira ici que deux. M. Chevreul, avant de faire frapper ce pied, exige que cette faculté soit *une fois acquise.* « C'est précisément la question, » remarque M. de Mirville, car on n'explique pas de cette manière la cause de cette faculté. — M. Chevreul exige aussi la foi; mais si on n'obtient le phénomène « qu'à la condition de cette foi *impossible,* » quel ré-

sultat peut-on espérer? — On ne peut exposer *in extenso* la réfutation de M. de Mirville, elle recevra son complément dans ce qui suit.

La théorie de M. Chevreul, qui explique comment les objets suspendus à un fil finissent par prendre une vibration dans le sens de la volonté, serait, selon M. de Gasparin, la plus plausible; mais elle n'explique pas comment on imprime des mouvements aux tables; les mouvements sans contact surtout la font rejeter. « Toutes les tendances au mouvement réunies ne sauraient, dit M. de Gasparin, produire une impulsion à distance, ni ébranler une masse que l'action mécanique n'ébranlerait pas elle-même. » (V. *Des tables tourn.*, t. Ier, p. 117.)

M. de Gasparin examine ensuite tout ce qu'on a dit d'un mouvement vibratoire partant de milliers de petits rameaux nerveux; des expériences sur la communication du mouvement; des grands effets produits par de petites forces; du verre qui, vibrant sous la pression d'un doigt, s'allonge, ce qui ne s'obtiendrait que par une force équivalente à cent kilogrammes, etc. — « Il y a ici modification moléculaire, fait observer M. de Gasparin; mais quel rapport entre de tels effets et l'obéissance des tables dont le bois ne subit aucune révolution intérieure? Ces explications n'expliquent donc rien; il fallait nous montrer comment on soulève directement et mécaniquement un poids de cent kilogrammes sans y appliquer une force de cent kilogrammes. Mais on aime mieux injurier, se moquer et inventer une théorie quelconque qui porte tout entière à faux. » (*Ibid.*, p. 118-119.)

Réfutation des théories physiques, par M. le docteur Eymard.

M. le docteur Eymard déclarait en 1854 « avoir en portefeuille, depuis plus d'un an, de quoi confondre les théories du ventriloquisme et du tendon péronien; mais il ignorait que l'Académie des sciences à Paris eût daigné s'occuper des *esprits frappeurs.* » Il fait un exposé fort curieux de ses expériences du *pendule spirituel* substitué aux tables parlantes. Nous sommes forcé de renvoyer le lecteur qui voudrait les connaître au n° 9 de *La table parlante,* novembre 1854. — On ne rapportera même ici que la substance de ses conclusions, données en quinze articles.

« Pour se mettre en rapport avec les esprits, le pendule est plus prompt et plus commode que les tables. — Il y a des personnes qui obtiennent à l'instant une réponse; pour d'autres, le pendule reste sourd et refuse d'obéir. — La volonté de l'homme ne peut absolument rien sur les mouvements spontanés du pendule; l'agent occulte qui les produit est parfaitement libre d'agir ou de ne pas agir. — Toutes les explications fournies par les *prétendus savants* pour faire dériver ce phénomène d'une *cause physique* ou d'une *fourberie* des opérateurs n'ont pas le sens commun. — Il est absurde, il est insensé de la part des susdits savants de n'admettre en réalité que ce qu'ils voient, sentent, goûtent et touchent, comme si le bout de leur nez était la limite de tous les êtres créés. — Il existe en conséquence un monde des esprits, et jusqu'à ce qu'il leur plaise de mettre l'Institut entier en rotation, de l'illuminer, de le faire danser les pieds en l'air, tous ses membres, moins l'honorable M. de Saulcy, en nieront l'existence, comme ils l'ont fait longtemps du

magnétisme, ce qui ne les empêchera pas (ces esprits) d'exister, ni même de faire divaguer souvent ces *messieurs*. — Il y a de bons et de mauvais esprits ; ces derniers dominent dans les manifestations actuelles. — La plupart sont fourbes, malins, menteurs, cherchent à capter la confiance de ceux qui les évoquent, sans d'abord trop heurter leurs croyances religieuses. — Beaucoup avouent être le démon. — Discerner les bons des mauvais est très-difficile. — Des relations inconsidérées avec les mauvais ne peuvent être que funestes, etc. »

Réfutation, par M. de Gasparin, de la théorie de M. Faraday.

M. de Gasparin montre qu'on a eu tort d'applaudir aux disques et aux aiguilles dont M. Faraday s'est servi dans ses expériences. Ce n'était rien de constater une action mécanique inévitable, il fallait la comparer à la force qu'exige l'entraînement d'une lourde table. Quand on ne s'est plus borné à la rotation d'un simple guéridon, « quelle figure ont fait les appareils qui démontraient que la pression involontaire explique tout? — Quoi! elle explique tout! et cependant, poursuit M. de Gasparin, la table résiste aux commandements quand elle a tourné en vertu de la seule impulsion mécanique [1], et la rotation se fait attendre ou se refuse

1. MM. de Montgolfier et Seguin, ingénieurs et physiciens très-distingués, avaient eux-mêmes expérimenté. « En vérité, disait M. Seguin, je crois être sous l'empire d'une hallucination, tant ma raison se refuse à admettre ce que j'obtiens... » — Mais, lui disait-on, vous ne voyez donc pas que vous poussez la table sans vous en douter. — « Au contraire, répondait M. Seguin, c'est elle qui fait effort contre mes jambes au point de me repousser et de se briser... Comment voulez-vous que j'accepte votre explication? » (V. M. de Mirville, *Quest. des esprits*, p. 6.)

quelquefois, en dépit des pressions involontaires! — La pression involontaire explique tout! et un meuble que personne ne touche suit les doigts tendus au-dessus de lui; il se dresse, il se renverse! Il n'était question encore que de rotations, ajoute M. de Gasparin, quand M. Faraday a inventé ses disques; on conçoit que les savants s'en soient contentés. » (V. *Des tables tourn.*, t. Ier, p. 116-117.)

Réfutation de la théorie du fluide universel de Traverse Oldfield, par M. de Gasparin.

Dans sa théorie, dit M. de Gasparin, l'auteur a tâché de se persuader que l'hypothèse antique de l'âme du monde n'est autre que le fluide universel. Mais pour les anciens, l'âme du monde c'était la vie universelle (la nature), une vertu divine répandue partout, à laquelle ils attribuaient les prodiges de la magie et les divinations, contre lesquels ils n'ont protesté ni directement ni indirectement, et dont on ne peut découvrir dans l'antiquité la moindre trace d'explication naturelle; donc M. Oldfield n'en peut appeler au témoignage des anciens philosophes ni des Pères. « C'est une alliance, continue M. de Gasparin, qu'il faut laisser aux partisans du surnaturel apocryphe. Pour soutenir une telle opinion il est nécessaire de fausser les textes : où l'écrivain antique a écrit *démon*, on traduit fluide; où il a parlé de divination, de charmes magiques, on traduit attraction et magnétisme. On supposera que l'âme de la nature est le résumé des forces attractives, et que les prêtres et les magiciens étaient de savants physiciens; des sceptiques ont pu nier les phénomènes, mais en général ils admettaient la réalité de plusieurs opérations surnaturelles. » (*Ibid.*, t. II, p. 385-388.)

M. de Gasparin rejette cette théorie; car « pour

peu, dit-il, qu'on remplace l'âme du monde par le fluide et le démon par l'influence magnétique, on fera passer dans la même catégorie et en vertu du même procédé, le moyen âge tout entier, les démonologues anciens et modernes. » Il blâme l'hésitation de l'auteur et pense « qu'il est dangereux d'amnistier ainsi les vieilles superstitions et d'interpréter les auteurs avec tant de bienveillance. Si vous prétendez que les philosophes païens et les Pères pensaient au fond à une action fluidique quand ils affirmaient la magie, pourquoi, demande M. de Gasparin, ne soupçonnerions-nous pas que vous croyez à la magie, quand vous affirmez l'action fluidique? »

M. de Gasparin ne voulant pas absolument entendre parler « de l'intervention des esprits, s'attache à une solution naturelle qui ne demande à l'agent physique que ce qu'il peut légitimement fournir. » (*Ibid.*, p. 389-390.)

En effet, M. Oldfield a eu le tort très-grave de vouloir expliquer par un fluide les prodiges américains; sa théorie est absurde, mais M. de Gasparin n'admettant que le soulèvement sans contact, et niant le surplus, nous verrons ailleurs si ce système est moins absurde que le premier.

Réfutation de la théorie semi-fluidique, semi-spiritualiste de M. Jobard par M. de Gasparin.

M. Jobard suppose ici un fluide et des esprits : il n'a supposé ni la matière intelligente, ni la présence des esprits dans les tables, ni révélations instinctives, etc.; mais sa théorie, de l'avis de M. de Gasparin, ne détruit pas la difficulté. « On aura beau placer, dit-il, deux êtres intelligents aux deux extrémités d'une ligne télégraphique, pour se transmettre des ondulations

fluidiques auxquelles ils donneraient dans leur pensée une certaine signification, elle ne serait jamais comprise. L'acte matériel resterait matériel; si on se comprend d'une station à l'autre, c'est parce qu'on est préalablement convenu d'attacher un sens à chacune des combinaisons d'ondulations fluidiques. »

« Avez-vous fait, demande M. de Gasparin, une convention pareille avec les esprits? Je n'ai rien à dire, ajoute-t-il, si ce n'est que je ne vois pas ces combinaisons de signaux; les esprits s'en servent dans leurs réponses, mais vous ne les employez jamais dans vos interrogations, auxquelles vous n'appliquez aucune espèce d'alphabet. Comment une ondulation fluidique constamment la même se diversifiera-t-elle aux yeux des esprits, désignera celui que vous évoquez, et fera connaître les questions? Si votre intention se joint à la vibration, celle-ci deviendrait intelligente; alors c'est le même écueil où d'autres ont échoué. Eussiez-vous adapté un alphabet à vos questions, il aurait fallu communiquer aux esprits les équivalents établis entre certains signaux, certaines lettres ou certaines idées. — Mais les esprits en savent plus que nous, direz-vous, ils entendent à demi-mot. — Alors vous vous jetez vers l'intervention directe des esprits. A quoi bon dans ce cas recourir aux ondulations, puisque le rapport direct avec les esprits s'explique plus simplement? Si on abandonne les âmes des morts aux mille provocations de la curiosité, il est infiniment plus convenable, selon M. de Gasparin, de les supposer accessibles à nos pensées que d'imaginer une vibration de l'électricité universelle, etc. » (*Ibid.*, p. 379-381.)

Réfutation de l'électro-biologie, etc., de MM. Braid, Carpenter, etc., par M. de Gasparin.

MM. Braid, Carpenter et sir Holland ont émis une théorie qui a eu du succès : *l'électro-biologie*. On avait démontré, comme on l'a dit, que certaines personnes ne pouvaient fixer un peu de temps l'attention sur un disque sans tomber sous la direction du magnétiseur. Réduites à une sorte d'automatisme, elles ne jugent plus par elles-mêmes, elles sont livrées à l'empire absolu des suggestions; la suggestion existe dans le magnétisme et dans les tables qui obéissent à la volonté, etc.

Il ne paraît pas si évident à M. de Gasparin « que l'état physiologique des personnes soumises à la biologie soit celui des expérimentateurs de tables; il conteste que ces derniers soient dans un état automatique. Que l'on arrive à la passivité par la concentration de l'attention sur un objet, que l'on produise l'*hypnotisme* ou le somnambulisme, en est-on plus avancé à l'égard des tables, ou même à l'égard d'une foule de faits biologiques et magnétiques? M. de Gasparin ne le pense pas. »

« L'homme qui fait osciller un anneau au bout d'un fil, et qui finit par lui imprimer la direction voulue, n'est pas un automate, et n'obéit à nulle suggestion; il a une idée fixe qui agit à son insu sur ses nerfs, mais on ne trouve pas là de suggestion. »

Avec une idée dominante, l'homme ne se prête à aucune suggestion, il n'abdique pas sa volonté et moins encore son jugement. La préoccupation est assurément l'état où l'on parviendra le moins à se rendre maître de lui.

« Les hommes de génie, les inventeurs, etc., sont-

ils engourdis par leurs idées, et ouverts conséquemment à toutes les suggestions du dehors? C'est précisément l'opposé. Parmi les méditations, les créations intellectuelles, l'être humain est plus vivant, plus actif que jamais, il subit moins que jamais l'influence qu'il n'a pas appréciée et librement admise. » — Continuant sa démonstration, M. de Gasparin s'écrie : « Voilà donc de quelles pauvretés les adversaires *éclairés* des tables se contentent! »

« Qu'une idée dominante, poursuit M. de Gasparin, puisse être introduite chez celui que l'absence de volonté ou de jugement livre aux suggestions, on l'admet; mais nos expérimentateurs sont loin de l'état d'automate, ils maintiennent leurs convictions en dépit de toute suggestion extérieure et poursuivent leur étude avec énergie et critique dans les moindres détails. Est-ce donc là l'attitude d'hommes biologisés ou endormis? — Reste l'argument principal : les opérateurs développent une force immense lorsque la concentration de l'attention se rencontre chez eux avec la parfaite simultanéité des mouvements. »

« On voit, en effet, répond-il, des matelots qui poussent au cabestan avec ensemble en s'accompagnant d'un chant. Mais cette force est connue; on sait, à un kilogramme près, quelle puissance développe la simultanéité de leurs efforts, mais elle ne produit pas de prodiges. Il en serait autrement de l'état biologique ou somnambulique, mais tel n'est pas celui de nos expérimentateurs. »

M. de Gasparin a prouvé admirablement que les théories de MM. Carpenter, Braid, etc., ne s'appliquent nullement aux tourneurs de tables. « Quand les personnes qui n'ont rien vu ni expérimenté, dit-il, qui peut-être n'ont assisté qu'à quelques rotations de gué-

ridon prennent la plume et se mettent à exposer des théories ou à chapitrer les expérimentateurs, je ne pense pas qu'elles étudient; je crois même qu'on n'étudie jamais réellement ce qu'on déclare stupide *a priori*. »

« Il y a un an que les savants auraient ri si on leur eût parlé des phénomènes biologiques. Maintenant on ne rit plus. — Est-ce mieux prouvé? Non. C'est parce qu'on croit les choses expliquées. »

En attendant, M. de Gasparin constate que « le *principe de suggestion* nous a rendu le service de rendre évident ce qui passait pour absurde. » (*Ibid.*, t. Ier, p. 134-149.)

Réfutation de la théorie de M. de Gasparin sur le fluide agissant à distance, par MM. de Mirville, Girard de Caudemberg, l'abbé Almignana.

Ce qui a été dit du fluide en parlant du magnétisme réfuterait la théorie de ceux qui lui attribuent les prodiges des tables. Voyons encore comment M. de Gasparin, partisan du fluide, a été réfuté par MM. de Mirville, de Caudemberg et par l'abbé Almignana.

« Après chaque commandement, dit M. de Gasparin, la table obéissait. On convint de penser seulement le nombre des coups à demander à la table après l'avoir communiqué à l'oreille du voisin, et la table a obéi. Il n'y a jamais eu la moindre erreur, ajoute-t-il. Chacun lui a ordonné de frapper autant de coups qu'il avait d'années et la table a indiqué notre âge tel qu'il était dans notre esprit. »

« Obéir à la pensée est magnifique, répond M. de Mirville, mais que devient cette obéissance auprès de celle d'une autre table qui frappe la mesure, reproduit exactement le rhythme de la musique, danse le me-

nuet, prend des airs de grand'mère, fait un tour sur elle-même, fait la révérence, avance, tourne, etc. Pour être une personne accomplie, il ne lui manque que la divination, et quoique M. de Gasparin ait composé deux volumes pour la refuser à l'homme, il commence par l'établir dans le bois mort. » (V. *Quest. des esprits*, p. 26-27.)

M. de Gasparin lui demande son âge. Il pensait involontairement quarante-deux ans, mais la table frappa quarante-trois coups, nombre réel pensé par madame de Gasparin. — Surpris que la table ait révélé un nombre qui n'était pas dans la pensée du *médium*, M. de Mirville demande comment elle a pu choisir entre deux pensées celle qui était dans le vrai, toutes les chances étant pour la première. Le plus admirable, selon lui, n'est pas d'obéir à un ordre mental, « mais le plus beau triomphe des tables, c'est de démêler la vérité entre deux ordres tacites. Nous venons, continue-t-il, de franchir un grand pas; on voit briller beaucoup d'esprit et surgir dans la table un commencement de *surintelligence*. »

M. de Gasparin, qui l'a senti, dit : « On va crier à la magie, au miracle; ce ne sont cependant que des faits *naturels*. »

M. de Mirville voudrait alors « qu'on ébauchât une théorie démontrant la *vanité* de cette ancienne et générale croyance que la divination était vraiment surnaturelle. »

M. de Gasparin réplique : « Qu'il s'en gardera bien, ce n'est pas son affaire. Si l'on suppose un fluide émis par les expérimentateurs, si l'on suppose que la volonté détermine la direction de ce fluide, on comprendra déjà la rotation, le soulèvement de celui des pieds vers lequel afflue à chaque acte de volonté un

excès de fluide, etc. Mais il n'affirme rien, et n'indique même rien. »

M. de Mirville avoue « qu'il ne voit pas comment, grâce au fluide de notre volonté, ce pied de table devient si promptement une annexe très-obéissante de cette volonté, quand d'ordinaire ce même fluide, émis par des volontés bien autrement ardentes, celle de la souffrance, par exemple, ne pourront jamais rien sur tant d'autres annexes qui nous gênent, nous blessent, nous étouffent, etc. »

« Puisque cela est naturel, cela devrait se montrer plus souvent, poursuit M. de Mirville. Ce phénomène qui nous serait si utile dans la vie ordinaire, ne revient jamais en dehors d'expériences spéciales, où il ne sert qu'à l'amusement, au mal, ou au péril. Que de caprice et de mauvais vouloir ! »

M. de Mirville déclare qu'il aurait beau vouloir rejeter le surnaturel avec M. de Gasparin, « l'accumulation du fluide ne saurait lui expliquer ni l'exécution des ordres et des pensées à peine conçus, ni les tables qui dansent le menuet en mesure et font la révérence en se donnant des airs de grand'mère, ni la répétition cadencée d'un air, ni la déclaration précise de l'âge d'un interrogateur qui l'ignore, ni la divination que telle autre personne le sait mieux que lui. »

On se rappelle que M. Foucault niait que la seule action de la volonté pût remuer les corps. M. de Gasparin prétendrait en vain trouver ici l'attraction d'un fluide, d'une force. — Peu importe, répondrait l'excellent physicien, elle n'en est pas moins contraire à toutes les lois naturelles.

M. de Mirville rappelle enfin à son savant adversaire « l'opposition formidable qu'il a rencontrée jusque dans ses alliés naturels. Le *Journal du magnétisme*

n'a-t-il pas dit : « Qu'il y avait dans cette opinion du *reflet de la pensée* une énormité contre laquelle proteste la raison, et que de toutes les explications il n'en est pas de plus inacceptable. » — « Ainsi donc, conclut M. de Mirville, M. de Gasparin doit compter désormais parmi ses adversaires, la science, le magnétisme, les autorités catholiques, nombre de pasteurs protestants et jusqu'aux témoins collaborateurs de Valleyres. » (*Ibid.*, p. 28-34.)

M. de Caudemberg a fait aussi ses observations sur les expériences de M. de Gasparin.

Il rappelle que « la chaîne faite sur un guéridon chargé d'un poids de soixante-quinze kilogrammes a permis de soulever, à la demande de l'un des opérateurs, chacun des pieds du meuble, et que celui qui commandait le mouvement, non plus que l'ensemble des opérateurs, n'avaient conscience de l'effort nécessaire pour soulever un tel poids. Enfin ce guéridon, médiocrement chargé, a été mis en mouvement par la chaîne des mains faite au-dessus de lui *sans contact*. » — Les faits ainsi établis, le savant ingénieur ajoute : « Que d'après un principe de mécanique qui ne souffre aucune exception, l'action est égale à la réaction; l'action des opérateurs, par un fluide ou autrement, serait une attraction, une répulsion ou une impulsion, ce qui comprend toutes les espèces de forces; mais alors une réaction égale se ferait sentir sur les mains et les bras employés à la chaîne; or ici, rien de semblable. »

M. de Caudemberg continue : « On peut commander à la table par la pensée non exprimée d'une personne hors de la chaîne. — La conséquence irrécusable, c'est que le principe de la force qui se produit est *en dehors* des opérateurs. Donc M. de Gasparin était dans une

erreur grave quand il écrivait que la volonté dirige le fluide tantôt sur un pied ou sur un autre; que s'identifiant avec nous en quelque sorte, la table devient un de nos membres et opère les mouvements comme notre bras, parce que nous n'avons pas conscience de la direction imprimée au fluide, et que nous gouvernons la table sans nous représenter qu'une force soit en jeu; qu'il en est ainsi dans tous nos actes, et quand on lui aura expliqué comment il lève la main, qu'il expliquera comment il fait lever le pied à la table. »

Une simple réflexion, dit M. de Caudemberg, devrait faire comprendre « que si la table peut être considérée comme un de nos membres, il nous faut faire le même effort quand elle soulève un poids que quand notre bras le soulève. Ce serait de même encore si, comme l'a supposé ailleurs M. de Gasparin, nous armons notre main d'un aimant, le même effort serait senti et il faudrait y ajouter le poids de l'aimant. — L'absence de toute conscience de l'effort ne permet donc pas de considérer la force comme procédant de nous. »

« Si la force, poursuit M. de Caudemberg, n'est pas dans les opérateurs, comme elle est quelque part, il faut la supposer dans la table, et (particularité qui mérite la plus sérieuse attention), cette force localisée dans la matière inerte y détermine des mouvements que l'homme est incapable de faire exécuter à son propre corps. M. de Caudemberg prouve, d'après les lois de la statique, que l'on ne pourrait assujettir un homme à la position qu'on donne à un guéridon; cependant les tables se soulèvent sans être assujetties à ces invariables lois. Il y a donc en elles une puissance qui n'a pas d'analogue dans la nature. »

M. de Caudemberg a participé à une expérience qui

corrobore celles de M. de Gasparin. On lui avait dit qu'un guéridon pouvait lever deux pieds à la fois en restant appuyé sur un seul ; il demanda à un *médium* qu'il savait être très-énergique, de commander au guéridon de soulever ses deux pieds du côté où il placerait sa main ; M. de Caudemberg y posa la sienne à plat, en se tenant assez éloigné pour observer ce qui se passait dessous et dessus. Les deux pieds, en effet, se soulevèrent et se maintinrent à douze ou quinze centimètres au-dessus du parquet. M. de Caudemberg exécuta alors, à part soi, un essai qui consistait à exercer une pression assez forte pour faire abaisser le guéridon, mais il éprouva une résistance tout à fait singulière. Après avoir rapporté cette expérience, qui fut répétée deux fois, il fait observer « que toute pression mécanique de la main du *médium* n'aurait pu que maintenir la table sur le parquet par ses trois pieds, et qu'avec deux pieds en l'air la verticale abaissée du centre de gravité passait loin du pied appuyé. »

M. de Caudemberg prouve enfin « que la force dont il est question ne saurait être localisée dans l'air, car les seules forces électriques qui se localisent ainsi dans les nuages agissent indifféremment sur tous les objets ; ici nulle analogie ; une force de ce genre agirait sur la masse entière de la table et sur les spectateurs, elle n'obéirait pas à la volonté ; de plus, son action devant être réciproque, son point d'application serait attiré comme il attirerait. »

M. de Caudemberg établit encore que le propre de ce genre de puissance résidant momentanément dans la table, c'est de modifier sa force et de la graduer à l'effet qu'elle veut produire ; car, si la force nécessaire pour soulever un meuble chargé de soixante-quinze kilogrammes ne se modifiait elle-même dès qu'on en-

lève ce poids, la table serait violemment lancée contre les spectateurs ou contre les murailles, ce qui n'est pas. On peut même, dit M. de Gasparin, lui commander à volonté de frapper de grands coups ou de petits coups. La graduation est donc complète, et cette force est donc hors de l'homme et lui obéit, quoique sa docilité soit loin d'être absolue. Ainsi localisée dans chaque meuble, elle émane, selon M. de Caudemberg, d'une puissance surnaturelle, intelligente et animée, ou autrement dit, c'est *un esprit.* » (V. *Le monde spirituel*, p. 19-27.)

M. l'abbé Almignana réfute aussi M. de Gasparin, qui avait attribué aux réminiscences, aux hallucinations, à l'excitation nerveuse, certains faits qu'il faut, selon ce prêtre, attribuer aux âmes évoquées, et il prouve à ce savant qu'ils ne peuvent s'expliquer de la sorte.

M. l'abbé Almignana ayant à la main un crayon, cette main fut entraînée par une force occulte, et écrivit sur la création des choses qui le surprirent ; il chercha partout, il compulsa les bibliothèques, relut ses livres, interrogea ses souvenirs, il ne rencontra rien de semblable. Comment ces notions se seraient-elles donc gravées dans sa mémoire et comment aurait-il pu les oublier; mais, s'il les ignorait, comment les rappeler en écrivant avec son crayon ?— Si ces notions ne sont pas des réminiscences, si elles ne viennent pas des suggestions du démon dont M. de Gasparin nie l'intervention, ni des âmes des morts, puisqu'il ne croit pas aux revenants, M. l'abbé Almignana lui demande qu'il veuille bien alors expliquer autrement ce phénomène.

D'après les théories de M. de Gasparin, lorsqu'un somnambule donne le signalement du défunt, son

image est gravée dans la mémoire du somnambule ou dans celle du consultant, le premier la connaît par soustraction de pensée. — Mais M. Almignana, citant les faits que nous connaissons, prouve que certaines apparitions n'ont pu être ni des souvenirs, ni des communications de pensées. « Que M. de Gasparin veuille donc répondre oralement ou par écrit, il se fera, ajoute-t-il, un honneur de se rendre auprès de lui pour écouter ce qu'il jugera à propos de lui dire. » (V. *Du somnambulisme,* etc., p. 22 et suiv.)

*Réfutation de la théorie de l'*Od *de M. Rogers, par M. Des Mousseaux.*

L'*od* est une force intelligente qui agit en nous et par nous sans que nous en ayons conscience. « Nous est-elle propre, dit M. Des Mousseaux, cette force qui veut et qui peut si souvent le contraire de ce qui nous plaît? Est-elle véritablement nous-mêmes? M. Des Mousseaux demande s'il y aurait dans l'unité du moi deux âmes intelligentes, deux volontés discordantes? — Oh! déraison! » ajoute-t-il.

La simple influence d'un centre nerveux agissant par dégagement d'*od* peut, on l'affirme, renverser une maison ; le cerveau d'une jeune fille souffreteuse peut enfanter ces prodiges. C'est à cette force, dont les pauvres malades n'ont pas conscience, qu'on attribue l'action des fantômes, leur apparition, etc.

M. Des Mousseaux ayant démontré l'extravagance de cette théorie, fait voir qu'il est plus facile d'admettre la doctrine du catholicisme, qui enseigne l'existence de créatures intermédiaires entre Dieu et l'homme.

Avec le panthéisme absurde de M. Rogers et de son école, il faudrait rayer l'enseignement très-rationnel

de l'Église : l'existence d'intelligences invisibles qui s'échelonnent entre Dieu et l'homme, « pour croire à la toute-puissance de l'*od*, puissance naturelle que l'homme puise au réservoir commun, dont il se remplit, qui sort de lui, y rentre, avec laquelle il peut faire trembler le sol ; âme de la terre, âme de l'univers, âme de l'humanité, fluide intelligent, le seul Dieu de ce monde. Mais quel être sans dignité! s'écrie M. Des Mousseaux, quel être dépravé, quel être mauvais que ce Dieu! Auteur de phénomènes que la voix des catholiques et celle des peuples ont dans tous les temps attribués aux malins esprits, son rôle est de se livrer à des actes puérils, absurdes ou odieux! Son rôle, c'est de briser les meubles, de les renverser, de tourmenter les animaux, de torturer les corps, de multiplier les folies et les suicides, de répandre les illusions, le mensonge, de causer des hallucinations ; son rôle, c'est de mettre dans les familles les divisions, la défiance et le dégoût; de faire nier le purgatoire et l'enfer, de ranger l'âme du scélérat à côté de celle du juste. Écoutez, poursuit M. Des Mousseaux, cette puissance quand elle est réduite à s'appliquer les noms qui lui conviennent!... Arrière donc cette force intelligente et perverse! Arrière ce Dieu ignoble, changeant sans cesse, toujours ridicule ou atroce. Ce Dieu, fût-il moi-même, je le maudis. » (V. *Mœurs et pratiques des démons*, p. 348-367.)

Nous terminons par ces expressions de juste indignation dont cette brève analyse affaiblit beaucoup l'énergie.

Les théories des bruits produits par les tendons, par le ventriloquisme, celles des mouvements naissants, des efforts conspirants, des vibrations, des suggestions, des fluides ou forces inconnues, etc., ont

donc été victorieusement réfutées par les partisans mêmes des expériences des tables. Nous avons été obligé d'en omettre plusieurs et surtout de trop les raccourcir. — Il nous reste à exposer les théories des spirites, des spiritualistes, des panthéistes, etc.

CHAPITRE III

Théories spirites; M. G. de Caudemberg. — M. l'abbé Almignana. — M. Henri Carion. — Allan Kardec. — Théories spiritualistes; M. Piérart, etc. — Théories panthéistes, animistes, etc.; M. Gentil. — M. Hennequin. — M. Paul Auguez. — M. Morin.

Théories spirites; M. G. de Caudemberg.

On a vu que M. de Caudemberg se refusait à admettre des causes purement physiques. En exposant ici sa théorie, on complétera les réfutations qu'il a faites de celle de M. de Gasparin.

Ne pouvant attribuer les phénomènes à la jonglerie, M. de Caudemberg dit « qu'il y entrevoyait une action cachée; » il était donc préparé à reconnaître une cause surnaturelle. Témoin de faits où il devenait impossible à un prétendu fluide de lire dans la pensée, il fut convaincu qu'il n'y avait ni fluide ni vibration, et qu'une intelligence devait nécessairement connaître cette pensée. Le livre de M. Carion vint lui révéler le moyen d'évoquer les esprits; et l'écriture, la signature avec paraphes des défunts qu'il n'avait jamais connus, rien de tout cela ne lui permit de voir une autre cause que l'intervention des trépassés. Comment attribuer à des réminiscences, demande M. de Caudemberg, les noms bizarres que les esprits se donnent, les mots incompréhensibles qu'ils dictent, et écrivent si rapidement, que celui qui prête sa main n'a nulle cons-

cience de ce qui va être tracé ; ces mots inconnus, ces noms si loin de la pensée, ces faits, ces récits ignorés, ces inversions dans le langage, l'emploi de certains adverbes, contrairement à l'usage répétés presque à chaque phrase ; la manière dont la main est conduite à tracer les monosyllabes *oui* et *non*, en leur donnant une dimension si extraordinaire qu'elle remplit quelquefois la page, de sorte que le questionneur ne prévoit pas où elle s'arrêtera? Tous ces motifs prouvent qu'il reste complétement étranger aux réponses, « et qu'une intelligence autre que la sienne, bonne ou mauvaise, n'importe, consent à se manifester. » (V. *Le monde spirituel,* p. 2-106.)

On ne peut rien citer ici de ces évocations si curieuses que rapporte M. de Caudemberg, ni des communications qui suivirent avec la sainte Vierge ; constatons d'après lui qu'il fut convaincu, par l'excellence et la pureté de leurs sentiments et la sainteté de leur doctrine, qu'il était en rapport avec des âmes heureuses ; mais il reconnut aussi que des âmes mauvaises, qui ont la puissance de Satan, exerçaient un certain pouvoir sur les âmes bienheureuses. Il vit donc « qu'il y avait un côté dangereux dans les évocations, que le mieux est de s'en abstenir, et qu'il ne faut le faire que dans un but utile et non de curiosité. » (*Ibid.*, p. 156.)

M. de Caudemberg rapporte que des impies, qu'on aurait pu croire damnés, ont demandé des prières, d'autres que l'on croyait sauvés, ont assuré positivement qu'ils étaient damnés. « S'il y a donc, ajoute-t-il, pour les vivants une grande consolation à évoquer les défunts qui sont au ciel, et un encouragement à prier pour eux lorsqu'ils sont dans le lieu d'épreuves, il y a dans cette voie un effrayant et terrible écueil, c'est de découvrir, livrés aux peines éternelles ceux

qu'on a pleurés. Il a, pour sa part, éprouvé plusieurs fois cette poignante douleur, et on conçoit pourquoi il a renoncé aux évocations. »

« Dieu seul peut permettre des révélations que le mauvais esprit doit redouter, mais l'Être infiniment bon ne saurait excuser les évocations que quand elles sont faites dans une intention bonne et utile. La curiosité qui les dirigerait serait une faute grave. C'est donc avec raison, selon lui, que l'Église les défend; on doit toutefois se rappeler que les communications avec les âmes heureuses ne rentrent plus du tout dans le domaine des évocations proprement dites; bien des saints ont joui de ces précieuses faveurs, et l'Église, dit-il, n'a jamais songé à les condamner. » (*Ibid.*, p. 151-156.)

L'auteur expose longuement les sensations célestes les plus délicieuses qu'il a éprouvées dans ces communications, puis il écrit : « Supposer, comme les docteurs d'Avila ont fait pour sainte Thérèse, que de pareils effets soient dus à l'action du mauvais esprit, c'est méconnaître les vrais principes de la théologie. Lui-même avait rencontré dans les communications par l'écriture tant d'obstacles et de ruses de la part du malin, et passé par tant d'erreurs, qu'il a fallu la volonté manifeste de Dieu pour l'en faire sortir. Aussi au milieu de tous ces plaisirs il a craint d'être trompé par le démon, il s'en faisait presque un scrupule, mais ne pouvant s'empêcher d'en désirer le retour, sa pensée l'entraînait à redouter que le mauvais esprit n'y mît obstacle. »

Il faut renoncer à décrire ici les plaisirs qu'éprouvait M. de Caudemberg, il suffira de dire que « les baisers les plus doux, les plus suaves accompagnaient sans effort les voluptés qu'il recevait, et en augmen-

taient le charme. Il établit qu'il n'y avait ni illusions, ni hallucinations, ni état maladif, et ces baisers provenant d'une source céleste jouissaient de la même pureté que tout ce qui a cette auguste origine. » (*Ibid.*, p. 199-206.)

M. de Caudemberg démontre donc, d'après tout ce qu'il a éprouvé, la réalité des communications avec les intelligences et prouve à M. de Gasparin, que tout ce qui a été vu par ce savant lui-même, ne saurait s'expliquer autrement. Complétons ici ce que nous en avons déjà touché dans le chapitre précédent.

M. de Gasparin insistait sur les *nombres pensés*, et reproduits sans erreur par les tables. Rien ne montrant mieux, à son avis, la puissance *physique* développée et *appliquée hors de nous,* par l'effet de *notre volonté.*

M. de Caudemberg lui répond : « En analysant le phénomène on y trouve tout le contraire. La personne qui pense le nombre 53, par exemple, n'a pas la volonté d'arrêter la table au cinquième coup et ensuite au troisième; elle doit penser au nombre, ou si l'on veut aux deux chiffres à la fois ; la table a donc à reproduire une image *de deux chiffres*, une *pensée*, — ce qui est bien différent. — Or, dans cette pensée, nul parmi les autres opérateurs n'y a lu, il faut donc que la table y lise ; mais une table qui lit dans une pensée et qui la représente par des coups frappés, voilà le phénomène, et il fait supposer nécessairement une *intelligence* en dehors des opérateurs. » (*Ibid.*, p. 28-29.)

M. de Gasparin veut exécuter une sonate, et quelque chose en lui, dit-il, commande, à son insu, des centaines de milliers d'actes musculaires; il en est de même pour le mouvement de la table. — L'hypothèse du fluide, d'après lui, est donc fort soutenable. L'au-

teur confond ici, poursuit M. de Caudemberg, les mouvements de notre nature intime dirigés par l'instinct ou par l'habitude, avec ceux de la table. Où serait-il possible de trouver l'*instinct* ou l'*habitude* de la table? « On ne comprend pas d'ailleurs, ajoute M. de Caudemberg, comment l'impulsion d'un fluide produirait précisément le résultat conçu dans la pensée d'un opérateur. En supposant cette impulsion comme réelle, et chez ce dernier la faculté de la diriger, il serait fort embarrassé de fixer cette direction et de mesurer l'impulsion pour produire l'effet voulu. Mais cette double faculté lui manque, il se contente de *penser* à l'effet voulu, et il se produit. Il y a donc là un intermédiaire intelligent, qui supplée à ce que l'opérateur ignore et exécute ce qu'il ne peut faire. »

La table ne pourrait lire dans un livre fermé, avait objecté M. de Gasparin; elle frappe des coups formant des mots, mais n'en peut lire une seule ligne.

« La table compose des mots, reprend M. de Caudemberg, cela suffit; ou bien il y a un mystificateur qui s'est amusé à les dicter, — alors, les expériences sont nulles, — ou bien cette table a, de son propre arbitre, composé des mots, et son intelligence est démontrée. » (*Ibid.*, p. 29-32.)

Dans une expérience du nombre pensé, un témoin avait placé un zéro, et le pied indiqué était en *dehors de son action musculaire*. Les expérimentateurs n'obtenant aucun mouvement se désolaient, raconte M. de Gasparin, leurs nerfs étaient exaltés, leur impatience au comble; ils furent très-soulagés en apprenant que le chiffre communiqué était un zéro.

M. de Caudemberg ici fait remarquer « que sur les dix expérimentateurs, neuf ne songeant pas au zéro, devaient vouloir fortement que le pied désigné se le-

vât; cependant la pensée d'un seul a été obéie, et la volonté énergique des neuf autres, concentrée sur le soulèvement du pied, n'a pas été écoutée. L'acte intelligent de la table s'est donc manifesté en dépit d'un faisceau de neuf volontés habituées à produire un effet immédiat. N'est-il pas évident qu'un pareil fait est une preuve manifeste du libre arbitre de la table, et par conséquent qu'une puissance intelligente s'y trouve renfermée? » (*Ibid.* p. 33-34.)

Ce qu'a dit M. de Gasparin du moyen d'obtenir des réponses avec une planchette armée d'un crayon, est peu concluant pour M. de Caudemberg.— La planchette se met d'abord en rotation sous deux ou trois mains formant la chaîne, puis obéit à l'ordre de tracer des caractères. L'écriture, assez lisible, n'est, suivant M. de Gasparin, que le décalque de la pensée des personnes qui dirigent la planchette; il a constaté jusqu'à l'évidence qu'il n'y a pas là le plus léger atome de divination.

M. de Caudemberg fait observer que M. de Gasparin parle d'évidence constatée par des expériences, dont aucune n'a été citée; elles n'infirmeraient pas d'ailleurs celles d'autres personnes où la divination aurait paru évidente. Mais il ne s'agit pas de *divination*, il s'agit de *libre arbitre* et de savoir si les réponses, exactes ou non, étaient en effet toutes formées dans la tête des expérimentateurs. — Or voici bien une autre difficulté : trois personnes faisant la chaîne, il faudrait donc imaginer que les réponses étaient identiques dans les trois têtes, non-seulement pour le fond, mais encore pour les expressions.

M. de Caudemberg entre ici dans un long exposé d'arguments excellents, sans doute, mais qu'un lecteur de bonne foi trouverait inutiles; car peut-on admettre

que des expérimentateurs, qui ne se sont point communiqué leurs pensées, qui se bornent le plus souvent à faire des questions sans savoir quelle sera la réponse, puissent obtenir par le *reflet de leur propre pensée* des avis, des conseils, des révélations, auxquels nul d'entre eux n'a songé.

M. de Caudemberg pense « qu'il serait à propos de dire à M. de Gasparin ce qu'il adresse lui-même aux savants qui nient les phénomènes ou ne veulent les examiner qu'en partie : Je crois qu'on n'étudie jamais réellement ce qu'on déclare stupide *a priori*. Voilà, poursuit M. de Caudemberg, la véritable raison de la légèreté que M. de Gasparin apporte à examiner tout ce qui pourrait lui démontrer réellement la présence des esprits. » (*Ibid.*, p. 39-43.)

M. l'abbé Almignana.

M. l'abbé Almignana, adoptant l'opinion de plusieurs centaines de milliers d'Américains sur leurs prodiges, déclare que ces phénomènes sont dus à l'intervention des âmes des trépassés. « S'il admettait celle du démon, il se croirait en opposition avec l'enseignement catholique ; » il montre, selon l'Écriture, qu'après l'expulsion des démons, le possédé rendu muet parla, et la servante qui avait un esprit de Python cessa de deviner ; il en conclut « que si le démon intervenait dans les tables et dans les *médiums*, en le chassant comme Jésus-Christ et ses apôtres le chassaient, les somnambules perdraient leur lucidité, les tables deviendraient immobiles et les *mediums* cesseraient d'écrire ; car, *sublata causa, tollitur effectus*. »

On chasse les démons par le nom de Jésus, les prières, l'eau bénite, par le signe de la croix, etc.

Voulant donc s'assurer s'il y avait ici quelque chose de diabolique, M. l'abbé Almignana a employé les mêmes moyens sur des lucides et des *mediums* pour découvrir le démon. — Qu'a-t-il vu? Ces personnes ont adoré le crucifix. — Il a fait des expériences de table avec des ecclésiastiques et un évêque : ils ont employé (l'exorcisme excepté) tout ce que l'enseignement catholique indique pour chasser le démon : « Et nous n'avons, dit-il, jamais rien obtenu. » Au contraire, ils ont vu la table se prosterner devant la croix pastorale de l'évêque. Si le diable, poursuit-il, est dans les tables, la doctrine catholique qui accorde au nom de Jésus-Christ la vertu de le chasser, serait donc une erreur, et les saints Pères se tromperaient.

C'est la foi qui manque, dira-t-on. — Mais les païens chassaient les démons au nom de Dieu — M. l'abbé Almignana a fait des expériences avec de pieux ecclésiastiques, avec un évêque des missions; est-il croyable qu'ils n'eussent pas même la foi d'un païen? — Les démons, d'après le rituel, ont une force surhumaine; et cependant on ralentit ou on arrête, avec les mains enveloppées de soie, la rotation des tables. Il a consulté quatre prélats français, les priant d'examiner s'il était dans l'erreur : pas un ne le lui a dit, nul ne l'a blâmé.

Il y a plus, devenue *médium*, sa main a écrit des choses extraordinaires; il a demandé à la force occulte qui l'entraînait si elle est le démon. — Réponse négative. — Il a exigé une preuve; on se souvient que sa main, entraînée avec vivacité, a tracé une grande croix. — M. l'abbé Almignana cite ainsi plusieurs expériences qui lui ont démontré que Satan n'intervenait pas dans le phénomène. — On sait qu'il repousse les réminiscences, les hallucinations, l'excitation ner-

veuse, etc. Reste donc la théorie des âmes des trépassés que ce prêtre adopte pleinement.

Les apparitions, dit-il, sont possibles. Les Livres saints en citent plusieurs. Des faits personnels lui prouvent leur réalité. Son frère Joseph fut vu par la lucide Adèle, qui signala son costume, son physique, son caractère, rappela la maladie dont il mourut, etc. M. Almignana supposant qu'il y avait eu communication de pensées, M. Cahagnet fit d'autres évocations qui ne dissipèrent pas encore tous ses doutes; mais voici ce qui l'ébranla. — Le 5 février 1848, la lucide de M. Lecocq eut cinq apparitions, et dans les cinq, il y en eut trois de personnes inconnues de la somnambule et de son magnétiseur, qui n'en surent que le nom; mais, renseignements pris, leur identité cependant fut reconnue, et le sentiment de soustraction de pensée dut se modifier chez l'abbé Almignana. Pour se convaincre entièrement, il chargea une personne de confiance de lui donner les noms et prénoms d'un défunt tout à fait inconnu. Celui-ci se nommait *Joseph Moral*. Une jeune somnambule de treize ans, étant priée de faire apparaître ce défunt, deux minutes s'écoulent, et cette lucide fait une description si exacte du trépassé, que la personne qui en avait donné le nom en fut stupéfaite. M. Almignana cite d'autres faits plus surprenants encore, qui tous prouvent que les âmes des défunts peuvent être évoquées. (V. *Du Somnambulisme*, etc., p. 5 et suiv.)

M. Henri Carion.

M. Henri Carion, publiciste distingué à Cambrai, est convaincu aussi dans sa *Lettre sur l'évocation des esprits*, que les agents des phénomènes dont nous nous

occupons sont des âmes de morts. Le mode d'évocation consiste simplement à appeler par la pensée l'âme qu'on veut consulter et à lui abandonner sa main armée d'une plume ou d'un crayon.

L'observateur ne peut soupçonner la jonglerie, puisqu'il interroge solitairement, s'il le veut, les âmes de ses parents ou amis sur les faits et les sentiments les plus intimes.

Ce qu'on vient de lire est moins une théorie raisonnée de l'auteur qu'une opinion basée sur des faits nombreux d'évocations. Il est constant que la plupart de ceux qui ont poussé un peu loin les expériences ont eu la conviction bien arrêtée qu'il se présentait des âmes de trépassés, soit que ceux-ci arrivent après un appel préalable ou sans être demandés.

Allan Kardec.

La théorie d'Allan Kardec est longuement exposée ; il s'est mis en rapport fréquent avec les esprits, il en a reçu de grands enseignements, il a écrit sous leur dictée les principes de leur doctrine et fait connaître leur nature, leur mode de manifestation, leurs rapports avec les hommes, etc. C'est le sujet du *Livre des esprits*, publié en 1857. Allan Kardec étant initié par les esprits, exposa dans son *Instruction pratique*, en 1858, les conditions nécessaires pour communiquer avec eux, et dans une troisième brochure, *Qu'est-ce que le spiritisme* (1859), il répondit à plusieurs objections; réfutant les raisons de ceux qui nient, et attaquant certaines théories qui excluent l'intervention des esprits. — La *Revue spirite*, dont il est le directeur, est infiniment curieuse, à en juger par la table des articles qu'il a publiés. Allan Kardec est donc un

des hommes les plus aptes à parler de la nature des esprits, puisque c'est d'eux-mêmes qu'il tient ses enseignements et qu'il a reçu mission de les publier.

Reste une seule difficulté, celle de savoir s'ils ne l'ont pas trompé. C'est dans ses ouvrages qu'il faut lire les raisons qu'il émet pour discerner les esprits véridiques des esprits menteurs. Pour nous, il faut l'avouer, nous sommes ici forcé de taire une foule de belles choses, et, quoique long, d'être, comme à l'ordinaire, toujours trop succinct.

« Si les faits ne consistaient que dans le mouvement des objets matériels, on pourrait, dit l'auteur, les expliquer par des causes physiques, car tous les agents occultes de la nature sont loin d'être connus. Mais on a découvert que l'impulsion donnée aux objets n'était pas le produit d'une force aveugle, mais d'une cause intelligente. On se demande : quelle est-elle, quelle est sa nature, quelle est son origine? Est-elle au-dessus de l'humanité? »

« Les premières manifestations intelligentes par le moyen des tables, par *oui,* par *non,* n'avaient rien de convaincant pour les sceptiques. Ce moyen de correspondance était long et incommode. C'est l'un de ces êtres invisibles qui conseilla d'adapter un crayon à une corbeille, lequel traça des mots, des phrases, des discours entiers. Ce conseil fut donné simultanément partout; le 10 juin 1853, à Paris, il fut donné en ces termes à un des plus fervents adeptes de la doctrine, qui depuis 1849 s'occupait de l'évocation des esprits : *Va prendre dans la chambre à côté la petite corbeille, attaches-y un crayon,* etc. Puis, quelques instants après, le crayon, placé comme on l'avait recommandé, écrivit très-lisiblement cette phrase : « *Ce que je vous dis là, je vous défends expressément de le dire à personne.* »

Allan Kardec, examinant ce dernier mode de communication, démontre qu'il est impossible que l'écriture appartienne *aux médiums;* la concordance de mouvements et de pensées entre deux ou trois personnes est une impossibilité patente : ce n'est pas tout, il y a changement radical de l'écriture à chaque manifestation d'un nouvel esprit; *les médiums* ignorent complétement ce qui est tracé, et qui est souvent au-dessus de leur portée, la langue même leur est quelquefois étrangère. Il arrive aussi que le crayon écrit sur un sujet quelconque tout à fait inattendu. « Les réponses, dans certains cas, ont un tel cachet de sagesse, de profondeur, d'à-propos, révèlent des pensées si élevées, si sublimes, qu'elles ne peuvent émaner que d'une intelligence supérieure; d'autres fois elles sont si légères, si frivoles, si triviales même, que la raison se refuse à croire qu'elles procèdent de la même source. »

« Il y a donc diversité d'intelligences. Sont-elles dans l'humanité ou hors de l'humanité? Telle est la question que l'auteur doit résoudre. Voilà, ajoute-t-il, des effets patents, qui ne se passent point avec mystère, qui ne sont pas le privilége d'un seul individu, mais que des milliers de personnes répètent tous les jours à volonté. Ces effets révèlent une intelligence, une volonté, ils sortent du domaine purement physique et doivent appartenir à des êtres distincts de l'humanité. » (V. *Le Livre des esprits*, p. 4, 7-9.)

Ces êtres, esprits ou génies, ou quelques-uns du moins, âmes d'hommes qui ont vécu sur la terre, ont émis une doctrine qui forme un volume; exposons-la rapidement.

« Dieu est éternel, immuable, immatériel, unique, etc.; il a créé l'univers. Les êtres matériels cons-

tituent le monde visible; les êtres immatériels, le monde invisible ou *spirite*, qui est le monde normal, primitif, éternel, préexistant et survivant à tout. Le monde corporel n'est que secondaire. Les êtres corporels habitent les différents globes de l'univers. L'espace est le domaine des esprits. Ils revêtent temporairement une enveloppe matérielle dont la destruction, par la mort, les rend à la liberté. — Dieu a choisi l'espèce humaine pour incarner les esprits. — Il y a dans l'homme trois choses : 1° l'animal animé par le principe de vie; 2° l'âme; 3° le lien qui unit l'âme et le corps. — Les esprits ne sont égaux ni en puissance, ni en intelligence, ni en moralité, ni en savoir; il en est qui sont enclins à nos passions, haineux, envieux, orgueilleux, etc., se plaisant au mal; d'autres sont plus tracassiers que méchants, mais ceux du premier ordre se distinguent par leur perfection. — Les esprits s'améliorent en passant par les divers degrés de la hiérarchie spirite. — L'âme, en quittant le corps, rentre dans le monde des esprits pour reprendre une nouvelle existence matérielle. Passant par plusieurs incarnations, il en résulte que l'homme a eu et aura plusieurs existences. » (*Ibid.*, p. 9-11.)

La doctrine spirite contient plusieurs centaines d'articles; on aura occasion de signaler les erreurs contenues dans plusieurs de ces articles.

Les esprits annoncent « que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés; leur mission est d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité. — Le livre d'Allan Kardec est le recueil de leurs enseignements. Il a été écrit sous la dictée d'esprits supérieurs, par leur ordre, pour établir les

fondements de la véritable doctrine spirite, dégagée des erreurs et des préjugés. »

Voici les termes dont ils se sont servis par l'intermédiaire de plusieurs *médiums,* et dont nous avons déjà cité quelque chose : « Occupe-toi avec zèle et persévérance de ce travail, nous le reverrons ensemble; rappelle-toi que nous t'ordonnons de le propager; c'est une chose d'utilité universelle. Dans ces enseignements, il en est que tu dois garder pour toi seul; nous t'indiquerons quand le moment de les publier sera venu; en attendant, médite-les, afin d'être prêt quand nous te le dirons. Tu mettras en tête du livre le cep de vigne que nous t'avons dessiné (c'est un emblème qu'ils ont expliqué). Ne te laisse pas décourager par la critique; tu trouveras des contradicteurs acharnés, même parmi les esprits. Va toujours, nous serons là pour te soutenir. La vanité de certains hommes fera naître des opinions dissidentes; tous ceux qui auront en vue le grand principe de Jésus s'uniront par un lien fraternel. » (*Ibid.*, p. 29-31.)

« Les relations des esprits avec les hommes sont constantes; ostensibles ou occultes, ils nous portent ou au bien ou au mal. Ils se manifestent spontanément ou sur évocation; on peut évoquer ceux des hommes les plus illustres comme ceux des hommes les plus obscurs. Les esprits supérieurs se plaisent dans les réunions sérieuses, où domine l'amour du bien; leur présence écarte les esprits inférieurs, qui trouvent un libre accès auprès des hommes frivoles ou doués de mauvais instincts. On ne doit attendre des derniers que des mensonges, des futilités ou des mystifications. Il est très-facile de distinguer les esprits. Le langage des esprits supérieurs est constamment digne, noble, dégagé de toute basse passion; celui des esprits infé-

rieurs, trivial, grossier, plein de mensonges, etc. La morale des premiers est celle du Christ, mais ils nous enseignent aussi qu'il n'est pas de fautes irrémissibles, et que l'homme trouve le moyen, dans ses différentes existences, d'arriver à la perfection, qui est son but final. » (*Ibid.*, p. 11-13.)

D'après ces révélations, les esprits et les âmes sont de la même nature. Ce peu de mots permet à Allan Kardec de répondre à plusieurs questions et de réfuter une foule d'arguments.

« Les hommes frivoles, dit-il, qui font des questions oiseuses éloignent les esprits raisonnables et donnent accès aux esprits grossiers et menteurs. Si l'on veut des réponses sérieuses, il faut être sérieux, et surtout persévérant dans ses études; autrement les esprits supérieurs nous délaissent. Ainsi ceux qui ne pensent avoir affaire qu'à des esprits malfaisants et mystificateurs n'ont pas communiqué avec les esprits supérieurs; on veut bien ne pas supposer qu'une tendance sympathique ait attiré les esprits mauvais, mais on peut au moins conclure que la solidité de leurs principes n'a pas été assez puissante pour les écarter. — On objectera qu'il intervient une puissance diabolique qui revêt toutes les formes pour tromper. Allan Kardec ne trouve pas cette objection assez sérieuse pour la réfuter; elle l'a été par ce qui vient d'être dit. S'il en était ainsi, « il faudrait « convenir que le diable est quelquefois bien sage, « bien raisonnable, et surtout bien moral; ou bien « qu'il y a aussi de bons diables. » (*Ibid.*, p. 16, 18-19.)

Chose bizarre, objectera-t-on, les esprits d'hommes éminents viennent répondre à des questions frivoles. — « Cela dépend du rang qu'ils occupent aujourd'hui dans le monde spirite; d'ailleurs les esprits inférieurs peuvent prendre le nom de ces personnages, mais on

peut les reconnaître. Quoique ce contrôle soit assez difficile, il y a cependant certains indices. Quand un parent, un ami, surtout s'il est mort depuis peu, se manifeste, son langage est ordinairement en rapport parfait avec le caractère qu'on lui connaissait. Le doute n'est presque plus permis quand cet esprit parle de choses privées, qui ne sont connues que de l'interlocuteur ; on constate aussi l'identité par l'écriture, la signature exactement semblables, etc. »

On peut tirer, poursuit-on, contre leur doctrine un argument de leurs contradictions ?

« Ces esprits, remarque Allan Kardec, diffèrent au point de vue des connaissances et de la moralité. Les savants entre eux sont-ils toujours d'accord ? — Indépendamment de la cause qu'on vient de signaler, il en est d'autres qui peuvent influer sur la nature des réponses, et qui sont expliquées dans le cours du *Livre des esprits*. C'est en cela surtout que consiste la difficulté des études spirites. Il faut une attention soutenue, une observation profonde. L'étude du spiritisme est immense : car c'est tout un monde qui s'ouvre devant nous ; doit-on s'étonner qu'il faille beaucoup de temps pour l'approfondir ? — Souvent cependant la contradiction est plus apparente que réelle, et ne tient qu'à une différence de mots. »

Mais les fautes d'orthographe ? — « Cette objection n'est pas sérieuse, plus d'un savant de la terre commet de ces fautes, ce qui n'ôte rien à sa science. Une réponse meilleure encore : c'est que, pour les esprits supérieurs surtout, l'idée est tout, la forme n'est rien. Leur langage est rapide comme la pensée. L'homme de génie s'impatiente de la lenteur de sa plume, et les esprits attachent peu d'importance à la puérilité de l'orthographe. »

On appuie sur les dangers qui naissent de cette étude. — « Est-ce une objection sérieuse? Il en est de même de toutes les préoccupations intellectuelles sur un cerveau faible. Faut-il donc bannir toutes les études mathématiques, musicales, etc., parce que plusieurs en sont devenus fous? »

Telles sont les principales raisons qui ont servi à Allan Kardec à établir la théorie du spiritisme; on montrera plus tard comment il réfute les panthéistes, les matérialistes, etc.

Théories spiritualistes; M. Piérart, etc.

On a vu que la doctrine spirite admet les *réincarnations* des âmes; les spiritualistes ne les admettent pas. Les spirites se fondent sur l'Écriture sainte pour les admettre. Les spiritualistes l'invoquent aussi pour rejeter les réincarnations. « Nous entendons, dit un spiritualiste anglais, M. William Howitt, les voix de ceux que nous avons perdus nous crier aux oreilles : Nous voici ; ayant conservé notre amour, notre identité n'est nullement changée. »

Spirites et spiritualistes sont d'accord sur les vérités *majeures*, reconnaît *la Vérité spirite* de Lyon, mais ils diffèrent sur le système des réincarnations. « En fait de métempsycose, écrit M. Piérart, nous n'admettons comme générales, logiques, que les métempsycoses progressives ou palingénésies. L'âme humaine ne rétrograde jamais dans ses ascensions; elle s'arrête plus ou moins longtemps à la suite de chaque métamorphose nouvelle pour subir l'expiation de sa vie planétaire antérieure, s'il en est besoin. Ces questions de palingénésie sont réservées à un plus ample examen. Il n'est pas encore temps de prendre le ton tranchant du dogmatiseur. »

« Que des réincarnations aient lieu par exception ou comme nouvelles épreuves, c'est possible, ajoute M. Piérart; qu'il y ait des âmes se réincarnant par une tendance invincible pour la matière, c'est ce qui sera étudié attentivement; hors de là, c'est une doctrine *affreuse, surannée*, etc. » (V. *Revue spiritualiste*, 1864, 4e liv.)

Les spiritualistes n'ont pas encore une doctrine comme les spirites. Les communications avec les esprits ne sont donc qu'un sujet d'études.

Nous le voyons dans un toast porté par le docteur Clever de Maldigny : « A la santé de M. Home et à son concours dans nos études! J'ai dit *études* et non *la science*, fait observer M. de Maldigny. » — Et plus loin : « Je ne critique pas tel ou tel cercle spiritualiste. A chacun son œuvre. Simples poursuivants du libre examen, nous cherchons avec calme à relier les grandes lois de synthèse des univers... Les prôneurs du vieux fanatisme ne s'y trompent pas. C'est pourquoi leur *ruine imminente* nous qualifie de suppôts de Satan.—Étude, assiduité, persévérance! etc. » (*Ibid.*, 1864, 3e liv.)

On lit dans un très-long toast de M. Piérart : « Des messagers fluidiques sont délégués de toutes parts pour *préparer les voies*... L'Église n'est plus dans les voies de Jésus; elle n'y rentrera que par les réformes les plus radicales. » (*Ibid.*, p. 72 et 79.)

Dans des communications *médianimiques* de l'année 1862, on voit, dans une réponse d'un esprit évoqué, qu'après la lutte, l'harmonie annoncée par Fourier s'établira; elle est le but final de tout progrès. — A la demande si le médiateur prendra une forme matérielle, il est répondu que ceci est loin encore et peu compréhensible pour le présent. Ce médiateur n'aura pas besoin d'une forme matérielle.

Le pouvoir temporel du pape est un obstacle à l'harmonie des doctrines chrétiennes. L'âme de saint Jean l'Évangéliste étant évoquée, dit que Jésus-Christ soutient *les apôtres* qui n'ont pas cessé de soutenir sa sainte cause. — « Sachez-le, dit-il aux spiritualistes, il est avec vous. » — Une autre fois, le même apôtre saint Jean, consulté sur la divinité du Christ, répond « que Jésus-Christ est le Dieu de la terre, mais il n'est pas le Dieu de l'univers. » (*Ibid.*, 1864, 1re liv., p. 22-23, 20.)

M. le baron de Guldenstubbé, spiritualiste, attend le retour de l'âge d'or annoncé par Swédenborg, le *Millénium* des chrétiens. (V. *Pneumatologie positive*, p. x-xi.)

On est forcément ici très-incomplet; nous compléterons plus loin, autant qu'il sera possible. On voit dès maintenant qu'en effet les spiritualistes et les spiritistes ne sont d'accord que sur certaines *questions majeures*. — Les premiers ne font encore qu'étudier les révélations, tandis que, pour les autres, c'est une doctrine. Les premiers ont reçu déjà des instructions bien importantes : telle est sur Jésus-Christ celle de saint Jean, qui doit s'y connaître.

Théories panthéistes, animistes, etc.; M. Gentil.

M. Gentil explique la cause des phénomènes magnétiques par la *concrétion*, la *déconcrétion* et la *reconcrétion* de la substance universelle répandue partout à l'état fluide ou éthéré, absorbée et élaborée par nos organes, et impressionnée de nos mobiles intelligents. Il distingue le magnétisme interne et souvent involontaire du magnétisme causé par les agents extérieurs; il sait qu'il existe des somnambules éveillés qui se placent

d'eux-mêmes en somnambulisme magnétique, comme il y a des extatiques éveillés sans magnétisation préalable : tel était, par exemple, M. Hennequin.

« L'âme de l'homme, ainsi que l'*âme de la terre*, c'est l'âme de l'univers!... C'est Dieu. »

« Les prétendues communications avec les esprits, telles qu'on les conçoit communément, sont des erreurs. Tout émane, se lie, se tient, et entre les êtres de même nature il est des forces d'affinités cohésives, dont le degré de plasticité forme un lien entre les êtres vivants de ce monde et ceux qui s'épanouissent dans l'autre ; de là ces vibrations secrètes sous formes d'avertissements, d'appréhensions, etc. L'homme est entouré d'attractions infiniment variées qui le sollicitent. »

« Actif ou latent, interne ou externe, continue M. Gentil, l'agent magnétique s'offre partout, mais ne peut être compris qu'en se rendant compte, en libre penseur, de Dieu, substance universelle, principe intelligent, universel. Il faut savoir d'où nous émanons, où nous retournons, comprendre ce qu'est *Dieu*. Cette intelligence répandue partout, réside dans l'homme aussi bien que hors de lui, mais il faut que ses organes soient dans de bonnes conditions. Dieu nous pénétrant, nos organes essentiels en sont frappés avant que nos organes matériels le sentent. Combien de fois un mot est prononcé sans qu'il nous ait saisi. Ce n'est qu'après une incubation, quelquefois de plusieurs années, qu'il revient ; alors la révélation a lieu, nous déduisons. »

« On obtient d'une table des réponses précises et justes, alors qu'il y a parfois chez les opérateurs inconscience du fait qu'elle dénonce : ce qui prouve que l'homme est virtuellement doué d'organes susceptibles

de percevoir. L'homme éveillé peut à son insu, par suite d'une immixtion de son fluide vital avec le fluide spirituel extérieur, percevoir les heures que marque une pendule derrière lui. Les trajets nerveux livrant passage au fluide intelligent qui connaît tout, l'homme peut transmettre à une table une chose dont il n'a pas conscience à l'état de veille. La *subtilité* de l'émanation de nos organes intelligents selon que nous sommes plus ou moins prédisposés aux pressentiments, au somnambulisme, à l'extase, etc., se sature de l'intelligence extérieure; principe d'intuition qui réagit sur nous et impressionne d'ordinaire nos organes cérébraux, cette subtilité suit les trajets nerveux donnant passage au fluide vital, et agit sur la table avant que la matière cérébrale soit saisie et nous rende conscients. Ce que nous percevons ainsi, à notre insu, un lucide en aurait conscience, pour nous, nous l'ignorons. »

« Nous ne naissons pas intelligents, mais avec des organes plus ou moins aptes à élaborer le principe intelligent qui, hors de nous, est répandu partout. Le principe d'activité qui est en nous, est l'électricité animalisée en communion avec l'électricité générale extérieure, fusionnée avec le principe intelligent; pendant la veille on communique par les signes extérieurs, mais en somnambulisme, il y a fusion du principe éthéré et intelligent du sujet avec celui de la personne dont la pensée est révélée. Un somnambule peut ainsi retrouver un fait oublié dont la trace serait restée en nous. Ce qui implique qu'aucune pensée élaborée, aucun travail, ne fût-il qu'ébauché par le cerveau, n'est perdu, l'atmosphère s'en trouve fécondée. C'est une graine qui sera ressaisie par d'autres et replongée dans un cerveau convenablement organisé. — Les an-

ciens, ajoute M. Gentil, en savaient là-dessus infiniment plus que nous. »

Voyons comment il applique sa théorie à l'état de M. Hennequin. — Victor Hennequin ayant poussé, comme il le dit lui-même, le phénomène des tables à ses dernières limites, M. Gentil pense qu'il y eut surexcitation des organes cérébraux par suite d'un magnétisme interne; alors le fluide électrique animalisé abandonnant les foyers normaux pour refluer au cerveau, alla remplir les organes d'intuition; leur prêtant *d'immenses antennes,* ces organes perçurent au moyen de *rayons d'inspiration*, et il leur sembla que le mouvement de la table s'était changé en voix. En effet, l'extase qui cause souvent l'aberration des sens, était donnée, et M. Hennequin n'eût pas dû s'étonner d'être initié à ce qu'il ignorait complètement; qui ne sait qu'un stimulant, le vin, par exemple, donne de l'esprit? Hennequin croit entendre des leçons d'astronomie, des dissertations métaphysiques, etc., tout cela était gravé à son insu dans sa mémoire ; dans l'état extatique qui développe les organes d'intuition, ce qui était oublié a été mis en relief, et il s'est cru inspiré. S'il est allé plus loin qu'un autre, cela vient de la puissance de son intelligence; il a été en communion avec l'âme de la terre, nous y sommes tous. C'est le principe intelligent universellement répandu. (V. *L'âme de la terre*, p. 3-17, 29-32.)

M. Hennequin.

Nous ne dirons que quelques mots de la théorie de Victor Hennequin. — Il rappelle que les expérimentateurs français ayant adopté, pour faire tourner les tables, les pratiques allemandes exposées précédem-

ment, le courant magnétique se trouve sans doute excité à une vibration plus vive par ce moyen, mais le fluide qui s'échappe des doigts ne pourrait, dit-il, déterminer la rotation, si l'âme de la terre ne dirigeait un de ses instruments vers l'axe de la table; « c'est cette pression ajoutée à celle du magnétisme humain qui décide le miracle. En France, le *rayon Dieu d'âmes*, pour faire tourner les tables, emploie le rayonnement électrique, il se crée avec l'électricité des tiges qu'il dirige sur plusieurs tables à la fois; il peut en animer dix en même temps dans sa région, voilà la mesure de son *ubiquité* et une des causes d'insuccès. » — Hennequin entre ici dans de longs détails, inintelligibles pour ceux qui ne sont point initiés à la doctrine fouriériste, et qui ne connaissent pas *les tubes à anse*, *la spirale sériaire*, *hémisériaire, les crochets*, etc.

« L'âme de la terre a donc des mains, poursuit Hennequin, elle a un corps, il faut bien qu'elle possède des organes. Les *sous-dieux d'âmes* indépendants ont des bras, et chacun de leurs deux bras inférieurs se termine par cinq mains, etc. »

Cette théorie plus que nébuleuse explique, selon lui, pourquoi les tables tournent ou ne tournent pas. Ceux qui ont une idée des *mains de transition*, des *ailerons*, des *mains de pivot*, des *croissants*, les uns de dix mille mètres, les autres de six mille, etc., expliqueront (s'ils peuvent) et comprendront, dit Hennequin, « combien il est fatigant pour des organes qui ne doivent recevoir la matière qu'à l'état de fluide, de soulever et de faire tournoyer, même par l'intermédiaire de l'électricité et du magnétisme, des meubles très-pesants. » (V. *Religion*, p. 465-495.)

Il n'est pas nécessaire de développer davantage cette théorie, pour sentir qu'elle est aussi fausse que

bizarre, et n'explique rien. — Selon Hennequin, l'âme de la terre aurait mille peines à faire tourner une table, et nous savons qu'en Amérique et ailleurs, l'agent auquel il donne ce nom, soulève des corps infiniment plus pesants. Souvenons-nous de l'*od* qui ébranlerait une maison.

Hennequin ne croit pas à l'évocation des âmes, elles ne quittent jamais les régions célestes. C'est l'âme de la terre dont la mémoire est excellente, qui se rappelle tout le passé, et comme son industrie est de créer des âmes, elle est assez habile pour imiter un caractère. (*Ibid.*, p. 549.)

Si nous sommes encore trop obscur pour être bien compris, si nous avons tronqué la théorie de l'auteur, nous acceptons notre part de blâme, mais nous voulons que l'auteur ait aussi la sienne ; nous ne nous flattons pas d'être plus heureux dans l'exposé suivant.

M. Paul Auguez.

M. Paul Auguez, avec le docteur Clever de Maldigny regarde « comme du réalisme positif :

« 1° La perpétration d'un fluide infiniment *expansible*, paraissant animer tout l'univers, dans le parcours inconnu de myriades indéfinies de classes d'existences, sous l'empire d'une loi souveraine. »

« 2° L'émanation occultement ignée de l'image, de la composition et des phases de chaque individualisme du globe. »

« 3° La possibilité de constatation fortuite ou volontaire de formes aériennes représentant un objet réel, prochain ou lointain, ou bien la ressemblance de personnes décédées ou non : rayonnant toutes plus ou moins lumineusement, et très-visibles, surtout dans l'état de *voyance* magnétique. »

« 4° La virtualité *puissantielle* et le degré d'influence de ces rayonnements et de leur centre d'action, en raison de leur nombre et de leurs ressources d'entretien. »

« 5° La présence dans l'air d'une foule incalculable de globules translucides, étincelants, très-alertes. Des ombres solitaires, brunes ou d'un noir très-foncé, d'une marche lente; des éclairs rapides, ou un flot électrique, qui traverse le corps, et vous secoue des pieds à la tête. Des figures gracieuses qui sourient, que l'on reconnaît pour être celles d'âmes chéries; des spectres cornus, des faunes qui tâchent de terrifier. Des bruits, des chocs sur les vitres, sur les murailles ou sur les meubles, avec une intention marquée, etc.; bref, quantité de choses insolites et de phénomènes très-changeants. »

« 6° Il est presque évident que ces corpuscules animés, ces monades sensibles, esprits vivants, ont appartenu à notre habitation terrestre, dont ils partagent les affinités et les passions. »

« 7° La preuve relative que l'atmosphère, océan diaphane immensément peuplé, récipient actif de collectivités d'êtres, doit épandre, pour *l'extrasensitivité* des voyants, les clartés de ce foyer qu'ils nomment *soleil spirituel,* et les cabalistes *lumière astrale.* »

« Pour l'*apercevance* de ces *corporéités* dont on vient de parler, il faut une complexion particulière, sensitive et non hallucinée, ou bien certaine aptitude, fruit d'une concentration habituelle. — L'abbé Faria avait signalé la fluidité de l'hématose comme l'un des véhicules de la *voyance.* Ainsi la liquidité extraordinaire du sang en serait une cause. »

Ceci donne de grands aperçus, disait l'abbé Faria, sur la condition de l'homme primitif; on s'en rap-

proche autant qu'il est permis à notre nature dégradée, la lucidité n'étant qu'un état naturel de l'homme. On concevra alors que les jeûnes aient favorisé les visions; mais « l'extase et la folie sont des choses bien différentes : Socrate extatique était un *haut sensitif,* ce n'était pas un fou. » (V. Paul Auguez, *Les manifestations des esprits,* p. 43-56).

M. Morin.

La théorie de M. Morin, très-ingénieuse et souvent fort obscure, est curieuse à connaître, puisqu'il prétend expliquer naturellement par son système tous les faits prodigieux exposés dans cet ouvrage.

Il avait découvert les secrets d'une puissance si grande, qu'on l'attribuait à des êtres surnaturels : « c'était le secret de la *magie antique*, origine des superstitions de tous les temps, qui devenant propriété de la raison, allait les anéantir toutes, non en les niant, mais en les combattant face à face. M. Morin hésitait à déchirer les voiles de tant de mystères, quand un allié nouveau, pénétrant partout, s'emparant invisiblement de tous les meubles, arriva on ne sait d'où. C'était l'envoyé de la *magie* apportant des paroles de paix à la raison. Je cherchais un prétexte pour publier mon livre, dit M. Morin; le voilà tombé du ciel. » — Il a suivi la trace de ces curieux phénomènes à travers les âges, et a reconnu « qu'ils émanaient de la force naturelle que l'âme humaine puise dans *l'infinité.* »

« En enterrant ce secret dans les mystères, les prêtres de l'antiquité fondèrent l'esclavage. En le révélant, le Christ a fondé la religion de la liberté ou l'émancipation du corps ; en le manifestant publiquement aujourd'hui, Dieu prépare l'émancipation de

l'esprit. Qu'on ne songe donc plus à l'intervention de l'esprit infernal; les Américains ont établi un télégraphe entre le ciel et l'enfer, avec embranchement sur la terre. » (V. *Comment l'esprit vient aux tables*, p. 8-10, 14-15.)

M. Morin a répété cent fois ces expériences et réussi autant de fois; en vain le corps médical nierait-il ; « les patentés aveugles de corps ou d'esprit ne parviendront pas à persuader à un borgne qu'il ne voit pas ce qu'il voit. » Les savants veulent prouver que les coups de pouce volontaires ou involontaires produisent le mouvement; « nous le savons comme eux, répond-il, et mieux qu'eux, nous qui jouons avec le phénomène tous les jours. Mais ont-ils fait acte de foi et de volonté? Non. Ils ne croient pas : et quant à faire l'épreuve de la volonté sans la foi, je les en défie. »

Arago a admis des vibrations nerveuses; M. Morin les admet comme lui. Mais « pourquoi sont-elles si puissantes ici, et impuissantes là; coïncidentes avec ceux-ci et dissidentes avec ceux-là? En attribuant la cause du mouvement régulier aux vibrations, il faut les supposer à l'unisson. Par quel lien mystérieux s'établiraient les rapports? Il y a là une série d'études psychologiques qui échappent à tous les instruments. »

« La dernière ressource de la science matérialiste, ne pouvant plus admettre la mauvaise foi ou le mensonge, est de traiter les expérimentateurs de visionnaires, d'illudés. »

Après avoir signalé les illusions dans mille cas, M. Morin écrit : « Oui, nos sens nous trompent, mais ils ne trompent que ceux qui s'y confient sans réserve ; et comme vous jugez, dit-il aux savants, le plus souvent avec vos sens, je dis que c'est vous qui vous

trompez. S'il y a une illusion déplorable, c'est la vôtre. J'en prends pour juge la raison. »

« Dans ces phénomènes d'oracles inspirés par l'action d'un morceau de bois, au moins avons-nous constaté la nécessité du *contact direct* et pu recourir à la vibration comme explication logique, mais les Américains s'entêtent à n'y voir que des esprits. Leurs tables répondent sans qu'on les touche, les murailles grondent, etc. Du reste, l'origine de tous ces faits, que l'auteur admet, se perd dans la nuit des temps; on les retrouve partout; ils se perpétuent dans des familles comme un don. — M. Morin est allé à Cideville, il y a vu tout cela. De bons prêtres employèrent l'exorcisme; les savants, comme d'habitude, ont nié : à chacun son état. — Le fait n'en continua pas moins. »

« J'ai donc entendu des sons, continue-t-il. Je ne les eusse pas entendus, que je ne pourrais nier les témoignages d'hommes aussi aptes au moins à juger un fait que moi-même. Illusion ou non, un son perçu n'en est pas moins un son pour celui qui en a la conscience. »

M. Morin a déjà admis « que l'action intellectuelle pouvait propager le mouvement par les vibrations. Or, qu'est-ce que le son, demande-t-il, sinon une vibration? Si le jeu des facultés instinctives peut communiquer un mouvement vibratoire à la matière, pourquoi l'oreille ne percevrait-elle pas le son résultant de cette vibration? » (*Ibid.*, p. 15-24.)

M. Morin, pour le besoin de sa théorie, est conduit à parler de la clef, de l'anneau suspendu et de la baguette. Il établit que les objets obéissent au mouvement du bras sans qu'on en ait la conscience : ce n'est pas votre volonté qui est en action, c'est votre esprit, dit-il; « c'est l'espérance ou la crainte qui dirige l'ac-

tion musculaire. Supposez maintenant que vous soyez doué de la sensibilité exquise qui se développe sous l'action magnétique, de la faculté d'intuition du somnambule, et qu'il ne doit pas au sommeil : soyez-en sûr, volonté, espérance ou crainte, tout s'annihile devant l'instinct. C'est lui qui dirige les mouvements de vos doigts. La clef devient un prophète. »

L'auteur cite l'instinct si admirable des animaux, et dit « que s'il s'est endormi chez nous par l'éducation, il suffit d'un désir ardent pour le faire revivre, et de l'usage pour le faire grandir. Le nierez-vous? — Il affirme. »

Mais chacun, dans ces expériences, obtient « selon sa foi. La clef se moque de ceux qui l'interrogent en se moquant; interrogée sans foi, elle ne répond rien; avec foi, elle fait des réponses dignes de foi. De même pour l'anneau, etc. » (*Ibid.*, p. 27-31.)

« Si on ne peut nier l'action motrice de la vibration nerveuse, il en est autrement du fluide. Placez-vous de manière à ce que la vibration qui communique la pensée s'arrête, l'objet ne répondra plus. Si c'était un fluide, il suivrait le trajet des nerfs comme l'électricité, il se concentrerait dans l'objet suspendu. »

« Un anneau suspendu au centre d'un verre frappera autant que vous le voudrez. S'il répond à la volonté, l'impulsion de l'instinct pourra donc aussi le diriger, et dans la main d'un sensitif, il remplira toutes les fonctions divinatoires de la clef. Il est facile d'utiliser cet appareil avec des tables. — M. Morin pourrait parler de plusieurs pratiques du même genre, car toutes se ressemblent; il s'agit de se laisser aller aux impulsions de l'instinct. Tout le mystère de la divination est là : faire taire les voix du dehors pour écouter la voix intérieure, ou la nature, qui n'enseigne que la vérité. »

« Comment cette voix devient-elle sensible? — De mille manières : c'est la science de la magie à communiquer. »

On l'a annoncé, M. Morin est parfois fort obscur ; « il croit, dit-il, à la vibration, c'est-à-dire au mouvement *contrasté,* comme principe unitaire, et ce n'est pas seulement le fluide nerveux qui viendra se fondre en elle; mais le son, mais la lumière, mais l'odeur et le goût, qui sont tous des vibrations ; mais l'électricité, mais la chaleur, mais le magnétisme terrestre, que l'on appelle encore des fluides par impuissance de conception, et qui bientôt seront connus comme de simples modifications du mouvement perpétuel, infini et absolu. Là est *l'unité*, poursuit-il, et l'unité *psycho-physique*, c'est-à-dire contrastée de deux extrêmes. Tout se meut; pas de mouvement sans *mû*, ni de mû sans mouvement; de création sans créateur, ni de créateur sans création, etc. La magie est morte. — Vive la magie! Pardon, vive la psychologie expérimentale ! » (*Ibid.*, p. 33-38.)

On omet les considérations sur la baguette pour arriver aux chapitres qui comprennent la *Théorie biologique* du mouvement dans les tables.

« Lorsque nous partageons un mouvement avec un corps, nous n'en avons plus la conscience, dit l'auteur, sa rapidité n'est qu'une cause d'illusion de plus. C'est le point de départ, la cause, qu'il faut considérer. »

« Lorsque la volonté commande en nous, elle est obéie par les nerfs. Or, quand elle veut faire tourner un chapeau, les nerfs voudraient bien lui obéir, mais elle veut en même temps qu'ils restent en place ; de là deux actions en sens inverse, c'est-à-dire, tiraillement, lutte, vibration évidente dans l'organisme. Si le désir l'emporte, l'objet marchera; si c'est le doute, il y aura

arrêt de la force nerveuse, et l'objet restera inerte. Le mouvement décidé n'est qu'une *résultante;* si elle est faible, la résistance non plus n'est pas grande, et cette *résultante*, répétée par deux personnes, lui semble suffisante comme point de départ de la force de rotation. Car étant continue, elle s'augmente comme la pesanteur, et quoiqu'elle émane des deux, elle les emportera à leur *insu.* »

On prétendait que la table s'imprégnait d'un fluide, qu'il fallait se toucher les mains; — absurdité, dit M. Morin, démontrée depuis par les faits.

« Les tables, selon lui, tournent en vertu d'une force qui a toujours existé, qui fut oubliée, et que le travail de l'humanité remet en lumière. »

« La nécessité de tout développement renferme la *biologie*, c'est-à-dire, le concours inséparable de l'action matérielle et de l'action spirituelle, fait constaté déjà dans les expériences de la clef, de l'anneau et de la baguette; la vibration est un trait d'union entre ces deux forces. »

« Plusieurs veulent faire tourner une table et pourtant ils n'émettent qu'une volonté contrariée par l'arrêt qu'ils imposent à l'obéissance passive de leurs nerfs; de ces *vas* et ne *vas pas* confondus, résulte un *va-et-vient*, c'est-à-dire une vibration continue, dont l'organisme entier frémit à son insu, du moins en général; et cette vibration se communique de la circonférence au centre de la table. Comme plusieurs y participent, ce n'est pas la vibration de chacun qu'il faut calculer, mais la résultante combinée de toutes les résultantes partielles. »

« La volonté d'une seule personne de produire le mouvement, doit l'emporter sur la négation imposée à l'organe, pour donner la résultante désirée; il faut donc

que la majorité des opérateurs soit dans la même condition, mais il est difficile d'établir la valeur de la différence en plus, puisqu'il y a des organisations plus vibrantes les unes que les autres : de sorte que la différence en faveur du mouvement peut se trouver du côté de la minorité, et qu'une seule personne même, pourrait l'emporter sur la négation de toutes les autres. »

M. Morin explique ainsi la cause du temps plus ou moins long qui se passe dans l'attente de la rotation ; le doute, l'ironie d'un seul, rendent souvent le fait impossible; mais si les dissonances enfin s'effacent, l'accord s'établit, et la table participant de l'organisation de tous, résume et répond par tous à chacun, se renverse à la volonté d'un seul avec l'obéissance de tous, sans que ni les uns ni les autres aient conscience des mouvements de cet être nouveau, créé de leurs individualités persistantes à la circonférence, et solidarisées dans un point quelconque de la table. » (*Ibid.*, p. 47-49, 53-57.)

« La vibration en chaque individu variant dans sa résultante selon que l'âme est plus ou moins active (ou *rayonnante*), et le corps plus ou moins passif (ou *absorbant*), il y a une échelle de proportion immense entre ces deux termes. La vibration la mieux accordée, d'après l'auteur, c'est la raison qui n'est ni au sommet ni au bas de l'échelle, mais au centre. Il serait donc important de réunir des sujets *rayonnants* et *absorbants* afin d'établir l'équilibre de vibration qui constitue l'*être de raison* dans la table. » (*Ibid.*, p. 60.)

M. Morin indique les signes *physiologiques* et *phrénologiques* propres à faire connaître ceux qui rayonnent ou ceux qui absorbent, et il assure qu'avec ces principes le mouvement sera prompt « et les tables valse-

ront jusqu'au vertige ; puis le nœud des vibrations, semblable à un être rationnel, réagissant à son tour, l'objet vous répondra. »

« La table répond à une chose connue, c'est-à-dire, à la foi de l'interrogateur, ou du moins d'une des personnes de la chaîne, par le moyen de la solidarité ci-devant expliquée. »

« La demande de chacun correspondant au nœud de vibration animé de toutes les influences, ce nœud envoie sa réponse, qui n'est que la réaction de l'action première. »

« La table, comme la clef et l'anneau, signalant par ses mouvements l'action de vos nerfs mis en jeu par l'émission intellectuelle, n'est qu'un miroir qui la réfléchit. Mais si l'on s'abandonne à l'instinct qui est la clairvoyance naturelle, celui-ci répondra et la table paraîtra un oracle. »

« L'instinct est un guide plus fort que les sens, que le raisonnement lui-même. » — M. Morin en appelle aux pressentiments, qui ne viennent ni du raisonnement, ni du hasard, et aux réponses instinctives des somnambules ou extatiques. (*Ibid.*, p. 66, 73-78.)

« Les questions oiseuses étant épuisées, les tables ont répondu sur des faits passés, présents ou futurs et ont résolu les problèmes les plus ardus de la philosophie transcendante. »

M. Morin a dit qu'il fallait choisir les personnes pour former une chaîne et opposer les *rayonnantes* aux *absorbantes* : ces dernières « sont le véhicule le plus puissant de la force animique concentrée en elles et imposent aux tables les mouvements vibratoires les mieux en accord, non-seulement avec l'émission des facultés de tous, mais avec l'harmonie toujours retentissante de la Nature. »

L'aptitude *absorbante* constitue chez les personnes réfléchissant seulement les facultés des autres, la propriété magnétique des somnambules les plus ordinaires. Chez celles « qui aspirent l'harmonie de la création, elle engendre l'illuminisme et la prophétie. » L'auteur indique ici les signes phrénologiques propres à faire reconnaître les *médiums.* » (*Ibid.*, 80, 84-85.)

Les tables qui répondent d'après les *médiums* introduits dans une chaîne, ne nous donnent que le fond de nos idées. Une foule de gens, d'après leurs tables, croient qu'il y a des esprits; d'après la sienne, M. Morin pourrait conclure qu'il n'y en a pas.

Les tables des fouriéristes répondent par des *êtres aromaux*, celles des spiritualistes-swédenborgistes croient à la transfusion des âmes, etc. Les ecclésiastiques, affirme M. Morin, y trouveraient « la sanction de leur foi. »

Si l'on veut trouver la vérité, « ce n'est donc pas dans l'individualité des aspirations qu'on doit la chercher, ajoute-t-il, mais dans la *solidarité* d'idées; les plus disparates devant un jour se fondre dans la vérité, de même que les consonnances et dissonances sont nécessaires à l'harmonie. »

« Aux associations restreintes, on l'a dit déjà, succéderont bientôt des affiliations plus nombreuses et les réunions mystiques des temples anciens, jusqu'à ce que chacun de ces cénacles, au lieu de se contenter de ses révélations particulières pour former une religion, comme on l'a fait dans l'antiquité, songe en utilisant les progrès de l'industrie, préparation si *divine* de la relation universelle, à déléguer les mieux pénétrés des vérités découvertes dans chaque cercle, pour les réunir dans une dernière chaîne : sublime aréopage où l'humanité représentée tout entière re-

cevra enfin de la nature le dernier mystère de sa loi. » (*Ibid.*, p. 86-88, 92-96.)

Si on n'eût pas craint d'être trop long, on aurait donné plus d'étendue à cette analyse. Essayons, s'il est possible, d'être encore plus succinct pour terminer.

C'est donc la vibration nerveuse, selon M. Morin, qui fait lever le pied des tables; mais si nous n'imposons aucun ordre à nos membres, d'où viennent alors les idées qu'expriment les tables? du pays des pressentiments, qui est aussi la patrie de l'instinct.

Serait-ce le diable qui fait terminer à un individu, pendant le sommeil, une composition inachevée durant le jour? Si ce fait est naturel, comme chacun semble le croire, pourquoi le somnambulisme magnétique, l'extase, l'anesthésie produite par certaines substances ne le présenteraient-ils pas? Pourquoi prétendre que les *médiums* sont soumis à un esprit, lorsqu'on n'y songe guère pour les somnambules? « Suggestions, inspirations, pressentiments, ne sont donc que l'émanation de l'instinct. »

Pour M. Morin, les sorciers n'étaient que des gens plus sensibles que les autres aux vibrations de la nature. La divination, selon lui, s'étend tous les jours; les évocations, les apparitions, les bruits surhumains s'expliquent par la force naturelle émanée du *moteur* et du *mû*, de l'esprit et la matière. L'auteur dit qu'il « provoque ces choses à volonté depuis dix ans, par la communication des pensées, par la mémoire ou par l'instinct. Il n'est pas nécessaire que l'idée soit actuelle, il suffit qu'elle ait été une fois dans l'esprit, elle y reste alors à l'état latent. Le langage des esprits est aussi le calque de la pensée. » (*Ibid.*, p. 98-116, 120, 123.)

On ne saurait donc attribuer ces mystérieuses révélations, ni aux bons ni aux mauvais esprits.

Et l'on ne doit pas s'effrayer des bruits prétendus surnaturels, ni des voix entendues pendant la nuit ; l'âme surexcitée, perçoit ce qu'elle n'aurait pu saisir, elle l'élabore, et produit un être fantastique ; « mais pas plus, selon M. Morin, que si nous regardions dans un gland le fantôme d'un chêne. L'illusion n'est qu'un rêve du passé ou du futur. Notre âme, rayon du foyer divin, communique avec le passé et le futur, qui seuls ne sont pas des illusions ; ils sont contenus dans le présent qui est l'éternité avec des changements de nom. »

Ainsi les phénomènes de la magie se reproduiront, mais modifiés. C'est ce que M. Morin appelle « le retour progressif à l'unité dans l'esprit : ce qu'on attribuait aux esprits sera rendu à l'unité intellectuelle reconstituée par la solidarité. » (*Ibid.*, p. 142, 155-158.)

« La puissance de l'homme se mesure à sa foi. »

« Les actions de l'âme produisant une vibration organique en rapport avec elle-même, la communiquent par contact à des objets quelconques, qui leur rendent la vibration similaire ou l'accord, c'est ce qui constitue le langage des tables. Les mêmes vibrations peuvent se communiquer à distance, et à l'action réelle répond la réaction sympathique de tous les objets creux, sonores, de là l'audition des bruits, etc. » (*Ibid.*, p. 164, 168-169.)

On comprendra les révolutions du *rhombus* ou crible magique des anciens, par la révolution des tables. — En mettant la main sur le front des enfants, ce sont eux qui nous enseigneront, etc. (V. *La magie du dix-neuvième siècle*, p. 37, 44.) Tels sont en substance, si on a bien compris, les divers points de la théorie de M. Morin.

CHAPITRE IV

Réfutation des théories spirites, spiritualistes, animistes, etc. M. de Gasparin attaque les évocations. — M. Des Mousseaux réfute ceux qui signalent des avantages dans un commerce avec les esprits. — M. Bénézet prouve que ces esprits sont malfaisants. — Allan Kardec, spirite, dont la doctrine se trouve réfutée, réfute les animistes, certains panthéistes, les matérialistes. — M. Piérart, spiritualiste, attaque les spirites. — MM. de Caudemberg et de Gasparin, l'un et l'autre réfutés, réfutent victorieusement M. Morin.

Réfutation des théories spirites, spiritualistes, animistes, etc.
M. de Gasparin attaque les évocations.

M. de Gasparin attaque l'évocation des anges, des âmes des morts, etc. — « Y a-t-il rien, dit-il, de plus inconciliable avec le contenu des livres saints, que ces anges qui deviennent des révélateurs aux ordres de nos évocations, que ces élus et ces damnés livrés à nos caprices, que ces démons qui viennent animer nos meubles ! »

« Sans doute, ajoute-t-il, je sais que les âmes ne sont pas abandonnées à notre discrétion, et la Bible ne me laisse aucune inquiétude sur ce point, mais je souffre de voir des centaines de milliers de personnes gravement occupées à de pareilles abominations. »

« Comment mettre une limite aux curiosités mauvaises, aux questions sacriléges? L'un demandera le jour et l'heure de sa mort, l'autre s'informera du sort éternel d'un ami. Un troisième provoquera des éclaircissements sur d'impénétrables mystères, demandera des directions pour sa conduite, etc. On évoquera au-

jourd'hui un damné, demain un élu, puis un prophète, un apôtre, Jésus-Christ lui-même. — Que les âmes se corrompent, que la foi s'altère, il n'est pas nécessaire de le prouver. »

« Quant aux revenants, aussi illustres qu'on peut le désirer, ils répondent aux questions les plus saugrenues et consentent à épancher leurs pensées les plus profondes et les plus secrètes; ils descendent même aux fonctions vulgaires d'esprits familiers. »

« C'est surtout dans leurs révélations, poursuit l'auteur, qu'éclate l'impossibilité morale de l'acte surnaturel que l'on voudrait nous faire croire. D'abord, le fait même est une énormité que tout chrétien repoussera. Quoi! il y aurait une révélation directe mise à la disposition des hommes, et la révélation écrite n'en aurait rien dit! Quoi! on pourrait interroger les démons, les anges ou les morts, sur ce que la Bible explique et sur ce qu'elle n'explique pas! Si l'Écriture expose des dogmes, je ne m'arrêterai pas à des communications aussi incomplètes; je poserai des questions aux morts pour savoir à quoi m'en tenir; je leur demanderai ce que c'est que l'enfer, etc. — Qui ne voit, s'écrie M. de Gasparin, qu'en présence d'une révélation directe, celle de la Bible s'efface! » (V. *Des tables tourn.*, t. II, p. 476-481.)

On ne peut rapporter ici tous les arguments de M. de Gasparin, ils sont puissants, surtout vis-à-vis des évocateurs qui prétendent être restés fidèles au christianisme.

M. Des Mousseaux réfute ceux qui signalent des avantages dans un commerce avec les esprits.

M. Des Mousseaux, dans ses réfutations, attaque ceux qui, avec M. de Caudemberg, signalent les avan-

tages du commerce qu'ils entretiennent avec les esprits et leur attribuent leur conversion.

« Il y a en général, écrit M. Des Mousseaux, une ignorance si profonde de l'Écriture sainte et des préceptes que l'Église en a déduits, que l'on songe à peine à se faire un scrupule sur ces matières. — De quoi s'agit-il? dit-on; de se mettre en rapport avec des êtres que l'on a chéris, qui viennent par un intermédiaire nous dire : Je suis ici près de vous, écoutez-moi... Vous qui m'avez idolâtré, quoi! vous ne voulez plus m'entendre? Refusez-vous de me voir? Me redoutez-vous? Ne sauriez-vous me reconnaître? Oh! s'il se trouve un prêtre assez fanatique, un laïque assez imbécile pour vous épouvanter et vous dire que je suis le démon, les croirez-vous sur leur simple parole, ne me croirez-vous pas sur mes preuves? Je viens avec la permission de Dieu ou de sa part; sinon, comment pourrais-je venir? Mon but est de vous demander des prières pour le repos de mon âme; ma mission est de vous donner de sages conseils pour votre salut. »

« Eh bien! questionnez-moi sur l'autre monde, je vais vous en parler. S'il m'arrive de choquer quelqu'une de vos idées, songez que je suis placé plus haut que vous et que j'y vois plus loin. N'avez-vous point votre raison pour me juger? Si je mentais, pensez-vous que Dieu m'accorderait le privilége de venir converser avec vous? Lorsque je vous entretiens du ciel, c'est que j'en suis bien près ou que j'y suis. Quand je vous parle de Dieu, c'est que je le vois. Ceux qui se sont constitués en corps et s'appellent Église peuvent-ils vous en dire autant? — Il faut une foi bien robuste pour résister à ces séductions de Satan se faisant ange de lumière, continue M. Des Mousseaux; nous ne nous rappelons pas assez, ajoute-t-il, que ces dangereux

prodiges nous sont formellement annoncés par les saintes Écritures, et que les miracles du Christ n'ont point fait *taire ceux de l'ennemi;* on ne se dit rien de tout cela. La tête se perd parce que le cœur s'est perdu et que de vaines ou d'ardentes passions l'ont arraché des mains de Dieu. » (V. *Mœurs et pratiques des démons,* p. 229-233.)

Plus loin, M. Des Mousseaux réfute ainsi les animistes : « L'esprit de cette table, c'est le vôtre, disent des gens qui croient sans façon tout ce qu'un autre est capable d'imaginer; il y pénètre grâce à certain fluide, il passe en elle; alors elle fait partie de vous-même, et ses réponses sortent de votre esprit. »

« Combien, répond M. Des Mousseaux, n'en avons-nous point notés dont l'esprit est d'une telle épaisseur, que le bois le plus poreux ne saurait sans miracle lui ouvrir passage! — Mais supposons que toute âme humaine puisse pénétrer dans le bois, eh bien! quand mon esprit semble me parler du sein de la table, j'ai donc perdu conscience de son action, puisque je ne sais ni ce qu'il éprouve ni ce qu'il pense; et à l'instant où j'attends sa réponse, j'ignore ce qu'il va me dire et s'il daignera me parler. Mieux que cela, la table m'apprend ce que je ne puis savoir, ce qui surpasse mes facultés; mon esprit a-t-il plus d'esprit dans le bois mort que dans ma chair organisée et vivante? Oh! je ne me sens pas assez savant pour professer de si grosses choses! » (*Ibid.*, p. 241-243.)

M. Bénézet prouve que les esprits évoqués sont malfaisants.

M. Bénézet, après avoir réfléchi à ces phénomènes incontestables pour lui, après avoir dit « qu'il est impossible de les attribuer à un agent physique ni à la

volonté humaine agissant indépendamment de ses organes, conclut qu'il faut donc nécessairement les rapporter à Dieu, ou aux anges, ou aux démons, ou aux âmes des morts, ou enfin à des esprits malfaisants existant en dehors de ceux qu'on vient de nommer. »

« Ce ne peut être Dieu, qui ne saurait ni tromper, ni mentir, ni hésiter dans ses réponses; l'esprit même n'a jamais dit : *Je suis Dieu.* Ce ne sont pas les anges, qui ne peuvent avoir d'autre volonté que celle de Dieu, et n'ont pu faire les mauvaises plaisanteries qu'on remarque dans les expériences; il en est de même des âmes des saints. — Quant aux âmes du purgatoire, destinées à la gloire éternelle, comment supposer qu'il leur soit permis de faire tourner et frapper des tables pour donner des réponses, et de venir nous induire en erreur, se faire passer pour démons, nous jeter avec colère des paroles sales, injurieuses? Si Dieu leur permettait de se manifester, ces âmes, meilleures que nous, se garderaient de toute inconvenance, de tout mensonge. »

L'existence d'esprits espiègles, malfaisants, en dehors des anges et des démons, n'est pas admissible, et ne saurait soutenir un instant l'examen. Il faut donc reconnaître le démon pour seul auteur des phénomènes qui nous occupent. (V. Bénézet, *Des tables tourn.*, p. 56-59.)

Allan Kardec, spirite, dont la doctrine se trouve réfutée, réfute les animistes, certains panthéistes, les matérialistes.

Allan Kardec, dont la théorie vient d'être réfutée, réfute à son tour celles des animistes, des matérialistes et de certains panthéistes.

« Les uns, dit-il, supposent que l'état du *médium* est un somnambulisme éveillé, phénomène magnétique

dans lequel le *médium* puise en lui-même et par sa lucidité toutes les notions qu'il transmet. Mais une foule de faits, poursuit Allan Kardec, prouvent que le *médium* est passif. Voyez et observez, recommande-t-il... D'où est venue, d'ailleurs, la théorie spirite? est-ce un système? Nullement. — Ce sont précisément ces *médiums* dont vous exaltez la lucidité qui proclament cette théorie. Si leur lucidité existe telle que vous la supposez, pourquoi auraient-ils attribué à des esprits ce qu'ils puisent en eux-mêmes, et donné ces renseignements si précis, si logiques, si sublimes sur la nature de ces intelligences? Ou ils sont lucides ou ils ne le sont pas : dans le premier cas, vous ne sauriez, sans contradiction, admettre qu'ils ne sont pas dans le vrai. En second lieu, si tous les phénomènes avaient leur source dans le *médium,* ils seraient identiques chez le même individu. La même personne n'exprimerait pas les choses les plus contradictoires; ce défaut d'unité prouve la diversité des sources. Si donc on ne peut les trouver toutes dans le *médium,* il faut bien les chercher hors de lui. »

« Selon une autre opinion, le *médium* ne puise pas en lui-même les manifestations, il les puise dans le *milieu ambiant;* il serait comme un miroir reflétant toutes les idées, toutes les pensées, toutes les connaissances de ceux qui l'entourent; il ne dirait rien qui ne soit connu au moins de quelques-uns. Si on ne peut nier l'influence des assistants sur la nature des manifestations, répond l'auteur, elle est tout autre que celle qu'on suppose exister; et de là à ce que le *médium* soit l'écho de leurs pensées, il y a fort loin, car des milliers de faits établissent péremptoirement le contraire. C'est donc là une erreur grave. »

« Cette théorie, continue-t-il, serait spécieuse si

elle pouvait embrasser tous les faits; mais il n'en est point ainsi. Lorsqu'on démontre jusqu'à l'évidence à ceux qui la professent que certaines communications du *médium* sont complétement étrangères aux pensées, aux connaissances, aux opinions de tous les assistants; que les communications sont souvent spontanées et contredisent toutes les idées préconçues, ils répondent que le rayonnement s'étend bien au delà du cercle immédiat qui nous entoure. Le *médium* est le reflet de l'humanité tout entière; s'il ne puise pas ses inspirations à côté de lui, il va les chercher dans tout le globe, et même dans les autres sphères. »

Cette théorie, au jugement d'Allan Kardec, est bien plus improbable que celle du spiritisme. — Penser que des êtres peuplant l'espace, qui sont en contact permanent avec nous, nous communiquent leurs pensées, n'a rien qui choque plus la raison que la supposition de ce rayonnement universel venant de tous côtés se concentrer dans le cerveau d'un individu. Un point d'ailleurs sur lequel l'auteur insiste, c'est que les théories somnambulique et *réflective* sont des opinions individuelles, « tandis que la doctrine des esprits n'est pas une conception humaine; elle a été dictée par les intelligences mêmes quand nul n'y songeait, quand l'opinion générale même la repoussait. Où les *médiums* ont-ils donc puisé une doctrine qui n'était dans la pensée de personne? Par quelle coïncidence des milliers de *médiums* disséminés partout, qui ne se sont jamais vus, s'accordent-ils pour dire la même chose? »

L'auteur remarque enfin « que les premières manifestations n'ont eu lieu ni par l'écriture ni par la parole, mais par des coups frappés concordant avec les lettres de l'alphabet et formant des phrases; les intelligences se sont ainsi révélées. Si on suppose l'in-

tervention de la pensée des *médiums* dans les communications verbales ou écrites, il n'en saurait être ainsi des coups frappés dont la signification ne pouvait être connue d'avance. »

« Nombre de faits démontrent dans l'intelligence qui se manifeste, une individualité évidente, une indépendance absolue de volonté. » — L'auteur renvoie les dissidents à une observation plus attentive. « Pourquoi, demande-t-il encore, cette intelligence refuse-t-elle de répondre sur des sujets parfaitement connus? Si le *médium* est le miroir de la pensée, rien de plus facile. — On objectera pourquoi les esprits ne le font pas eux-mêmes? — Mais c'est précisément parce qu'ils sont supérieurs qu'ils ne veulent pas répondre à des questions oiseuses, ni être mis à l'épreuve. » (V. *Le livre des esprits*, p. 24-27.)

M. Piérart, spiritualiste, attaque les spirites.

On sait déjà que M. Piérart, le pontife et l'un des apôtres du spiritualisme, n'est d'accord avec le pontife du spiritisme, Allan Kardec, que sur certaines questions *majeures;* la principale, c'est la *rénovation,* attendue et prédite depuis longtemps par les illuminés et les hérétiques. Sur d'autres points, ils sont presque en hostilité. — *La Vérité spirite* de Lyon, répondant à M. l'abbé Barricand, qui prétendait que le spiritualisme et le spiritisme sont aux abois, lui disait : qu'elle ne contredisait pas ce qu'il avance concernant les spiritualistes; car le système des réincarnations que ces derniers rejettent, répondant à la raison et au sentiment, le spiritualisme était abandonné pour le spiritisme, et se montrant fâchée de l'isolement de ces *pauvres* frères (les spiritualistes), elle avouait enfin que

le spiritualisme se meurt, mais déclarait que le spiritisme est plus puissant que jamais.

La *Revue* de Piérart répondait que les spiritualistes anglais et les deux millions de spiritualistes américains attestent leur existence et leur force. Dans un banquet spiritualiste, il a soutenu hardiment « que la doctrine spirite de la réincarnation constante, obligatoire, est *grossière, irrationnelle, matérialiste* au dernier point, *subversive* de tout progrès, etc. »

Les spiritualistes n'ont pas encore de doctrine; ils étudient les communications, ils ne formulent pas de *Credo* définitif et absolu sur le sort des âmes; « car il y aura toujours des vérités voilées aux regards de l'homme. » — Si la *Revue spiritualiste* ne prospère pas à l'égal des organes spirites, dit M. Piérart, il y en a plusieurs causes : « 1° La conspiration du silence d'un des plus anciens organes spirites, qui n'a jamais su discuter. — 2° On a confondu les spiritualistes avec les spirites; englobés dans le même ridicule, on ne s'est pas occupé de notre enseignement. — 3° Nous n'avons eu, ajoute-t-il, qu'un petit nombre d'adeptes d'élite qui nous ont connus par hasard... — 4° Notre isolement vient aussi de ce que nous avons refusé de pactiser avec des conseils d'habileté et des séductions de plus d'un genre. — Les spiritualistes n'ont pas considéré un apostolat d'un caractère tout religieux comme une entreprise commerciale, pour laquelle il est bon de déployer les petites ruses. — Les spirites se mettent bien avec les puissances, servant à la fois Dieu et Mammon, se disant parfaits chrétiens tout en sapant les bases du christianisme; ils obtiennent ainsi de se réunir jusqu'à sept cents dans une même société, malgré prélats et préfets, quand le moindre de ces avantages est refusé à d'autres. Ils chantent alors leurs

succès à grand renfort de voix, persuadés que c'est le bon moyen d'attirer les âmes vulgaires qui sont toujours en majorité. Pour nous, poursuit M. Piérart, nous rappelant l'exemple des prophètes et des inspirés de tous les temps, nous savons que ce sont les puissants et les princes de ce monde dont il faut le moins chercher l'appui dans les choses spirituelles, et que la moindre habileté serait un crime. Parler dans un sens et agir dans l'autre est le fait des prophètes de mensonge. Certains spirites ont cherché des abonnés et en ont trouvé; nous avons uniquement cherché la vérité; elle nous inonde aujourd'hui de ses clartés. Si, pour ériger notre édifice, nous n'avons trouvé que peu d'auxiliaires, c'est que cela devait être; pour que les bases en soient solides, il fallait les jeter lentement. Le moment de la construction, continue-t-il, est arrivé; nous espérons montrer à *la Vérité spirite* que l'école spiritualiste est à la veille de manifester plus que jamais la force et la vie de ses principes solides. » (V. *Rev. spiritualiste,* 1864, 4e liv.)

MM. de Caudemberg et de Gasparin, l'un et l'autre réfutés, réfutent M. Morin.

Les théories de MM. de Caudemberg et de Gasparin vont réfuter victorieusement celle de M. Morin. — M. de Caudemberg reconnaît avec M. Morin que les prodiges de nos jours se sont manifestés dans l'antiquité. Mais M. Morin ne croit à aucune puissance spirituelle, et prétend « qu'il sera reconnu scientifiquement que tous ces soi-disant miracles émanent de la force naturelle que l'âme puise dans *l'infinité* (ou mieux dans *l'infini*, remarque M. de Caudemberg). Satan n'existe pas : ce n'est qu'une négation. Jésus-Christ n'y croyait pas, etc. »

C'est perdre son temps, répond M. de Caudemberg, que de réfuter de pareilles aberrations. Lors même que M. Morin parviendrait à se débarrasser d'une croyance qui l'importune, il n'en aurait pas fini avec les esprits. Que ferait-il des âmes après cette vie? Selon lui, les âmes heureuses iraient se fondre dans *l'infinité*. Mais cela deviendrait impossible aux âmes souillées, qui resteraient donc individuelles et libres, à moins que Dieu ne les envoie au diable, qui est *le néant*. — M. de Caudemberg, qui veut prouver que les âmes souillées jouent le principal rôle dans les tables, ajoute : « Voilà donc, même à part les démons, les agents tout trouvés. » (V. *Le monde spirit.*, p. 61-64.)

M. Morin attribue les phénomènes du mouvement à la vibration nerveuse, « à un mouvement vibratoire imposé par l'action spirituelle ou motrice des nerfs, se communiquant par contact aux objets matériels. Il croit à la vibration, au mouvement contrasté, comme principe unitaire. »

M. de Caudemberg pense que l'auteur ne sera compris de personne, et n'a peut-être pas compris lui-même les expressions qu'il emploie. M. de Caudemberg avait émis, avant M. Morin, l'opinion que nos sensations nous arrivaient par une vibration de la matière; si cela est certain pour le son et probable pour la lumière, c'est moins admissible pour l'odorat et pour le goût. Quoi qu'il en soit, si la sensibilité nerveuse reçoit et transmet les vibrations, rien ne prouve que la volonté se transmette de même, par une vibration, jusqu'à l'extrémité des membres. Mais lors même que l'on ne chicanerait pas M. Morin sur ce point, il y a loin de là à l'hypothèse que la vibration nerveuse produite par la volonté se transmette à la matière, qui en subit alors l'influence. M. Morin ne

veut pas du fluide nerveux, sans lequel cependant on ne peut concevoir des vibrations; il a reconnu qu'il était inutile de faire la chaîne comme on l'avait cru : il a pu, dit-il, constater l'existence d'une force en dehors de tout effort musculaire, etc. — M. de Caudemberg fait observer qu'il a, dans un de ses ouvrages, nettement expliqué ce qu'il faut entendre par une *force*, et la nécessité d'admettre, dans les êtres doués de vie, un mode d'action déterminant des mouvements dans la matière organisée, mais sans pouvoir sur la matière brute. M. Morin cherche cette force dans la vibration que les êtres vivants impriment *inconsciemment* à la matière par la seule action nerveuse : — il aurait dû constater cette vibration dans les tables qui se meuvent toutes seules. Ce point essentiel a été négligé. M. de Gasparin, en démontrant que ce mouvement peut exister sans contact, a prouvé ainsi qu'il n'y a pas de *vibration* transmise. (*Ibid.*, p. 65-68.)

M. Morin pense que le contact de plusieurs mains établit le concours de plusieurs vibrations et qu'il s'établit *une résultante*.

Quand on emprunte de pareilles considérations à la science positive, M. de Caudemberg veut qu'on en admette les principes. Or, il rappelle que dans les fluides élastiques plus ou moins subtils, il est reconnu que les vibrations peuvent se croiser en tous sens sans former de *résultante*.

Il est donc faux qu'une table recevant plusieurs vibrations puisse en acquérir une qui lui soit propre, et on ne saurait admettre « qu'il se forme *un être nouveau*, créé des individualités persistantes à la circonférence, et *solidarisées* dans un point quelconque de la table.— M. Morin appelle cet être nouveau, cette vibration résultante, « un être *de raison*. » C'est une absurdité pal-

pable à laquelle, remarque M. de Caudemberg, on est conduit quand on veut entasser les hypothèses sans en vérifier aucune.

M. Morin veut certaines conditions dans les personnes pour établir l'équilibre de vibration.—Voilà une *résultante* qui devient un *équilibre*. On ne saurait faire des mots un plus grand abus. — Les propriétés *absorbantes* des unes et *rayonnantes* des autres sont des conditions non moins absurdes, puisque l'expérience personnelle de M. de Caudemberg lui a prouvé qu'une seule personne peut obtenir la rotation d'un meuble et des réponses à ses questions et à celles des assistants. Cette propriété diffère entièrement de celle des somnambules lucides, qui sont très-rares, tandis que les *médiums* se comptent par milliers, et que l'action exercée à leur insu sur les tables ne comporte ni sommeil magnétique, ni extase, etc. Pourtant M. Morin présente les somnambules et les *médiums* comme formant une même classe, mais il n'est pas dans le vrai.

M. de Caudemberg ajoute que la vibration, même une vibration résultante, toute chimérique qu'elle est, produirait fort mal le mouvement par lequel, à la suite d'une volonté exprimée, le pied d'une table se soulève; si la volonté suffisait pour produire de tels effets, on réussirait à plus forte raison à mouvoir un membre paralysé, ce qui n'a pas lieu, quoique l'appareil soit ici tout préparé. Conçoit-on qu'un homme n'ait pas sur un de ses membres vivants le même pouvoir que sur un morceau de bois? La théorie de la vibration par M. Morin est donc tout aussi peu rationnelle que celle du fluide par M. de Gasparin. (*Ibid.*, p. 69–72.)

M. Morin admet dans les tables la divination, la prédiction de l'avenir, qu'il reporte à *l'instinct*, lequel correspondrait ainsi, à peu près, à ce que M. de Gas-

parin nomme *sens intérieur* des somnambules. En attendant plus ample explication, M. de Caudemberg dit que l'instinct est une faculté d'un ordre inférieur, dont l'homme a reçu sa part, dans l'enfance surtout, et qui plus tard ne s'élève guère au-dessus de l'instinct des plantes. Mais en faire une faculté divinatrice possédant une connaissance plus étendue que l'âme humaine, c'est, poursuit-il, se moquer de ses lecteurs.

Ce n'est pas tout, il faut supposer que le *medium* pénètre à son insu dans la pensée du consultant, et ici se présentent de très-graves difficultés : — M. Morin provoque l'extase magnétique sans endormir et en obtient les effets sur les sujets éveillés. Selon M. de Caudemberg, c'est l'état biologique, qu'il a eu lui-même occasion d'observer. Le sujet tout éveillé est alors sous la direction absolue du magnétiseur; ce dernier lui donne de l'eau et lui dit que c'est du vin; le biologisé est convaincu. Ainsi du reste; mais M. de Caudemberg n'a jamais vu de biologisé pénétrer la pensée du magnétiseur. En supposant qu'il en soit ainsi dans l'état d'extase, on ne doit pas oublier que l'extase ne se manifeste presque jamais chez le *médium;* on ignore ordinairement parmi les opérateurs quel est le *médium;* ils le sont tous plus ou moins. En outre, les accidents nerveux sont plutôt un obstacle qu'une facilité dans les expériences, qui manquent en pareil cas. On arrive donc à supposer qu'un des opérateurs, *hors de* la chaîne, dans *son état naturel*, *à son insu,* peut lire une pensée, — ce qui est tout simplement absurde.

Si le médium est biologisé, par cela seul qu'il est en contact avec le meuble qu'il veut interroger, ce meuble est donc son magnétiseur, demande M. de Caudemberg; mais alors dans quelle pensée lira-t-il?

Dans celle d'une personne présente quelconque, mais non active, qui a dans la tête la question énoncée? Ce serait le renversement de toutes les lois magnétiques, où la mise en rapport du sujet avec le magnétiseur est nécessaire; et s'il y a plusieurs *médiums*, comment cela s'arrangerait-il?

Sous les influences d'une chaîne bien composée, suivant M. Morin, le *nœud de vibration* s'anime; puis « comme un être rationnel, il réagira à son tour, et si vous l'interrogez, il répondra, etc. » (*Ibid.*, p. 72-77.)

M. de Caudemberg, en s'efforçant de déchiffrer ces énigmes, trouve un être de raison formé de ce que l'auteur appelle plus haut la résultante ou l'équilibre des vibrations, et de ce qu'il appelle ici *nœud de vibration*. M. Morin est forcé d'admettre cet *être de raison*, quoiqu'il sache qu'il n'a rien de réel. Il avoue donc la nécessité de reconnaître dans la table une intelligence quelconque qui répond. M. de Caubemberg trouve qu'il suffit de prendre acte de cette nécessité ainsi reconnue, le reste ne méritant pas de réfutation.

C'en est assez pour montrer que la théorie de M. Morin a été dûment qualifiée par M. de Caudemberg. Arrivons à sa réfutation par M. de Gasparin.

Selon M. Morin, dit ce dernier, l'instinct qui gouverne les vibrations est en quelque sorte divin; endormi chez nous, il suffit de le réveiller. M. de Gasparin, comme chrétien, fait observer « que la chute de l'homme par là se trouve niée. Il y aurait en l'homme une révélation sublime qui ne demande qu'à se produire; c'est la science magique tout entière; les merveilles de l'instinct expliqueraient les merveilles des vibrations révélatrices; mais celles-ci étant supérieures à celles-là, l'agent physique devient cause intelligente. Avec la volonté et la foi, l'âme puise dans *l'infinité* la

force qui produit les faits qu'on nomme à tort surnaturels. L'âme communique avec le passé et le futur, contenus dans le présent. Ainsi s'expliquent les divinations et tous les prodiges de l'antiquité; les mouvements des tables sont les premiers signes de la télégraphie de la pensée établissant la solidarité des âmes qui est en train de se révéler à l'humanité; la solidarité de toutes est en Dieu, etc. »

M. de Gasparin signale dans cette théorie la pierre angulaire du matérialisme, puisque la matière devient intelligente; quoique M. Morin ait voulu éviter cet écueil en multipliant les âmes infinies, les chaînes humanitaires, les identifications du passé, du présent, de l'avenir et de l'éternité. Les vibrations, fait observer M. de Gasparin, remplissent ici le même office que l'*od*, et nous révèlent ce que nous ignorons et ne pouvions savoir.

M. Morin nie les prodiges des esprits et l'existence du diable; il dit que l'humanité marche dans sa force unique, etc. — M. de Gasparin ne voit pas que cette nouvelle superstition soit supérieure à l'ancienne, car elle lui emprunte tout, mais au lieu de l'attribuer au diable, elle le rapporte, à la *solidarité* humaine, avec des prétentions aussi exorbitantes qu'autrefois. (V. *Des tables tourn.*, t. II, p. 369-375.)

M. de Gasparin ne borne pas là sa réfutation : il nous suffisait ici de montrer que M. de Caudemberg a prouvé scientifiquement et logiquement l'absurdité de la théorie de M. Morin, et que M. de Gasparin en a non-seulement blâmé le matérialisme, mais qu'il a été très-choqué de voir admis aujourd'hui des prodiges qu'il s'obstine à rejeter. Que reste-t-il à faire quand les matérialistes eux-mêmes se voient forcés de les reconnaître et de recourir à de si pauvres moyens, pour les

expliquer naturellement? Il faut que ceux qui les repoussent comme M. de Gasparin, redoublent d'énergie pour soutenir leur cause. C'est aussi ce qu'il a fait dans ses deux volumes d'environ 1200 pages, intitulés : *Des tables tournantes*, etc.; en attendant que nous exposions ses efforts, nous aurons à examiner une autre théorie, ou mieux une doctrine respectable, celle des spiritualistes catholiques. Pour la comparer aux théories réfutées, il est bon de résumer ces dernières, et de leur donner même un complément : on espère alors les réduire toutes à néant au moyen de la doctrine de l'Église.

CHAPITRE V

Résumé des diverses théories; réflexions. — Les démons sont-ils les agents des prodiges de nos jours? — Progrès de la superstition spirite. — M. le pasteur Coquerel.

Résumé des diverses théories; réflexions.

Les théories explicatives de tant de phénomènes dont il est impossible de nier aujourd'hui la réalité, émanent: 1° des savants qui n'y ont voulu voir que des faits physiques; 2° de ceux qui supposent un fluide inconnu; 3° de ceux qui ont exposé des systèmes matérialistes, animistes, et professé un panthéisme plus ou moins avoué; 4° d'une foule d'autres qui supposent l'intervention des âmes des morts, ou des anges et des esprits malins.

Les théories des physiciens n'ont rien de sérieux, la plupart n'ont vu que de simples rotations, ils se sont arrêtés au vestibule et semblent avoir craint de pénétrer plus avant, de peur d'être forcés de renoncer à des théories qui ne peuvent évidemment s'appliquer aux faits. Eussent-ils expliqué les mouvements d'un léger guéridon, dus à la plus faible impulsion de la main qui le ferait glisser sur un parquet bien ciré; fût-il constant qu'il peut être dirigé ainsi par la volonté agissant à notre insu, comme on l'a prétendu de l'anneau suspendu à un fil, théorie combattue victorieusement par d'autres savants; fût-il constant enfin

que des mouvements naissants et inconscients, peuvent mouvoir ce léger guéridon de manière à produire ce qu'on nomme la danse et le langage des tables, théorie qui n'expliquerait d'ailleurs jamais tous les signes d'intelligence observés dans ce petit meuble, fût-il mobile au point d'être agité par le moindre souffle, ces explications tombent, quand on sait qu'on peut lui substituer une table pesant 80 ou 100 kilogrammes. Les pressions volontaires ou involontaires, les mouvements naissants et inconscients, n'expliqueront jamais les mouvements d'un meuble aussi lourd, et surtout quand personne ne le touche.

Les théories des craquements de muscles, du ventriloquisme, etc., ont pu dans le principe séduire quelques badauds; les faits, les ont renversées et elles ne méritaient pas une réfutation.

Les théories des suggestions, de la biologie, ont été examinées et réfutées avec une gravité qu'elles ne méritaient pas. Qu'un magnétiseur puisse influencer son sujet de manière à lui faire croire que l'eau est du vin, qu'un bâton est un serpent; qu'il y ait transmission de pensées, possession réelle de l'organisme par le magnétiseur, phénomène qui n'est pas encore expliqué physiquement, toujours est-il évident qu'il n'y a nulle analogie avec l'état des opérateurs des tables. L'idée qui domine ceux-ci, c'est d'étudier un phénomène, il n'y a ni suggestion ni biologie ; maîtres de leurs pensées et de leurs actes, ils ont chacun leur volonté, leurs convictions, il n'y a pas chez eux cette simultanéité de pensées émanée d'un agent qui les domine. Quand ils voient des spectres, des éclairs, quand ils entendent le tonnerre, des voix, de la musique, etc., nul agent ne les domine; ils discutent, ils raisonnent, ils jugent, comparent, et doutent ou affirment selon les

raisons qui les frappent ; il n'y a pas là ombre de biologie. Si la perception de tant de faits étrangers était une fascination, seraient-ils tous également fascinés? mais que dire alors de l'extériorité réelle, persistante des phénomènes? On a vu des plumes, tenues par une main invisible, se tremper dans l'encrier, écrire toutes seules. Les caractères tracés restent, on les voit : les objets déplacés demeurent, il est évident que la théorie des suggestions et de la biologie est fausse.

On est sûr que les théories les plus absurdes sont accueillies sans examen par ceux qui n'admettent que des lois physiques; cependant celles-ci sont si ridicules qu'on y a renoncé promptement.

Celle d'un fluide, quel qu'il soit, explique-t-elle mieux les faits? M. de Gasparin qui a réfuté toutes les autres en adoptant celle-ci, a dit lui-même « qu'il adoptait une position isolée. » En effet, l'expérience prouve que nous ne pouvons disposer d'un fluide propre à remuer à distance un brin de paille ; en admettant cette puissance il faudrait que la force fût proportionnée au poids de l'objet qu'on déplace. On a prouvé physiquement à M. de Gasparin que cette force ne peut être, ni dans l'opérateur, ni dans la table, ni dans l'air; elle n'est donc pas naturelle ; le serait-elle, comment l'opérateur peut-il l'envoyer sur tel ou tel pied d'une table pour en obtenir des réponses inattendues? Si cela était possible, il serait plus facile encore d'envoyer le fluide dans une jambe paralysée. Lorsqu'on l'envoie ainsi à distance, il faut lui supposer de l'intelligence, pour arriver au but voulu. Objecterait-on que le projectile contenu dans le canon d'un fusil obéit au chasseur. — On dispose ici de la force connue de l'explosion de la poudre, on sait l'espace qu'elle parcourt en droite ligne, mais quelle est la force expansive de cet agent

inconnu? Dans quel organe est-il logé? Où va-t-il s'accumuler? Si on disposait ainsi naturellement d'une force capable d'atteindre un objet à distance, le chasseur pourrait tuer le gibier sans projectile, et on soulèverait des poids sans les toucher, tout cela ne méritait pas d'être discuté.

La théorie de M. Morin a trouvé des réfutateurs aussi sérieux que savants ; qu'est-il résulté de l'examen de cette théorie aussi ténébreuse qu'elle est fausse? Il est constant, selon les savants, que l'auteur s'est servi de termes qu'il ne connaît pas, qu'il a invoqué des principes physiques inapplicables, etc. — L'instinct est-il supérieur à l'âme pensante? — Émanent-elles de *l'infini*, dieu des panthéistes, toutes ces énormités qu'on observe dans les manifestations de nos jours? — Admettons que l'âme produise des vibrations, qu'elle les communique aux objets par contact, admettons même qu'elle puisse le faire sans contact ; admettons encore qu'on puisse, dans certaines dispositions de « *sensibilité exquise*, » les percevoir comme des voix, des sons, à condition qu'on aura la foi, on demandera toujours comment il arrive que des spectateurs sceptiques ou incrédules, dont l'âme est loin d'être surexcitée, perçoivent cependant ces voix, aperçoivent ces objets? — Comment s'est-il fait que, par la médiation de M. Home (dont il sera parlé plus loin), au Palais-Royal, en présence du prince Napoléon et de plusieurs autres personnages graves, éclairés et fort défiants, qui n'avaient ni la foi ni la sensibilité exquise des médiums, il se soit opéré sans apprêt de ces choses que la prestidigitation n'explique pas, et si merveilleuses en effet, que ceux auxquels le récit en a été fait, ont persisté à les nier comme autant d'impossibilités.

On ne répétera pas ici les longues réfutations faites

si victorieusement par des hommes capables. Bornons-nous à dire que l'on aurait fait à M. Morin l'honneur d'une beaucoup trop longue réfutation, s'il ne devenait pas nécessaire d'essayer d'éclairer nombre de gens qui se laissent tromper par des mots qui les convainquent d'autant mieux qu'ils sont plus obscurs.

Le même panthéisme se manifeste dans la théorie de M. Gentil, et la même obscurité. Le fluide universel éthéré, intelligent, pour nous pénétrer et pour produire les merveilles du somnambulisme et de l'extase, exige certaines dispositions organiques. — Essayons de comprendre, d'après M. Gentil, comment cet état merveilleux peut se manifester dans les expériences des tables. Il faut d'abord admettre que des pensées peuvent rester longtemps dans une sorte d'état latent dans notre cerveau; et ce qui est plus prodigieux, toutes, celles même qui n'y étaient qu'à l'état d'ébauche, peuvent s'en échapper, féconder l'atmosphère, et devenir ensuite la propriété d'un autre cerveau mieux disposé. Il faut admettre ensuite que le principe d'intuition qui réagit sur l'organe cérébral étant saturé du fluide éthéré divin, suit les trajets nerveux livrant passage au fluide vital; alors les idées oubliées, celles simplement ébauchées, qui s'échappent du cerveau d'autrui, réunies à celles que fournit l'éther intelligent, sont transmises avec le fluide de l'opérateur et pénètrent la table. Cette table, devenue en quelque sorte somnambule ou extatique, manifestera la prévision, la clairvoyance, les réminiscences, etc.

Voilà, si nous avons bien compris, en substance, la théorie de M. Gentil. Le fluide intelligent de la table pourra voir des spectres, entendre des voix, les révéler aux opérateurs stupéfaits, qui, dans ce cas, ne voient ni n'entendent rien, mais qui, en diverses circons-

tances, perçoivent aussi toutes les merveilles du monde éthéré.

L'atmosphère remplie de fluide éthéré, de corpuscules et d'atomes intelligents, fait alors des révélations : un malheur vous menace, un ami meurt loin de vous, tout se lie, tout est présent pour le dieu *Éther*. Les corpuscules intelligents se chargent du message. Ils ont des voix, prennent la configuration du corps humain, etc. — C'est toujours la vieille doctrine de Démocrite qui permet, sans croire aux esprits, de ne pas rejeter les faits qui en prouvent l'existence à d'autres.

Ce qui paraît neuf dans ces théories, c'est l'obscurité et parfois le néologisme des expressions. — Si en voulant les rendre plus claires, il nous est arrivé de commettre quelques erreurs, la faute en est imputable aux auteurs. Mais voilà le fond de leurs systèmes : — On ne trompera personne en affirmant que le dieu Éther, formé de corpuscules intelligents, d'atomes spirituels, est un assemblage monstrueux d'êtres contradictoires, contraires, opposés entre eux, formant un dieu souvent aussi fourbe qu'étrange.

Le fluide *odyle*, du chevalier de Reichenbach et de M. Rogers, n'est autre que le fluide éthéré.

L'esprit de vie, de M. Delaage, lien entre le corps et l'âme, feu vivant des anciens mages, astre interne des alchimistes, etc., dont la volonté devient la force motrice; clef d'or des sanctuaires antiques, qui peut animer, non-seulement les êtres vivants, mais les objets inanimés, qu'est-il autre chose, sinon le fluide éthéré?

La théorie de M. Hennequin, dictée par l'âme de la terre, qui a pris une voix et conduit sa main et celle de madame Hennequin, pour révéler des vérités di-

vines, n'est-elle pas encore au fond la même que les précédentes, quoiqu'elle diffère beaucoup dans certains détails? L'âme de la terre, pourvue de mains, de bras et de mains d'*ailerons*, éprouve de grandes fatigues pour faire tourner un guéridon, tandis que l'*od* est si puissant, qu'il peut renverser les maisons. C'est pourtant le même agent; et comme il est bien acquis que M. Hennequin n'a pas voulu se moquer de ses lecteurs, il est évident que cet agent s'est moqué de lui.

M. le docteur Clever de Maldigny et M. Paul Auguez, se montrent également les partisans de la philosophie de Leucippe et de Démocrite, et de certains philosophes de l'antiquité, qui pensaient qu'un feu subtil, latent, animait l'univers et divinisait la pensée de l'homme.

Le monde, pour M. de Maldigny, est une unité vivante qui se résout en une multitude infinie de modifications; l'atmosphère est un foyer occulte de lumière, où les voyants magnétiques puisent un pouvoir prodigieux. Dans le fluide qui anime l'univers nagent des globules étincelants, translucides, des ombres solitaires, des âmes qui nous étaient chères, des spectres cornus, des monades sensibles, des corpuscules animés, qui causent des bruits et font mille choses insolites. Cette *collectivité*, que les voyants perçoivent au moyen du soleil spirituel, de la lumière astrale, n'exige pas, pour être perçue, un état surnaturel, il suffit d'avoir récupéré la condition de l'homme primitif, de reconstituer notre nature dépravée; il suffit même d'une liquidité extraordinaire du sang.

C'est trop longtemps s'entretenir des théories matérialistes, animistes et panthéistes. A travers l'obscurité des expressions, de leur néologisme que l'on a parfois essayé de traduire, de leurs phrases diffusément alambiquées, on voit clairement la doctrine de l'âme

universelle du panthéisme. Ces spectres, ces âmes humaines, ces atomes intelligents, sont des portions du fluide animé, dieu des panthéistes, formé de tous les êtres existants dans l'immensité, possédant des attributs contradictoires. Ce dieu n'est ni une individualité, ni une personnalité; il n'est ni libre, ni même précisément intelligent.—Cet assemblage monstrueux peut-il révéler des vérités? Que peut-il sortir de ce chaos?

Les systèmes de Démocrite, de Leucippe et d'Épicure, peuvent présenter un côté ingénieux; mais les philosophes païens, et Bayle lui-même, ce fameux sceptique, les ont, avec raison, trouvés complétement absurdes. Peut-on reconstituer l'homme déchu? Et pour communiquer avec le fluide divin, la fluidité de l'hématose suffit-elle? Que faut-il penser de tant d'autres étrangetés?

Pour réfuter les théories panthéistes qui ont dans le monde, aujourd'hui, plus de partisans qu'on ne pense, il ne suffirait pas, avec M. de Gasparin, de montrer qu'elles nient la déchéance de l'homme, qu'elles renversent le christianisme et l'existence de Dieu, telle que l'enseigne la plus saine philosophie de tous les siècles. — Réfléchissons un instant sur le dieu des panthéistes, âme universelle; sur le système de ce dieu en nous, hors de nous, répandu dans les végétaux comme dans les brutes, intelligent ou stupide, bon ou mauvais selon la nature des corps qu'il anime. Tout bien examiné, on verra qu'un tel système est aussi absurde qu'impie. On pourrait rappeler au lecteur les titres des excellents ouvrages de tant d'hommes supérieurs qui le prouvent avec une logique et un déploiement de science inabordable ici, où nous n'apportons que des raisons de sens commun, selon qu'elles naissent dans l'esprit.

Ce fluide intelligent, âme universelle, âme de la terre, fluide *odyle* qui pénètre tout, dont l'intelligence se manifeste partout en proportion de la perfection organique des êtres; vie végétative dans les plantes, simple instinct dans les animaux, raison dans l'homme, dont la lumière se gradue depuis l'idiot jusqu'à l'intelligence de Newton; sens moral, développé par degrés depuis Cartouche jusqu'à saint Vincent de Paul, serait-ce donc la même substance divine, la même âme, le même esprit partout et pour tous? Les bonnes qualités ou les vices ne sont-ils dus qu'à quelques inégalités du crâne, à la prédominance de la lymphe, du sang ou de la bile?—On n'en niera pas l'influence. Mais ce fluide intelligent reçoit-il uniquement sa vertu du vase qui lui sert de récipient? — La première conséquence pour l'homme serait qu'il n'est point libre; et, dès lors, plus de mérite, plus de châtiment ni de récompense; vicieux ou vertueux, c'est le vase qui renferme le dieu fluide qui le corrompt, qui l'altère : mais quel dieu stupide, alors, dans quel corps, souvent, va-t-il se nicher!

Cependant, tout bien considéré, cela n'est pas. — L'expérience prouve que l'homme reste libre encore, malgré ses penchants et son tempérament; quand il veut fortement, il triomphe de ses passions vicieuses et de ses instincts pervers. Titus, né mauvais, devint bon; Néron, né vertueux, se transforma en monstre de cruauté. Si une même intelligence anime tout, comment ici commande-t-elle au corps? pourquoi dans une autre lui est-elle soumise? Cette âme divine ne peut-elle faire ici ce qu'elle opère ailleurs? — Si elle est libre dans les individus, malgré les corps qui la renferment, elle doit l'être surtout dans les abîmes de l'espace, où rien ne peut modifier ni altérer sa divine

substance; mais alors pourquoi envoie-t-elle aux organes bien disposés de l'homme son rayon divin pour manifester en lui la perversité et enseigner l'erreur? Animant tous les corps, usant de sa liberté toute-puissante, cette grande âme, dominant la matière, doit manifester partout sa sagesse, et cependant on a vu son influence dans l'homme changer sa nature. Si parfois d'un idiot elle forme, comme on l'a vu, un orateur éloquent, elle transforme aussi les sages en insensés; l'homme grave débite des folies et se livre à des excentricités ridicules ou à des actes condamnables. Pourquoi, lorsqu'on attend de l'esprit universel des avis sages, des enseignements utiles, n'en reçoit-on souvent que des réponses impies ou bouffonnes? Pourquoi, lorsqu'on espère la vérité, trompe-t-il par de grossiers mensonges? Pourquoi enfin, dans cet état qu'on nomme *possession*, observe-t-on, sous l'influence de l'esprit universel, que l'homme enclin à la piété, aux meilleurs sentiments, commet les actes les plus criminels, les plus opposés à sa propre volonté? Ce n'est plus le vase ici qui corrompt le liquide, c'est celui-ci qui infecte le vase, et pourtant c'est une âme unique, libre, puissante, divine enfin qui fait tout cela! — Si elle anime tous les corps, elle en est aussi l'architecte; pourquoi en a-t-elle formé de si enclins aux vices? Une âme unique incarnée dans les végétaux, dans les animaux, dans l'homme et même dans la matière inerte, qui peut s'y manifester visiblement, quand il lui plaît, ne doit produire que des effets dignes de sa divine nature... C'est pourtant souvent le contraire qu'on a vu dans tous les temps et que l'on voit maintenant soit dans les tables qui parlent, soit dans les crayons qui écrivent, etc. — Le dieu Éther s'y montre tantôt grave et moral, tantôt

espiègle, persifleur, astucieux, menteur, méchant et cruel.

Serait-ce, selon d'autres, un agrégat de monades sensibles, de corpuscules intelligents? Comment tous ces atomes spirituels, si dissemblables entre eux, peuvent-ils former une âme unique? Comment, étant égaux en puissance et si divers par la pensée et les actes, peuvent-ils parfois s'entendre? Quel chaos! quelles ténèbres! Les uns remuent des meubles, d'autres parlent ou chantent, injurient, maltraitent ou épouvantent sous la forme de spectres, tandis que d'autres prêchent, font des révélations, des prédictions, etc..., et cet assemblage si disparate formerait, on le répète, une âme universelle! De telles aberrations ne peuvent venir que de ces monades étranges. L'ordre ne pouvant exister avec des êtres si déréglés, il faut admettre un autre être infiniment plus puissant qu'eux, d'où émane tout ce qui est bien, mais qui, selon les desseins de son insondable sagesse, les délie ou les enchaîne. Nous retrouvons alors ces myriades de puissances de l'air ennemies de l'homme, dont parle l'Écriture, qui chez les gentils ont réussi à se substituer à Dieu : ce sont celles-ci dont certains panthéistes composent leur dieu monstrueux. — Dieu sans doute est l'âme universelle, mais en ce sens que tout vit par lui. Distinct de ses créatures matérielles, des hommes en qui l'esprit est uni à la matière, et distinct des purs esprits, il régit les premières par les lois naturelles, les hommes sont moralement libres; parmi les purs esprits, infiniment plus intelligents et puissants que les hommes, les uns lui sont volontairement soumis : ce sont les anges; les autres sont liés par la puissance divine : ce sont les démons; tous distincts par l'infinie distance qui sépare le créé de l'incréé. Donc les panthéistes qui

fractionnent l'être infini en une multitude de corpuscules intelligents se trompent, ainsi que ceux qui divinisent le monde.

D'autres panthéistes, loin d'admettre le merveilleux, le repoussent, ce sont les plus nombreux, ne reconnaissant ni âme universelle intelligente, ni atomes spirituels, ce qui ressemblerait trop aux esprits. D'après ceux-ci, l'homme seul est intelligent et libre, Dieu ne l'est pas. Ils nient la création; le monde est incréé; ils nient la révélation, il n'y en a pas d'autre que la raison : dans l'homme se manifeste l'*absolu,* le dieu des panthéistes. La conséquence de ce système qui divinise l'homme, c'est de rendre nos erreurs mêmes légitimes et saintes, c'est d'exciter aux progrès matériels, de convier aux jouissances grossières sur la terre, seul Élysée des panthéistes; d'ouvrir la porte aux passions et d'engendrer l'anarchie. — Qui donc oserait se plaindre? c'est le progrès. Dieu ne se manifestant que dans l'homme, par le progrès on arrivera à une perfection divine; mais, pour y parvenir, rien ne doit porter obstacle à sa liberté : laissez-le faire, il marche dans ce progrès, et, après une longue série de siècles et d'erreurs funestes, Dieu aura obtenu son entier développement dans l'humanité. Il reste sans doute beaucoup à faire à celle-ci, mais voyant ce qu'elle a fait, devinez ce qu'elle fera. — Dieu se réduisait d'abord au minéral, puis au végétal, puis aux brutes, puis il devint homme; il fut adoré sous toutes ces formes. Le christianisme arrive au culte de l'*absolu;* Dieu unique, universalité dans l'unité, Jésus avait introduit la foi, nous savons ce qu'elle commande; mais le progrès est venu substituer la raison à la foi, et nie maintenant la création, la révélation, le surnaturel et le surhumain; voyez, quel progrès!

Si l'unité substantielle nie la distinction des êtres, la raison dit pourtant aussi à l'homme qu'il est lui et non un autre; qu'il ne saurait trouver en lui avec ses vices l'être *infini*, *universel*. — Serait-ce un préjugé? L'homme sent instinctivement qu'il n'est pas un dieu partiel; mais il commence par s'étourdir, et finit par se complaire dans cet inqualifiable système[1], qui lui permet de nier la vertu et un Dieu rémunérateur et vengeur. Ce Dieu dans l'humanité est immortel dans le genre; chacun vit alors dans sa descendance et se réjouit en pensant que le progrès indéfini achèvera le développement de sa Divinité, la seule qui existe, la seule qui soit possible.

La théorie qui attribue les phénomènes actuels aux anges, à des esprits ou aux âmes des morts, est moins déraisonnable, on en convient, que les systèmes panthéistes, quoique aussi fausse et non moins funeste dans ses conséquences; ceux qui l'adoptent, ayant vu qu'il ne s'agissait ni de mouvements mécaniques, ni de fluide, ni de vibrations, ni des absurdités des divers panthéismes, se sont, dit-on, convertis. — Entendons-nous bien, ils se *sont convertis* à ces doctrines païennes qui admettaient les évocations des âmes et des esprits bons et mauvais; s'ils sont plus près de la vérité que les premiers, il faut bien le leur dire, ils se trompent en prenant pour des anges ou des âmes de défunts les esprits d'erreur, dont l'Écriture a dit qu'ils tournent sans cesse autour de nous pour nous dévorer : *Quærens quem devoret*.

A quoi bon entasser tant d'arguments quand le

1. On a vu, il y a quelques années, nombre d'hommes tout fiers d'être un trente-cinq millionième de *royauté*. On peut s'enorgueillir davantage d'être une fraction de la *divinité*. — C'est le même orgueil qui inspire ces misérables et stupides idées.

simple bon sens montrerait aux nécromants, s'ils n'étaient si aveugles, que tous les échafaudages de leur prétendue science s'écroulent. Ils se prétendent catholiques et se croient en commerce avec les anges, les âmes des saints et des personnages les plus éminents des temps anciens et modernes. Qui leur a révélé que toutes ces âmes s'empresseraient d'accourir pour faire tourner un guéridon et mouvoir une planchette?— « Ce sont ces substances spirituelles, disent-ils, qui ne les tromperaient pas. » Ces mêmes expérimentateurs nécromants reconnaissent cependant, comme leurs maîtres les néoplatoniciens, « que de mauvais esprits arrivent et prennent la place des bons qu'ils contrefont à s'y méprendre; mais comme l'expérience, ajoutent-ils, sait les discerner, on les chasse. »

Comment savez-vous, demanderons-nous, s'ils sont partis? S'ils ont su vous tromper en usurpant des noms vénérables, ne le pourraient-ils encore en feignant de s'en aller?

Comment notre siècle, si fier de sa science, peut-il être d'une ignorance si grossière sur un sujet connu autrefois même du vulgaire et approfondi par tant de savants célèbres? La raison, étouffée par l'orgueil du siècle, permettrait aujourd'hui moins que jamais de faire un discernement, lequel exigeait, chez ceux qui se livraient à cette étude, des connaissances spéciales qui manquent complétement aux spiritistes et à tous les nécromants de nos jours. Si leur aveuglement n'était pas extrême, ils sentiraient que les âmes d'un parent, d'un ami, d'un bienheureux ou d'un damné ne peuvent ni ne veulent obéir à leur appel pour des niaiseries, et que les conseils utiles pour ce monde, ceux même qui semblent salutaires pour l'autre, ne

peuvent être joints à des révélations[1] qui nient l'enfer, l'existence des démons et renversent les croyances les plus sacrées, basées sur des prodiges sublimes et éclatants; que l'impossibilité enfin qu'ils émanent d'une bonne source se prouve par diverses raisons que l'on sent et qu'on ne peut toutes expliquer ici. Ces révélations d'ailleurs étant souvent un tissu de contradictions et de mensonges, ne peuvent appartenir d'abord ni aux âmes bienheureuses, ni à celles qui expient; quant aux âmes des damnés, retenues en enfer, elles ne sauraient revenir parmi nous.

« Nous reconnaissons, dit-on, ces âmes à leur figure, à leurs mœurs, à leur style, à leur écriture. Les bonnes se distinguent par leur orthodoxie, leurs bons conseils. »

1. On conçoit que nos prétendus esprits forts rejettent nos dogmes, puisqu'ils en nient les bases; pour leur courte vue tout est prestige d'un côté, incrédulité de l'autre : ils voient bien ce qui répugne à leur raison, ils ne voient pas quelles absurdités elle serait forcée de dévorer en suivant cette voie jusqu'à ses dernières limites. — Pour les spiritistes qui savent maintenant, à n'en pouvoir plus douter, qu'il existe un monde autre que celui qui se révèle aux sens, on ne comprend pas qu'ils préfèrent la doctrine des esprits qui animent les tables à des révélations dont la divinité est prouvée par une longue suite de prophéties et de miracles de premier ordre, qui, dans tous les siècles, ont opéré la conviction chez les esprits les plus élevés. Faudrait-il admettre que les révélations obtenues par les spiritistes sont les véritables? Celles du christianisme alors sont fausses, et la conclusion serait que ces dernières émanent des malins esprits, tandis que celles qu'ils obtiennent émanent d'une source divine. Qu'ils veuillent bien, après une étude préliminaire qui en vaut la peine, faire la comparaison, et on leur demandera ensuite de nous dire, la main sur la conscience, s'ils oseront encore persister dans leur sentiment. — Naguère esprits forts eux-mêmes, et la plupart chrétiens de nom seulement, ils n'ont connu le monde invisible que par le langage des tables ou des crayons; le christianisme, ils peuvent l'avouer sans honte, leur était inconnu, mais il exige une étude sérieuse durant de longues années, quand on refuse de s'en rapporter à ceux qui l'ont faite.

— Nous nions cette orthodoxie. Leur doctrine est mélangée de propositions hérétiques que vous ne savez pas reconnaître ou dont vous ne tenez nul compte; en serait-il autrement, vos évocations sont des pratiques païennes, partout condamnées. Le fait seul étant un crime, que penser de l'esprit qui les recommande, surtout quand il veut transformer une religion dont il est dit : « Lors même qu'un ange descendrait du ciel avec un autre Évangile, il ne faudrait pas l'écouter. » — « Le diable, répond-on, viendrait-il prêcher la morale, voudrait-il nous convertir? »

Il voit infiniment plus loin que vous; ainsi transformé, il en a trompé de plus habiles : les théologiens éclairés ne l'ignorent pas. — « Oui, dit-on encore. Aussi les docteurs d'Avila rejetaient les révélations de sainte Thérèse, qui furent ensuite reconnues divines. Pourquoi n'en serait-il pas de même des nôtres? »

La conduite de ces théologiens prouve avec quelle prudence il faut procéder en pareil cas. Ils avaient de nombreux exemples propres à leur inspirer la défiance : les montanistes, l'abbesse de Cordoue et d'autres. Sainte Thérèse d'ailleurs n'eut point ces révélations en faisant tourner des tables; elles furent le résultat d'une vie de prières et de mortifications.

On est contristé de voir quelques prêtres partager l'erreur des évocateurs laïques, et penser que les âmes peuvent répondre dans nos tables, parce que la pythonisse d'Endor a pu évoquer Samuel, parce que Onias et Jérémie ont apparu en songe à Judas Machabée, et Moïse et Élie aux apôtres, dans l'état de veille [1]. — Comment n'ont-ils point vu que les pratiques si con-

1. Voir la brochure de M. l'abbé Almignana, docteur en droit canon, sur le *Somnambulisme*, etc., p. 28 et suiv.

damnées de la nécromancie n'ont pu contraindre Samuel d'apparaître; que le démon ici comme ailleurs, par permission divine, s'est substitué au prophète pour révéler au roi criminel sa fin funeste; que l'on ne doit pas comparer les tourneurs de table à Judas Machabée ni aux apôtres; que ces saintes révélations n'ont aucune identité avec celles de MM. Cahagnet, Allan Kardec et autres. D'ailleurs, lorsque l'on considère l'énorme distance qui sépare ces expérimentateurs des saints personnages auxquels Dieu a fait des révélations, on est mieux convaincu encore que l'agent révélateur des premiers diffère de celui des derniers autant que les ténèbres diffèrent de la lumière.

Parmi ceux qui provoquent maintenant des révélations au moyen de pratiques condamnables, les uns sont d'honnêtes gens selon le monde; mais la plupart sceptiques, incrédules ou même impies, adonnés aux jouissances grossières, indifférents enfin à l'égard de la religion ou très-hostiles. Le bon sens peut-il admettre que Dieu, oublié, méconnu, méprisé, blasphémé, fasse descendre les âmes du ciel, ou les tire du purgatoire ou de l'enfer, pour faire aux tourneurs de tables des révélations religieuses ou profanes, entremêlées de propos grossiers, cyniques ou impies.

« Les mauvais esprits, dit-on, sont chassés par les bons. » — N'est-il pas plus rationnel de penser que ceux-ci ne sont point venus? Quoi de plus absurde de supposer chez les nécromants ce pouvoir d'expulser les mauvais esprits, si ce n'est de croire avec M. de Caudemberg, que ces derniers pourraient forcer les bons à mentir comme eux. — Que ceux qui, comme lui, se disent convertis par des esprits consultent les savants traités sur la matière, composés par Gerson, par le cardinal Bona, par Schram, par Thyrée, etc., où

la connaissance des faits se joint à la solidité du raisonnement qui les explique; ils sauront discerner les esprits par les qualités mêmes de ceux qui communiquent avec eux.

On verra, dans le cardinal Bona, qu'il faut examiner si ceux qui obtiennent ces révélations ne sont pas eux-mêmes (à leur insu) livrés au démon, comme tant de gens qui le nient; s'assurer s'ils sont adorateurs du vrai Dieu et non hérétiques; examiner leurs vie et mœurs, s'ils ne sont ni orgueilleux ni voluptueux, s'ils vivent de la vie contemplative, si leurs révélations sont conformes à la foi, etc. — L'orthodoxie, la sainteté même, ne sont pas toujours un garant suffisant de la bonne source de ces révélations [1].

Ce conseil ne s'adresse qu'aux nécromants qui se croient et veulent rester dans l'orthodoxie chrétienne. Quant aux rationalistes qui ont senti l'absurdité des opinions panthéistes, qu'ils veuillent un instant réfléchir si Dieu, tel que le conçoit le traité de théologie le plus élémentaire, Dieu qui communique si rarement et si difficilement avec les âmes pieuses, peut devenir si prodigue de ses faveurs avec des gens indifférents en religion ou des athées! Ceux-ci et d'autres répondront peut-être « que Dieu se révèle à qui bon lui semble et qu'il ne fait pas ces distinctions. Nous ne croyons pas, diront-ils, aux dogmes chrétiens, et nous avons beaucoup plus de confiance aux révélations des esprits, parce qu'elles sont infiniment plus sensées. Elles nient l'éternité des peines, elles enseignent des principes très-philosophiques. Il s'agit d'une manifestation qui va changer la face du monde. »

Quoi! Dieu pour se révéler aurait fait choix des prati-

1. V. Thyrée, *Des apparitions*, l. II, c. IV.

ques les plus ridicules, il se serait mis en communication avec le premier venu, fût-il impie et pervers, puis il donnera aux uns des enseignements en contradiction avec ceux dictés à d'autres ! — C'est absurde. — Allan Kardec, il est vrai, assure « que ces contradictions sont plus apparentes que réelles. » — Mais on peut remarquer que presque toutes portent sur plusieurs points capitaux ; ce en quoi les communications se ressemblent, c'est que toutes tendent plus ou moins à renverser les dogmes établis. L'agent, sans doute, y a mis une grande circonspection, il n'a voulu heurter personne. A quelques hommes religieux il s'est montré assez orthodoxe ; auprès des ecclésiastiques, il s'est dit le diable, et ses paroles ont été fort obscènes ; d'autres ont été confirmés dans leur foi au dieu Nature, etc., que peut-on décider ? Allan Kardec laisse entendre qu'une tendance sympathique entre les expérimentateurs et les mauvais esprits a fait venir ceux-ci ; et cependant des ecclésiastiques qui sont des types de pureté, de décence et de gravité, n'ont entendu que des réponses sottes, grossières ou oiseuses ; comment expliquer cela ? Le dieu des tourneurs de tables ayant en horreur les prêtres chrétiens aurait-il envoyé des esprits malins pour les persifler ? d'autre part, des hommes graves, des âmes honnêtes qui ont voulu examiner sérieusement, ont reçu les mêmes réponses ; les esprits de nos mécréants auraient-ils plus de sympathie pour les gens irréligieux et d'une moralité problématique que pour les honnêtes gens ?

Si les révélations émanent de Dieu par de bons esprits, elles sont nécessairement l'expression de la vérité, qui est toujours la même. S'il en était autrement, comment pourrait-on rédiger un code sacré de ces révélations ? Qui aurait le droit entre toutes de

faire un choix? Faut-il attendre, avec M. Morin, que tant d'idées disparates se soient fondues, assembler les *médiums* les mieux pénétrés, les réunir par *contrastes*, en former un aréopage qui recevrait de Dieu une dernière révélation qui serait la vérité? Que deviendront les principes du spiritisme d'Allan Kardec qui a reçu mission de les écrire et de les propager? — A-t-on vu telle divergence dans les dogmes enseignés par les apôtres? on ne la trouve que dans les diverses sectes qui s'en sont écartées, et on sait d'où viennent les hérésies.

On remarque cette divergence dans les deux principales sectes le *spiritualisme* et le *spiritisme*, toutes deux reçoivent les révélations des esprits et sont en opposition en naissant. L'une d'elles est donc nécessairement trompée par des esprits fourbes. Laquelle est ainsi jouée? — Allan Kardec prétend savoir discerner merveilleusement les esprits; il donne des règles et assure que dans leurs réunions sérieuses il ne se présente que des esprits bons et sérieux. — M. Piérart, spiritualiste, antagoniste du spiritisme, dit que la doctrine des réincarnations de celui-ci est grossière, irrationnelle, matérialiste au dernier point, etc., comment alors peut-on l'attribuer à des esprits bons et sérieux? — Quel est donc, dans ces deux sectes, celle qui mérite notre confiance? Allan Kardec en mérite infiniment; c'est, si j'ose le dire, le Moïse du spiritisme, chargé d'une mission et sachant discerner les esprits. — Sans doute, mais n'oublions pas que M. Piérart est le pontife du spiritualisme : tandis que les spiritistes recourent encore à la planchette armée de son crayon, les spiritualistes ont obtenu *l'écriture directe* comme nous le verrons bientôt. Le spiritualisme enfin, le père du spiritisme, fils peu respectueux, est né en Amérique et

ses prodiges sont des plus frappants. Le sol tremble, c'est comme autrefois sur le Sinaï ; le tonnerre gronde et les éclairs éblouissent. Voilà l'église Piérart, et l'église Allan Kardec ; ils appellent des adeptes, qui ne s'entendent pas ou ne s'entendent, d'après leurs propres aveux, que pour une *rénovation*.

William Howitt, spiritualiste anglais, a fait, dit M. Piérart, un article *excellent* inséré dans le *Spiritual Magazine*. — Dans cet article *excellent*, M. Howitt dit « qu'on voit à peine deux spiritualistes communiquant avec les esprits, montrer la même opinion ; chacun a sa théorie et soutient énergiquement les idées qu'il adopte ; » il les passe en revue ; nous ne le suivrons pas dans son exposé. A la vérité M. Howitt remarque que le christianisme a été troublé aussi par la naissance de plusieurs sectes. (V. *Rev. spiritualiste*, 1864, p. 112.)

C'est malheureusement vrai; le christianisme est sorti pur de la bouche de son divin fondateur, et disons-le de suite, il est resté pur ; mais les hérésies surgirent, on en connaît l'agent, elles se multiplièrent par milliers, précisément parce que cet agent ne veut que désordre et discorde. Le christianisme orthodoxe n'a jamais varié, resté constamment le même sous son chef suprême, il enseigne la même morale, la même doctrine. Le fauteur des hérésies qui ne dort pas, inspire aujourd'hui des hommes qui n'étaient chrétiens que de nom (ils ne le diraient pas que nous le devinerions). Il les aveugle par les prodiges burlesques qu'il sait opérer. Hier encore impies et sceptiques, ils se prétendent aujourd'hui les vrais disciples du Christ, avec la mission de rétablir sa religion, Jésus depuis nombre de siècles n'étant plus dans le catholicisme.

On ne concevrait jamais un tel degré d'impudence, d'aveuglement et d'ignorance dans des hommes sé-

rieux et instruits, si l'esprit qui inspire ces énormités n'était connu. Nous avons la parole du Maître qui a dit qu'il serait avec nous jusqu'à la fin. S'il était possible d'en douter, une preuve surabondante, c'est la continuation des miracles de premier ordre exclusivement dans l'Église catholique. — On peut voir dans les cultes faux, des meubles s'agiter, entendre frapper des coups, sentir même comme autrefois dans les mystères païens le sol trembler, c'est dans le catholicisme seul que l'on voit des miracles dignes de la Divinité.

Toutes ces raisons et mille autres démontrent que les prodiges de notre temps n'ont pas une bonne source, ni Dieu, ni les anges, ne mentent, l'inspiration vient d'ailleurs, et s'il était était permis à de bonnes âmes de communiquer avec nous, ce ne serait pas pour aider à détruire une religion dont les pratiques leur ont mérité le ciel. Il faut donc en conclure que ces esprits sont tous mauvais.

Les démons sont-ils les agents des prodiges de nos jours?

Ce qui vient d'être dit préjuge la question ; si un fait ne peut dériver que de quatre causes, dès qu'il est reconnu que trois d'entre elles lui sont étrangères, il est nécessairement produit par la quatrième.

Résumons quelques-uns des motifs qui font attribuer ces prodiges aux démons ; les uns s'adressent plus spécialement aux hommes de foi, les autres à tous ceux qui savent réfléchir.

Ces manifestations ont pour objet de renverser nos institutions religieuses, politiques et sociales, pour en établir de nouvelles annoncées depuis longtemps. La religion universelle qu'elles proclament est une sorte de christianisme que la raison a purgé de ses dogmes,

un *néochristianisme*, qui sauf quelques modifications, ressemble beaucoup au néoplatonisme. Jésus n'est qu'un philosophe; plus de miracles divins, plus de prodiges diaboliques. Tous sont l'œuvre de la nature, ou des âmes. Le ciel est l'immensité où l'on goûte des plaisirs tout sensuels; plus de purgatoire ni d'enfer, mais la métempsycose ou bien des transmigrations d'âmes dans les astres, ce qui ne s'oppose ni à ce qu'elles fassent tourner nos guéridons, ni à ce qu'elles prennent gîte dans nos organes. — Dans ces révélations contradictoires qui sont au fond la destruction du christianisme, les esprits procèdent avec beaucoup d'habileté, car ils proportionnent leurs enseignements au degré de foi de leurs disciples qu'ils craignent évidemment d'effaroucher. Ces raisons avec d'autres ont révélé aux spiritualistes catholiques l'intervention de Satan; plusieurs ont pensé que l'hérésie de la fin des temps est proche; rien ne s'opposant à l'arrivée de l'Antechrist que divers signes semblent annoncer. Cette nouvelle ère prédite par les esprits, où l'homme divinisé fera des prodiges tout naturels, est pour ces chrétiens orthodoxes l'époque de la *désolation*; cette résurrection de la magie des temps antiques devenue au pouvoir de tous, les épouvante et leur montre le grand déchaînement de Satan, dont l'événement actuel semblerait n'être que le précurseur. Les moyens qu'ils indiquent de différer sa venue, seraient d'abord la prière, puis le retour à la saine doctrine; au lieu d'une instruction philosophique à la jeunesse qui fait souvent des incrédules et des séditieux, l'instruction religieuse qui formerait de vrais chrétiens et de bons citoyens. Le moyen enfin de prévenir les maux que causerait le démon, c'est de le dévoiler. Tout homme sensé, disent-ils, doit reconnaître dans l'événement de nos jours, l'œuvre

d'une intelligence diabolique, de celui qu'on a vu dans tous les temps s'efforcer de tromper les hommes.

Depuis le néoplatonisme, où Satan voulut ressaisir le monde, ses manifestations n'ont jamais menacé de devenir aussi générales, car jamais l'aveuglement ne fut aussi profond. Quand la magie infestait le monde, ceux qui s'y livraient n'ignoraient pas que le démon en était l'agent. Aujourd'hui qu'il est parvenu à se faire nier, qu'on attribue ses prodiges aux âmes des morts, à la nature humaine qui se fait Dieu, l'erreur a atteint ses dernières limites. Les hérétiques, les illuminés n'avaient trouvé que quelques milliers d'adeptes, mais le magnétisme paraît; il a ses chaires chez nos voisins et ses cercles chez nous; ses prodiges, longtemps repoussés par le vulgaire, maintenant mieux connus, ont fait accepter ceux des tables. Des savants, des esprits forts, étant enfin convaincus, ont abjuré leur scepticisme de la veille et dit avec une sorte de stupéfaction : « Nous avions attribué jusqu'ici l'établissement des religions à l'imposture; plus de doute, toutes sont dues à des prodiges analogues à ceux que nous voyons. » — Mais alors la religion des tables obtient la préférence, comme étant plus conforme à l'esprit philosophique, plus en rapport avec les penchants de l'humanité. Sans nul doute les masses l'adopteront. Elles ne verront pas, dans leur aveuglement, les contradictions de Satan, son langage obscène et trivial, ses aveux forcés quand il déclare qu'il est le démon. Avec leur sensualité, elles ne trouveront pas que son paradis est trop sensuel, que sa doctrine est antichrétienne, et que ses révélations mensongères sont la source de mille discordes. Les obsessions qui ont suivi ces pratiques, l'état convulsif des *médiums* ne les frapperont point. La pensée qu'un impie ou un scélérat ne

peut évoquer un ange ou l'âme d'un saint ne leur viendra pas; et pourtant ces révélations auraient-elles parfois la sublimité qu'on leur accorde, tout homme clairvoyant et sensé ne saurait hésiter à déclarer que l'oracle des tables est un être méchant, ennemi de l'homme. N'est-il pas vrai qu'après de longs refus, quand cet agent caché s'est décidé à se manifester, et qu'on lui a demandé son nom ou dit de faire son portrait, n'est-il pas vrai qu'il s'est nommé Satan, et que sous les doigts de ceux mêmes qui nient l'existence du diable, la planchette armée d'un crayon a souvent tracé un profil très significatif; et cependant la plupart des expérimentateurs sont restés aveugles : les masses ne le seront pas moins.

Ah ! pourquoi se refuser à des preuves si manifestes? poursuivent les orthodoxes. Pourquoi ne croyez-vous pas le démon quand Dieu le force de les donner? Vous niez Satan; permettez-nous de vous démontrer que l'ancienne doctrine qui enseigne l'existence des démons, loin de révolter la raison, est la seule qui soit rationnelle. Pourquoi donc recourir à des explications absurdes, quand tous les peuples et tous les siècles en fournissent une fort satisfaisante? Il vous en coûte donc bien de dire, d'après l'Église, avec M. Des Mousseaux : « Fort au-dessus de moi, fort au-dessous de Dieu, s'échelonnent des intelligences auxquelles il est donné d'agir invisiblement sur notre esprit et quelquefois visiblement sur les corps. »

« Dieu n'a-t-il pu créer des êtres spirituels dont nos yeux fussent inhabiles à percevoir la substance? Du haut de sa raison, l'homme peut-il dire à Dieu : Entre toi et moi, rien ne sera; nul échelon intermédiaire ne jalonnera la distance! Ce présomptueux langage, continue M. Des Mousseaux, serait bien celui de la

démence. — Ou bien la raison, adoptant ces êtres, aurait-elle bonne grâce à leur dire : Vous êtes ce que je ne suis point, votre nature est supérieure à la mienne ; cela est clair. Vous savez donc ce que je ne sais point, ce que je ne puis faire, vous le pouvez ; donc, en vertu de mon ignorance profonde sur votre essence, je déclare que tel acte, inintelligible sans votre action, et bien attesté, est complétement impossible. Oh! déraison ! s'écrie cet auteur estimable. Mais la raison, froissée dans son orgueil, nie le surnaturel, le traite d'absurde en levant les épaules et tournant le dos. »

« Les actes surnaturels ne sont-ils point tout uniment les actes naturels à des êtres supérieurs à notre nature? Que la nôtre puisse se montrer supérieure à elle-même, produire au delà de ses forces, voilà l'absurde! mais qu'une nature supérieure opère ce qui nous devient impossible, n'est-ce pas rationnel et fort naturel? Le surnaturel ne peut être tenu pour philosophiquement impossible que par la classe des gens bornés, par les myopes. L'univers entier alors c'est l'homme, qui par conséquent devient Dieu. » (V. *Mœurs et pratiques des démons*, p. 356-359.) M. Des Mousseaux, après avoir démontré l'existence des esprits, prouve ensuite que ceux qui agissent dans les tables sont des démons.

Nous avons vu plus haut que telle est aussi la conviction de M. Bénézet. Cet écrivain sérieux se demande « pourquoi, en continuant les expériences, les réponses deviennent plus précises, plus exactes? — Parce que si le démon se manifestait dès le commencement, on le reconnaîtrait et on cesserait immédiatement tout commerce avec lui. C'est par le doute qu'il provoque la curiosité, et qu'il s'insinue doucement.

Quel est son but? C'est de séduire, d'entraîner dans l'erreur. » (V. *Des tables tourn.*, p. 59-60.)

M. de Mirville, dans son remarquable ouvrage, *Des esprits et de leurs manifestations fluidiques,* après avoir prouvé l'intervention des esprits malins dans les anciens prodiges, dont il montre l'analogie avec ceux des tables, répond aux gens qui traiteraient ces derniers d'enfantillage, « qu'en effet les choses semblent futiles et méprisables, quelquefois même grotesques : mais qui vous a jamais dit, ajoute-t-il, que dans la grande armée du grand principe du désordre, il ne se trouve pas des légions de tous les ordres? Soyez-en bien certains, ces satellites obscurs de la grande armée du mal, ne sont pas les moindres forces du terrible souverain. On a pu se convaincre qu'il y a plus d'un arrière-plan à toutes ces *badineries.* Voyez donc l'Amérique! Aux vibrations galvaniques ont succédé les sermons, puis les doctrines, puis les sociétes mystiques, puis les clubs par centaines, puis un socialisme effréné, puis une attaque vigoureuse contre toutes les lois religieuses et politiques; et bien que chez nous il ne s'agisse aujourd'hui que de promenades de guéridons et de chapeaux, qui sait si dans peu d'années nous ne contemplerons pas les débris, résultat de leur passage? » (V. t. 1er, p. 456-457.)

Ainsi s'expriment des hommes qui unissent une haute intelligence aux croyances religieuses.

En effet, si nous ne contemplons pas encore ces débris, nous voyons qu'une partie da la prédiction de M. de Mirville s'est accomplie, car on a donné des doctrines. Ces puérilités ont donc réellement un côté très-sérieux. Peut-on s'étonner alors qu'un grand nombre de catholiques se soient émus : évêques, prêtres, le souverain pontife lui-même, et avec eux des philo-

sophes, des médecins, des savants; tous ont signalé le démon comme auteur de ces phénomènes, lesquels, s'ils ne servent plus à l'amusement des salons, occupent aujourd'hui trop sérieusement ceux qui ont poussé ces pratiques à leurs dernières limites.

M. le docteur Coze, doyen de la Faculté de médecine de Strasbourg, écrivait à M. de Mirville, « qu'après avoir examiné lui-même quelques phénomènes du magnétisme et des tables, il était arrivé à des conclusions à peu près semblables aux siennes. » M. de Saulcy a fait aussi lui-même des expériences, et l'illustre savant dit en se résumant « qu'il croit à l'intervention d'une intelligence différente de la nôtre, que mettent en jeu des moyens presque ridicules. Il signale le danger de se livrer à ces pratiques. » M. le comte de Tristan, qui avait cru longtemps au fluide, avoue « que s'il y a un *fluide,* il facilite l'intervention des mauvais esprits. » Aux noms de ces laïques ajoutons ceux que nous avons cités déjà, de MM. Bautain, vicaire général de Paris; Chevojon, vicaire à Saint-Roch; Gay, chanoine de Tulle, etc. Rappelons-nous la lettre-circulaire de Mgr l'évêque du Mans; le livre de M. l'abbé Thiboudet sur les esprits.

Dans cet ouvrage, dont on ne peut rien citer ici, M. Thiboudet rappelle « que les gentils, par des évocations, appelaient les esprits malins dans des statues, dans un morceau de bois, se mettaient en communication avec eux, et en recevaient des réponses. Ces esprits s'emparaient aussi des personnes pour rendre leurs oracles, et cet envahissement, comme chez les *médiums*, était signalé par un frisson, de la fureur, par des convulsions, une agitation involontaire. » (V. *Des esprits,* p. 272, 277.)

Tous les auteurs orthodoxes d'ouvrages, de bro-

chures ou de lettres sur le sujet des tables, y voient le démon et prouvent que lui seul est l'auteur de ces prodiges; depuis les plus puérils en apparence, jusqu'aux plus sérieux, tous ont les caractères diaboliques [1].

Telles sont les raisons qui ont déterminé une foule de personnes à ne plus s'occuper des tables et des crayons, et à ne plus évoquer les prétendus défunts.

Progrès de la superstition spirite.

Cependant, malgré toutes les raisons de s'abstenir, exposées dans cette polémique, la superstition spirite continue; elle a ses journaux et ses revues. Les nécromants évoquent les âmes, et celles d'Abraham, de David, de Bossuet, de Fénelon, de Socrate et de Swédenborg; celles de Cartouche et de Mandrin; celles des saints comme celles des scélérats accourent à leur appel. Grand nombre d'esprits forts, qui n'ont rien vu, continuent de nier ou de plaisanter, mais les évocateurs n'en tiennent aucun compte et méprisent leurs sarcasmes.

« Les adversaires du spiritisme ont d'abord employé contre lui l'arme du ridicule, dit Allan Kardec, et ils ont taxé, sans façon, de folie tous ses partisans. Cette arme, non-seulement s'émousse, mais elle commence à devenir ridicule elle-même, tant s'augmente le nombre de ces prétendus fous dans tous les pays, et parce qu'il faudrait envoyer aux Petites-Maisons les

1. Le père Ventura, l'un des grands théologiens de notre temps, a félicité tous les auteurs d'ouvrages spiritualistes, et particulièrement MM. de Mirville, l'abbé Leriche, Des Mousseaux, etc. Dans une lettre écrite à ce dernier au sujet de son livre (*Magie au dix-neuvième siècle*, 1861), il disait : « Magie, mesmérisme, magnétisme, somnambulisme, spiritisme, hypnotisme ne sont que satanisme. »

hommes les plus éminents par leur savoir et leur position sociale. »

« Au lieu de mourir, le spiritisme se propage avec une incroyable rapidité; les adeptes se multiplient sur tous les points du globe, à tel point que, si cela continue, bientôt, poursuit-il, il y aura plus de fous que de gens sensés. » (V. *Instr. pratique sur les manifestat. spirites*, p. 141.)

M. le pasteur Coquerel.

Rien ne favoriserait davantage la superstition spirite que de l'envisager du point de vue où se plaçait, le 12 février 1854, M. le pasteur Coquerel dans un sermon à son auditoire protestant, et dont voici la substance. « Nous croyons, disait-il, à la révélation, aux prophéties et aux miracles consignés dans l'Écriture, jusqu'à la mort du Sauveur. Depuis, nous cessons d'y croire, nous soutenons que nul homme ne peut prédire, etc. Nous croyons aux anges et aux démons; mais il est dit que, depuis le Christ, Satan a été jeté hors de ce monde; il ne peut donc être renfermé dans un meuble et se mêler aux actes humains[1]. Dans les

1. Quelle masse de faits prouvent le contraire! — Des témoignages émanés dans tous les pays des hommes les plus recommandables sous tous les rapports, viendraient soutenir, avec l'illustre Gorres, à M. le pasteur Coquerel, que l'intervention de Satan continue, que les possessions, par exemple, n'ont jamais cessé. — Le célèbre théologien Mosheim, au siècle dernier, réfuta Bekker, qui pensait comme M. Coquerel pense aujourd'hui. Ce même Bekker avait été déposé par son consistoire pour cette hérésie. Le protestantisme, il est vrai, n'était pas encore tombé dans un rationalisme déiste, très-voisin du panthéisme, comme il l'est aujourd'hui. — Les ministres protestants, dans l'Union américaine, jugent autrement que M. Coquerel; mais ont-ils mieux vu? M. Coquerel attend-il ici les mêmes prodiges pour décider différemment?

faits où la crédulité prétend qu'il intervient, l'absurde et l'odieux se touchent. »

« Cependant l'épiscopat presque tout entier de l'Église rivale prémunit son troupeau contre ces faits, paraissant les attribuer au démon. Pourquoi cela? — Parce que cette Église se dit infaillible. Son infaillibilité la condamne à y croire, par la raison qu'au moyen âge on y a cru; elle ne peut se dispenser d'accepter l'héritage de ce temps de profonde ignorance[1]. — Pour nous, qui avons la gloire d'être protestants, nous plaçons le principe du progrès dans le christianisme, et nous refusons de croire à ces odieuses absurdités. » (V. *Mœurs et pratiques des démons*, p. 396-397.)

Que M. Coquerel rejette le témoignage de plusieurs milliers de témoins, ce défaut de logique étonne peu; c'est une des aberrations des rationalistes et du siècle de progrès; mais qu'il rejette la doctrine de saint Paul et des disciples immédiats du Christ, et des personnages éminents qui ont vécu plusieurs siècles avant, pendant et après le moyen âge, c'est ce qui doit vivement nous surprendre. Si M. Coquerel nie purement et simplement les prodiges diaboliques, pour M. de Gasparin il ne s'agit pas d'un fantôme, et, comme on le répète, le clergé protestant d'Amérique a vu dans ces manifestations l'œuvre du démon.

1. Ailleurs on répondra à M. Coquerel sur la question d'infaillibilité de l'Église, qui veut, selon lui, accepter aujourd'hui les absurdités auxquelles elle a cru au moyen âge.

CHAPITRE VI

Tous les protestants sont loin de traiter la question aussi légèrement que M. Coquerel ; M. de Gasparin, qui la trouve sérieuse, repousse la doctrine catholique. — Ses dangereux arguments suivis de leur réfutation.

Tous les protestants sont loin de traiter la question aussi légèrement que M. Coquerel; M. de Gasparin, qui la trouve sérieuse, repousse la doctrine catholique.

M. de Gasparin, ce savant protestant, s'est mis si intrépidement à l'œuvre pour rejeter la doctrine catholique, qu'on croit devoir lui répondre encore. « Son but, dit-il, est de prendre son adversaire corps à corps, de lui arracher toutes ses armes jusqu'à la dernière; il ne faut pas laisser un seul argument au spiritualisme, pas même un prétexte. » (V. *Des tables tourn.*, t. II, p. 519.) Pour attaquer la doctrine catholique sur les faits surnaturels et surhumains, M. de Gasparin a entassé dans près de douze cents pages ses raisonnements réfutés d'avance, on l'espère, dans les six volumes de cet ouvrage. Peut-on se borner à y renvoyer le lecteur? Faut-il, pour lui rappeler ce qui a pu être oublié, discuter article par article les deux gros volumes de M. de Gasparin? Il en faudrait composer deux autres au moins pour lui répondre; aurait-on ce courage? Le lecteur lui-même n'aurait pas celui de les lire. — Cependant, on ne saurait complétement se taire : on prendra un parti moyen; ce sera, en négli-

geant de fastidieux détails, de réfuter brièvement en substance les principaux arguments de l'auteur; ce sera un résumé fort succinct, fort incomplet de cette longue discussion.

Dangereux arguments de M. de Gasparin, suivis de leur réfutation.

M. de Gasparin s'effraie de la manière dont on repousse les phénomènes actuels; on s'indigne, on lève les épaules; ce n'est pas répondre, dit-il. Les uns n'ont rien vu ni voulu voir, ni même voulu lire; ceux-ci nient et sont dans l'erreur; d'autres croient aux esprits et y sont davantage; ils ressuscitent la démonologie, « ceci est très-sérieux, très-affligeant. » Voilà pourquoi il s'agit de livrer une attaque au surnaturel, et surtout au surnaturel apocryphe. (*Ibid.*, t. Ier, p. 227-235.)

Pour rendre raison des faits *dits surnaturels*, M. de Gasparin emploie quatre principes au moyen desquels il ne saurait exister rien d'extraordinaire qu'on ne puisse expliquer ou rejeter : — *Fraude, erreur du témoignage, hallucination, action fluidique.* — Ce qui échappe à l'hallucination et au fluide est de la fraude, ce qui ne peut s'attribuer à la fraude rentre dans l'erreur du témoignage, etc.

L'auteur affirme aussi que le surnaturel n'existe plus à partir des apôtres (*Ibid.*, p 246); si l'on a cru aux miracles et aux sorcelleries, il faut recourir, pour n'y plus croire, à ses quatre principes.

MM. de Mirville et Des Mousseaux trouvent *tout incontestable*. M. de Gasparin va prouver que les faits les mieux attestés sont faux, et pour preuve il cite la dent d'or, Marie Bucaille, le purgatoire de saint Patrice, le tombeau de Mahomet, la rémore, les épreuves

appuyées par « une *formidable* série de certificats, » etc. — Donc les plus beaux certificats, selon lui, ne signifient rien.

Un bon protestant comme M. de Gasparin, avant de nier tous les miracles, devait se rappeler que Jésus-Christ a dit que tous ceux qui auraient la foi pourraient en opérer; et s'il eut connu les preuves exigées par l'Église pour attester un miracle, lui qui s'indigne de n'être pas cru en parlant des prodiges de Valleyres, il eût vu que les miracles du catholicisme reposent sur des témoignages bien autrement inattaquables.

La dent d'or, le purgatoire de saint Patrice, Marie Bucaille, etc., etc., ne donnent aucun droit de suspecter les témoignages. De ce que l'on s'est trompé sur la nature d'un fait, il n'en faut pas conclure à sa négation. Tout ce qui a été dit ailleurs nous permet de faire ici une réponse aussi brève.

Relativement aux épreuves par le fer chaud et le surnagement sur l'eau, auxquelles M. de Gasparin paraît attacher plus d'importance parce que durant de longs siècles on y a vu des « miracles indubitables, et que cependant on a découvert l'innocence de ceux qui s'étaient brûlés et la culpabilité de ceux qui ont été épargnés; » ne voyant pas quelle explication donner ni quelle fraude on pouvait inventer, M. de Gasparin dit « que les témoignages sont faux. » — Quant au *surnagement,* des documents innombrables l'attestent aussi : mais si on lui demande comment l'expliquer? « Je ne l'explique pas, répond notre auteur, parce que je n'y crois pas, c'est encore un exemple du peu de crédit que mérite le témoignage. » D'après lui, « on n'a jamais surnagé, parce qu'on ne surnage plus. » Si vous n'êtes pas satisfait de cette logique, sachez que M. de Gaspa-

rin pense que les sorciers ne surnageaient pas, on *les noyait*.

Si ces divers prodiges sont faux, ils sont cependant si bien attestés, que l'on pourrait dire avec M. de Gasparin que tous les autres le sont aussi. Mais prétend-il que le feu brûlait constamment, ou qu'il ne brûlait pas, parce qu'on avait un *secret* pour neutraliser ses atteintes? La première proposition est insoutenable ; si le feu eût constamment brûlé, on n'eût jamais ordonné l'épreuve, ni on ne l'eût demandée. — Quant au *secret*, on y a précédemment répondu très-amplement. — De tout ceci, on ne saurait conclure au rejet du témoignage.

Quant aux épreuves par l'eau, des témoins innombrables attestent le prodige du surnagement; cependant M. de Gasparin n'y croit pas, malgré tant de procès-verbaux signés par une foule de personnes recommandables; qu'il ne s'irrite donc pas si on refuse de croire aujourd'hui « à un certificat signé de sa main, » car tous ces témoins avaient aussi la fierté de croire comme lui que l'on ne pouvait nier leurs attestations. Mais il y a plus ici qu'à Valleyres, les législateurs avaient établi les épreuves, les magistrats les ordonnaient. Si c'était une pure *noyade*, pourquoi les accusés demandaient-ils cette épreuve? Ils savaient mieux que M. de Gasparin si on noyait les prévenus. — Quelle cruauté d'ailleurs, quelle injustice de la part des juges de noyer un accusé dont le crime n'était pas prouvé! — Mais il en était autrement. Que M. de Gasparin consulte les anciens procès, il verra que l'exemple est mal choisi pour infirmer les témoignages. De ce que l'on n'y croit plus, est-ce un motif de décider que l'épreuve ne se fit jamais, comme les procès-verbaux l'attestent? Dans cinquante ans, en lisant les volumes

de M. de Gasparin, chacun dira qu'il n'a jamais fait mouvoir des tables sans les toucher; son témoignage en est-il aujourd'hui moins vrai?

« Mais l'incertitude du témoignage, dit-il, commence où le surnaturel se montre. » (*Ibid.*, p. 269-287.) — Nous lui ferons observer d'abord que les limites des lois naturelles sont peu connues, témoin les aérolithes, si longtemps niés et cependant si vrais, et son expérience du mouvement *sans contact*. — Où faut-il donc placer les limites du naturel, puisque les progrès de la science peuvent si souvent les reculer? Nous n'en conclurons qu'une chose : qu'il faut être très-circonspect quand il s'agit de nier un fait bien attesté.

Nous demanderons encore de quel droit il rejette le surnaturel lui-même, puisqu'il constitue la faculté d'un être supérieur dont notre raison ne saurait nier ni l'existence ni le pouvoir.

« Il y a des fraudes qui ont joué un grand rôle, poursuit M. de Gasparin, qui nous sont parvenues avec leurs certificats : fraudes intéressées, fraudes pieuses; puis les hallucinations, l'effet de la crainte. Qui peut distinguer dans les témoignages ce qui est supposé de ce qui est réel? etc. »

Pour examiner un sujet si complexe et faire les distinctions nécessaires, il faudrait entrer dans un développement qui nous devient impossible. Tous les arguments de M. de Gasparin ne prouvent rien contre une doctrine exposée amplement ailleurs.

« Les témoignages les plus clairs, prétend-il encore, méritent souvent peu de confiance. » (*Ibid.*, p. 292-303.)

Qui le nie? — Il y a des erreurs, des illusions, des mensonges même; en faut-il conclure que les nombreux témoignages concernant plusieurs centaines de

milliers de personnes accusées de sorcellerie doivent être tous rejetés? Le témoignage fait tous les jours envoyer des hommes à l'échafaud; ils ne sont point accusés de sorcellerie, il est vrai, mais les sorciers étaient-ils tous innocents? Demandez aux magnétiseurs, qui ont retrouvé la magie dans le mesmérisme, le mal qu'on peut faire en usant d'un magnétisme malfaisant? Le nierez-vous? Ils vous répondront ce que vous disiez vous-même : « Ce n'est pas répondre; il ne s'agit pas, quand on n'a ni vu ni peut-être voulu voir, de se borner à faire des haussements d'épaules. »

Pour tout acte il faut certaines conditions; parce qu'on les ignore ou qu'on refuse de les remplir, a-t-on droit de nier les effets que produisent ceux qui s'y soumettent? M. de Gasparin connaît les conditions qu'exigent les tables; il en est de même des magnétiseurs qui disent : « *Veuillez, persévérez, croyez*, et vous obtiendrez. »

Avec les principes de M. de Gasparin, on nierait même les miracles du Christ; aussi, selon lui, « ces miracles qui étaient une attestation importante pour les témoins oculaires, n'ont plus de valeur pour nous qu'autant que l'on croit à la divinité des livres saints. » (*Ibid.*, p. 313.)

Nous ferons un raisonnement opposé : l'Écriture nous paraît divine surtout parce que les miracles nous semblent suffisamment prouvés.

M. de Gasparin a plusieurs motifs de suspicion. — « C'étaient surtout les femmes qui étaient possédées, etc. *Imagination*, ajoute-t-il, *contagion morale, névroses, intérêt de parti.* » Ces prodiges craignaient la lumière; il somme les spiritualistes de lui montrer des hommes volant dans les airs, etc. (*Ibid.*, c. IV.)

Que répondre à ces lieux communs si souvent répétés,

non moins souvent réfutés? La puissance des démons, que les apôtres chassaient des corps des possédés, ne saurait être niée par un ardent et fidèle protestant qui croit aux Évangiles. Pour les apologistes des premiers siècles, les possessions furent une des principales preuves de la divinité du christianisme. M. de Gasparin voudrait-il la lui enlever? On ne saurait entrer de nouveau dans cette discussion; s'il est possible de nier les signes de possession pendant les siècles qui précèdent le moyen âge, on peut nier tout le reste, et le christianisme n'est plus qu'une jonglerie.

M. de Gasparin trouve que l'Écriture dément ce que les spiritualistes disent du diable; il en explique certains passages d'après le système de Bekker, mais il oublie toujours que ce ministre fut censuré, interdit. — « Quand le diable, écrit-il, entra dans Judas, celui-ci ne devint pas démoniaque. »

M. de Gasparin ignorerait-il qu'on peut être livré au démon sans présenter les signes de possession? Celle qui s'exerce sur le corps n'est pas la plus dangereuse; celle qui consiste dans l'aveuglement satanique l'est bien davantage.

« La possession, selon M. de Gasparin, implique l'idée d'un cœur mauvais, inconverti. »

C'est une erreur prouvée par la possession de plusieurs personnes d'une piété profonde. — Nous passons, il y aurait trop à dire et ce serait inutile.

« Qu'est-ce que ce diable qui fait mille *taquineries*, qui remue des pincettes, etc.? Ce n'est pas le Satan de la Bible. »

Celui qui renversa la maison sur les enfants de Job, qui fit noyer deux mille pourceaux, ne peut-il remuer des pincettes et soulever des tables?

« Pourquoi le diable se fait-il si laid pour nous

tenter, pourquoi des cornes, etc.? » (*Ibid.*, p. 379, 383-384.) Que l'on daigne parcourir notre faible essai, on y trouvera une réponse à ces objections concernant la laideur du démon et ses cornes, ainsi qu'à une foule d'autres objections de la même force.

Les Pères de la réforme, qui attaquèrent si vigoureusement la doctrine de l'Église romaine, qu'ils prétendaient mal interprétée, n'ont nié ni les possessions, ni la sorcellerie; c'est l'incrédulité philosophique qui les a traitées d'absurdités. On a droit d'être surpris du peu de respect que les protestants de nos jours professent pour Luther, Calvin et tant d'hommes respectables pour les prétendus réformés. — « Il y a progrès partout, même dans le christianisme, répondront ces derniers. » — Quoi! le progrès dans une religion toute divine peut-il faire rejeter aujourd'hui comme une absurdité ce que l'on a considéré durant dix-sept siècles comme un dogme? Si le protestantisme continue ainsi ses réformes, que lui restera-t-il donc un jour?

« Que Dieu seul soit souverain, dit M. de Gasparin. » — Bekker, ministre censuré et déposé, s'exprimait de même. Néanmoins, qui donc pourrait penser que ce soit donner un rival à Dieu d'admettre que le démon puisse maléficier ou guérir? Le magnétiseur qui fait des cures, l'assassin qui tue, empiètent-ils sur la puissance du Créateur?

« Les *médiums* voient l'avenir, c'est contredire l'Écriture. » — On a répondu cent fois à toutes ces pauvres objections, ainsi qu'à l'objection concernant le diable, qui, selon M. de Gasparin, ne peut être évoqué, non plus que les âmes des morts, ni forcé d'obéir. — On pense, comme M. de Gasparin, qu'on ne peut évoquer des morts ni forcer le démon de se manifester, mais

on sait qu'il est constamment disposé à intervenir pour tromper les hommes.

Dans le chapitre VI, M. de Gasparin donne une explication naturelle du *prétendu* surnaturel consigné dans l'histoire, par la fausseté du témoignage, par la fraude, la crédulité, en avouant toutefois « qu'il y a des faits nombreux bien affirmés qui ont une réalité objective, que la fraude et l'erreur n'expliquent pas, mais qui peuvent s'expliquer par l'excitation nerveuse, par les hallucinations et l'action fluidique. »

Que le lecteur se rassure, on ne rentrera pas ici dans la discussion trop longue peut-être, quoiqu'on se soit efforcé de l'abréger, des théories du mouvement des tables, de l'excitation nerveuse, du fluide, etc., On a vu ce que M. de Gasparin admet et ce qu'il nie, et quelle est la valeur de toutes ces malheureuses théories. Il nous suffit de dire que le savant auteur des *Tables tournantes* n'a jusqu'ici nullement renversé la doctrine du catholicisme sur le surnaturel et le surhumain. Les théories des tourneurs de table étant toutes plus ou moins absurdes, la doctrine catholique subsiste donc seule pour expliquer ce phénomène.

M. de Gasparin n'avait pas tout dit sur le surnaturel apocryphe déjà si vivement attaqué par la fausseté du témoignage, par l'accusation de fraude, par les excitations nerveuses, etc.—Les *hallucinations* vont expliquer le transport au sabbat, les coups sentis par les sorciers, les visions des Cévenols et le reste.

A son avis, ces hallucinations épidémiques et collectives ne tiennent pas à un état pathologique, mais à l'impression d'une idée dominante; elles reparaissent chaque fois qu'une idée nouvelle s'empare fortement des esprits. Celui qui croit voir des choses surnaturelles fait partager sa conviction à des populations entières, qui

verront, entendront, toucheront et seront sûres, comme de leur existence, des prodiges qui s'accomplissent autour d'elles. Ce n'est pas folie, cela se concilie avec le bon sens, etc. (*Ibid.*, p. 537-542.)

On a déjà tant discouru sur ces explications que l'on peut passer outre ; on a vu que les aliénistes n'ont rien démontré. Si, sous l'empire d'une idée dominante, de la frayeur ou de l'enthousiasme, on pouvait être halluciné collectivement, cet état ne se manifesterait pas exclusivement dans les faits qui appartiennent au merveilleux ? — Dans les circonstances où l'on craint pour sa vie, pour sa liberté, pour ses propriétés il suffirait donc qu'une ou deux personnes fussent dominées par la peur des brigands, des voleurs et des incendiaires, pour se croire battues, volées et incendiées. L'hallucination devenant collective, des milliers de personnes non moins impressionnables en éprouveraient autant par une sorte de contagion morale. C'est pourtant ce qu'on n'a jamais vu, excepté dans les faits *prétendus* surnaturels. Celui qui se croirait ainsi battu, dépouillé, incarcéré, serait tout simplement un fou, qui ne communiquerait sa folie à personne.

Des obsédés, des sorciers se disent battus par le diable, des témoins l'affirment pour l'avoir vu; on en raconte les circonstances et la cause, chacun peut voir les blessures ou les coups. Évidemment il faut recourir à une autre cause que l'hallucination. Un lycanthrope s'imagine avoir dévoré un enfant ; si celui-ci est réellement dévoré, si on en montre les restes, et si des témoins dignes de foi attestent avoir vu le fait et la métamorphose, peut-on l'expliquer par l'hallucination collective ? On sera donc forcé, non d'admettre une métamorphose réelle, mais une hallucination *sui generis* que la doctrine spiritualiste seule explique.

Il faut en dire autant des hallucinations des Cévenols. Ceux-ci s'assemblaient dans les forêts; par quelle voie leurs frères découvraient-ils les lieux où ils se cachaient? Tous déclarent qu'une étoile les guidait, que des musiques célestes se faisaient entendre. Comment une hallucination a-t-elle pu les diriger si sûrement dans l'épaisseur des forêts pour trouver l'assemblée qui s'y était cachée [1]? Que l'halluciné, selon M. Calmeil, porte le monde dans son cerveau et réalise jusqu'à un certain point la supposition des berkeleistes; il y a des faits où l'objectivité est si réelle que les sens des spectateurs, comme de ceux qui en sont les acteurs, en sont également frappés, car l'objet matériel subsiste pour les uns et les autres, et pour tous ceux qui surviendront.

Mais M. de Gasparin va mettre en œuvre tous ses moyens. Si on détruit l'hallucination, si on prouve la vérité du témoignage, il attaquera par l'intérêt de parti, par la fourberie. Ce rude jouteur est armé jusqu'aux dents. — « Il n'a établi, dit-il, encore que des principes, il va passer à leur application. Il nous menace de faire défiler toutes les formes du surnaturel apocryphe : faux miracles, faux sortiléges, merveilles magnétiques, prodiges des tables parlantes et de leurs esprits. » (*Ibid.*, p. 564.) Il poursuit son œuvre de démolition avec la même ardeur, et arrive sur le terrain des faits, où il faut bien le suivre.

En rejetant les miracles à partir des apôtres, il n'excepte pas ceux du protestantisme. — C'est être conséquent.

« Dieu n'a point fait de miracles pour les Cévenols,

1. C'est l'instinct ici qui guide comme chez les pigeons voyageurs, dira-t-on peut-être; pourquoi ne guide-t-il donc que dans ces circonstances?

c'étaient des insurgés et non, comme on l'a dit, des possédés. C'était une épidémie nerveuse. Leurs discours étaient des réminiscences; leur pénétration de pensée, leur vision à distance, des phénomènes magnétiques. L'épreuve du bûcher de Claris consistait en quelques brindilles sèches; l'extase d'ailleurs rend insensible. Huit mille enfants de trois à douze ans, quelques-uns même au berceau prêchaient, prophétisaient, assure-t-on. On n'avait pas leur extrait de naissance, etc. » (*Ibid.*, t. II, p. 18-40.)

On pense comme M. de Gasparin que les miracles cévenols ne sont pas divins; est-ce erreur d'y voir une sorte de possession? M. de Gasparin dit que « quand l'agent s'emparait d'eux, ils éprouvaient une sorte de frissonnement. Leur langue prononçait des paroles qu'ils ignoraient, ils étaient contraints de parler, voyaient à distance, etc. — Mais ils n'étaient pas possédés, poursuit-il, parce qu'ils priaient. »

D'après tout ce qu'on a exposé précédemment, cette dernière circonstance ne prouve rien pour la thèse de M. de Gasparin et prouverait même contre : ainsi passons.—Quant à la vue à distance, à la clairvoyance, etc., expliquées par le magnétisme, on a apprécié ailleurs la valeur de ces explications, on n'y reviendra pas.

« On n'a pas, remarque l'auteur, l'extrait de naissance de ces petits prophètes. » — Il est vrai, mais on rappellera à M. de Gasparin que leurs auditeurs effrayés pleuraient en entendant discourir ces orateurs dont quelques-uns étaient au maillot. Ne fussent-ils âgés tous que de sept à douze ans, le prodige subsisterait encore; peut-on supposer ici des réminiscences de lecture rappelées à la mémoire par une vive excitation? Pourquoi ne voit-on jamais dans nos villes des enfants vivement impressionnés par une belle tragédie, la dé-

clamer avec feu, et cet ébranlement nerveux se communiquant par contagion, en entraîner cent autres déclamant comme eux? — Cela ne s'est jamais vu, et quelle distance pourtant entre les enfants des cités et ces marmots ignorants, ces bergers idiots des Cévennes qui, ne sachant que le patois de leur village, discouraient en très-bon français! Est-il bien naturel ensuite que ces marmots se soient enflammés si vivement pour la religion, surtout malgré les châtiments paternels! On a vu que ces faits étaient attestés par le maréchal de Villars, par des témoins accourus par curiosité.

Les camisards étaient-ils hallucinés, ou y avait-il un lucre à espérer, un intérêt de parti? — Nos manigraphes disent non. — Y a-t-il exagération? Quand elle dépasse certaines limites, ce serait un mensonge absurde; nos manigraphes ne les en ont point accusés. — Est-ce erreur? — elle n'est pas possible. Nul ne dira jamais que les paroles incohérentes d'une bergère idiote soient sorties « d'une *bouche d'or.* » — Y a-t-il *intérêt de parti?* — Que l'on se rappelle les terreurs et les chagrins de ces parents qui avaient tout intérêt à voir cesser ces prodiges.

Le bûcher de Claris de Quissac n'était-il pas sérieux, y a-t-il ici exagération? On se désole autour de Claris, on le croit perdu; en le voyant s'exposer à un péril imminent, la foi des spectateurs s'ébranle; la crainte l'emporte, mais l'agent qui dispose de Claris persiste, il saura bien le préserver. — On sait le reste. — Que dirait d'ailleurs M. de Gasparin de tant d'autres prodiges attestés par des milliers de témoins, et que nos manigraphes n'expliquent ni par la fausseté des témoignages, ni par l'intérêt de parti, mais qu'ils essayent en vain d'expliquer physiologiquement.

Quant aux miracles des jansénistes, M. de Gasparin

n'y découvre « rien de surnaturel, et les rattache à l'excitation nerveuse, à l'action magnétique ; tout en faisant la part de l'*exagération*.

Les grands secours d'épées, de coups de bûches, les crucifiements, etc., paraissent tout naturels à M. de Gasparin. Les convulsionnaires n'en étaient pas blessés; mais « pour rendre la chose très-simple, supposez un tout petit changement dans le fluide nerveux, supposez dans la peau et les fibres un état particulier, une consistance analogue à celle de la gomme élastique. » (*Ibid.*, p. 81-82, 90.)

« Pour expliquer enfin les crucifiements il n'est pas besoin de la théorie du chirurgien Morand sur les cicatrices devenues insensibles, le magnétisme suffit. » (*Ibid.*, p. 67.)

On pourrait renvoyer M. de Gasparin et ceux qui pensent comme lui à tout ce qui a été dit précédemment sur ce même sujet. — D'abord on ne saurait nier des faits qui se sont renouvelés pendant plus de cinquante ans devant peut-être des centaines de milliers de témoins amis et ennemis. « Ce serait réellement se mettre au rang des brutes. » — Peut-on recourir à l'exagération? Ces témoins souvent hostiles, médecins et savants, sont tous d'accord sur la violence des coups. Y avait-il hallucination collective? Nul ne le supposera, les bûches, les chenets, les cailloux, les épées, etc., étaient des objets très-réels et tangibles. Y avait-il intérêt de simuler des prodiges? On avait, on s'en souvient, intérêt de les cacher; plusieurs jansénistes les attribuèrent à Satan. — On peut dire que la clairvoyance, l'instinct des remèdes, etc., chez les convulsionnaires, c'était du pur magnétisme ; en donne-t-on par là une véritable explication physique?

Un petit changement dans le fluide nerveux expliquc-

t-il l'*innocuité* sur la peau, des coups de bûches et d'épées, etc., et comment la chair prenait la consistance de la gomme élastique? — Il est bien fâcheux que l'état d'excitation de nos troupes, dans la chaleur d'une bataille, ne donne pas à leur chair la consistance de la gomme élastique, elles seraient plus invincibles que le fils de Pélée, qui du moins pouvait être blessé au talon. — C'est trop s'arrêter à de pareilles inepties; on y a déjà répondu.

« Les sortilèges sont faux, affirme M. de Gasparin. »

Depuis longtemps, sur ce sujet, les protestants, les incrédules et les impies ont fait cause commune pour nier l'action satanique. Cependant, comme l'a dit M. de Mirville dans son excellent ouvrage, cette croyance si minée, si honnie, est l'âme de la doctrine chrétienne. Si l'Église catholique et l'Église protestante elle-même se sont trompées si lourdement durant tant de siècles sur les possessions et la magie, le christianisme est jugé. Les impies peuvent déblatérer ainsi : mais pour M. de Gasparin et ses coreligionnaires, pour lui surtout, chrétien ardent, on est ébahi d'une telle inconséquence.

On laissera l'auteur discuter sur les termes du Deutéronome relatifs à la magie. C'est encore du *bekkérisme;* on a vu ce qu'était ce ministre.—Il eût été bon que M. de Gasparin connût un peu mieux la démonologie; mais il avoue « que le dégoût qu'elle lui inspire ne lui a pas permis de l'approfondir. » — S'il l'eût surmonté, avec sa haute intelligence, il eût décidé sans doute autrement.

Parallèlement aux démonologues qui ont ajouté foi aux aveux des sorciers, M. de Gasparin cite Levinus Lemnius, Ponzinibius, Alciat, Porta, etc., qui n'y ont point cru.

On a vu combien peu de confiance méritaient ces prétendus philosophes, qui n'ébranlèrent jamais les convictions de tant d'hommes célèbres, soit catholiques, soit protestants.

On ne saurait aborder ici la question des envoûtements, des charmes, des pactes, des aveux des sorciers, etc. Il suffit de renvoyer à la lecture des Revues magnétiques, où l'on verra sous un nom nouveau tous les faits de magie [1].

M. de Gasparin cherche des prodiges dans tous les signes exposés dans cet ouvrage relativement aux possédés, et il n'en trouve pas : à moins qu'il ne faille appeler ainsi les vomissements de clous, d'aiguilles, de morceaux de fer, etc.; ces objets, selon lui, étaient avalés à l'insu de tout le monde. — Ce sujet a été examiné trop longuement pour y revenir. On priera seulement les personnes qui trouvent le fait si simple, d'avaler chaque jour avant déjeuner, — après ce serait peut-être indigeste, — non des clous de roue, ni des têts de pots cassés, mais un tout petit dé à coudre et cinq ou six aiguilles.

Plus de cinquante pages sont consacrées par M. de Gasparin aux faits de possession de Loudun. On en a parlé trop longuement pour y revenir. « Il va, dit-il, reproduire la vieille *calomnie protestante.* » — C'est le mot. Mais on est surpris, après les travaux des manigraphes, de voir le savant M. de Gasparin reproduire le *factum* injurieux et mensonger d'un protestant ignorant et haineux, le calviniste Aubin.

1. Il est si facile de réfuter tous les arguments à M. de Gasparin, que les réponses ont été faites rapidement, après la lecture de son livre ; quoique réfuté d'avance dans nos précédents volumes, on a cru devoir lui répondre encore ici brièvement, pour rappeler au lecteur des principes qu'il aurait pu oublier.

M. de Gasparin ne veut pas du magnétisme transcendant. — Il est inutile d'exposer ici ses raisons ; on les connaît déjà, il n'a rien inventé. Au surplus, il avoue « qu'il n'entend rien décider sur un sujet qu'il connaît mal, quoiqu'il y ait souvent réfléchi. » Ceci suffit ; avec le temps et de nouvelles études, M. de Gasparin n'aurait plus nié le magnétisme transcendant; d'ailleurs, de quel droit? Les magnétiseurs spiritualistes n'ont-ils pas, comme M. de Gasparin, la fierté de croire qu'un certificat signé de leur main n'est pas si méprisable ; leur affirmation n'a-t-elle pas son prix? et M. Arago n'a-t-il pas reconnu « que celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot impossible, manque de prudence. » Nous sommes trop las de ces négations et de ces explications fluidiques, biologiques, imaginativistes, etc., pour suivre pas à pas M. de Gasparin.

« Loin de supposer de la magie dans le magnétisme, ayons, dit ce savant, le bon sens de remarquer ce qu'il y a de magnétisme dans la magie. » (*Ibid.*, p. 329.)

Si magnétisme et magie sont identiques, le nom nous est indifférent; mais ce qu'on nous a promis, c'est une explication naturelle, satisfaisante, qu'on ne donne pas. En attendant, nous constatons une grande découverte : c'est la croyance à l'antique magie, si conspuée, si ridiculisée, reconnue maintenant une vérité ; que l'on cesse donc de calomnier les juges des sorciers, de plaindre ceux-ci, qui causaient tous les maux dont le magnétisme rend compte et qu'il atteste aujourd'hui ; ces sorciers étaient tout simplement des scélérats de la pire espèce. Que tous nos hommes à nouvelle théorie en cherchent une préférable à la doctrine de l'Église, on les défie d'y parvenir. En vain ont-ils accumulé depuis quatre-vingts ans des systèmes plus extravagants les uns que les autres pour s'en écarter,

qu'est-il arrivé? Ceux qui ont poussé plus loin les expériences ont été forcés de reconnaître l'intervention d'une intelligence; ils ont cru, il est vrai, évoquer des âmes qui discourent sur tous les tons, et faire descendre les anges du ciel, qui leur ont apporté des couronnes et des remèdes, et fait bouillir leur tisane.

La conviction des magnétiseurs ne saurait surprendre : plus ou moins étrangers aux études théologiques et démonologiques, l'erreur était d'autant plus inévitable qu'elle procède aussi d'un archifourbe qui a mille ruses pour parvenir à son but.

« Il faudrait donc décider, ajoute M. de Gasparin, que ces magnétiseurs sont des magiciens, ce serait absurde. »

Ce sont des magiciens, répondons-nous, comme tant de gens qui obtiennent des effets extraordinaires avec un agent inconnu; c'est de la magie sans le savoir.

M. de Gasparin discute ensuite très-longuement les théories appliquées aux tables (dont on n'a que trop parlé); il prouve qu'elles sont fausses, et en donne une non moins fausse, « désavouée, comme il le pressentait, par tout le monde. » Cette discussion a fourni à ce protestant zélé l'occasion de déclamer contre la doctrine qui attribue au démon des faits, que lui-même nie ou explique par l'application de ses quatre principes. — « *Combat corps à corps*, écrit-il. » — Oui, mais où les coups sont lancés dans le vide, quand ils ne retombent pas sur le jouteur lui-même.

Ceux qui oseraient nier les expériences faites par M. de Gasparin dans le salon de Valleyres avec ses amis « se mettraient au rang *des brutes*. » On le pense comme lui; mais comment qualifier ceux qui refusent de croire les centaines de milliers de témoins qui, dispersés dans les deux mondes, affirment, sans avoir pu se concerter,

des faits identiques observés non durant des mois, mais pendant plusieurs années? Appliquons-leur les quatre principes : Nier, — c'est par trop stupide; — intérêt de parti, — peut-il exister entre des gens d'opinions si diverses, esprits forts, sceptiques outrés, matérialistes, impies, ministres protestants, prêtres catholiques, tous ayant souvent un intérêt opposé, ne fût-ce que celui de persister par amour-propre, par esprit de secte; et tous pourtant affirmant les mêmes faits, adoptant souvent la même explication. — Il n'y a pas de mystification, car le mystificateur est mystifié. — Ce n'est pas ignorance, ce sont des hommes savants, sceptiques, défiants, habitués à observer. — Est-ce névrose, hallucination? L'hallucination, comme le disait le docteur Billot, existe-t-elle quand on touche, quand on peut toucher encore? Rappelons-nous ce qui s'est passé dans tant de villes de l'Union et dans les cercles plus nombreux qu'on ne pense de nos cités d'Europe.

Quelques combinaisons que M. de Gasparin fasse subir à ses principes pour les besoins de sa cause, ces faits étranges subsistent, les autographes des prétendus défunts restent, et rien ne saurait dépouiller ces faits de leur caractère surhumain. Sans traverser les mers, nous en trouvons d'ailleurs assez parmi nous, n'eussions-nous que ceux de Paris et de Toulouse; mais chaque ville a les siens. Longtemps encore on se les redira, tant ils ont vivement frappés [1].

Rappellerons-nous en deux mots le récit de M. Bé-

1. Depuis l'époque où j'écrivais ces pages, quelle marche rapide ont fait ces prodiges que M. de Gasparin s'efforçait de nier! Que dirait-il aujourd'hui? Nous espérons plus loin compléter notre exposé. Ce sera montrer à ceux qui partagent les erreurs de M. de Gasparin qu'il est téméraire de soutenir, même avec un grand talent, une cause mauvaise.

nézet, attaqué par les spiritophobes; serait-ce donc ce qu'on appelle vulgairement un *canard?* M. Bénézet est-il un menteur?—Le fait est connu de toute la ville de Toulouse, il ne s'est décidé à le faire connaître à la France entière que pour l'éclairer sur les dangers qui menacent ceux qui se livreraient imprudemment aux superstitions des tables. Y a-t-il intérêt de parti? M. Laserre, comme M. de Gasparin, n'y voyant et n'aimant à y voir qu'un agent naturel, était à mille lieues des esprits. Madame Laserre et lui ont-ils voulu mystifier? Ils pouvaient ne pas se mettre en scène, ou bien, le faisant, ne pas inventer une historiette où ils jouent le rôle le plus ridiculement comique, le plus propre à exciter la risée. Serait-ce une névrose? Encore deux mots seulement. Les époux Laserre se repentent un peu tard d'être allés trop loin dans leurs expériences téméraires, ils veulent se retirer; mais l'agent n'a plus besoin d'être appelé, il vient, il les provoque, et comme ils s'abstiennent, il se livre à des vexations, il les obsède, il s'attache aux pas des deux époux, qui en sont atterrés; madame Laserre recourt à l'eau bénite et à la prière : la main qui répand l'eau sainte est cruellement mordue; elle reçoit des blessures, des contusions; celle-ci, son mari, avec d'autres, voient avec stupeur différents objets se mouvoir, puis être emportés, disparaître et rapportés; l'un et l'autre sont l'objet de mille espièglerie, de mille cruautés. Madame Laserre se trouve un jour instantanément cousue dans ses draps; le chapeau de M. Laserre, qu'on a vu s'éloigner lentement, reparaît bizarrement orné de rubans et de plumes d'oie. N'y a-t-il pas sujet d'exciter un rire homérique parmi les incrédules des deux hémisphères! Les époux Laserre pourtant ne riaient pas; madame Laserre tomba dangereusement malade. Les ha-

bitants de la maison furent obligés de déguerpir; cette maison, enfin, était *hantée* comme celles dont il a été parlé ailleurs; et ici, c'est pis encore, il y a obsession, car l'absence ne met pas à l'abri de cet invisible persécuteur, qui poursuit partout ses victimes.

Seraient-ce donc ici, d'après M. de Gasparin, des hallucinations? C'est inadmissible. Ces coups, ces morsures, ces objets déplacés, emportés, rapportés, d'autres venus on ne sait d'où, et cette pauvre dame cousue dans ses draps : nul ne peut trouver là des hallucinations. Son mari, si sceptique jusque-là à l'égard du surnaturel, témoin et victime même de tant d'étrangetés, outre l'espièglerie du chapeau orné de plumes d'oie, n'est-il qu'un halluciné, tout s'est-il passé dans son cerveau? C'est impossible, on le sent. — Serait-ce l'effet d'un fluide? Ce n'est ni le sien, ni celui de sa femme, il ne leur jouerait pas de si vilains tours. Ce n'est pas, on le répète, ce qu'on nomme vulgairement un canard de journaliste; M. Bénézet, parent de M. et de madame Laserre, homme loyal et considéré à Toulouse, n'aurait pas voulu inventer un conte qui rendrait ses parents le jouet de toute la ville, et ces derniers n'avaient aucun intérêt à feindre ce qu'on vient de lire, et cent autres choses dont on ne parle pas ici, qui ont eu des témoins non suspects. Qu'est-ce donc? Que l'on veuille bien nous l'expliquer. Des faits analogues ont eu lieu ailleurs. Était-ce l'*od* ou des corpuscules animés? — Peut-être bien, diront les panthéistes. — Étaient-ce des prestiges? — Oui, mais le prestidigitateur est resté invisible. Que pourrait donc répondre M. de Gasparin avec ses quatre principes?

Qu'est-il résulté de cette longue discussion des faits et de l'examen de toutes ces singulières théories? M. de Gasparin les a repoussées avec autant de bon sens que

de talent, mais que faut-il penser de la sienne? — Ardent partisan du protestantisme actuel qui nie les miracles divins et les prodiges diaboliques depuis les apôtres, il est le disciple de l'évhémérisme et d'une doctrine assez moderne, puisque au dix-septième siècle Bekker, ministre protestant, fut légalement déposé pour ses innovations impies.

Malgré sa haute raison, M. de Gasparin nie tout ce que son système n'explique pas, ou bien il veut expliquer ce qui est naturellement inexplicable. — A quoi bon toutes ces dépenses d'esprit et de science? Il a montré beaucoup de l'un et de l'autre, et cependant il a échoué, car les faits ont leur logique. On a beau discuter et se trémousser, la vérité reste vérité, et l'erreur, malgré les sophismes les plus subtils, sera toujours l'erreur. La doctrine catholique sur la présente question ayant été aussi celle de Luther, de Calvin et des réformés les plus instruits et les plus célèbres, un protestant aussi zélé que M. de Gasparin devait y regarder de plus près avant de la répudier.

LIVRE TRENTE-TROISIÈME

CHAPITRE I

Les longues et ridicules explications et discussions sur le mouvement des tables ont cessé; il y aura bientôt progrès dans les prodiges que l'on niait ou que l'on expliquait physiquement. Le spiritualisme et le spiritisme vont entrer dans une phase nouvelle. — Arrivée en Europe de M. Home, apôtre du spiritualisme américain. Bref exposé de quelques prodiges opérés par ce *médium* en Amérique. — Mêmes prodiges en Angleterre, dans plusieurs villes, en présence de spectateurs éclairés et défiants.

Les longues et ridicules explications et discussions sur le mouvement des tables ont cessé; il y aura bientôt progrès dans les prodiges que l'on niait ou que l'on expliquait physiquement. Le spiritualisme et le spiritisme vont entrer dans une phase nouvelle.

Si le combat philosophique, scientifique et spiritualiste auquel le lecteur vient d'assister n'a pas excité chez lui un vif intérêt de parti, le côté comique n'a su lui échapper. Il a vu batailler les champions du rationalisme, du naturalisme, du panthéisme, etc. : les uns maniant de vieilles armes d'une mauvaise trempe, mises au rebut; les autres envoyant avec une ardeur risible des bulles d'air qui crevaient chemin faisant; les champions d'un spiritualisme hétérodoxe, assénant à leurs ridicules adversaires des coups puissants qui les

étourdissaient. Le bon sens enfin de chacun a fait justice de ces vains efforts ; car chaque combattant s'est moqué de son adversaire qui s'est moqué de lui à son tour ; quoique abattu, chacun cependant osait chanter victoire. Il appartenait aux partisans de la saine doctrine d'être les juges des combattants ; ils ont décidé que tous étant également blessés, tous étaient vaincus, parce qu'il leur avait manqué la bonne armure : *L'invincible vérité*. Les témoins restés indifférents de ce combat passablement burlesque, n'ont pu rester sérieux en voyant ces ridicules efforts ; ceux qui demeurent attachés à la saine doctrine, auraient perdu eux-mêmes leur gravité, s'il n'était pas infiniment triste, et même honteux pour la nature humaine de voir des hommes intelligents, savants, préférer dans leur orgueil des systèmes absurdes à une doctrine cimentée par toute la suite des siècles dans l'univers entier.

Dans une foule de brochures qui ont paru de 1853 à 1856, les savants avaient discuté sur la puissance du fluide, sur le craquement des muscles, etc. Depuis cette époque ils ont eu le bon sens d'abandonner ce sujet, qui n'était pas de leur domaine, pour retourner à leurs importants travaux. Les oisifs, les privilégiés de la fortune, ont employé les tables à tout autre usage qu'à tourner et faire des gambades. Les uns et les autres ont eu cent fois raison. Tous y ont-ils renoncé ? Nous savons le contraire : plusieurs ayant poursuivi leurs expériences, ont fait même des progrès qui prouvent combien nos savants naturalistes s'étaient trompés. Car à la rotation de la table sous l'imposition des mains, succédèrent son langage, et les mouvements sans contact. Survint ensuite l'écriture du crayon, auquel succéda la plume dirigée dans une main passive par une force étrangère, intelligente. L'Amérique ayant

obtenu des prodiges plus étonnants, on a persévéré et nous verrons que l'Europe obtiendra le même succès. Bientôt, en effet, on va montrer l'écriture *directe* des esprits. Ce prodige suffirait seul pour faire repousser le fluide, l'âme inconsciente et tant de pauvretés ou de rêveries plus ou moins matérialistes dont on a fait l'exposé. Les progrès du spiritualisme et du spiritisme les feront entrer dans une phase nouvelle qui devra imposer silence à nos savants. L'intervention d'intelligences étrangères opérant des milliers de merveilles au milieu de nous, qui pourrait donc les nier? Les systèmes panthéistes recevront-ils, comme les théories précédentes, un coup mortel? C'est ce qui sera examiné dans les chapitres suivants.

Arrivée en Europe de M. Home, apôtre du spiritualisme américain. Bref exposé de quelques prodiges opérés par ce médium en Amérique.

Nous savons depuis longtemps que les communications des esprits sont rarement de prime abord, ce qu'elles seront plus tard : ils demandent de la confiance, une sorte de foi, ou de disposition à la foi; sinon les progrès sont impossibles ou du moins forts lents. On a vu avec quelle prudence ils se sont manifestés dans notre Europe matérialiste; ils avaient favorisé d'abord les diverses opinions des savants; puis quand ces opinions furent jugées telles qu'elles devaient l'être, l'immense progrès de l'écriture directe vint se manifester à ceux qui étaient demeurés fidèles aux esprits; mais on était loin encore des prodiges américains. M. Daniel Dunglas Home fut sans doute chargé par les esprits de compléter les rapports et de reproduire en Europe ce qui avait été vu par des millions de personnes dans le Nouveau-Monde; de sorte que s'il était possible qu'il se trouvât, en Europe, des hommes opi-

niâtres et rétifs à de si puissants témoignages, le doute devînt impossible, puisque les mêmes prodiges viendraient frapper leurs sens.

On ne fera pas ici la biographie du célèbre apôtre du spiritualisme, et même on ne dira de M. Home[1] que ce qui est nécessaire pour prouver qu'il n'est ni un prestidigitateur, ni un imposteur, comme le croient une foule de personnes sur la foi des journaux ou sur les propos calomnieux qui courent dans le monde, mais un puissant *médium*.

On va commencer par l'exposé des faits, on terminera par les raisons qui forcent d'en reconnaître la certitude, et on examinera quel en est l'agent.

Avant de suivre M. Home en Europe, il serait curieux d'étudier les phénomènes qui se rapportent à son séjour en Amérique, où il était lui-même *médium*. Mais ici, on ne pourrait citer, faute d'espace, ni les témoins, ni les dates, et il faudrait abréger trop étrangement le récit. A quoi nous servirait de dire, par exemple, que, à Springfield[2], en 1852, entre autres prodiges, une décharge terrible fit osciller le parquet de l'appartement; les vibrations ressemblaient à un tonnerre lointain ou au bruit de l'artillerie; les meubles en tremblaient, etc. A New-York, même année, on entendit des agitations sourdes pareilles à la tempête; le mugissement du vent, le bouillonnement des eaux, le fracas des vagues, enfin le bruit d'un vaisseau chassant sur ses ancres, le craquement de ses join-

1. Daniel Dunglas Home n'est pas né Américain, comme on l'a dit; il est né à Édimbourg, en 1833. Mais adopté par une tante, il l'accompagna avec son oncle en Amérique.

2. A la page 149 de ce volume on a parlé par erreur d'expériences faites à Boston en 1853, où figure M. Hume. C'est M. Home qu'il faut lire, et les expériences sont celles de Springfield, du 5 février 1852.

tures, etc. L'esprit qui faisait ces démonstrations était un naufragé du paquebot l'*Atlantique*, perdu en 1849.

Au mois de juin, même année, une table quitta le sol à une distance de six à huit pouces; plusieurs personnes, pesant ensemble plus de trois cents cinquante livres montèrent dessus; elle se mut aussi aisément que si elle n'eût porté que des chandeliers.

Au mois d'août, arrivent les esprits de deux matelots perdus en mer; une lourde table est secouée comme un vaisseau par la tempête. On entend le craquement des cordages et des mâts, etc. Une table, pesant environ cent livres, s'élève à un pied au-dessus du parquet. L'assistance étant entrée dans une chambre obscure pour voir des éclairs de lumière spirituelle, au lieu d'éclairs, on entendit un tonnerre de coups effroyables; M. Home fut élevé en l'air, etc.

Le docteur Gardner, dans une lettre écrite le 1er mars 1854, décrit des faits observés par lui le 28 février à Hartford. « Une table, dit-il, se balance, puis s'élève à environ deux pieds au-dessus du sol, et y reste suspendue avec un mouvement d'ondulation; » il raconte les prodiges d'une sonnette, de mouchoirs se nouant tout seuls sur les genoux des assistants, etc.

A Boston, les esprits furent vus distinctement par toutes les personnes du salon, et ces esprits en embrassèrent plusieurs d'une manière *sensible* et *audible*.

A New-York, une guitare fut entendue dans sa boîte; des coups sonores furent perçus; la guitare, placée sous la table, joua assez habilement, vint se placer sur les genoux de chaque assistant, qui la garda jusqu'à ce que l'esprit vînt l'enlever, etc. Les tables, les chaises et le parquet de l'appartement s'agitèrent, etc.

Les esprits ayant enjoint à M. Home de se rendre en Angleterre, il était allé faire ses adieux à ses amis de

Hartfort, où diverses manifestations eurent lieu sous un tapis de table. Une guitare joua différents airs : traînée vers une porte, elle recommença une musique plus haute et plus claire. La musique devint supérieurement belle, harmonieuse et douce, puis tout à coup des notes sonores, harmonieuses, remplirent la maison de leurs sons tempétueux. La guitare fut portée tout autour du cercle par des mains invisibles ; on la vit ensuite se balancer en l'air, et la forme indistincte d'une main fut vue aussi tenir l'instrument, etc.

Ces faits prodigieux et une foule d'autres, avec toutes leurs circonstances, sont longuement exposés dans les *Révélations sur la vie surnaturelle* de M. Home (V. p. 31-77), et ce qu'on vient de lire n'a d'autre but que d'engager les lecteurs à y recourir, s'ils sont animés des mêmes motifs que nous avons nous-mêmes, en abrégeant ici quelques faits.

Mêmes prodiges en Angleterre, dans plusieurs villes, en présence de spectateurs éclairés et défiants.

Le mauvais état de santé de M. Home avait engagé les médecins à lui conseiller de changer d'air, et comme on vient de le dire, les esprits le lui enjoignirent. Il partit donc pour l'Angleterre le 31 mars 1855, et se rendit à Ealing, chez M. Rymer. Les curieux assiégèrent sa demeure, mais le pasteur d'Ealing dit au prône que ces *manifestations* étaient diaboliques.

Le lecteur est bien averti que nous ne donnons qu'une simple esquisse de toutes ces merveilles. A Ealing, l'esprit qui frappait dans une table, saisit la main d'un spectateur ; on recourt à l'alphabet et on épèle ces mots : « *Nous désirons que vous croyiez dans le...* » — Dans quoi? on l'ignorait, mais l'investigateur

frappé sur le genou y rencontra une croix de carton que l'esprit y avait mise. Cette croix avait été faite par un des enfants, mort depuis peu, de M. Rymer.

Une autre fois, au milieu d'un cercle, la table s'élèva lentement et monta jusqu'au plafond. M. Coleman put la toucher; elle redescendit comme une plume. Un soir, la table se trouvait lourde ou légère au commandement ; un accordéon joua tout seul différents airs. La table, qui avait douze pieds de long, fut retournée sens dessus dessous. Une autre jour, les spectateurs, avertis par l'alphabet de la présence des défunts, demandent à l'âme d'un petit enfant s'il peut écrire? Il répond : « qu'il essayera. » Une feuille de papier et un crayon sont déposés sous le tapis, une petite main se dessine dessous, et au bout de quelques minutes, on retire le papier sur lequel était écrit : « *Cher papa, chère maman*, » signé « WAT. » (*Ibid.*, p. 83-92.)

A Sandgate, comté de Kent, la table s'éleva à deux pieds de haut, un accordéon joua plusieurs airs inconnus; des mains et des bras de toutes formes et de toutes grandeurs furent vus distinctement par l'assemblée; quelquefois jointes comme dans la prière, quelquefois elles montraient le ciel. Une de ces mains prit une Bible, l'ouvrit, saisit un crayon et marqua les versets 16 et 17 du chapitre XIII de saint Matthieu : « *Bénis soient vos yeux*, *bénies soient vos oreilles puisqu'elles entendent*, etc. *Beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ces choses et ne les ont pas vues*, etc. » Plusieurs sentirent ces bras et on se donna des poignées de main d'une façon palpable. (*Ibid.*, p. 92-94.)

Le docteur Wilkinson, sous le pseudonyme de *Verax*, écrivit une longue lettre au *Morning Advertiser ;* il avait assisté à maintes séances et avait scrupuleusement tout

examiné. Nous retranchons ici forcément beaucoup de choses intéressantes.

« La table vibre, dit le docteur, elle oscille en tous sens, chaque spectateur est agité sur sa chaise. La lampe est prête à glisser de la table ; M. Home assure qu'elle ne tombera pas. Une sonnette sonne d'elle-même ; l'esprit l'apporte au docteur Wilkinson qui sent distinctement les doigts d'une main potelée : apportée sous la table, elle sonne ensuite dans la main de chaque spectateur. Un accordéon placé sous la table monte de lui-même le long de son pied ; donné à M. Home, qui le saisit d'une main par le fond, l'instrument n'en joue pas moins tout seul avec une délicatesse de son qui frappe tout le monde. Il arrive de lui-même successivement à chaque personne, et on l'entend dans sa route gratter le parquet. Étant enfin dans la main du docteur Wilkinson, celui-ci fut étonné de la force qu'employait l'exécutant invisible, car pendant que cet agent tirait l'instrument, il devenait difficile au docteur de le retenir. — Nous sentions tous, ajoute-t-il, soit un doigt, soit des doigts ; nous entendions des frappements dans toute la salle, dans la table, dans le parquet, au plafond, et si forts que M. Home pria les esprits de frapper moins rudement pour ne pas troubler les habitants des divers étages. »

« On demanda à l'esprit s'il désirait faire une communication, elle eut lieu par l'alphabet télégraphique. — Mon cher E..., *l'imortalité* est une grande vérité. — Il y manquait une *m*, mais on se souvint que le défunt qui répondait ici était versé dans l'écriture gothique, qui autorise ces élisions. »

« M. Home, tombé en extase, fit des exhortations, donna sur des défunts des détails parfaitement inconnus, dont la réalité fut ensuite vérifiée. — Le *mé-*

dium n'était ici que l'interprète des esprits, et souhaita, de leur part, à tous les assistants, une *bonne nuit*. »

« On demanda à M. Home pourquoi ces prodiges se produisaient plus ordinairement sous la table? — On les obtient aussi dessus, répondit-il, mais le scepticisme étant presque universel, l'œuvre mystérieuse des esprits, à une première séance, est gênée. »

« Quinze jours après ceci, M. Home se rendit chez le docteur Wilkinson sans aucun appareil quelconque, et chacun prit place autour d'une énorme table. En moins de deux minutes, celle-ci s'agite et les chaises tremblent; bientôt elle s'élève à la hauteur de huit pouces et flotte dans l'atmosphère, monte et redescend légèrement sur le parquet jusqu'à trois fois. — M. Home était dans le repos musculaire le plus complet, et il eût fallu deux hommes vigoureux pour lever cette table. — Ensuite, voyage de la sonnette, bras sentis, sensation d'une main qui se fondit dans celle du docteur, etc., etc. L'appel étant fait à l'alphabet, les esprits dirent: *Ne saisissez pas nos mains*. — Le docteur Wilkinson sent qu'on lui tire son mouchoir de sa poche, et sa fille aînée aperçoit des doigts phosphorescents; le mouchoir disparaît sous la table, visiblement pour tous. Le docteur sent distinctement des coups de coude. — Madame Wilkinson sent aussi, durant dix minutes, qu'on tire la manche de sa robe. Ayant les mains étendues sur la table, elle vit une toute petite main et une plus grande, étendues entre les siennes. — Nos domestiques et deux de mes enfants observèrent ces mains pendant une ou deux minutes, écrit le docteur, puis elles disparurent. Sa montre fut tirée de ses mains et portée à sa plus jeune fille. — Il fait observer que l'agent était parfaitement capable de tenir un objet sans le laisser tomber. »

« M. Home étant en extase, parla de sa vie spirituelle, de *l'intronisation prochaine de son dogme* sur la terre ; il s'adressa aux assistants, sans oublier les messagers spirituels, éleva les mains extatiquement en l'air, et décrivit près de Madame Wilkinson un esprit sous des dehors remarquablement petits. — C'était une petite sœur. — Madame Wilkinson ignorait qu'elle eût existé, mais M. Home lui dit qu'elle n'avait pas eu de nom sur la terre. On fit des recherches dans la famille l'événement fut constaté. »

« Dans une autre soirée, chez un ami, le docteur Wilkinson vit un rayon tremblant de lumière briller dans la chambre et sentit la franche étreinte d'une main d'homme sur son genou. Il désire savoir qui est là. — Demandez, dit M. Home. — Comment? — Songez. — Le docteur pense involontairement à X..., ci-devant membre du parlement. — Est-ce vous? — De francs battements sur son genou répondent affirmativement. L'ami visible et l'ami invisible se témoignent les plus vives marques d'amitié. Le défunt surtout les donna de la manière la plus caressante. »

« Le docteur Wilkinson demanda à son ami défunt ses ordres pour sa veuve ; de nouvelles démonstrations, au nombre de cinq, se produisirent. C'était un appel à l'alphabet. On obtint ces mots : *Les affections ne meurent point, l'âme peut aimer*. Le docteur trouva le message un peu laconique. Mais le fils de M. X..., présent quand M. Wilkinson le communiqua, répondit que ces mots étaient caractéristiques ; ajoutant que son père, qui croyait à l'immortalité de l'âme, demandait souvent si nos affections survivaient ou non au corps. »

« Quand les deux amis se séparèrent, la main large du défunt donna un cordial serrement. Ce qui fit dire au docteur : Cette main est un véritable portrait, etc.

— Elle lui rappelait les bonnes poignées de main de cet ami. »

« Quelques minutes après, une main vive, petite, effilée, remplaçait la grosse main ; le docteur nomma aussi un ami qu'il avait perdu. La petite main, en signe d'affirmation, dansa tout le long de sa jambe et sur ses genoux, et durant plusieurs minutes, cette main exprima sa joie par de petits battements. — Le défunt ne fit rien dire à sa femme, mais peu de temps après, le docteur sentit une main de femme dans la sienne, c'était madame ***, qui désirait lui *faire fête*. Des personnes du cercle furent visitées de la même manière : les unes avec une main, d'autres avec un doigt seulement. M. Home expliqua cette différence. »

« Le cercle ayant été rompu fut reconstitué, on vit dans le rayonnement du clair de la lune une frêle main de femme, elle s'abaissa sur le bord de la table, saisit une sonnette, la laissa tomber, s'empara d'un mouchoir, l'emporta sous la table, y fit des nœuds et le tendit à un *monsieur* du cercle ; — par discrétion, l'auteur omet ici les détails, il dit seulement que le monsieur ne fut pas modérément ému. Dès que cette main eut disparu, une main large, forte, les doigts étendus, s'éleva. — M. Home s'écria : Oh ! gardez-moi de cette main, elle est si froide ! ne la laissez pas me toucher. Alors elle s'évanouit. »

L'auteur cite plusieurs apparitions de mains, dont l'une, superbe main de femme, vint jouer sur le front de M. Home. Sur la demande du docteur, cette main, qu'il crut être celle de son amie madame ***, se posa aussi sur son front. Elle était humide et chaude ; le bras se terminait en gracieuses ondulations de draperie, où il se perdit bientôt. Les défunts épelèrent encore les mots *bonne nuit*. — « Ces phénomènes se pas-

sèrent chez un des vieux amis du docteur Wilkinson, dont l'intelligence et les talents ne sont mis en doute par personne. — Le docteur Wilkinson, en publiant ces faits, espère que ceux qui les ont vus comme lui voudront bien l'imiter, et ajouter une preuve de plus à leur authenticité. » (*Ibid.*, p. 97-113.)

CHAPITRE II

Prodiges spiritualistes à Florence. M. Home perd sa puissance. Il se convertit. Son arrivée à Paris. Prédiction de M. Home réalisée. — Guérison d'un jeune homme sourd dès l'âge de quatre ans. M. Home augmente la puissance d'un *médium* français. Il va en Allemagne, en Hollande, en Belgique et arrive à Rome.

Prodiges spiritualistes à Florence. M. Home perd sa puissance. Il se convertit. Son arrivée à Paris. Prédiction de M. Home réalisée.

Après avoir esquissé à grands traits quelques séances en Angleterre, en omettant une foule de faits des plus curieux, le lecteur voudra bien nous suivre à Florence, où M. Home arriva pendant l'automne de 1855 et resta jusqu'en février 1856. Les manifestations furent, dit-on, d'un caractère puissant, et un prince de la maison régnante s'y intéressa. — Un jour, pendant que la comtesse O... était au piano, cet instrument se leva et se balança en l'air. Cette dame prit un album en disant à l'esprit : « Si vous êtes mon père, veuillez me convaincre en écrivant votre nom. » Elle prit un crayon et plaça son album sur ses genoux. Le crayon lui fut ôté, et le nom de son père, le comte O..., fut écrit... La signature n'étant pas complétement ressemblante, le livre fut replacé, et l'écriture reproduisit ces mots : « *ma chère fille ;* » ils furent portés à un ami du défunt. — « Connaissez-vous cette écriture ? » — Sans doute, c'est celle de votre père. — « Ces mots viennent d'être écrits. » Ce monsieur crut que

cette dame avait perdu l'esprit, et son mari, qui confirma le fait, ne fut pas mieux jugé. (*Ibid.*, 118-119.)

Une dame anglaise, chez laquelle M. Home a donné des séances à Florence, fait le récit suivant, qu'on abrége ici.

Cette dame habite une villa hantée par des esprits. La maison paraît avoir été construite au seizième siècle. L'appartement qu'elle occupe est au-dessus d'une chapelle, des fenêtres de laquelle sortaient souvent des lueurs étranges. Un domestique avait été incommodé pendant la nuit par des bruits extraordinaires. La dame éprouvait de soudaines terreurs, elle entendait dans sa chambre des frôlements, des bruits de rideaux tirés, et sentait comme un courant d'air très-vif. Ces importunités continuaient depuis plusieurs années avec plus ou moins d'intensité, lorsque M. Home arriva à Florence. Les bruits alors augmentèrent; la santé de la dame en souffrait; elle changea de chambre, mais n'y gagna rien. Ses nuits se passaient dans l'insomnie; elle eut recours au célèbre *médium* pour découvrir la cause mystérieuse de ces visites nocturnes. Ce dernier accepta l'offre de rester quelques jours chez elle, pour s'assurer s'il y avait une cause surnaturelle. La chapelle fut visitée; d'abord il n'entendit que le son voilé d'une cloche; mais à peine fut-il assis devant une table, que celle-ci s'agita avec une apparence de colère. — A la demande si c'est un esprit? — Trois mouvements affirmatifs. — Si l'esprit est bon? — Réponse négative. Des paroles sévères adressées à l'esprit parurent l'irriter; les démonstrations devinrent très-colères : une vieille chaise à dos élevé s'approcha de la table, comme si quelqu'un venait s'y asseoir, cependant on ne vit rien. On alla dans une chambre voisine, tout y était calme; on rentra dans

l'appartement, on prit place près d'une autre table ; on avait entendu auparavant des pas, une sorte de frôlement et des grattements; on vit alors sous le tapis de cette table comme une main le soulevant d'un air meçant ; M. Home sentit au genou un contact désagréable. L'esprit fut prié de s'en aller, mais de revenir le lendemain dire pourquoi il tourmente ainsi. — La nuit fut loin d'être bonne : grattements sur le lit, sous l'oreiller, puis la sensation de froid dont on a parlé.

Le lendemain on se réunit, et, entre autres, on appelle deux témoins d'une constitution forte et hommes de sang-froid : l'air frais fut senti, un petit stylet, servant de coupe-papier, fut tiré de sa gaîne par une main invisible. La table s'éleva au-dessus du sol, glissa violemment dans la chambre, et s'arrêta devant une porte ; une clochette ôtée de dessus la table sonna dans toutes les directions, et le stylet lancé sous la table vint frôler les genoux de M. Home. Le coude de la dame anglaise fut saisi par des doigts longs, jaunes et luisants ; d'autres personnes en sentirent aussi l'étreinte gluante. L'esprit interrogé, répond qu'il est malheureux, qu'on peut lui être utile; il promet de revenir, lève plusieurs fois la table au-dessus de la tête des assistants et disparaît.

Le jour suivant, l'intensité du froid augmente, le vent redouble de violence; le tapis se soulève comme pour rappeler l'engagement, mais les démonstrations sont plus calmes dans la chambre à coucher. — On interroge l'esprit. — Depuis bien des années il erre dans la maison ; son nom était *Giannana;* il avait été moine, il est mort dans cette chambre. Il ne veut pas de messes, mais demande des prières pour obtenir quelque repos. Il répond, au sujet du stylet, « qu'il avait durant sa vie trop bien su s'en servir, » et pro-

met de ne plus revenir. — De fréquentes séances ont amené de bons esprits; le stylet fut retiré du fourreau, la clochette sonna, comme s'il était nécessaire que des mains sacrées purifiassent ces objets ainsi que l'appartement, et tout disparut.

Ceci fut écrit par cette dame peu de temps après l'événement.

« Le 3 avril 1860, je reçus, dit M. Home, à Londres une lettre de cette dame, datée de Florence (27 mars). — Les bruits sont pires que jamais à la villa, écrivait-elle, le nouveau propriétaire en est terriblement incommodé. La maison a été exorcisée sans aucun effet. Mon appartement est le plus troublé. » (*Ibid.*, p. 119-127.)

Le 10 février 1856, il fut révélé à M. Home que sa puissance le quitterait durant une année. Un comte polonais et sa famille engagèrent M. Home à les accompagner à Naples et à Rome; il refusa d'abord l'invitation, puis cependant il s'y rendit. Quoique sa puissance l'eût quitté, sa présence développait un certain pouvoir chez les autres; ainsi l'honorable Robert Dale Owen, ministre américain près la cour de Naples, fut convaincu en présence d'un des membres de la famille royale, *médium* lui-même. M. Owen a écrit depuis un livre fort remarquable sur les faits de l'autre monde.

M. Home, en l'absence de son pouvoir, s'ennuyait : « Celui-ci étant évanoui, la vie me semblait, dit-il, une page blanche. » — Il étudia la doctrine du catholicisme, et y trouva des preuves de tous ces faits qu'il avait observés. Il voulait fuir alors le monde, entrer dans un monastère. Après de sérieuses délibérations, l'Église le reçut; la princesse O... fut sa marraine, le comte B... son parrain, et le Pape accueillit M. Home avec une extrême bonté.

Arrivé à Paris en juin 1856, M. Home choisit, d'après l'avis du Souverain Pontife, le père de Ravignan pour son directeur.

Il n'avait pas encore recouvré sa puissance quand il fut présenté à une famille anglaise demeurant boulevard des Italiens. Les fils, officiers dans l'armée de Crimée, étaient nouvellement arrivés. On parlait des merveilles des esprits, quand tout à coup ils tressaillirent à un bruit élevé venu de la partie la plus éloignée de la chambre et qui s'approchait lentement. M. Home vit qu'il s'agissait d'une *communication*, ce qui fut confirmé par l'alphabet. Le mot *Grégoire* fut produit, et des détails concernant sa mort et la date furent donnés. Les deux officiers refusèrent d'y croire. Grégoire était un officier français, qui n'avait été blessé que légèrement en Crimée. L'esprit de Grégoire fournit cependant des preuves de son identité : des objets sont transportés, on entend des frappements, des bruits de mousqueterie, des contacts étranges sont sentis par les deux officiers, etc. Bref, on fut convaincu de la présence d'un esprit. La mort de Grégoire fut enfin confirmée par une lettre qui en donnait tous les détails, et que le père envoya à son fils, alors au Canada; au moment où celui-ci la lisait, il entendit un frôlement de paperasse et de plume ; il appela son domestique, et ils virent, avec une grande surprise, une plume écrire toute seule le nom de *Grégoire*.

Ce jeune officier était ainsi devenu *médium* auprès de M. Home, qui avait alors cessé de l'être.

M. Home étant très-malade, fut ausculté par son médecin, qui lui conseilla de choisir un climat plus doux que Paris, mais. M. Home ne put se rendre à cet avis.

Le père de Ravignan lui avait assuré qu'étant catho-

lique, son pouvoir ne reviendrait plus; il s'était trompé. — On conçoit en effet que M. Home, quoique converti, pouvait être recherché; il le fut, et céda.

Le 10 février 1857, M. Home, toujours très-malade, entendit à minuit des frappements; une main se posa sur son front, et une voix lui dit : « *Courage, Daniel, vous serez bien prochainement.* » Et effet, le matin même, il était frais et dispos. Sa santé s'améliora, et, le 13 février, il fut présenté à Leurs Majestés Impériales, aux Tuileries, où des manifestations d'un caractère extraordinaire se produisirent. Le père de Ravignan, mécontent de sa rechute, lui dit qu'il ne pouvait plus l'absoudre, à moins qu'il ne s'enfermât chez lui[1] et ne restât sourd à tous ces phénomènes. M. Home répondit que sa santé ne lui permet pas de rester enfermé et qu'il lui est impossible de ne pas voir ni entendre; que Dieu lui ayant accordé ces deux facultés, il ne pouvait les ignorer. « Faites ce que je vous dis, répliqua le père, autrement supportez-en les conséquences. »

M. Home ajoute « qu'il sentait que Dieu était plus grand que l'homme, et que lui ayant donné le pouvoir de raisonner, il ne savait pas pourquoi il s'en verrait privé. »

Cependant M. Home étant troublé par les paroles du père de Ravignan; le comte de K... lui amena l'abbé de C... Celui-ci lui dit qu'il ne doit pas effectivement « s'ensevelir tout vivant, » et manifesta le désir de voir les phénomènes du *médium;* comme ils se produisirent, M. l'abbé ajouta : « Que cette puissance soit

1. Le père de Ravignan n'a pas dû s'exprimer ainsi : il aura recommandé au *médium* de ne pas se transporter dans le monde pour rendre témoin de ses manifestations; c'est je crois ce qu'il faut entendre ici. La solitude, d'ailleurs, ne pouvait que favoriser davantage l'accès des démons, qui ne quittent pas facilement la partie.

ce qu'elle voudra, elle est en dehors de vos moyens d'action ; choisissez un autre directeur, moi je ne puis ; je n'en retirerais que des persécutions. »

M. Home choisit pour guide un des éloquents prédicateurs du jour, et s'embarqua peu après pour l'Amérique. (*Ibid*,, p. 129-136.)

Le célèbre *médium* déclare qu'on a débité sur ses relations avec le père de Ravignan différentes choses, et entre autres la promessse d'abjurer toute magie. « C'était impossible, poursuit M. Home, puisque je ne la connais pas. » — Le père de Ravignan lui avait assuré aussi que les esprits, s'il se conduisait bien, ne reviendraient pas, et cependant à jour fixe ils reviennent en lui, disant qu'ils étaient charmés de le trouver dans un état moral aussi pur. — Il quitta, après sa dernière entrevue, le père de Ravignan sans s'être confessé, et en lui disant « que nul n'avait le droit de lui interdire l'usage d'une faculté donnée par Dieu. » Les rapports que M. Home avait eus avec M. l'abbé de C..., l'avaient fortifié dans cette opinion, « car, continue-t-il, quand les prêtres ne sont pas d'accord sur tels sujets, à qui recourir, sinon à la raison ? » (*Ibid.*, p. 137-140.)

Passons maintenant à une prédiction de M. Home, qui signala son séjour à Paris.

Le frère de la comtesse L..., tandis qu'elle brodait, lui lisait un livre des plus irréligieux du siècle dernier. Il arriva à celle-ci, en l'écoutant, de regarder son frère, dont les traits étaient d'ordinaire calmes et sereins, mais elle lui vit une figure si bouleversée, qu'elle en fut frappée de terreur ; sa bouche était tordue par le sourire amer du désespoir, ses yeux étaient tout grands ouverts, ses sourcils convulsés, il était méconnaissable. Un peintre n'aurait pu faire un meilleur choix pour

représenter la chute d'un ange. Il vint à la comtesse L..., une pensée qu'elle n'avait jamais eue : — que son frère était possédé. — Cette expression infernale reparut fréquemment sur le visage de son frère; la pensée en fut si horrible pour sa sœur, qu'elle n'osait le lui dire.

M. Home étant, durant l'hiver de 1856, chez la comtesse L..., jeta son regard sur un buste magnifique en marbre et fut si vivement agité que la comtesse L... lui en demanda la cause. « L'homme dont voici le buste, répondit le *médium,* est possédé par un démon. » Cette dame, qui s'en doutait, pressa M. Home de questions. Ayant examiné le buste, il répondit : « Madame, dans quelque temps votre frère subira un grand malheur qui le délivrera de ses ennemis. » La prédiction s'est réalisée. Le comte de P... perdit dans la banqueroute Thurneyssen une partie de sa fortune. La prédiction fut faite quatre mois avant la faillite. (*Ibid.*, p. 141-142.)

Guérison d'un jeune homme sourd dès l'âge de quatre ans. M. Home augmente la puissance d'un médium français. Il va en Allemagne, en Hollande, en Belgique, et arrive à Rome.

Le 19 mars 1857, M. Home reçut d'une dame une lettre; elle l'informait qu'ayant vu en rêve sa mère et celle de M. Home, cette dernière lui avait dit : « Rendez-vous chez M. Home immédiatement pour le prier de guérir votre enfant, sourd depuis l'âge de quatre ans à la suite d'une fièvre typhoïde. »

La dame se présenta le lendemain chez le *médium*, qui devant partir ce jour même, s'entretenait avec la princesse de B... et Mlle E..., et était obligé de tenir sa porte fermée à tous, excepté à ses amis. Cette dame étant entrée, fut reçue avec une contrainte qu'elle ressentit.

Les médecins n'ayant rien pu contre cette surdité, M. Home ne vit pas ce qu'il pouvait faire. La dame s'assied près d'un sofa, sur lequel M. Home s'assit, ayant à sa gauche le jeune sourd, âgé de 15 ans. La mère raconte longuement sa maladie, et en décrit les médications. Les sympathies du médium s'éveillent; il passe involontairement son bras autour du cou de l'enfant, qui tout à coup se relevant, s'écrie avec émotion : « *Maman, j'entends!* » — Émile! dit celle-ci. — « Quoi? dit l'enfant. » Comment peindre ces émotions. La mère et l'enfant s'entendent, se parlent, et ce dernier est complétement guéri. (*Ibid.*, p. 143-145.)

De retour en mai 1857, à Paris, M. Home y resta jusqu'en juillet. Son pouvoir était alors considérable. Des milliers d'individus ont vu les mains des esprits saisir la plume ou le crayon, et tracer l'écriture des personnes dont les esprits étaient supposés présents. Au milieu de cette foule qui accablait le *médium*, le comte de X... put être introduit, et dit à M. Home : « J'ai été envoyé vers vous, et bientôt vous saurez pourquoi. Je demeure n° 4, telle rue..., vous *serez obligé* de venir me voir. » Le *médium* était si pressé qu'il secoua la tête en signe d'incrédulité. — « *Vous verrez, vous verrez,* » dit en souriant le visiteur. M. Home devait aller dîner chez la baronne de M.... Avant de partir, une voix lui dit : « *Vous irez voir mon père.* » En entrant au salon, il y vit un jeune homme qui lui répéta : « *Nous irons voir mon père* » et disparut. La baronne de M... n'aperçut que l'agitation du *médium* qui, au moment de s'asseoir, entendit prononcer encore les mêmes paroles : « *Vous irez chez mon père.* » — Il raconte dans son trouble ce qui s'est passé, et voit encore la même apparition : elle semblait attristée et des gouttes de sang tachetaient sa poitrine. « *Mon père vous attend,*

lui dit-elle encore, *votre mission c'est de consoler*; » elle disparaît après avoir insisté pour que ce fût le soir même. M. Home se présente à la maison n° 4, et à l'instant où le domestique lui dit qu'il ne peut entrer, le comte ouvre en lui disant qu'il l'attendait, *qu'il savait qu'il viendrait*. M. Home lui dépeint le jeune homme qui l'a pressé de venir. Le comte reconnaît son fils qui avait été assassiné, et le *médium* voit que le portrait de ce jeune homme ressemble à sa vision. Monsieur le comte déclare à M. Home qu'ayant été longtemps lui-même un médium *partiel*, il a été *induit* à venir le chercher pour accroître son pouvoir et être plus facilement averti de la présence de son fils. (*Ibid.*, p. 163-166.)

Les esprits annoncèrent alors à M. Home qu'il était nécessaire qu'il portât la lumière en Turquie. Ses malles étaient faites, mais les esprits remplirent de frappements le salon de la duchesse de A..., pour lui dire de remettre son voyage, car des troubles politiques étaient sur le point de se produire en Turquie.

Les esprits prédisent parfois assez bien, mais ils n'ont pas la prescience.

Le *médium*, dont la puissance n'était pas alors considérable, se rendit à Baden-Baden, où le roi de Wurtemberg et le prince, aujourd'hui roi de Prusse, observèrent avec intérêt les phénomènes spiritualistes.

Les esprits protecteurs de M. Home lui annoncent que des peines lui sont réservées, mais « que des ténèbres jaillira la lumière. Ce qui semblera une défaite finira par être une victoire. » Arrivé à Biarritz, on proclame que les manifestations de M. Home sont des impostures.—On citera plus loin les explications qu'on prêtait à ses prodiges.—Il quitta Biarritz avec ses bons amis le comte et la comtesse de B....Près de Bordeaux des phénomènes *d'écriture directe* se produisirent en

pleine vue, des mains saisirent un crayon, etc. La maîtresse de la maison s'aperçut que M. Home était à deux ou trois pouces du sol. — Tant qu'il n'a pas dépassé le niveau des têtes, il ignore d'ordinaire ces suspensions ; — presque aussitôt il atteignit le plafond. M. le comte de B... s'étant cramponné à ses pieds, les bottines du *médium* lui restèrent dans les mains.

Arrivons avec M. Home à Paris. — Descendu chez M. le comte de K..., presque chaque jour il y avait des manifestations d'esprits. — « Un jour, dit le *médium*, chez le marquis de M..., en prenant le thé, nous fûmes légèrement effrayés, car nous n'attendions aucune manifestation et elles se produisirent sans cesse. » Le comte de X... étant allé le trouver dans sa chambre après la soirée, on entendit des pas qui faisaient trembler la chambre ; on vit la figure d'un enfant. Le lendemain, en présence d'un portrait, M. Home dit avec émotion. « Voici l'enfant que j'ai vu la nuit dernière. »

M. Home, en janvier 1858, fut présenté à la reine de Hollande. Les manifestations furent la plupart très-puissantes. Cependant, en présence des personnes qui les désiraient le plus vivement, il n'y eut rien. — A Amsterdam, des manifestations se produisirent devant des rédacteurs de revues, graves penseurs et fort sceptiques. Ces phénomènes leur parurent inexplicables, ils n'y virent aucune imposture. Leur scepticisme se modifia grandement, et même l'un d'eux devint *médium*. Pourtant les manifestations n'avaient pas été très-puissantes, et comme M. Home le regrettait, l'esprit de sa mère vint le rassurer : « *Le vent*, lui dit-elle, *doit être modéré pour l'agneau tondu.* »

Arrivé à Bruxelles, où il comptait donner des séances, sa puissance spiritualiste disparut, il était malade et fut obligé de se rendre à Paris, où son médecin lui

conseilla d'aller en Italie. Craignant qu'on ne débitât qu'il s'en allait par ordre de l'empereur, il resta. La maladie s'aggravant, il partit pour Turin, puis pour Pise, enfin pour Rome. Le climat de Pise et de Turin ne lui convenant pas, c'est à Rome que nous allons voir s'accomplir un autre genre de prodiges en faveur du célèbre *médium*. (*Ibid.*, p. 166-177.)

CHAPITRE III

Le mariage de M. Home avec la sœur d'une comtesse russe n'est pas le moindre de ses prodiges. Accueil gracieux que fit le czar à M. Home à Saint-Pétersbourg. — Le fameux *médium* se guérit comme les convulsionnaires de Saint-Médard en se donnant des coups terribles. — Prodiges qui accompagnèrent la naissance du fils de M. Home, etc. Prodiges en Angleterre. — Retour en France du fameux spiritualiste ; il est sauvé miraculeusement d'un grand péril. M. Home est reçu fréquemment aux Tuileries.

Le mariage de M. Home avec la sœur d'une comtesse russe n'est pas le moindre de ses prodiges. Accueil gracieux que fit le czar à M. Home à Saint-Pétersbourg.

Par rapport à sa santé, M. Home refusait toutes les invitations ; cependant, par un fait tout providentiel, ou pour mieux dire, conduit par les esprits, il se trouva engagé à souper chez madame la comtesse de Koucheleff, l'une des filles du général russe, comte de Kroll. A minuit, on passe dans la salle à manger, où il fut présenté à la sœur de la comtesse. — Une impression étrange s'empare du *médium*, il *sent* que cette jeune personne doit être sa femme. Étant à table, celle-ci lui dit : « Monsieur Home, d'après une superstition russe, vous serez marié cette année : vous êtes placé entre les deux sœurs. » Douze jours après ils étaient fiancés.

Le soir des fiançailles, assis sur le même sofa, sa fiancée lui parla ainsi : « Dites-moi tout, je vous prie, à propos des frappements spiritistes... Je n'y puis croire. — Veuillez vous rappeler, répondit M. Home, que j'ai

une mission à remplir sur cette terre; c'en est une grande et sainte. Je ne puis vous parler de ce que vous n'avez pas encore vu, et conséquemment que vous ne sauriez comprendre. Je peux seulement vous dire que c'est une *grande vérité.* »

Sa fiancée répliqua, roulant des larmes dans ses yeux, si c'était pour le bonheur de l'humanité qu'elle serait prête à l'aider.

Nous passons à vol d'oiseau sur Naples, Florence, Paris, Édimbourg, pour nous transporter de suite à Saint-Pétersbourg. L'empereur fit au *médium* l'invitation la plus gracieuse, qu'il déclina, sa puissance l'ayant quitté depuis plusieurs mois; mais le soir même, l'esprit de sa mère l'invita à faire savoir à l'empereur que son pouvoir était revenu. — M. Home se rendit alors au palais de Péterhof, où il passa huit jours.

Le 1er août 1858, il fut marié dans la chapelle particulière de son beau-frère. Quelque temps après le mariage, pendant que sa femme dormait, le *médium* vit l'esprit de sa mère suivi d'un autre esprit qu'il reconnut, quoiqu'il ne l'eût jamais vu, pour être celui de son beau-père. Il se trouvait heureux que sa femme dormît profondément, aussi fut-il désagréablement surpris de l'entendre dire : « Daniel, il y a près de nous votre mère et mon père... Je n'ai pas peur. » — Pourtant elle tremblait violemment.

Les esprits disparurent, mais on entendit çà et là de très-forts frappements; madame Home fut dès lors initiée aux faits du spiritualisme. (*Ibid.*, p. 177-181.)

Le fameux médium se guérit comme les convulsionnaires de Saint-Médard, en se donnant des coups terribles.

Le *médium* passa plusieurs mois chez son beau-frère, soit à visiter ses terres en Crimée et en Russie, soit à

habiter ses maisons de campagne près de Moscou. — Son pouvoir, dit-il, lui revint de temps en temps, mais faiblement.

Vers le milieu de janvier 1859, M. Home fut atteint d'une grande inflammation interne qui défia les soins de son médecin. Les frictions lui étaient recommandées, mais elles devinrent impossibles, vu l'extrême douleur qu'elles lui causaient. Un soir, en présence de sa femme et du baron de N..., « les mains du *médium*, saisies par une influence spiritualiste, se mirent à frapper avec une extrême violence sur la partie malade la plus sensible. » Sa femme veut arrêter ses mains, mais le baron, qui avait quelques connaissances des manifestations spiritualistes, l'en empêcha. « Je ne souffrais aucun mal, dit M. Home, malgré la violence des coups qui faisaient trembler le lit et la chambre ; au bout de cinq minutes, le gonflement avait diminué; une heure après, je dormais profondément. Le lendemain matin je m'aperçus que j'étais guéri, et on ne peut se figurer l'étonnement de mon médecin. » — Il s'était guéri comme les convulsionnaires jansénistes. (*Ibid.*, p. 182-183.)

Prodiges qui accompagnèrent la naissance du fils de M. Home, etc. Prodiges en Angleterre.

Le 26 avril, à 7 heures du soir, à Saint-Pétersbourg, quai *Gagarine*, naquit l'enfant du fameux *médium*. Quelques heures après sa naissance, on entendit au-dessus de lui un gazouillement d'oiseau, et durant les deux ou trois nuits suivantes apparut une étoile brillante sur sa tête; elle y restait quelques minutes, puis se dirigeant lentement vers la porte elle disparaissait. « Chacun de nous, raconte M. Home, observa le phénomène en même temps. La lumière était plus puis-

sante que toutes celles qu'il m'a jamais été possible de voir, et plus claire. » M. Home l'attribue à l'intermédiaire de l'enfant, lequel a maintes fois manifesté le don de *voyant*[1].

Nous omettons « des manifestations d'un étonnant caractère qui se produisirent dans les environs de Saint-Pétersbourg, devant une foule de curieux, qui les scrutèrent avec soin. » — Nous laissons, un an après son mariage, M. Home ressentir, en embrassant sa belle-mère qui se trouvait à Ostende pour cause de santé, « les impressions étranges qu'il a souvent éprouvées, » et qui lui annonçaient qu'il ne la reverrait plus sur la terre. — Ce pressentiment se vérifia.

Le *médium* arrive à Paris en août 1859, puis se rend en Suisse, où il donne deux séances; il revient à Paris, où un ami lui offre pour résidence le château de C...; au mois d'octobre il retourne en Angleterre, son pouvoir alors l'avait quitté.

Durant son absence, son enfant manifesta maintes fois sa faculté de *voyant*. — Frappements dans le plafond, dans les murs, etc.; on demanda quel était le *médium*, il fut répondu que c'était l'enfant endormi.

En Angleterre, fin de novembre, le pouvoir de M. Home revint; il continua ses séances jusqu'au 24 juillet 1860. — Il est assez inutile, ce nous semble, de les décrire. Ce sont, par exemple, les oscillations d'une table, qui s'élève de dix-huit à vingt pouces, des frappements, etc.

M. Pears, auteur d'une lettre sur ces faits, accepta dans son scepticisme l'invitation de se placer sous la table, où les manifestations continuèrent de se pro-

1. L'enfant de M. Home fut baptisé et eut pour parrain le marquis de Châteauregnard, aujourd'hui ministre de France à Hesse-Cassel et pour marraine sa tante, la comtesse Luba.

duire aussi fort qu'auparavant. Ayant appris que ces frappements venaient de son grand-père, M. Pears demande si l'esprit pourrait lui enlever des mains une grosse sonnette? Des tapements énergiques répondirent. — Bref, cette sonnette fut arrachée d'entre les doigts de M. et de madame Pears.

Un fait, entre autres, frappa M. Pears : quand il fut assuré de la présence de l'esprit de son grand-père, il vit M. Home tomber en extase en disant : « *Voici un homme à haute stature, vieux, droit, pareil à un quaker.* » Il imita les gestes du vieillard exactement, tendit la main à M. Pears d'une manière qui lui rappela celle de ce grand-père, lui parla d'une personne que ce dernier avait aimée, et qu'il avait retrouvée dans l'autre monde, etc. Tout ce qui se passa surprit M. Pears au delà de toute expression.

M. J.-G. Crawford traitait aussi ces phénomènes d'absurdes. Le hasard l'amena chez M. Coleman, où il vit un accordéon s'ouvrir et se fermer, une table s'élever à la hauteur de douze ou quinze pouces, et entendit l'accordéon jouer l'air : *Home, sweet home* d'une façon splendide. — « Tout me porte à croire, s'écria M. Home, que *je vais m'enlever.* » La chambre était dans l'obscurité, il ajouta : « *Je m'enlève.* » M. Crawford, étant près de lui, sentit les talons de sa chaussure. « Bientôt il nous sembla, dit celui-ci, qu'il flottait sous la voûte, puis qu'il s'élevait vers la corniche ; nous l'entendîmes faire trois croix et quelques lettres sur le plafond. Quand on ralluma le gaz, M. Home était étendu sur la table, et on vit les caractères tracés sur le plafond. » (*Ibid.*, 184-192.)

Le 3 avril 1860, M. Home assistait avec quelques amis à une lecture faite par Louis Blanc *sur les personnes et les agents mystérieux qui signalèrent en France*

la fin du dix-huitième siècle. Pendant qu'on parlait de Cagliostro, M. Home pressentit qu'il était présent, et une dame en fut avertie par diverses manifestations.

Rentré chez soi, M. Home raconte à sa femme qu'il a été *obsédé* par Cagliostro. Celle-ci répond que cette expression a un sens fatal qui l'effraye.—Étant couchés, la chambre fut comme illuminée par le soleil : pensant que ce phénomène était interne, M. Home demande à sa femme si elle n'a rien vu. « Non, ma tête, qui me fait mal, répondit-elle, était cachée dans l'oreiller. » — M. Home désire mentalement que la lumière éclaire de nouveau la chambre, qui se trouve subitement éclairée de nouveau comme en plein midi. — Madame Home demande si c'est l'esprit de Cagliostro; trois éclairs rapides l'affirment. « Plusieurs réponses, dit M. Home, furent ensuite données par le même mode, qui fit place à un tintement musical sur nos têtes, puis un léger bruit de pas; une forme se pencha ensuite sur le lit et pressa les couvertures. On l'interrogea, et une voix répondit : *Mon pouvoir était celui d'un mesmériste incompris; injustement jugé, je ne me soucie pas des mensonges de la terre.* » — M. et madame Home en furent si émus qu'ils se turent; « mais une main se plaça sur nos fronts, continue M. Home, et ma femme, saisissant mes deux mains dans la sienne, les éleva et dit : Cher esprit, veuillez être un de mes anges gardiens..., m'enseigner ce que j'aurai à faire, me rendre reconnaissante envers Dieu. — Une main s'empara des nôtres, poursuit M. Home, et une bague qui avait servi de sceau à mon beau-père fut mise au troisième doigt de madame Home; cette bague était à une distance au moins de douze pieds. » L'esprit souhaita *bonne nuit,* et trois bouffées d'un si délicieux parfum s'exhalèrent,

que les deux époux s'écrièrent : « *C'est en vérité merveilleux!* » (*Ibid.*, p. 194-197.)

Le *Spiritual Magazine*, en témoignant de sa parfaite confiance dans ses correspondants, rend compte de deux soirées avec M. Home les 1er et 9 mai. Ce qui a été dit nous dispense d'en parler longuement. — La table désire être placée près de la croisée, les lumières, conformément au vœu des esprits, sont éteintes; — ce sont toujours les mêmes manifestations. Cependant on voit ici une couronne de fleurs blanches apportée par des mains d'esprits; cette couronne, par sa forme et son dessin, n'avait pas sa pareille sur terre. C'était l'emblème de l'esprit de la mère de William; puis apparut *l'emblème de la superstition,* puis *l'emblème de la vérité;* celui-ci était une fontaine féerique lançant en l'air des cascades de rayons argentés qui s'évanouissaient... Ce spectacle surpassait tous les autres en beauté. Aussi des frappements dirent aux spectateurs : « *C'est tout ce que nous pouvons faire.* » — M. Home tombe en extase, etc.

A la séance du 9 mai, la table oscille, s'élève de quatre pieds de haut et redescend; l'accordéon fait entendre des airs admirables, sa sonorité grandit, grandit, « jusqu'à égaler la voix majestueuse de l'orgue; » la pièce s'emplit de flots harmonieux; des détonations se font entendre dans la table et « quelquefois sous ma main, dit un des spectateurs. » Le store de la fenêtre descend, remonte tout seul; des branches de géranium arrivent sur les genoux des assistants (comme le thym de Crète du docteur Billot). M. Home flotte en l'air comme une plume... parfois il est sur le dos; une ottomane s'avance toute seule pour le recevoir, etc. (*Ibid.*, p. 199-206.)

Dans une soirée précédente (3 mai), on avait observé

toujours les mêmes faits. — La table flottait en l'air; les quatre coussins de l'ottomane y volèrent également; neuf à dix chaises fendirent aussi l'air comme des éclairs; quand on essaya de remuer l'une d'elles, elle résista comme clouée au parquet; « les forces réunies de plusieurs d'entre nous, déclare un des assistants, ne purent la faire bouger, etc. »

M. James Wason, qui comptait vingt-neuf ans d'ultra-scepticisme, s'enorgueillit maintenant de sa foi dans la vie spirituelle, dit-il; elle date du jour où il a vu les prodiges de l'illustre *médium*.

En juillet 1860, M. Wason assistait à une séance chez une personne de distinction, dans *Hyde-Park-Terrace*, à Londres. Deux baronnets, dont l'un membre du parlement, l'autre fils d'un membre décédé, et la dame d'un illustre représentant de la Chambre des communes, se trouvaient à cette soirée avec M. Wason, et étaient aussi sceptiques que lui, n'ayant pas encore assisté à ces manifestations. Le *médium* les invita à ne pas désirer trop avidement les phénomènes spiritualistes, ce qui pourrait les empêcher. — Six lumières éclairaient la pièce. Le parquet frémit et oscilla comme le pont d'un steamer dont les roues sont en mouvement; quelques-uns comparèrent ce mouvement à la vibration du pont d'un navire à hélice; ce tremblement cessait par intervalle, puis reprenait; les murs unissaient leur tressaillement à l'oscillation du parquet. La table resta une ou deux minutes suspendue en l'air, etc. A une seconde soirée, le tremblement se fit dans les murs et dans le plancher. La table s'agita plus violemment, s'éleva en l'air à quatre pieds, y resta une minute et descendit doucement comme un flocon de neige. L'accordéon joua tout seul dans la main même de M. Wason, sur le

parquet et sur la table, où d'invisibles agents le transportèrent.

On ne cite pas ici les mains qui apparaissent, la sonnette qui carillonne dans l'air sur les têtes, les fleurs placées dans les mains et dans le gilet de M. Wason, etc.; il serait trop long d'entrer dans tous ces détails merveilleux.

« Je m'abstiens de commentaires sur ce qui précède et ne veux avancer ni théorie ni hypothèse, écrit M. Wason. Je me borne à constater des faits dont je puis garantir l'authenticité par serment légal devant une cour de justice. » (*Ibid.*, p. 209-215.)

On omet dans cet exposé d'autres manifestations peut-être plus étranges rapportées dans un journal particulier. Quand nous arriverons à la preuve des faits, nous aurons occasion d'en citer quelques fragments.

Retour en France du fameux spiritualiste. Il est sauvé miraculeusement d'un grand péril. M. Home est reçu fréquemment aux Tuileries.

Le célèbre *médium*, ayant quitté Londres le 24 juillet 1860, arrivait d'un rapide voyage à Naples; il était au château de C..., qu'une demi-heure de chemin de fer sépare de Paris. L'exercice lui étant recommandé, il prit un fusil et se promenait dans le parc, dont les arbres sont très-élevés. Le 16 septembre, il était sous un peuplier du nord, dans un angle du parc, où une haie le sépare des champs voisins. Le gibier d'ordinaire y cherche un abri, et la haie permet aisément de le tuer. Il cherchait à viser une perdrix, lorsqu'une voix lui cria en anglais : *Ici, ici*. Le désir d'observer sa victime fit qu'il n'en tint compte; mais tout à coup il se sent saisi par le collet et *enlevé* de terre, et au même instant il entend un horrible craquement, voit une énorme branche du peuplier sous lequel il se trouvait

se casser, et se trouve aussitôt transporté à 6 ou 7 pieds. Il accourt au château dans son émotion, et raconte comment Dieu a envoyé un de ses bons anges pour le sauver.

Cette branche avait seize mètres de long et, à l'endroit de sa rupture, un mètre de tour; elle était entrée d'un pied dans la terre. (*Ibid.*, p. 235-238.)

On ne peut citer ici tout ce qui se passa de prodigieux relativement à cette branche, et les manifestations qui eurent lieu. Nous dirons seulement qu'en 1861, une main ayant touché l'épaule du *médium*, il s'écria qu'une grande force venait de lui être communiquée. En effet, on avait coupé dans cette branche un énorme bloc que deux messieurs, beaucoup plus forts que M. Home, purent à peine remuer, mais le *médium* le prit sous son bras comme un fétu de paille et fit ainsi le tour de la chambre, semblant ne porter rien. (*Ibid.*, p. 249-250.)

Nous passons ici une foule de séances rapportées dans les journaux et nous omettons des manifestations plus extraordinaires que ce qui vient d'être cité, mais il faut bien s'arrêter.

Nous pourrions parler ici de la mort de madame Home, dont l'union avec M. Home avait été elle-même un prodige. Cette santé si chère déclinait. Un soir, l'esprit de la mère de madame Home vint les visiter et après qu'il eut fait trois croix sur le front de *Sacha* (madame Home), celle-ci se mit à dire : « Oh! maman me bénit... quelle joie !... » M. Home vit dès lors que celle qu'il chérissait allait s'envoler de la terre. L'âme de la mère de Sacha lui dit « que la maladie qui l'enlèverait n'était pas celle qu'il redoutait, mais la consomption. »

M. Home revint à Paris le 20 janvier 1863 passer

quelques semaines chez le comte de K..., il fut reçu fréquemment par Leurs Majestés aux Tuileries. — C'étaient toujours les mêmes faits. (*Ibid.*, p. 253, 324.)

Je tiens, effectivement, de source certaine, quelques-unes de ces manifestations qui ne sont que la répétition de ce que l'on vient de lire. Le lecteur ne doit donc éprouver aucun doute sur leur réalité. Si M. Home a évité souvent de citer les noms des spectateurs, chacun appréciera ses motifs comme on appréciera les nôtres, si nous nous abstenons aussi de citer les noms de personnes qui ne voudraient pas les voir figurer ici.

On va terminer par quelques faits, soit en France, soit en Italie ; ici les noms des spectateurs seront cités. Les personnes qui les rapportent présentent la plus haute garantie de véracité; si donc l'on pouvait encore concevoir quelques doutes sur ceux qui sont mentionnés dans les journaux anglais, les faits suivants doivent être pleinement acceptés.

CHAPITRE IV

M. Home se rend en Italie. Manifestations spiritualistes étranges. — Retour à Paris du célèbre *médium*. Ses prodiges. — Discussions sur la certitude des faits merveilleux du *médium*. Calomnies dont il a été l'objet; témoignages en sa faveur. — Quelques explications ridicules essayées par les savants et les sceptiques, et repoussées par les témoins des prodiges de M. Home. — Exposé de quelques prodiges qui prouvent la mission de cet apôtre. Observations. — Mort de madame Home, les regrets qu'elle a causés. — Résumé des arguments pour prouver qu'il n'y a dans le *médium* ni jonglerie ni imposture. Preuves d'une intervention spirituelle, démonstration de sa nature.

M. Home se rend en Italie. Manifestations spiritualistes étranges.

M. Home, pendant son séjour en Italie, comptait parmi ses spectateurs un personnage fort sceptique, qui niait l'intervention des esprits et qui, malgré ce qu'il a vu, persiste encore : c'est M. le comte Spada. — « Des esprits voltigent autour de nous, lui disait le *médium*, ce sont les âmes de ceux qui nous furent chers et qui s'efforcent d'entrer en communication avec nous. » — Après lui avoir exposé les moyens d'établir des rapports, il le pria d'attendre. « Les esprits ne sont pas toujours là, reprenez vos causeries, quand ils arriveront, ils sauront bien annoncer leur présence. » — Au bout de quelques temps, on sent le sol osciller, l'oscillation croît par degrés, devient très-forte, et est accompagnée d'un bruit sourd, que l'on peut comparer à celui d'un navire qui, en entrant au port, laisse tomber sa vapeur. Les objets placés dans l'apparte-

ment cèdent alors à la violence du mouvement, les lumières chancellent et pourtant les flambeaux ne tombent point; les spectateurs eux-mêmes chancellent sur leurs siéges. Ce tremblement de terre se calme après quelques minutes. C'est le moment où un souffle glacial signale la présence des esprits, où des doigts invisibles palpent légèrement diverses parties du corps des spectateurs, etc., et où des coups se font entendre.

Nous retrouvons ici ce froid si souvent observé dans les manifestations diaboliques, et ces tremblements de terre signalés dans les rapports avec les dieux des gentils, puis dans la sorcellerie et dans les observations magnétiques par M. Dupotet.

Dans les deux premières soirées, le comte et sa société virent peu de choses, car les esprits ne sont pas toujours disposés. — A une troisième soirée, les esprits arrivent et annoncent leur nombre en frappant trente-neuf coups (car ils étaient trente-neuf).

L'ami à qui je veux parler, dit M. le comte Spada, est-il des vôtres? — « Oui. » — Et le genou de M. le comte fut fortement serré pour le lui prouver; voulant une autre preuve, à peine l'eût-il demandée, qu'il vit ramper quelque chose sous le tapis de la table. — M. le comte engagea son ami, M. Phiseps, à bien regarder, mais à peine eût-il parlé, qu'une main vigoureuse, invisible lui serra le poignet, l'enchaîna à la table, de laquelle il ne put se dégager qu'avec un suprême effort.

M. Fuller voulant alors interroger l'esprit de son père, les réponses furent d'une vérité saisissante.

M. Spada cependant n'est point convaincu. — « Exigez ce que vous voudrez, lui dit M. Home, les esprits feront tout pour vous plaire. » — L'examinateur veut changer de chambre, on apporte le thé dans celle

qu'il a choisie. A peine installés, ils entendirent un grand vacarme, c'est-à-dire le redoublement de ces coups par lesquels les esprits s'annoncent. — A ce cri: *es-tu là?* prononcé par M. Spada, qui pensait à son ami défunt, Ottone Ricotti, il fut répondu « oui, » et pour preuve, la table quitte le sol, monte et redescend avec lenteur. M. Phiseps, qui a curieusement suivi le mouvement deux fois répété du meuble, fait observer qu'il s'est élevé d'une brassée environ. M. le comte Spada exige une autre preuve, la table reste en l'air et ses mouvements ressemblent à ceux d'un crible agité par un cribleur; en tournant ainsi, elle effleure presque le menton du comte Spada qui se jette en arrière; alors celle-ci recule, puis redescend lentement à sa place sans que la lampe avec son globe aient été dérangés.

En ce moment, un fauteuil éloigné de plusieurs pas s'approche. M. Crasman, pensant que c'est l'esprit de son père, s'écrie : « Est-ce vous, père? » — Oui. — « Eh bien, donnez à cet incrédule une preuve qui le convainque. » — A ces mots, le fauteuil s'approche doucement et vient toucher le genou de M. Crasman. — « Faites mieux, cher père, il n'est pas convaincu. » — Un mouchoir presque entièrement déployé, qui se trouvait sur les genoux de M. Crasman, se pelotonne de lui-même et disparaît. — « Puisque vous l'avez pris, cher père, veuillez le porter au comte Spada. » — A l'instant celui-ci sent que l'on serre, à deux reprises, son genou droit et ce mouchoir s'y trouve placé. De petits coups retentissent partout dans la chambre, et des haleines glaciales soufflent sur les assistants, le sol tremble, etc. Au milieu de ce tapage, de petits coups se font entendre. C'est le petit, s'écrie le *médium*. C'est le neveu de M. Crasman. — « C'est toi ? demande

M. Crasman, joue-nous vite quelque morceau sur l'accordéon. » — Oui, oui, oui, — et une main invisible agite l'instrument qui bientôt fait entendre l'air le plus gracieux. On propose à l'esprit de jouer quand l'instrument sera entre les mains du comte. — Oui, oui, oui. Aussitôt l'accordéon disparaît, le comte Spada s'éloigne de la table et de ses voisins; son ami Phiseps, incrédule comme lui, examine avec beaucoup d'attention. M. Home est assis de l'autre côté de la table, ses mains l'une sur l'autre. MM. Phiseps et Crasman sont, l'un à la droite, l'autre à la gauche de M. Spada. Une minute s'écoule, puis les deux mollets de ce dernier sont fortement serrés et l'accordéon apparaît sur ses genoux, fait une pause, se meut, rampe sur ses cuisses, se dirige vers sa poitrine, s'y appuie, et bientôt une sonate ravissante délecte les oreilles. M. Spada perçoit la force qui meut le soufflet, et entend les murmures d'un écho lointain répéter les dernières notes. Alors éclatent partout une multitude de petits coups tels que des applaudissements aériens.

M. Phiseps tient à son tour l'accordéon. M. Spada voit le soufflet s'agiter, les touches s'ouvrir et se fermer sous des mains invisibles.

MM. Spada et Phiseps furent-ils enfin convaincus? « Nous avons la conviction, dit le premier, d'avoir entendu et vu des choses absolument incompréhensibles, inexplicables; que cela nous suffise! Nous ne croyons ni l'un ni l'autre aux esprits, mais à une *fascination* exercée par M. Home, qui ferait voir ce qui n'est pas[1]. » (V. M. Des Mousseaux, *Les médiateurs de la magie*, p. 21-28.)

1. M. Des Mousseaux connaît ces faits par une lettre de M. de Mirville, du 7 mai 1856, qui les tenait de M. le comte Spada lui-même.

M. de Mirville cite du même *médium* d'autres faits qu'il tenait de

C'est en 1857, le jeudi 6 mars, que M. le chevalier Des Mousseaux vit pour la première fois l'illustre *médium* à Paris. Ce savant y passe l'hiver chaque année, et vit « dans un monde où l'habitude héréditaire des cours et de la diplomatie donne, dit-il, tous les usages de *la défiance* élégante et de la sagacité. Il savait que M. Home, ayant à Rome abjuré le protestantisme, était devenu catholique en 1856, et que ses *habitués* lui avaient dit : *Au revoir, au* 10 *février* 1857, *et bon voyage.* M. Home étant à Paris, ajoute M. Des Mousseaux, suivit les conseils du père de Ravignan, qui lui défendit d'être acteur ou témoin de ces scènes dangereuses. Mais un jour *l'ex-médium*, manquant à sa promesse, fut repris avec vigueur par le père de Ravignan, lequel pourtant lui pardonna, après avoir exigé une promesse écrite, mais il y eut une nouvelle rechute. Alors le père de Ravignan lui fit dire de ne plus reparaître. »

« Tout Paris apprit bientôt que les esprits avaient, le 10 février 1857, repris possession de leur domicile. » (*Ibid.*, p. 31-34.)

Retour à Paris du célèbre médium. Ses prodiges.

Voici quelques faits parmi ceux qui ont été observés à Paris. — M. Des Mousseaux dînait avec M. Home en

si bonne source, que le témoignage de ceux qui les ont vus, leur confère, dit-il, la plus grande autorité. — Un jour (nous sommes toujours en Italie), les phénomènes ordinaires n'ayant pas satisfait tous les spectateurs, on osa demander quelque chose de plus positif. Cinq doigts d'une main vigoureuse soulevèrent aussitôt le tapis de la table que l'on entourait, et serrèrent les mains qui ne s'étaient point retirées. Le tapis étant enlevé, trois mains coupées au poignet apparurent au milieu de la table... — Mademoiselle de *** eut le courage de placer ses mains au milieu de ces mains, qui serrèrent la sienne. « Elles étaient, dit-elle, d'une mollesse extrême et complétement moites. » (*Ibid.*, p. 29-30.)

tierce maison ; après le dîner les esprits *choisirent* leurs spectateurs parmi les convives, et M. Des Mousseaux fut éconduit. M. le comte de Richemont [1], l'ami de M. Des Mousseaux (c'est dire qu'il mérite toute confiance), fut appelé et lui raconta tout ce qui s'était passé, et son récit fut répété et confirmé encore par une foule d'observateurs sérieux qui ont vu ailleurs M. Home. — M. le prince *** confesse d'abord avoir vu les meubles s'agiter, s'avancer, traverser rapidement l'appartement. Le sol, dit-il, a tremblé, une main leur a apparu. Ils ont non-seulement vu, mais touché. « Prince, lui demande M. Des Mousseaux, que concluez-vous? Nierez-vous que ce sont des esprits? » M. le prince répond qu'il n'admet pas de supercherie ; mais il paraît que la lumière astrale d'Éliphas Lévi lui expliquait le phénomène.

Un autre spectateur déclare avoir aussi vu et touché; celui-ci partage l'opinion de M. Des Mousseaux sur la cause.—Des dames n'ont pu tout voir, s'étant enfuies, car un *souffle singulier* a tellement ballonné leurs robes qu'elles se sont sauvées au plus vite.

M. Des Mousseaux n'a pu citer que les noms des spectateurs qui le lui ont permis. — M. Jouvin d'Attainville ne craint pas d'affirmer devant des milliers de personnes ce qu'il a confié à une seule. — Voici ce qu'il a vu : — « Prenez une sonnette, lui dit M. Home, les esprits vous l'enlèveront des mains. » Cette sonnette aussitôt lui sembla comme enveloppée d'un corps et, quoique serrée fortement, lui fut enlevée, non pour tomber, mais pour être transportée sur le parquet à l'autre bout de la chambre. « Nous nous sentîmes

1. M. le comte de Richemont est l'auteur d'une excellente brochure intitulée : *Le mystère de la danse des tables dévoilé*, etc., 1853, dont on a extrait plusieurs faits cités dans cet ouvrage.

serrés chacun par une main, ajoute-t-il, mais l'attouchement des mains qui nous pressaient avait une chaleur qui n'appartient pas à la vie. »

Le même observateur « s'étant assis et ayant pris un accordéon, une pression fatigante se fit sentir, les touches se mirent d'elles-mêmes en mouvement, et les mélodies qui s'exhalèrent avaient tant de charme qu'il ne se souvient pas d'en avoir entendu de plus suaves. » (*Ibid.*, p. 35-39.)

M. Piérart, ex-rédacteur en chef du *Journal du magnétisme*, rapporte aussi les mêmes faits de sonnettes et d'accordéons; faits qui ont eu pour témoins, rue de l'Arcade, 12, les invités du fils du général anglais Kyd. — Madame Kyd fut portée par les airs dans son fauteuil. L'accordéon joua tout seul des mélodies si touchantes que les assistants sentirent couler leurs larmes. Une table frappe un grand coup, s'avance en renversant les chaises vers un piano, des mains mystérieuses apparaissent et jouent de l'accordéon et du piano. Cet instrument n'étant pas accordé, les esprits s'impatientent et font entendre des coups; ce piano s'enlève à la hauteur d'un mètre avec les volumes et les cahiers qui le chargent, et retombe violemment sur le plancher. C'était sans doute le moyen de l'accorder, car la musique en fut très-passable. — Le thé étant servi, fauteuils et canapés s'approchent doucement de la table comme un cercle d'amis; un domestique arrive; celui-ci, qui ne pouvait être fasciné, veut enlever la théière, mais elle se trouve collée au plateau, et celui-ci collé à la table. M. Home détruisit le charme.

Dans un article du journal de M. Piérart, on lit que, en janvier 1858, M. Home rendait une visite à madame de Tascher de la Pagerie; quand, à trois heures après

midi, il prit congé de cette dame, une table prit le galop, fit le tour du salon, alla s'arrêter devant un piano qui s'ouvrit de lui-même et fit entendre une musique ravissante.

Le *médium* était dans un salon des plus considérés du faubourg Saint-Honoré. — M. de X..., ayant le sourire de l'incrédulité sur les lèvres, lui dit « qu'il désirait faire une épreuve : — Vous me ferez toucher l'invisible main d'une personne morte. » — Volontiers, placez votre main sous le tapis de cette table ; quelle main désirez-vous presser ? — « Celle de ma défunte femme... — C'est étrange, s'écrie M. de X... en pâlissant, je sens la pression d'une main froide... — Mais à quoi reconnaîtrai-je que c'est la main de ma femme ? » — Vous allez voir. — M. de X... pousse un cri de douleur, dégage sa main avec effort et la montre aux assistants sillonnée de longues égratignures. Il reconnut sa femme, à laquelle il avait promis de ne point se remarier, ce dont pourtant il s'occupait très-sérieusement. — Comment opère-t-il, ajoute un journal de 1858, en parlant de M. Home ? — C'est son secret.

M. Piérart dit que ceux qui présentent les phénomènes produits par ce *médium*, comme étant le résultat d'une hallucination, de l'illusion, de l'électro-biologie, ou comme appartenant à la prestidigitation, trouvent dans les faits le plus complet démenti. Parmi ceux qui l'ont vu, il n'y avait pas seulement des enthousiastes, des hommes à imagination, mais des esprits forts, des incrédules nullement *sensitifs*. M. Home, poursuit M. Piérart, n'est ni un faiseur de prestiges, ni un magnétiseur, ni un *électro-biologiseur ;* c'est un jeune homme simple, honnête ; ce spiritualiste convaincu, n'opère pas toujours quand il veut, ni ne fait tout ce qu'il veut (ce en quoi il diffère encore des jon-

gleurs). Il suffit de l'avoir vu et connu pour en être bien convaincu : ce qui prouve péremptoirement qu'il n'y a ni hallucination, ni électro-biologie, ni prestiges (car ceux-ci exigent des préparatifs), « ce sont les déplacements de personnes ou d'objets, ou les signes sensibles constatés après coup par ceux qui, n'ayant pas assisté aux séances, n'ont pu être *électro-biologisés*. — Aux Tuileries, un fauteuil s'est brisé en morceaux (bien entendu sans le toucher). A Bordeaux, chez madame Ducos, veuve de l'ancien ministre de la marine, en présence de M. le sénateur comte de Beaumont, et de plusieurs autres personnages, M. Home a reproduit les suspensions (si souvent mentionnées dans les vieux auteurs). Élevé en l'air à la hauteur du plafond, il s'y tint suspendu pendant deux minutes. — Chez M. le comte de Komar, rue des Champs-Élysées, 13, en présence de douze témoins, un lustre du poids de vingt-cinq livres, a été transporté miraculeusement de la cheminée sur une table. Chez le même, des fleurs cueillies par des mains invisibles sur une jardinière, ont été distribuées aux spectateurs qui les ont emportées. Des communications écrites, intimes, ont été faites, sans intermédiaire, aux assistants, par des âmes qui leur étaient chères. Dira-t-on que les domestiques qui ont remis les objets en place, que ceux qui ont lu les autographes des défunts, que les voisins qui ont vu les sonnettes sonner toutes seules, etc., étaient hallucinés? » (V. Piérart, *Le magnétisme dans l'histoire*, p. 14-15.)

Discussions sur la certitude des faits merveilleux du médium. Calomnies dont il a été l'objet; témoignages en sa faveur.

« Nous récusons, nous diront certains sceptiques, le témoignage de M. Piérart comme étant fort suspect,

puisqu'il est lui-même spiritualiste, acceptant conséquemment tout ce qui peut établir le spiritualisme; et nous vous certifions que nous ne croyons pas le premier mot de tout ce que d'autres débitent de M. Home; nous n'admettons pas même que les tables tournent, car nous avons essayé sans pouvoir réussir, et nous déclarons que nous faisons peu de cas de ce que nous n'avons ni entendu ni vu. »

Cette réponse était connue d'avance, et nos réflexions le sont également. — On soupçonne le mensonge chez les autres, et on s'irrite vivement quand on est l'objet du même soupçon : orgueil, défaut de logique, pour ne rien dire de plus.

Les rapports que l'on vient de lire, ainsi qu'une foule d'autres dont on n'a rien dit, émanent de témoins qui n'ont pu s'entendre pour tromper. On a vu les attestations des Américains; elles ont été corroborées par de pareils témoignages en Angleterre et dans tous les États européens; ils émanent de magistrats, de philosophes, de savants fort sceptiques à l'endroit des prodiges; il en a été de même en France, et quoiqu'il soit difficile d'y récuser aucuns témoins, il en est surtout qui sont si connus par une loyauté inattaquable et leur aptitude à bien observer, que nier deviendrait une ineptie. En effet, quoique le champ fût vaste et que l'imagination eût libre carrière, leurs récits ne contiennent partout à peu près que les mêmes détails. Des rapports semblables partout inspirent plus de confiance (nous avons eu occasion déjà de le dire) que le témoignage unique de nos propres sens; il y a ici un contrôle mutuel, et si la certitude n'est pas là, il faut déclarer hardiment qu'elle ne serait nulle part.

« Aussi ne nions-nous pas certains faits, s'écrient d'autres contradicteurs, mais nous pensons que les

phénomènes en question ont été considérablement exagérés et que nos prestidigitateurs sont non moins habiles que Daniel Home. Lisez les journaux de divers pays, vous verrez que Home n'est qu'un aventurier, un escroc, mais un très-habile jongleur, un imposteur, qu'on a cependant un jour horriblement mystifié. D'après un journal, il aurait volé trente mille livres sterling; certains journaux ont même raconté qu'il était incarcéré, d'autres ont dit qu'il s'était sauvé sans tambour ni trompette; il paraît certain que Napoléon l'a chassé. Ce qui le peint le mieux, n'a-t-il pas prédit à Alexandre Dumas qu'il ne vivrait que cent treize ans, attendu qu'il serait tué en duel? Mais ce qui est le plus divertissant, ce jongleur ayant promis un jour à ses nombreux spectateurs qu'il évoquerait l'ombre de Socrate et du grand Frédéric, en effet, ces deux prétendues ombres apparurent; mais quand il leur enjoignit de disparaître, elles restèrent immobiles, et un rire inextinguible éclata comme un tonnerre. Ces deux ombres étaient M. Nadaud et le maréchal Baraguay d'Hilliers, qui mystifièrent le mystificateur. Nous ferons grâce du reste; que répondrez vous à ceci? Nous avons pour garants plusieurs journaux. »

Nous répondrons que, tout en déplorant les manifestations ténébreuses du spiritualisme, nous repoussons avec l'indignation la plus vive les mensonges et les calomnies du journalisme. Le but est bien connu, c'est de servir d'abord nombre de lecteurs selon leurs goûts; puis de faire nier des manifestations trop opposées au matérialisme et au scepticisme de certaines gens qui nieraient l'existence du soleil si cet astre contrariait leur sentiment. — Si quelques journaux ont eu l'impudence de publier ces sottises et de tromper une masse de gens étrangers aux prodiges

spiritualistes, nombre d'autres journaux et une multitude de lettres confidentielles ont confirmé les mêmes faits examinés par des hommes très-compétents, qui n'avaient parlé que pour rendre hommage à la vérité. Ainsi, tandis que des articles non signés calomniaient le médium, S. A. le prince Murat envoyait, à ses propres frais, en Allemagne, en Italie et en Angleterre, des messagers pour s'assurer de l'existence d'un libelle qui propageait ces calomnies et pour en dénoncer la fausseté. — On voit, dans les divers États qu'il a parcourus, ce prétendu escroc être le commensal, l'ami des personnages les plus considérables par la naissance ou par leurs fonctions. On pourrait fournir mille preuves de la sympathie que lui accordent ceux qui le connaissent et sont devenus ses apologistes, mais l'espace ici manquerait. Il faut donc distinguer l'homme du *médium*[1].

M. John Jones, rédacteur d'un journal de Londres, écrivait à M. Home, le 14 janvier 1861 : — « Je connais tout ce que vous avez avancé, et plus; je ne me prends pas pour un niais, et j'ai la prétention de ne pas être un fripon. Pour moi, cette foi m'a été d'un soulagement inouï, en m'enlevant au bourbier du scepticisme dans lequel je croupissais, etc. »

Le 20 janvier 1861, M. James Hutchinson, ancien président de la Bourse de Londres, en parlant des phénomènes du *médium*, écrivait « qu'il était un de ceux

1. Le mariage contracté par M. Home avec une demoiselle issue d'une grande famille russe prouve deux choses : que les prodiges qui s'opèrent par son intermédiaire ne sont point des tours de jonglerie, et que ces mêmes prodiges peuvent faire, parmi les personnes les plus éclairées, des adeptes à la prétendue religion dont il est l'apôtre. — Sacha voulut se joindre à M. Home pour sa mission ; il est probable que ce dessein ne fut pas désapprouvé de sa famille.

qui avaient beaucoup de difficulté à accepter les rapports de ceux qui les avaient vus; mais les assurances de quelques amis le convainquirent à la fin qu'il y avait là un sujet d'examen sérieux. Il se détermina à observer, et il croit de son devoir d'apporter son témoignage, laissant à autrui le soin de faire des théories. » — Il cite des faits pareils à ceux que nous avons rapportés. (V. M. Home, *Révélat. sur ma vie surnaturelle*, p. 243-244.)

M. William Howitt écrivait à M. Barkas, de Newcastle, la lettre suivante, dont on extrait ces quelques lignes :

« Je voudrais que quelques-uns de vos sceptiques eussent vu ce que moi, madame Howitt et plusieurs autres virent chez une dame, dans *Regent's Park*, il y a trois mois, et ce que plusieurs membres des plus distingués de la noblesse ont observé maintes et maintes fois depuis quelque temps. »

Parmi les faits vus alors, et entre autres par un comte russe nommé Steinbock, M. Howitt raconte que les esprits s'étant tournés vers une châsse d'idoles de bronze que cette dame avait apportées de l'Inde, ils les jetèrent par terre avec une telle violence que leur chute retentit dans toute la maison. — Les vis employées dans l'Inde, ajoute M. Howitt, fonctionnent d'une façon opposée aux nôtres, mais les esprits les dévissèrent et nous dirent par l'alphabet : « Vous devez faire votre possible pour détruire l'*idolâtrie* dans l'Inde comme en Angleterre : l'*idolâtrie de rang, de fortune, du moi, d'intelligence, de savoir*, etc. » Des parties de ces idoles furent jetées sous la table pour les faire fouler aux pieds. La tête de l'idole *Mahadeo* parut à M. Howitt peser quatre ou cinq livres. (*Ibid.*, p. 268-270.)

Quelques explications ridicules essayées par les savants et les sceptiques, et repoussées par les témoins des prodiges de M. Home.

On omet d'autres attestations par lettres confidentielles, pour arriver à des explications essayées par ceux qui ne pouvaient nier les phénomènes; elles sont trop curieuses pour ne pas les rapporter. — Ne pouvant accepter que ces phénomènes fussent réellement surhumains, on se mit l'esprit à la torture, et voici en raccourci ce qu'on trouva de mieux. On prétendit que M. Home portait dans sa poche un singe dressé pour ses tours; — que ses jambes étaient d'une nature élastique, que ses pieds étaient comme ceux d'un babouin; — qu'il est précédé chez les étrangers par *ses* tables; — qu'il porte sur lui un magasin de bras et de mains de cire; — qu'il magnétise ou *biologise* son auditoire; — qu'il apporte une lanterne magique. — Quand on le croit élevé en l'air, c'est un ballon sous la forme d'un homme. On prétendit aussi qu'il administre du chloroforme aux spectateurs.

Les explications de savants tels que MM. Faraday, Morell, Carpenter ne doivent point être oubliées. M. Faraday expliquait par l'action involontaire des muscles, M. Carpenter par une *cérébration* involontaire, M. Morell par l'action *réfléchie de l'esprit*. — Le vulgaire supposa la ventriloquie, d'autres, l'électricité. « Il cache, disait-on, une batterie dans ses vêtements. — Les tapements sont dus à l'articulation des doigts du pied, de la cheville, des genoux. » — D'autres supposèrent qu'il frotte ses bottes les unes contre les autres et les ongles de ses pouces; d'autres placèrent un système de ressorts dans la table. On crut aussi que M. Home paye les domestiques où il va pour cacher

son appareil. Les noms, les dates, etc., lui sont communiqués par des agents secrets, etc. — C'est un jongleur qui ne permet pas aux autres jongleurs d'entrer, etc., etc.

On n'a pas encore tout dit, mais ceci prouve déjà combien on est plus ingénieux aujourd'hui qu'autrefois. Il y a trois siècles, on n'eût jamais fait tous ces efforts d'imagination ; mais, à force d'être ingénieux, on finit souvent par extravaguer.

« Ce n'a pas été pour moi, dit M. Home, un sujet de petit amusement et de surprise, que de voir tant de gens instruits différer si largement et si absurdement entre eux, et faire tous leurs efforts pour ingurgiter des cousins, lorsqu'ils avalent des chameaux avec une si effrayante gloutonnerie. » (*Ibid.*, p. 167-170.)

Il serait trop long de rapporter *in extenso* un compte rendu fait par le docteur Wilkinson, dans le *Morning Advertiser*, sous le pseudonyme de *Verax*. L'auteur de l'article y combattait sir David Brewster qui accusait le *médium* d'être un jongleur et un fripon. Le docteur Wilkinson, après avoir exposé les phénomènes, dit « que vu le grand appareil qu'il faut au plus grand des physiciens pour obtenir le plus mince atome de ce qu'ils ont vu, on s'imaginera que les poches de M. Home devaient être légèrement gonflées pour faire tout ce qu'il a raconté. Il était aussi svelte pourtant et aussi peu encombré, poursuit-il, que le dernier homme bien mis, et n'avait ni assistant, ni écran qui l'abritât. Sir David Brewster est dans l'erreur concernant un homme qui jusqu'ici a été sans reproche. C'est un tort bien grave, continue le docteur Wilkinson, d'attaquer un orphelin sans richesse, ni santé, ni position, n'ayant plus rien s'il n'est honnête, et doué, de plus, d'une qualité particulièrement ruineuse ; ce n'est pas un moyen de sortir

de la difficulté que de lui donner l'épithète de fripon. » (*Ibid.*, p. 101, 113-114.)

Le docteur Wilkinson a remarqué « que souvent, pour les personnes qu'on désirait le plus vivement convaincre, on obtenait à peine quelques manifestations. Selon lui, c'est un grand argument en faveur de M. Home, car si elles sont apocryphes, elles doivent se produire à volonté. Le *grand sorcier* ne se trompe jamais... Un fait acquis, c'est qu'ici les manifestations sont imparfaites ou nulles, selon la prépondérance de railleurs systématiques ou incrédules. Ceux-ci, fortement prévenus, ne demandant pas l'évidence, la plupart du temps il ne se manifeste rien, etc. »

« Qu'il me soit permis, en terminant, ajoute le docteur Wilkinson, de prévenir le public contre les opinions de sir David Brewster, de M. Faraday et autres personnes de mérite en ce qui touche leur spécialité, lorsque ces opinions concernent un sujet qui n'est pas évidemment dans leur sphère d'action. Nous avons entendu blâmer le choix de nos généraux de Crimée pris en dehors de nos vieux généraux d'expérience péninsulaire; mais choisir un Faraday ou un Brewster pour donner un avis dans la question dont il s'agit, c'est une erreur bien autrement grave, etc. » (*Ibid.*, p. 114-116.)

Il paraît que ces manifestations firent tant de bruit en Angleterre que tout le monde en parlait. Les journaux de province écrivirent les uns *pour*, d'autres *contre*, et tous avec chaleur.

En France, si M. Home fut pour les spiritualistes un envoyé d'en haut, pour la masse il ne cessa d'être un habile jongleur. Les Français sont accusés d'être un peu légers; il faut être en effet peu capable de réflexion pour adopter cette dernière opinion. Voyons s'il mérite ce titre.

M. Home appartient à une famille de voyants : sa mère était *voyante*, le grand-oncle et l'oncle de sa mère étaient *voyants*, le petit enfant est *voyant* presque à son berceau; l'Écosse, patrie de M. Home, est un pays de *voyants*. On ne se charge pas ici d'expliquer le fait, nous pensons d'ailleurs qu'on en devine la cause.

Exposé de quelques prodiges qui prouvent la mission de M. Home. Observations.

Dès l'âge de quatre ans, d'après le témoignage de sa tante, M. Home eut une vision relative aux circonstances de la mort d'une petite cousine. A l'âge de treize ans, il fut averti par une autre vision de la mort de son ami Edwin, décédé à Norwich, à trois cents milles de Troy, où se trouvait alors Daniel Home.

Nous omettons d'autres visions pour arriver au fait le plus important. Dès l'âge de dix-sept à dix-huit ans, M. Home fut saisi de terreur en entendant chez sa tante une pluie de frappements continus sur une table près de laquelle ils étaient assis. On parlait alors des *esprits frappeurs* de la famille Fox, récits auxquels le jeune Daniel ne prêtait cependant nulle attention. Sa tante, qui en avait entendu parler, considérant ces bruits comme l'œuvre du démon, et croyant que son neveu avait amené le diable chez elle, son exaspération alla jusqu'à lui lancer une chaise sur le corps. Elle consulta dans le village trois ministres. — M. Mussey, anabaptiste, interroge le jeune homme qui ne peut lui dire la cause de ces bruits. On prie avec ce ministre pour les faire cesser, mais à l'énonciation des deux noms sacrés *Dieu* et *Jésus*, on entend des coups dans une chaise et dans toute la chambre. — Un congrégationaliste, consulté à son tour, répond qu'il ne voit pas pourquoi on persécuterait un garçon bien intentionné

pour des faits qu'il ne peut empêcher. — Un ministre méthodiste y voit l'œuvre du démon.

Daniel Home se dispose à suivre une direction qu'il croit divine, « car chaque fois, dit-il, qu'il implorait la miséricorde de Dieu en présence de M. Mussey, des roulements continus accompagnaient sa prière comme pour exprimer la joie. » On saura cependant qu'il était lui-même effrayé de ces manifestations. Étant seul un jour dans sa chambre, occupé devant une glace à brosser ses cheveux, apercevant dans la glace une chaise s'avancer doucement dans sa direction, il eut tant d'effroi qu'il bondit par-dessus cette chaise et se sauva.

Bref, cette tante qui l'avait adopté le chassa à l'âge de 18 ans, encore enfant, surtout par la délicatesse de sa santé, et le voilà seul, sans position, sans fortune. — Chassé de chez sa tante, il se rendit à Willimantic, chez un ami. Les manifestations continuant, les journaux bientôt s'emparèrent de ces faits ; et avec une nature qui lui faisait redouter une notoriété si grande, voilà Home, « contre sa volonté, dit-il, embarqué sur l'océan orageux d'une existence publique. »

Ne pouvant rien pour ou contre ces phénomènes, il ne peut donc en augmenter ni en diminuer la fréquence. Atteint d'une maladie qui eût causé sa mort, il déclare « que dans ses accès ses souffrances ont été calmées d'une façon mystérieuse; bien des fois, ne pouvant remuer dans son lit dans la crainte d'augmenter son hémorragie de poumon, sa tête a été doucement soulevée et son oreiller arrangé par les mains d'êtres invisibles auxquels il doit d'exister encore. » (*Ibid.*, p. 2, 7-15.)

On renvoie aux *Révélations de M. Home sur sa vie surnaturelle* pour une foule d'autres faits qui prouvent

ses rapports avec les esprits dès son plus bas âge jusqu'à son adolescence; ses visions à distance, la révélation qui lui fut faite des papiers précieux d'une famille, papiers jusque-là introuvables; l'ordre qui lui est donné par un esprit de se rendre à Lebanon sans en connaître le motif (M. Home avait déjà quitté Willimantic). Arrivé là, il rencontre une dame presque expirante; l'esprit ordonne au *médium* de faire des *passes*, qui la guérissent subitement. L'âme de sa mère, quand il sortit de chez sa tante, lui avait dit « *de ne rien craindre, de faire le bien, que sa mission est glorieuse, il convaincra les infidèles, il guérira les malades, consolera ceux qui souffrent.* » Nous laissons tous ces prodiges [1]; « ils ne sont pour ainsi dire, il le déclare, qu'un accident de son organisation. » Ses facultés médianimiques l'abandonnent parfois complétement, puis reviennent sans cause connue; il a remarqué qu'elles l'abandonnent d'ordinaire quand il est plus mal portant, et souvent cette faculté lui est retirée « pour le punir d'avoir fait ce qu'il savait ne pas être bien. » (*Ibid.*, c. I-II.)

Voici, autant qu'il était possible de le faire en quelques lignes, ce qui s'est passé pendant l'enfance et l'adolescence de M. Home relativement aux phénomènes qui se sont produits avec un caractère plus saisissant depuis plusieurs années. On croit donc devoir proclamer

1. De Lebanon, qu'il quitta en juin 1851, et de Boonton, M. Home se rendit en juillet à Brooklyn, où il vit, dit-il, l'éminent théologien George Bush, professeur d'hébreu, qui fut des mieux disposés à admettre les phénomènes spiritualistes. George Bush avait étudié les écrits de Swédenborg, le mesmérisme et le spiritualisme de Jung Stilling. Il observa les phénomènes produits par le jeune *médium*, et il fut convaincu de la présence réelle des défunts dans notre monde. Il engagea M. Home à demeurer chez lui pour étudier ensemble la doctrine de Swédenborg. M. Home accepta, mais l'âme de sa mère s'y opposa. — « *Votre mission*, lui dit celle-ci, *est beaucoup plus importante que celle d'un prédicateur dans une chaire.* »

qu'il est fort innocent des accusations de jongleries et de supercheries dirigées contre lui dans nombre de journaux[1]. M. Home, ainsi qu'on le montrerait dans de nombreux exemples, est sous l'influence d'agents qui n'appartiennent pas à notre monde, et leur sert d'instrument. Nous nous réservons d'en parler plus loin. Il n'en mérite pas moins par son caractère de douceur et de sincérité les bons témoignages que rendent de lui tous ceux qui le connaissent. Aussi partout les grands l'accueillent avec bienveillance et même avec distinction; partout nombre de savants qui ont examiné les phénomènes qui se produisent par sa médiation, abjurent leur scepticisme et publient que ce qu'ils ont vu est physiquement inexplicable. Ce qui est non moins prodigieux parmi ces prodiges, c'est de voir un jeune homme sans naissance, sans fortune, qui selon le vulgaire n'est qu'un jongleur, et selon d'autres en rapport avec le démon, devenir contre toute vraisemblance l'époux d'une demoiselle riche et d'une grande naissance. Est-ce un caprice d'amour d'une jeune personne subitement éprise d'un aventurier cacochyme que la science médicale condamne à une mort prochaine? Les parents de la jeune personne accueillent

1. Outre les motifs d'ajouter foi à ces faits, d'après les témoignages de l'Amérique et de l'Europe, plus que suffisants pour tout homme sensé, j'ai pour moi qui écris ceci, les récits faits par M. le comte Spada à M. le marquis de Mirville, ami de M. le chevalier Des Mousseaux, le témoignage de M. le comte de Richemont, ami également de M. Des Mousseaux. Ces trois personnes, dont la loyauté est inattaquable, professent des principes qui ne leur permettent pas de mentir. J'ajouterai ici que M. le chevalier Des Mousseaux m'a fait l'honneur de m'écrire deux lettres qui me sont doublement précieuses, comme autographes de l'honnête homme par excellence, et du savant. Tous ont vu eux-mêmes les faits surhumains du spiritualisme et les attestent; douterais-je par impossible des autres, que je ne pourrais récuser ceux-ci.

eux-mêmes avec bonheur une union à laquelle le plus mince bourgeois eût peut-être mis des obstacles, et M. Home serait un prince, que son alliance n'eût pas été plus convoitée.

Avouons que tout ce qui le concerne est dirigé par un jongleur plus habile que tous ceux qui ont jamais porté gibecière; il en est visiblement protégé parce qu'il l'a chargé d'une mission. Craignons pour M. Home que son jongleur ne brise un jour l'instrument dont il se sera servi. En attendant, les spectateurs sont tous fascinés, séduits par ces prodiges. Les seuls témoins qui soient aptes à les bien juger, ce sont les disciples de la vraie doctrine.

Rome avait enjoint à M. Home de fuir ses étranges protecteurs, elle lui avait indiqué un directeur qui lui signala le danger de les écouter; mais ceux-ci se présentent au terme qu'ils avaient fixé, et le *médium* entre de nouveau en rapport avec eux; rechute funeste qui le met aussi de nouveau sous leur puissance. M. Home est éconduit par son directeur, et Rome, qui avait accueilli la brebis égarée, l'éloigne quand elle la voit atteinte d'un mal qu'elle peut communiquer. Voilà les faits; maintenant que les uns nient niaisement, que d'autres expliquent absurdement, peu importe. Nous ne dirons rien aux premiers ; quant aux seconds, nous les prierons encore humblement de nous répondre; ce sont de savants physiciens, de grands mécaniciens, des chimistes auxquels nous dirons : Les phénomènes sont constants. Nous en appelons à votre science immense et au progrès. Veuillez nous expliquer comment M. Home, au milieu d'un groupe de quelques spectateurs instruits, défiants et surtout très-sceptiques, peut substituer tout à coup à son individu un ballon à forme humaine? Comment le gonfle-t-il, où se cache-

t-il pendant que le ballon flotte à quelques mètres de hauteur? Non-seulement ce ballon parle (par la ventriloquie du jongleur, dira-t-on, qui a réussi à se cacher), mais il trace des signes au plafond pour prouver qu'il l'a touché.

On a reconnu enfin M. Home dans ses suspensions à la lueur des étoiles qui constellaient son front et à la lueur d'autres étoiles qui soudainement ont éclairé la chambre. (*Ibid.*, p. 277, 287.) Il est parfois arrivé « qu'on lui a même tiré ses bottines. » — Si c'est M. Home et non un ballon, quelle est donc cette force qui le soutient en l'air? Par quel secret devient-il léger comme une plume? — Nous le répétons, les faits sont constants; croyez-en d'autres savants, hier encore vos confrères en scepticisme.

Nous demandons encore par quel procédé une lourde table de salle à manger ou de salon s'élève en l'air, quel ressort caché l'y soutient et la fait retomber doucement comme un flocon de neige?

Quel est ce mécanisme qui fait entendre des frappements et des détonations dans cette même table? Qu'est-ce que cette force qui soulève subitement ce piano sous la main même de l'exécutant?

Nous demandons comment ces bras et ces mains de cire peuvent serrer la main des spectateurs, écrire des *fac-simile* d'écriture de défunts que cet Écossais n'a ni vus ni connus?

Nous demandons par quel mécanisme le parquet de l'appartement tremble, comment les murailles elles-mêmes oscillent, et par quel soufflet puissant M. Home imite la violence d'un grand vent?

Comment les meubles de cet appartement où M. Home est reçu deviennent-ils tout à coup animés et intelligents? Quels préparatifs seraient donc possibles pour

obtenir de pareils effets? Il est certain que M. Home est entré comme le plus simple visiteur, sans compère, sans appareil; mince et fluet, on n'a pu remarquer la plus petite gibecière. Quelle est d'ailleurs la gibecière qui contiendrait des bras et des mains de cire pourvus de ressorts, et surtout de ressorts assez puissants pour soulever en l'air des tables et des pianos? Comment se fait-il que de nombreux spectateurs, observateurs défiants, ne les aient jamais vu adapter? Existe-t-il des ressorts qui puissent produire ces suspensions ou jouer d'un instrument sans le toucher?

Nous demandons comment une même table peut être alternativement lourde au point de ne pouvoir être soulevée par plusieurs hommes, et devenir si légère qu'une seule personne la meut très-facilement? M. Home aurait-il subitement tiré de ses poches quelques poids de cent livres? Tout s'expliquerait; il les place et les ôte adroitement. Mais il reste encore à expliquer comment une table qui ne peut d'ordinaire être soulevée difficilement par deux hommes, devient légère à pouvoir l'être par un seul! — Ceci nous rappelle des phénomènes semblables qui ont été vus souvent dans les possessions.

En passant en revue tous ces prodiges, nous pourrions multiplier ces questions[1]. On aurait même beaucoup à ajouter à ceux que nous avons cités.

1. Si M. Home n'était qu'un prestidigitateur, pourquoi se laisse-t-il expulser de Rome pour ses rapports avec les esprits? Pourquoi le clergé instruit le considère-t-il comme un magicien? Attaque-t-il ainsi nos habiles prestidigitateurs qui opèrent des tours fort surprenants? On pourrait multiplier en effet ces questions. La nation française est certes bien légère et bien ignorante sur un pareil sujet, mais on ne lui fera pas l'injure de penser qu'elle manque à un tel point de bon sens et de logique. On pense plutôt, ce qui n'est pas plus honorable, qu'elle a pris le parti de nier ces sortes de faits parce qu'ils contrarient son matérialisme.

Après un exposé des plus incomplets, on a cru devoir s'arrêter; il y a cependant d'autres prodiges qui n'ont pu trouver place ici et qui méritent examen. On demande encore aux savants pourquoi il suffit d'être un instant en rapport avec M. Home pour devenir aussi habile jongleur que lui? Le spiritualisme compte, à des degrés divers, bientôt presque autant de ces jongleurs que d'adeptes. — On demande pourquoi ce singulier jongleur reste pendant trois mois, six mois, une année entière, incapable de faire la moindre jonglerie? — Si on le consulte, il répond qu'il est moralement et physiquement passif; il n'est pas maître de rien produire. Les phénomènes manquent, dit-il, quand il les attend; ils ont lieu instantanément quand il ne les attend pas, et parfois dans sa surprise il n'a pas toujours été maître de ne point éprouver une sorte d'effroi. D'après lui, il n'est donc que l'instrument d'une intelligence qui fait tout. S'il dit vrai, ces phénomènes ne sont pas humains; s'il ment, il faudrait avouer que ce jongleur est aussi modeste qu'habile. Mais alors pourquoi ces longs repos? Pourquoi, quand il consent à travailler, n'admet-il pour voir ses tours que cinq, six, douze personnes au plus. Ce jongleur n'est donc pas avide de gain; il pourrait donner des séances à deux mille personnes, et, vu son habileté que nul n'a su atteindre, une recette superbe lui serait assurée; il ne le fait pas, et ses séances sont gratuites, personne n'a pu en faire connaître le prix.

Des souverains ont été témoins de ses prodiges; d'autres fois il a refusé de satisfaire leur curiosité, attendu qu'il avait perdu momentanément sa puissance. Pourtant un jongleur est toujours prêt, surtout quand il sait qu'il sera largement rétribué.

On l'a dit, les rapports avec M. Home communiquent une partie de sa puissance, on devient *voyant;* faut-il

s'étonner que madame Home ait été depuis son mariage en rapport avec les esprits? Si c'est vrai pour elle, est-ce moins vrai pour son mari? Si c'est faux, la fille du général comte de Kroll, la filleule de l'empereur Nicolas exerçait alors le métier de son mari, par passe-temps sans doute et pour s'égayer. Ce qui nous reste à dire est cependant trop lugubrement sérieux pour le penser.

On va prouver encore surabondamment que M. Home ne fait pas des prestiges par simple passe-temps, et qu'il fallait en dire autant de madame Home, mais que les faits cités sont des prodiges réellement surhumains; que M. Home a cette même mission que l'on a eu tant de fois occasion de citer dans notre œuvre.

Fatigué de cette analyse de phénomènes peu variés, craignant surtout de fatiguer le lecteur, je croyais devoir m'arrêter ici. Voyant pourtant que j'omettais d'autres faits sortant un peu de l'ordre habituel et plus caractéristiques que les précédents, j'ai dû continuer. Laissant à l'écart un article fort intéressant du *Cornhill Magazine*, j'arrive à un journal manuscrit tenu par madame P..., dans *Regent's Park*. On y a consigné par ordre de date tout ce qui s'est passé sous les yeux de plusieurs témoins en 1860, 61 et 62. En omettant d'exposer ici les manifestations connues, on en esquissera d'autres moins connues, propres à faire mieux discerner les agents dont M. Home est l'intermédiaire, et à montrer le but de sa mission.

Comme toujours, on est forcé d'abréger le récit, et nous laissons les soirées curieuses des 15 et 24 décembre 1860 pour arriver au 29 janvier 1861 (huit personnes étaient présentes). Les esprits chiffonnent de leur mieux et lacèrent le journal *Magazine once a week*, qui plaisantait des manifestations; ils en distribuent les lambeaux aux spectateurs. Un lourd morceau

du peuplier qui avait failli tuer le *médium* était là, les esprits lui jetèrent aussi sa part de lambeau du *Magazine*, et en placèrent un fragment dessous; tout cela était symbolique. Passons outre.

19 mars (cinq personnes à la séance). — M. Home tombe en extase. Madame P... avait dans sa poche une balle qui avait blessé un de ses parents, un esprit la lui prend, puis la balle lui revient, et l'esprit déclare qu'elle possède maintenant la vertu d'un talisman, etc.

28 mars (neuf personnes en séance). — Les esprits font des sifflements dans un petit sifflet doré pris à madame P... C'était une manifestation toute nouvelle.

Nous arrivons au 2 juin (cinq personnes à la séance). — On a parlé ci-dessus de plusieurs idoles, les esprits portent la table près de leur châsse. L'agitation règne de ce côté. L'image de *Wishnou* et celle du *Taureau sacré* quittent leur attitude silencieuse et se dirigent vers la table, s'y placent, etc. M. Home s'élève en l'air; une étoile brillante apparaît constamment.

Le 3 juin (neuf personnes à la séance), un bouquet de fleurs naturelles avait été placé par madame P... sur l'idole *Ganesh*. Un frôlement semble venir de ce côté... — Le bouquet arriva dans les mains de Sacha (madame Home), M. Home en défit les liens, rendit les fleurs à sa femme qui pria les esprits de leur donner la vertu d'un talisman. La première fleur (un bouton de rose) fut présentée à une dame avec ces paroles rendues par des coups : « *De la part d'une amie qui est sur la terre, mais qui dans peu sera avec nous : l'emblème de Sacha.* » Cette révélation tira des larmes de tous les yeux; l'émotion fut profonde; M. Home, brisé par ce coup, se laissa tomber contre le dos de son fauteuil.—Chacun reçut sa fleur de Sacha, on se quitta en pleurant sans avoir la force de lui dire un mot.

Les jongleries prennent donc ici déjà un caractère tout à fait lugubre.

Le 5 juin, M. Home, tombé en extase, dit après maintes manifestations : « Si vous pouviez voir seulement la foule des esprits qui entourent Sacha! Une femme voilée est près d'elle ; quand Sacha ira dans le monde des esprits, cette femme sera près d'elle, non voilée alors ; son voile sera sur le front de Sacha ; son beau voile chargé d'étoiles radieuses, bien radieuses. » — Il la décrit : « Elle regarde vers le ciel..., point de tristesse en elle, nulle peine. Les prières apportées au pied du trône de Dieu redescendent sur la terre chargées de bénédictions, etc. L'étoile d'espérance brille au fond du ciel. » — C'était sans doute une vision prophétique.

Le 11 juin (sept personnes en séance), après diverses manifestations, les esprits apportent des rejets d'un pied de verveine, puis le *Deir*, idole d'airain qu'ils placèrent sous la table. M. Home vit un esprit dans la châsse, des frappements d'esprits exprimèrent ces mots : « *Foi en Dieu, et le changement qui se fera dans le monde sera des plus glorieux...* » (Ici les idoles qui étaient sous la table furent violemment secouées, frappées les unes contre les autres avec grand bruit. Les esprits mirent la grande idole *Mahadeo* sur la table, la jetèrent ensuite à terre avec grand retentissement, puis terminèrent ainsi la phrase : « *Tous les autres dieux doivent être humiliés devant lui.* » — On a vu plus haut que les esprits avaient dévissé les idoles, ils en frappaient violemment les têtes contre le parquet, en disant : « *Vous devez faire votre possible pour détruire l'idolâtrie de rang, de fortune, du moi, d'intelligence, de savoir,* etc. » — Cela signifie quelque chose : on essayera plus loin de déchiffrer cette énigme.

Le 13 juin, M. Home tombe en extase ; il dit que le nombre des esprits autour de Sacha, augmente : « Celui qui porte un voile approche de plus en plus. »

Le 22 juin, après plusieurs manifestations symboliques, nouvelle extase de M. Home. — « Où sont les yeux? disait-il dans son extase; il doit y avoir deux croix : la foi chrétienne arrachera les yeux. Je ne comprends pas ce qu'ils veulent dire; c'est l'esprit qui fait cela! Écoutez, écoutez!... N'écrivez pas. » On entendit alors comme une sorte de grattement du côté de la châsse, on alla à cette châsse, et on vit sur le front de marbre blanc de *Ganesh* deux croix tracées par les esprits au-dessus du triple œil de l'idole, emblème de sa vue universelle.

On omet plusieurs séances pour arriver au 29 juin (huit personnes à la séance). — Après les manifestations ordinaires, on entendit en l'air de la musique et des sons étranges. — « Est-ce un esprit? » demandèrent les assistants. — Oui. — Alors l'esprit parla... Mais ses paroles étaient inintelligibles. Madame Home eut peur et supplia les esprits de ne point parler. M. Home dit qu'ils éprouvaient de la difficulté à émettre les sons matériels du langage.

Le 30 juin tout fut encore ici symbolique. — Trois personnes assistaient à la séance ; sur la table se trouvaient des carafes d'eau et de vin. Quoique le tremblement de cette table fût tel qu'il s'échappa du vin par le cou des carafes, elles ne tombèrent pas. Autre prodige : l'eau était à peine agitée ; les esprits, par des coups, exprimèrent leur dégoût du vin. La table devint ensuite si lourde que quatre personnes ne purent la soulever. Une minute après, les esprits la soulevèrent à la hauteur d'un pied, et elle reprit plusieurs fois sa pesanteur.

Le 7 juillet (quatre personnes en séance), après diverses manifestations, M. Home s'endormit profondément; conduit sans doute par un esprit, il parcourait la chambre, une grosse étoile brillait sur son front, d'autres dans ses cheveux et au bout de ses doigts. Il fit des *passes* sur une verveine sans la toucher; des nuages de parfum se répandirent. Toujours en extase, M. Home prononça des paroles emblématiques, dit : « qu'on verrait les feuilles de cette verveine le lendemain se flétrir. » On ne comprit pas pourquoi, mais le fait se vérifia.

Parmi les manifestations que nous omettons ici, des frappements dans la table se produisirent; elle vibra, s'éleva en l'air. Les contrevents se fermèrent, des voix résonnèrent en l'air. — « Les esprits essayent de parler, se prit à dire M. Home. » — *Oui*, fit une voix, *nous essayons d'y arriver*. — « Qui êtes-vous, cher esprit? » — Le nom fut donné. M. Home était couronné d'étoiles, et une croix d'étoiles lui apparut. Madame P... n'en vit que la barre transversale, etc. Une *forme* guidait M. Home, une large robe bleue en dessinait les épaules et la tête; puis on aperçut la figure d'une femme la tête couverte d'un voile blanc qu'elle laissa tomber à terre.

Le 12 juillet il y eut des manifestations symboliques non moins étranges, mais le 18 le *médium* étant en extase s'adresse à l'un des assistants (il y avait six personnes à la séance) et lui dit : « Vous demandez à quoi bon les triviales manifestations de frappements, de mouvements de tables, etc. Dieu sait mieux que nous ce qu'il faut à l'humanité; *d'immenses résultats peuvent jaillir de choses triviales*... Quelque indignes qu'elles puissent vous paraître, elles ont été chargées d'apprendre au monde les vérités du spiritualisme. »

M. Home s'exprime ici à peu près comme les prophètes jansénistes.

M. Home nous apprend « que le voile de cet esprit, dont on a parlé dans les séances du 5 et du 13 juin, se leva graduellement durant les périodes de la maladie de sa femme et fut l'indice de la mystérieuse approche de sa mort. »

En parlant de la plante de verveine, il ajoute « qu'il a entendu parler d'expériences mesmériennes sur les plantes, mais jamais avec de si beaux résultats; d'autres exemples, poursuit-il, expliqueront peut-être le pouvoir de la volonté humaine sur les formes inférieures de la nature. » (*Ibid.*, p. 274-292.)

Mort de madame Home; les regrets qu'elle a causés.

Le chapitre XII des *Révélations sur la vie surnaturelle* rapporte la mort de madame Home et rappelle les témoignages de haute bienveillance donnés à M. Home par le czar. Deux de ses aides de camp avaient été témoins du mariage de M. Home célébré en 1858, et dissous par la mort de sa femme en 1862. Ces deux époux avaient tout ce qui peut ici-bas assurer le bonheur, dit madame Howitt dans la notice biographique qu'elle a consacrée à la mémoire de madame Home. Sacha, écrit madame Howitt, joignait à des qualités charmantes une grande piété, « elle regarda la mort avec gaieté; *c'était une ferme croyante au spiritualisme.* Monseigneur l'évêque de Périgueux la visita fréquemment durant sa maladie. Ce prélat lui administra les derniers sacrements, pleura comme un enfant et déclara que de tous les lits de mort qu'il avait vus c'était celui de cette jeune dame qui l'avait le plus impressionné. » (*Ibid.*, p. 303-305.)

On a dit ailleurs que Sacha, depuis son mariage, voyait parfois des esprits ; elle fut *constamment* en rapport avec eux pendant sa maladie. Elle trépassa le 3 juillet 1862. Le samedi suivant son petit garçon, âgé de trois ans, qui était *voyant*, disait à sa nourrice : « J'ai vu maman, elle est très-bien maintenant; — elle m'a dit que mon oncle Grégoire et ma tante Luba sont mon parrain et ma marraine, qu'ils seront bons pour moi et que je dois les aimer. »

Les obsèques de madame Home furent célébrées par M. le vicaire général du diocèse, et quatre domestiques de la sœur de la défunte voulurent conduire chacun un cheval du char funèbre. Les paysans couvrirent son cercueil de fleurs. — On tenait à faire voir ici à ceux qui l'ignoreraient, et autant que cela se pouvait dans cette maigre esquisse, que M. et madame Home étaient étrangers l'un et l'autre à la jonglerie.

M. Home, dans ses *Révélations*, se montre fâché d'être souvent obligé de taire les noms des témoins de ses manifestations. « Si le lecteur s'en plaint, dit-il, qu'il prenne la plus grande partie du blâme. A peine une personne courageuse a-t-elle apporté son témoignage, elle devient immédiatement une cible pour les ridicules plaisanteries et les insolences des sceptiques, des indélicats, des orthodoxes et des savants; c'est peu encourageant. Que mes excellents amis veuillent bien examiner à quel point je vais être insulté, de quels noms je vais être désigné, comme on va me donner au diable pour avoir simplement retracé ici quelques incidents de ma vie. Nous devons pourtant, continue M. Home, accorder quelque chose à ces pauvres ignorants qui, assis tranquillement chez eux, déclarent ces manifestations impossibles, sans s'être donné la peine d'essayer de les observer. Ils ne sont pas si

injustes que cette classe qui n'a aucun scrupule à dire les plus gros mensonges, à nier ce qu'elle a vu et à tromper les ignorants. Ceux qui n'ont pas apposé leurs noms à leurs récits sont donc, jusqu'à un certain point, excusés. S'il m'était permis de les publier, on serait surpris en apprenant quelles sont les personnes qui ont étudié la question et se sont portées garantes de ces faits extraordinaires. » (*Ibid.*, p. 292-293.)

Résumé des arguments pour prouver qu'il n'y a chez M. Home ni jongleric ni imposture. Preuves d'une intervention spirituelle, démonstration de sa nature.

Les témoins des prodiges de M. Home ont presque tous une haute position sociale; sans intérêt dans la cause, instruits, éclairés, défiants, sceptiques même avant d'avoir vu, ils sont ensuite si convaincus, qu'ils deviennent les admirateurs du *médium*, et plusieurs sont ses disciples. Les parents de M. Home, on l'a dit, déclarent qu'il est *voyant* depuis son enfance; dans son adolescence, il s'est manifesté des phénomènes si effrayants que l'on a consulté trois ministres de sectes dissidentes, pensant que ce qui ne serait pas obtenu par les uns pour faire cesser les manifestations le serait par les autres. Enfin, ne pouvant chasser le diable, la tante du jeune Daniel chassa son fils adoptif, comme étant l'instrument de Satan. Si M. Home n'eût été qu'un jongleur, il avait tout intérêt à préférer une fortune acquise à des séances d'escamotage et de prestiges; mais ils ne dépendent pas de lui, car sa puissance ne lui est que prêtée. Alors il s'en va sans savoir où; il faut vivre cependant, et ces manifestations ne lui rapportent rien. Mais M. Home est évidemment protégé, on l'a vu, par cette puissance occulte dont il est l'instrument sans l'avoir demandé.

Durant un an entier sa puissance sommeille. Il se convertit au catholicisme; l'Église, qui juge que ses prodiges émanent d'une mauvaise source, lui enjoint d'y renoncer. Il est encore ici de l'intérêt du néophyte de ne pas se donner pour l'instrument de Satan et d'avouer que tout ce qu'il a fait n'était qu'un jeu. — M. Home ne pouvait faire un mensonge si énorme; tout ce qu'il pouvait, c'était seulement de promettre de cesser tout rapport. Mais quand l'agent revient, il n'a pas le courage de rompre; il dit que rien ne dépend ici de lui; il renoue ce commerce interrompu, et se laisse expulser de l'Église comme il le fut de la maison qui l'avait adopté [1].

S'il est réellement démontré que les faits cités sont constants et sont même des prodiges, devient-il nécessaire d'examiner quelle est leur nature? — Est-elle divine? Serait-elle diabolique?

Le lecteur connaît le *critérium* des prodiges divins; on sait que les miracles présentent un caractère d'utilité, de grandeur et de dignité propre à manifester la majesté et la puissance divine. Depuis plus de dix-huit siècles, constamment les mêmes, Dieu les accorde pour confirmer les vérités du christianisme et pour manifester la sainteté de ses serviteurs. Ils sont infiniment plus rares de nos jours, parce que la sainteté est plus rare elle-même, et parce que les miracles que l'on demande au Ciel par l'intercession des bienheureux ne sont pas toujours dans les vues de Dieu.

1. Pendant l'interrogatoire qu'il subit à Rome le 3 janvier 1864, il fut interrogé sur son pouvoir comme *médium*. Désirant rester à Rome ce n'était pas le cas de faire des jongleries devant celui même qui l'interrogeait, puisqu'on le chassait pour ce fait. Néanmoins, pendant que le commissaire écrivait ses réponses, des coups se firent entendre dans la table et elle fit un mouvement. (V. *Rev. spiritualiste*, 1864, p. 7 et suiv.)

D'après les procès de canonisation, les miracles consistent d'ordinaire dans la guérison instantanée d'une maladie incurable, et même dans la résurrection d'un mort. — Quand les manifestations divines présentent des apparitions, des révélations, etc., elles ont toujours un cachet divin de grandeur; mais Satan s'efforçant de les contrefaire, peut séduire par la forme d'ange de lumière qu'il emprunte et par le pieux langage qu'il affecte. On peut s'y tromper d'abord, mais l'Église examine avec sa vieille expérience; elle scrute ces révélations dans sa sagesse, elle voit si elles sont conformes à une doctrine que Dieu lui-même a recommandé expressément de ne point changer. La sainteté de la personne qui a obtenu des révélations est elle-même l'objet d'un examen scrupuleux; on sait tout ce qu'il en coûte d'efforts pour être un saint, on sait aussi que l'humilité est un des premiers caractères de la sainteté. Les miracles, une apparence de piété sont loin d'être des preuves certaines; on a vu des personnes passant pour des saints, lesquelles étaient des suppôts de Satan; enfin des saints ont pu quelquefois être eux-mêmes illudés sur certains points par le démon. — L'Église, sur cette matière, a des règles certaines.

Nous savons aussi quels sont les caractères des manifestations sataniques. On les a vues dans l'antiquité païenne, dans la magie, dans l'illuminisme, chez plusieurs hérétiques; celles-ci offrent communément un caractère de puérilité, d'inutilité et d'étrangeté; il y a un côté burlesque, puis un merveilleux de mauvais aloi parfois qui épouvante. Les malins esprits multiplient leurs prodiges ou tout à coup les cachent; ils se montrent aussi peu difficiles sur le choix qu'ils font de leurs thaumaturges. Disons mieux, d'ordinaire ceux-ci sont loin d'être des modèles de vertu. Il nous reste à

examiner si, d'après ces caractères, les manifestations de M. Home sont divines ou diaboliques.

Ici nous voyons une prodigalité étonnante de merveilles répétées tous les jours dans de longues séances, puis cessant tout à coup durant de longs mois pour être répétées à satiété, à l'improviste sans qu'on les demande. Elles consistent en des mouvements de tables qu'on a vues souvent flotter en l'air sans soutien; ce sont des accordéons qui jouent tout seuls des airs célestes; ce sont des guitares dont les cordes vibrent harmonieusement sous des doigts invisibles; des mains qui écrivent et des bras affectueux qui donnent des poignées de mains; c'est un vent glacial qui, soulevant les jupes des dames, alarme leur pudeur. C'est le sol qui tremble; ce sont les murailles qui oscillent, des odeurs suaves qui sont perçues, etc., etc. C'est toujours ce mélange de trivialité et de grotesque que nous connaissons, joint quelquefois à un spectacle qui effraye. Tantôt le spectateur se croit devant un jongleur de foire, tantôt il se croit transporté à Delphes; ou croit assister aux merveilles des théurgistes.

Dans leur extase d'amour divin, de grands saints ont été vus suspendus en l'air. La sainteté et l'amour divin sont inutiles à M. Home; il voltige au milieu d'un salon comme Simon le Magicien dans les airs. On a vu autrefois Jamblique enlevé en l'air de dix coudées, le corps brillant de lumière; M. Home, dans ses suspensions, s'est montré le front et les mains ornés d'étoiles. — Les dieux adressèrent un jour à Vespasien un aveugle et un paralytique pour les guérir; cet empereur s'étonnait du mandat, il admira sa cure. — Les esprits révèlent en songe à une mère que M. Home guérira son fils; le miracle eut lieu sans que le thaumaturge se doutât de sa puissance.

M. Home, comme les somnambules magnétisés, comme les convulsionnaires jansénistes, éprouve les symptômes de la souffrance des malades; il les décrit, voit les causes, le siége de l'affection, et les guérisons s'opèrent (*Ibid.*, p. 36); les esprits eux-mêmes lui ordonnent de faire des *passes* magnétiques. Pour se guérir un organe malade auquel les frictions les plus légères étaient insupportables, il est inspiré à M. Home de s'y asséner, comme les convulsionnaires, des coups si furieux, que les meubles en tremblent.

M. Home appartient à cette catégorie de gens maladifs parmi lesquels la possession sévit le plus ordinairement, et où les magnétiseurs trouvent leurs somnambules. Nous pourrions continuer ces rapprochements; il est évident qu'il n'y a ici aucun signe divin et que tout y rappelle ces manifestations diaboliques exposées précédemment, dont celles-ci sont, à quelques différences près, le calque parfait. On cherche en vain dans ces prodiges les signes caractéristiques des miracles du christianisme; ce n'est que dans les fausses religions que nous retrouvons de pareils prodiges.

En poursuivant cet examen, on voit M. Home nous annoncer, comme on l'a remarqué si fréquemment chez les hérétiques, chez les illuminés, etc., un nouvel ordre de choses; il est chargé *d'une mission glorieuse;* apôtre d'un nouveau culte, il devait *porter la lumière jusqu'en Turquie*. Aussi disait-il à sa fiancée qu'il avait *à remplir une mission*. — Les esprits qui le dirigent sont très-prudents pour donner leur enseignement. On se rappelle que l'esprit de la mère de M. Home disait : « *Le vent doit être modéré pour l'agneau tondu.* » Tout prouve donc qu'il est un de ces *précurseurs* chargés d'annoncer l'avénement d'un nouveau Christ.

Aussi Cagliostro vient le visiter, et cet illuminé, condamné autrefois à mort comme magicien, a imposé ses mains de trépassé sur le front des deux époux, et Sacha l'a prié d'être son ange gardien. — Cagliostro est ainsi le saint de la nouvelle Église.

Les esprits voilent leurs desseins sous des symboles. « *Foi en Dieu*, disent-ils, *le changement qui se fera dans le monde sera des plus glorieux.* » Quel est ce changement tant de fois promis, ou plutôt dont on nous menace depuis si longtemps? — Rappelons le symbole au moyen des idoles. — « Les idoles furent jetées à terre avec une telle violence par les esprits, que le bruit de leur chute dut retentir par toute la maison; en même temps, ces esprits dirent par l'alphabet : *Vous devez faire votre possible pour détruire l'idolâtrie : idolâtrie de rang, idolâtrie du moi, idolâtrie d'intelligence, de savoir, etc.*. Les statues furent ainsi jetées à terre pour qu'on pût les fouler aux pieds. » — Que signifient ces renversements des idolâtries figurés par celui des idoles, sinon la destruction de tout ce qui existe dans le corps social? Ce signe concorde avec tout ce que nous savons depuis longtemps, et l'exécution de ce projet concerne l'univers entier. Cette entreprise colossale, qui ne peut être l'œuvre d'un jour, est moins improbable qu'il y a un siècle; la fusion des peuples devient aujourd'hui facile, et l'agent qui partout dirige ceux qu'il a gagnés, a déjà planté son drapeau sur divers points du globe; la société s'y prêtant par son impiété, il n'aura plus qu'à réunir ces groupes divers, et leur nombre s'accroissant, la prophétie de Swédenborg sera accomplie.

Les projets de religion universelle rêvée par les philosophes, l'état social nouveau voulu par les séditieux seront alors réalisés.

M. Home trouve sa mission superbe, et nombre d'hommes honorables, chrétiens de nom il est vrai, ont épousé les mêmes erreurs. Ignorent-ils ou savent-ils qu'ils sont les disciples de Manès dans l'hérésie prédite par saint Paul comme la plus funeste : c'est l'hérésie de la fin des temps? Et cependant tous se prétendent des chrétiens parfaits; comme eux, Manès accueillait toutes les sectes; comme eux il enseignait que les âmes, avant d'arriver à la source divine, séjournaient sur différents globes. Manès admettait le principe d'égalité et jurait une haine éternelle aux souverains. Ceux qui poursuivent secrètement son dessein ne le manifestent clairement que dans les instants où ils peuvent le faire sans danger.

Que M. Home soit un jeune homme doux, franc et honnête, on ne le nie point, mais sa *mission* et ses prodiges creusent un abîme entre lui et les saints d'une vertu éminente qui opéraient des miracles.

M. Home est né dans la religion réformée dont on a vu plus haut les tendances. Il est loin de pratiquer une des premières vertus chrétiennes, — l'*obéissance*. Dès le principe, excommunié de sa congrégation pour ses rapports avec les esprits, il s'obstine néanmoins à suivre leur direction, et méprise tous les avis contraires. Il avoue « n'en avoir jamais éprouvé un seul regret. » — Outre ces manifestations, dont on a donné une idée, il tombe fréquemment en extase. Dans cet état, comme autrefois Cassandre qui se plaignait de ce présent des dieux, M. Home devient l'instrument des esprits pour annoncer d'une manière symbolique ce qu'ils préparent; un pacte tacite est fait avec eux.

La miséricorde divine, pour le tirer du bourbier, lui ouvre plus tard une issue, il devient catholique; sorti des griffes de Satan on lui indique les moyens d'éviter

une rechute : par les sacrements il éloignera peu à peu son terrible ennemi, et tout cessera. M. Home obéira-t-il à son directeur? Pratiquera-t-il l'humilité, signe d'une vraie conversion? Il faut bien le dire, animé par l'esprit d'orgueil que lui a suggéré son premier maître, il préfère encore son propre sentiment aux avis d'un homme éclairé par la science et l'expérience. « Nul, selon lui, n'a le droit de lui défendre d'user d'une faculté que Dieu lui a donnée. » Il reste l'apôtre chargé d'annoncer dans le monde et de préparer le changement qui se fera bientôt partout. En entendant ses paroles, en voyant les prodiges qui leur prêtent un appui, on découvre l'agent qui lui a donné sa mission, et on prévoit tout ce qu'il faut en attendre.

M. Home, vu sa grande jeunesse, est peut-être moins à blâmer qu'à plaindre. Son ignorance sur les auteurs véritables de ces manifestations l'a livré entièrement à leurs embûches incessantes; il est l'esclave de bien terribles ennemis dès cette vie, qui seront peut-être plus terribles encore à sa mort, car ils font payer cher leurs faveurs.

CHAPITRE V

Progrès dans les prodiges. M. le baron de Guldenstubbé obtient le premier en France l'écriture directe des esprits. — M. de Guldenstubbé prétend démontrer la légitimité des rapports avec les esprits par de semblables communications citées dans les livres saints, etc., comme dans les cultes idolâtres.

Progrès dans les prodiges. M. le baron de Guldenstubbé obtient le premier en France l'écriture directe des esprits.

Ce nouveau moyen de communiquer avec les esprits est très-simple, il s'agit de placer la première feuille de papier venue soit dans son portefeuille, soit dans un meuble dont on a conservé la clef, et quelques instants après on trouve tracées sur cette feuille les réponses aux différentes questions sur la doctrine religieuse, sur les états de l'âme dans l'autre vie, et enfin sur ce qui concerne ici-bas la vie matérielle. On est convaincu, dès lors, de l'intervention des âmes, et on peut communiquer journellement avec elles.

Nous venons de voir un apôtre du spiritualisme américain opérer dans notre Europe les prodiges les plus frappants qui ont étonné l'Amérique, et sa seule présence communiquer quelquefois ce pouvoir à ceux qui l'entourent. Nous n'aurons donc plus rien à envier aux Américains en fait de prodiges, et notre monde étant littéralement envahi par des légions d'esprits, on ignore où s'arrêteront leurs manifestations et quelles en seront les suites.

On sait que les nécromanciens, de nos jours, forment deux camps, les *spirites* et les *spiritualistes*. Ces derniers, adeptes du spiritualisme américain, ont obtenu la première fois à Paris, le 13 août 1856, par les expériences d'un honorable spiritualiste, M. le baron de Guldenstubbé, L'ÉCRITURE DIRECTE; il la fit connaître, en 1857, dans un volume ayant pour titre : *Pneumatologie positive et expérimentale*. « Les esprits, dit-il, écrivent sans intermédiaire (*médiums*) ni objet inanimé. Cette découverte est d'autant plus précieuse qu'elle peut être constatée par des expériences répétées à volonté en présence des incrédules, qui fourniront eux-mêmes le papier, pour éviter l'objection absurde de papiers chimiques. Ce phénomène, selon M. le baron de Guldenstubbé, confirme ce que Moïse a dit dans l'Exode et dans le Deutéronome, et ce que Daniel raconte de la vision de Balthazar : il faut se réjouir de cette belle découverte; le Christ n'a-t-il pas dit : Si deux ou trois se réunissent en mon nom, je serai au milieu d'eux. » (V. p. XIII-XIV, IX.)

Voilà pourquoi les cercles spiritualistes obtiennent des révélations divines. On conçoit alors le bonheur de M. le baron de Guldenstubbé, lequel blâme le clergé « d'avoir laissé tomber de ses mains débiles le sceptre de la science, que les matérialistes et les sceptiques ont ramassé pour bafouer la plus sainte des religions. L'absurde crainte des démons, ajoute-t-il, a rendu les prêtres inaptes à combattre par la voie expérimentale les incrédules et les matérialistes. » (*Ibid.*, p. XVIII.)

M. le baron déclare « qu'il s'était occupé avant de philosophie, de théosophie, de sciences occultes, d'histoire et de critique. » Il dédie son ouvrage à Son Excellence le général baron de Brewern, « spiritua-

liste le plus éminent de notre siècle ; » à M. le comte de Szapary, « l'Esculape des temps modernes, » et à M. le comte d'Ourches, « nécromancien le plus illustre de l'Europe. — Rassurons-nous, leur dit-il, l'avenir est à nous..., déjà nous apercevons l'aurore d'une nouvelle ère, etc. Nous allons emporter dans une autre phase de notre existence la douce consolation d'avoir choisi la route qui mène à Dieu. »

A la suite de ces quelques lignes extraites de la dédicace et de l'introduction du livre, nous arrivons à la précieuse découverte.

L'auteur nous apprend que dix ans auparavant il s'occupait beaucoup de magnétisme au point de vue spiritualiste, car il a toujours pensé « que le magnétisme était l'aurore du spiritualisme. Il ne partagea jamais les erreurs de la société du mesmérisme de Paris qui voulait en faire une science naturelle ; il a formé beaucoup de somnambules distinguées qui excellaient dans la pénétration des pensées, la vue à distance, etc., et les a surtout dirigées vers les régions élevées du monde des esprits. Mais ces rapports sont eux-mêmes, ajoute-t-il, indirects, vagues et incertains, quoique importants pour le spiritualisme. »

En 1850, environ trois ans avant l'invasion des tables tournantes, l'auteur voulut introduire en France les cercles du spiritualisme américain. Les magnétiseurs fluidistes lui suscitèrent des obstacles. Ceux même qui s'intitulaient magnétiseurs spiritualistes, « qui n'étaient, en vérité, écrit l'auteur, que des *somnambuliseurs* de bas étage, traitaient les *coups mystérieux* de folies. » Ce n'est donc qu'au bout de six mois qu'il put former son premier cercle selon le mode américain. Plusieurs personnes bientôt se joignirent à lui : d'abord un M. Roustan, ancien magnétiseur spi-

ritualiste, et d'autres parmi lesquels il faut compter l'abbé Châtel, le fondateur de l'*Église française*, « lequel, malgré ses tendances rationalistes, finit par admettre une révélation objective et surnaturelle. » (*Ibid.*, p. 63-64.)

M. le baron de Guldenstubbé, après avoir fait connaître la composition des cercles américains formés de douze personnes dont six représentaient les éléments positifs et six autres les éléments négatifs ou sensitifs, raconte qu'ils obtinrent, après plusieurs séances, des secousses ressenties par tous les membres du cercle au moment de l'évocation mentale. Il en fut de même des coups mystérieux et des sons étranges; plusieurs personnes, même très-insensibles, eurent des visions simultanées, bien qu'elles fussent à l'état de veille. Les sujets sensibles ont acquis l'admirable faculté « d'écrire *machinalement*, grâce à une attraction invisible, laquelle se sert d'un bras sans intelligence pour exprimer ses idées; » mais ces phénomènes ont le défaut d'être plus ou moins indirects, parce qu'il faut un *médium;* il en est de même des tables. L'auteur et son ami, le comte d'Ourches, « des plus versés dans la magie, » étaient parvenus à mouvoir les tables et même à les soulever sans attouchement, et à les faire courir avec une grande vitesse. Il en fut de même des vibrations des cordes d'un piano, obtenues sans contact le 20 janvier 1856. « Ces phénomènes, continue-t-il, révèlent la réalité de certaines forces occultes, *mais ne démontrent pas l'existence réelle et substantielle des intelligences invisibles*, indépendantes de notre volonté et de notre imagination, dont on agrandit aujourd'hui, il est vrai, démesurément le pouvoir. » (*Ibid.*, p. 65-67.)

L'auteur étant à la recherche d'une preuve intelligente et palpable pour démontrer, par des faits irré-

fragables, l'immortalité de l'âme, adressa constamment des prières ferventes à l'Éternel, afin qu'il lui en indiquât les moyens. Le 1er août 1856, il lui vint à l'esprit d'essayer si les esprits pouvaient écrire *directement* sans *médium*. Il mit alors un papier blanc et un crayon dans une boîte fermée avec une clef qu'il porta toujours sur lui sans en faire part à personne, et il remarqua, avec étonnement, le 13 août suivant, des caractères mystérieux ; il répéta dix fois l'expérience dans cette mémorable journée, toutes les demi-heures, et chaque fois elle fut couronnée de succès. Le 14 août, il fit vingt expériences, la boîte étant ouverte, sans la perdre de vue, et il vit des mots en langue esthonienne se graver sur le papier, sans que le crayon bougeât. Voyant l'inutilité du crayon, il plaça son papier soit à Saint-Denis, soit à Saint-Étienne-du-Mont, et ailleurs, sur les sarcophages; il fit les mêmes expériences dans les cimetières, mais il remarqua que les esprits préfèrent d'ordinaire aux cimetières les lieux où ils ont vécu. — Ce phénomène étant ainsi constaté par plus de trente expériences, il voulut le démontrer : ce fut d'abord à son ami, M. le comte d'Ourches, « qui avait consacré sa vie à la magie ; » à 11 heures du soir, le 16 août, il voulut le lui montrer ; les expériences ne réussirent pas. Ce dernier ne l'attribuait pas précisément à l'influence des démons, mais il croyait que des esprits peu bienveillants voulaient le priver d'être témoin de ce miracle; il mit alors, à côté du papier blanc, le verset de l'apôtre saint Jean : « *Connaissez à cette marque qu'un esprit est de Dieu; tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair est de Dieu.* » (1 *Ioan.*, IV, 2.) — Au bout de dix minutes, un esprit sympathique, dont M. de Guldenstubbé reconnut de suite l'écriture et la signature, écrivit direc-

tement, en présence du comte : « *Je confesse Jésus en chair.* » (*Ibid.*, p. 67-69.)

M. le comte d'Ourches a vu depuis, plus de quarante fois, l'écriture directe, soit à Saint-Denis, soit sur le sarcophage de Sainte-Geneviève, etc. Au mois d'octobre, sans le concours du baron de Guldenstubbé, il a obtenu plusieurs écrits directs et, entre autres, une lettre de sa mère, morte il y a vingt ans.

L'auteur pourrait raconter une foule d'expériences, mais il se borne à donner des *fac-simile* des écritures les plus remarquables qu'il possède, et arrive aux moyens employés par les esprits pour tracer des caractères. Nous n'avons pas à nous en occuper ici.

Pendant la première quinzaine, à dater de la découverte, les tables sur lesquelles les esprits avaient écrit suivaient l'auteur dans toutes les chambres avec une vitesse étonnante ; s'il leur barrait le passage avec des chaises, elles faisaient le détour ; il a même vu un petit guéridon, sur lequel les esprits écrivaient en sa présence, transporté en l'air d'un bout de la chambre à l'autre.

« Le désir de communiquer avec un esprit plutôt qu'avec un autre est banni, dit-il, de leurs séances : on pourrait empêcher ainsi des communications directes faute de sympathie. La crainte absurde des démons cause aussi la rareté des phénomènes ; les esprits n'aimant à point se manifester à ceux qui les prennent pour des spectres immondes. — L'auteur croit que l'évocation mentale est fort utile, tant que les relations avec les esprits se bornent à un guide spirituel, ou à quelques esprits frappeurs aptes à produire des bruits mystérieux, mais incapables d'opérer des phénomènes intelligents et palpables, tels que l'écriture directe. Nos expériences personnelles, poursuit

l'auteur, constatent que des esprits inférieurs nous assistent tant que nous n'avons fait que peu de progrès dans le spiritualisme. Voilà pourquoi les phénomènes sont d'abord insignifiants; mais les relations devenant plus intimes, les esprits supérieurs nous visitent et nous enseignent les vérités divines; il faut alors renoncer à l'évocation mentale d'un esprit quelconque, pour ne pas renvoyer ceux qui nous visitent spontanément. Une fervente prière au Maître de l'univers suffit pour attirer une foule de bons esprits, — la seule prière fervente, suivant les antiques traditions, pouvant fléchir les divinités les plus redoutables. — Aussi, grâce à la prière, le cercle de nos connaissances d'outre-tombe aujourd'hui s'agrandit, de sorte que les expériences ne sont plus utiles que pour démontrer aux incrédules la réalité de l'écriture directe et des faits constatant le monde surnaturel. Alors les esprits, comme des amis intimes, nous visitent sans être invités, écrivent de longues épîtres, conversent, donnent des avis importants, consolent dans les épreuves, à peu près comme les anges agissaient avec les patriarches. »

« Les scrupules que l'on veut faire naître sur l'évocation des morts, d'après la Bible, sont le fruit de la *démonophobie des orthodoxes*. L'Écriture ne défendit l'évocation et la divination qu'autant que ceux qui s'y adonnaient auraient amené le peuple de Dieu au polythéisme, lequel n'est plus à craindre aujourd'hui; le matérialisme ayant complétement détruit la croyance au monde surnaturel. » (*Ibid.*, p. 70-76.)

Pour l'écriture directe, il arriva ce qui s'était fait surtout pour le crayon; les esprits ne tracèrent d'abord que des signes, des figures hiéroglyphiques, la plupart même insignifiants. La persévérance de

M. le baron de Guldenstubbé méritait une faveur plus complète, il lui fut accordé, et bientôt à d'autres évocateurs, d'obtenir des lignes, puis de longues pages, et, dans moins d'une année, ils ont réuni plus de cinq cents écritures en vingt langues différentes. L'auteur, pour ne pas faire un livre trop volumineux, n'a donné que soixante-sept *fac-simile* calqués sur les écrits des défunts. Il n'a pu citer également de ceux-ci qu'un certain nombre de noms.

Forcé d'être infiniment plus bref que l'auteur, il nous suffit de faire connaître au lecteur que les plus illustres personnages de l'antiquité, ainsi que les plus élevés en sainteté, accouraient pour donner des avis ou, au moins, pour laisser de précieux autographes. On a vu Platon, Juvénal, saint Jean, saint Paul, le roi de France saint Louis, Héloïse, Pascal, Racine, le diacre Paris, etc. On sait que les anciennes écritures n'ont pu toutes être vérifiées, il en est autrement pour celles des personnes décédées depuis peu d'années; leurs parents, leurs amis ont reconnu leurs écritures; les signes symboliques, quelquefois indéchiffrables, ont souvent racheté ce défaut par un miracle de guérison. C'est ainsi « qu'une figure tracée avec de l'encre bleue, et signée en caractères grecs par Hippocrate, le 1er mars 1857, a guéri, au bout de quelques minutes, un rhumatisme aigu. »

Nous citerons les noms suivants parmi les témoins oculaires : MM. Ravené, senior, propriétaire d'une belle galerie de tableaux, à Berlin; — le prince Léonide Galitzin, de Moscou; — le prince S. Metschersky; — le docteur Georgii, disciple de l'illustre Ling; — le colonel Toutcheff; — le docteur Bowron, à Paris; — le colonel de Kollmann, à Paris; — le baron de Voigts-Rhetz; — le baron Borys d'Uexkull. — Les

expériences, pour la plupart, ont eu lieu dans la salle des Antiques au Louvre, dans l'église Saint-Denis, dans différentes églises et dans les cimetières de Paris, etc. Le premier phénomène fut constaté chez l'auteur, rue du Chemin-de-Versailles, 74. (*Ibid.*, Introd. et c. VIII.)

M. le baron de Guldenstubbé prétend démontrer la légitimité des rapports avec les esprits, par de semblables communications citées dans les Livres saints, etc., comme dans les cultes idolâtres.

Les spiritualistes modernes doivent, comme on l'a vu, la découverte de l'écriture directe des esprits à M. le baron de Guldenstubbé. Ils n'ont donc plus qu'à jouir de ce moyen précieux de communication ; il restait cependant à l'auteur le soin de prouver la légitimité de ces pratiques que le christianisme condamne.

M. le baron de Guldenstubbé les base sur les croyances religieuses de l'Inde, de la Grèce, sur les traditions sacrées des Chinois et sur la Bible ; de ce mélange assez bizarre il se forme une doctrine à laquelle les révélations des esprits donnent la dernière main. — « Les spiritualistes attendent le beau jour annoncé par Swédenborg et autres inspirés. Nous ne le verrons guère, dit l'auteur, *mais l'aube apparaît à l'horizon, c'est le retour de l'âge d'or;* on est tombé dans le matérialisme, continuons d'enseigner les vérités du spiritualisme, il faut le réhabiliter; en montrant les miracles de nos jours on finira par y croire. Le petit nombre d'*orthodoxes* forcé de les admettre les attribue au démon ; il est, selon eux, le souverain maître de l'univers. Dieu est un vieux saint suranné, impotent, relégué dans une niche ; grâce à l'action de Satan, l'Église est atteinte de cette folie, les représentants du christianisme sont les principaux défenseurs de l'em-

pire ténébreux. Si Jésus-Christ revenait, on le prendrait, comme les pharisiens, pour un démoniaque ou pour un fou. D'après les progrès actuels de la *démonophobie* les théologiens croient aux guérisons démoniaques; le magnétisme, selon eux, est un remède diabolique, et le somnambulisme vient de l'esprit de Python. »

« Il en est autrement pour les spiritualistes. Ceux-ci ne croient pas aux guérisons démoniaques, et acceptent la parole du Christ : — *Reconnaissez l'arbre à ses fruits. Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair, est de Dieu.* » (*Ibid.*, Introd.)

M. de Guldenstubbé nous apprend « que le *spiritualisme* n'est pas nouveau, ses éléments sont presque aussi anciens que le monde. Les deux idées fondamentales du spiritualisme sont l'immortalité de l'âme et la révélation du monde invisible des esprits. Il est non-seulement la base subjective des sentiments religieux, mais encore la base objective de toutes les religions, surtout des traditions de visions, d'apparitions à l'aide desquelles les êtres immatériels entrent en rapport avec l'homme pour l'instruire. Les voyants, les prophètes, les oracles sont les fondateurs des religions. » (*Ibid.*, 1-3.)

L'auteur n'entend point « confondre le *Décalogue* avec les traditions sacrées des autres peuples, mais leurs traditions renferment des communications célestes, et il y eut des réformateurs qui avaient une mission providentielle. La Bible reconnaît l'universalité de la révélation divine, et chez tous les peuples on trouve des idées de la préexistence de l'âme, de ses incarnations successives, de ses migrations. Partout on trouve la peur des spectres et des fantômes, elle dérive de manifestations visibles et palpables; on remarque aussi

partout le respect des morts, et alors des cérémonies, des mausolées, etc.; ce respect dégénéra en polythéisme. Les esprits des ancêtres se montrèrent aux mortels; de là cette multitude de dieux qui remplacèrent le monothéisme primitif. Les miracles qu'ils opéraient les firent diviniser et l'homme oublia Dieu. »

« Les voyants furent d'abord les seuls interprètes des révélations surnaturelles, mais une caste se forma: ce fut le sacerdoce. Ses membres n'étant pas inspirés n'exercèrent qu'un métier. L'Égypte ne fut admirable que dans l'antiquité; c'est le sol des miracles, mais sa décadence commença de bonne heure et aboutit à l'incrédulité. Il survint ensuite des réformateurs et des prophètes. Pythagore ne fut pas le seul en Grèce, car Socrate eut son génie. Malgré le scepticisme, quelques spiritualistes conservèrent ainsi les anciennes croyances religieuses; l'autorité des oracles ne fut jamais entièrement renversée. En vain les sceptiques les ont attaqués, dans les siècles même de décadence religieuse, les manifestations spiritualistes ont eu lieu; mais cette décadence entraîna celle des nations. Ce fut alors que la révélation du Christ fut donnée, et que le christianisme se fonda. (*Ibid.*, p. 4-11, 14-23.)

L'auteur dit « que l'âge d'or du christianisme est contenu dans les premiers siècles de notre ère. Mais les hommes divinement inspirés furent aussi remplacés par les hommes de métier, des prêtres, qui ne connaissent que la lettre morte du Code sacré, non l'esprit. » M. de Guldenstubbé regarde « l'établissement du sacerdoce comme l'une des principales causes de la décadence du christianisme. La *Césaréopapie* altéra la simplicité du christianisme primitif, et grâce à la *Mariolâtrie*, Dieu changea presque de sexe; de là le poly-

théisme, l'idolâtrie et la *démonophobie*. Le résultat devait être le scepticisme. »

« La réforme devait ramener l'âge d'or; il lui manqua la foi, qui transporte les montagnes. Le monde surnaturel cessa son influence, et le rationalisme paralysa la réforme; le panthéisme et le criticisme étouffèrent la théosophie. N'ayant plus qu'une foi morte, les prêtres ne guérirent plus de malades et ne firent plus de miracles. »

« Les partisans de la démonophobie regrettent même la défaite prochaine du matérialisme; leur aveuglement, qui touche à la folie, ne peut être attribué qu'au prince des ténèbres. La décadence de la religion aboutit toujours à celle de la *haute science*. Les sciences naturelles, dont l'unique but est le bien-être, sont alors seules en progrès. Depuis le cordonnier Jacques Bœhme, l'Allemagne n'a point eu de vrai théosophe. Le dix-huitième siècle, en Suède, n'a produit que Swédenborg, le précurseur du spiritualisme moderne; la France, illustrée au moyen âge par saint Bernard et Gerson, ne compte dans ces derniers temps que Saint-Martin et Ballanche. » (*Ibid.*, p. 25-32.)

Cependant l'auteur rend justice « au *rocher de saint Pierre,* qui a toujours cru à la continuation des miracles et reconnu que la doctrine de l'Église se développe dans tous les temps; mais, suivant M. de Guldenstubbé, les prêtres ne tiennent plus compte des idées de Benoît XIV, qui a établi qu'une révélation privée sur quelque mystère non expressément déclaré par l'Écriture et la tradition, ne doit pas être jugée une *ruse infernale,* car on ne saurait soutenir que Dieu ne puisse révéler à quelqu'un des vérités quelconques. » (*Ibid.*, p. 33-34.)

L'auteur cite les révélations de sainte Brigitte, de

sainte Thérèse. « Quand les révélations ramènent à la religion les incrédules et les vicieux, poursuit-il, c'est signe qu'elles viennent de l'Esprit-Saint; le démon ne le saurait. »

« Moïse a fait connaître les faux prophètes : chose étrange, malgré ces autorités de la Bible et de l'Église, la majorité des prêtres croupit honteusement dans la démonophobie et n'ose recourir à la démonstration expérimentale du monde surnaturel. La démonophobie, le rationalisme, le matérialisme, la critique négative, etc., ont presque déraciné le sens religieux. L'enseignement de l'Église renferme des lacunes; le moyen âge acceptait simplement le dogme posé, il n'éprouvait pas le besoin de s'expliquer les fondements de la révélation; le fidèle demande aujourd'hui que jour se fasse sur ces vérités. La bonté de l'Éternel, toujours prête à satisfaire à nos besoins, fait des miracles dès qu'ils sont nécesaires.

« Les résultats que nous avons obtenus, continue M. le baron de Guldenstubbé, semblent indiquer que l'époque où l'humanité accomplira son rapprochement d'amitié avec le monde surnaturel n'est pas éloignée; d'illustres génies, tels que Swédenborg, Bengel, Jung Stilling l'ont pressenti. La mort mystique du Christ, opérée par les matérialistes, doit être suivie de sa résurrection triomphante. Le christianisme (des *spiritualistes*) renaîtra à une vie nouvelle et terrassera le matérialisme. » (*Ibid.*, 35-39.)

Examinant les traditions religieuses de tous les peuples, M. de Guldenstubbé trouve que, depuis le Décalogue jusques au Coran, le monde surnaturel s'est manifesté par l'écriture directe et par la voix.— Il cite des passages de l'Exode, du Deutéronome, du Nouveau Testament, des Védas, du Coran; il rappelle

dans le livre de Daniel la main qui écrivit sur la muraille la sentence de Balthazar, et signale aussi une analogie entre la statue parlante de Memnon et l'écriture directe des esprits

« Les traditions indiennes, dit-il, parlent d'un bruit surnaturel (*nirghâtâ*) qu'on pourrait comparer aux coups mystérieux des esprits. Les pythagoriciens parlaient aussi de sons mystérieux qu'on entend surtout près des tombes. » (*Ibid.*, p. 40-49.)

Les expériences faites près des urnes, des sarcophages, des statues, et dans les cimetières, constatent « qu'il existe un lien mystérieux entre l'âme et sa dépouille mortelle. Le charme des souvenirs attire l'âme de préférence vers les lieux qu'elle habitait. Il y a dans les lieux hantés quelque chose de plus mystérieux, de plus réel que le souvenir. Nos expériences nombreuses et variées, ajoute M. de Guldenstubbé, démontrent que les manifestations des esprits, dans les lieux hantés, sont faciles, si les lieux sont restés les mêmes que durant leur vie terrestre. »

« La Bible fournit des preuves des rapports intimes existant entre l'âme du défunt et ses ossements, et même certains objets qui lui ont appartenu. Un homme mort, ayant touché les ossements d'Élisée, revint à la vie; les miracles opérés sur le tombeau du diacre Pâris en sont aussi la preuve pour M. de Guldenstubbé, ainsi que ce miracle qui eut lieu quand Élisée frappa les eaux avec le manteau d'Élie. — Les anciens rabbins reconnurent que les esprits se manifestent de préférence dans les lieux où leurs souvenirs les reportent. Les anciens cabalistes croyaient que l'âme fluidique restait auprès du corps jusqu'à la putréfaction complète. Les Indiens croient aussi à ce lien : de là leur respect pour les morts. » (*Ibid.*, p. 49-54.)

L'auteur, d'après les traditions des Perses, des Égyptiens, etc., établit « que les âmes rôdent autour des corps. Le moyen âge, dit-il, les a confondues à tort avec les démons, car le miracle des ossements d'Élisée réfute cette absurde opinion. » L'ouvrage d'un docteur chinois, où il est fait mention de l'ombre d'une mère qui reproche à son fils d'avoir abandonné à des femmes les sacrifices qu'elle attendait de lui aux diverses saisons, est aussi rappelé. Le dieu de l'enfer voulait punir ce fils, et ne s'abstint que parce qu'il s'acquittait très-bien de sa charge de gardien des archives de l'État.

On voit donc partout le respect pour la dépouille des morts, pour le culte des ancêtres. « Quand on a cessé de croire au spiritualisme, on a cessé aussi d'honorer les morts. »

L'auteur voudrait qu'on rétablît l'incinération des cadavres ; « salutaire au point de vue hygiénique, elle serait propre à rétablir le respect pour les morts ; les urnes des ancêtres seraient des *memento* dans les logements. » (*Ibid.*, p. 55-60.)

« L'étude approfondie de la Bible concernant les rapports de l'humanité avec Dieu et avec le monde surnaturel sera toujours, de l'avis de M. de Guldenstubbé, la base de toute science véritable ; il faut y joindre les traditions de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. Pythagore projeta une vive lumière sur les mystères de l'âme, et voulut faire de l'homme un citoyen du monde des esprits. L'école d'Alexandrie servit de bouclier au polythéisme décrépit. »

Saint Bernard, Gerson, le cordonnier Jacques Boehme, Van-Helmont, Swédenborg, Saint-Martin sont encore réunis et placés par l'auteur dans la même catégorie de spiritualistes.—Mais, selon lui, « l'étude des traditions

sacrées et des écrits des théosophes ne suffit pas; il faut, comme les anciens, s'initier à la science des mages et des voyants, être versé dans les mystères de la nécromancie et de l'évocation des esprits. » (*Ibid.*, p. 60-62.)

Les nécromanciens modernes font une objection qui paraît en apparence assez puissante; ils savent aujourd'hui que l'Église elle-même, durant de longs siècles, communiquait quelquefois avec les morts; l'Ancien Testament autorise les repas des morts. (V. *Tob.*, IV, 18.) — M. William Howitt, dont le nom a déjà été cité plusieurs fois, dit : « M. de Mirville veut que tous les esprits qui se présentent, sérieux ou plaisants, soient des démons : la *sainte Église* est plus large que lui, elle accorde qu'il y a de saintes manifestations, pour ceux qui se soumettent aux enseignements du clergé. Quant à ceux qui se communiquent aux protestants, ce sont naturellement des diables. »

Dans une note, M. Piérart ajoute ceci : « Nous avons montré dernièrement que M. de Mirville avait quelque peu modifié son opinion à ce sujet; qu'il admettait de bons esprits, et que, dans certains cas, communiquer avec eux était chose licite. » (V. *Rev. spiritualiste*, 1864, p. 113-114.)—Nous reviendrons sur ce sujet.

CHAPITRE VI

Banquet offert à M. Home, qu'il n'accepte pas. Longs toasts des spiritualistes pour protester contre son expulsion de Rome. Motifs qui ont déterminé les spiritualistes à poursuivre leur œuvre et à continuer leur *mission* — Observations.

Banquet offert à M. Home, qu'il n'accepte pas. Longs toasts des spiritualistes pour protester contre son expulsion de Rome. Motifs qui ont déterminé les spiritualistes à poursuivre leur œuvre et à continuer leur mission.

On devait offrir à M. Home, le 10 mars 1864, un banquet comme protestation, disaient ses frères, des *avanies* qu'il avait essuyées à Rome. Le célèbre *médium* refusa, sans faire connaître ses motifs. On donne ici un extrait des longs toasts qui avaient été préparés, et dont on répète quelques lignes citées plus haut. Ils font connaître en partie les sentiments des spiritualistes et leurs convictons.

Toast de M. Clover de Maldigny, président du banquet, comme doyen d'âge. — « A la santé du célèbre *médium*, à son désirable concours dans nos études. Je dis *études* et non *science;* celle-ci est tant éloignée encore qu'une légitime réserve nous est recommandée quand il s'agit de la doctrine. Notre époque revendique le progrès; dans ces questions de haute physiologie cosmologique, il faut se mettre en garde contre la superstition. Ses erreurs sont presque des crimes. L'humanité marche

et le *dogmatiste qui s'immobilise veut nous parquer dans ses limites.* — Je ne critique pas tel ou tel cercle spiritualiste : à chacun son œuvre et sa responsabilité ; j'énonce en thèse générale ma pensée sur le grave sujet où, malgré les moqueries de l'opinion publique, nous affirmons des faits d'une complète évidence et d'une source admirable, d'où nous déduisons la vie de ces *forces éthéréennes*, que la secrète philosophie des initiations appelait *esprits :* nom vis-à-vis duquel, réflexion faite, il n'existe aucun motif de répudiation. — Est-ce, comme nous le reproche le scepticisme, tendre à rétablir les terreurs et les absurdités qui subjuguèrent l'enfance des peuples? C'est une accusation risible ! »

« *Une transcendance de phénomènes, inéluctable autant qu'inconnue des Académies officielles,* étant donnée, nous osons, simples poursuivants du *libre examen* et de la *raison affranchie*, chercher avec calme à relier sans lacune les grandes lois de filiation et de synthèse des univers. »

« Les prôneurs du vieux fanatisme ne s'y méprennent pas : c'est pourquoi, dans leur ruine imminente, ils nous qualifient de *suppôts de Satan.* — Personnage légendaire, et pourtant réalité si peu comprise ! Puissance vermoulue qui perdra son trône et son épouvantail dans la débâcle du transitoire suranné. — Le diable n'est que la *contingence* réfractaire du désaccord de nos activités désassorties. Instruisons-nous donc, développons le microcosme et le fantôme fossile disparaîtra dans sa genèse éteinte. »

« Courage donc, bon vouloir et patience ! » (V. *Rev. spiritualiste*, 1864, 3e liv.)

Toast de M. Z.-J. Piérart. — « L'homme, en se spiritualisant, de tout temps a pu retrouver une parcelle de

l'Esprit de Dieu. Toutes les religions sont des formes que l'Esprit divin a prises pour se manifester, selon les besoins, les nécessités, l'état intellectuel des siècles à leur origine. Chacune des révélations a comporté la dose de vérité qui pouvait être admise et comprise en leur temps. Leur apparition a été constamment signalée par des faits d'un caractère éminemment spiritualiste, qui ont contrasté avec le matérialisme, l'immoralité, qui avaient signalé la décadence de la religion précédente. C'est comme aujourd'hui, du sein des sociétés démoralisées qu'ont surgi les voyants et de puissants thaumaturges. Après ces précurseurs apparaissent des hommes en communion plus étroite avec le *grand flux divin;* tel fut le christianisme. Le dogme de l'immortalité des âmes, les principes de la loi naturelle furent alors remis en lumière; c'était, comme maintenant, une époque de décadence : on languissait dans l'attente d'une foi nouvelle, ou l'on croupissait dans la fange de l'athéisme. Dieu, par une suite de merveilles, montra aux hommes combien ils avaient été égarés; on revit tous les miracles de l'antique thaumaturgie : la prophétie, les malades guéris par la foi, les morts ressuscités et le don des langues; le vieux monde d'iniquité fut renversé et l'humanité lancée dans des voies nouvelles ! »

« Aujourd'hui que d'autres erreurs, que d'iniquités, d'orgueils à confondre, à renverser ! Il importe de redonner du courage aux âmes honnêtes, aux opprimés. Le temps des merveilles a reparu, elles sont le prélude du *grand changement* qui se prépare. Dieu plus que jamais prend soin de se manifester par des prodiges inaccoutumés et de frayer les voies à la *grande régénération religieuse* que le siècle attend. »

« Tel est, à nos yeux, la signification des faits ex-

traordinaires qui ont lieu aujourd'hui dans les deux mondes ; à voir leur fréquence et la facilité avec laquelle ils s'accomplissent, il semble que le *grand flux divin* répandu dans la nature, auquel ces faits sont dus, se rapproche de plus en plus de notre planète. »

« Des messagers fluidiques sont délégués de toutes parts pour préparer les voies; des hommes auxquels leur organisation permet d'agir sous leur impulsion surgissent aux quatre vents; les phénomènes s'accumulent et le matérialisme chancelle sur le faux appui d'une philosophie mensongère. »

« De quoi s'agit-il dans ces expériences spiritualistes, sinon de prouver, mieux que ne l'ont jamais fait les raisonnements, l'immortalité de l'âme; de mettre en relation des âmes qui se sont connues, aimées ici-bas. »

« Les communications médianimiques ont consolé et amélioré. Elles ont fait rentrer dans une vie plus digne une foule de sceptiques.—Les clergés les attribuent à Satan : si c'est là son œuvre, c'est bien celui qui s'est chargé au temps de Job de certaines missions divines. — Et quand ce serait le diable, n'est-ce pas une œuvre divine de prouver son existence par des faits? N'est-ce pas un dogme important? Dans notre siècle de matérialisme, qui croit au diable? Ce serait donc un grand progrès de constater son existence à ceux qui la nient; mais le Satan manichéen du catholicisme *n'existe pas*. Le monde est peuplé de bons et de mauvais esprits qu'il faut apprendre à discerner; ne s'entretenir qu'avec les bons est une œuvre sainte. »

« D'où vient donc la guerre passionnée que nous font les cultes chrétiens, tandis que les autres religions s'inclinent devant ces manifestations et y reconnaissent

une force divine? — Elle provient du jour où le christianisme s'est écarté du principe de son divin fondateur ; voulant s'accréditer par le miracle, le christianisme ne put souffrir que des miracles surgîssent dans les religions rivales; ne pouvant les nier, il les attribua au diable; alors les bûchers s'allumèrent. Ces persécutions n'atteignirent pas simplement les propagateurs des doctrines dissidentes, mais de saints hommes pleins d'orthodoxie furent persécutés, parce qu'ils avaient fait acte de thaumaturgie, de prévision extatique. On est stupéfié : le même esprit anime maintenant nos inquisiteurs. M. Home, que la Providence a doué de facultés admirables, en est un exemple. Il s'en sert pour démontrer des vérités que l'incrédulité d siècle s'est trop hâtée de nier : les essences spirituelles qui viennent aider ce jeune homme dans son œuvre sont les âmes de sa mère, de ses amis; elles l'ont poussé à abjurer sa foi pour embrasser celle de Rome. Quelle plus grande preuve d'orthodoxie!... Elle ne l'a pas pourtant préservé des anathèmes de la très-sainte Inquisition. Ses *Mémoires*, livre de faits et d'expériences, ont été mis à l'*index*, et il a été expulsé de Rome dans le délai de vingt-quatre heures. »

« Qui êtes-vous donc, hommes étranges, qui avez ainsi peur des manifestations de l'Esprit? Procédez-vous de Dieu ou des ténèbres. Si vous procédez de Dieu, pourquoi blasphémez-vous contre son Christ? Il est venu pour détruire Satan, et vous faites celui-ci plus puissant après qu'auparavant. Votre puissance divine ne peut-elle anéantir celle d'un jeune homme? Avez-vous besoin de gendarmes? A la parole des Galiléens d'autrefois, à l'imposition de leurs mains, les plus grands miracles s'opéraient. Si vous n'avez pas hérité de ces dons, ne les oubliez pas et retirez-vous.

Abdiquez votre puissance temporelle et laissez le Saint-Esprit accomplir son œuvre. Laissez-le, dis-je, si vous ne voulez bientôt être foudroyés par lui ! Quel vertige vous égare ? Faut-il vous appliquer cette maxime :

« Quos vult perdere Jupiter dementat ! »

« Ceux que l'Esprit visite sont ses instruments passifs. M. Home sait-il lui-même ce qu'il était allé faire à Rome ? Peut-être était-il poussé à assister à quelque festin de Balthazar ; il se nomme *Daniel*, et dans la Babylone que le seizième siècle appelait la grande prostituée, peut-être aurait-il vu une main écrire ces mots fatals : MANE, THECEL, PHARES, et en eût donné l'explication. Mais un esprit de vertige l'a fait expulser. Croyez-le, je ne sais quels châtiments, quels événements sont suspendus sur vos têtes ! »

M. Piérart, nouveau prophète, rappelle ainsi les menaces de l'Ancien et du Nouveau Testament contre ceux qui méconnaissent l'Esprit, l'outragent ou méprisent ses avertissements : « Vous avez, ajoute-t-il, comblé la mesure, la justice suprême va sévir. »

« Imbu de cette grande vérité qu'il n'y a pas eu qu'une seule révélation, mais plusieurs progressivement, conformes aux besoins, aux lumières de l'humanité, nous ne pouvons que nous rallier avec empressement à la doctrine qui nous montre Dieu intervenant constamment dans les destinées de l'humanité. Le Saint-Esprit soufflant où il veut, tout homme peut être favorisé de ses dons. S'est-il maintenu plus particulièrement dans les cardinaux et dans le corps des prêtres ? Qui oserait l'affirmer ? L'Église a-t-elle été toujours dans les voies du Christ ? »

Pour la négative, il suffit à M. Piérart d'assister aux

conciles œcuméniques, « y compris le concile de Constance, continue-t-il, où Jean Hus et Jérôme de Prague furent brûlés pour avoir voulu réformer les mœurs et les abus du sacerdoce. Si Jésus prêchait dans les États du pape ce qu'il a autrefois prêché, il serait fusillé comme le plus dangereux des perturbateurs. L'Église ne marche donc plus dans ses voies et n'y rentrera que par les réformes les plus radicales. Un moyen était offert d'arriver à ces réformes, c'était d'écouter les avertissements prophétiques, de convoquer les grandes assises de la chrétienté comme au temps des confesseurs et des martyrs, alors que les dignitaires et les délégués étaient choisis par le libre suffrage de tous les fidèles, et qu'on voyait pour évêques des artisans affranchis de tous les liens de la terre. Mais on a repoussé cette idée. Rome ne veut pas de réforme, et là, si le Christ continue à parler par son Paraclet, c'est pour contredire l'Évangile. »

« C'est pour lui donner de cruels démentis que Dieu fait surgir, en dehors de ce clergé, tant de révélations, de prodiges, de prophéties. Ces manifestations sont pour ce clergé l'œuvre de Satan et il lance l'anathème contre ces phénomènes consolants. Tandis que le scepticisme envahit les âmes, que le rationalisme ravage les consciences, des circonstances heureuses se présentent où la doctrine de l'immortalité, de l'intervention du monde spirituel est à même de recevoir sa sanction par des faits *tangibles*, *irréfragables*, et l'Église s'y oppose, ses docteurs étouffent ces grandioses démonstrations! C'est toujours le même esprit qu'à l'époque où l'on brûlait tant de pieux *voyants*, Savonarole, Jeanne d'Arc. — Au dix-huitième siècle, l'Église faisait *chorus* avec les athées pour nier et conspuer les prodiges du jansénisme; aujourd'hui, elle chasse de

Rome M. Home, orthodoxe converti. Elle s'acharne contre nous, elle empêche nos assemblées, nous attaque, nous invective... Mais courage! amis et frères. Serrons nos rangs, l'idée triomphera. » (*Ibid.*)

Toast de M. Colin. — « A M. Piérart! à l'érudit qui a consacré ses veilles pour chercher dans les philosophies les plus épurées la preuve que nos idées ne so nts d'hier..., qu'elles sont le flambeau de la marche de l'humanité vers ses mystérieuses destinations, mais non le retour vers des superstitions que nous répudions tous; disons-lui que nous le comprenons, que nous le soutiendrons de tous nos efforts. » (*Ibid.*)

M. Cahagnet, absent, se joint par la pensée aux amis de M. Home. « Je m'unis, cher monsieur, à ceux qui vous reçoivent dans leur sein, parce que vous êtes un des choisis des esprits de lumière, vous le réprouvé des esprits de ténèbres qui siégent à Rome. Je vous remercie de votre dévouement, etc. » (*Ibid.*)

Observations.

D'après la brève analyse de ces *toasts* et surtout de celui de M. Piérart, nous voyons que le christianisme n'existe que dans le spiritualisme américain récemment importé en Europe. Dieu fait revivre son Église, ses prophètes, ses thaumaturges dans la personne de MM. Piérart, Home et autres spiritualistes. Quelles observations faire en présence de tant d'outrecuidance, d'impiété, et, disons-le, d'ignorance! On reste stupéfait, on se demande comment des gens sensés peuvent s'exprimer ainsi, et comment d'autres gens sensés peuvent les écouter? Voilà cependant où l'incrédulité, le philosophisme, l'ignorance de la théologie et de la religion nous ont amenés.

Il nous répugne infiniment de parler si crûment, nous voudrions employer des expressions plus charitables, mais *amicus Plato, magis amica veritas.*

Malgré l'obscurité de certaines expressions de MM. les membres du banquet, on croit en deviner le sens. — « L'existence des *forces éthéréennes* est constante, disent-ils, les initiés autrefois les nommaient *esprits.* » — Pour les spiritualistes, serait-ce donc autre chose? — « Satan, poursuivent-ils, n'est qu'une puissance vermoulue; dans la débâcle qui se prépare, il cessera d'être un épouvantail; il n'y a pas d'autre Satan que le désaccord de nos activités désassorties, etc. »

Voilà la doctrine de ceux qui se prétendent les vrais chrétiens, car c'est par ironie qu'ils nous appellent les *orthodoxes.*

« En développant le *microcosme,* ajoutent-ils, le fantôme fossile disparaîtra. »

Les philosophes de la Renaissance entendaient par *microcosme* une vertu magique inhérente à l'homme, lequel renfermerait en lui les vertus des trois règnes. — *Guérir, prédire, maléficier,* etc., sont des facultés humaines. Est-ce donc la doctrine du christianisme? N'est-ce pas au contraire une opinion chimérique en même temps qu'une hérésie formelle?

« L'homme, en se spiritualisant, retrouve en lui une parcelle de l'esprit de Dieu. »

N'est-ce pas le Dieu de Cardan, comme le Dieu de tous les panthéistes, *l'entendement universel*, qui pénètre plus ou moins dans l'homme?

« Toutes les religions sont des formes que l'Esprit divin prend pour se manifester selon les besoins, les nécessités des siècles. »

Alors il est naturel de conclure que toutes les religions sont bonnes, quoique fort opposées entre elles :

celles des sauvages adorant leurs fétiches, la religion de Brahma, le polythéisme des gentils, etc.; tout culte, toute morale sont bons « selon les époques, les besoins, les nécessités. » Dans l'islamisme, des concubines; chez les Mormons, la polygamie. Dans l'un, il faut satisfaire les besoins physiques; chez ces derniers, la propagation devient une nécessité. Ailleurs l'inverse était utile : Lycurgue faisait égorger les enfants faibles, et Platon voulait qu'on fît avorter les femmes; les Chinois, pour se débarrasser de leurs enfants, les jettent à l'eau. Tout est bien selon les temps, les besoins et les nécessités. — Voilà ce qu'on voit dans les fausses religions, et voilà sans doute ce qu'il faut établir parmi nous.

« Dans tous les siècles, nous dit-on, il y a des hommes en communion plus étroite avec le *grand flux divin*, tel fut autrefois le christianisme, tel est aujourd'hui le spiritualisme. »

On demanderait quel est ce *flux divin*, si ce qu'on vient de lire ne nous l'eût suffisamment appris. C'est le feu principe des anciens, le fluide universel des philosophes de la Renaissance et de nos magnétiseurs aujourd'hui, c'est l'âme de l'univers, c'est enfin la doctrine panthéiste. — Oui, c'est toujours le panthéisme qui se cache derrière un fantôme de christianisme pour tromper les ignorants et les libres penseurs; que l'on en fasse l'aveu ou non, le prétendu Dieu qui prépare une régénération, c'est le même Satan qui se fait nier.

La société, lors de l'avénement du divin rédempteur, était tombée en effet dans l'athéisme, mais les miracles l'éclairèrent. L'antique serpent, instrument de Dieu pour l'épreuve, essaya de ressaisir sa proie, et pour relever ses autels, les systèmes des philosophes furent conciliés avec l'idolâtrie. Le dieu des théurgistes

était le feu, l'éther, et les esprits qui en émanaient étaient aussi des *forces éthéréennes*. Le christianisme triompha. Mais dès son avénement il fut annoncé que le tentateur, à la fin des temps réitérerait, mais d'une manière infiniment plus terrible, les attaques qu'il commençait déjà ; l'impiété, fut-il prédit, étant parvenue à son comble, les voies de Satan seront si puissantes (*signa magna et prodigia*) « que les élus eux-mêmes succomberaient s'il devenait possible aux élus de succomber. »

Il ne s'agit pas aujourd'hui de rétablir la religion de Julien (le néoplatonisme), mais de constituer un *néo-christianisme*, de fonder sur les ruines du christianisme une religion mise en harmonie avec les systèmes impies des philosophes. — A ceux-ci, inspirés aussi depuis longtemps sans s'en douter, Satan révèle peu à peu, sous le nom de forces éthéréennes une doctrine qui sera, dit-on, la *religion de l'univers*.

La révélation divine dans la Genèse nous apprend qu'il existe un Dieu éternel, unique, bon, juste et créateur de l'univers. Le séducteur parvint à l'altérer et lui substitua une lumière incréée, un être indéfini, inconscient, coéternel avec la matière qui se fractionne en parcelles *éthéréennes* intelligentes. Faut-il préférer la doctrine altérée à la vraie doctrine révélée? Dès le principe et pendant la suite des siècles, elle promet un rédempteur; il arrive au temps fixé, il donne un complément à la doctrine, il défend d'y rien retrancher, d'y rien ajouter, car il avertit que l'adversaire s'efforcera de nous enchaîner de nouveau. Faut-il préférer à cette doctrine le panthéisme, les forces éthéréennes?

Le Dieu fait homme qui pour preuve de sa divinité a ressuscité les morts et continué ses prodiges par ses saints durant dix-huit siècles, ne serait-il enfin pour plu-

sieurs qu'un *sans-culotte* et le premier précurseur des séditieux et des socialistes? Si dans notre siècle de liberté il est permis d'avancer de telles monstruosités, il nous est permis aussi de protester, d'en montrer l'infamie, d'en signaler le danger.

CHAPITRE VII

Marche progressive du spiritualisme. Les spiritualistes d'Europe opèrent des prodiges aussi étonnants que les Américains. Discussion de M. Piérart sur les cures des toucheurs.— Observations sur les guérisons superstitieuses, etc.— Nouvelles preuves des prodiges spiritualistes données par M. Des Mousseaux. Fait curieux d'infestation cité par ce savant.

Marche progressive du spiritualisme. Les spiritualistes d'Europe opèrent des prodiges aussi étonnants que les Américains. Discussion de M. Piérart sur les cures des toucheurs.

L'apostolat de M. Home devait favoriser la manifestation des prodiges qu'on a signalés en Amérique. Nombre de sceptiques qui ont cru en les voyant sont devenus par là-même aptes à en opérer de semblables.

On a dû remarquer que la seule présence de M. Home a fait des *médiums* puissants, ou augmenté la puissance de ceux qui étaient faibles. Ainsi on a vu un officier anglais, à son retour de Crimée, devenir *médium* après avoir été en rapport avec M. Home. Madame Home, après son mariage, devint *voyante* comme son mari; M. le comte de X... fut inspiré de se rendre auprès du célèbre *médium* pour accroître son pouvoir. — On sait qu'il suffisait aussi d'approcher du génie de Socrate, et même de se trouver sous le même toit que ce philosophe, pour faire ensuite des progrès merveilleux; si toutefois le dieu assistait et si l'esprit ne repoussait pas. Car, disait Socrate, « c'est par l'intermédiaire des démons que les dieux communiquent avec les hommes. »

— Ils exigent certaines dispositions morales. Si l'esprit de prophétie, chez les Cévenols, était parfois donné spontanément, à d'autres il était communiqué par la présence d'un inspiré; mais à d'autres il fallait *l'insufflation*.

La présence de M. Home a communiqué de même à plusieurs spectateurs la faculté d'opérer des prodiges. Il est arrivé enfin ce qu'on a vu pour l'écriture au moyen du crayon, et pour celle que traçait la plume dans la main d'une personne restant passive. En expérimentant on réussit peu à peu. — M. le baron de Guldenstubbé découvre *l'écriture directe*, d'autres essayent et pratiquent comme lui.

Les prodiges américains se sont donc manifestés en France, mais moins universellement, moins fréquemment. Il a fallu aux esprits le temps de s'apprivoiser. Un moyen d'établir les rapports, c'est d'ordinaire *la foi;* il était difficile à des matérialistes d'avoir la foi de prime-abord. D'ailleurs les esprits trouvent souvent tout aussi avantageux de laisser les matérialistes tels qu'ils sont.

Voici des faits qui prouvent un véritable progrès dans les manifestations physiques. A Nocé (Orne), sur une simple demande, des pierres, des pièces de monnaie, des fleurs furent jetées au milieu de l'assemblée. On entendit des airs de musique, des chants, le son d'instruments invisibles, la grêle et la pluie; enfin d'effroyables coups de tonnerre retentirent. L'un des membres de l'assemblée s'éleva en l'air, etc. — La séance se termina par la prière. (*Ibid.*, t. IV, p. 323-333.)

Les spiritualistes ont des apparitions de défunts. M. Mathieu, dont on a précédemment parlé, étant décédé durant l'hiver 1863-1864, apparut à M. Piérart quelques jours après sa mort « d'une manière *positive;* il est venu, dit-il, se manifester spontanément d'une

manière remarquable dans notre appartement et nous, a promis d'y revenir encore. »

M. Piérart en saisit l'occasion de protester contre ceux qui s'efforcent d'arracher au repos de la tombe les plus graves esprits pour satisfaire leur curiosité. — « Nous les laissons, poursuit-il, se manifester spontanément. » (*Ibid.*, 1864, p. 94.)

On obtient des esprits par l'écriture directe non-seulement des révélations sérieuses, mais encore des morceaux de musique.

M. Auguste Laplagne, de Rodez, écrivait à M. Piérart la lettre dont on extrait ce qui suit : — « Mes ouvrages sur le spiritualisme sont toujours en route dans des mains sérieuses... Deux capitaines du régiment qui est en garnison chez nous propagent aussi beaucoup nos idées dans le monde ; l'un d'eux obtient souvent de *l'écriture directe;* ces jours-ci, il a obtenu une valse intitulée *Eugénie*. Il l'avait demandée pour moi à l'esprit de son chef de musique, mort pour l'indépendance italienne. Cela a un cachet tout particulier; ce n'est ni imprimé, ni lithographié, pas plus que copié à la main, etc. Si vous y teniez, je pourrais vous l'envoyer, en vous priant de me la renvoyer, mais je pense qu'il ne doit pas vous en manquer dans votre bureau. » (*Ibid.*, p. 125.)

« Nous n'avons pas cru devoir demander à M. Laplagne, ajoute M. Piérart, la musique dont il parle; nous avons plusieurs spécimens de ces musiques obtenues des Esprits. »

D'autres spiritualistes, malgré ces nouveaux moyens de communiquer, recourent encore maintenant à l'ancien mode de communications par le crayon. — « Le 17 septembre 1862, dans une séance présidée par M. le docteur M..., mademoiselle D... fut invitée à prendre le crayon, et on lui posa plusieurs questions. » Puis

six *médiums* se placèrent autour d'une table dans laquelle on entendit immédiatement des coups très-articulés répondant aux diverses demandes. Bientôt alors la lourde table s'agita elle-même, se souleva des quatre pieds et retomba suivant la mesure et le rhythme demandés. M. Sandou, invité à y monter, la table avec lui ne s'en éleva pas moins avec la même facilité, etc. » (*Ibid.*, p. 22-27.)

On obtient aussi des réponses par l'inspiration *médianimique*. Ici les *médiums*, comme les somnambules dans le magnétisme, sont inspirés par les esprits et font des révélations.

Nous avons vu que les esprits composent des valses; ils inspirent aussi des musiciens. — Le 29 mars 1864, dans la salle Herz, mademoiselle Jacques, qui est un *médium* remarquable, fit entendre à une nombreuse et brillante société une musique inspirée par les esprits. (*Ibid.*, p. 126.)

« Nous avons plusieurs fois inséré, dit M. Piérart, des faits curieux obtenus à Rodez dans un groupe de croyants pleins de ferveur pour les études de spiritualisme expérimental. Les faits étaient du plus haut intérêt, aussi merveilleux qu'on peut le croire, et parfaitement attestés. » Il en cite un tout récent.

« Le jour de la Pentecôte (1864), fête du Saint-Esprit, le groupe spiritualiste de Rodez s'était religieusement réuni, comme en un jour consacré ; après une longue soirée, ils obtinrent des communications écrites fort intéressantes et se séparèrent en regrettant beauboup de n'avoir pas été témoins de *manifestations physiques*. — Voici en substance ce qu'écrit M. Laplagne, déjà nommé : « Voyant que nous n'obtenions plus rien, nous nous séparâmes jusqu'au jour fixé par les esprits. Chacun s'en fut chez soi, excepté Cabantous,

qui est du voisinage ; invité par M. Ducros, photographe, à prendre un verre de vin (il était onze heures), il descendit avec celui-ci dans une pièce située au-dessous de celle où nous avions tenu nos séances. Ils dégustaient leur vin quand de grands bruits se firent entendre au-dessus d'eux. On monte dans cette pièce, et en ouvrant la porte de la salle, on vit la table qui nous avait servi se promener seule, tantôt à petits pas, ou au trot, ou au *grandissime* galop. La femme de M. Ducros et ses enfants criaient, la table allait toujours son train ; le mari et la femme avaient peur, les enfants pleuraient. — Je le disais bien, s'écriait madame Ducros, que ces gens m'auraient amené le diable dans la maison. — Cabantous, quoique *médium*, avait peur aussi. On le pria d'arrêter ce tapage qui durait depuis un quart d'heure ; celui-ci ne savait trop comment. Cependant il toucha la table en priant les esprits de cesser, vu que quelqu'un pourrait mourir de peur ; alors tout cessa. On crut que c'était fini, on se trompait : après le départ du *médium*, on vit la table s'élever jusqu'au plafond puis retomber doucement. »

« M. Ducros, railleur et incrédule jusque-là, converti et fortement impressionné, dut être debout toute la nuit pour tâcher de fléchir les esprits, etc. »

« Cela fait du bruit dans notre ville, poursuit M. Laplagne, la femme et les enfants de M. Ducros le racontent à qui veut l'entendre, et le portier du séminaire, en face, qui couche dans la maison même, ne se fera pas faute de tout raconter au clergé ; nous verrons ce qui en arrivera, on criera sans doute plus que jamais au diable. »

Dans la même lettre, M. Laplagne écrit à M. Piérart « que le *médium* Thérondel va lui envoyer une lettre écrite sous l'inspiration *médianimique*. Il y dépeint la

position dans laquelle il s'est trouvé la nuit de la Pentecôte : il a vu à peu près les sphères comme les dépeint Swédenborg. Ce *médium* a obtenu déjà de l'*écriture directe* de son esprit familier, lequel lui est apparu plusieurs fois. »

« Si vous avez besoin d'autres renseignements, ajoute M. Laplagne, pour certifier ces faits, veuillez avoir la bonté de me le faire savoir, je m'empresserai de vous répondre. Vous pourrez mettre les noms en toutes lettres; il est temps que la lumière se fasse, et nous ne craignons pas de dire la vérité en face de n'importe qui.

« Je vous serre cordialement la main ainsi qu'à tous les frères. AUGUSTE LAPLAGNE. »

Ce fait est certifié par MM. Ducros, *photographe, directeur de l'orphéon, en face le grand séminaire;* Cabantous, *chaudronnier, faubourg Saint-Cyricle,* et Thérondel, *employé aux contributions indirectes, rue de la Barrière*, à Rodez. (*Ibid.*, p. 157-159.)

Dans ces quelques numéros de la *Revue* de M. Piérart, on voit déjà des preuves d'un progrès frappant dans les manifestations physiques des esprits; mais s'il était permis de parcourir les sept volumes de cette *Revue*, on aurait une foule de choses merveilleuses et curieuses à citer ici [1].

1. On me permettra de citer encore les faits suivants qui sont rapportés dans la livraison de juillet 1864 de la *Rev. spiritualiste*.

« Un nouveau converti, M. Gruat, écrit M. Laplagne, de Rodez, à M. Piérart, avait une lettre cachetée dans sa poche. L'esprit répondit à tout ce qu'elle contenait. »

« Une lourde table chargée de livres et pesant environ cent kilogrammes, m'accompagne (moi Laplagne) n'importe quel air je veuille chanter. Dernièrement je chantais un galop, j'étais monté dessus en chantant, je pèse cent quatre-vingts livres, la table frappait tant de tous ses pieds, que je craignais que le plancher ne s'enfonçât.

Un progrès qu'il ne faut pas oublier dans le spiritualisme, et qui s'est opéré, non en suivant la ligne sans fin des philosophes, mais la ligne circulaire qui ramène le genre humain sur ses pas, c'est la croyance aux guérisons opérées par les esprits.

« La médecine officielle, dit M. Piérart, a rejeté le mesmérisme, la médecine somnambulique, thaumaturgique; malgré les millions de faits produits, au lieu d'en prendre leçon, elle a persécuté les *pauvres rebouteurs, toucheurs, magnétiseurs, voyants, thaumaturges,* et les a fait traquer par la justice, parce qu'ils avaient guéri quand la science médicale était impuissante. Chez nos voisins l'absence de clientèle est la seule punition infligée à ceux qui exercent maladroitement l'art de guérir. En France, c'est différent, il est défendu de guérir sans diplôme. On est traité d'escroc, quoiqu'on ait guéri; la justice n'écoute ni faits, ni témoignages. On y voit même des juges nier l'existence d'un agent curatif, et condamner ceux qui en ont usé. Les guérisons contre lesquelles on se montre le plus acharné, ce sont celles obtenues à l'aide

M. Andrieu est monté aussi dessus sans que pour cela le mouvement s'arrêtât. Je craignais que ce tapage n'attirât la curiosité, mais les esprits me dirent : *Sois plus confiant, le bruit que nous faisons ne s'entend pas d'en bas.* — Je n'ai pas vérifié le fait.

« Le 19 juillet, le même phénomène eut lieu en présence de M. Duprat, professeur de physique au lycée de Rodez.

« Nous avons, continue M. Laplagne, obtenu des écrits de plusieurs esprits; l'un d'eux était *Lavater.* »

Dans une autre lettre (26 juillet 1864), M. Laplagne rapporte beaucoup d'autres manifestations. « Notre *médium*, dit-il, a écrit de l'anglais et l'a traduit. — Hier 25, les esprits nous ont donné de l'écriture directe, etc. »

On n'en finirait pas si on voulait extraire tous les prodiges cités dans la *Revue spiritualiste*, et surtout les rapporter *in extenso.* — Que serait-ce, si on parcourait la *Revue spirite* et autres, où des prodiges tant de fois niés sont perçus et attestés !

de paroles sacramentelles, de prières, de talismans, d'exorcismes, etc. »

Pour M. Piérart et ses frères, « la source de ces guérisons est un *principe spirituel*. La personne de qui il émane, selon toute apparence, a un esprit familier qui agit sous l'impulsion de sa volonté, de son évocation. Les paroles, les prières, etc., ne sont qu'un moyen de fortifier sa volonté, ainsi que la foi du malade; plus les dispositions réceptives de celui-ci seront grandes, plus le principe spirituel aura de force et l'agent-Esprit aura d'action. Les moyens sont très-variés, l'agent est toujours le même; que l'on ne dise pas, comme on le fait presque toujours, quand on admet la cure, que c'est l'imagination; elle prédispose, mais elle n'est pas l'*agent générateur*. »

« Il y a différents lieux où les mères vont en pèlerinage pour des enfants au berceau; ils sont atteints de maladies que certains saints ont le renom de guérir si on les évoque. Parfois ce sont des fontaines consacrées à des saints, qu'on a substitués aux divinités du druidisme; presque toujours, quand la foi de la mère est vive, le pauvre enfant est guéri. Ce n'est pas l'imagination de l'enfant : qu'est-ce donc? — Un bon et dévot catholique dira : C'est le saint qu'on a prié! — Le plus souvent, c'est la sainte Vierge. — Nous, nous disons c'est l'*Esprit* qui est attaché au lieu consacré, c'est l'*ange*, l'*Esprit familier* des pèlerins. »

« Il faut, selon M. Piérart, établir le même principe dans les *apparitions curatives*. — Pour qu'il y ait apparition, il faut que la personne soit disposée à y croire et quelque peu *médianimique*. Cette croyance est une force nécessaire aux Esprits pour se manifester; ils puisent dans l'espace les atômes et s'en font la forme à laquelle on a pensé. Quand on croyait aux dieux, aux nymphes,

aux dryades, etc., les esprits en revêtaient ainsi la forme. Voilà ce qui fit la force du polythéisme; plus tard, quand on crut aux anges, aux saints, au diable, etc., les bons ou mauvais esprits en prirent la forme. — Aux jeunes filles catholiques, *médianimiques*, le culte de la Vierge fit voir la Reine du ciel. Ainsi s'expliquent tant de faits dont les journaux catholiques font tous les jours grand bruit, tandis que les journaux voltairiens s'en moquent. Si nos magistrats étaient imbus de nos principes, ils étudieraient rationnellement les grandes questions spiritualistes, et on ne les verrait pas sévir avec la sévérité qu'ils déploient. » (*Ibid.*, p. 97-101.)

M. Piérart rapporte, dans sa *Revue spiritualiste*, plusieurs procès intentés contre les guérisseurs.

Observations sur les guérisons superstitieuses, etc.

On fera une observation que le lecteur, après ce qui a été dit, ne manquerait pas de faire lui-même. — S'il est utile aux magistrats d'étudier rationnellement les grandes questions spiritualistes, leurs habitudes judiciaires, comme l'équité, exigent qu'ils entendent toutes les parties. Ils ont suffisamment étudié les arguments des matérialistes et des rationalistes; quand ils auront pris connaissance des raisons des spiritualistes, les catholiques devront être entendus à leur tour. Ils méritent une oreille aussi attentive que les premiers.

D'abord rien de plus illogique que les arguments des rationalistes, ils consistent à nier. — Cependant, quand une foule de gens que la science médicale n'a pu guérir viennent attester, avec tous ceux qui les connaissent, qu'ils sont aujourd'hui parfaitement guéris par des moyens que le scepticisme s'obstine à rejeter, on ré-

pondra aux rationalistes, aussi poliment que possible, que rire de ces cures et les nier est tout simplement une stupidité.

Arrivons aux guérisons miraculeuses du christianisme, nous les comparerons ensuite avec les cures des guérisseurs.— Nous dirons qu'il est excessivement rare que la mère d'un enfant malade aille en pèlerinage auprès de fontaines sous le patronage actuel de saints que l'on a substitués aux génies du druidisme, aux naïades, etc. Pour l'ordinaire, on se rend dans une église où sont vénérées les reliques d'un saint; on ne pense pas que l'*esprit familier* auquel les spiritualistes attribuent les cures, soit attaché à ce lieu. Maintenant, on le sait, Dieu ne prodigue point les miracles d'aucune sorte; les guérisons miraculeuses sont assez rares et ne sont accordées qu'à la foi et aux prières ferventes des personnes d'une grande piété. Ordinairement il s'agit de maladies longues, reconnues incurables et instantanément guéries. Ces miracles fortifient la foi au vrai Dieu, aux saintes vérités chrétiennes, et moralisent ceux qui en sont l'objet, ainsi que ceux qui en sont les témoins.

Comparons-les maintenant avec les cures des *guérisseurs*, des *toucheurs*, etc., condamnés pour exercice illégal de la médecine.

Le thaumaturge est ici, d'ordinaire, un paresseux, un ivrogne, un débauché; s'il n'est pas sujet à tous ces vices, c'est du moins un homme sans religion, il n'en peut être autrement; puisque l'Église défend ces pratiques superstitieuses, il n'y a qu'un impie qui veuille braver ses défenses. Relativement aux pratiques elles-mêmes, on sait qu'elles consistent dans des expressions qui n'ont pas de sens, ou en paroles ridicules accompagnées de gestes bizarres, de signes de croix à l'envers;

en des substances sans vertu ou même pouvant augmenter le mal. Quant à l'effet, la guérison ne s'opère instantanément que par exception ; il faut réitérer plusieurs fois les mêmes pratiques, et il paraît constant que le mal est sujet à retour et devient plus grave même que la première fois. On a vu dans les cures des sorciers et même dans les miracles jansénistes ce qu'on signale ici.

Remarquons donc que MM. les spiritualistes, qui confondent les cures des guérisseurs et les miracles chrétiens, et qui les attribuent à un esprit familier, loin de se montrer de vrais chrétiens, comme ils le prétendent, enlèvent à la puissance divine des guérisons miraculeuses qu'ils accordent à un esprit qui n'est autre que Satan.—On n'en doit pas moins signaler de leur part un retour à une vérité naguère généralement rejetée par les philosophes, — les *guérisons superstitieuses.* — Peut-on espérer qu'il se trouvera parmi les spiritualistes des hommes aimant assez la vérité pour être un jour éclairés par elle?

Relativement à la magistrature qui punit les guérisseurs, nous ne voyons pas qu'on puisse l'en blâmer ; elle applique la loi, c'est son devoir. — « Mais, direz-vous, c'est une erreur, le guérisseur n'est pas un escroc, il a réellement guéri. »

C'est vrai, mais la loi abrogée depuis, qui les punissait comme sorciers, était infiniment plus sévère ; les guérisseurs sont donc traités avec beaucoup d'indulgence par la loi nouvelle. Il est vrai aussi que le sorcier qui maléficierait est mieux traité encore, puisqu'il pourrait obtenir des dommages-intérêts de celui même qui est sa victime. — Mais que faire à cela? — Le dix-septième siècle a commencé de semer l'erreur, elle a fructifié dans le dix-huitième ; elle est encore plus vi-

vace dans le dix-neuvième. Pourtant, il suffit à tout homme sensé de voir le magnétisme aujourd'hui guérir et maléficier, pour reconnaître qu'on s'est lourdedement trompé.

Nous ajouterons à ce qui vient d'être rapporté une communication qui constituerait un grand progrès pour le spiritualisme et pour le spiritisme.—On a vu que les spiritualistes rejettent la réincarnation admise par les spiritistes, comme étant une doctrine *grossière, irrationnelle*, etc. Si ces derniers acceptaient l'explication donnée par un esprit à M. Dexant, notaire à Angoulême (esprit qu'il a connu vivant), la mésintelligence regrettable qui existe entre les deux camps cesserait et spiritistes et spiritualistes pourraient s'entendre.

D'après l'explication donnée à M. Dexant par cet esprit sur la réincarnation, ce mot serait loin de signifier que l'âme reprend un corps. En interrogeant soigneusement les esprits, ils disent « qu'à chaque être vivant sont attachés : 1° un Esprit de lumière qui n'a jamais eu d'existence terrestre, il a pour mission de fournir des inspirations et ne quitte jamais; 2° un esprit familier dont on peut changer quelquefois, quoique rarement, venu d'un corps qui a vécu, qui vous guide et vous évite des malheurs. — Cet Esprit se dira *réincarné* parce qu'il gouverne une âme incarnée dans un corps auquel il est et restera toujours étranger. Il peut ainsi s'attacher à plusieurs existences terrestres sans quitter sa région, et répondre aux évocations. »

«Telle est, poursuit M. Dexant, l'explication fort intéressante que m'a fournie un Esprit *sûr*, *circonspect*, etc., et qui aime à faire comprendre. » Il appelle donc l'attention de M. Piérart sur cette explication, et il espère « qu'il en tirera des éclaircissements capables de faire

tomber les arguments de leurs compétiteurs. » (*Ibid.*, p. 186-187.)

Disons-le franchement, cette nouvelle communication n'amènera pas encore la fusion entre les compétiteurs : M. Rivail (Allan Kardec), qui sait parfaitement discerner les esprits, est en communication plus intime avec eux que M. Dexant, qui nous ferait ici (oserons-nous le dire) l'effet d'un bedeau qui voudrait instruire son curé. — Déclarons toutefois que M. Dexant ne régente personne, il ne s'adresse qu'à M. Piérart, et il montre une grande sincérité dans sa foi. — « J'ai une grande confiance en l'Esprit, dit-il, il précise ou il se tait ; beaucoup de questions sont ajournées pour être mieux traitées, par cette raison que l'Esprit n'est pas assez avancé. »

On voit donc qu'il y a beaucoup à faire encore, et on peut dire hardiment que cet esprit ne décidera rien ; le doigt de Dieu est là : loin de permettre aux esprits de faire tout ce qu'ils veulent et peuvent pour nous tromper, il les force souvent de se contredire, c'est-à-dire de se dévoiler assez pour qu'on les reconnaisse, à moins qu'on ne soit complétement aveugle. Désirons qu'il en soit longtemps ainsi, autrement la séduction serait terrible, et malheureusement dans notre siècle les masses seraient entraînées.

Nouvelles preuves des prodiges données par M. Des Mousseaux. Fait curieux d'infestation cité par ce savant.

Pour prouver encore que les manifestations spiritualistes en France ont maintenant peu à envier à celles d'Amérique, nous empruntons à l'ouvrage aussi curieux que bien raisonné de M. Des Mousseaux (*La magie au dix-neuvième siècle*), le récit suivant que l'on abrége ici. — Ce savant plein de loyauté ra-

conte ce qu'il a vu et entendu maintes fois avec des spectateurs dont quelques-uns étaient ses amis, tous aussi défiants et clairvoyants que lui, dans une maison dont le chef doit inspirer toute confiance. Le *médium* était une jeune demoiselle de seize ans, vive, dégagée et reçue comme l'enfant bien-aimée dans cette maison, où l'on croit comme elle à des esprits bienfaisants. Celui dont s'agit ici dit qu'il s'appelle *de Saint-Fare*, mais, ce qui est assez étrange, il est vivant et son autre lui-même se trouve encore dans un des salons de Paris, et il raconte ce qui s'y passe.

La structure de la table qui est au milieu du salon ne permet pas la moindre supercherie, dit M. Des Mousseaux, on l'a maniée et remaniée, l'esprit de M. de Saint-Fare, qui se rend sensible dans les lieux qu'on lui désigne, se niche aussi dans cette table. Le *médium* la touchant du bout du doigt, ou même ne la touchant pas, ce meuble alors bondit comme un animal et manifeste divers sentiments de joie, de colère, etc. L'esprit répond à celui qui l'interroge par des volées de coups qui s'échappent des meubles, des murs, du plancher, de la table, etc. Ils indiquent que le *médium* est inspiré, celui-ci saisit alors le crayon.

Ces bruits, qui sont très-variés, ne peuvent appartenir au ventriloquisme, car on sent même les vibrations des coups. Saint-Fare, sur la demande des assistants, bat la retraite, imite le bruit de la scie, du rabot, etc. On croit être dans un atelier d'ouvriers; il exécute aussi des airs populaires. Le crayon écrit ce que la table ne dit pas. Demande-t-on à Saint-Fare d'augmenter le poids de la table, elle résiste au soulèvement.

Un somnambule étant placé dans une autre pièce pour contrôler le *médium*, les esprits paraissent se

multiplier. On entend des volées de coups, et aussitôt le bras du *médium* est mû comme un ressort pour écrire les communications des esprits. Le somnambule voit de sa place ce que les spectateurs entendent. Il prévient de ce qui va être fait. Ainsi, Saint-Fare vient-il de tracer autour des spectateurs un cercle lumineux, le somnambule y voit une petite brèche par laquelle les mauvais esprits veulent pénétrer pour se mêler aux assistants, et cherchent à surprendre Saint-Fare par de fausses lettres de passe. Le crayon du *médium* trace le refus fait par Saint-Fare de ces lettres. — Celui-ci se fâche contre le somnambule, qui se trouble quoiqu'il ne manque cependant pas d'audace. Le crayon veut l'intimider, les coups sont nombreux, mais le somnambule donne le signalement de Saint-Fare, qui soulève les meubles, les laisse retomber et ne fait tant de tapage que parce qu'il est furieux des révélations somnambuliques; il apprend au *médium* les paroles qu'il faut prononcer pour exorciser et dompter les esprits les plus tumultueux. — Diverses questions lui sont faites, et notamment sur son *dédoublement;* il répond « qu'il le doit à un sixième sens que tous les hommes ont sans le savoir. »

Chacun entendra siffler Saint-Fare si on veut passer dans une pièce voisine; des coups retentissent, une ceinture lumineuse d'où partent des fils de lumière ceint les assistants, le somnambule voit seul ce spectacle.

Le *médium* dit que pour entendre Saint-Fare siffler, il faut que toutes les volontés se réunissent; M. Des Mousseaux refuse son concours, et il est le seul qui n'entend rien, etc.

Le somnambule confie à son magnétiseur que deux personnes gênent M. de Saint-Fare, M. X... et M. Des

Mousseaux ; s'ils se retirent il y aura une explosion de phénomènes. Ces messieurs restent, les sifflets recommencent, et M. Des Mousseaux les entendit à deux reprises.

Le somnambule voit non-seulement Saint-Fare, il peut le toucher ; son corps, dit-il, flotte en l'air à quelques pouces du parquet, et il le tire comme une *pâte filante*. — Un autre jour Saint-Fare marche à côté des spectateurs qui entendent les pas d'un gros quadrupède, d'un loup, d'un chien, etc.

Plus loin, M. Des Mousseaux fait le récit des phénomènes lumineux qui les ont tous frappés. Une lueur qui a l'aspect du phosphore, mais environ huit fois plus grosse que la lueur du ver luisant, apparaît, persiste, s'élève et disparaît ; une autre survient, brille aux pieds du *médium* et s'éteint ; une autre encore s'épanouit derrière l'un des spectateurs, voyage, se fixe sur les murailles, pâlit, rayonne ; puis une autre lueur paraît, s'avive, s'étend, se ceintre, forme une sorte de croissant, traverse lentement l'air, se pose sur le *médium*, s'éteint, renaît et s'applique au mur en changeant de teinte. Ces phénomènes n'ont rien de commun avec les étincelles de l'électricité, les feux de la pile, etc. » (V. *La magie au dix-neuvième siècle*, p. 5-29.)

On ne continuera pas d'analyser le récit de ces phénomènes si bien décrits par M. Des Mousseaux. Il poursuit l'exposé de ce qu'il a vu et de ce qu'ont vu comme lui des spectateurs, hommes de science (parmi eux se trouvaient des médecins), tous défiants et très-capables d'observer.

« Je rapporte, écrit M. Des Mousseaux, ce que j'ai vu, bien vu, vu d'un œil méfiant, ce que je n'étais point seul à voir. Nous sommes sur un terrain loyal, et la gravité, la clairvoyance scientifique de mes com-

pagnons repoussent l'idée de toute licence railleuse, ou la possibilité du succès. » (*Ibid.*, p. 34.)

Nous omettons à regret le surplus de ce récit; on a été forcé d'analyser ici rapidement le curieux chapitre de ces phénomènes, qui contient quarante-sept pages. M. Des Mousseaux dit en terminant : « Ajouterai-je que sur le million d'individus qui peuplent Paris, — je me restreins à cette ville, — plus de cinq mille investigateurs ont vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles, et soutiennent de leur intelligente parole la réalité des phénomènes dont j'expose ici la simple histoire! »

On ajoutera cette seule observation : — Quels progrès dans ces manifestations depuis la simple rotation des guéridons attribuée à l'électricité! Quelles explications essayeront maintenant ces savants dont nous avons rapporté précédemment les singulières, ou mieux (qu'ils nous le pardonnent), les extravagantes théories. Mais si les *profanes* ont pu voir de tels prodiges, il est permis de croire que les initiés sont témoins de plus étonnants encore.

On ne saurait résister à emprunter au chapitre intéressant qui vient d'être fort incomplétement analysé, un récit concernant le jeune *médium* qui figure dans ce qu'on vient de lire. — On sait que les manifestations d'Amérique ont commencé par une maison *hantée;* les demoiselles Fox devinrent *médium* en se mettant imprudemment en rapport avec l'esprit qui infestait la maison que M. Fox venait de louer. Le fait suivant offre beaucoup d'analogie avec celui d'Amérique.

Voici donc ce qui a prédestiné notre jeune *médium* au triste rôle qu'on vient de lui voir remplir. Sa famille, que M. Des Mousseaux connaît, habitait une grande ville de province. Le nom de M. F..., père de la jeune

personne, est connu dans la science ; il a raconté, et nombre d'autres tout aussi dignes de foi ont raconté à M. Des Mousseaux, l'événement funeste qui suit :

En 1846, les père et mère du *médium* louèrent une maison vers le milieu de l'été. Vainement on les avertit « qu'elle était *hantée*, qu'ils ignoraient les risques qu'ils couraient. » Ce mot les fit sourire. A peine installés, on entend retentir des coups, les meubles s'animent et les visions commencent.

« Un soir, raconte madame F..., ma fille éprouva une secousse et se trouva sous le regard d'un fantôme muet qui lui montra le berceau de son frère. Il réapparut plusieurs fois, avançait jusqu'au lit du petit frère, fixait sur lui son regard, puis sur sa sœur, d'une manière effrayante ; il se tenait roide, immobile comme les statues de pierre de la cathédrale. La petite fille avait neuf ans, la santé du petit frère était florissante. »

Sa bonne, digne de toute confiance, disait aussi : « Madame me croira folle, mais les joujoux du petit se remuent tout seuls. Placés sur la cheminée, ils arrivent jusqu'au bord, se jettent à terre et ne peuvent se tenir en repos. »

Quelques jours après, madame F..., tranquille d'esprit, voit en rêve un parent décédé, qui lui dit : « *Votre fils va mourir ; ne vous agitez point, vous aurez beau faire, rien ne pourrait le sauver.* » Ces prédictions sinistres serraient le cœur de la pauvre mère ; mais la santé de l'enfant était si merveilleuse..., c'était un si vaillant garçon ! On était au milieu de janvier. L'enfant est levé ; il court, il s'amuse, quand le cri déchirant d'une de ses sœurs se fait entendre. Il était dix heures du matin. Madame F... se retourne et voit son fils comme frappé de la foudre, un coup mortel et mystérieux le renversait. On plonge ses pieds dans de l'eau brûlante qui se

trouve sous la main. L'enfant se ranime; mais, à dix heures du soir, entouré de médecins, il expire.

M. F..., homme de science et d'un esprit ferme, était alors à Paris; un pressentiment subit le saisit. « Il faut quitter la ville, dit-il à un ami qui voulait le retenir, mon fils doit être mort. » — Un mystérieux pressentiment venait d'avertir le père du coup imprévu qui avait frappé l'enfant.

Madame F..., épuisée par cet accident, tomba malade, et, deux jours après l'événement, il fallait nuit et jour la veiller. Un parent, chef d'escadron, homme calme, intrépide, des plus railleurs à l'endroit des esprits, était venu prendre part aux chagrins de la famille, et voulut bien attendre durant la nuit la visite d'un médecin. Quelqu'un frappe doucement à la porte de sa chambre; il ouvre, et voit devant lui un être taciturne, un homme d'une pâleur sinistre, vêtu de la tête aux pieds, quoiqu'en plein janvier, d'un nankin jaune. — « Ce drôle, se dit le vieil officier, venait pour faire un mauvais coup; il ne s'attendait guère à me rencontrer. » — Et il se fait une arme d'une énorme clef. L'homme livide fuit dans l'escalier; mais, au lieu de descendre, il glisse comme sur une rampe de glace. Avec cette avance, il se retourne une ou deux fois pour planter son regard fixe sur son agresseur, puis, comme une vapeur, s'évanouit par la porte quoique fermée. Le militaire l'ouvre aussitôt, mais le fantôme avait disparu.

Les vexations continuèrent; on voyait souvent au milieu de la cour un enfant à grosse tête et à cheveux noirs, assis sur une pierre; on s'efforçait d'approcher, il s'évanouissait comme une ombre. Ces incidents étaient annoncés par les persiennes des fenêtres, qui s'ouvraient d'elles-mêmes. — Les locataires furent obligés de vider la place.

Après un certain laps de temps, un membre de cette famille rentra dans cette maison; mais, quoiqu'il s'abstînt d'y coucher, il avait ramené avec lui un être invisible qui faisait l'esprit frappeur et remuait les meubles.

La famille entière a souvent certifié à M. Des Mousseaux ces phénomènes, et, au gré de ses désirs, il a vu maintes fois le jeune *médium* les produire. — « *Consacrée,* je le suppose, dès sa tendre jeunesse par le fait de sa résidence, ajoute M. Des Mousseaux, elle sentit, lors de l'invasion des tables, se développer en elle une puissance de premier ordre, et devint un *médium* des plus remarquables. » (*Ibid.*, p. 37-44,)

L'infestation, comme il a été dit ailleurs, peut amener l'obsession, qui vexe, frappe ou tue. L'obsession peut être suivie de la possession, lorsque, au lieu de recourir aux remèdes divins, on s'est trop familiarisé avec ces hôtes dangereux. — Il y a plusieurs sortes de possessions : 1° celle qui se manifeste par ces signes épouvantables qui ont été décrits ailleurs; 2° Une possession occulte, plus commune qu'on ne pense, est celle qui sévit sur les méchants et les impies; possession qu'on peut appeler *encéphalique*, par laquelle l'*agent* imprime des sentiments et des idées; 3° enfin, il faut bien le dire, il y a celle des *médiums* qui livrent imprudemment leurs organes aux démons [1].

Ainsi nous voyons que la grande manifestation des esprits a commencé en Amérique dans une maison

1. Toute pratique superstitieuse est excessivement dangereuse, parce qu'elle établit le *rapport*. Nous avons vu Julien l'Apostat, en se livrant aux divinations, fanatisé par le démon et plein, comme les prêtres païens, de ce qu'on appelait le *délire* ou la *fureur sacrée*. Il ne nous appartient pas ici de parler de l'énormité de cette faute; Dieu seul sait la juger, il est constant que la simplicité et l'ignorance la rendraient jusqu'à un certain point excusable.

hantée, et nous venons de voir dans le fait précédent qu'une autre maison hantée a été l'occasion, pour les malins esprits, de faire un *médium* remarquable d'une jeune personne qui est loin de se douter de cette alliance. — Sujet de profondes réflexions pour tous, lequel devrait ouvrir les yeux des spiritualistes, si les êtres avec lesquels ils sont en rapport ne les leur tenaient point fermés.

CHAPITRE VIII

Discussion sur le spiritisme dans les premières années de son existence. — Observations et réflexions.

Discussion sur le spiritisme dans les premières années de son existence.

Dans les premières années de son existence, le spiritisme n'était pas ce qu'il est aujourd'hui; il comptait peu d'adeptes, et les esprits étaient plus circonspects dans leurs révélations et dans leur mode de manifestations. Les personnes qui y étaient étrangères disaient qu'il n'était pas viable, qu'il y avait folie à s'y livrer, qu'il ne méritait pas qu'on s'en préoccupât, etc. D'autres, comme on le verra, pensaient déjà différemment.

Le souverain pontife du spiritisme (Allan Kardec) affirma bientôt que, loin de mourir, il se propageait avec une rapidité incroyable, que ses adeptes se multipliaient sur tous les points du globe. « Ce n'est pas une théorie ni une opinion, écrivait-il, ce sont des faits ; mais on ne doit y voir ni un mal, ni un danger. Quelques-uns prétendent qu'il ruine la religion, sans songer qu'en disant cela ils l'attaquent elle-même : ou vous croyez à la puissance des esprits, continuait Allan Kardec, ou bien, selon vous, les spiritistes sont des fous; s'ils sont fous, pourquoi avoir peur qu'ils ébran-

lent l'Église? Vous croyez donc bien faible une religion éternelle? »

Il prétendait montrer que la doctrine spirite n'est point contraire à nos dogmes, quoiqu'elle ne les explique pas exactement comme nous. « Les croyances religieuses, disait-il, ne se sont-elles pas modifiées sur maints passages des Écritures?— Le haut clergé est plus éclairé qu'on ne le croit généralement dans le monde; il a prouvé qu'il sait, au besoin, sortir des *vieilles ornières.* » (V. *Instr. pratique sur les manifest. spirites,* c. XI.)

La polémique d'Allan Kardec avec M. l'abbé Chesnel nous montrera encore ce que ce premier disait alors. —Le spiritisme ayant déjà grandi, M. l'abbé Chesnel, le 13 avril 1859, écrivit concernant le spiritisme un article dans le journal *l'Univers;* il y montrait, entre autres, « que le spiritisme avait enrôlé un certain nombre d'hommes honorablement connus. » — Allan Kardec répliqua « que ce fait méritait attention, car tant de gens éminents par leur savoir et leur intelligence ne se passionneraient pas pour une idée dénuée de tout fondement. »

« On peut être, direz-vous, séduits par des utopies.— Celles-ci n'ont qu'un temps, et le spiritisme triomphera de tout, car il est une vérité. Ce n'est pas dans la classe ignorante qu'il se propage, ses adhérents sont des hommes éclairés.—Qui l'a conçu le premier? Personne; ou, pour mieux dire, tout le monde. On a vu : il découle de l'observation. »

« Ces idées ne sont pas neuves, objectez-vous. — Mais c'est un argument en sa faveur; ces communications appartiennent aux lois immuables par lesquelles Dieu régit le monde. »

M. l'abbé Chesnel trouvait « que le *médium* diffère peu du sujet magnétique. » — Le magnétisme prouve

l'âme, et Allan Kardec déclare que s'il était prêtre, il parlerait du somnambulisme. Si la *médiumnité* en est une variété, elle mérite d'être observée, c'est une arme de plus contre l'athéisme.

Mais Allan Kardec, qui a pu approfondir le somnambulisme pendant trente-cinq ans, faisait observer à M. l'abbé Chesnel « qu'on ne saurait confondre avec lui le spiritisme. Les somnambules ne font pas jaillir la pensée des corps inertes, ils ne maintiennent pas un corps en l'air, ils ne produisent pas d'apparitions tangibles, etc. »

M. l'abbé Chesnel avait intitulé son article : *Une religion nouvelle à Paris*. — « Il se trouve partout, répond Allan Kardec. Les spiritistes sont par millions. D'ailleurs ce n'est pas une religion. Le spiritisme est fondé sur l'existence d'un monde invisible formé d'êtres incorporels peuplant l'espace. Ames de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans les autres globes, ils jouent un rôle très-actif dans le monde moral et jusqu'à un certain point dans le monde physique. Le spiritisme est une puissance comme l'électricité, la gravitation universelle ; c'est le microscope qui nous découvre le monde des invisibles. Il s'est produit dans tous les temps, mais on l'a attribué à des causes plus ou moins hypothétiques. Vulgarisé aujourd'hui, il explique une foule de questions jusqu'ici insolubles ; c'est une *science*, non une *religion ;* la preuve, c'est qu'il a des adhérents dans toutes les sectes, excepté chez les matérialistes et chez les athées. — Dans l'antiquité, étant mal compris, il enfanta le polythéisme. Aujourd'hui, grâce au christianisme, on le juge mieux; la religion peut y puiser la preuve de beaucoup de vérités contestées. Il ramène les sceptiques aux idées religieuses ; ce n'est pas une secte, c'est une société scientifique dûment autorisée

nommée *Société parisienne des études spirites*[1], dont le but est d'approfondir les phénomènes résultant des rapports entre le monde visible et l'invisible. Elle procède avec calme, pour mieux observer et par respect pour les morts, qu'elle appelle au nom de Dieu. La séance s'ouvre par un appel aux bons esprits, on sait qu'il y en a de mauvais qui peuvent se mêler avec les bons et induire en erreur; nous ne sommes donc pas des athées. — Vous appelez l'attention sur le mal que le spiritisme peut faire. A-t-il nié l'immortalité de l'âme, le libre arbitre, les récompenses? Loin de là, il prouve par des faits les bases de la religion, dont le matérialisme est l'ennemi le plus dangereux, etc. »

M. l'abbé Chesnel répondit à cette apologie dans l'*Univers* du 28 mai 1859.

« Vous relevez dans mon article trois erreurs principales se rapportant à l'extension, à la nature et aux conséquences du spiritisme. »

1. La Société parisienne des études spirites, fondée à Paris le 1er avril 1858, fut autorisée le 13 du même mois par arrêté du préfet de police, d'après l'avis de Son Exc. le ministre de l'intérieur.

Le règlement de cette Société contient vingt articles. La Société a pour objet l'étude de tous les phénomènes relatifs aux manifestations spirites, etc. — Elle se compose de membres titulaires et de membres correspondants; elle peut conférer le titre de membres honoraires aux Français et aux étrangers qui, par leur position ou leurs travaux, peuvent lui rendre des services signalés. — La Société n'admet que les personnes qui sympathisent avec ses principes; qui sont déjà initiées aux principes fondamentaux de la science spirite, ou sérieusement animées du désir de s'en instruire, etc. — Les séances sont particulières ou générales. — Nul ne peut assister aux séances comme auditeur sans être présenté au président par un membre titulaire qui se rend garant de son attention à ne causer ni trouble ni interruption, etc. — Il faut s'abstenir de présenter comme auditeurs ceux qui n'auraient en vue qu'un but de curiosité.

Toutes les questions adressées aux esprits doivent l'être par l'intermédiaire du président, etc., etc.

« J'ai dit que le spiritisme est une religion nouvelle à Paris, tandis qu'elle est partout. — Êtes-vous donc le chef de tous les nécromants de l'univers et de tous les hommes adonnés à la magie? Ce n'est plus alors une *Société parisienne.* »

« Le spiritisme n'a rien, selon vous, qui ressemble à la religion ni au magnétisme; cependant vous ne sauriez me persuader que la nécromancie magnétique diffère essentiellement de la *spirite,* car, avant celle-ci, le magnétisme se vantait d'être allé aussi loin que vous dans ces voies ténébreuses. »

« Pourquoi dites-vous que la religion n'a rien à y voir? Si le spiritisme dévoile le monde invisible comme le microscope les infiniment petits, le caractère de la religion étant aussi de révéler l'invisible, l'inaccessible à la raison, le spiritisme est donc aussi une religion. — Il a des adhérents, dites-vous encore, dans toutes les religions. — L'évocation des morts, qui constitue le fond du spiritisme, est interdite par l'Écriture Sainte et par les lois formelles de l'Église; s'il ne cesse pas pour cela d'être légitime, c'est donc une religion supérieure au christianisme qui le proscrit? Elle a même ses ministres, qui sont les *médiums;* sinon, qui êtes-vous, monsieur Allan Kardec? — Elle a un culte; elle réunit ses fidèles pour prier et recevoir des communications des esprits; elle tient les mauvais esprits en respect; donc c'est une religion. »

« Le spiritisme, selon vous, n'impose pas un culte. — Quoi, lui qui croit suffire à tout, n'impose que la foi à sa puissance! Soit; mais tolérera-t-il le christianisme, qui le condamne? Reconnaîtra-t-il l'autorité de l'Église, qui dans tous les temps l'a flétri? Il se met au-dessus de toutes les pratiques religieuses, il s'arroge le droit d'évoquer les morts, et il sécularise les

âmes immortelles. Quelle audace ! Il n'y a qu'une religion divine ; la vôtre est une très-ancienne superstition, renouvelée sous le nom de *Société parisienne des études spirites.* »

« Les conséquences, les voici : vous ne rejetez pas l'existence des mauvais esprits ; selon vous, ils sont habiles et à redouter, aussi les expulsez-vous ; êtes-vous sûrs d'être plus fins qu'eux? Donnez vos preuves. Renoncez à démontrer ce que vous ignorez : l'immortalité de l'âme, la matière, l'esprit, etc. Vous poussez ainsi au scepticisme ; les âmes sincères que vos prestiges égarent croiront-elles toujours à l'identité des morts que vous évoquez?... Ne dites pas que le spiritisme enseigne le bien et détourne du mal, nul ne vous croira, parce qu'il s'élève au-dessus de toute autorité, parce qu'il supprime l'éternité des peines et parce qu'il a été, vous en faites l'aveu, une des sources du polythéisme. — Est-ce un paganisme plus épuré, rajeuni, que vous voulez introduire? Ceux qui connaissent vos doctrines n'auront pas de peine à résoudre cette question. »

Telles sont en substance les réponses de M. l'abbé Chesnel.

Observations et réflexions.

M. Allan Kardec doit être examiné non-seulement dans ses expressions personnelles, mais principalement dans son livre sur la doctrine des esprits.

Dans ses expressions, il est loin d'éclater en menaces, comme l'ont fait beaucoup d'autres qui attendaient la lumière d'un nouveau soleil ; il essaye, au contraire, de rassurer. Le spiritisme est présenté sans résultats fâcheux pour personne ; il doit, au contraire,

faire le bonheur de tous. On voit que M. Allan Kardec est en rapport avec des esprits bien élevés, qui semblent animés de bonnes intentions, mais surtout très-circonspects; cependant, en parcourant les articles de la doctrine dans *le Livre des esprits*, on lit (art. 456), après cette question : « Quelles sont les réformes les plus importantes à apporter dans nos institutions ? » cette réponse des esprits : — « C'est tout un enseignement que nous te donnerons. L'humanité marche au progrès moral malgré les apparences, et le bien naîtra du mal. — Les hommes, ayant dépouillé leur égoïsme, vivront comme des frères, s'entr'aideront par le sentiment mutuel de la *solidarité*. On ne verra plus d'hommes manquer du nécessaire. C'est le règne du bien que les esprits sont chargés de préparer. »

C'est très-bien, mais nous n'avons pas le dernier mot du spiritisme, disent certaines personnes effrayées par les menaces d'un bouleversement général annoncé par d'autres esprits. M. Allan Kardec ne dit pas tout ce qu'il sait.

On se rappelle, en effet, ces mots dictés par les esprits : « Dans le nombre des enseignements qui te sont donnés, il en est que tu dois garder pour toi seul jusqu'à nouvel ordre; nous t'indiquerons quand le moment de les publier sera venu. » Ils lui ont dit ailleurs « qu'ils étaient contents de lui. »

Leur ayant demandé si la richesse héréditaire n'est pas le fruit des passions mauvaises, ils ont répondu : « *Qu'en sais-tu? Remonte à la source, et tu verras.* » (*Ibid.*, art. 408.)

Les esprits semblent ici penser comme M. Proudhon : — *la propriété c'est le vol;* de sorte que quelques-uns ont craint que ces esprits n'eussent des projets peu rassurants. Il est vrai qu'ils déclarent « que l'égalité

des richesses est impossible.» (*Ibid.*, art. 409.) — « Le bien-être, disent-ils aussi, étant relatif et consistant dans l'emploi de son temps à des travaux selon les diverses aptitudes, nul travail, si l'on s'entendait, ne resterait à faire. » (*Ibid.*, art. 410.)

« Comment s'entendre? leur a demandé Allan Kardec. — « En pratiquant la loi de justice, » ont-ils répondu. (*Ibid.*) — Quelques personnes ont commenté ainsi la réponse : Le maçon qui se croira les aptitudes voudra devenir ministre, et, jugeant ses aptitudes, on enverra un ministre raccommoder des souliers. C'est la loi de justice, les esprits l'ont dit, et, avant eux, des *aptitudes* très-problématiques l'ont fait souvent entendre; mais quels bouleversements avant d'arriver à la réalisation de ce progrès, ainsi qu'en le réalisant! Quels conflits entre tant d'aptitudes vraies ou fausses! Silence, pourtant, si c'est pour le bonheur de l'humanité.

Quelle opinion doit-on se faire de tout ceci? — « Le mépriser, n'en pas parler, nous dit-on; les spiritistes sont des fous. » — Quoique le spiritisme soit plein de singularités et d'erreurs, nous nous empressons de l'affirmer : Non, ses adeptes ne sont pas fous (quoique plusieurs le deviennent); le seraient-ils, leur doctrine n'en est pas moins séduisante pour une foule de gens assez indifférents en religion, peu sensés, et surtout fort ignorants. Le spiritisme, sans renverser la religion, pourrait donc ébranler la foi très-vacillante de beaucoup de personnes.

Allan Kardec dit : « Quoique la doctrine spirite n'explique pas les dogmes de la religion exactement comme l'Église, elle n'y est pas contraire. »

On fera observer qu'elle en diffère assez pour renverser les plus anciens dogmes. — D'après le spiri-

tisme, « l'espèce humaine était en germe dans les éléments organiques du globe. » (*Ibid.*, art. 21.)

C'est de la philosophie de libre penseur. On voit que les esprits suivent le progrès : une force a réuni des monades vivantes; en s'agglomérant peu à peu, l'animal, après plusieurs transformations, s'est fait homme. Nombre de libres penseurs déjà le prétendaient; l'auraient-ils appris aux esprits? Il est plus vraisemblable que c'était déjà une inspiration de ceux-ci.

Les âmes, d'après le spiritisme, s'incarnent et se réincarnent. — C'est une sorte de métempsycose que les fausses religions admettaient déjà.

Il n'y a, d'après la doctrine spirite, ni enfer ni démons. Depuis longtemps les philosophes le pensaient; l'Ancien et le Nouveau Testament, il est vrai, enseignent le contraire. Maintenant, d'après le progrès comme d'après les esprits, s'il n'y a pas de démons, il y a des âmes très-méchantes qui, par la réincarnation, peuvent devenir très-bonnes; donc, pas d'enfer. Aussi, selon l'expression des esprits, « c'est absolument comme lorsqu'on fait peur de *Croquemitaine* aux petits enfants. » (*Ibid.*, art. 496.) Quant au purgatoire, on sait qu'il ne consiste que dans les épreuves assez douces que l'on subit sur terre dans les diverses incarnations. (*Ibid.*, art. 497.)

Dans notre monde, qui est loin d'être le meilleur des mondes, nous trouvons ce purgatoire encore assez supportable, car beaucoup de gens n'en voudraient jamais sortir. — Le christianisme n'avait pas révélé tout cela; il n'y avait sans doute personne qui fût digne alors d'entendre ces vérités.

Parlant des croyances de l'Église, qui, selon lui, se modifieraient, Allan Kardec ajoute « que le haut clergé sait au besoin sortir des *vieilles ornières*. » — Nous

ignorons si le rationalisme du siècle a pu faire sortir quelques ecclésiastiques des vieilles ornières, mais nous pouvons affirmer (et nous le prouverons) que l'Église et la partie instruite et saine du clergé n'ont jamais modifié la doctrine relativement au démon et à sa puissance. L'assertion du pontife du spiritisme est donc aussi fausse que la plupart des principes spirites ; mais le tout est très-dangereux et propre à tromper les masses, étrangères plus que jamais aux études théologiques. — Le spiritisme peut faire d'autant plus de prosélytes qu'il sanctionne la philosophie rationaliste ; qu'il nie l'enfer et Satan ; qu'un grand nombre voit dans cette solidarité entre les hommes, dont aucun désormais ne manquera du nécessaire, CETTE communauté de biens dont les premiers hérétiques ont alléché les populations. Si la doctrine spirite use de certaines précautions oratoires, une foule d'autres communications qui renversent nos croyances sont plus explicites dans leurs menaces. On l'a vu, d'après plusieurs magnétistes ou spiritistes, et selon M. Morin, « nous touchons à de grands changements : le phénomène des tables y prépare ; on en rit aujourd'hui, demain elles pourraient faire trembler. »

M. Morin, qui croit au mouvement des tables et aux crayons, ne croit pas aux esprits, Dieu est l'auteur de ces phénomènes ; mais quel dieu ! Le dieu des panthéistes préparerait donc des changements épouvantables ; aussi M. Ségouin a dit « que la fin de la crise sera terrible et bouleversera toutes nos idées. »

Il ne faut pas faire des réflexions bien profondes pour reconnaître que toutes ces révélations sont identiques au fond et émanent de la même source. Nous examinerons ailleurs si elles sont réellement capables d'alarmer.

CHAPITRE IX

Le saint Évangile commenté par les esprits. — L'ère nouvelle. Maximes évangéliques expliquées. — Suite des observations, et réflexions sur le spiritisme. — Éloges du progrès suivis des réflexions sur le progrès.

Le saint Évangile commenté par les esprits.

On a pu remarquer que les spiritualistes d'Europe sont en voie d'opérer les mêmes prodiges que leurs confrères d'Amérique; ils voient, comme les initiés aux anciens mystères, des jets de lumière, ils entendent des bruits insolites, des coups de tonnerre, de sourds grondements, et sentent le sol trembler; M. Home s'élève, en l'air, comme Jamblique, à la hauteur de plusieurs coudées. M. de Guldenstubbé a obtenu le premier en France l'écriture directe par les esprits; Édèse vit ainsi autrefois écrits sur le dos de sa main des oracles reçus en songe, qu'il avait oubliés. Tout cela est merveilleux et se propage, il est accordé peu à peu aux initiés. Mais les spiritualistes attendent encore une doctrine, leurs révélations ne sont que de simples études; ce qui est hors de doute pour eux, des âmes leur répondent. Le Saint-Esprit souffle où il veut, et tout homme peut être favorisé de ses dons.

Si nous examinons maintenant ce qui se passe dans le spiritisme, nous voyons des prodiges qui ne sont peut-être en rien inférieurs à ceux des spiritualistes. Allan Kardec nous a dit déjà « qu'il avait appro-

fondi les phénomènes du somnambulisme pendant trente-cinq ans, et qu'il n'y avait pas de similitude avec le spiritisme, car le somnambulisme ne peut faire exprimer des pensées aux objets purement inertes. Les somnambules ne produisent pas des apparitions tangibles et ne font pas soutenir un corps en l'air sans appui. »

Les spiritistes sont donc témoins de ces prodiges aussi bien que les spiritualistes et n'ont rien sans doute à leur envier[1]; mais d'après les aveux des magnétiseurs spiritualistes, il paraît qu'il se passait dans certains cercles des faits tout aussi prodigieux que le spiritisme et le spiritualisme pourraient en offrir. Il y avait donc similitude, disons mieux, il y avait *identité* entre ces trois choses.

Sans nous préoccuper davantage des prodiges du spiritisme, nous allons donner un aperçu de l'*Évangile* commenté par les esprits qui révèlent ainsi peu à peu leurs doctrines.

L'Évangile expliqué par les esprits devait présenter au lecteur sa belle morale, sa simplicité, son onction et ses excellentes maximes, sinon il n'aurait trompé personne. Mais les commentaires des esprits lui ont fait subir une altération que tous les yeux n'aperçoivent pas et qui, selon plusieurs, est d'autant plus dangereuse que le poison en est mieux caché.

Dans la préface écrite par l'*Esprit de vérité* en tête de l'*Imitation de l'Évangile selon le spiritisme*, on lit ces mots : « Les Esprits du Seigneur, comme une immense

1. En parcourant les Revues spirites, on y trouverait sans doute des prodiges qui exciteraient un vif intérêt de curiosité; mais on a déjà vu dans la magie ancienne et dans la moderne, tant de ces prodiges effrayants ou grotesques, qu'il est fort inutile de chercher à les connaître.

armée, s'ébranlent et se répandent sur toute la terre. Ils viennent ouvrir les yeux des aveugles ; je vous le dis, en vérité, les temps sont arrivés où toutes choses doivent être rétablies dans leur sens véritable pour dissiper les ténèbres, confondre les orgueilleux et glorifier les justes. Les grandes voix du ciel retentissent. Hommes, nous vous convions au divin concert ! que vos voix s'unissent. Hommes, frères que nous aimons, nous sommes près de vous, aimez-vous les uns les autres, etc. »

Tout cela semble rassurant ; comment se fait-il que les mieux disposés à pratiquer la charité chrétienne éprouvent encore des craintes? Ils redoutent, assurent-ils, que cette fraternité ne se manifeste avec des sentiments pareils à ceux d'une époque qu'on n'a pu oublier et dont on craint le retour ; des voix sauvages alors hurlaient le mot *fraternité*, tandis que s'agitaient les bras souillés du sang de ces frères qu'on venait d'égorger ; les esprits s'étaient aussi répandus partout. — Le docteur Brownson, qui nous montre dans toutes les révolutions quelque chose de surhumain, dit : « Il en fut ainsi de la Révolution française et de toutes ces terribles convulsions qui ont ruiné les nations et ébranlé le monde ; les hommes s'y trouvent, mais on y découvre le conflit des puissances invisibles. »

Allan Kardec reconnaît « que tout le monde admire la morale évangélique et proclame sa nécessité ; mais, ajoute-t-il, peu la connaissent à fond, moins encore la comprennent ; sa forme allégorique la rend incompréhensible aux masses. Beaucoup de points ne sont inintelligibles ou ne semblent irrationnels que faute d'une clef pour en comprendre le sens ; le spiritisme nous la donne. Avec l'aide des bons Esprits, la nouvelle révélation va être publiée d'un pôle à l'autre. »

« Un homme peut s'abuser : des millions voyant et entendant la même chose, c'est une garantie pour tous. Les Esprits, à l'aide des *médiums,* font la propagande parmi toutes les sectes; les parents, les amis défunts viennent donner des instructions, et tous les hommes sont appelés à la *fraternité.* »

« Les Esprits n'étant pas tous également éprouvés ne connaissent pas également la vérité ; le meilleur contrôle pour s'assurer qu'on la possède, c'est la *concordance* dans l'enseignement de ces Esprits, mais il faut encore certaines conditions. » (*Ibid.*, Introd., p. III-X.) — Allan Kardec les fait connaître dans son livre, dont ces citations tronquées, simple substance de quelques passages, ont pour but ici de montrer le danger, en invitant les hommes sérieux à le consulter avec défiance.

Allan Kardec nous apprend combien il lui est facile de connaître les principes sur lesquels la concordance s'établit, « puisqu'il reçoit les communications de près de mille centres spirites sérieux, disséminés sur les divers points du globe ; voilà ce qui le guide et le guidera. Il a vu la coïncidence qu'ont entre elles ces révélations faites à mots couverts; elles ont passé souvent inaperçues, mais un jour on en verra la gravité. De ce contrôle universel sortira l'unité du spiritisme et l'anéantissement des théories contradictoires. Plairait-il à certains Esprits de donner une doctrine contraire, plairait-il même à des gens malveillants d'inventer des révélations apocryphes, on demande ce que cela produirait devant des millions de voix venues de tous les points du globe? — Rien donc ne peut arrêter la marche du spiritisme ; on peut momentanément le troubler, mais non en triompher, ni maintenant ni dans l'avenir. »

« Les Esprits supérieurs ne procèdent qu'avec sagesse dans les communications. Les grandes questions doctrinales sont abordées par degré, selon que l'intelligence devient apte à les saisir, et à mesure que les circonstances permettront l'émission d'une idée nouvelle. Dès le commencement ils n'ont pas tout dit, et il leur reste beaucoup à dire. » (*Ibid.*, p. XI-XIV.)

Nous le répétons, il faudrait consulter l'ouvrage lui-même. Bornons-nous, après Allan Kardec, à affirmer « que toutes les prétentions isolées s'évanouiront devant le contrôle universel. Cet ensemble harmonieux, selon lui, déjà se dessine, et le siècle ne passera pas que toutes les incertitudes ne soient fixées; que celui qui flotte entre deux systèmes opposés observe le sens de l'opinion générale, c'est l'indice certain du sens dans lequel se prononce la majorité des Esprits, et du système qui triomphera. » (*Ibid.*, p. XV-XVI.)

D'après ceci, il semblerait que le spiritisme l'emportera sur le spiritualisme, car M. Piérart avoue lui-même qu'il y a des désertions [1] dans ce dernier.

L'ère nouvelle. Maximes évangéliques expliquées.

Une ère nouvelle commence. Moïse eut mission de donner une loi, le Christ de l'accomplir. Les temps

1. Cependant, M. Piérart comptant plus de deux millions de spiritualistes, on ne sait encore ce qui arrivera; — un grave sujet de scission entre les deux écoles (nous allions dire *églises*) c'est la *réincarnation spirite* repoussée avec horreur par le spiritualisme. Si Allan Kardec obtient l'unité par la concordance, pour la réincarnation, M. Piérart peut aussi obtenir une unité de concordance pour repousser la réincarnation. — Il faudra sans doute attendre longtemps encore avant que les esprits des deux camps s'entendent. Alors lesquels croire? Quels sont ceux qui mentent? — Ce qui paraît assez clair, d'après ces *forces vives*, source d'une foule de phénomènes incompris, le fond de leur doctrine c'est toujours le panthéisme; spiritistes et spiritualistes seront d'accord sur ce chef; le reste n'offre pas d'importance.

sont arrivés où le spiritisme apporte un complément. La science et la religion se repoussaient; le trait d'union qui les rapproche est la connaissance des lois qui régissent le monde invisible et ses rapports avec le monde matériel. Le spiritisme nous le montre « non comme une chose surnaturelle, mais comme une des *forces vives* de la nature agissant sans cesse, source d'une foule de phénomènes incompris et par ce motif rejetés dans le domaine du fantastique; le spiritisme va tout expliquer. »

D'après un esprit israélite, évoqué à Mulhouse en 1861, « les temps sont venus où les idées morales vont se développer pour accomplir les progrès qui sont dans les desseins divins. Ces idées doivent suivre la même route que les idées de liberté ont parcourue et qui en étaient l'avant-coureur; cela n'aura pas lieu sans luttes, il y aura des discussions, des secousses, mais l'attention des masses étant une fois fixée, la sainteté de ces idées morales frappera les esprits, etc. » (*Ibid.*, p. 1-6, 9.)

Fénelon, évoqué en 1861, à Poitiers, a dit que les esprits, comme autrefois les prophètes, nous avertissent que le monde est ébranlé dans ses bases. « Le tonnerre grondera, soyez fermes! Le spiritisme est d'ordre divin. Votre monde se perdait; la science en menant uniquement au bien-être matériel ne travaillait que pour l'Esprit des ténèbres. Le règne du Christ n'est pas encore venu; revenez au maître qui veut vous sauver. Les Esprits vous le répètent : *Le monde est ébranlé; pour ne pas être renversés, préparez-vous*, etc. » (*Ibid.*, p. 10.)

Suivant un disciple de saint Paul, Éraste, évoqué à Paris en 1863, « saint Augustin est un des plus grands vulgarisateurs du spiritisme, » et, en effet, on l'entend

souvent parler aux spiritistes. — Il aurait déclaré, dans ses *Confessions*, « *qu'il était convaincu que sa mère étant morte viendrait lui révéler ce qui nous attend dans la vie future.* — Quelle prévision éclatante de la future doctrine ! s'écrie Éraste, Voilà, ajoute cet esprit, pourquoi saint Augustin se fait aujourd'hui l'ardent propagateur de cette vérité qu'il avait pressentie [1]. »

Passons en revue quelques maximes évangéliques expliquées par les esprits : — « *Mon royaume n'est pas de ce monde.* » — Une reine de France, évoquée au Havre en 1863, avoue qu'elle a compris trop tard cette vérité. « L'orgueil l'a perdue sur la terre... Qui donc comprendrait le néant des royautés terrestres, dit-elle, si je ne le comprenais pas, etc. » (*Ibid.*, p. 18.)

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. — On ne peut presque rien citer de ce chapitre consacré aux *différents états de l'âme dans l'erraticité ;* aux *mondes inférieurs et supérieurs*, etc. Il renferme de longues révélations que saint Augustin, évoqué à Paris en 1862, a faites sur *les mondes d'expiation et d'épreuves*, les *mondes régénérateurs* et leur *progression.* — « La supériorité d'intelligence chez plusieurs prouve, dit-il, qu'ils ont déjà vécu et accompli un certain progrès, mais les vices auxquels ils sont enclins sont l'indice

1. Cependant saint Augustin, dans son Traité *De cura pro mortuis gerenda*, enseigne le contraire. « Ce ne sont pas les morts qui apparaissent, il croit plutôt que ce sont les anges et il en donne les raisons. Il arrive quelquefois que de fausses apparitions, dit-il, font tomber les hommes dans de grandes erreurs (nous le croyons aussi). — On en pensera ce que l'on voudra, ajoute saint Augustin : si les âmes des morts intervenaient dans les affaires des vivants, et si elles-mêmes, quand nous les voyons, nous parlaient pendant notre sommeil, ma tendre mère serait toutes les nuits avec moi. » (*Ibid.*, c. X et XIII.)

Saint Augustin aurait-il changé d'avis après quelque *réincarnation* spirite? Libre à ceux qui écoutent Éraste de le croire; nous nous en tenons à ce que le saint docteur a écrit.

aussi de leur imperfection ; ils sont donc envoyés ici-bas pour expier, jusqu'à ce qu'ils aient mérité un monde plus heureux. »

« Tous les Esprits incarnés sur terre ne sont pas en expiation. Les races appelées *sauvages* viennent y faire leur éducation au contact des Esprits plus avancés. Les Esprits en expiation ont vécu sur d'autres mondes d'où ils ont été exclus parce qu'ils troublaient les bons, et ils ont été conséquemment relégués pour un temps parmi les Esprits arriérés qu'ils doivent faire avancer. »

Mondes régénérateurs. — « Il y a dans les astres qui brillent dans le ciel nombre de mondes d'épreuves comme le nôtre, il y en a de meilleurs et aussi de plus mauvais, comme il y en a de *transitoires*, de *régénérateurs*. Ils sont la transition entre le monde heureux et entre les mondes où l'on expie. On y est déjà fort bien ; néanmoins ce n'est encore que l'aurore du bonheur; mais ce qui est très-malheureux, l'homme peut encore faillir et retomber dans les mondes d'expiation. »

Progression des mondes. — « Les mondes progressent matériellement, tandis que les êtres vivants progressent moralement. Qui pourrait suivre un monde, depuis l'instant où se sont *agglomérés les premiers atomes* qui ont servi à le constituer, le verrait parcourir une échelle progressive par des degrés insensibles. La terre a été matériellement et moralement dans un état inférieur à ce qu'elle est, et progressera encore; elle est arrivée à une période de transformation et va devenir *monde régénérateur*. » (*Ibid.*, p. 20-32.)

Il a fallu plusieurs séances d'évocations à saint Augustin pour développer ces belles choses. — La révélation concernant les atomes qui ont formé les mondes prouve que saint Angustin a appris dans l'autre vie

des vérités qui l'auront réconcilié avec Démocrite, dont le saint évêque d'Hippone était loin de partager ici-bas les sentiments.

Personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau. — On demande aux esprits quelles sont les limites de l'incarnation ? — « A proprement parler, répondent-ils, il n'y en a pas. L'enveloppe perd de sa matérialité à mesure que l'Esprit se purifie. Dans certains mondes elle devient moins compacte, dans un degré plus élevé elle est diaphane... De degré en degré elle finit par se confondre avec le *périsprit* [1], qui lui-même s'éthérise de plus en plus, jusqu'à devenir Esprit pur. »

Quand sera-t-il donc accordé à certaines gens sur notre pauvre terre de parvenir à l'état d'esprit pur ! — On est heureux de savoir que ces épurations ne présentent rien de bien horrible, car ce serait très-affligeant. Mais reviendrait-on sur cette terre, ou irait-on sur un autre globe, chacun s'en consolera puisque désormais on y sera si bien.

C'est le bienheureux saint Louis, évoqué en 1859 à Paris, qui a révélé ces grands secrets. On lui a demandé si l'incarnation était une punition, s'il n'y avait que les esprits coupables qui y fussent assujettis. Saint Louis a répondu à toutes ces questions, ce qu'on ne peut aborder ici. (*Ibid.*, p. 33-46.)

Bienheureux les affligés. — Ce chapitre contient trente-quatre pages, et renferme de fort beaux enseignements qu'on ne peut analyser ici faute d'espace.

« A l'état de désincarnés, dit saint Augustin évoqué

1. Enveloppe sémi-matérielle de l'Esprit après sa séparation d'avec le corps. (V. Allan Kardec, *Instr. prat. sur les manifestat. spirites*, p. 33.)

à Paris en 1863, quand vous planiez dans l'espace, vous avez choisi votre épreuve parce que vous vous êtes crus assez forts pour la supporter, pourquoi murmurer à cette heure? Vous qui avez demandé la fortune et la gloire, c'était pour soutenir la lutte de la tentation et la vaincre, etc. » (*Ibid.*, p. 64.)

Saint Augustin a mille fois raison, mais un esprit incarné, hélas! agit et pense bien différemment de l'esprit désincarné. Les plus grands saints ne l'ignorent pas.

Venez à moi, vous tous qui êtes affligés. — L'Esprit de vérité, évoqué à Paris en 1860, a dit : « Je viens comme autrefois, parmi les fils égarés d'Israël, apporter la vérité et dissiper les ténèbres. Écoutez-moi. Le spiritisme, comme autrefois ma parole, doit rappeler aux incrédules qu'au-dessus d'eux règne l'immuable vérité, le Dieu bon, etc. »

« J'ai révélé la doctrine divine. Venez à moi, vous tous qui souffrez! Mais les hommes se sont détournés de la voie droite. — Mon Père ne veut pas anéantir la race humaine, il veut que la voix de ceux qui ne sont plus se fasse entendre pour vous crier : *Priez et croyez*, car la mort c'est la résurrection, etc. »

« Spiritistes, aimez-vous, instruisez-vous. Toutes vérités se trouvent dans le christianisme, les erreurs qui y ont pris racine sont d'origine humaine. — Me voilà, je viens à vous, ajoute l'Esprit de vérité évoqué à Bordeaux en 1861. » (*Ibid.*, p. 82-87.)

Le verset : *Bienheureux les pauvres d'esprit*, offre aux esprits le sujet d'une longue instruction sur l'orgueil et sur l'humilité. Il nous rappelle un peu certains discours des clubs de 1848. — « O riche, s'écrie l'esprit de Lacordaire, évoqué à Constantine en 1863, tandis que tu dors sous tes lambris dorés, ne sais-tu pas que

des millions de tes frères qui te valent sont gisants sur la paille? Le malheureux qui souffre de la faim n'est-il pas ton égal? Ton orgueil à ces mots se révolte; tu consentiras à lui donner l'aumône, mais à lui serrer fraternellement la main, jamais! — Quoi! dis-tu, moi issu d'un noble sang, je serais l'égal de ce misérable qui porte des haillons! Si nous étions égaux, pourquoi Dieu l'aurait-il placé si bas et moi si haut? »

« Il est vrai que vos habits ne se ressemblent guère, mais que vous en soyez dépouillés tous deux, quelle différence y aura-t-il entre vous? — La noblesse du sang, diras-tu. Mais la chimie n'a point trouvé de différence entre le sang du grand seigneur et celui du plébéien [1]. Qui te dit que tu n'as pas été misérable comme lui? que tu n'as pas demandé l'aumône? que tu ne la demanderas pas un jour à celui même que tu méprises? Orgueilleux! qu'étiez-vous avant d'être nobles et puissants? Peut-être étiez-vous plus bas que le dernier de vos valets! » (*Ibid.*, p. 96-97.)

L'âme de Sanson, spiritiste de Paris, fait en 1863 une longue instruction sur la *Loi d'amour*. — « Croyez que cette sage parole : *Aimez bien pour être aimé,* fera son chemin, elle est révolutionnaire et suit la route qui est fixe, invariable. Vous avez déjà gagné... Vous êtes infiniment meilleurs qu'il y a cent ans. Vous acceptez sans conteste une foule d'idées nouvelles sur la *liberté* et la *fraternité*, que vous eussiez jadis rejetées. Dans cent ans d'ici vous accepterez de même celles qui n'ont pu encore entrer dans votre cerveau [2]. Aujourd'hui que

1. Les assassins aux bras nus, en 1793, disaient en voyant couler le sang de la noblesse : « *Est-il donc si pur?* »

2. Quelles sont donc ces idées? On a déjà émis de bien belles idées sur la liberté et la fraternité, nous voudrions savoir ce que le progrès doit y ajouter.

le mouvement spirite a fait un grand pas, voyez avec quelle rapidité les idées de *justice* et de *rénovation* sont acceptées... Ces idées répondent à ce qu'il y a de divin en vous. Vous êtes préparés par la semence féconde du dernier siècle, qui a implanté dans la société les grandes idées de progrès, etc. » (*Ibid.*, p. 149-150.)

Les ouvriers de la dernière heure. Mission des spiritistes. — « N'entendez-vous pas déjà fermenter la tempête qui doit emporter le vieux monde et engloutir dans le néant la somme des iniquités terrestres? demande Éraste, évoqué à Paris en 1863. Bénissez le Seigneur, apôtres de la croyance révélée par les voix prophétiques ! Allez prêcher le nouveau dogme de la *réincarnation.* »

« Ne tremblez plus, les langues de feu sont sur vos têtes. O vrais adeptes du spiritisme, vous êtes les élus de Dieu ! L'heure est venue de tout sacrifier à la propagation de la parole divine. Allez et prêchez ; les Esprits d'en haut sont avec vous. Allez, hommes grands devant Dieu ! Marche en avant, phalange imposante par la foi. La foi est la vertu qui soulèvera les montagnes. Oui, les bouleversements moraux et philosophiques vont éclater sur tous les points du globe, l'heure approche où la lumière divine apparaîtra sur les deux mondes ; allez donc et portez la parole divine : aux grands qui la dédaigneront, aux savants qui en demanderont la preuve, aux simples et aux petits qui l'accepteront. — Que votre phalange s'arme donc de résolution et de courage ! A l'œuvre ! la charrue est prête ; la terre attend, il faut labourer. » (*Ibid.*, p. 290-291.)

L'Esprit de vérité, évoqué à Paris en 1862, avait dit déjà : « Vous touchez au temps de l'accomplissement des choses annoncées pour la transformation de

l'humanité; heureux ceux qui auront travaillé avec désintéressement! »

« Malheur à ceux qui par leurs dissensions auront retardé l'heure de la moisson, car l'orage viendra et ils seront emportés par le tourbillon! Ils crieront *grâce! grâce!* mais le Seigneur leur dira: Pourquoi demandez-vous grâce, vous qui n'avez pas eu pitié de vos frères; vous qui avez cherché votre récompense dans votre orgueil? — Dieu fait en ce moment le dénombrement de ses serviteurs fidèles, il a marqué de son doigt ceux qui n'ont que l'apparence du dévouement, etc. » (*Ibid.*, p. 292-293.)

Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a joint. — « Quand Jésus-Christ a dit: Vous ne séparerez pas ce que Dieu a uni, cela doit s'entendre de l'union selon la loi de Dieu et non selon la loi changeante des hommes. »

« Le divorce est une loi humaine qui a pour but de séparer légalement ce qui est séparé de fait. Cette loi n'est point contraire à la loi de Dieu, puisqu'elle ne réforme que ce que les hommes ont fait. Jésus lui-même n'a pas consacré l'indissolubilité du mariage, etc. » (*Ibid.*, p. 311-312.)

Hors la charité, point de salut. — Saint Paul, apôtre, évoqué en 1860, termine ainsi son instruction: « Mes amis, remerciez Dieu qui a permis que vous puissiez jouir de la lumière du spiritisme; faites qu'en vous voyant on puisse dire que vrai spiritiste et vrai chrétien sont une seule et même chose, etc. » (*Ibid.*, p. 221.)

La foi transporte les montagnes. — Un Esprit protecteur, évoqué à Paris en 1863, dit « que les apôtres, à l'exemple de Jésus, ont fait aussi des miracles. Qu'étaient ces miracles, sinon des *effets naturels* dont la cause était inconnue aux hommes d'alors, mais

qu'on s'explique en grande partie aujourd'hui, et que l'on comprendra complétement par l'étude du spiritisme et du magnétisme. »

Le magnétisme est une des plus grandes preuves de la puissance de la foi mise en action; c'est par la foi qu'il guérit et produit ces phénomènes étranges qui jadis étaient qualifiés de miracles. » (*Ibid.*, p. 283-284.)

Quoique les esprits ne prescrivent aucune formule de prières, il y a cependant à la suite de l'*Évangile spirite* soixante-dix pages de prières dictées par les esprits pour toutes les circonstances de la vie, depuis la prière faite au commencement de la réunion, pour demander l'assistance des bons esprits et chasser les mauvais, jusqu'à la prière pour les mauvais esprits que le repentir n'a point encore touchés, et pour les esprits *obsesseurs*. — Il y a également une prière pour délivrer les possédés de « l'être intelligent et malfaisant qu'il faut écarter. » Le patient est sous l'influenee d'un fluide pernicieux, dont il faut le débarrasser, non pas avec un fluide mauvais (comme le pensait M. Cahagnet), mais « à l'aide d'un fluide meilleur qui produit l'effet d'un réactif. »

Que ce faible échantillon, trop succinct pour donner une notion de l'Évangile selon le spiritisme, engage à le lire ceux qui pourront le faire sans danger, ils devineront ce que veut le spiritisme et quelle est la divinité qui conduit les spiritistes.

Suite des observations et réflexions sur le spiritisme.

Les réflexions que le spiritualisme fait naître s'appliquent au spiritisme; s'ils diffèrent sur quelques points, ils en ont beaucoup de communs, et ont surtout le même but, le panthéisme.

On ne fera que de courtes reflexions sur le spécimen qu'on vient de donner, on laisse au lecteur intelligent le soin d'en faire lui-même.

Cependant on fera observer d'abord qu'il y a progrès depuis quelques années dans les prodiges spirites et que la doctrine se révèle mieux; certains passages de l'Évangile commenté ont laissé échapper quelques menaces et mieux dévoilé leur doctrine. — Il y a enfin progrès quant au nombre des affiliés.

Il est constant que l'Évangile commenté par les esprits *déchaînés et répandus comme une immense armée sur la terre* est un livre excessivement dangereux, dont les expressions empruntées aux Livres saints peuvent tromper les simples, mais cachent une doctrine digne de l'*être* qui l'a conçue. Sympathique à ceux qu'il dirige, elle peut aussi séduire une multitude de chrétiens ignorants ou fort tièdes, qui ne remarqueront pas les hérésies qui pullulent dans cet écrit. On ne décrira pas tous les reptiles dangereux qui s'agitent dans cette eau troublée à dessein; on le répète, ce soin est laissé au lecteur qui, avec un bon antidote, pourrait le faire sans craindre leur venin. On ne fera donc que de brèves observations.

Où lit-on dans l'Écriture « que le christianisme doit avoir un complément ? » — Et c'est précisément à ceux qui lui étaient hostiles qu'il aurait été révélé. — Quel homme sensé sera trompé par ces mots *liberté et fraternité*, vociférés dans ces jours néfastes où l'édifice social semble se disloquer, et dont on croit, à chaque instant, voir flotter les débris sur l'océan furieux des passions humaines ? — Qui peut croire, à moins d'être insensé ou sataniquement aveuglé, que les plus grands saints viennent commenter les Évangiles dans un sens diamétralement opposé à la sainte doctrine qu'ils ont

professée durant toute leur vie? — Qui a jamais vu dans la sainte doctrine cette *réincarnation*, sorte de métempsycose, qui ne fut jamais admise que chez les peuples idolâtres?

On remarque dans le spiritisme, aussi discrètement exposées qu'il était possible, les maximes des incrédules; ainsi, on y déclare « que c'est le siècle dernier qui a implanté les *grandes* idées de progrès. » — Honneur donc aux philosophes de ce siècle, nul doute qu'ils ne deviennent les saints du spiritisme.

On a vu les explications des saints Évangiles données dans le sens des libres penseurs. — « Jésus-Christ n'a pas défendu le divorce. Jusqu'ici l'Église l'avait mal compris. D'ordinaire on ne consulte pas dans le mariage les affections des deux êtres qui s'unissent, mais l'engagement civil ne supplée pas la *loi d'amour*. Quand Dieu a dit qu'on ne doit pas séparer ce qui a été uni, comment faut-il l'entendre? — Qu'on ne séparera pas ceux dont l'engagement est sanctionné par la loi d'amour. — Le divorce ne séparant pas ce qui par le fait l'est déjà, n'est pas opposé à la loi divine; ainsi Jésus n'a pas consacré l'*indissolubilité absolue*. » (*Ibid.*, c. XXII.)

Si l'indissolubilité ne s'appliquait qu'à ceux qui s'aiment, il est certain que ceux-ci ne demanderont jamais le divorce. Mais s'il était permis à ceux qui ne sympathisent plus : quel vaste champ ouvert à l'inconstance! Combien d'époux unis sous la loi d'amour se sont ensuite détestés. Dieu, qui l'a prévu, y a obvié par ses préceptes... « Femme, soyez soumise à votre mari, époux aimez votre femme comme Jésus-Christ aime son Église. » Et si l'on ne peut s'aimer, du moins faut-il supporter mutuellement ses défauts comme une épreuve. Voilà les divins préceptes. Si les esprits évoqués expliquent différemment l'Évangile,

ces esprits étaient des époux irréligieux et dissolus; quand ils se présentent, on doit donc les chasser,

Avec le spiritisme, il n'y aura plus de faux christs, plus de miracles, car il n'en reconnaît pas et déclare formellement qu'il n'y en a pas. « La physique, la chimie, etc., ont découvert les lois du monde matériel, le spiritisme révèle les lois inconnues qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible, lesquelles comme leurs aînées de la science, n'en sont pas moins des *lois de nature*. Cette explication détruit ce qui restait du domaine du merveilleux. Ainsi ceux qui voudront exploiter ces phénomènes et se donner pour des messies, ne pourront plus abuser de la crédulité et seront bientôt démasqués. » (*Ibid.*, p. 297.)

Que résulte-t-il d'une pareille explication? — Les miracles de Jésus-Christ et des apôtres étaient l'effet de lois inconnues et très-naturelles; la magie n'a rien de surhumain; rien ne démontre la puissance divine, ni le pouvoir prestigieux de Satan, lequel n'existe pas; les esprits eux-mêmes ne sont que des *forces éthéréennes;* plus de Dieu enfin sauvant l'humanité déchue.

Cette révélation n'est pas nouvelle, il suffirait de se rappeler ce que disaient Cagliostro, Etteilla, etc. — Une foule de personnes, de nos jours pensent ainsi. Il en résulte que des prophètes ont pu naturellement prédire la venue d'un christ. Mais le Christ manifestant sa divinité par des miracles *naturels*, qu'est-ce donc, sinon le premier des socialistes, l'homme commençant un grand mouvement révolutionnaire, lequel a avorté? Aujourd'hui ses disciples vont reprendre son œuvre et le moment est venu pour réussir.

Voilà le Christ du spiritisme; mais, on le répète, ce n'est pas celui que nous adorons et qui a donné à ses saints, pendant dix-huit siècles, le pouvoir d'opérer

en son nom les miracles divins qu'il opéra lui-même. Ce n'est pas celui qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Le Christ du spiritisme est l'*ennemi* de Jésus-Christ.

Il est évident que tandis qu'il promet un immense bonheur, il veut causer un immense désordre. Nous le connaissons pour l'avoir vu à l'œuvre durant de longs siècles; nous savons quelle haine infernale il a vouée au genre humain; nous savons qu'il exerce sa rage contre ceux mêmes qui se livrent volontairement ou aveuglément à lui. Quoiqu'il varie ses moyens, il est toujours le même au fond. Quelles belles promesses il faisait à ces hérétiques connus sous le nom vulgaire de *sorciers !* Nous n'avons pu l'oublier, il voulait les enrichir dans cette vie, et prétendait les rendre heureux dans l'autre; « le feu de l'enfer ne brûle pas, » leur disait-il, et les plaisirs indicibles du sabbat n'étaient que le prélude du bonheur qu'il leur promettait. Mais dès cette vie, *ses fidèles* se voyant trompés le lui reprochaient. Les enfants des suppliciés lui disaient : « Tu nous promettais de les sauver et les voici réduits en cendres. » — « Ils ne sont pas morts, répondait cauteleusement Satan, et sont infiniment mieux que dans ce monde ; appelez-les. » — Comme le font aujourd'hui les spiritistes, leurs enfants les appelaient, et leurs parents défunts, qu'ils reconnaissaient à leur voix, assuraient qu'ils étaient mieux qu'auparavant. (V. le t. II, de cet ouvrage, p. 304 et 319.) C'est ainsi que Satan trompait et qu'il trompe aujourd'hui ses séides. Les bûchers ne s'allumeront plus pour eux dans ce monde, mais ce n'est point un motif pour ne pas les redouter dans l'autre.

Le spiritisme, d'abord discret et doucereux, faisait plutôt des promesses que des menaces. Il ne se don-

nait pas comme une religion ; c'était l'étude des rapports avec ceux qu'on aimait : elle conduisait à la croyance à l'immortalité de l'âme, que les matérialistes nient, etc. Mais on déclare aujourd'hui que ce qui n'est pas encore une religion, prélude à devenir la religion de l'univers.

On promettait à tous le bonheur, mais on affirme maintenant que le temps est venu où doit s'accomplir un progrès qui n'aura pas lieu sans luttes et sans secousses ; et tandis qu'on dit aux spiritistes : « Ne tremblez plus, les langues de feu sont sur vos têtes; vous êtes les élus de Dieu, l'heure est venue de tout sacrifier à la propagation du spiritisme, » on dit aussi : « Les bouleversements moraux et philosophiques vont éclater sur tous les points du globe ; que votre phalange s'arme de résolution et de courage ! A l'œuvre ! etc., » — « N'entendez-vous pas, s'écrient les esprits, fermenter la tempête qui doit emporter le vieux monde et engloutir dans le néant la somme des iniquités terrestres? » Puis encore : « Vous touchez à l'accomplissement des choses annoncées pour la transformation de l'humanité. Heureux ceux qui auront travaillé avec désintéressement, mais malheur à ceux qui, par leurs dissensions, auront retardé l'heure de *la moisson*. L'orage viendra et ils seront emportés par le tourbillon ; en vain ils crieront grâce ! Le Seigneur leur dira : Vous n'avez pas eu pitié de vos frères, Dieu fait le dénombrement de ses serviteurs fidèles ; il a marqué de son doigt ceux qui n'ont que l'apparence du dévouement, etc. »

Voici bien ce que l'on peut nommer des menaces, quoiqu'un peu voilées, qui sortent de la bouche des prétendus *régénérateurs*.

Parmi les spiritistes, comme chez les spiritualistes,

on ne doute pas qu'il n'y ait, sans excepter plusieurs de leurs chefs, des âmes honnêtes voulant le bien, des cœurs dévoués mais trompés, dont l'éducation religieuse s'est faite dans le magnétisme ; en progressant, ils sont parvenus au spiritisme. S'ils étaient moins étrangers au christianisme, on pourrait leur demander s'il attend ce *complément* que promettent les révélations faites aux hérétiques de divers pays, qui ne s'entendent que pour renverser? S'ils sont chrétiens, que désirent-ils encore? tout n'est-il pas dans le christianisme que nous professons? Que veulent-ils ajouter, ou que veulent-ils retrancher? — Croient-ils nous révéler l'immortalité de l'âme? Ils en doutaient, nous n'avons jamais eu ce doute. — Croient-ils nous apprendre qu'il y a une vie d'expiation ou de bonheur après celle-ci? Nombre de spiritistes ont pu penser autrefois que tout mourait avec le corps; telle n'était pas notre doctrine. — Croient-ils nous apprendre qu'un chrétien doit pratiquer la charité? Nombre de matérialistes et d'incrédules devenus spiritistes employaient leur superflu, et souvent leur nécessaire, en dépenses frivoles ou en plaisirs grossiers, mais le vrai chrétien en use autrement. La charité est un devoir qui lui devient doux en la pratiquant. — Que veulent-ils donc? — *La liberté.* — Mais leur liberté nous effraye; nous savons qu'elle dégénère en licence; avec elle on veut la *fraternité* et sa compagne l'*égalité*.

Qu'entendent les spiritistes par la *fraternité?* Consiste-t-elle à donner tous ses biens aux pauvres, ou à partager avec eux? Nous répondrions que les ordres religieux contre lesquels nos adversaires se montrent hostiles, pratiquaient cette vertu en se vouant à la pauvreté volontaire, et que les spiritistes sont dès aujourd'hui libres de suivre leur exemple, quoique le chris-

tianisme n'en ait jamais fait une loi ; car c'était un simple conseil à ceux qui aspiraient à la vie parfaite. Nous ajouterons que si chacun suivait à la lettre le conseil de donner tous ses biens aux pauvres, comme étant un précepte, il engagerait ceux-ci à leur tour. Cet abandon ne peut donc concerner qu'un fort petit nombre de personnes, et s'est réalisé dans le christianisme pendant une longue suite de siècles. — Qu'est-ce donc que le spiritisme entend par *fraternité?* N'est-elle pas suffisamment recommandée par le christianisme? Serait-il plus puissant que lui pour en faire observer les devoirs? Consisterait-elle à partager forcément avec ses frères? On répondra que ce serait détruire l'ardeur au travail et le goût de l'ordre. Car les paresseux et les prodigues recevant, sans rendre, les secours de ceux qui sont laborieux et économes, le résultat serait le dénûment pour tous. Est-ce bien là ce que veulent nos *régénérateurs?* Ils veulent, dit-on, la spoliation [1] et le *néo-christianisme*, c'est-à-dire le christianisme en harmonie avec la philosophie, deux choses incompatibles.

Les libres penseurs se sont fait une religion à leur guise ; celui qui inspira ce dessein y a joint des prodiges : ne voulant que le désordre et la discorde, il faut, pour y arriver, transformer la société religieusement et politiquement. C'est-à-dire, après d'épouvantables catastrophes, anéantir les nations. Si les spiritualistes et les spiritistes aspirent, comme ils le prétendent, au christianisme parfait, rien de plus simple; qu'ils prennent pour modèles les premiers chrétiens et les saints qui ont illustré l'Église. Ceux-ci n'ont jamais voulu bouleverser la politique ni donner un complé-

1. Nous sommes loin de penser que tous veuillent la spoliation (le *déplacement* de la fortune); mais à côté des envieux et des spoliateurs il y a des enthousiastes et des dupes.

ment au christianisme, ni modifier à leur gré les dogmes apportés par le Christ.

Éloges du progrès suivis des réflexions sur le progrès.

« Nous voulons le progrès, s'écrient nos contradicteurs; témoins de ses bienfaits oserez-vous les repousser comme étant l'œuvre de Satan? et nous voulons le complément du progrès pour le bonheur de tous. L'aisance s'est déjà répandue dans les classes moyennes, nous voulons mieux encore, car il y a des classes souffreteuses. L'instruction se propage, les arts et les sciences font des progrès prodigieux, la musique adoucit les mœurs des classes naguère grossières qui se civilisent. La lecture à bon marché devient un délassement après le travail, et agrandit l'intelligence. La raison du dernier artisan se développe, la classe plébéienne donne à l'État des fonctionnaires d'une haute capacité. Voilà ce qui est, mais nous voulons mieux encore : nous voulons généraliser tous ces bienfaits. »

Admirateurs du progrès, nous le désirons complet aussi pour le bonheur de tous et nous n'imputerons à Satan dans le progrès que ce qui contient le germe du mal sous l'apparence du bien, répondent des hommes sensés, qui prétendent, serait-ce à tort? que ce progrès concerne uniquement la vie matérielle, et qu'il est fâcheux que l'on ait trop dédaigné la science divine. Sans ce contre-poids, ajoutent-ils, le progrès est une chute. La religion qui relie les hommes à Dieu, les relie entre eux. Sans ce lien la fraternité est un mensonge. Chacun n'aspirant qu'au bien-être, de là naît l'envie, l'égoïsme, le désir effréné de posséder. L'esprit mercantile des cités est aujourd'hui assez rarement compatible avec la loyauté; les découvertes de la

science ont favorisé la falsification des marchandises; la vanité, l'esprit d'égalité engendrent un luxe ruineux.

L'esprit d'égalité, appelle depuis longtemps le nivellement des fortunes, qui s'opère déjà peu à peu sans secousse. L'amélioration du sort des habitants des campagnes a commencé, il est vrai, il y a quatre-vingts ans au détriment de l'aristocratie, mais il continue par la vente volontaire des domaines ; la classe agricole possédera un jour exclusivement les terres qu'elle cultive, et la classe riche sera amenée à ne posséder que le numéraire, qui chaque jour perdant de valeur, la réduira au strict nécessaire, et, dans un temps donné, au dénûment. La classe agricole aura-t-elle réellement amélioré sa position, en sera-t-elle plus riche? C'est contestable. Le morcellement des terres est un premier obstacle; la désertion des campagnes pour les villes en est un autre. Une famille ne pouvant posséder que ce qu'elle peut cultiver de ses propres mains, le surplus, comme dans certains pays où règne la paresse, sera délaissé. Le nivellement arriverait ainsi sans secousse ou plutôt n'arriverait pas, car le goût de la débauche et de la fainéantise faisant, comme on vient de le dire, abandonner les campagnes pour jouir des plaisirs des villes, la culture manquant de bras, les champs resteront en friche, et la mendicité remplira les villes. Que deviendront les arts qu'alimentait la richesse? Aux beautés artistiques des siècles passés on voit déjà substituer les colifichets du luxe à bon marché; ce *progrès* continuant, les arts seront abandonnés. Sera-ce donc alors l'heureuse médiocrité de l'âge d'or ou la pauvreté pour tous?

Sans doute quelques pères de famille ambitieux voudront lutter encore, ils cesseront de multiplier pour éviter un partage qui appauvrirait leur unique

rejeton, la seule divinité devant laquelle ils s'inclinent; ils essayeront de réunir et l'argent qui perd sa valeur et les terres qui, faute de bras, se détériorent; mais leur idole cherchant son paradis dans ce monde, ne le trouvera que dans le libertinage et la dissolution. Le moyen de s'y livrer sans contrainte sera le célibat. La population se recrutera donc dans les bouges de la misère et dans les hospices des enfants trouvés.

« On s'instruit, dit-on, à bon marché. » — Jamais la presse n'a vomi tant de livres pour corrompre que dans ce siècle. Aussi la jeunesse, pour la plupart, est désillusionnée et énervée à vingt ans, car elle s'est dépravée dès l'âge de douze ans. — « La musique adoucit les mœurs; » n'engendre-t-elle pas aussi la paresse, ne favorise-t-elle pas la débauche, en enlevant l'ouvrier aux travaux qui nourriraient sa famille?

Il est vrai que, d'après le progrès, les hautes fonctions ne sont plus la propriété exclusive des classes privilégiées. Dans tous les temps, les places les plus éminentes n'ont-elles pas été accordées au mérite modeste? Mais depuis le progrès, des aptitudes très-contestables s'imposent; ne pouvant toutes être admises, on veut renverser l'autorité jusqu'à ce que l'on ait chassé des rivaux jusque-là plus heureux, qui, à peine repus, cabaleront à leur tour. Sans doute il sort du peuple des fonctionnaires, des magistrats distingués, tandis que l'aristocratie fournissait jadis quelquefois des hommes incapables. Mais on trouvait alors, par compensation, dans ces familles, des traditions de loyauté et d'intégrité qui se transmettaient à leurs descendants. Cet avantage est plus problématique, dans un siècle où on jette parfois les places comme une proie à la faim pour n'être pas dévoré soi-même.

Il y a peut-être de l'exagération dans ces tirades, nous aimons à le penser ; il y a aussi du vrai. Mais les admirateurs du progrès ne s'arrêtant pas en si beau chemin, n'est-il pas à craindre de voir se réaliser ce que ces esprits un peu atrabilaires prévoient? Ah ! ne l'oublions pas, sans christianisme, sans religion, nous retomberions avec l'esprit du siècle dans la barbarie. Mais avec le spiritisme, on entrevoit l'abomination de la désolation.

CHAPITRE X

Discussion sur les révélations faites aux spiritistes et sur leur origine; comparaison avec les révélations faites aux saints personnages du christianisme.— Comment l'Église procède-t-elle quand il s'agit de révélations?

Discussion sur les révélations faites aux spiritistes et sur leur origine; comparaison avec les révélations faites aux saints personnages du christianisme.

On ne peut discuter ici toutes les erreurs de nos honorables adversaires, elles sont d'ailleurs réfutées d'avance dans cet ouvrage. Que dirions-nous, au surplus, à des hommes intelligents sans doute, mais prévenus et volontairement aveuglés? La plupart, ils l'avouent, étaient hier encore des impies, et ne se sont convertis que pour s'enrôler sous la bannière de l'antichristianisme; d'autres se livraient au magnétisme, dont l'identité avec la magie est aussi avouée; à d'autres il ne manque peut-être qu'une notion plus approfondie de la vraie doctrine pour devenir d'excellents catholiques, mais ils n'étudient qu'avec le parti bien pris de ne chercher qu'à se fortifier dans leurs erreurs. La discussion, on l'a vu dans toutes les hérésies, n'a jamais d'autres effets, comme le disait Tertullien, que de fatiguer la tête et les poumons. — Cela s'explique. — L'hérétique s'étant jeté volontairement dans l'hérésie, se met hors du sein de l'Église; il ne profite plus des moyens de sanctification qu'elle procure à ses membres; livré à l'esprit de ténèbres, son

entendement s'obscurcit et il ne saurait plus comprendre les vérités divines.

Cet aveuglement surhumain, causé par les agents avec lesquels nos adversaires entretiennent des rapports, doit être compris par ceux d'entre eux qui se livraient au magnétisme. N'enseignent-ils pas que l'agent magnétique peut impressionner un cerveau, lui imprimer une idée, l'halluciner et lui causer même la folie? Ils sont, en outre, témoins de phénomènes qui les convainquent, les séduisent et que nous sommes loin de nier.

Si avec ces spiritualistes il est bon de se taire, les masses, qui peuvent être peu à peu entraînées, doivent être averties; il faut dire à ceux qui ont fait table rase de toutes croyances, mais qui laissent quelque espoir de retour, d'être sur leurs gardes. Le spiritualisme a recruté nombre de matérialistes qui sont tombés dans un abîme d'où il devient difficile de sortir; la pente, douce d'abord, devient ensuite infranchissable.

Les rationalistes ne rejettent nos dogmes que parce qu'ils nient les miracles qui les confirment. Dans ce spiritualisme, qui n'est qu'une transformation du magnétisme, les prodiges pullulent et n'exigent pas la sainteté. Bizarres et ridicules, ils autorisent une doctrine qui renverse astucieusement le christianisme pour lui substituer le paganisme; nous voyons revivre la théurgie des premiers temps, la magie des derniers siècles, que nos contradicteurs ont niée. Les rationalistes témoins de ces prodiges sont d'autant plus vite séduits, que Dieu ne multiplie pas ses miracles au gré des curieux, et qu'on rejette ici de nos dogmes ce qui déplaît à l'humanité déchue pour accepter ce qu'elle convoite.

Essayons aussi brièvement que possible de réfuter

les apôtres de la nécromancie moderne, en séparant, à l'égard de plusieurs d'entre eux qui sont dignes d'estime comme de considération, leur personne de leur fausse doctrine.

M. le baron de Guldenstubbé a fait une objection capable d'induire en erreur une foule d'ignorants. — « La nécromancie, a-t-il dit, était pratiquée chez tous les peuples de l'antiquité; selon les révélations bibliques, ajoute-t-il, les saints patriarches, les voyants, les prophètes, les prêtres, etc., s'occupaient de ces sciences occultes que le clergé ignorant des temps modernes fait passer pour des œuvres du démon. » (V. *Pneumatologie positive,* p. 89-90.)

Rappelons-nous ce que dit M. William Howitt : « M. de Mirville veut que tous les esprits qui se présentent, sérieux ou plaisants, soient des démons. La *sainte Église* est plus large que lui, poursuit-il, elle accorde qu'il y a de saintes manifestations pour ceux qui se soumettent aux enseignements du clergé; quant à ceux qui se communiquent aux protestants, ce sont naturellement des diables. »

Dans une note, M. Piérart ajoute : « Nous avons montré dernièrement que M. de Mirville avait quelque peu modifié son opinion à ce sujet; qu'il admettait de bons esprits, et que, dans certains cas, communiquer avec eux était chose licite. »

Avant de répondre, nous dirons d'abord que le sujet que nous avons à traiter est fort complexe et que plusieurs points sont controversés; enfin la matière, qui est assez délicate, exige que l'on fasse des distinctions : c'est déclarer qu'il est difficile de la traiter brièvement, et cependant on ne peut ici lui consacrer de longues pages.

On objecte que « l'Ancien Testament cite des appa-

ritions de défunts, l'écriture directe dans les Tables de la loi, celle du festin de Balthazar, etc. »

Moïse défend les divinations, et nos contradicteurs montrent qu'on les pratiquait. — Il nous devient impossible de faire des pauses à chaque pas pour discuter; aussi demanderons-nous de suite : si la loi de Moïse défendait les divinations, comment se fait-il que de saints personnages, scrupuleux observateurs de la loi, s'y soient livrés? Nous rappellerons alors, pour répondre, ce que nous avons dit à la page 267 du premier volume, de cet ouvrage. — Certaines pratiques n'étaient condamnées qu'autant qu'elles émanaient d'une source impure; les communications étaient pures quand elles étaient sollicitées par des personnes chères à Dieu et fidèles à sa loi. Si Dieu communiquait avec les saints patriarches, avec les prophètes, etc., qui en obtenaient des réponses, convenait-il que le premier venu, parmi un peuple disposé à l'idolâtrie, en fît autant, puisque le démon est constamment prêt à contrefaire Dieu et ses saints, à se transformer. Le danger étant imminent et la nation pouvant tomber dans les erreurs des idolâtres, il fallait des lois sévères pour défendre ces pratiques. — Quant aux évocations, si sévèrement défendues par la loi de Moïse, le danger en était reconnu même par les gentils. On sait que Platon blâmait les superstitieux qui érigeaient des chapelles aux esprits qui se montraient : de là était né le polythéisme et ce nombre incalculable de divinités qui, s'accroissant chaque jour, eut pour résultat le mépris de la religion.

Les nécromanciens modernes prétendent savoir discerner les esprits et ne communiquer qu'avec des esprits purs. En attendant l'examen de cette question, nous demandons si mépriser la loi divine qui défend

les évocations, favorise l'action divine qui donne ce discernement? L'orgueilleux qui s'immisce dans des pratiques défendues obtient-il les mêmes faveurs que les saints? Nous pensons, au contraire, qu'il est trompé comme il mérite de l'être.

Les communications que des personnes d'une piété éminente recevaient des saints ont-elles quelque ressemblance avec les pratiques actuelles? — *Invoquer*, et *évoquer* sont-ils des termes synonymes? L'un et l'autre sont-ils permis? Est-ce le défunt lui-même qui apparaît? L'âme a-t-elle la faculté de prendre une forme, de transporter des objets, etc., etc.?

Évoquer, en thèse générale, c'est appeler un défunt par certaines pratiques, c'est le sommer de répondre. Les théurgistes, les magiciens évoquaient les morts et les forçaient de répondre. Le christianisme invoque les saints. Des hommes d'une haute sainteté ont quelquefois consulté les saints qui sont dans la gloire, on en citera bientôt des exemples.

Est-ce le défunt lui-même qui apparaît? — Quelques théologiens donnent des motifs assez puissants pour prouver sa présence; il y aurait de notre part témérité de les combattre, s'il n'y avait pas d'autres raisons qui paraissent en donner le droit. Une raison de nier, c'est qu'il y a des apparitions de vivants qui, sans s'en douter, ont apparu à d'autres vivants. On en conclut qu'un mort pourrait ainsi apparaître sans le savoir et sans se présenter, parce que le démon aura pris sa forme, ou parce qu'un ange aurait reçu de Dieu cette mission. — Un autre motif, fondé sur les faits cependant pour décider cette présence, c'est qu'il y a des cas où le vivant qui est apparu à quelqu'un, quoiqu'à une énorme distance de sa demeure, a su qu'il apparaissait. — Dans ces apparitions de vivant à vivant faut-il

admettre un *dédoublement?* (Il en a été question en parlant du magnétisme.) Ne conviendrait-il pas plutôt de décider qu'un esprit, ange ou démon, a pris la forme du vivant, qui, par une seconde vue, s'est cru présent, ou que Dieu l'a instruit par révélation[1]?

Cette dernière explication semble plus rationnelle que de supposer une *bilocation*. Une raison surtout pour rejeter celle-ci, c'est qu'il faudrait aussi supposer que l'âme qui abandonne son corps ou qui se dédouble a le pouvoir de se donner une forme, de se créer des vêtements, ou bien peut-être lui supposer encore la faculté de causer l'hallucination qui attestera sa présence; il faut qu'elle ait pu enfin articuler des mots, agiter la matière inerte, etc. Il est difficile d'admettre une telle puissance dans l'âme unie à un corps qui est souvent à plusieurs lieues de là. Il faudrait aussi admettre que l'âme agirait sans organes, et on pense en avoir ailleurs démontré l'impossibilité.

Il ne suffit donc pas d'inventer de vaines hypothèses, il faudrait prouver cette faculté. S'il en était ainsi, l'âme du vivant pourrait remplacer nos follets, se transporter à des milliers de lieues pour bouleverser un ménage, pénétrer dans un bras pour diriger une plume qui écrit et causer même une sorte de possession.

1. Dans une lettre confidentielle de M. Auguste Laplagne, de Rodez, à M. Piérart, on voit dans vingt jours deux cas de *bicorporéité* ou bilocation. — Dans le mois de juin 1864, l'esprit familier du *médium* Thérondel a pris les corps, figure, parole et allure de ce *médium* pour le remplacer à son ouvrage et dans une séance de spiritualisme expérimental. L'esprit familier de Thérondel étant consulté, il répondit : « Voyant que M. Thérondel manquait de parole à ses frères, j'ai voulu « prendre sa place. »

(Pour connaître ces deux faits, lire la longue lettre de M. Laplagne et les certificats annexés dans *la Rev. spiritualiste*, 1864, p. 216-219.) Niez donc tant de faits semblables anciens et modernes : Louviers, etc.

Ce que nous croyons devoir dénier à l'âme des vivants devient-il possible à l'âme séparée? — Les spiritualistes modernes n'en doutent pas; ils obtiennent de tels prodiges tous les jours, et ils croient pouvoir invoquer plusieurs faits semblables vus dans les siècles de foi. — On avait demandé des réponses, des signatures, des quittances, etc., à des saints décédés qui les ont octroyées.

Un dépôt très-précieux avait été confié à la fille de saint Spiridion; elle meurt, on vient réclamer le dépôt. On fait des recherches qui sont vaines; celui qui le réclame est au désespoir. Saint Spiridion se rend au tombeau de sa fille; bref, celle-ci indique le lieu où l'objet est déposé, et, en effet, on le trouve. (V. Rufin, *Hist. ecclés.*, l. Ier, c. v: Socrate, *Hist. ecclés.*, l. Ier, c. XII; Sozomène, *Hist. ecclés.*, l. Ier, c. XI, etc.)

Le pape saint Léon adresse à saint Flavien, évêque de Constantinople, une lettre contre les impies Eutychès et Nestorius. Avant de l'expédier, il la dépose sur le tombeau de saint Pierre, se livre à la prière et au jeûne, conjurant le prince des apôtres de corriger ce qui n'aurait pas été suffisamment pesé ou ce qui aurait été omis. Au bout de quarante jours, saint Pierre lui apparut et dit : « *J'ai lu et corrigé.* » En effet, saint Léon ouvre la lettre et la trouve corrigée de la main de l'apôtre. (V. le *Pratum spirituale* de Jean Mosch, c. CXLVII, dans les *Vitæ Patrum*, éd. du père Rosweyde[1].)

1. Le père Rosweyde, annotant cette histoire, cite le mot de Baronius qui la rapporte dans ses *Annales ecclésiastiques*, à propos de la fameuse lettre dogmatique de saint Léon à saint Flavien (la XXVIII dans l'éd. des Ballerini) : « *Il importe d'écouter plutôt la sentence de Pierre que la vision de Pierre.* » — Baronius en donne la raison : « *Et enim majorem sibi ea Epistola fidem vindicat ex divinis Scripturis, traditionibusque sanctæ Ecclesiæ, et communi sanctorum Patrum consensu, quam ex recensita modo visione.* »

Grégoire de Césarée et Nicéphore rapportent que pendant la tenue du concile de Nicée, deux évêques, Chrysanthus et Musonius, moururent avant d'avoir signé la profession de foi. L'assemblée regrettant que ces pieux évêques n'eussent pu se joindre aux autres Pères, se transporte auprès de leur tombeau; on adresse aux saints défunts une prière, on leur demande si l'œuvre est agréable à Dieu de vouloir bien y apposer leur signature. La profession de foi est scellée et déposée sur leur tombeau. On passe la nuit entière à prier, et le lendemain, après avoir vérifié l'intégrité des sceaux, on trouve au bas du manuscrit l'adhésion revêtue des signatures des défunts invoqués [1]. (V. Nicéphore, *Hist. ecclés.*, l. VIII, c. XXIII, et Surius, au 10 juillet.)

Citons encore le fait suivant, qui appartient à la nécromancie.

L'empereur Basile le Macédonien, inconsolable de la mort de son fils Constantin, cherchait tous les moyens de le revoir. Il s'adresse au métropolite d'Euchaïta, au moine Théodore, surnommé *Santabarenus*. Cet homme que Baronius traite avec le dernier mépris, qu'il appelle un magicien consommé : « *dæmoniaca scientia præditum..., omnium malorum pessimum* [2], » et qui avait capté la confiance de Basile par ses prestiges, établit le rapport, et fait voir à l'empereur son fils Constantin

1. Baronius (*Annal. eccles.*, a. C. 325, CLXXXII) ajoute ici : « Quorum omnium fides sit apud auctores, cum tantæ rei nullum vestigium sit reperire penes Athanasium, Hilarium, et alios, qui nihil plane reliquere intactum, quo insultantem arianam hæresim oppugnare potuissent. Sed nec fuit moris, fidem inter fideles velle miraculis probatam reddere, cui suffragarentur firmiores divinæ Scripturæ sermones. »

2. V. Baronius, *Annal. eccles.*, a. C. 878, XLV. — Le père Le Quien donne au moine Théodore l'épithète de *scelestissimus*. (V. *Oriens christ.*, t. II, p. 179.)

plein de vie, et venant à lui à cheval. Basile se jette dans ses bras, le couvre de baisers et Constantin disparaît. (V. Zonare, *Annal.*, l. XVI, c. XI[1].)

La fille de saint Spiridion lui a-t-elle parlé? — Saint Pierre a-t-il corrigé de sa main la lettre écrite par saint Léon? — Les deux Pères décédés du concile de Nicée ont-ils signé et paraphé la profession de foi des Pères qui ont survécu? — Le fils de l'empereur Basile a-t-il pu se former un corps tangible et faire apparaître le cheval qu'il montait?—La faculté d'opérer de tels prodiges appartient-elle à l'âme humaine? Il est constant, d'après l'Écriture, qu'elle appartient aux anges comme ministres du Très-Haut, et qu'ils joignent à ce pouvoir une intelligence sublime. Les démons, nous le savons aussi par les faits, n'ont rien perdu des dons de leur nature. Mais l'âme n'est chargée d'aucun ministère dans le monde des esprits, elle voit l'Éternel, elle le prie, l'adore; voilà, je crois, son lot dont elle est satisfaite.

S'il est cependant doctrinal que les âmes se pré-

1. Eusèbe Salverte (*Des sciences occultes*, t. Ier, p. 307-308), dit « que l'empereur Basile recourut aux prières d'un pontife célèbre par le don des miracle, et vit en effet son fils monté sur un cheval superbe, se jeter dans ses bras et disparaître. »

Cet auteur ajoute « qu'on ne pourrait supposer un cavalier aposté pour ce rôle, car l'empereur l'eût saisi, retenu, et les ennemis du thaumaturge auraient dénoncé la supercherie. En rapprochant ce fait des traditions antiques, des *Nékyomantion*, poursuit-il, il est plus simple d'y voir la *fantasmagorie* retrouvée, et non pas inventée depuis. »

Les spiritualistes de nos jours riront de l'explication. — Pour moi, je la trouve aussi déraisonnable que dangereuse; E. Salverte, pour le besoin de son système, transforme en jongleur un nécromant, il est vrai; mais d'après ce système, n'en pensera-t-on pas facilement de même de tous les miracles des plus grands saints? Ce savant sur ce point est d'une grande ignorance; elle est excusable, c'est celle d'un siècle qui veut tout matérialiser.

sentent, oserons-nous le nier? — Non, sans doute. — Mais nous dirons que Dieu peut leur donner la faculté d'apparaître. Il fait ici un vrai miracle, obtenu comme tous les miracles par l'intercession d'un saint; ce n'est pas le saint qu'on intercède qui guérit telle maladie incurable ou ressuscite tel mort, c'est Dieu pour sa gloire, pour manifester l'état bienheureux de ses saints, et constamment dans un but utile. Voilà, selon nous, ce qui a lieu dans les très-rares apparitions des défunts obtenues par la prière.

Admettons maintenant que les âmes des morts possèdent toutes les facultés départies aux anges et aux démons, qu'elles puissent se donner une forme, même tangible, se créer un corps fantastique, halluciner, agiter la matière, etc. Si Dieu a accordé aux prières ardentes de quelques âmes d'élite que les âmes des saints quittent le ciel pour leur répondre, est-il accordé de même à des hommes fort éloignés de la sainteté qu'ils puissent, sur un simple appel, faire accourir des bienheureux ou des damnés? — Ce que Dieu a octroyé très-rarement à de pieux chrétiens pour des motifs graves, sera-t-il concédé avec prodigalité à des hommes mus par une simple curiosité? — Ce qu'il accordait à des austérités et à de longues supplications, est-il concédé aujourd'hui à de ridicules pratiques?

Nous sommes forcé de le reconnaître, non, ce n'est pas Dieu qui envoie les âmes aux nécromanciens de nos jours.

On dira peut-être « que les unes et les autres accourent volontairement dans le pied d'une table. » Nous répondrions : — On ne peut le supposer pour les âmes des saints; il faut rejeter alors tous ces prétendus saints qui viennent remuer des tables, agiter des

crayons ou répondre par l'écriture directe. Ce sont des âmes menteuses ou mieux des esprits menteurs qui ont pris le nom des saints et qui viennent tromper ceux qui les appellent; quelle confiance alors donner à leurs paroles? — Mais nous ajouterons que nous avons de grandes raisons pour douter que les âmes méchantes puissent d'elles-mêmes accourir. On sait que le mauvais riche désirait faire connaître son état aux vivants, ce qui ne lui fut pas accordé; toutes les âmes sont sous la main de Dieu, lui seul en dispose. Les apparitions des âmes du purgatoire qui demandent des prières, sont pour elles des faveurs très-rares, et encore reste-t-il, comme on l'a dit, la question souvent insoluble de savoir si c'est l'âme ou une figure céleste, ou parfois encore une apparition diabolique.

Le démon ne pourrait-il contraindre les âmes damnées d'apparaître? — Selon quelques auteurs, toutes les âmes, même celles des justes, étaient, avant la venue du Sauveur, sous la puissance du démon. — Nous sommes peu disposé à adopter ce sentiment; quoi qu'il en soit, si la venue de Jésus-Christ a délivré toutes les âmes de cette tyrannie, si le démon n'a plus le pouvoir de forcer les âmes des damnés d'apparaître, si contrairement aux opinions de nos contradicteurs, les âmes des saints n'accourent pas pour répondre à leurs extravagantes pratiques, si les âmes qui expient ne le pourraient quand même elles le voudraient, que faut-il décider? On est nécessairement amené à conclure que ce sont les démons qui font tous les frais des apparitions actuelles; ils le peuvent par leur nature; leur malice doit le désirer, tout ce qui se présente de burlesque, de grossier et d'impie dans leurs communications vient surabondamment le prouver; et Dieu, qui voit la mauvaise disposition de cœur de ceux qui

les appellent, le permet. Ajoutons que par astuce les malins esprits disent quelquefois de bonnes choses pour tromper.

On a écrit ironiquement « que, selon les *orthodoxes*, les esprits qui communiquaient avec les protestants seraient naturellement des diables. »

Nous demanderons, à notre tour, s'il pouvait en advenir autrement.

Le premier venu qui s'est mis hors l'Église peut-il attendre de la puissance divine un miracle? Les protestants n'en font pas, et voilà pourquoi ils ont nié tous ceux du catholicisme. Si quelques sectes hérétiques ont obtenu des prodiges, on se les rappelle et on a pu les juger.

« Les prêtres catholiques n'ont plus, dit-on, qu'une foi morte qui n'opère plus de miracles. »

Leur reprochera-t-on de ne plus consulter les morts, comme l'ont fait quelques saints personnages des premiers siècles? Loin de blâmer leur prudence, on ferait mieux de les imiter; si d'excellents prêtres n'osent espérer cette faveur divine et redoutent d'être le jouet de Satan, cette crainte devrait *a fortiori* exister chez certains laïques. Si même le rationalisme a pu jeter des doutes dans l'esprit de quelques prêtres, il n'a pas détruit leur foi, ils croient aux miracles de l'Écriture, mais n'ont pas la prétention de vouloir en opérer eux-mêmes aujourd'hui.

Nous reconnaissons avec les spiritualistes que leurs communications peuvent ressusciter la croyance au monde surnaturel, mais il faut reconnaître aussi qu'elles sont fort dangereuses, puisqu'elles apportent une doctrine hétérodoxe.

Selon nos adversaires, « le catholicisme a depuis longtemps quitté sa voie. » — Connaissent-ils mieux

le christianisme que les docteurs de l'Église, que les théologiens des quinze derniers siècles, pendant la durée desquels ont vécu tant de saints qui ont illustré l'Église et continué les œuvres miraculeuses?

Que les faux spiritualistes l'avouent, ils ont puisé leurs prétendues notions théologiques plutôt chez les hérétiques que chez les Pères et dans les commentaires des docteurs; leur fausse érudition a puisé un peu partout pour étayer leur système de renversement. Croient-ils l'emporter sur les hommes spéciaux qui ont étudié la théologie durant toute leur vie? Quel est l'homme sensé qui préférera les remèdes empiriques des charlatans aux remèdes rationnels des plus fameux médecins?

Apôtres du père de la discorde, ils ne s'entendent pas même entre eux. Les uns prétendent avoir une doctrine, les autres l'attendent. Ils ne sont d'accord que pour attester des phénomènes palpables, tangibles; selon les uns, ce sont des forces éthéréennes, pour d'autres ce sont des âmes regrettées. Les uns prétendent qu'elles se réincarneront, les autres crient contre une aussi absurde opinion [1]. — Est-il possible d'induire de ce que le Dieu de vérité a révélé quelquefois l'avenir à des saints d'une vertu éminente, que les divinations, la nécromancie soient permises aujourd'hui à toute heure au premier venu qui, hier encore, faisait profession d'athéisme ou d'impiété?

« Le bon étendard n'est pas le catholicisme, nous dit-on, c'est la religion universelle que nous sommes chargés d'instituer. »

On retrouve toujours ces principes trop connus :

1. M. Howitt, spiritualiste, dit, on se le rappelle, « qu'il n'y a pas deux spiritualistes d'accord. »

« Toutes les religions sont bonnes, en prenant un peu dans chacune, on formera une *religion philosophique.* » — Voyez comme Satan se dévoile : le même esprit qui inspira la philosophie du dix-huitième siècle en fait une religion ; il lui manquait le ciment des religions. — Voici des prodiges.

« Toutes les religions, prétend-on, sont des formes que l'esprit divin a prises pour se manifester selon les besoins de chaque siècle. »

Si la doctrine varie selon les temps, on ne doit donc tenir nul compte, nous le répéterons souvent, du précepte divin qui a dit : Un ange descendrait-il du ciel pour apporter un autre évangile, on ne devrait point l'écouter.

« Satan, selon les spiritualistes hétérodoxes, n'est qu'un personnage légendaire, qui ne sera plus un épouvantail. » — En sera-t-il, nous le demandons, moins redoutable?

Ils nient Satan : on conçoit que les démons, au moment où ils veulent tromper par leur doctrine, se fassent nier ; il n'en est pas moins vrai que le christianisme, avec toutes les religions, a reconnu l'existence des démons et recommandé de s'en défier. L'enseignement des spiritualistes, accompagné de prodiges, dévoile bien l'antique serpent ; que ces nécromanciens le veuillent ou ne le veuillent pas, ils sont ses suppôts, sans le savoir peut-être, circonstance qui est loin d'empêcher son action.

« Quand le matérialisme et la démoralisation, disent-ils, ont causé la décadence des peuples, Dieu, par une suite de merveilles, leur a montré qu'ils s'étaient égarés ; c'est ainsi que le christianisme lança l'humanité dans des voies nouvelles et qu'il surgit des *voyants*, de puissants thaumaturges. »

Le divin auteur du christianisme, loin de prédire qu'il abandonnera son Église et qu'il enverra des *voyants* pour la renverser, a affirmé le contraire, en signalant *celui* qui doit un jour, plus vigoureusement que jamais, l'attaquer. L'impiété des masses, la nature des prodiges, le genre de sainteté de ceux qui maintenant les obtiennent, font craindre que ces derniers ne soient ses précurseurs ; on sait de qui nous voulons parler.

Comment le penser! « Les communications médianimiques, ajoute-t-on, ont consolé, amélioré les spiritualistes et les ont fait rentrer dans une voie plus digne. Si c'est là Satan, c'est un Satan chargé d'une mission divine, etc. »

Que ces communications aient consolé des sceptiques convaincus jusque-là que tout finirait avec leur vie mortelle, c'est possible, surtout en leur promettant un paradis sensuel, où ils jouiront de tous les plaisirs qu'ils goûtent ici-bas. C'est consolant pour ceux auxquels l'habitude les rend nécessaires. Voilà un des avantages de puiser ses croyances un peu partout; les incontinents trouveront sans doute des *houris*, et ceux qui aiment la table pourront s'en procurer les délices. Nous savons, d'après Swédenborg et d'après les lucides, qu'on fait au ciel tout ce qu'on fait sur terre. Ceux qui mériteraient, d'après le catholicisme, d'être les plus maltraités, seront encore, selon les spiritistes, très-heureux. C'est très-consolant sans doute, mais est-ce bien vrai[1]?

1. Le christianisme, durant dix-huit siècles, eut aussi ses voyants, ses thaumaturges. Ces chrétiens, qui croyaient ce que nous croyons, et qui étaient des saints, ont ressuscité des morts et guéri des incurables. Si nous croyons les prodiges des spiritistes sur la foi de quelques témoins, ils peuvent croire ces miracles, d'après les procédures de

« Des messagers fluidiques sont délégués de toutes parts, dit-on, pour communiquer les nouveaux décrets divins. »

Nous ne cesserons de témoigner notre surprise du choix qu'ils ont fait pour ces communications. Nous trouverons toujours une différence énorme entre les saints du christianisme et ceux du spiritualisme.

« Le Satan manichéen du catholicisme, d'après ces derniers, n'existe pas. » — Ils avouent cependant « que le monde est peuplé de bonnes âmes et de méchantes qu'il faut apprendre à discerner. » Mais ce discernement serait déjà obtenu.

Nous demanderons toujours quand le catholicisme a enseigné que Satan est le rival de Dieu en puissance? A quelle époque, et en quoi s'est-il écarté de la doctrine des apôtres? Si les tables dansent, si les plumes écrivent toutes seules, etc., rien ne révèle une puissance rivale dans ces prodiges inutiles et grotesques; au contraire, tout vient y montrer jusqu'à l'évidence l'agent impur qui, s'il était plus libre, aurait soin de mieux se cacher.

On féliciterait les spiritualistes d'être déjà si habiles à discerner les esprits, si l'on ne savait que cette science exige une si longue étude, qu'il est arrivé aux théolo-

canonisation et d'après les témoignages les plus irréfragables. Ces miracles étaient plus éclatants et surtout plus utiles que des gambades de tables, des griffonnages de crayons, et même que les prodiges de M. Home lorsqu'il joue d'un instrument sans le toucher ou qu'il flotte en l'air à quelques pieds du sol sans support. — Pendant dix-huit siècles ils ont constamment enseigné ces grandes vérités, qu'il y avait un enfer pour les méchants, un lieu de purification terrible pour les bons qui n'ont pas suffisamment expié. — Peut-on raisonnablement préférer à une doctrine divine l'enseignement que quelques épicuriens ont reçu en consultant des tables, après avoir préalablement fait des libations dont les dieux mânes ne profitent pas?

giens initiés à des observations continuées durant dix-huit siècles, de s'y tromper encore. Comment se fait-il donc que des hommes qui ignorent les vraies règles et qui en ont tout récemment inventé de mauvaises réussissent si bien, quand on sait surtout que le don de discernement vient du Dieu dont ils veulent renverser les autels.

« M. Home, nous dit-on, a reçu de la Providence des facultés admirables dont il se sert pour démontrer des vérités que l'incrédulité avait niées. Les âmes de défunts chéris l'ont excité à embrasser le catholicisme; il l'a fait et Rome l'a chassé! »

M. Home a prouvé, il est vrai, ce que nos philosophes nient, la suspension des corps dans les possessions; l'intervention des intelligences dans des tables qui s'agitent et volent en l'air, dans des clochettes sonnant toutes seules. Si ces prodiges démontrent un monde invisible trop souvent nié, ils ne prouvent pas une intervention divine. Si M. Home s'est fait catholique, Rome a dû s'en réjouir comme l'Église se réjouirait en voyant les adhérents d'un faux spiritualisme abjurer leurs erreurs et cesser leurs pratiques. Mais ce *médium* a-t-il cessé les siennes? On a vu le contraire, et c'est précisément ce qui l'a fait expulser de Rome; pourrait-on blâmer l'autorité qui éloignerait un pestiféré parce qu'il peut communiquer la peste?

« Si vous procédez de Dieu, nous reproche-t-on, pourquoi blasphémez-vous contre son Christ? Il est venu détruire Satan que vous faites plus puissant qu'auparavant. Votre pouvoir spirituel a-t-il donc besoin de gendarmes? La puissance de la parole suffisait à saint Pierre; si vous n'avez pas hérité de ce don, abdiquez votre puissance temporelle et retirez-vous. »

Ces réflexions annoncent-elles simplement de l'igno-

rance, ou plutôt l'hostilité contre le chef de l'Église? Quoique Jésus-Christ soit venu détruire Satan, il a été permis à ce dernier de *cribler* les apôtres, de persécuter les chrétiens durant trois siècles. L'épreuve annoncée fut permise, et Pierre lui-même, qui faisait des miracles, n'abdiqua point et fut crucifié. Ses successeurs, qui n'auraient pas le don des miracles, doivent-ils abdiquer pour cette cause? Le *Dieu* qui fait opérer à M. Home tant de *petits miracles* a permis aussi qu'il fût chassé de Rome; abdiquera-t-il pour cela son apostolat spiritualiste et cesserez-vous de publier ses prodiges? — Si Dieu permet miracles et prodiges, ce n'est pas dans des vues purement temporelles. Les premiers établissent la foi, les autres sont souvent permis pour l'éprouver.

Les faux spiritualistes annoncent tantôt le retour de l'âge d'or, tantôt d'épouvantables châtiments; ils nous rappellent les menaces et les prodiges des hérétiques, des illuminés et des jansénistes. Nous connaissons ces affreux prodiges, et nous nous rappelons ces sinistres prédictions; eussions-nous ignoré la source des merveilles spiritualistes, que nous en serions instruits maintenant. Ce sont toujours les mêmes prodiges et les mêmes menaces : — c'est-à-dire le triomphe momentané de Satan. Si Dieu le permet, ses suppôts y trouveront leur condamnation éternelle, et les impies des châtiments bien mérités. Mais les bons y voyant un moyen de se purifier s'inclinent, ils savent que rien n'arrive que le pouvoir ne soit donné d'en haut.

Nos adversaires demandent « si l'Esprit-Saint a favorisé plus particulièrement les princes de l'Église, si celle-ci a toujours été dans les voies du Christ? L'Esprit-Saint, ajoutent-ils, souffle où il veut; tout homme peut être favorisé de ses dons, etc. »

On pourrait demander à certaines gens qui osent si souvent prononcer le saint nom du Christ, qu'ils ont, de leur propre aveu, méconnu toute leur vie, s'il n'est qu'un fourbe, manquant à sa parole?... Nous répondrions qu'il a constamment tenu ses promesses et que nous y comptons jusqu'à la fin des temps. — Nous ne cesserons de demander aussi s'ils pensent que Dieu refuse son esprit aux chefs de son Église, tous d'une piété plus ou moins éminente, pour le communiquer de préférence (ici nous attendons de la bonne foi de plusieurs spiritualistes qu'ils ne nous contrediront pas) à des hommes parfois très-vicieux, et souvent à des femmes qui sont loin d'être des modèles de pureté?

En attendant une réponse nous redirons sans cesse que ce langage est bien celui qu'a tenu le démon dans tous les temps ; voilà bien ses prophètes, ses thaumaturges, depuis les hérétiques des premiers siècles jusqu'aux convulsionnaires du dix-huitième, aux illuminés, aux magnétiseurs qui interrogent les morts, et aux *questionneurs* de guéridons. Ils nous accusent de *démonophobie;* prétendraient-ils donc nous faire oublier ou aimer les démons?

Comment l'Église procède-t-elle quand il s'agit de révélations?

Certaines gens disposés à devenir les adeptes de la religion *universelle* (qui ne peuvent être des chrétiens très-éclairés ni bien fervents) croient, en lisant les brochures publiées par nos adversaires, que les *orthodoxes*, les *démonophobes*, qui attribuent les prodiges modernes au démon, et l'Église qui les condamne, suivent aveuglément une doctrine *surannée* qui appartient aux siècles d'ignorance. Ils pensent que l'Église n'a jamais apporté ni critique ni examen des faits dans ses

décisions; que l'Église enseignante a mal compris l'enseignement des apôtres; que d'après le principe d'infaillibilité on a persisté dans cette voie malgré la philosophie et malgré le progrès, mais qu'il était réservé aux esprits évoqués aujourd'hui d'ouvrir une nouvelle voie.

On répondra qu'il serait désirable que les apôtres spiritualistes ou spiritistes eussent une faible partie de la science théologique des docteurs de l'Église, et se livrassent aux mêmes investigations sur le sujet si scabreux des communications des esprits. Ils verraient que leur prétendue science, ainsi que leurs moyens de discernement, ne sont qu'une parodie aussi ridicule qu'infernale de la science théologique, qui a examiné ces mêmes faits pendant plus de dix-huit siècles. Ils n'ont aucune idée des discussions approfondies auxquelles ont donné lieu les apparitions, les miracles, et les révélations faites à des hommes ayant vécu pourtant dans la sainteté et dans des mortifications qui étaient elles-mêmes un miracle permanent. — Gerson, Delrio, Thyrée, Bona, Benoît XIV, etc., appartiennent à une époque où l'on prétend que le Christ n'était plus avec son Église; ils donnent cependant des règles de prudence indiquées dès les premiers siècles. La théologie de saint Alphonse de Liguori conseille la même prudence. — Lorsqu'un phénomène extraordinaire se présente, il faut, selon ces fameux théologiens, incliner pour le naturel; mais, s'il n'est pas naturel, on peut presque décider d'abord qu'il est diabolique.

Ces grands maîtres de la *grande* science joignent leurs propres observations à celles de leurs illustres prédécesseurs. Il nous est interdit de donner un *spécimen* détaillé des précautions infinies et de la judi-

cieuse lenteur que l'Église apporte dans une matière aussi grave que celle des révélations.

Non-seulement on pensait comme Allan Kardec qu'une tendance sympathique appelle les mauvais esprits, et qu'il est difficile aux impies de communiquer avec les bons, mais on savait que les plus saints personnages peuvent aussi être illudés par le démon. La *Société parisienne des études spirites*, ne fût-elle composée que de *petits saints*, différerait énormément de ces personnages d'une vertu héroïque des douzième, treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles, qui considéraient comme un crime d'évoquer des morts pour avoir des révélations, et se croyaient indignes d'en recevoir de Dieu.

Citons un seul exemple, parmi des milliers, il prouvera ce que l'on vient d'avancer.

Marie Coronel, connue sous le nom de Marie d'Agreda, en 1627 fut élue abbesse du couvent de l'Immaculée Conception d'Agreda, dont sa pieuse mère était fondatrice. Dès l'enfance, Marie eut des visions et des révélations. Ce qui fait sourire nos esprits forts n'étonnera ni spiritualistes ni spiritistes ; ce qu'ils obtiennent a pu être accordé à une religieuse dont la vie sainte fut marquée par des miracles durant sa vie, et qui eurent lieu encore à son tombeau.

Marie d'Agreda, trop prudente pour demander des révélations aux défunts, et trop humble pour penser que Dieu daignerait lui en faire, en reçut pourtant sur la vie si peu connue de la sainte Vierge. Elle résista durant dix années à écrire celles que Jésus-Christ et la sainte Vierge lui dictaient ; elle obéit enfin, et la matière de huit volumes sortit de sa plume sous le titre de *Cité mystique de Dieu*. Son directeur s'étant absenté, celui qui le remplaçait lui ordonna de brûler

son manuscrit, elle s'empressa d'obéir. Mais après la mort de ce directeur, un autre, qui fut le dernier, ordonna à Marie d'écrire de rechef la vie de la sainte Vierge; Dieu la pressait aussi de le faire, et la menaçait de son indignation. — Autrefois Jérémie, dont l'impie Ioachim avait brûlé les prophéties, reçut aussi l'ordre de recommencer. — Marie d'Agreda reprit donc sa tâche, et sa plume, bien que moins pressée que la première fois, pouvait suffire à peine à écrire l'abondance de ses révélations. Accueillies avec enthousiasme, elles produisirent des fruits nombreux de vertu et les supérieurs légitimes de la sainte fille furent convaincus de la divinité de leur source. D'une part sa vie sainte et mortifiée, d'autre part la beauté du style de l'œuvre, la sublimité des pensées, la solidité de la science, tout fit penser que ces communications étaient divines.

L'Église, plus sévère que les spiritualistes et les spiritistes quand il s'agit d'accepter des révélations comme des vérités, voulut pourtant mûrement examiner. — Dès l'an 1648, Philippe IV, qui connaissait particulièrement Marie d'Agreda, et qui avait voulu avoir une copie de son manuscrit, le fit examiner par d'habiles théologiens dont le jugement fut des plus favorables. Mais avant de permettre l'impression du livre (il parut à Madrid en 1670), les docteurs les plus éclairés furent chargés de l'examen des révélations et s'y livraient encore en 1668, trois ans après la mort de la pieuse abbesse. Tous décidèrent qu'elles venaient de Dieu, que tout y est réellement divin. Cette décision fut donnée par l'évêque diocésain de Marie d'Agreda, et par des religieux de plusieurs ordres, entre autres par le général de l'ordre de Saint-François, qui consacra plusieurs mois à lire « cette œuvre admirable » avec six des plus savants docteurs de son ordre. Cependant, après

l'apparition du livre, l'inquisition d'Espagne en suspendit la lecture, qui ne fut permise de nouveau qu'au bout de quatorze ans environ d'examen. Ce n'était pas encore le dernier mot. D'après un décret de l'inquisition romaine du 26 juin 1681, publié le 4 août suivant, le livre des révélations fut mis à l'*index*. Charles II alors en référa au pape Innocent XI, qui suspendit la censure. L'Inquisition d'Espagne crut, d'après le bref, pouvoir permettre la lecture du livre, en 1686 ; ce qui fut appuyé par une déclaration d'Alexandre VIII. — Mais en 1692, Innocent XII nomma une commission pour faire un nouvel examen.

On avait donné un abrégé des révélations en 1694, à Perpignan, et le premier volume de la traduction française complète parut à Marseille en 1695. — Le 2 mai 1696 la Faculté de théologie de Paris, après une messe solennelle du Saint-Esprit, assemblée en Sorbonne, choisit quatre docteurs pour examiner le livre, avec le syndic et le doyen ; ils y consacrèrent deux mois, et d'après leur rapport, plusieurs propositions qu'ils jugeaient devoir être censurées, furent distribuées à tous les docteurs.

Trente-deux assemblées eurent lieu à ce sujet. Cent cinquante-deux docteurs exprimèrent leur avis, et le 17 septembre 1696, la sacrée Faculté condamna certaines propositions contenues en quatorze articles. Tout resta en suspens pendant près de cinquante ans.

Philippe V sollicitait vivement la béatification et la canonisation de Marie d'Agreda. La cause de la béatification fut reprise en 1729 par ordre de Benoît XIII, et son successeur Benoît XIV institua en 1745 une commission pour l'examen du livre au point de vue de la béatification. — On ne saurait exposer ici les précautions scrupuleuses que nécessita un sujet aussi

important aux yeux de l'Église que peu connu du vulgaire. Bref, quatre cardinaux experts en ces matières, auxquels on adjoignit des personnages non moins éclairés, examinèrent les révélations pendant plus de deux ans, c'est-à-dire depuis le 3 août 1745, jusqu'au 5 décembre 1747. — On omet tout ce qui fut fait dans cette circonstance pour s'éclairer : — vérification d'écriture, audition de témoins, etc., enfin toutes les précautions usitées en pareil cas, et telles, qu'on n'en exigerait pas la moitié quand il s'agit de la liberté ou de la vie d'un prévenu.

Après les procédures, instruites avec un soin dont on se fait difficilement une idée, Sa Sainteté décréta le 16 janvier 1748 « que les preuves de l'authenticité de la *Cité mystique de Dieu* étaient *encore insuffisantes*. Tout en accélérant la marche de la cause, nul ne pourra prononcer avant qu'il ait été mieux prouvé que cet ouvrage est réellement et effectivement de Marie d'Agreda, et qu'il ne s'y trouve rien qui *tende à établir une doctrine étrangère*. »

Benoît XIV, à cet effet, ordonnait à chaque membre de la commission établie en 1745, de lui remettre son avis doctrinal cacheté; voulant mûrement peser tout lui-même avec les jugements des Académies de Salamanque, d'Alcala, de Louvain et de Toulouse. Benoît XIV mourut sans terminer la question, et le 11 mars 1771 un décret de Clément XIV déclara « qu'il était constant que la vénérable servante de Dieu Marie de Jésus d'Agreda a écrit elle-même et véritablement composé la *Cité mystique de Dieu*. »

On voit, d'après ce simple aperçu, que les communications divines sont assez difficilement obtenues; que les personnes les plus pieuses, feraient-elles quelques prodiges, peuvent être trompées. — Il s'agissait

ici de la vie de la sainte Vierge. Quoique tous les détails fussent édifiants, on craignait pourtant qu'il n'y eût dans quelques-uns une tendance à l'hétérodoxie [1].

C'est avec ce soin que l'Église examine les révélations des plus saints personnages et les procès de béatification, tant elle redoute la moindre altération dans une doctrine qui lui vient des apôtres. Dieu, en effet, ne saurait se déjuger ; des dogmes sanctionnés par les miracles éclatants du divin Maître et de ses disciples ne peuvent être ébranlés par des révélations postérieures, fussent-elles accompagnées même des plus grands miracles.

Dans l'exemple cité, l'examen devait être d'autant plus scrupuleux, que la canonisation semble approuver implicitement les révélations.

Les spiritualistes ne viseront pas sans doute à la canonisation de leurs membres ; ils n'en doivent pas moins être fort circonspects touchant les révélations des esprits qu'ils consultent. Si les personnes les plus pieuses peuvent quelquefois en recevoir de *malsonnantes*, sachant avec quelle facilité les mauvais esprits interviennent, les spiritualistes doivent, s'ils sont

1. On craignait surtout ici qu'on n'eût attribué à cette sainte religieuse des ouvrages qu'elle n'aurait point faits. Pour de plus amples détails il faut recourir au travail sur Marie d'Agreda publié dans *l'Univers* en 1858 et en 1859, par le T.-R. P. Guéranger, Abbé de Solesmes. Il serait fort à désirer que cette savante monographie soit rééditée à part. On consultera aussi avec fruit les éditions complètes française et espagnole de la *Cité mystique*, et le chanoine Amort, *Controversia de revelationibus agredanis explicata*. Lenglet Dufresnoy (*Traité hist. et dogmat. sur les apparitions*, t. II) a consacré 268 pages à Marie d'Agreda. Il s'était prononcé dès l'origine pour le parti de la Sorbonne, dont le T.-R. P. Guéranger a si bien dévoilé toutes les menées. Si l'on reconnaît des divergences d'opinion dans ces diverses expositions, on remarque en toutes cette surabondance de précautions, cette sévérité d'examen, dont on a tâché de donner une idée.

comme ils le prétendent, de parfaits chrétiens appelés à *régénérer* le christianisme, être fort en garde contre les propositions des âmes évoquées, surtout parce que l'Église regarde comme un crime de les évoquer, et parce que les principes révélés sont, comme on le verra plus amplement, contraires sur plusieurs points à la vraie doctrine.

CHAPITRE XI

Le spiritisme et le spiritualisme se propagent en Europe ; la presse catholique s'en est émue.

Les prodiges du spiritisme et du spiritualisme ont préoccupé l'Église; elle a tiré de leur torpeur quelques personnes. Les masses n'en tiennent compte, ou bien elles fournissent des adeptes à cette nouvelle hérésie dès qu'elle est connue ; car ses prestiges frappent d'autant plus vivement, que le matérialisme du siècle ne pouvait s'en faire une idée.

Si l'espace permettait d'aborder quelques détails dans ce chapitre, en parcourant les revues spirites, spiritualistes, magnétiques, nécromantiques et magiques qui se publient en France, on verrait non-seulement les prodiges du faux spiritualisme, mais une foule d'autres prodiges qui ne lui appartiennent pas quoique émanés du même auteur; on jugerait enfin des progrès qu'ont faits ces détestables pratiques. Les erreurs que contiennent ces publications sont acceptées comme des vérités qui se substituent peu à peu à nos dogmes et s'implantent jusqu'au centre du catholicisme, qui naguère les ignorait entièrement. Plusieurs journaux catholiques s'empressèrent de signaler le danger.

Dès 1857 le *Cattolico* de Gênes, rendant compte de l'ouvrage du père J.-M. Caroli sur le *Magnétisme animal au point de vue de la raison et de la révélation*, di-

sait : — « Ces erreurs se répandent beaucoup plus en Italie qu'on ne pense ; il n'y a pour ainsi dire ni villes, ni villages, ni bourgades où l'on ne se livre plus ou moins à ces pratiques, que les sociétés secrètes travaillent avec une extrême activité à propager, car elles savent quel avantage il y a pour elles. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'en général le clergé s'en est peu préoccupé, ne croyant pas devoir ajouter foi à tout ce qu'on en racontait d'insolite. Mais ce qui est surtout déplorable, c'est qu'il y a peu de gouvernements catholiques en Italie et ailleurs qui n'aient permis à cette école d'iniquité de s'établir publiquement. L'Italie centrale, par exemple, que nous connaissons parfaitement dans tous ses détails de lieux et de personnes, les Duchés, la Lombardie, les États sardes sont littéralement envahis. C'est à peine si l'on y parle du magnétisme, tant il y est devenu chose commune et indigène. »

L'*Univers* du 16 mars 1857, rappelant que la *Civiltà cattolica* publiée à Rome, venait de traiter la question du magnétisme et des tables dans une suite de longs et doctes articles intitulés *Nécromancie moderne*, ajoute « que les progrès du magnétisme et des superstitions modernes avaient sans doute motivé la décision récente du Saint-Office et la circulaire si explicite du cardinal de Reisach au clergé et aux fidèles du diocèse de Munich. » L'Église s'est émue de ce qu'après avoir envahi les contrées « où l'erreur a le droit légalement acquis de se produire, cette magie pénètre au cœur même de la catholicité, et elle se préoccupe douloureusement de ce triste symptôme d'affaiblissement de la foi. »

Le rédacteur de l'*Univers*, M. L. Rupert, après avoir flétri ces détestables pratiques, continue : « Il n'y avait

pas d'humiliation plus grande réservée à une société orgueilleuse de ses lumières et de ses progrès, que d'aller demander des révélations à des évocations et à des prestiges tombés dans un tel discrédit, que l'on riait du moyen âge qui avait cru y voir quelque chose de trop réel et de trop sérieusement condamnable. N'est-il pas humiliant, poursuit-il, que ce qui, dans ces derniers temps, était regardé comme une superstition des gens du plus bas étage, soit devenu l'occupation la plus en vogue, la plus piquante des classes les plus élevées et les plus éclairées. Chose remarquable, l'ancienne aristocratie, par l'appui qu'elle a donné au philosophisme, devint le premier instrument de la révolution qui devait l'abattre, et voilà que l'aristocratie du capital et de la science, aussi inintelligente que celle qui l'a précédée, se jette dans des voies qui peuvent la conduire à une religion qui serait la négation de toute science comme la destruction de toute morale. Déjà, à Genève, des temples s'élèvent à la religion nouvelle (la religion des esprits). »

Alors l'auteur signale ces pratiques abominables, connues dans tous les âges sous le nom de magie, de sortiléges, de maléfices, etc., « comme incompatibles avec la profession sincère du christianisme et comme donnant lieu à l'intervention d'agents essentiellement ennemis de l'homme. Les dupes, ajoute-t-il, se multiplient, il y en a peu qui ne soient victimes, au moins par le trouble de l'intelligence et l'agitation de l'esprit, etc. »

Allan Kardec a pu dire « que, loin de mourir, le spiritisme se propage avec une incroyable rapidité. » Il se multiplie sur tous les points du globe. En 1856, toute l'Italie était envahie par les esprits, ainsi que Genève et Munich. — D'après des données qu'on n'a

pas le droit de reviser, « les trépieds fatidiques étaient devenus à Milan un article de commerce; ils se vendaient publiquement par douzaines. Jusqu'ici, disait-on, les esprits ont respecté la ville de saint Pierre. » (V. M. Des Mousseaux, *Les médiateurs de la magie,* p. 4.)

Selon des lettres que l'on peut croire émanées de personnes bien informées, d'après la statistique du spiritisme et d'après le *Voyage spirite* d'Allan Kardec en 1862, le spiritisme a envahi l'Autriche, la Pologne, la Russie, l'Espagne, Constantinople, etc.

En France, il existe à Troyes, à Provins, à Sens, à Lyon, Avignon, Montpellier, Cette, Bordeaux, Toulouse, Marmande, Albi, Royan, Meschers-sur-Garonne, Marennes, Saint-Pierre-d'Oleron, Rochefort, Saint-Jean-d'Angély, Angoulême, Tours, Orléans, etc. etc.[1].

Paris comptait, disait-on, environ 60,000 spiritistes; ce nombre s'est beaucoup accru; Bordeaux, 12,000; Lyon, qui n'en comptait en 1860 que quelques centaines, en avait l'année suivante 5 à 6,000, et on assurait qu'en 1862 ils étaient 25 à 30,000.

Y aurait-il exagération de la part des spiritistes et de ceux qui s'effrayent du spiritisme? — Des gens assez indifférents, qui se disent bien informés, prétendent aussi que les affiliés à cette société sont très-nombreux et se multiplient tous les jours. Ainsi des villes qui ne sont pas nommées plus haut, telles que Metz, Poitiers, etc., etc., comptent de nombreux spiritistes. On affirmait en 1863 que les spiritistes de Lyon s'élevaient à 60,000; cette superstition envahit même des villages [2].

1. Depuis 1862 cette superstition s'est encore propagée. Plusieurs villes et bourgades sont atteintes de cette épidémie spirituelle.

2. On lit dans le *Nord :* « Le spiritisme est un véritable culte, avec une véritable hiérarchie. Le grand maître est Allan Kardec, ancien

« Pourquoi tant de bruit pour si peu! s'écrient cependant ceux qui ne connaissent pas la marche de ce nouveau culte; tout cela ne concerne que quelques fanatiques, bien moins nombreux qu'on ne pense. »

Allan Kardec a déjà répondu à ce dédain, et n'a peut-être que trop de raisons pour le braver.

contrôleur au théâtre des *Délassements-Comiques*, auteur d'articles et de volumes soigneusement travaillés et tous édités par M. Didier, le libraire académique, lequel s'occupe beaucoup lui-même de spiritisme. Les spiritistes se réunissent une fois par semaine, etc. — Ils publient une revue bimensuelle. — Une secte schismatique, dirigée par M. Piérart, se rassemble de même hebdomadairement, etc. »

« Il y a encore les soirées hebdomadaires de mesdemoiselles Huet et Rodière, qui font des prodiges. »

« Deux écrivains travaillent incessamment cette mystérieuse matière : M. Henri Delaage, l'ami, le disciple de Home, et Victorien Sardou. Celui-ci écrit, dit-on, très-sérieusement, sous la dictée des esprits, une féérie dramatique, dont le titre est *la Cité céleste*. — L. Durand. » (V. *Le Monde*, 23 août 1864.)

M. Delaage protesta quelques jours après dans la *Gazette des étrangers*, disant « qu'il n'est pas plus spiritiste que Socrate n'était platonicien. »

LIVRE TRENTE-QUATRIÈME

CHAPITRE I

Doctrine de l'Église dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle sur les possessions, les obsessions, les vexations diaboliques, la magie et tout ce qui en fait partie. — Observations.

Doctrine de l'Église dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle sur les possessions, les obsessions, les vexations diaboliques, la magie et tout ce qui en fait partie.

Après tout ce qui vient d'être dit, il semblerait fort inutile d'exposer quelle est aujourd'hui la doctrine de l'Église sur les opérations du démon. On a vu qu'elle était au dix-huitième siècle la même qu'au moyen âge et la même qu'à son origine; elle doit donc encore être la même dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle. Partout cependant on voit, on entend les gens du monde et les classes populaires — on ne veut parler ici que des personnes qui professent le christianisme et disent croire ce qu'il enseigne — nier les opétions de Satan, la magie avec un dédaigneux sourire; dans leur ignorance, Satan souvent n'est même qu'un mythe. Une telle ignorance chez ces chrétiens ayant pu descendre aussi bas, il est bon, sans vouloir entrer

dans de grands développements, de montrer surabondamment que l'Église adopte tous les articles de la démonologie chrétienne, tout ce qu'ont écrit ses docteurs avant, pendant et après le moyen âge, et *ce sans aucune restriction*. Non-seulement l'Église croit aux possessions, aux obsessions, à la magie, aux maléfices, aux divinations, etc., mais elle croit et enseigne encore ce que quelques ecclésiastiques peu instruits ou un peu esprits forts ont nommé, au dix-huitième siècle, *ses petites faiblesses*.

Allan Kardec s'est donc lourdement trompé quand il a dit que le haut clergé (le clergé instruit) avait quitté les *vieilles ornières*. Ce haut clergé, ce sont nos évêques, qui trouvent maintenant plus important que jamais de transmettre aux jeunes lévites non-seulement les principaux dogmes, mais la doctrine perpétuelle des docteurs sur divers points dont la pratique exige l'étude. Ce clergé instruit, c'est surtout le clergé régulier, dont les études théologiques sont en général plus approfondies.

M. le pasteur Coquerel a dit « que l'Église, se prétendant infaillible, ne pouvait renier l'héritage des temps d'ignorance. » — On montrera qu'elle pouvait passer sous silence certains points de sa doctrine sans y renoncer, mais elle ne l'a point fait, consciencieusement elle ne le devait pas. Ceux qui pensent que l'Église a quitté les vieilles ornières, et ceux qui croient que le principe d'*infaillibilité* la contraint d'y marcher, se trompent tous également. Ce qui la dirige dans ses actes publics ou secrets, c'est la vérité, constamment la vérité.

Il ne s'agit point ici d'un cours de théologie sur la matière et de parcourir les auteurs suivis dans les séminaires, tels que les traités de saint Alphonse de

Liguori, par exemple, du père Perrone, de Mgr Bouvier, etc., etc. Ayant hâte d'en finir, il suffira de citer quelques fragments d'ouvrages destinés à servir de guides aux ecclésiastiques dans le saint ministère; ils ne sont point composés pour perpétuer ce qu'on appelle l'ignorance et la superstition dans le but de *dominer* le peuple, mais faits pour compléter l'instruction des prêtres. Ceux-ci, loin d'en publier le contenu, gardent un silence prudent; ils savent qu'il serait disgracieux pour eux de le rompre. N'étant pas obligé nous-même à tous ces ménagements, nous ne craindrons pas d'extraire quelques lignes de ces livres fermés aux profanes.

Nous analyserons d'abord quelques numéros de la *Revue des sciences ecclésiastiques,* rédigée par le savant abbé Bouix, autorisée par Mgr Parisis, évêque d'Arras, et fort louée par Mgr l'évêque de Versailles : « Tous ceux, déclare ce prélat, qui comprennent la nécessité de relever et de fortifier dans le clergé les études théologiques, applaudiront à la publicationde cette revue. Vous exposez, dit-il à l'auteur, la vérité catholique telle qu'elle est, *pure*, indépendante de tout préjugé de temps et de lieux. — Il n'y a plus que deux catégories : ceux qui marchent aux vives clartés de l'Église et ceux qui les repoussant marchent aux tristes lueurs du rationalisme. » (V. *Rev. des sciences ecclés.*, 1860, p. 177-179.)

M. l'abbé Bouix traite la question des possessions, de la magie, etc., « parce qu'elle fait partie, dit-il, d'un sujet de conférence ecclésiastique. » — C'est toujours la doctrine ci-devant exposée.

« L'Évangile enseigne que le démon peut posséder et obséder. Deux choses constituent une possession : 1° Satan entre dans le corps : *Unum est, quod diabo-*

lus ingressus sit corpus hominis. 2° Il l'agite, le tourmente : *Alterum, quod vexet, agitet et molestet,* etc. — Il ne tient dans le possédé la place ni de l'âme ni du corps ; il ne lui est pas uni de manière à former une seule et même nature ; il ne vivifie pas le corps, mais il lui fait produire tous les mouvements qui lui appartiennent, dit Clericati ; il n'est pas uni à la nature du possédé de manière à ne former avec elle qu'une seule hypostase. Il y a dans le possédé deux moi, qui restent distincts, etc. — Le fait des possessions est de foi : « *De fide est*, dit Clericati, *diabolum intrare corpora hominum, et, dum degit in eis, illos vexare.* » On renvoie à Dom Calmet, à Benoît XIV, à Bergier, au P. Perrone, etc., et même aux ouvrages des protestants, tels que Cudworth, annoté par Mosheim, et Kerner, annoté par Eschenmayer [1], publié en 1835 ; tous ont prouvé la réalité des possessions : c'est l'enseignement de Jésus-Christ, des apôtres et des Pères. « Si c'était une erreur, continue M. l'abbé Bouix, il faudrait en accuser le christianisme tout entier, les conciles, les théologiens, et la liturgie, qui s'exprime clairement. » La pratique des exorcismes a été constamment en usage. Saint Alphonse de Liguori, dans sa *Praxis confessarii*, écrit : « Qu'un confesseur ne soit pas incrédule, au point de juger que les possessions et les infestations des démons soient des imaginations ou des maladies : *Confessarius non sit ita incredulus, ut judicet omnes has invasiones aut infestationes dæmonum esse phantasias aut corporales infirmitates; quia non negandum veros obsessos etiam inter christianos existere.* » — Comme on ne peut nier qu'il y ait quelquefois imagination et supercherie, le soupçon

1. N'a-t-on pas lieu d'être surpris que M. de Gasparin, devant des autorités qui doivent être respectables pour lui, se soit exprimé comme il l'a fait ?

est permis ; mais Clericati déclare « qu'il n'est pas permis de douter de la réalité des possessions. *Adeo ut, nefas sit de hac veritate dubitare.* » — « Les faits sont attestés en tout temps et partout par milliers avec les conditions qu'exige la plus sévère critique. Matériellement certains, on ne saurait, écrit M. l'abbé Bouix, les attribuer à nulle autre cause qu'à des possessions réelles, » seulement il est bien recommandé à l'exorciste d'en examiner les signes : « *In primis ne facile credat,* etc. » — Le Rituel romain fait cette recommandation. (*Ibid.*, p. 240-260.)

Ces signes rappelés par M. l'abbé Bouix sont connus. S'exprimer en langue étrangère, par exemple ; il est impossible à une intelligence quelconque de parler une langue qu'on n'a pas apprise. — Ces signes voulus par le rituel sont certains. Il n'eût pas exigé ce qui jamais ne peut se présenter, ou ce qui pourrait s'expliquer par une cause naturelle.

Après une démonstration savante, on arrive aux mots du Rituel *distantia* et *occulta patefacere,* qui, dans le sens étendu du texte, ne paraissent pas contraires à certaines facultés naturelles de quelques organismes. Ainsi, dit M. l'abbé Bouix, il peut être naturel de voir dans les ténèbres, et de sentir la présence de l'eau dans la terre, etc., mais il ne l'est pas qu'un habitant de Paris voie ce qui se passe à Londres. (*Ibid.*, p. 268-273.)

Ici l'explication magnétique est très-justement répudiée, ainsi que l'hypothèse qui attribue à l'âme comme aux purs esprits la faculté de percevoir sans l'intermédiaire des sens ; les motifs propres à la faire accepter ou rejeter, y sont amplement discutés. L'Église donnant enfin ces signes comme certains, soutenir qu'elle se trompe dans cet endroit du Rituel « serait

plus que téméraire, car ce passage exprime un dogme. » Le décret de la Congrégation du Saint Office, du 30 juillet 1856 doit aussi faire repousser cette hypothèse; les éminentissimes cardinaux ont déclaré ce phénomène surhumain (*ignota ac longinqua detegere*), ce qu'ils n'auraient point fait s'ils l'avaient regardé comme suite naturelle du sommeil magnétique.

M. l'abbé Bouix cite Clericati : « *Quando qui se obsessum asserit, revelat occulta seu absentia, hoc est signum urgens ;... cum spiritus hominis scire non possit ex sua naturali vi vel scientia quæ in longinquis partibus aguntur, vel quæ ignota sunt omnino et occulta.* »

La raison même est ici d'accord avec le Rituel, poursuit M. l'abbé Bouix ; sinon l'ordre général établi par Dieu serait troublé. Dieu n'a pu établir autrement les lois d'union de l'âme et du corps ; « on sent qu'il en résulterait pour les sociétés humaines les plus graves désordres. » Si l'âme voyait naturellement dans le sommeil magnétique les objets éloignés et cachés, quels résultats épouvantables devrait-on redouter? Les secrets des gouvernements, des familles, de la confession, seraient à la merci d'un magnétiseur. Ce phénomène enfin, étant naturel, devrait se reproduire régulièrement, constamment. — On ne saurait objecter que l'hypothèse de l'intervention satanique offre les mêmes inconvénients, car Dieu ne permet pas au démon d'intervenir d'une manière régulière et constante, il y aurait confusion entre les lois naturelles et les faits diaboliques. Cela n'arrive donc que transitoirement, sans régularité, sans garantie de véracité ; ces révélations n'étant vraies que par exception, on ne saurait donc y compter. Les faits se reproduisent assez pour étonner, mais non pour que l'on puisse s'y fier. — « Pour apprécier ces phénomènes, continue-t-il, il

faut de solides connaissances en théologie et en philosophie. Quoique l'étude de l'organisme puisse leur apporter un utile concours, la facilité avec laquelle on admet de nos jours, comme naturels, les phénomènes en question, dénote, selon nous, beaucoup de faiblesse d'esprit et d'ignorance sur la question. » (*Ibid.*, p. 275-281.)

Les signes qui ne prouveraient pas rigoureusement la possession sont exposés de même que les divers systèmes imaginés pour en éluder la réalité. Tels sont ceux de Levinus Lemnius; de Bekker, réfuté par Mosheim et par J.-J. Scheuchzer; ceux des philosophes qui attribuaient la possession aux astres, ou qui supposaient que des esprits célestes s'insinuant dans l'intellect humain le rendent apte à opérer des choses qui semblent surnaturelles, ou qui pensaient que ce sont des âmes des défunts, etc. Tous les systèmes inventés pour attribuer la possession à toute autre cause qu'au démon sont ainsi rapportés, et l'on démontre qu'on doit les rejeter.

« Les modernes, pour soutenir le naturalisme des possessions, les attribuent à des maladies, à des facultés mystérieuses de l'âme, qu'ils désignent sous le nom de *lucidité*, de *clairvoyance*, etc. Mais tous ces écrits des modernes pataugent, dit M. l'abbé Bouix, dans le vice de logique, *obscurum per obscurius*. Pourquoi, demande-t-on, telle personne qui n'a jamais appris le grec comprend-elle tout à coup cette langue? — C'est *catalepsie, lucidité*, répondent-ils aussitôt. »

C'est absolument la vertu dormitive du médecin de Molière, car cela n'apprend rien, et cependant plusieurs s'en contentent.

« On objecte que plusieurs esprits ne peuvent être en même temps dans le même corps. — Selon la théo-

logie, il n'y a pas impossibilité s'ils y sont *sub diversis respectibus*; s'il répugne que le démon soit dans le corps, *quatenus illud informans*, il ne répugne pas qu'il y soit comme moteur des organes vivifiés par l'âme humaine. (*Ibid.*, p. 289-294.)

Les causes de la possession, les moyens pris pour la faire cesser sont examinés; enfin ce que doit faire l'exorciste, et à qui appartient le pouvoir d'exorciser, etc. On a précédemment donné quelques notions sur cette matière, rien n'y est changé.

Le directeur de la *Revue des sciences ecclésiastiques* arrivant à la *Magie* et à ses différentes espèces, la définit avec Delrio. — Elle n'est point surnaturelle, mais surhumaine. La magie noire opère, à l'aide des démons, des effets qui surpassent la puissance humaine. La magie blanche ou théurgie, attribuée aux bons anges, est une chimère; les effets, quand il s'en produit, sont dus à l'auteur de la magie noire.

M. l'abbé Bouix, d'après les démonologues, divise la magie, en magie *opératrice* et *divinatrice*. — Il suffit de dire ici que la théologie actuelle adopte pleinement, sans restriction la démonologie des anciens auteurs catholiques. Delrio, dont la prétendue crédulité excite les sarcasmes de nos esprits forts, est cité toujours ici comme une grave autorité. — On y déclare que les différentes manières de causer la mort par les maléfices, soit aux hommes, soit aux bestiaux, appartiennent aux effets surhumains de la magie noire. C'est toujours la même doctrine, ce sont les mêmes faits que l'on a cités dans le présent ouvrage.

« Certains effets magiques ne peuvent être considérés comme des grâces divines, une telle opinion est une erreur, un blasphème ; on ne saurait non plus les attribuer soit aux anges, soit aux âmes des morts. Les

démons se font adorer comme des dieux et feignent être des défunts. — Le magicien par lui-même ne peut rien; les âmes sont dans le ciel, dans le purgatoire ou en enfer. La vraie cause, c'est le démon, etc. »

Plusieurs catholiques ont nié ou mis en doute la magie, les divinations, les charmes et tout commerce de l'homme avec les démons. On a mis le tout sur le compte de l'ignorance de la physique, de l'imagination, de la malice d'hommes souillés de crimes. On a surtout nié le sabbat des sorciers, etc. — Bergier a voulu disculper la religion catholique d'avoir propagé la croyance à la magie; « il semble, remarque M. l'abbé Bouix, accorder à nos adversaires que la doctrine sur la magie est une opinion fausse de la populace, une rêverie des esprits faibles. Pourtant, dit le père Perrone, selon la commune opinion, qui paraît certaine et ne saurait sans témérité être révoquée en doute, il existe avec le démon un commerce fondé sur un pacte. *Communis tamen sententia, quæque, spectatis ipsius fundamentis, certa videtur, ita ut absque aliqua temeritatis nota in dubium revocari nequeat, docet talem dari commercii existentiam, quæ nitatur pacto... cum dæmone.* »

M. l'abbé Bouix ajoute « qu'il ne saurait comprendre sur quel solide fondement ce même théologien, redoutant d'être accusé de crédulité, s'appuie pour dire qu'il ne prétend pas soutenir la réalité de l'art magique proprement dit, puisqu'il avoue que, par le moyen de pactes, on peut établir un vrai commerce avec les démons; or, les scélérats ne recourent au pacte que pour obtenir du démon des effets prodigieux. Il faut donc affirmer la réalité non-seulement des pactes avec le démon, mais de l'art magique proprement dit, de sorte qu'on ne peut le nier sans témérité. *Hinc videtur adstruenda veritas, non tantum commercii et pactorum cum*

dæmone, sed et artis magicæ proprie dictæ; ita ut sine temeritate magia sic intellecta, negari aut in dubium vocari nequeat. »

M. l'abbé Bouix montre, d'après l'Ancien et le Nouveau Testament, d'après les Pères, le Rituel romain, les docteurs catholiques, etc., que la doctrine n'a jamais varié sur la magie. « On ne pourrait, écrit-il, citer, du moins parmi les théologiens qui font autorité, que très-peu d'avis contraires. Les principaux théologiens ont pensé comme saint Thomas, qui reconnaît que les démons ont pouvoir sur les corps et sur l'imagination, quand Dieu le permet, et que c'est parler contre l'autorité des saints de soutenir que les maléfices doivent être attribués à des causes naturelles. » (*Ibid.*, p. 385-400.)

M. l'abbé Bouix expose la matière des pactes après Delrio et fait voir « que la protestation préliminaire contre toute intervention diabolique n'empêche pas cette intervention, quand les procédés mis en usage sont naturellement incapables de produire les effets qu'on attend. » Il cite comme exemples l'anneau suspendu à un fil et les phénomènes de la baguette divinatoire, ceux des tables tournantes et des esprits frappeurs.

« Il y a dans la baguette des phénomènes évidemment surhumains et d'autres douteux. » — Il est impossible d'aborder ici cette discussion, assez inutile après tout ce qui a été dit ailleurs.

« Les tables qui frappent des coups et répondent par les lettres de l'alphabet aux questions, qui écrivent, etc., ne peuvent être mues que par un agent surhumain, qui n'est ni Dieu, ni un ange, ni l'âme d'un défunt, mais un démon; et l'effet peut se produire quand même ceux qui se livrent à ces pratiques n'au-

raient pas l'intention de provoquer une intervention diabolique. L'ignorance, la légèreté, la bonne foi, pourraient faire que cette coupable tentative ne fût pas toujours un péché mortel. »

« Faire frapper des coups, c'est évidemment entrer en communication avec les mauvais esprits : ce ne sont ni des anges ni des trépassés. Les démons répondent, c'est une forme de nécromancie et un péché des plus graves. » (*Ibid.*, p. 401-413.)

La question du sabbat n'est pas omise par M. l'abbé Bouix; il cite l'opinion du père Perrone et celle de saint Alphonse de Liguori; car il y a toujours eu quelque dissidence sur ce sujet parmi les théologiens. On sait que l'avis qui nie l'assemblée des sorcières se fonde sur le canon *Episcopi* cité ailleurs. — « Cette décrétale est attribuée au pape Damase ou à un certain concile de son temps, mais cela n'est pas certain, dit M. Bouix[1]. Ceux qui nient allèguent cette décrétale et se prévalent de ces expressions : *Noverint hæc omnia falsa esse..., qui talia credit et his similia fidem perdidit*. Et l'on décide que tout ce qu'on raconte des *striges* n'est pas censé véritable, à moins de fournir la preuve, *nisi probetur;* ce qui est impossible, parce que tout se passe dans l'imagination et le sommeil. Les partisans de cette opinion pensent de même des incubes et des succubes, et le père Perrone semble avoir adopté ce sentiment. *Huic negativæ sententiæ accessisse videtur*. »

Au contraire, l'opinion qui affirme le sabbat est adoptée par saint Alphonse de Liguori; il pense avec Suarez, Delrio, Palao, Sanchez, etc., que les sorcières sont transportées au sabbat par les démons. — « *Notandum est, inquit sanctus Ligorius, communem esse sen-*

1. V. le tome Ier de cet ouvrage, p. 483, et le tome III, p. [illegible].

tentiam... adesse striges, quæ ope dæmonis asportantur de loco in locum corporaliter. Nec obstat caput Episcopi, ubi prohibetur sub pœna excommunicationis fidem præbere talibus anicularum neniis. — Ce qui serait défendu par ce canon, c'est de croire que les sorcières sont transportées avec Hérodiade et la déesse Diane. Saint Alphonse de Liguori renvoie à Elbel (n° 527), qui professe avec Delrio et beaucoup d'autres une opinion contraire à celle de Luther, de Mélanchton et même de certains catholiques, qui n'ont vu dans ce transport qu'une pure illusion; mais leur sentiment est signalé comme très-pernicieux à l'Église. »

« Ceux qui admettent le transport, ajoute M. l'abbé Bouix, admettent aussi les esprits incubes et succubes, et pensent que cette opération diabolique est parfois très-réelle et non toujours imaginaire, *non semper esse imaginariam*. D'autres ont nié, mais généralement les docteurs affirment. *Communiter id affirmant doctores*. Tel est le sentiment de saint Alphonse de Liguori dans sa *Praxis confessarii*, n. III. »

M. l'abbé Bouix, après avoir cité les deux opinions dont il vient d'être parlé, dit « qu'il faut remarquer que la doctrine de saint Alphonse de Liguori est communément suivie. — *Notetur vero communem a sancto Ligorio dici posteriorem*. Mais il fait observer qu'il faut se garder dans la pratique de se laisser tromper par des rêves et des imaginations. » (*Ibid.*, p. 414-417.)

L'auteur arrive à la question du magnétisme et rapporte les diverses décisions de la sacrée Pénitencerie et du Saint Office, et, comme la plus importante, celle du 30 juillet 1856. Ce qui a été exposé précédemment sur cette matière dispense d'y revenir ici.

D'après ces décisions, M. l'abbé Bouix décide « qu'on doit regarder comme diabolique le fait des somnam-

bules comprenant et parlant des langues qu'ils n'ont jamais apprises ; »

« Comme diabolique, le phénomène du somnambule étranger à l'anatomie, qui emploie les termes techniques et se trouve doué tout à coup d'une science qu'il n'a pas étudiée ; »

« Comme diabolique, de voir les choses distantes et cachées, en entendant ces mots dans le sens rigoureux ; »

« Comme diabolique, le fait d'entrer en communication avec des esprits se disant les âmes des morts, d'en recevoir des réponses et de manifester ainsi des connaissances évidemment surhumaines par rapport au somnambule ; »

« Comme diabolique, l'assujettissement de la volonté des somnambules à celle de leur magnétiseur, sans que celui-ci ait besoin de la manifester entièrement.— Les vains mots de *fluide*, de *rapports*, pour expliquer comment un somnambule connaît les pensées et le commandement du magnétiseur placé à plusieurs lieues de distance, n'expliquent absolument rien. La bonne foi des magnétiseurs, et même leur orthodoxie et leur piété, ne prouvent pas qu'il n'y ait point intervention diaboliqne. On l'a dit au sujet de la magie, quand le démon a fixé les pratiques auxquelles il attache son intervention, les effets se produisent également, lors même que ces pratiques sont mises en œuvre par des personnes agissant de bonne foi, sans mauvaise intention, et se persuadant que les effets obtenus sont purement physiques. »

« Le fait seul du sommeil magnétique produit par des passes ou par le regard, la facilité d'un somnambule à parler sur divers sujets sans sortir de la sphère de ses connaissances, ne prouvent pas l'intervention

diabolique. La facilité de raisonner et l'élocution peuvent être favorisées par cet état. — Je ne dis pas, ajoute M. l'abbé Bouix, que l'intervention diabolique n'ait pas lieu dans ce cas, je dis seulement qu'elle ne me paraît pas pouvoir être rigoureusement prouvée. — On peut conclure généralement que dans bien des cas, le magnétisme ou le somnambulisme est une possession transitoire ou à intermittences. Le sujet entre tout simplement dans l'état de possession ; celle-ci est interrompue quand le magnétisme a cessé. » (*Ibid.*, p. 421-424.)

S'il nous était permis de parcourir la théologie de monseigneur Bouvier, celle du père Gury, etc., nous verrions encore la même doctrine.

En parlant des divinations, monseigneur Bouvier dit « que l'existence du diable, sa sagacité, sa puissance, ses facultés fort supérieures à celles de l'homme (*longe superantes*), ne peuvent être révoquées en doute ; il est constant qu'il sait et peut révéler beaucoup de choses qui nous sont inconnues, aussi celui qui cherche à connaître les choses secrètes ou futures par une autre voie que la révélation divine ou des moyens humains, le demande nécessairement au démon. *Necessario repetit a dæmone.* » (V. *Tract. de Decalog.*, c. I, art. IV, § II, punct. 2.)

Monseigneur Bouvier reconnaît les trois sortes de songes dont il a été parlé. (*Ibid.*, *De somn.*)

« Les effets que l'on attribue à la baguette divinatoire, continue-t-il, sont, dans la plupart des cas, ou des impostures ou des illusions, ou bien ils procèdent du démon, de sorte que l'usage doit en être alors entièrement réprouvé. Il ne voudrait pas le condamner, si l'on se servait seulement de la baguette pour trouver des sources ou des mines. » (*Ibid.*, *De virga divinat.*)

« Les apparitions de Dieu, des bons anges et des

malins esprits, ainsi que celles des âmes des trépassés sont certaines d'après la sainte Écriture. » (*Ibid.*, *De mortuor. apparit.*)

« La vaine observance diffère de la divination en ce que celle-ci a pour objet de connaître l'avenir, tandis que la première, par des moyens qui ne viennent ni de Dieu ni de la nature, obtient des effets prodigieux. »

« L'*art notoire,* qui appartient à la vaine observance, a lieu en prononçant des paroles, en faisant des signes, etc., pour connaître une science sans étude. Certains hérétiques, dans leur cène, après avoir pris leur verre, dit monseigneur Bouvier, lisent et interprètent aussitôt les saintes Écritures. Les exorcismes leur ôtent cette science. » (*Ibid.*. punct. 3.)

Monseigneur Bouvier distingue diverses espèces de magies ; « la magie superstitieuse produit des effets admirables qui surpassent les forces de la nature, et ce, par un pacte explicite ou tacite avec le démon. »

« Le maléfice amatoire inspire l'amour à une personne déterminée, non qu'elle soit nécessairement excitée au mal, mais elle s'y trouve poussée et résiste plus difficilement à la tentation. »

« On ne saurait nier qu'il n'ait existé des magiciens et qu'il ne puisse en exister encore, sans errer contre la foi. *Sine errore in fide.* » (*Ibid.*, punct. 4.)

L'auteur arrive ensuite à la question des possessions et des obsessions dont on ne saurait rien dire ici sans répéter ce qui a été exposé dans cet ouvrage ; mêmes phénomènes, mêmes prodiges, mêmes vexations : tout est admis et « ne peut être nié, poursuit monseigneur Bouvier, sans errer contre la foi. *Veras extitisse possessiones et obsessiones negari non potest absque errore in fide.* »

Il démontre « que les possessions dans l'Évangile ne

peuvent être prises dans le sens métaphorique. La possession ne peut dériver ni d'une contraction des nerfs, ni d'une maladie quelconque de l'imagination; ni la maladie, ni les nerfs contractés ne sauraient faire parler des langues inconnues, ni voir les choses cachées. Il existe dans les possessions des signes qui ne sauraient tromper, *signa omnino certa* : par exemple, si le possédé est élevé aux solives, s'il y reste suspendu au gré de l'exorciste, etc., etc. — Les possessions fréquentes autrefois sont loin d'avoir entièrement cessé. Les possédés, comme les maléficiés, peuvent être quelquefois guéris par des remèdes naturels ; c'est possible, quand on a expulsé les humeurs dont le démon s'était servi [1]; mais si la science du médecin n'est pas à négliger, le remède néanmoins le plus efficace ce sont les exorcismes. Ceux-ci ne produisent pas leurs effets, *ex opere operato*, *sed tantum ex opere operantis*. On doit y commettre les prêtres les plus saints ; la confession sacramentelle, les jeûnes, les prières, une foi ferme, une grande humilité, etc., sont requis dans ce pénible ministère. » (*Ibid.*, punct. 5.)

Si l'on ouvre la *Théologie morale* du père Gury, ce sera toujours la même doctrine.

« La vaine observance, qui est un péché grave, dit le père Gury, se reconnaît surtout par l'insuffisance de la cause à produire naturellement un effet, *ex insufficientia causæ*. — Dans le doute si les effets viennent du

1. Il est possible que certain état pathologique favorise l'invasion de Satan, il paraît constant que la guérison de cet état cause l'expulsion du démon qui peut s'emparer cependant du corps le plus sain. — Monseigneur Bouvier répond ainsi à l'objection de ceux qui nient les possessions, parce que les remèdes ont guéri les possédés. Il avait peut-être à faire une réponse non moins bonne : — C'est que le démon, pour faire croire au naturalisme des possessions, peut guérir quelquefois le patient après l'administration des remèdes des médecins.

démon ou de la nature, il est licite de les attribuer à celle-ci, pourvu que l'on proteste contre toute puissance diabolique, *modo præmittatur protestatio*. Dans le doute si les effets viennent de Dieu ou du démon, on doit les attribuer à ce dernier, à moins que la sainteté de celui qui les opère, ou des indices évidents ne prouvent le contraire, car il est téméraire de penser qu'il se fait constamment des miracles. *Temerarium est putare fieri semper miracula.* » (V. *Compend. theol. moral.*, De prim. Decalog. præcept., c. II, art. I, § 2.)

On ne citera rien de ce que le père Gury a dit des divinations et de la vaine observance. — La baguette divinatoire, qui est aussi un moyen de divination, est condamnée par ce théologien toutes les fois « qu'elle se meut au gré de celui qui la tient, ou ne se meut pas devant une chose qu'on ne cherche pas, attendu qu'il n'y a aucun rapport entre l'intention de l'homme et une chose naturelle. »

Plus ample explication devient ici superflue d'après ce qui a été dit en parlant des phénomènes de la baguette et en discutant la cause de son mouvement. — « C'est un péché grave, poursuit-il, de la consulter. » Néanmoins il ne paraît pas certain au père Gury qu'on doive la condamner, *non videtur certo damnandus usus virgæ,* quand on y recourt pour découvrir des sources ou des mines, pourvu qu'on proteste contre toute intervention diabolique. — C'est l'application du principe émis dans l'article de la vaine observance [1]. (*Ibid.*, § 3.)

1. D'après tout ce qui a été dit concernant les expériences de la baguette divinatoire, il est difficile d'attribuer son mouvement à la présence de l'eau ou des métaux. C'est donc évidemment recourir au démon, tout en protestant contre son intervention ; le père Gury, du reste, reconnaît que c'était le sentiment de saint Alphonse de Liguori,

Rien de plus à dire dans l'article *Magie*. « C'est, continue l'auteur, l'art d'opérer des choses étonnantes, *mira*, qui, bien que non surnaturelles, surpassent cependant les forces de l'homme. »

« Le maléfice est l'art de nuire avec l'intervention du démon. On le nomme vulgairement sortilége. La magie ne diffère de la vaine observance que par des effets plus admirables encore, par exemple, les métamorphoses, *immutatio corporum*. — Le maléfice amatoire ne détruit pas la liberté. » — A cette question : Peut-on demander à un magicien d'ôter le maléfice? le père Gury répond négativement, « à moins qu'on ne puisse raisonnablement penser qu'il ne recourt qu'à des moyens naturels. » (*Ibid.*, § 4.)

Les opinions des médecins et celles des théologiens sur le magnétisme sont ensuite exposées. — « Première opinion : Il n'y a *rien de divin*. Quel est l'homme sain d'esprit qui pensera que Dieu, au gré de l'homme, même d'un impie, fera des prodiges? — *Rien de naturel*. On requiert pour produire les effets magnétiques la volonté de l'agent et même du patient, au moins une première fois. Il n'y a cependant nulle proportion naturelle entre un acte de la volonté et les choses physiques. Celles-ci opèrent constamment de la même manière, avec les mêmes conditions, indépendamment de la volonté humaine, comme le fluide électrique le prouve. Ici la proportion entre la cause et l'effet manque. Cette cause, ne pouvant être naturelle, est donc infernale : on ne saurait comprendre comment un ignorant devient tout à coup savant, connaît les pensées,

lequel réprouve absolument, *in omni casu*, l'usage de la baguette. Cependant, si celui qui opère n'a pas assez de logique naturelle pour le sentir, il est constant que Dieu ne lui en ferait pas un crime. (V. t. III *des Rapports de l'homme avec le démon*, p. 299-306.)

les maladies, les remèdes, etc., et oublie tout dans son état naturel, etc. »

La deuxième opinion, celle des médecins qui supposent des effluves qui agiraient sur l'âme, etc., est aussi examinée.

Enfin une troisième opinion, distinguant entre les divers effets produits par le magnétisme, admet « que le démon peut intervenir souvent dans plusieurs cas. Ainsi la clairvoyance, la connaissance des pensées et des langues, la science infuse du magnétisé, etc., paraissant surpasser les forces de la nature, ne doivent être attribuées qu'au démon. Cependant, d'après cette troisième opinion, il ne répugne pas à la raison que le magnétisme ne puisse produire aussi certains effets admirables, qu'on pourrait attribuer à un fluide : c'est ainsi que pensent monseigneur Bouvier et plusieurs autres, dont l'opinion est à considérer, *spernenda non videtur*, dit le père Gury dans l'édition de son *Compendium* publiée en 1857. » Il rappelle les diverses réponses de Rome aux questions qui lui ont été adressées, et donne le texte de l'encyclique du Saint Office, du 30 juillet 1856. Le père Gury ajoute en note « que, si l'usage du magnétisme n'est pas absolument prohibé, il ne peut être permis avec restriction, sans répudier toute intervention diabolique. Mais jamais un confesseur ne doit ni le conseiller ni l'approuver positivement. *Nunquam a confessariis suadendus, neque approbandus.* » (*Ibid.*, Append. II.)

Avant la décision plus explicite du Saint Office, en 1856, on consentait ainsi à attribuer à un certain fluide plusieurs effets merveilleux, mais qui se trouvent fort restreints aujourd'hui. Aussi le père Gury, dans ses *Casus conscientiæ* publiés en 1864, admet à peine comme *naturel* le simple sommeil magnétique ;

ce qui lui fait remarquer avec raison « qu'en le réduisant à ce point, toute pratique du magnétisme tombe, *ruit magnetismi praxis.* » (V. *De prim. præcept. Decalog.*, cas. XIII.)

Ces citations, quelque écourtées qu'elles soient ici, feront voir que l'Église n'a jamais cessé d'adopter la démonologie, science pourtant si méprisée de nos jours; on peut montrer même que certains points dont l'absurdité apparente nous révolte sont loin d'être jugés ainsi par la théologie.

Une seule question encore et nous terminons. Si nous ouvrons un livre composé récemment pour les confesseurs et fait pour diriger leurs pénitents dans certaines circonstances effroyables qui demeurent secrètes comme leurs confessions, nous verrons qu'il arrive à certaines personnes de subir un genre d'attaques extérieures, heureusement rares, lequel consiste non dans les vexations qui constituent l'obsession proprement dite, mais dans des apparitions honteuses, qui forcent le patient à commettre des actes horribles, qu'il n'est pas permis d'exprimer ici en langage vulgaire.

Que doit faire le prêtre confident de si épouvantables mystères? Doit-il les rejeter comme des folies et des absurdités? S'il est suffisamment instruit, il ne le fera pas. La théologie lui révèle la possibilité de tels faits : les docteurs en citent des exemples dans tous les temps. Sans doute, de graves difficultés surgissent pour lui : d'un fait possible on ne saurait conclure la réalité d'un fait raconté... Mais il sait que ces sortes de personnes sont en grand danger si elles ne sont soutenues par des remèdes puissants; il sait qu'il leur doit tout son zèle; son ministère, sa foi, sa charité ne lui permettent pas de rester indifférent, inactif, l'en-

seignement de l'Église lui indique les moyens de connaître la cause du mal et lui prescrit les remèdes.

Un livre imprimé en 1845 a pour titre : *le Prêtre juge et médecin au tribunal de la pénitence ;* il est composé par un ancien professeur de théologie, de la Société de Saint-Sulpice.

L'auteur venant à traiter de certaines tentations extraordinaires du démon contre la pureté, suit une théologie enseignée dans les séminaires, celle de saint Alphonse de Liguori, et, par un motif qu'on apprécie, en cite plusieurs passages en latin. — Il déclare qu'on ne peut nier qu'il n'y ait des pénitents auxquels cet esprit malin fasse éprouver d'une manière extérieure des visions épouvantables, qui embarrassent l'esprit du confesseur, et il rapporte les paroles de saint Alphonse de Liguori. « *Sunt ii qui turpibus visionibus, motibus ac etiam tactibus vexantur a dæmone qui non solum fomitem sensualem excitat, sed aliquando etiam cum eis carnale commercium sub forma viri aut mulieris habet. Id communiter affirmant auctores*, Mart. Delrio, card. Petrucci cum aliis, et sanct. Aug., in opere de *Civ. Dei*, lib. XV, c. XXIII. Equidem possunt dæmones ad hunc improbum usum defunctorum corpora assumere, vel de novo sibi assumere ex aere et aliis elementis ad carnis similitudinem ac palpabilium et calidorum corporum humanorum species effingere, et sic ea corpora ad coitum aptare; imo tenet præfatus Delrio, citans divum Thomam et sanctum Bonaventuram et alios plures, quod dæmon potest etiam verum semen afferre aliunde acceptum, naturalemque ejus emissionem imitare, et quod ex hujusmodi concubitu vera proles possit nasci, cum valeat dæmon illud semen accipere, puta a viro in somno pollutionem patiente, et prolificum calorem conservando, illico in matricem infun-

dere : quo casu proles illa non erit quidem filia dæmonis, sed illius cujus semen est, ut ait divus Thomas apud citatum auctorem. An autem, inspectis legibus a divina Providentia constitutis pro propagatione generis humani, hæc aliquando evenisse aut evenire posse credendum sit, sapientiorum judicio remittimus. »

Si saint Alphonse de Liguori croit devoir renvoyer à de plus savants la décision de la question de génération, on voit qu'il reconnaît, malgré le scepticisme de son siècle, que le commerce impur avec le démon est constant et ne peut être nié.

Il examine ensuite cette question : si le démon, Dieu le permettant, peut, sans que l'homme pèche, le forcer de commettre des actes criminels. « *Fit dubium, an possit dæmon, manus illius admovere ad se tactibus polluendum.* Le père Gravina l'affirme, dit-il, avec probabilité, *et quidem probabiliter.* — Si le démon, ajoute-t-il, peut mouvoir le corps entier et le tenir suspendu en l'air ; s'il peut, malgré le patient, remuer sa langue pour lui faire proférer des obscénités ou des blasphèmes, il peut, poursuit l'auteur, disposer de ses organes pour faire toute autre chose. Aussi, saint Alphonse de Liguori et le cardinal Petrucci recommandent-ils au confesseur, quand il se présente un pénitent ainsi vexé, de recourir contre cet état périlleux aux remèdes forts et extraordinaires qu'ils indiquent [1]. » (V. *Le prêtre juge et médecin,* etc., t. Ier, c. XV.)

1. Il convient de remarquer ici avec l'évêque de Narni que, dans ces épreuvres redoutables, le démon ne peut *contraindre* l'homme que par la *possession,* ou par le trouble *complet* de la raison. « *Constat, duobus tantum modis posse diabolum nos cogere ad actum peccaminosum : scilicet vel per arreptionem; vel per mentis totalem obfuscationem.* » (V. N. Terzaga, *Theologia historico-mystica,* p. 133.) Sur cette ques-

Redisons-le donc en nous résumant : ceux qui pensent que l'Église rejette ces choses et autres analogues comme des vieilleries; ceux qui disent qu'elle y tient parce que son principe d'infaillibilité l'y force, sont tous dans l'erreur. L'Église croit tout ce qu'elle a cru parce que les bases de ses croyances sont dans l'Écriture. — Pour toutes les communions chrétiennes, d'ailleurs, le démon existe; sa puissance, que Dieu seul peut enchaîner, s'exerce même sur la matière inerte, sur nos fluides, sur l'encéphale, sur l'imagination, sur nos organes, sur l'organisme tout entier. Ceci établi, la *possibilité* de tous les faits cités en démonologie est admissible. La doctrine qui affirme leur réalité dans tous les temps n'aurait-elle pas une force dogmatique, il n'en serait pas moins vrai qu'étant transmise par les successeurs immédiats des apôtres, par les apologistes des trois premiers siècles, par les Pères des six premiers, par les docteurs du moyen âge; par les théologiens des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, et cette doctrine étant constamment enfin appuyée sur des faits avérés, leur crédibilité acquiert une sorte de puissance dogmatique. S'il n'est pas imposé de les recevoir comme articles de foi, la raison néanmoins se trouve forcée de les accepter.

Depuis l'invasion du rationalisme plusieurs théologiens ont fait peu de cas des faits reconnus par la démonologie. Un de leurs arguments, c'est « que depuis l'avénement du Christ, Satan est enchaîné. » — Il n'a plus, il est vrai, ni temples, ni ministres comme chez les Gentils, il ne meut plus ses statues; d'ordinaire il voile même ses prodiges, de sorte que l'esprit de Python

tion, d'une grande importance pratique dans le temps où régnaient les erreurs du quiétisme, on consultera aussi avec intérêt le père Casim. a Marsala, *Dissertat. mystico-scolasticæ*, Dissert. III, sect. IV.

que chassait l'Apôtre, est, dit-on, l'effet d'un fluide ou une faculté de l'âme. Cependant Satan n'a cessé de vouloir, depuis Jésus-Christ, ressaisir sa proie, et n'a souvent que trop bien réussi. Il faudrait, pour le nier, mépriser l'enseignement des apôtres et de toute l'Église.

Quelques théologiens, imbus de l'esprit du siècle, ont méprisé les faits démonologiques : plusieurs n'étant pas de foi, ils le pouvaient ; car on peut omettre le commerce charnel avec les démons, le prestige des transformations, le transport par l'air au sabbat, etc. Ce dernier point semblait rejeté avec d'autant plus de raison, qu'on invoquait le canon d'un certain concile ; mais le décret, comme on l'a vu, n'infirme nullement l'opinion motivée du transport admise par les théologiens les plus fameux, par les inquisiteurs, par les magistrats, par les jurisconsultes et les médecins. Des personnages aussi pieux que savants n'auraient d'ailleurs point voulu encourir l'excommunication portée dans ce canon interprété comme l'entendent leurs adversaires. Aussi le sentiment du transport est le plus commun. « *Est multo communior*, » dit Delrio. L'avis opposé était celui des matérialistes et des hérétiques, d'Alciat, de Ponzinibius, de Bekker, etc.

La divergence d'opinions dans le clergé, qui méconnaît ou qui ignore la vraie doctrine, a fait dire aussi aux protestants et aux esprits forts, « que les théologiens éclairés n'admettaient pas certains points de la vieille doctrine. » Mais ces *prétendus théologiens éclairés* sont allés plus loin que de rejeter le transport par l'air au sabbat, le commerce charnel avec le diable, etc. Ils ont nié même la magie, les pactes, etc., etc. — Tel fut le résultat des systèmes émis dans le dix-septième siècle (on sait par quels auteurs),

lesquels ont pu être accueillis au dix-huitième par quelques prélats plus hommes de cour que bons théologiens. Ces innovations furent enseignées dans les séminaires; on ne rappellera pas ici toutes les causes qui concoururent à propager de si dangereuses erreurs, que d'autres théologiens justement célèbres, vraiment éclairés, et dirigés non par le progrès philosophique, mais par l'ancienne doctrine, s'empressèrent de repousser. Il faut bien le dire, le rationalisme du siècle ne leur permit pas d'obtenir tout le succès qu'ils avaient droit d'espérer. Les effets de ces innovations déplorables sont trop connus pour les signaler. Plusieurs théologiens ont donc accepté cette nouvelle doctrine, la plupart sans en prévoir les conséquences.

Cette doctrine, plus que téméraire, était celle du père Jordan Simon, lequel, dans un ouvrage qui a pour titre : *Le grand rien qui trompe le monde, ou la sorcellerie et la magie de nos jours*, *Das grosse weltbetrügende Nichts*, etc., avait prétendu établir « qu'il n'y avait dans l'Écriture aucun exemple du pacte diabolique, ni d'exemples de prodiges opérés à l'aide du démon; que d'après la tradition rien ne prouvait la magie diabolique; que les Souverains Pontifes n'ont jamais dit que la magie fût de foi, ni condamné ceux qui la niaient, etc. Jordan Simon concluait donc qu'elle n'est pas de foi, *existentiam magiæ diabolicæ ad fidem non pertinere*. Selon lui, les faits magiques rapportés par les historiens sont des chimères, *vel ad fabulas*, *vel ad illusiones artificiosas amandat*. »

Le père Schram prouva le contraire par l'Écriture, par les saints Pères, et montra « que, depuis l'avénement du Sauveur, la puissance de Satan quoique liée, n'est pas détruite, et la magie quoique plus rare, est pourtant encore exercée; que le démon peut agir

quand Dieu le permet, que l'on ne peut décider qu'il y a *impossibilité*, etc. »

Néanmoins, il est résulté de pareils enseignements, qui furent préférés à l'ancienne doctrine, que celle-ci fut notablement négligée. — S'il était permis d'entrer dans plus de détails, et d'ouvrir quelques traités modernes de théologie, on verrait que le fait n'est que trop vrai.

Dans l'*Hermeneutica sacra* de Janssens, professeur de théologie dogmatique au séminaire de Liége, celui-ci enseigne « que Moïse n'a pas dit que les mages eussent fait de pacte avec le diable. C'est une question si les magiciens de l'Ancien Testament étaient des fourbes, ou s'ils exerçaient la magie. — Les magiciens de Pharaon ont pu opérer par des moyens naturels. La pythonisse n'avait pas de pouvoir sur l'âme de Samuel [1]. Ce fut Dieu qui ordonna à Samuel d'apparaître. — Le Nouveau Testament n'a fait nulle mention du pacte. — Si plusieurs théologiens admettent une magie diabolique, d'autres la nient, attendu que l'Écriture ne la prouve point. — Les faits cités dans l'histoire ecclésiastique sont naturels ou manquent d'authenticité. Jordan Simon, poursuit Janssens, nie l'existence de la magie ; il est allé plus loin, il en a nié même la possibilité... Le Christ a chassé le prince de ce monde ; il répugne que des méchants puissent, par un pacte diabolique, nuire à volonté [2], il faut dire avec Bergier que nul fait authentique ne prouve l'existence des pactes, etc. »

1. On est bien d'avis que la pythonisse ne força point Samuel d'apparaître, pas plus que les spiritistes ne forcent David, saint Augustin, Fénelon ou Bossuet. On connaît celui qui cause ces apparitions.

2. On n'a jamais enseigné que des sorciers, par le ministère du diable, puissent nuire à volonté ; les maux divers que l'on a signalés eussent été infiniment plus nombreux.

On ne peut suivre plus loin Janssens, qui se fit aussi l'avocat des sorciers. « Une foi aveugle, ajoute-t-il, concernant les sorciers, s'empara de plusieurs pays, notamment en Allemagne. »

Janssens répète ce que le lecteur sait déjà, et après avoir fait une longue énumération de tous les maux qu'on faisait souffrir aux sorciers, il rappelle que le père Spée, ému par les larmes de ces *innocentes* victimes, fit le livre dont il a été parlé : *Cautio criminalis, seu de processibus contra sagas*, etc. (V. *Hermeneut. sac.*, c. II, § 30.)

Observations.

Il est bien inutile de réfuter encore les erreurs que l'on vient de citer et beaucoup d'autres que l'on tait. —Que décider des bulles des souverains Pontifes, qui chargeaient les inquisiteurs de poursuivre les magiciens? de la doctrine des plus éminents docteurs de l'Église dans tous les siècles? Tous les faits étaient-ils des fables ou des tours de passe-passe? On n'ignore point que les sorciers ne peuvent faire du mal à volonté ; est-ce une raison pour nier la magie?... On pourrait faire beaucoup d'autres objections. Évidemment, avec cette nouvelle manière de voir, ces théologiens nageant entre le bekkérisme et la vraie doctrine, se créaient de grandes difficultés s'ils voulaient rester dans l'orthodoxie.

Pourquoi les théologiens les plus fameux ont-ils constamment rappelé dans leur enseignement certains faits? Ne pouvaient-ils, on le répète, les passer sous silence? Pourquoi établir la réalité de la magie, des pactes, des divinations, des prodiges de Satan d'après l'Écriture, si, selon la nouvelle interprétation, ce sont des chimères? Le progrès peut-il faire décider que ce qui

fut la saine doctrine de l'Église durant dix-sept siècles n'est ensuite qu'une chimère? Si cela est, sans cesser d'être orthodoxes, sans porter atteinte aux dogmes de l'infaillibilité, ces théologiens pouvaient ne plus l'enseigner, mais alors ils mentaient à leurs convictions, ils méprisaient la doctrine vraie pour adopter le système des matérialistes et des impies. Il fallait donc suivre la *vieille ornière;* ceux qui l'ont quittée, quoique peut-être savants, quoique attachés à l'orthodoxie et sans doute pieux aussi, n'en déviaient pas moins de la route tracée pas les colonnes de l'Église, par saint Augustin, Pierre Damien, Albert le Grand, saint Thomas, saint Bernard, etc., jusqu'à saint Alphonse de Liguori au dix-huitième siècle. On l'abandonnait par divers motifs : les uns par respect humain et pour ne pas heurter l'esprit du siècle; pour n'être pas en opposition avec l'autorité civile, qui avait nié la magie pour l'extirper; enfin par le dessein louable, en la méprisant, d'essayer d'en détourner les adeptes. Il faut bien le dire encore, d'autres l'abandonnaient parce que le souffle du rationalisme depuis plus d'un siècle avait tout flétri.

Cette partie de la théologie fut dès lors négligée par nombre de professeurs qui, croyant user de la liberté de suivre tel ou tel sentiment, ont traité légèrement ou rejeté ces points d'une croyance séculaire et préféré les négations. La saine portion de l'Église ne pouvant, comme eux, quitter les *vieilles ornières,* ni laisser à l'écart les traditions pour faire *chorus* avec les rationalistes, en demeura donc la conservatrice ; il en fut toujours ainsi et partout dans les époques de défaillance. —Aussi toutes les sommités de la théologie n'ont cessé de dire : — « Voilà la vraie doctrine, c'est celle des anciens maîtres. »

Leurs disciples étaient-ils étrangers aux lumières du siècle? nul ne le dira. Ont-ils voulu les éteindre? nul n'oserait les en accuser. Jamais l'Église n'eut besoin de plus de prudence, jamais aussi elle n'en a montré davantage. Si elle professe hautement ses dogmes, elle se tait en public sur certaines doctrines non moins respectables. Les exorcismes, auxquels le clergé recourt plus rarement, sont secrets, et s'il arrive dans la chaire sacrée de parler du démon, c'est comme tentateur; elle évite de rappeler tout ce qui peut faire supposer en lui un autre pouvoir.

L'événement des tables a instruit les uns et ravivé le zèle des autres. Nos évêques ont senti la nécessité de fortifier les études théologiques, et on peut espérer que bientôt l'action de Satan sur les corps n'excitera plus le sourire des gens sensés. De savants prélats, comme on l'a vu, ont déclaré « qu'il n'y a plus que deux catégories : ceux qui exposent la vérité catholique telle qu'elle est, qui marchent aux vives clartés de l'Église, et ceux qui chancellent aux tristes lueurs du rationalisme.» Bientôt donc la vraie lumière pourra dissiper les ténèbres ; on aura extrait l'or pur de quelques scories du moyen âge étrangères à l'enseignement de l'Église[1]. Voir propager cette vérité ne devrait pas effaroucher les libres penseurs. La vérité pure ne produit que du bien, l'impiété, d'injustes préventions, et, il faut bien le dire, l'ignorance de la plupart de nos savants concernant la religion et les personnes qui la connaissent et la pratiquent, m'obligent d'ajouter quelques observations dans le chapitre suivant.

1. On a vu de ces scories dans certaines pratiques des exorcismes, que l'Église a pu tolérer, mais qu'elle n'approuvait point.

CHAPITRE II

L'esprit clérical généralement condamne le progrès, et les prêtres ne croient pas ce qu'ils enseignent. Réponses à ces objections.

La mauvaise foi et l'ignorance (on doit le dire) ont tellement multiplié les attaques contre les croyances du christianisme, que, lorsqu'on pense avoir amplement répondu à tout, il reste encore des objections, sinon omises, mais qui du moins n'ont pas été peut-être assez complétement réfutées. L'exposé du chapitre précédent ne touchera point sans doute les esprits forts. « L'esprit clérical, diront-ils, suit invariablement sa voie, par intérêt de caste ou par intérêt pécuniaire, par ignorance, par attachement fanatique à sa vieille doctrine, et, contrairement à la raison, il méprise les progrès de la science. S'il connaît les arguments des philosophes, ils lui font éprouver une trop vive répulsion pour les examiner; il leur oppose l'esprit stationnaire des Chinois : voilà pourquoi la théologie, pour plusieurs, n'a pas fait un seul pas depuis les premiers siècles. Des hommes plus éclairés dans le clergé pensent différemment, mais il reste dans le corps de l'Église un vieux levain qui conserve la superstition. Croient-ils ce qu'ils disent? Nous en doutons. Il ne coûte rien de mentir quand il s'agit d'asservir. »

On répondra qu'un vrai théologien est trop certain

de la vérité qu'il enseigne pour la modifier. La philosophie détruira demain ce qu'elle accepte aujourd'hui; mais le dogme, étant établi sur une triple base, l'autorité de l'Écriture, les preuves spéculatives et celles des faits miraculeux, doit être immuable. Ces démonstrations, ignorées de ceux qui y sont hostiles, ne permettront jamais aux théologiens réellement instruits de rien retrancher de la doctrine, leur conscience s'y refuse. — Quand autrefois des laïques fameux par leur science et leur génie se livraient aux études théologiques, ils étaient aussi fermes dans cette voie que les théologiens consommés; mais cette science si vaste, qui exigerait l'étude d'une longue vie, est aujourd'hui regardée comme absurde par ceux qui l'ignorent et la dédaignent. On ne devrait pourtant jamais oublier que l'Église est elle-même un corps savant, initié non-seulement à la théologie, mais aux progrès des sciences, au système des philosophes comme aux doctrines des cultes dissidents; le tout a été par elle trop victorieusement réfuté pour que l'on puisse dire que ce soit sans examen.

Si les études théologiques ont été un peu négligées de nos jours, on trouve encore, surtout dans les communautés religieuses, ces théologiens, hommes d'élite, gardiens de la tradition, et que l'ineptie seule pourrait taxer d'ignorance. S'ils ne varient pas, serait-ce par intérêt purement humain, amour du lucre, etc.? — Que l'on considère ces hommes étonnants : — pauvreté volontaire, mortifications, pénitences, qui sont un prodige permanent; la prière, le salut des âmes et l'étude occupent tous leurs instants; leurs convictions profondes sont puisées dans cette immense étude qu'on nomme théologie; et dans notre époque, plusieurs ont renoncé à la vie des salons, qui leur appartenait par la

naissance, pour la pauvre cellule du moine. Quelle stupidité, avec une raison pourtant si puissante! Le monde, qui ne saurait comprendre les motifs d'une telle conviction, les nomme *fanatiques*.

« Il y a, dit-on, des prêtres dont la conduite montre qu'ils sont peu croyants; leur raison regimbe contre un tel enseignement. »

Qu'il suffise de dire que ceux-ci ne sont ni des hommes mortifiés, ni d'ordinaire fort sensés, ni même fort instruits; ils devaient rester dans le monde, qui les eût comptés parmi ses épicuriens, et ne pas se faire ministres d'une religion qui les aurait sans doute trouvés aussi parmi ses ennemis.

Les incrédules accusent le clergé d'impostures, de mensonges, de publier des miracles et des prodiges pour tenir en servitude les esprits assez faibles pour les écouter.

Il faut être bien impie et ignorer ce que la religion défend ou commande, pour oser faire ces accusations. Quoi, des hommes instruits, surtout dans le clergé régulier, ont substitué volontairement à une vie libre et voluptueuse une vie entière de pénitence et de prières, dont les impies ne voudraient pas un seul jour, et ils en perdront tous les fruits par le mensonge! Mais les impies ignorent donc que le mensonge est en horreur dans le christianisme. Qu'ils lisent l'Écriture, l'enseignement des Pères et des docteurs : — « Le mensonge est un crime, c'est une décision de tous les temps, un précepte absolu, la voix constante de tout le christianisme. Le mensonge ne peut être excusé par le bien qu'il peut faire, et on ne peut mentir même pour éviter le mal. » — Saint Augustin, qui a traité avec une grande force [1] ce sujet dans deux livres,

1. « *Verum cœteris Patribus in mendacii censura palmam præripuit*

prouve aux priscillianistes qu'ils ne peuvent s'autoriser de certains exemples cités dans l'Écriture. Il montre qu'il n'y a pas mensonge ; ajoutant que s'il s'y rencontre dans de rares circonstances, ce serait une preuve que de pieux personnages n'ont pas été exempts de fautes légères, mais non que le mensonge ne doive être scrupuleusement évité. Il condamne même les équivoques et les restrictions mentales [1].

Saint Grégoire écrit « qu'il faut éviter le mensonge, fût-ce pour sauver la vie de quelqu'un. » (V. *Moral.* in *Job*, l. XVIII, c. IV.) — Il pouvait se présenter un cas bien grave aux yeux de l'Église, celui où il s'agissait d'administrer le baptême à un individu tombé entre les mains des infidèles. On décidait même dans ce cas, où il s'agissait cependant du salut éternel, qu'on ne pouvait tromper ses gardiens par un mensonge, car il n'y a, dit saint Augustin, ni exception ni restriction dans la loi. Le mensonge n'est jamais permis, voilà le dogme.

Mais il y avait un mensonge plus exécrable que tous les autres, c'était celui fait en matière de religion. « *Magnum scelus, et primum genus detestabilis mendacii.* » (V. August., *De mendacio*, c. XXI, n. 42.)—Traversons les siècles avec cette doctrine, et arrivons au dix-septième siècle.—Un décret d'Innocent XI, 2 mars 1679, condamna soixante-cinq propositions de morale, dont la vingt-sixième, la vingt-septième et la

Augustinus. » (V. Tournely, *Prælect. theol.*, De oct. Decal. præcept., *art.* I.)

1. On ne saurait alléguer l'autorité de quelques Pères qui semblent opposés à la doctrine de saint Augustin ; car on fait voir très-bien que leurs expressions doivent s'entendre plutôt du silence, de la réticence, que du mensonge ; d'ailleurs en cela, dit Tournely, « *errare potuerunt; neque eorum autoritas autoritati Patrum ceterorum... præponi potest.* » (*Ibid.*)

vingt-huitième autorisaient l'usage des équivoques et des restrictions mentales. — « Quiconque, porte ce décret, soutiendra ces propositions, est excommunié *ipso facto* et ne peut être absous que par le Souverain Pontife. »

Que faut-il maintenant penser de ces accusations tant de fois lancées contre l'Église, d'avoir menti dans les exorcismes, dans ses livres, etc.?

« Cependant, poursuivent les incrédules, elle publie de faux miracles, elle fait adorer de fausses reliques, dans le but d'avoir des offrandes, de prouver par de feints prodiges ses dogmes contre les incrédules ou les hérétiques. »—C'est encore la même ignorance ou les mêmes calomnies. Un pareil fait serait un crime, appelé par l'Église *culte pernicieux*. (V. saint Thomas, 2ᵉ 2ᵉ, q. XCIII; Guibert, abbé de Nogent, *De sanctis et eorum pignoribus*, l. Iᵉʳ, c. I; etc.)

Pour éviter cette faute, qui pourrait être involontaire, l'Église prend des précautions infinies avant de publier des miracles, qui doivent être vérifiés par l'évêque : aussi défense expresse de contrevenir à cette règle, dans les conciles de Noyon, 1344, douzième canon; de Sens, 1528, quarantième décret, et dans l'ordonnance synodale d'Olivier, évêque d'Angers, 1534. Le concile de Trente renouvela ces défenses (*sess.* XXV), réitérées par les conciles provinciaux de Cambrai, 1565 (*Tit.* XX); de Milan, 1576 (*Part.* I, II); d'Aix, 1585 (*Can.* XXXVI); d'Avignon, 1594 (*Tit.* XXIV); d'Aquilée, 1596 (*Rubr.* XV), et par l'assemblée générale du clergé de France, 1625 (*Art.* IX). — Quel est l'évêque, on le demande, qui voudra mépriser toutes ces défenses, commettre un péché aussi énorme dans l'intérêt prétendu d'une religion dont il serait le chef indigne? Que l'on signale cet hypocrite, ce scélérat!

On tombe aussi dans ce péché quand on publie de fausses révélations, de fausses visions : ce qu'on a dit précédemment de celles de Marie d'Agreda prouve combien l'Église désire éviter ces erreurs ; ignore-t-elle d'ailleurs quel tort extrême ce serait faire à la religion, puisqu'elle fournirait aux libertins l'occasion de se moquer des miracles ? De là souvent son silence quand il s'en opère de très-réels qui pourraient fournir quelques sujets de doute. Si, à des époques reculées, il s'est trouvé des hommes qui par ignorance ou un faux zèle auraient publié des miracles faux ou douteux, le vœu constant de l'Église est de ne reconnaître que ceux qui sont établis par des preuves irréfragables.

On doit dire de même des fausses reliques ; c'est le *culte indû*. Si des hommes ont usé de pareilles supercheries, ce crime a toujours été si odieux à l'Église, que saint Augustin qualifie d'*émissaires* du démon des gens qui parcouraient les provinces en habit de moine pour montrer des ossements qu'ils disaient être des reliques de martyrs. (V. *De Opere monachorum*, c. XXVIII.)

L'Église fit de nombreux règlements pour prévenir ces abus. Innocent III défendit de révérer aucune relique nouvellement découverte, à moins qu'elle ne fût approuvée par le Souverain Pontife. (V. *Conc. Later.*, c. LXII.) — Le concile de Trente exige qu'elles aient été reconnues par les évêques ; les conciles provinciaux décident qu'il y a moins d'inconvénients à ne pas rendre d'honneur aux reliques que d'en rendre à des os qui peuvent être ceux des scélérats. (V. *Concile de Tours*, 1583, *Tit.* XI.) S'il y avait doute, on devait enterrer les ossements dans le parvis de l'église.

L'archevêque de Lyon Amolon donna ce conseil à Teutbaud, évêque de Langres, au sujet d'un prétendu

saint anonyme apporté d'Italie dans l'église Saint-Bénigne de Dijon.

Donc, si des fautes aussi condamnables ont été commises, on voit qu'on n'a pas le droit de les imputer à l'Église.

Les esprits forts, qui, pour croire aux miracles du temps passé, veulent en être témoins, crient, quand il s'en opère, que c'est faire tort à la religion; ne distinguant pas les vrais des faux, ils les nient tous. Si ces derniers peuvent faire du mal, il est néanmoins constant que les premiers peuvent faire du bien; comme ce discernement n'appartient point aux laïques, qu'ils sachent bien que l'Église use de trop de précautions pour se tromper, et qu'elle a trop horreur de l'imposture pour vouloir tromper.

En 1851, l'Église eut à examiner, comme on le verra bientôt, les miracles de Rose Tamisier; évidemment, les faits n'étaient pas naturels, mais cette fille avec sa dévotion présentant un côté qui décelait un autre agent que celui qui opère les vrais miracles, l'Église rejeta les siens. Les journaux, en signalant l'imposture de la fille Tamisier, firent penser à leurs abonnés que les faits les plus surhumainement prodigieux étaient naturellement explicables; ce fut à tort : la vérité est qu'il n'y eut là ni imposture humaine ni miracles.

Ce qui importe ici, c'est de reconnaître que si l'Église décide qu'il y a miracle ou fait prodigieux, c'est un jugement que les incrédules n'ont pas le droit d'attaquer, 1° parce que le clergé décide au moyen d'une science qui leur est étrangère; 2° parce qu'on ne peut l'accuser ni de fraude ni de mensonge; 3° enfin, parce que, si sa doctrine enseigne la possibilité des miracles et des prodiges, c'est d'après des faits avérés et multipliés.

Il faut donc que les incrédules aient la modestie de confesser leur ignorance, et le bon sens de ne pas décider aussi témérairement de ce qu'ils ne connaissent pas; des juges hostiles d'ailleurs sont de très-mauvais juges. Si les impies ne peuvent comprendre la sincérité des hommes croyants, qu'ils se convertissent, et ils n'en douteront plus; qu'ils s'instruisent, et la vérité leur apparaîtra.

« Mais, dit-on, on nous replonge dans les superstitions en voulant nous faire croire aux prodiges du diable. Cela serait vrai, qu'il ne faudrait pas en parler[1]. »

On l'a vu, jamais l'antiquité ne fut autant l'esclave des superstitions que lorsqu'elle fut impie; la religion a disparu, mais les croyances superstitieuses sont restées parce que les faits se sont toujours produits. De nos jours, des impies craignent de se trouver treize à table, de rien entreprendre un vendredi; ils croient aux rencontres et à cent autres sottises.

La saine doctrine explique et rassure, avec elle on ne peut être superstitieux. D'après la vraie doctrine, tous les jours et tous les nombres sont bons, Satan seul est redoutable. Il trompe les superstitieux qu'il s'est asservis, et si ces derniers ne craignent plus le diable qu'ils nient, ils redoutent une *cause occulte*.

La superstition a pu se modifier dans ses formes,

1. On recourut au dix-huitième siècle à ce moyen; on cessa de poursuivre les gens accusés de magie précisément pour la faire oublier et la détruire. Qu'arriva-t-il? Il y eut moins de plaignants pour accuser. — On en a montré les causes. — Mais le diable, comme s'exprimait Tertullien, *changeant ses batteries*, substitua le magnétisme à la magie; loin d'y perdre, sa cause y gagnait, la prétendue découverte favorisait le matérialisme. Dieu, en livrant l'homme à l'épreuve ne l'abandonne pas, le *magnétisme*, en devenant *spiritualiste*, devait encore l'éclairer.

mais non-seulement elle s'est maintenue, elle a pris même de l'extension. — « La superstition, dit le docteur Brownson, ne se guérit point par une science sceptique niant le monde des esprits, mais par la religion, qui nous apprend avec soin à tracer la ligne de démarcation entre les manifestations d'esprits vraies, et des manifestations contrefaites. » (V. *L'esprit frappeur*, p. 188.)

En effet, on rit des miracles et ceux mêmes qui s'en moquent se livrent aux superstitions des tables parlantes, ils évoquent aujourd'hui des âmes dont hier encore ils niaient l'existence. Quel aveuglement !

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME

CHAPITRE I

Quels sont les sentiments des libres penseurs et des matérialistes dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle, après la manifestation de tant de prodiges. — M. Figuier. — M. Alfred Maury. — M. Patrice Larroque.

Quels sont les sentiments des libres penseurs et des matérialistes dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle, après la manifestation de tant de prodiges.

Nous avons exposé en quelques lignes, au commencement de ce volume, les opinions des philosophes et des savants dans la première moitié du siècle. On croit devoir donner, dans la seconde moitié, un *specimen* des sentiments des libres penseurs. Tout lecteur sérieux désirera connaître les effets qu'ont produit le spiritualisme et le spiritisme sur ces hommes qui, jusque-là, n'avaient voulu reconnaître que des lois physiques.

Sans plus attendre, il faut bien le dire, quoique ce soit à la honte de l'humanité, ces hommes intelligents, volontairement aveuglés, n'ont point encore fait, pour la plupart, un seul pas. Adversaires constants de la doctrine qui admet les faits surnaturels et surhumains,

ils la rejettent avec obstination et accusent encore ceux qui l'acceptent et la défendent d'obéir à l'intérêt de parti ; d'être des fanatiques, de manquer de critique ; ou bien ils les accusent de crédulité et de faiblesse d'esprit.

Nous pensons que le camp des orthodoxes est composé d'hommes qui ne sont inférieurs aux prétendus esprits forts ni en science ni en intelligence. Il devient inutile de le prouver pour les siècles passés, et dans notre siècle même, malgré la propagation des principes subversifs, des esprits très-sains sont restés attachés à la vraie doctrine et ne le cèdent en rien à ceux qui s'en sont écartés. Quel est donc leur intérêt? Nul autre que l'intérêt de la vérité. On n'examinera pas pourquoi leurs adversaires ont adopté d'autres sentiments ; il y aurait là d'ordinaire pour les vrais chrétiens un certain embarras : ne voulant pas sonder la conduite de leurs frères, ils se bornent à désirer pour eux une vraie conversion, et souvent ils en désespèrent quand ils remarquent un parti pris d'incrédulité, et aussi un fanatisme (mais celui de l'impiété) poussé jusqu'à l'extrême.

N'est-il pas étrange de voir des hommes, après avoir abandonné des croyances qui furent celles des personnages les plus recommandables par leur moralité, les plus fameux par leur science et par le jugement, s'opiniâtrer dans des systèmes, lesquels étant souvent opposés entre eux,—n'y aurait-il pas d'autre raison pour les faire rejeter, — ne peuvent être la vérité. L'étonnement croît jusqu'à la plus vive stupéfaction quand on voit ces mêmes hommes qui ne sont ni des ignorants ni frappés de démence, rejeter les miracles divins, les prodiges de la magie, les obsessions, les possessions, les manifestations des esprits infer-

naux, lorsque Dieu permet que ces *mêmes* prodiges soient opérés dans le magnétisme depuis quatre-vingts ans, et dans le spiritualisme et le spiritisme depuis environ douze ans, sous les yeux de tout le monde. On ne trouve pas étrange que ces prodiges excitent le gros rire des habitués d'estaminet, mais nos savants, nos philosophes! pousser leur *spiritophobie* jusqu'à nier les faits ou jusqu'à ressusciter les systèmes insensés du seizième siècle; on croit voir là une démence *sui generis*, ou une insigne mauvaise foi. Nous ne nous permettrons pas de décider, mais ils devraient sentir qu'ils sont aussi ridicules avec les théories actuelles ou leurs dénégations, que le sont quelques voltairiens ignares, affublés encore des défroques du dix-huitième siècle. Le pauvre artisan, le malheureux chiffonnier qu'ils avaient jeté dans l'impiété, leur dira bientôt : — « Ennemis de la société, vous m'aviez tout ôté. Sans croyance, sans résignation, j'étais désespéré : ah! retirez-vous, car vous m'aviez horriblement trompé; vous me disiez qu'il n'y avait pas d'autre vie, ma vieille mère était plus instruite que vous. Aussi je ne vous écoute plus. J'étais catholique, vous m'aviez rendu mécréant; je suis heureusement devenu spiritiste, et j'espère bien un jour, réincarné dans un autre corps ou placé sur un autre globe d'épreuves, non-seulement ne plus ramasser de chiffons, mais vous rendre la pareille. Vous verrez ce que c'est qu'ôter aux malheureux l'espoir d'un monde meilleur; ils n'ont ici-bas que la misère et s'ils essayent d'en sortir, la prison, puis après, pour perspective, la pourriture et le néant. Ah! retirez-vous, retirez-vous [1]. »

1. En 1862, un capitaine d'infanterie passait avec son régiment dans la ville que j'habite ; il apprit que je composais le présent ouvrage et me fit une longue visite. Ce militaire, homme instruit et de

La conduite des savants et des philosophes qui rejettent les manifestations divines ainsi que les infernales, est un prodige non moins surprenant que tous ceux dont nous sommes témoins. Pour l'expliquer, il faut se rappeler que dans tous les temps le démon a séduit les uns par un spiritualisme infernal, tandis qu'il en aveugle d'autres en leur soufflant parfois les inspirations matérialistes les plus étranges.

Nous allons donner un *spécimen* des élucubrations des savants, pour nier le merveilleux à une époque où cependant il se manifeste plus que jamais partout.

bonnes manières, était spiritiste et me témoigna avec effusion le bonheur qu'il éprouvait de s'entretenir avec un homme qui croyait, me disait-il, aux manifestations des esprits. Je lui répondis que j'y croyais effectivement, mais que nous différions toutefois énormément de doctrine, puisqu'il était convaincu d'être en rapport avec de bons esprits et les âmes de ses parents et amis (il était journellement en rapport avec sa petite fille morte depuis quelques années), tandis que moi je pensais qu'il communiquait avec le démon. — « Eh ! qu'importe, monsieur, répliqua cet officier ; je vois que vous n'avez pas l'ineptie, comme tant de savants, de nier des faits que nous observons tous les jours. Si vous n'êtes pas spiritiste du moins vous ne traitez pas le spiritisme d'hallucinations, de folie ou de jonglerie. Je dois vous faire un aveu, poursuivit ce militaire : j'étais incrédule avant d'avoir été témoin des prodiges spirites et j'étais malheureux ; je me disais : tout finit dans cette vie de misère ; je le disais, et pourtant un doute poignant s'élevait dans mon esprit et j'avais la conscience bourrelée, mais depuis que je connais le spiritisme, je suis heureux. On me donnerait des palais avec des millions, je préférerais ma croyance, qui me comble de bonheur. Ah ! qu'importe la possession des richesses dans cette vie, puisqu'on est obligé de les quitter !... »

Je n'avais ni le temps ni le pouvoir d'éclairer cet excellent homme, qui n'était heureux que du jour où il avait substitué à son impiété la piété d'un culte faux. — Que serait-ce donc, me disais-je, si abjurant son matérialisme, il fût revenu à la religion de ses pères ? Il ne l'a point fait parce qu'il a été témoin des prodiges évidents des esprits de ténèbres, tandis que la philosophie menteuse du siècle lui a constamment dit qu'il n'y avait pas de miracles dans une religion toute divine, mais des jongleries ou des mensonges.

M. Figuier.

Cet auteur fort intéressant, quand il traite des sujets purement scientifiques, a dans son *Histoire du merveilleux*, le même but que ses confrères en rationalisme; c'est d'anéantir tout ce qui pourrait démontrer l'existence d'un monde invisible. « La physique, selon lui, donne aujourd'hui le moyen de rejeter les miracles de l'antiquité. — La fureur d'exorciser et de rôtir chez les moines était telle, dit-il, qu'ils voyaient des possessions partout où ils avaient besoin de manifester la puissance du diable pour faire bouillir la marmite du couvent. »

Ce serait assez, je pense, pour juger le livre et les sentiments de l'auteur. — Arrivons cependant aux miracles des jansénistes, aux énormes coups de bûche [1], aux pierres pesant cinquante livres, etc. M. Figuier vous expliquera tout cela par l'état convulsif, par le météorisme du ventre, par les spasmes de l'utérus, etc. — Tant d'inepties répétées si souvent depuis un siècle vous causent le dégoût. « Jusqu'ici, direz-vous, M. Figuier s'est moqué de ses lecteurs. » — Vous voudriez alors une idée générale de son œuvre; on ne saurait faire mieux que de la demander à un partisan des sciences naturelles.

Quelle est donc, selon M. André Vincent, la portée de cet ouvrage sur le merveilleux? — Écoutons-le : —

1. On rectifie ici une faute d'impression du tome IV *Des rapports de l'homme avec le démon*, p. 118, ligne 20. Au lieu de : tronçon de bois de chêne de deux pieds de diamètre, — lisez : tronçon de bois de chêne d'un demi-pied de diamètre ;— ce qui donne encore une bûche d'une belle dimension, et dont personne assurément n'aimerait à recevoir un coup bien asséné.

« M. Figuier en a fait l'histoire, écrit M. A. Vincent, c'est un récit charmant comme un roman. Admet-il les faits qui constituent ce qu'on nomme le spiritisme? Il les rapporte seulement, mais pose à la fin de chaque récit le point d'interrogation sceptique. On voudrait de sa part une histoire raisonnée, mais pour trouver la solution de ces faits merveilleux qu'il raconte si bien, il faudrait une étude plus sérieuse, un travail plus approfondi et des convictions plus arrêtées. » (V. n° 7 de la *Rev. philos. et litt.*, 15 juin 1861.)

M. A. Vincent serait-il partisan du spiritualisme catholique?... — Dans ce même numéro il dit « que M. Des Mousseaux admet tous les faits merveilleux; qu'il n'en conteste aucun ; qu'il met tout sur le compte de la magie et des esprits. Une telle explication, poursuit M. Vincent, n'explique rien. Avec des idées aussi étroites on accuse toutes les inventions; avant l'électricité on rejetait sur les sorciers les phénomènes qu'elle explique [1]. »

Les merveilles du spiritisme sont donc naturelles aux yeux de M. Vincent, « qui est fort persuadé qu'on arrivera un jour à les produire aussi aisément que l'électricité. »

Donc M. Figuier, selon M. Vincent qui est loin d'être un spiritualiste, n'a rien décidé, il ne nous a rien appris; c'est toujours la vieille attaque matéria-

1. M. Vincent dit « qu'avant l'électricité on rejetait sur les sorciers les phénomènes qu'elle explique, » et il accuse à ce propos M. Des Mousseaux d'étroitesse d'idées. On a cité un assez grand nombre de faits, dits de magie, je désirerais vivement savoir comment avec l'électricité on parvient à les expliquer. M. Vincent n'entend pas sans doute expliquer ainsi ni les divinations, ni les maléfices, ni les obsessions. Je cherche en vain dans les procès de sorcellerie les phénomènes électriques qui firent brûler les sorciers, je n'en trouve pas.

liste que repousserait le plus vulgaire bon sens, s'il n'y avait pas l'*intérêt de parti*. — Je terminerai ici ce que je voulais dire de M. Figuier. Que son œuvre soit un charmant roman, j'y consens, et dans un siècle où on ne se livre plus guère qu'à ce genre de lecture, il aura sans doute beaucoup de succès.

M. Alfred Maury.

« Ceux qui nient les opérations des esprits, disait Vossius, font peu de cas des livres saints [1]. » — Cette sentence est aujourd'hui trop radicale. Cependant, les auteurs qui nient la magie, ou l'expliquent naturellement, ceux dont les écrits sont favorables aux gens qui la pratiquent, protesteraient-ils de leur attachement au catholicisme, leur orthodoxie pèche au moins sur ce point de doctrine, mais d'ordinaire tout leur est bon pour soutenir leur système : rêveries philosophiques de tous les temps, découvertes scientifiques inapplicables au sujet, négations, matérialisme, panthéisme, etc. — Ainsi, celui qui, étranger à la démonologie, désire connaître la vérité et ne pas se jeter imprudemment dans l'hétérodoxie, se gardera de lire uniquement les ouvrages des hétérodoxes. Avant de conclure, il doit les comparer avec les livres publiés par leurs adversaires.

Cette étude comparée est nécessaire pour lire *La magie et l'astrologie*, par M. Alfred Maury. Ce savant dont on admire l'érudition, mais dont on ne peut

1. L'ignorance de notre siècle sur ce sujet est telle que d'excellents chrétiens, professant un grand respect pour les livres saints, pourtant ne croient pas à la magie, ni que les esprits aient sur les corps le pouvoir que la démonologie leur reconnaît. Il en était autrement au dix-septième siècle, où ceux qui niaient le faisaient par impiété.

s'empêcher d'attaquer ici la doctrine, a mis à contribution cette vaste érudition pour essayer de prouver que la croyance à la magie diabolique dérive de l'ignorance des sciences physiques. Il affecte dans tout son ouvrage une sympathie pour le polythéisme expirant qu'il est bien loin de montrer pour le christianisme; il paraît au contraire regretter la chute du premier. — « Théodose, dit M. Maury, dont la foi et la colère s'exaltèrent jusqu'au fanatisme, ameutait la rage populaire contre les inoffensifs et timides adorateurs des anciens dieux; il appelait sur eux la vengeance publique. Il se laissait sans doute dominer par le fanatisme de quelques orthodoxes. » (*Ibid.*, p. 141-144.)

On répondra que ce prince était naturellement doux et porté à la clémence; il ne dévia point quand, en écrivant au préfet du prétoire, il reconnut « que, malgré cette clémence, il devait exercer une grande surveillance sur les païens et sur leurs monstruosités (*et gentilis immanitatis*). Ils ne prennent pas même la peine, disait-il, de cacher au fond des solitudes leurs abominables sacrifices et leurs funestes superstitions; ni les menaces très-fréquemment réitérées, ni l'exil ne sauraient les retenir. »

S'agissait-il uniquement de les convertir au christianisme? Non, car Théodose écrit : « Si on ne peut les convertir, il faut au moins les empêcher de commettre tant de crimes, d'immoler tant de victimes. Mais ces furieux, ces méchants sont arrivés à une telle audace, poursuit Théodose, leurs tentatives sont telles, que la patience nous échappe, et notre indignation éclate. »

Malgré l'inquiétude que ces faits inspiraient, quoique leurs auteurs méritassent les plus cruels supplices, sa modération naturelle se bornait à décréter quelques

châtiments contre les personnes et à les priver de leurs biens.

Pour mieux juger quels crimes Théodose avait à punir il est bon de rappeler les lois portées contre les mêmes personnes par les empereurs qui l'ont précédé.

Ces crimes consistaient-ils en l'adoration paisible des anciens dieux? — Ç'eut été en effet très-inoffensif. Mais nous savons à quoi se livraient les païens. Constantin ne leur défendit pas l'entrée de leurs temples, et poussa même la condescendance jusqu'à tolérer les magiciens, quand ils se bornaient à conjurer les tempêtes et à faire des guérisons. — Constance défendit les divinations, l'évocation des morts, les maléfices, etc. Mais ses bonnes intentions n'arrêtèrent rien; sa cour fut remplie de magiciens : il adressa au préfet du prétoire une loi contre eux. Le texte porte : « Si dans toute la terre les magiciens sont regardés comme ennemis du genre humain, il est bien important que ceux qui approchent le plus près du prince soient exempts de ce crime. » Cette loi décrète les peines qu'on doit leur infliger. — Julien remit en crédit la magie et les magiciens, et sous ses successeurs les lois portées contre eux ne purent remédier aux abus. Les mathématiciens ou astrologues prétendirent que ces lois ne les concernaient pas. On sait cependant que ce furent des astrologues qui, lors du siége de Rome par Alaric, se vantèrent que par leur art ils forceraient, en excitant des tonnerres et des tempêtes, Alaric à se retirer. Quelques-uns des principaux de la ville leur permirent, comme on sait, de faire leurs sacrifices impies et l'ennemi se retira. Mais les gens de bien furent indignés, et le pape Innocent Ier écrivit à Théodose, qui porta une loi contre les mathématiciens.

Les païens qui excitaient chez Théodose tant d'in-

dignation, étaient-ils, d'après ce qui vient d'être dit, simplement des *adorateurs* des dieux? On les voit depuis Constantin jusqu'à Théodose se livrer à l'évocation des morts, aux maléfices, à tel point, que la population irritée se crut en droit de les tuer; voie de fait très-blâmable sans doute, qui ne peut trouver un peu d'excuse que dans l'horreur qu'ils inspiraient.

Les magiciens se sont-ils amendés sous Théodose? Ils ont continué, comme on l'a vu, leurs infâmes pratiques, et s'il est impossible de les convertir, cet empereur voudrait « que, au moins, on les empêchât de commettre autant de crimes, mais leur audace, leurs *tentatives* sont telles, que la patience lui échappe, etc. »

Il est constant que ces païens, qui causaient de si vives inquiétudes aux empereurs, sont les mêmes qui, plus tard, excitèrent l'indignation de Théodose. Ce n'étaient donc pas simplement, comme l'avance M. Maury, de *timides et inoffensifs* adorateurs des dieux.

Il y a une foule d'autres points attaquables dans le livre de M. Maury, dont on ne saurait rien dire faute d'espace. Abordons un sujet où il exprime un sentiment trop généralement admis, — la négation des fléaux divins. — Si, comme nous le pensons, il est ici dans l'erreur, il se trompe bien plus évidemment sur d'autres points examinés dans notre ouvrage.

« Les anciens, dit-il, n'ayant pu saisir le caractère naturel et l'origine physique des maladies, les attribuaient, ainsi que le trépas, à des génies irrités; une épidémie venait-elle à éclater, un dieu l'avait envoyée par vengeance, par un juste courroux; on avait vu ce dieu parcourir les airs et répandre la désolation et la mort. » (*Ibid.*, p. 256.)

Nous ne pensons pas que l'antiquité crût que toutes

les maladies fussent des fléaux divins ; cela serait, que cette erreur eût été bien excusable. Étant bien avéré pour les païens que certaines maladies étaient des châtiments, ils auraient pu le penser de toutes sans exception. Mais tel n'était pas leur sentiment : quoi qu'il en soit des païens, il est admis aussi par tout vrai chrétien[1] que certaines maladies sont de justes punitions. De la part de ceux qui n'ont pas la foi du chrétien, il serait téméraire de le nier ; il est assez rationnel de prendre un parti mitoyen entre ceux qui les croient

1. Les médecins les plus célèbres qui dissertaient si savamment sur les causes naturelles des maladies, savaient distinguer celles qui étaient envoyées comme châtiments divins. — Fernel disait « qu'il existe au-dessus du monde visible le monde de Dieu et des esprits; c'est de là que descendent des choses tantôt salutaires, tantôt nuisibles. Car Dieu tient tout en sa puissance. — Élie fait tomber le feu du ciel; l'air est souvent infecté par la peste. Fernel cite celle de David; puis le déluge, la stérilité de la terre et la famine du temps de Joseph, la maladie d'Ézéchias, les ulcères de Job. Il rappelle que Dieu permit l'extermination par l'ange de cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens; il cite la mort des premiers-nés sous Pharaon, etc. Supra mundum aspectabilem, alium sensibus nullis obvium, Deo spiritibusque confertum, cogitatione complectimur, mortalis hujus summum custodem et gubernatorem, a quo etiam multa homini alias salutaria alias noxia et pestifera impendent. »

« Les Écritures, poursuit-il, sont pleines de semblables calamités que la justice divine a infligées aux hommes. Plenæ sunt sacræ litteræ calamitatibus, quas Deus summa justitia mortalibus inflixit. » (V. *De abdit. rer. caus.*, L. II, c. XVI.)

Nos pères savaient reconnaître quand la main de Dieu les frappait, ou quand son insondable sagesse permettait au démon de leur causer ces maux, et ils imploraient sa clémence. Bientôt on n'a vu que lois naturelles parce qu'on n'a vu aussi d'autre Dieu que la nature et on n'a plus reconnu de châtiments divins. Les Pères de l'Église, les docteurs expriment avec tous les peuples de tous les cultes les mêmes sentiments, les mêmes convictions; il faut excepter les épicuriens qui, dans tous les temps ont dit que Dieu, s'il existe, ne s'occupe pas de nous. — Voilà pourquoi, de nos jours, *épidémies*, *fléaux*, etc., sont tous considérés comme naturels.

toutes naturelles et ceux (s'il s'en trouve) qui les attribueraient toutes au courroux divin.

Il est constant, et ceci favorise l'opinion qui admet parfois des châtiments divins, que certaines épidémies sévissent d'une manière très-anormale. Des pays et des individus sont dans les conditions les plus favorables au fléau, il les épargne. D'autres, quoique dans des conditions tout opposées, en sont les victimes. Comme un être intelligent ce fléau semble dans son parcours faire son choix ; il sévit ici, à quelques centaines de mètres, tout favorisant sa propagation, on redoute d'effroyables ravages, mais il franchit l'espace et sévit dans un lieu qui réunit toutes les chances pour lui échapper. Si ce sont des effluves délétères, avouons que c'est fort surprenant. Tantôt on est persuadé qu'il y a contagion, tantôt on affirme le contraire. Ceux qui y sont le plus exposés ne ressentent rien, et d'autres, malgré toutes les précautions, sont atteints par la contagion.—Est-ce prédisposition, est-ce l'effet de la crainte? Des hommes robustes, que rien n'effraye, tombent malades; d'autres, très-faibles, vivement inquiets, sont exempts. La raison et la science sont déroutées : est-ce le *théion* d'Hippocrate, l'*od* intelligent des panthéistes, un fluide malfaisant envoyé par un aréopage de magnétiseurs? En présence de ces bizarreries ici nous ne déciderons rien, quoiqu'il semble que le mal obéisse à un être intelligent qui l'envoie.

Il en est de même pour les maladies des substances alimentaires; il semblerait encore ici qu'il y ait un agent qui voit, entend tout et agit.—Il y a près de cinquante ans, à la suite des guerres, survint la famine. Le précieux tubercule apporté par M. Parmentier fut d'un grand secours. On se promit bien d'en propager la culture, c'était un sûr moyen de conjurer le fléau de

la famine. Dieu entendit sans doute qu'on voulait le braver. Ce tubercule pousse admirablement, mais souvent les trois quarts de la récolte pourrissent. — L'agriculture fait d'immenses progrès ; champs et vignes triplent leur produit, mais un animalcule ou un champignon microscopique, ou un végétal parasite, sévissent affreusement sur les végétaux utiles dans plusieurs contrées, et tous sont ainsi menacés de stérilité. Celui qui féconde la terre semble dire à l'homme : « Souviens-toi que tu ne peux rien sans moi ; si je ne viens à ton aide, tes épis seront vides, tes sources d'eau vive même tariront. » — Nous nous gardons encore ici de décider, mais où nous ne voyons que hasard ou causes physiques, l'antiquité eût probablement vu un fléau divin ; il est constant que, plus religieuse que nous, elle faisait, pour apaiser la divinité, des sacrifices et des prières, et que ses épreuves cessaient.

Il sort d'un gouffre qui vient de s'ouvrir une peste affreuse, armée de mille traits, pour multiplier ses victimes. Les aruspices déclarent que pour apaiser les dieux Mânes il faut que Curtius se dévoue ; cet homme généreux s'élance dans ce gouffre, et la peste disparaît. Elle sévissait non moins cruellement ailleurs ; un oracle ordonne des pratiques religieuses et le fléau cesse. Ailleurs encore, l'oracle déclare que tel serpent sacré peut seul conjurer la peste, on va le chercher en grande solennité, alors il n'y a plus de victimes.

On pourrait multiplier ces exemples rapportés par les historiens les plus graves [1]. Le mal a-t-il cessé parce que le courage a succédé à la crainte? Les plus courageux mouraient, les peureux étaient épargnés. — Seraient-ce des fables? Quoi de mieux attesté? — Se-

1. V. Hérodote, Thucydide, Macrobe, Plutarque, etc., etc.

rait-ce l'effet d'une maladie latente? Des spectres se montraient. — C'était une hallucination sans doute qui devançait la manifestation de la peste. — Souvent ces spectres étaient vus par ceux qui n'ont été jamais atteints; ces derniers désignaient d'avance quelles seraient les victimes, et indiquaient même les familles menacées, car ils voyaient errer ces fantômes autour de leur habitation, et jamais ne se trompaient. Ces fantômes ont parfois annoncé eux-mêmes leur épouvantable mission.

Ajoutons, d'après les historiens, qu'on a vu souvent des haches, des flèches tomber du ciel comme présages. « Qui le croira? » dit-on. — Ceux qui ne sauraient nier tant d'autres prodiges, répondrons-nous; ceux qui préfèrent aux explications ridicules des matérialistes l'enseignement des saintes Écritures pleines de faits semblables [1]. » Ce sont des fléaux que Dieu envoie, qui ne peuvent être conjurés que par des supplications.

« Les anciens n'auraient-ils pu se tromper, répliquera-t-on, devant ces prétendus prodiges, la science explique tant de choses? » — Ces présages étaient tangibles, ces flèches, ces haches étaient ramassées, maniées, examinées, comme on pouvait voir aussi toutes les croix imprimées dans d'autres cas, sur les vêtements de ceux que la mort s'était choisis. — Oui, la science explique, il est vrai, et nous savons comment; mais le merveilleux subsiste et cause la terreur. — « Cela ne se voit plus, réplique-t-on encore. » — Dans les siècles d'incrédulité Dieu voile la main qui porte les coups, et pourtant nous le savons, parfois encore il la montre; des signes sur lesquels on garde le si-

1. V. l'Exode, le Deutéronome, les Rois, le Psalmiste, les Prophètes, etc. Ceux-ci prédisaient les fléaux, et ils arrivaient.

lence ont souvent annoncé la mort naturelle ou même accidentelle de celui qui ne s'en doutait pas, tandis que des personnes étrangères les percevaient. — Mais il y aurait trop à dire... — Est-il donc vraiment possible d'affirmer qu'il n'y a pas de fléaux divins; et faut-il nier si vite l'action des esprits infernaux? Faut-il repousser les génies irrités des anciens et les châtiments envoyés par Dieu, prédits par les prophètes et consignés dans la sainte Écriture?

De tout ceci que conclurons-nous? Que les points mêmes sur lesquels les esprits forts et les sceptiques sembleraient devoir triompher sont loin d'être inattaquables. Que sera-ce donc de tant d'autres faits, où le doute devient impossible, et qui sont plus étranges encore que ceux-ci?

En parlant des possessions, M. Maury dit « que l'épilepsie, la folie, l'hystérie, la rage, etc., furent une cause de terreur superstitieuse. Les agitations du malade, ses hallucinations, ses cris, son aspect sinistre, sa colère, l'envie de mordre, tout semblait prouver qu'un esprit malfaisant s'était emparé de lui. C'est de là que vint, selon M. Maury, l'idée qu'il était possédé; les fous reçurent le nom de *démoniaques*. — Toutes les fois qu'une personne saisie de frayeur sautait à bas du lit pour courir hors de sa chambre, Hécate en avait pris possession. Alors on recourait aux sacrifices, aux purifications, aux narcotiques. — Un jeune homme faisait mille extravagances, Apollonius de Tyane le regarde fixement; le démon se plaint alors d'être tourmenté et promet de sortir. Apollonius lui commande en maître de quitter ce malheureux et de donner une preuve de son départ. Le démon annonce qu'il abattra une des statues placées sous un portique voisin, et aussitôt la statue chancelle et tombe en éclats, et le jeune homme

semble sortir d'un sommeil profond. » (*Ibid.*, p. 257-266.)

Nous n'avons parlé que trop longuement des possessions ; on se rappelle que les possédés ne se bornaient pas à sauter, beugler et mordre. Les signes d'une vraie possession sont connus ; mais M. Maury a trouvé plus commode de ne citer que le signe de l'expulsion. — Disons d'abord qu'il est fort surprenant que l'on guérisse au moyen de prières et de certaines pratiques la possession considérée comme folie, si rebelle d'ordinaire aux médications des aliénistes ; il est vrai que M. Maury insinue qu'il n'y avait pas « guérison complète, mais seulement retour momentané à la raison. »

On répondra que les faits de tous les temps lui donnent un démenti complet, et arrêtons-nous là pour revenir à l'*expulsion*. — Josèphe rapporte que le Juif Éléazar mettait sous le nez d'un possédé un anneau contenant certaines racines ; mais il avait eu soin de faire apporter d'avance un vase plein d'eau qu'il ordonnait au démon de renverser pour prouver sa sortie. On vient de voir M. Maury, en citant lui-même le jeune homme guéri par Apollonius, dire « que ce dernier commanda au démon de sortir et de donner pour signe qu'il était réellement parti, d'abattre une des statues d'un portique voisin. » — La guérison des aliénés, on le demande, s'est-elle jamais présentée avec des circonstances semblables? Leur folie va-t-elle se personnifier et renverser des objets à distance? Évidemment M. Maury s'est enferré lui-même ; comment sortira-t-il de ce mauvais pas? — Écoutons-le. Voici donc, selon lui, pourquoi la statue a été renversée : — Il suppose que le jeune fou l'a abattue lui-même. — Belle preuve d'expulsion, vraiment, que de faire renverser ces objets par ce fou !

Non-seulement M. Maury, pour appuyer son système offense ici le bon sens, il altère le texte, et il faut qu'il suppose ses lecteurs bien simples ou très-prévenus pour qu'ils veuillent bien se contenter d'une semblable supposition. — En effet, à l'instant même de l'expulsion, d'après le texte, le démon poussant des cris horribles, *plenas voces*, répond à Apollonius qui le somme de donner un signe de son départ : « Je renverserai cette statue; » désignant l'une de celles qui ornaient le portique royal, près duquel ces choses se passaient. « La statue chancelle d'abord, puis elle tombe aux acclamations enthousiastes des spectateurs. *Quumque hæc statua nutaret primum, deinde concideret, clamorem ob eam rem exortum plausumque admirantium quomodo describere quis possit?* Quant au possédé, comme réveillé de son sommeil, il se frotte les yeux, contemple la lumière du soleil, et rougit de se voir exposé à tous les regards. Son visage est calme, il est revenu à lui, comme si un remède l'eût guéri. » (V. Philostrat., *Vit. Apollon.*, l. IV, c. xx.)

Peut-on voir ici l'action d'un insensé qui ne récupère sa raison qu'en faisant un dernier acte de folie, c'est-à-dire en renversant l'objet qui annonce l'expulsion de son démon? et comment cet acte qui n'aurait rien présenté d'extraordinaire, eut-il excité l'admiration et les applaudissements des spectateurs?

Le Juif Éléazar a délivré plusieurs possédés en présence de Vespasien, de ses capitaines et de ses soldats. Pour prouver l'effet de ses conjurations Éléazar ordonnait au démon de renverser un vase plein d'eau. Si c'était le possédé qui le renversait lui-même il fallait, avouons-le, que l'empereur et ceux qui l'accompagnaient fussent terriblement crédules pour voir dans ce fait une preuve donnée par le diable de son dé-

part. Mais si l'objet était renversé sans le toucher, c'était plus surprenant, et Vespasien devait être d'autant mieux disposé à accueillir ce que lui disait l'exorciste juif, que tels signes d'expulsion étaient fréquents parmi les chrétiens.

« L'Église, au moyen âge, poursuit M. Maury, cherchait la magie partout. Dès que des esprits indépendants se faisaient une foi religieuse, ils étaient accusés de faire aussi un pacte avec le démon. » Il cite les Albigeois, les Cathares, les Templiers, etc. (*Ibid.*, p. 192.)

Que M. Maury leur accorde toute sa sympathie c'est son droit, comme il l'a fait pour les polythéistes, mais ces hérétiques étaient des manichéens justement accusés, non-seulement d'adorer le démon, mais de se livrer à des infamies qu'il est inutile de rappeler. — Qui doit-on croire? est-ce M. Maury, qui leur accorde sa sympathie parce que c'étaient des *esprits indépendants*, ou les chrétiens, qui devant juger une calomnie aussi noire digne des flammes les plus ardentes de l'enfer, n'auraient pu s'en rendre coupables? Que les incrédules décident que l'Église et les chrétiens orthodoxes en sont capables, cela ne surprend point; mais M. Maury nous permettra de penser autrement, jusqu'à ce qu'il ait pu justifier ces hérétiques dont il prend la défense.

A dater de la renaissance jusqu'à nos jours, « il ne retracera pas, écrit-il, les lamentables poursuites dirigées contre les dupes de spéculations chimériques. » — Ce qui console M. Maury, c'est « que depuis Calmeil jusqu'à M. Louis Figuier, le flambeau de la pathologie mentale est venu dissiper les ténèbres de la crédulité. » (*Ibid.*, p. 208-209.)

Les lecteurs qui n'ont pas vu quel est ce flambeau, ne pouvant juger de sa clarté, pourraient croire

M. Maury sur parole; il en est autrement pour ceux qui ont essayé de s'éclairer à sa lumière. Ils n'ont vu que des ténèbres fort épaisses, et je crois qu'on pourrait avoir l'aveu de ceux mêmes qui ont allumé ce flambeau, s'ils étaient sincères.

Comme on l'a montré précédemment, la tentative n'est pas nouvelle; c'est depuis le seizième siècle surtout, jusqu'au dix-huitième; c'est à la seconde moitié de ce dernier, vrai siècle de matérialisme et d'orgie, que cette prétendue lumière est venue illuminer le monde; les résultats sont connus.

Aux quinzième, seizième et dix-septième siècles, tout croyait à la magie comme les dévots, continue M. Maury. « L'Église, à son avis, était encore trop puissante dans l'État pour que la tolérance et la raison pussent adoucir des rigueurs qui trouvaient leurs complices dans la superstition publique. » (*Ibid.*, p. 218.)

M. Maury semble accuser ici l'Église d'allumer les bûchers, il ne peut ignorer pourtant que l'État s'empara des procès de sorcellerie, précisément parce que l'Église se montrait trop indulgente.

Enfin, à la seconde moitié du dix-huitième siècle, finirent les sciences occultes; « l'héritage des superstitions de nos pères, dit M. Maury, fut dissipé par les progrès de la raison. Et cependant, les illusions de la magie ne se sont pas totalement évanouies. » — Il va en donner la raison. — « Si la magie eût exclusivement reposé sur la crédulité et le mensonge, son règne n'aurait pas été de si longue durée, les sciences y auraient mis fin. » — Remarquons ici en passant le vrai progrès qui atteste maintenant ce qu'on avait nié. — « Mais elle prend son origine dans des *phénomènes singuliers*, propres à certaines affections, troubles nerveux, etc. Les sorciers, qui s'attachaient à les faire naître, avaient

découvert des procédés pour en accroître et en étendre les effets. Ils s'entouraient de tous les moyens capables d'agir sur le *moral* et sur le *physique*. A l'aide de pratiques diverses, ils étaient parvenus à provoquer chez autrui un ordre déterminé de rêves, à engendrer des hallucinations de toute sorte, à amener des accès d'hypnotisme, de somnambulisme, de catalepsie, de manie, dans lesquels on s'imaginait voir, entendre, toucher les êtres surnaturels, converser avec eux, éprouver leur influence, assister aux prodiges de la magie, etc. » (*Ibid.*, p. 223-226.)

M. Maury étudie ces procédés : les songes, les hallucinations et le délire engendrés par les affections mentales et nerveuses, l'influence de la volonté et de l'imagination sur l'économie, etc., enfin les états d'hypnotisme, de catalepsie, de somnambulisme déterminés par des narcotiques, par une surexcitation du moral sur le physique. Tout cela explique, selon lui, ce qu'il y a de réel dans la magie.

On fera observer de nouveau : 1° Que les phénomènes de la sorcellerie, ceux mêmes avoués par les physiologistes, ne sauraient nullement s'expliquer naturellement, on croit l'avoir suffisamment démontré; 2° cela serait, ceux qui provoquaient ces phénomènes ayant causé des maux incalculables, quelque sympathie qu'on éprouve pour ces misérables, il est impossible de n'en point condamner les actes.—Si l'influence de la volonté et de certaines pratiques agissant par l'imagination sur notre économie peut rendre sourd, aveugle ou perclus, si la catalepsie peut produire tout ce qu'on a vu dans les possessions, etc., ceux qui se livraient à ces pratiques étaient, on ne saurait trop le répéter, des scélérats dont il n'est plus permis maintenant de prendre la défense. Depuis que les magné-

tiseurs, sous le nom de magnétisme, ont retrouvé la magie, si on peut craindre avec eux qu'elle ne soit aujourd'hui connue des méchants, on ne saurait plus nier qu'autrefois des méchants ne l'aient pratiquée.

S'il eût été possible de consacrer cent pages à la réfutation de l'ouvrage de M. Maury, on eût fait voir que ce savant, sur les sujets qu'il traite ici, est dans l'erreur. Nous craignons bien qu'elle ne soit volontaire.—On regrette vivement qu'il n'ait pas fait servir sa grande érudition à faire connaître la vérité, nul n'en était plus capable.

Quelques mots avant de terminer.—Selon M. Maury, « un somnambule ne voit pas en réalité par l'épigastre et la nuque comme on l'a dit; il perçoit la lumière au travers de ses paupières, comme les gens atteints de nyctalopie distinguent dans une quasi-obscurité. — Ce qu'on a pris pour prescience et intuition, c'est une surexcitation de la mémoire, etc. » (*Ibid.*, p. 442.)

Faut-il rejeter toutes les observations faites depuis près de quatre-vingts ans, non-seulement par les magnétiseurs, mais par les médecins qui ont traité certaines catalepsies singulières? Ceux qui ne les ont pas lues pourront croire ce que M. Maury avance, mais cette opinion est aussi fausse que celle de la surexcitation de la mémoire pour expliquer l'intuition et la prescience. Ce qu'on a dit ailleurs sur ces phénomènes dispense d'entrer dans plus de détails; on est surpris que cet érudit, après les deux volumes de M. de Gasparin, qui n'avait rien laissé à glaner dans le champ des discussions, ait voulu lancer encore des projectiles sur le roc de granit des croyances antiques, et cru surtout qu'il suffirait d'un seul volume pour discuter l'histoire de la magie depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Était-ce pour condenser les ténèbres

de tant de pauvres aveugles? C'était, hélas! peine inutile : depuis un siècle et demi on ne saurait se figurer quel amas de boue s'est formé de tous ces projectiles; les effluves qui s'en échappent ont produit des brouillards si épais que les yeux n'y voient goutte. Il y a plus : la cécité est devenue presque incurable. C'est donc peine inutile, et il n'y avait plus rien de nouveau à dire contre la magie. Croit-on atteindre ceux qui sont restés clairvoyants? On se trompe gravement; ceux-ci espèrent même enlever quelques cataractes. Depuis près de cinquante ans il y a un mouvement de retour vers l'Église mère, et depuis surtout l'événement des tables plusieurs matérialistes viennent marcher à la vive clarté du catholicisme, car pour plusieurs, cet événement est une nue lumineuse qui les éclaire, si pour d'autres c'est une nue obscure qui les égare.

M. Patrice Larroque.

On a vu dans les expositions précédentes, quelque brèves qu'elles soient, une nouvelle religion révélée par l'âme universelle, par l'*od*, etc., ou par les esprits, et de nombreux prodiges pour la faire accepter. — M. Patrice Larroque, après avoir démoli dans l'*Examen critique des doctrines de la religion chrétienne*, dit dans sa *Rénovation religieuse* (1860) « qu'il s'agit de reconstruire, et il avoue que c'est plus difficile. La grande œuvre de notre temps consiste à épurer la vérité religieuse, à la débarrasser de ses voiles menteurs. Toutes les consciences honnêtes et éclairées, poursuit-il, demandent une religion s'appuyant uniquement sur la raison, et qui favorise la marche de la civilisation. Comment l'établir? Nul ne peut penser à fonder une religion rationnelle comme on fondait autrefois une

religion révélée. M. Larroque tiendrait pour atteint de démence, sinon pour imposteur, celui qui viendrait se poser en révélateur; il n'aspire point à un rôle qu'il réprouve : il n'est point un mystique retardataire. — Le monde est dans l'attente de grands événements, mais l'ère nouvelle des sociétés ne pourra s'ouvrir que par la voie religieuse, etc. » (*Ibid.*, Introd.)

M. Larroque sent la nécessité d'une rénovation, et montre « que l'état actuel n'est pas tenable. La cause, c'est l'absence de morale et par conséquent de religion, mais il en faut une concordant avec les développements actuels de la raison. »

« Une foule ignorante accourt encore, dit-il, aux représentations toujours plus mondaines par lesquelles le vieux culte tombé en si grand discrédit cherche à les retenir; cela même est un signe de mort des vrais principes religieux. » (*Ibid.*, p. 9-10.)

L'auteur présente à l'admiration du lecteur des familles vertueuses se réunissant pour adorer Dieu; au culte rationnel faut-il préférer, demande-t-il, « ces assemblées où chacun vient importuner le Ciel de ses vœux souvent impies, se livrer à des observances misérablement puériles, assister à un cérémonial légué par des cultes absurdes; lui préférer enfin le dogme d'un Dieu capricieux et cruel..., la menace d'une éternité de tortures dans un séjour où se trouverait entassé tout ce que le délire de l'imagination a enfanté de plus monstrueux et de plus horrible? » (*Ibid.*, p. 41-42.)

Les religions réclamées aujourd'hui par l'esprit humain sorti de tutelle, puiseront dans tous les cultes du passé ce que la raison peut admettre. (*Ibid.*, p. 56-57.)

M. Larroque, après avoir parlé des systèmes des matérialistes et des athées, déclare, quelque éloigné qu'il soit de leurs principes, « qu'il signerait grand

nombre de leurs pages qui s'accordent avec les exigences du plus pur déisme. » (*Ibid.*, p. 40.)

L'infinie perfection de Dieu, la liberté de l'âme, son immortalité, l'obligation de faire le bien, sont enseignées par l'auteur qui veut un culte sans prêtres. Les fonctions sacerdotales seraient temporairement déléguées aux plus dignes ; le nom de président est préférable à celui de prêtre, etc. (*Ibid.*, p. 316-319.)

Le culte, comme on voit, est fort simplifié, ainsi que les croyances ; point de sacerdoce, point de cérémonies, et nulle autre base surtout que ce qui est admis par la raison des déistes, car les faits surnaturels sont des croyances des siècles barbares. — M. Larroque peut-il espérer que la religion rationnelle régénérera une société qui se dissout faute de croyances? Toutes les raisons individuellement l'admettront-elles comme l'auteur l'entend? Deviendra-t-elle une garantie contre les méfaits? Le vieux culte arrêtait souvent les pervers; la religion rationnelle aura-t-elle ce pouvoir, il est permis d'en douter.

L'auteur connaît, dit-il, des gens « qui ne croient ni à Dieu ni à leur âme, mais au magnétisme ; il en est parmi eux qui l'appellent dédaigneusement *mystique* parce qu'il admet Dieu et l'âme, mais qui croient à des communications avec des tables qui tournent, qui écrivent et qui parlent. Ces athées donnent la main à des chrétiens qui ont trouvé dans les pratiques du magnétisme et dans les extravagances des esprits frappeurs et des *médiums*, la bonne fortune de pouvoir restaurer quelque peu l'intervention du diable et des âmes des morts, intervention tombée dans un grand discrédit. » (*Ibid.*, p. 108-109.)

Le savant auteur, pour citer un exemple de la perversion mentale où de pareilles sottises peuvent abou-

tir, transcrit quelques passages des livres de Victor Hennequin, et termine ainsi : « Je n'ai pas besoin de dire dans quel état mental il est mort. »

Ce que l'on vient de lire est la substance de longs chapitres où M. Larroque a mêlé de grandes vérités à de non moins grandes erreurs, d'excellentes choses à d'autres d'un assez mauvais aloi.

Rationaliste et déiste, la religion qu'il voudrait substituer au christianisme n'a d'autres dogmes que l'existence d'un Dieu et l'immortalité de l'âme ; tout le reste est irrationnel et barbare. Les châtiments éternels pour nos fautes, dans l'autre vie, sont des inventions horribles et monstrueuses. — Nous ignorons ce que M. Larroque sait sur ce sujet. S'il peut établir rationnellement (et cependant contrairement aux croyances de l'universalité des peuples) qu'il n'y a pas de peines horribles pour les pécheurs dans l'autre vie, ce serait une découverte fort satisfaisante pour bien des gens. Mais si sa raison dit non, chez d'autres elle affirme ces peines. Qui donc faudra-t-il croire, est-ce M. Larroque, grand philosophe sans doute du dix-neuvième siècle, ou tant d'autres philosophes passés et même présents? Invoquera-t-il le progrès, nous l'invoquerions comme lui. Du reste, si Dieu est si benin pour les scélérats, n'est-il pas à craindre que la religion rationnelle les multiplie, loin d'en diminuer le nombre.

M. Larroque considère comme de pures extravagances les prodiges des esprits frappeurs : quoique nous soyons loin de les approuver, son rationalisme a-t-il bien le droit de les nier? Il les nie parce que toute religion révélée répugne à sa raison, il en résulte qu'il tient « sinon pour imposteurs, mais pour des fous, » les fondateurs actuels d'une sorte de religion *rationnelle unitaire*. — N'est-ce pas se montrer

hostile au progrès ? La raison, au dix-huitième siècle, niait Dieu et la vertu. Plus tard, les déistes ont accepté un vague déisme et la morale; aujourd'hui le progrès et la raison acceptent des faits prodigieux qui gagnent tous les jours des prosélytes à un certain *unitarisme*, et M. Larroque qui a tant de foi au progrès, ose blâmer des hommes qui ont eu la *haute raison* d'abandonner le christianisme pour le spiritisme et une espèce d'*unitarisme;* il les accuse aussi témérairement d'être des insensés. — En reniant ainsi le progrès, ne l'accuseront-ils pas à leur tour d'être un esprit stationnaire dont le vague théisme pouvait être bon il y a vingt-cinq ans, quinze ans, si l'on veut; mais depuis, quels immenses progrès dans les sciences *magnétiques, hypnotiques*, *spirites*, etc. — « Quoi! pourraient lui dire ceux qui les professent, vous n'avez donc pas fait un seul pas, tandis que nous progressons! Comme vous, nous étions matérialistes ou déistes, nous voulions et voulons encore substituer aux absurdités du christianisme une religion naturelle ou rationnelle, et nous avouons que nous désespérions de faire rien qui vaille. Nous sentions comme vous la nécessité d'une religion, mais vouloir la fonder sans révélations, sans prodiges, sachez-le bien, c'est aussi absurde que de vouloir bâtir une tour en l'air. Le fluide *odique*, l'âme de l'univers sont venus heureusement à notre aide. Les âmes des morts, qui en sont des fractions, nous révèlent mille choses qui ont fait cesser notre embarras. Voilà un progrès incontestable, insensé celui qui le méconnaît! »

Et à leur point de vue ils ont cent fois raison. — Aussi, voyez comme les rangs des matérialistes et des simples déistes s'éclaircissent; leurs transfuges les ont quittés hier, et depuis Mexico jusqu'à Constanti-

nople il ont déjà des cercles partout, composés de magnétiseurs, de spiritistes, de panthéistes et de physiologistes, de médecins, de psychologistes qui chaque jour grossissent leurs rangs. M. Larroque est donc forcé de marcher en avant avec les esprits éclairés de son siècle. Dans quinze ans, plus ou moins, de nouvelles découvertes, et la raison humaine *indéfiniment perfectible*, auront peut-être renversé ce qu'on admire aujourd'hui. Mais ainsi le veut le progrès. N'en doutons pas, la raison humaine de progrès en progrès, atteindra un jour la perfection divine; pour en venir là, il faut encore bien des systèmes et de nombreuses découvertes; mais c'est un motif pour que nul rationaliste ne s'arrête en chemin. Pourtant on doit penser que l'ère nouvelle des sociétés qui ne peut s'ouvrir que par la voie religieuse, sera féconde en erreurs, et des plus sinistres, tant que la raison humaine ne s'inspirera pas de la raison divine.

CHAPITRE II

Suite des sentiments des libres penseurs; M. Michelet : *La Sorcière*. Réflexions sur cet ouvrage. — M. Renan nie les miracles du Sauveur comme n'ayant pas été opérés dans des conditions scientifiques. Réponse à ces assertions. — Réfutation des propositions de M. Renan; miracles rapportés par saint Augustin, qui en fut le témoin. — Miracles opérés par l'intercession de saint François de Sales, constatés sous le règne de Louis XIV. — Miracles opérés, en 1834 par le bienheureux Pierre Fourier, en 1844 par Notre-Dame de Sion-Vaudémont, attestés par les médecins. — Miracle opéré à Poitiers au tombeau de sainte Radegonde en 1860. Observations. — Prodiges de Rose Tamisier; son procès. — Réflexions. — Autres considérations de M. Renan dans son chapitre sur les miracles; observations.

Suite des sentiments des libres penseurs; M. Michelet : La Sorcière. *Réflexions sur cet ouvrage.*

Les temps sont bien changés. M. Michelet, le grand historien, a voulu faire un exposé de la sorcellerie; il y a dix ans c'eût été presqu'une folie, aujourd'hui il semble à nos savants que c'est un devoir. On a droit d'attendre de M. Michelet un ouvrage savant, véridique, sérieux et moral; voyons si l'auteur a rempli cette tâche.

D'abord, selon lui, « l'Église se contredit quand elle proclame la mort des dieux et s'indigne de leur vie; de siècle en siècle elle leur intime de mourir, et ce sont des démons toujours vivants. » (V. *La Sorcière*, p. 4.)

On répond que cette contradiction n'existe pas : les dieux sont morts, car les démons sont démasqués,

mais ils ne cesseront, jusqu'à la fin des temps, de souffler l'erreur et le mensonge.

« Ils sont sur la lande, dans les maisons, et vexent les moines dans le désert... Les familles isolées dans les forêts sont hallucinées et font des légendes, des moines ignorants les écrivent. L'Église carlovingienne ne leur permet plus de faire des saints; plus de légendes alors, ni de saints nouveaux. » (*Ibid.*, p. 4-19.)

— Nous pensions autrement. Ce fut au onzième siècle que l'Église jugea qu'on ne pouvait user de trop de prudence sur cette matière. Mais depuis Charlemagne, combien de saints et de légendes jusqu'au onzième siècle !

« Le prêtre chante sous une chape d'or, il ne reste au peuple qu'à bêler avec ses moutons. Un épais brouillard va envelopper le monde durant mille ans; la féodalité se constitue, le peuple est serf, épave, gibier sauvage, âme de cinq sous, etc. La misère fit qu'on se donna au diable. » (*Ibid.*, p. 20-26.) Quand le peuple créait de pieuses légendes, il se commettait, selon M. Michelet, « des souillures étranges, rares sous le règne de Satan. C'était la morale des anciens patriarches; on se levait, on se couchait ensemble. » (*Ibid.*, p. 27-28.)

— L'auteur espère-t-il nous faire croire que le christianisme favorisait des turpitudes plus grandes que celles du paganisme? Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait avoir une confiance bien aveugle en sa science.

« La femme comptait bien peu. Cet état changea quand on se bâtit des huttes dans les clairières ; mais ne causant qu'avec ses bêtes et l'arbre de la forêt, elle se rappela les antiques récits des esprits de la contrée, des fées, des lutins; la légende des saints tarit, celle bien autrement poétique du vieux temps la remplaça;

les fées se changent en souris, en lapin ; là ce sont des druidesses qui forcent les passants à danser avec elles. Quoique très-fantasques elles s'intéressent à ceux qui souffrent, ont besoin d'être aimées. Dans sa misère, le serf désire trouver un trésor, sa femme redoute le château, d'où mille maux peuvent descendre; vivant de rien, ce demi-jeûne la jette dans le somnambulisme, l'illusion, les rêveries. Elle couve le souvenir des anciens dieux tombés à l'état d'esprits ; logés dans les pierres et les chênes, rôdant autour des chaumières, ils n'ont plus ni encens ni victimes ; la pauvre serve leur donne un peu de crème. Ils ne se montrent que la nuit, elle se hasarde à porter un fanal au grand chêne, de confier ses secrets les plus intimes aux esprits; chassés par les prêtres de partout, elle les protége, sans croire mal faire. Un vœu à la Vierge peut n'être pas efficace, elle s'adresse au vieux génie; les esprits ne sont point ingrats, il font le ménage, bercent l'enfant.—On entend leur voix, elle n'est plus seule. » (*Ibid.*, p. 28-38.)

Nous pensions jusqu'ici qu'il descendait aussi du château quelque bien ; admettons cette misère qu'enfante la cruauté, serait-ce bien la misère qui aurait ressuscité le culte des esprits? Le christianisme qui prêchait la résignation et montrait une récompense au delà de la tombe, n'était-il pas un puissant motif de consolation pour de pieux chrétiens? Ses miracles, par leur splendeur, ne l'emportaient-ils pas sur les prestiges des esprits follets qui faisaient le ménage? La véritable cause, c'est que la conversion de ces chrétiens n'avait jamais été sincère, ils ne pouvaient douter qu'ils fissent mal en restant attachés à des superstitions condamnées sévèrement dans les instructions de leurs pasteurs. Peut-on croire enfin que ces

mauvais chrétiens étaient hallucinés, quand ils voyaient un esprit bercer leur nouveau-né, les aider au ménage, etc.? On préférerait décider, si c'était possible, que c'étaient tous des fous.

« L'esprit a ses défauts, continue l'auteur, il est léger, curieux, indiscret et aussi audacieux qu'espiègle; il se glisse même dans le lit. La pauvre serve serait honteuse d'*imiter la grande dame*, mais il est si petit, qu'il peut se glisser partout. Il fait la cour même au mari qu'il aide dans ses travaux et montre parfois son minois subtil. L'Église dit de s'en défier, mais ils tiennent au follet qui fait le bonheur du logis. » (*Ibid.*, p. 39-41.)

Décidément, ces serfs chrétiens sont encore païens; s'il en est autrement, on ne peut leur pardonner qu'en admettant qu'ils ont entièrement perdu la raison; mais voir journellement un esprit nous aider dans nos travaux, dépasse l'hallucination.

M. Michelet « a écarté, dit-il, de ce tableau, les ombres terribles de la féodalité : c'était un enfer; les historiens optimistes l'ont oublié. On peut tout enlever au malheureux serf, qui, toujours sombre, n'attend que des événements sinistres. — Ah! si le bon démon lui donnait un trésor pour se racheter! A ce cri de détresse, un gnome apparaît, et lui dit : *Que me veux-tu?* — Le serf interdit se signe, et le gnome disparaît. » (*Ibid.*, p. 43-44.)

Un tel trouble nous surprend de la part de ceux qui vivent familièrement avec les esprits. Mais passons, et surtout glissons sur le tableau que fait M. Michelet des débordements affreux « des seigneurs moines qui s'abattaient, écrit-il, sur les couvents de femmes. » Car on ne doit pas répéter, même en les flétrissant, les noires et dégoutantes calomnies de l'impiété.

« Voilà l'Église ! » s'écrie l'historien. Que devaient être les laïques? Comme exemple, il cite Gilles de Retz. — « Le seigneur ne pouvait vivre paisible avec ses hommes d'armes, pages et valets sans femmes, qu'en les lâchant par moments. Alors le serf, sentant l'absence de Dieu, crut qu'il fallait s'adresser à Satan. — On observera que les serves étaient trop laides. — Oh ! le plaisir, répond M. Michelet, était dans l'outrage. Serves de corps, leur honneur ne leur appartenait pas. Les seigneurs moines, comme les seigneurs laïques, avaient ce droit immonde, qu'on voulait bien vendre au mari pour un prix qui dépassait ses moyens. » (*Ibid.*, p. 45-49.)

Nous omettons ici les expressions grivoises de l'auteur, et nous poursuivons.

« Cet homme-là *aurait crevé* s'il n'eût espéré dans le démon. Rentré seul au foyer (car la jeune mariée est au château), il y trouve Satan ; son épouse revient enfin, pâle, défaite, et se jette aux genoux de son mari, qui sanglote et rugit... — Depuis le chapelain jusqu'aux derniers valets, tous ont cru l'honorer par l'outrage. Elle s'écrie : *Saints de bois, êtes-vous sourds et trop vieux ! Que n'ai-je, à la place de mon follet, un grand esprit qui me protége !* Et celui-ci de répondre : Si je m'étais montré grand, ni ton mari ni toi n'eussent voulu de moi. Mais le plus petit esprit peut devenir un géant. — Il demande qu'on lui fasse un don. »

M. Michelet, pour excuser les serfs de s'être donnés au diable, diffame le clergé et les grands. Dans tous les temps, comme de nos jours, il y eut des monstres ; mais qui croira que, dans ces siècles de foi, où l'on voit tant de saints issus des familles les plus distinguées, le clergé séculier et régulier, et tous les seigneurs, aient été des monstres et des Gilles de Retz ..

Il le fallait à M. Michelet pour accroître, contre toute autorité, la haine d'un vulgaire ignorant et trompé. — Ah! monsieur Michelet, ce n'est pas bien.

« Quel don? demande la jeune serve à Satan. — Ce que la grande dame de là-haut accorde tous les jours à son page... Allons, ton mari sera riche. Pourquoi m'appeler démon, si je fais une œuvre juste? Dieu aime à se reposer; si je ne te secours, ton mari et tes enfants mourront de misère. Elle pleura beaucoup, ne promit rien, mais dès cette heure appartint à Satan. » (*Ibid.*. p. 51-55.)

« L'an 1300, pour frapper des coups à distance, le roi veut de l'or.—Où le trouver? Pendant que les autres serfs se désespèrent, celle qui s'est donnée à Satan vend ses sacs de blé tout ce qu'elle veut; chez elle l'or abonde. Tous disaient : *Elle a le diable au corps*... Aussi l'esprit est devenu entreprenant; il ose. Elle gémit, car elle ne s'appartient plus. Le seigneur, content de son mari qui paye d'avance, le charge de ses recettes : mais les deux époux, placés entre le dédain haineux du château et la haine peureuse d'en bas, qui salue humblement en les fuyant, ne sont point heureux. Soyez rude, cruel au besoin; frappez, dit la femme à son mari, sinon vous manquez vos termes et nous sommes perdus. Tourmentée le jour, elle ròde la nuit. Son hôte importun, exigeant, impérieux la suit; si elle l'éloigne par un signe de croix, il se venge en prenant cent formes hideuses : serpent sur son sein, crapaud sur son ventre, et chauve-souris dont le bec aigu cueille d'horribles baisers. Elle cède, lâche un *oui* et s'obstine à dire *non*. L'esprit la rassure : Si je ne suis qu'un souffle, que crains-tu? Qu'importe à ton mari? » (*Ibid.*, p. 57-63.)

Les hallucinations persistent; — dans la pensée

de M. Michelet, ce ne peut être autre chose. — Disons mieux, le mari et la femme sont archifous, sans intervalle de lucidité et sans que nul s'en doute; et cependant, du jour où la folie commence, c'est-à-dire où la femme a cru se donner au diable, tout a réussi dans le ménage, l'or y abonde, et même les honneurs surviennent. Ce devait être le contraire. — Si M. Michelet a fait un roman, il manque de vraisemblance; si c'est de l'histoire, qu'il veuille bien expliquer cette contradiction : — être fous, et prospérer mieux que des sages.

« Pendant la durée de l'empire romain jusqu'au cinquième siècle, le démon reste esprit; ce n'est, dit l'auteur, qu'après l'invasion des Barbares qu'il se barbarise, prend corps et casse même la cloche d'un couvent. — Pour effrayer les envahisseurs des biens ecclésiastiques, on inculque la pensée qu'il vexe les pécheurs corporellement dans leur chair. » (*Ibid.*, p. 64.)

M. Michelet oublierait-il les vexations corporelles des esprits dans l'antiquité païenne et toutes celles qui ont eu lieu depuis l'avénement du Sauveur jusqu'à l'obsession de saint Antoine? Seraient-ce, d'après M. Michelet, des hallucinations ou des effets de l'imagination? Toujours est-il qu'elles sont bien antérieures à l'invasion des Barbares.

« Quand Dieu frappait, il n'y avait pas toutes ces horreurs; il en est autrement quand ce sont des démons immondes... Temps cruels! combien le ciel fut noir et lourd sur la tête de l'homme! s'écrie douloureusement M. Michelet. — Les enfants imbus de ces idées tremblent dans le berceau; la vierge se sent damnée du plaisir que l'esprit malin *lui inflige* : la femme au lit conjugal résiste, et cependant par mo-

ment le sent en elle..., chose horrible que connaissent ceux qui ont le ténia. »

Pour montrer à son lecteur que Satan était aussi le prince des tempêtes intérieures, M. Michelet l'amène par la pensée sous le portail de Strasbourg pour voir « la femme scélérate gonflée du démon, qui regorge ignoblement et sort de dessous ses jupes en noir flot d'épaisse fumée. » (*Ibid.*, p. 65-66.)

Après cette esquisse plus que grotesque, le savant historien nous avertit que la femme n'est pas encore possédée du diable, « mais gonflée déjà de lui; grasse, belle et dédaigneuse; on a peur, on la hait, on l'admire... Si la châtelaine est baronne, celle-ci est reine, plus que reine. »

D'après M. Michelet, quelle singulière époque! — Il s'agit d'une folle qui est pourtant plus que reine et qu'on admire, et du temps le plus cruel de tous à cause de ses croyances. — Jusqu'ici nous pensions que le paganisme, où les dieux non-seulement ordonnaient le meurtre, l'adultère, etc., mais en donnaient l'exemple, était une époque plus barbare que celle du christianisme, qui nous enseigne que ces prétendus dieux sont des démons, et donne le moyen de nous en affranchir; nous pensions enfin que l'on ne pouvait qu'à tort l'accuser d'avoir inventé des croyances qui torturèrent bien plus cruellement que celles des païens.

« Elle est possédée, endiablée, poursuit l'auteur, et elle n'appartient pas au diable, qui exerce sur elle d'horribles sévices... Elle se cabre, elle se tord, etc. »

Avouez-le, monsieur Michelet, cette femme, quoique plus que reine, ne devait pas, dans cet état ainsi vexée, « être impitoyable de dédain, ni cruelle d'orgueil, ni surtout grasse et belle. »

« Le seigneur exige cent livres, sinon le mari va

gambiller à ses créneaux. Satan renouvelle ses attaques contre la femme qui n'était qu'endiablée, et elle sera forcée de lui livrer sa misérable chair. »

L'historien esquisse ici en deux coups de crayon un tableau passablement obscène. Passons outre.

« Satan, pour récompense, jette à cette pauvre endiablée deux mots qu'elle doit retenir, c'est son salut. Ces deux mots sont : *vert* et *Tolède*. Elle se rend à la ville, achète une robe verte, et demande à un juif les *cent livres*. — Comment pourrais-je les donner! s'écrie celui-ci. Le prince-évêque, pour me faire dire où était mon or, m'a fait arracher les dents, voyez plutôt. — Je sais, dit l'épouse du diable; mais je viens chercher de quoi détruire ton évêque. Quand on soufflette le pape, l'évêque ne tient guère; et qui le dit? c'est Tolède [1]. — Le juif comprend et prête. Un an après, l'ancienne serve, la folle, l'endiablée, l'épouse du diable s'était arrondie, se faisait toute d'or; tous ceux qui la voient sont fascinés, admirent et obéissent. Le juif prêtait; elle seule soutenait le château de son crédit à la ville et de la terreur du village, de ses rudes extorsions. La robe verte semblait plus neuve; celle qui la portait prenait une colossale beauté de triomphe et d'insolence. » (*Ibid.*, p. 67-73.)

Ne demandons pas à M. Michelet l'explication de ces contradictions. — S'agit-il ici d'une histoire, d'une allégorie, d'un logogriphe? peu importe. L'auteur a voulu traîner dans la boue l'Église et les seigneurs, n'en demandez pas davantage.

« Bref, le seigneur revient, mais — remarquez cette noire ingratitude, — sa dame lui dit deux mots à l'o-

1. A Tolède était une sorte d'université composée de sorciers en relation avec les Juifs et les Maures.

reille, et prestement un page fait ce cruel affront que la noblesse infligeait à la bourgeoisie; il coupe la robe verte. La suite des seigneurs donne la chasse à celle qui la porte, naguère si hautaine et si belle, et l'accable de coups de fouet; celle-ci tombe à terre, s'y roule, hurlant de douleur; des levriers la mordent, elle est demi-morte. Le chapelain dit qu'elle est endiablée, un dominicain veut la brûler, etc. Bref, elle trouve moyen de s'échapper, et la voici dans les bois, couverte de haillons, réduite à se nourrir de glands, et roulant des pensées farouches; un rire satanique, suivi de ces mots se fait entendre : — *Venue de bonne grâce, c'est tard..., que veux-tu?* — Ne faire que du mal, messire. — Satan lui promet ses secrets et lui donne sa vengeance, elle tombe à quatre pattes et l'adore... reçoit les trois sacrements à rebours, etc. — Elle connaîtra le passé, le présent, l'avenir et évoquera les morts. » (*Ibid.*, p. 73-87.) — L'auteur semble prendre ces dons au sérieux, car il dit « qu'il est évident que la compassion est désormais du côté de Satan. La Vierge même ne répond pas au besoin du cœur, et l'Église défend d'évoquer les morts. — On parle des chaudières de l'enfer, on n'y croit pas, remarque M. Michelet. Comment concilier les complaisances de l'enfer avec un esprit *tortureur?* » (*Ibid.*, 92-93.)

Nous omettons les réflexions de l'auteur et les réponses qu'elles appellent; disons seulement qu'on peut être grand historien et très-mauvais théologien.

« La sorcière, durant l'hiver, a bien souffert, bien que nous la voyions consultée. — Bienfaisante sorcière! s'écrie M. Michelet, esprit d'en bas, soyez béni! » — Le printemps venu, ajoute-t-il, inspire à celle-ci des sentiments plus doux; ce n'est plus la vengeance. Elle va guérir certaines maladies fréquentes

au treizième siècle. La voici médecin, employant les solanées, les narcotiques ; « médecine au rebours de celle des chrétiens qui avaient horreur des poisons. Satan en fit des remèdes, et aux bénédictions du prêtre il opposa les passes magnétiques des douces mains des sorcières. » En employant ces remèdes, elles risquaient beaucoup. On pouvait les assommer. Satan et la sorcière ne respiraient que vengeance, et pourtant avec la nouvelle médecine, furent guéries la lèpre, la danse de Saint-Guy. « Le grand pas à rebours que fait la sorcière, c'est de professer hardiment qu'il n'y a rien d'impur... Alors la médecine devient possible. — Le moyen âge s'était montré l'anti-nature ; comme il faisait des distinctions sociales, il distinguait aussi dans le corps des parties nobles et non nobles, mais tout est maintenant d'une seule pièce et solidaire de tout. » (*Ibid.*, p. 94-121.)

« Les sorcières furent injuriées, pourtant ce fut une heureuse révolution dans ce qui est le plus moral : la bonté, la charité; la médecine ne s'occupait que de l'homme et des bestiaux ; ce fut le diable qui s'occupa des femmes... La sorcière triompha de leur humilité, de leurs hésitations de pudeur et les fit vivre. » (*Ibid.*, p. 122-124.)

Décidément, d'après notre historien, le diable et les sorcières méritent des éloges, et ces dernières ne sont ni bien vindicatives, ni folles ; il est fâcheux qu'elles doivent à Satan ces bienfaisants secrets, car nous craignons toujours quelques vilains tours. — Mais est-ce bien à Satan ? Ne serait-ce pas plutôt aux sorcières que l'on doit ces belles découvertes? Elles devraient alors en avoir tout l'honneur... Nous sommes embarrassés de savoir ici qui nous devons remercier. — Tout cela est fort obscur. Ne nous pressons pas trop de

remercier, car notre auteur avoue « que si la sombre fiancée de Satan fit souvent du bien, elle put faire aussi beaucoup de mal. » — Acte de l'aveu.

Réfléchissant à tout ceci on se demande : qu'est-ce donc que la sorcière? Est-ce une femme à laquelle Satan a concédé le don de guérir, de prédire, de faire selon son caprice le bien ou le mal? Faut-il prendre le mot *diable* à la lettre? Ne serait-ce pas un mythe pour l'auteur? Si cela est, la sorcière fait tout; il faut alors rejeter ces hallucinations, ces visions, ces folies dont M. Michelet a parlé, comme autant de fictions, et s'il y a impossibilité, il faut admettre que des visionnaires, des femmes désespérées, insensées, ont opéré une heureuse révolution et fait des découvertes superbes, ce qui serait contradictoire. — Faut-il supposer que ces femmes étaient des somnambules, des crisiaques opérant des prodiges sans l'intermédiaire de magnétiseurs? Ces derniers feraient mille objections à M. Michelet. —Pour nous, après diverses considérations que nous ne saurions aborder ici, ne trouvant pas dans le magnétisme l'explication de tous les faits que M. Michelet admet, et ne pouvant les attribuer à des insensées, il faut reconnaître l'intervention de Satan, quoique pour l'auteur il ne soit vraisemblablement qu'un mythe. Poursuivons.

« Quelle puissance que celle de la bien-aimée de Satan, qui guérit, prédit, évoque les morts, jette un sort, change en loup, découvre les trésors et fait aimer !... Comment une âme ulcérée, devenue perverse, n'en eût-elle pas usé pour la vengeance et la haine ! Tout lui fut confié, tous accouraient pour demander la mort ou des remèdes; l'avortement, le breuvage qui rend stérile, ou le philtre qui fait aimer. Son pouvoir se montre jusque chez la dame du château qui aime

son valet. » — M. Michelet dépeint « la sorcière faisant cuire sur les reins de la grande dame, en les lui brûlant par malice, le gâteau destiné par cette dernière à allumer des feux adultères. » (*Ibid.*, p. 126-137.)

« L'absence générale des seigneurs dut encourager les réunions du sabbat, qui ayant eu toujours lieu, devinrent alors d'immenses fêtes populaires. »

Arrivons à la messe du sabbat. — « Jusqu'à l'an mil ce n'était qu'un léger reste de paganisme; au douzième siècle les grandes communions de révolte entre serfs se célébrèrent au sabbat. C'est au quatorzième siècle que ces assemblées eurent la forme grandiose et terrible de la *Messe noire* (*l'office à l'envers*). On y défie Jésus de foudroyer. — Quelle en fut la cause? La foi aux miracles *inculquée* par les prêtres; — la colère populaire attendit durant des siècles le miracle de sa délivrance, elle ne vint pas; de là, la messe noire, qui fut l'œuvre d'une femme désespérée, de la sorcière d'alors, laquelle voit s'ouvrir devant elle une carrière de supplices. Oser peu ou beaucoup, c'est risquer tout autant. — Fraternité humaine, défi au ciel chrétien, autel dressé au grand serf révolté..., *au vieux proscrit injustement* chassé du ciel, à l'esprit qui a créé la terre, qui fait germer les plantes, etc. La sorcière dans la cène nocturne recueillait des offrandes. Sur une lande, près d'un vieux *dolmen*, on célébrait le repas du peuple, entre des feux résineux; la sorcière dressait un Satan de bois, noir et velu, Bacchus par les cornes, Priape par les attributs virils. La vieille prêtresse se donne à lui, siége un moment sur lui, en reçoit comme la pythie sur le trépied le souffle et la vie, et devient un autel vivant. — Sur la créature dévouée, humiliée, on faisait la prière pour la récolte, on présentait du blé à l'esprit. — Que demandaient ces pauvres serfs? dit

M. Michelet. Que nous autres, leurs descendants lointains, nous fussions affranchis. — On distribuait une hostie, un gâteau cuit sur elle. C'était sa vie, sa mort que l'on mangeait; puis on déposait sur elle deux offrandes, le simulacre du dernier mort et du dernier né. Sous l'ombre vague de Satan, le peuple n'adorait que le peuple. La femme ne se relevait qu'après avoir fait un défi à la foudre. En dérision des mots *Agnus Dei* et de la rupture de l'hostie chrétienne, on se faisait apporter un crapaud qu'on mettait en pièces, en proférant ces mots : « *Si je te tenais je t'en ferais autant.* » (*Ibid.*, p. 126, 140-154.)

M. Michelet nous permettra de faire encore quelques réflexions. — Nous le savions, et son aveu nous le confirme, ceci était l'esprit de révolte suscité par Satan, qui veut renverser l'Église du Christ et toute autorité; ce défi fait à Dieu de lancer sa foudre, cette contrefaçon des saints mystères, l'adoration du *peuple-roi*, le démontrent pleinement. Ce Satan, Bacchus par les cornes et Priape par les attributs virils, renversé par le Christ, était-il l'emblème du peuple et fait simplement de bois noir? Toutes les dépositions des prévenus de sorcellerie font rejeter cette supposition; on sait qu'il dansait au sabbat, comme autrefois sur le Parnasse, il parlait avec sa voix rauque, ayant un visage triste, comme dans les anciens mystères; rien de semblable à une statue de bois qui soit le symbole du peuple. Ce peuple voulait être *roi*, mais en même temps il voulait le rétablissement de l'ancien culte (le culte de Satan).

Tout, selon l'exposé de M. Michelet, aurait commencé par des hallucinations chez la sorcière, suivies d'une folie permanente et si complète et en même temps si contagieuse, que tous les membres de cette assemblée prédisent, jettent des sorts, guérissent, etc.;

ce qu'ils prétendent faire, tout le monde le croit comme eux; mille faits, malheureusement, démontrent que c'est une horrible réalité. — Ces sorcières, ces folles au douzième siècle, ont des successeurs au quatorzième, qui ont les mêmes prétentions, et pourtant tous, selon M. Michelet, sont des sages qui voulaient s'affranchir; ce sont les ancêtres de ceux qui, près de cinq siècles plus tard, formeront le même vœu.

Par quels moyens voulaient-ils s'affranchir? — Ces cérémonies aussi compromettantes que pénibles, réitérées plusieurs fois par mois dans les forêts, étaient sans résultats : mais c'étaient des protestations contre la religion et le gouvernement; un culte secret rendu aux dieux tombés, dont on désirait le retour, et des sentiments de vengeance pour leur être agréable, pendant que des hommes plus instruits et plus puissants avisaient parmi eux aux moyens de combler leurs vœux, c'est-à-dire de *tout renverser*. Ces sorciers n'étaient donc ni hallucinés, ni insensés, comme il le semblerait d'après le ténébreux exposé du grand historien; il faut donc prendre à la lettre ses récits fantastiques, se garder surtout de louer avec lui ses personnages, qui ne voulaient et ne faisaient que du mal, même en opérant ce qui semblerait être bien. Leurs aveux devant les magistrats méritent autant de confiance que M. Michelet. En effet, que disaient-ils à leurs juges? Que leur Satan était de bois et simplement un symbole des serfs révoltés, qui s'assemblaient pour déplorer ensemble leurs malheurs communs? — Nullement. — C'était le vrai Satan, leur dieu, à eux, leur vengeur. — Revenons à notre historien.

« La foule s'est affranchie, le serf a été roi durant quelques heures; arrive l'aurore, tous retombent en servitude sous l'œil de leurs ennemis, — l'Église et le

château. — Qu'ils l'aient du moins, s'écrie leur panégyriste, ce court moment; que chacun des déshérités soit comblé une fois et trouve ici son rêve ! » (*Ibid.*, p. 157.)

« D'après les démonologues, poursuit l'auteur, la doctrine de Satan au sabbat serait l'inceste, et des actes monstrueux devant tout le monde, cela est difficile à croire, attendu que les mêmes démonologues prétendaient qu'on ne s'y rendait que par couples. » — M. Michelet y signale, au contraire, « une certaine décence. Quant à l'inceste, ajoute-t-il, il faut s'entendre. (Et il trouve encore ici moyen d'attaquer l'Église et l'autorité !) Tout mariage entre parents était prohibé comme une faute énorme. Le prêtre défendait d'épouser la cousine, le seigneur s'opposait à ce que le serf épousât l'étrangère, de sorte que beaucoup ne se mariaient pas... Au sabbat éclataient ces attractions naturelles, chacun y trouvait celle qu'il aimait; mais le serf craignant d'empirer son sort, on ne se hasardait que sur l'assurance que les rapports seraient stériles. Tout alors se passait en famille; on excluait l'étranger, on ne se fiait qu'aux parents : attentive à la stérilité, la famille l'assurait en se concentrant. Ainsi point de chaos confus du peuple. Arrangement triste, froid, impur; jusqu'à l'amour, tout était misère et révolte. »

« Ces incestes existaient dans la chaumière, les frères vivaient avec leurs sœurs. — Mœurs analogues à celles de la Genèse. — Ce qui est plus choquant, après la mort de son mari, la femme devenait la servante de son fils, qui succédait à *tous les droits* du père, même à celui de la battre. Lois cruelles qui disaient : *Mariez-vous,* et en empêchaient par la misère ! »

« Le sabbat étant terminé, la sorcière brûlait Satan et se trouvait seule sur la lande, sans amour. — Qui lui

reste? Rien que l'esprit qui se déroba tout à l'heure...» (*Ibid.*, p. 158-168.)

Vainement M. Michelet veut-il attribuer aux lois ces turpitudes et innocenter ceux qui s'y livraient, nous pensons qu'on ne peut signaler ces horreurs que dans une seule secte, à laquelle M. Michelet accorde toute sa sympathie, celle des sorciers. Les vrais chrétiens ne rêvent ni révolte, ni retour à Satan; il en était déjà ainsi, et il en sera de même dans tous les temps.

Telle est la brève analyse des cent soixante-huit pages du premier livre de *la Sorcière*. Nous avons omis une foule de monstruosités qui trouvent des admirateurs nombreux; malheureusement on n'en saurait être surpris lorsque l'on connaît son siècle.

Il règne dans cet ouvrage, peut-être à dessein, une obscurité et un décousu qui fatiguent. — Le livre deuxième montre la sorcière de la décadence, « maligne, oblique, sournoise et lubrique dès le berceau; elle n'a que peu de religion, même pour Satan. La première fut la grande révolte, la mère de Satan. Celle-ci est tout au plus sa fille; elle jette des sorts, fait avorter, rend stérile et guérit. Les grandes dames s'adressent à la sorcière pour satisfaire leurs caprices; mais celles-ci s'ennuient tant, qu'il leur vient parfois une insurmontable envie, c'est d'étrangler la sorcière. » — L'historien ne dit pas si c'est une envie de grossesse. — Quoi qu'il en soit, il ne reste à la sorcière qu'un moyen d'échapper, c'est de contenter une autre envie : de changer la dame en louve, qui pourra ainsi seule courir dans les bois. « Cette terrible fantaisie, ajoute M. Michelet dans une note, n'était pas rare chez les grandes dames. » (*Ibid.*, p. 171-179.) Il rapporte ce fait, raconté par Boguet, cité précédemment, d'une louve attaquée par un chasseur qui, lui ayant coupé

une patte, retira ensuite une main de sa gibecière quand il voulut montrer sa prouesse de chasseur. Ce fait, qui fut suivi d'une condamnation, était propre à causer de l'embarras au savant historien. Nous renvoyons à Boguet (V. t. II de cet ouvrage, p. 70 et 289) et autres démonographes qui citent pareils faits, qui n'étaient pas de simples fantaisies de châtelaine.

On ne fera pas l'analyse du deuxième livre; il faut que l'on se contente de cet échantillon. — « L'inquisiteur Sprenger, dit l'auteur, fut chargé par Innocent VIII de purger l'Allemagne des sorciers : il fallait choisir un homme adroit, habile, un homme ferré sur la *Somme*. Sprenger était tout cela; de plus, c'était un sot. Il avoue que Dieu est impuissant, et qu'il *permet*. — C'est décider que le diable est tout et Dieu rien. » (*Ibid.*, p. 187-201.)

On pourrait répondre à M. Michelet que Dieu permet les meurtres, les abominations; il permet aussi que de grands historiens écrivent mille impertinences; en faut-il conclure que Dieu est impuissant et n'est rien?

« Le clergé s'enrichit en confisquant les biens des sorcières, *demi-folles*, puisqu'elles avouaient qu'elles se changeaient en chattes. » (*Ibid.*, p. 205-208.)

M. Michelet a dit plus haut « qu'elles étaient *pleines de malice, sournoises, obliques, fines entremetteuses, habiles, audacieuses*. » (*Ibid.*, p. 171-172.) Y avait-il deux classes de sorcières? Comme d'ordinaire, toutes avouaient les mêmes faits, toutes aussi sans doute devenaient tout à coup insensées.

Nul mieux que M. Michelet ne pouvait faire une histoire véritable de la sorcellerie, mais il a fait celle-ci pour complaire à certains lecteurs et pour se jouer de l'ignorance de tous.

Un de ses admirateurs par trop naïf me disait un

jour, après avoir lu *La Sorcière* : « C'est un livre bien beau, bien savant, qui doit être bien vrai, mais je n'y comprends pas grand'chose. » — Ce qu'il faut y comprendre, lui répondit quelqu'un, c'est que l'auteur se montre l'ami de ces gens qui jetaient les peuples dans la consternation par les maux qu'ils causaient; qu'il est hostile à l'Église et à l'aristocratie; souvent en contradiction avec lui-même, il est bien plus souvent encore opposé à la vérité quand elle lui déplaît. Il distille enfin sur tout ce qui n'est ni serf ni sorcier une liqueur infecte, corrosive, qui déflore tout, qui altère tout et corrompt tout. Est-ce pour garder sa popularité? Peut-être. — Si le Satan des sorciers n'est pas le dieu que rêve M. Michelet, à coup sûr, celui des catholiques n'est pas le sien non plus. Quant à la magie et à la sorcellerie, il leur faut un autre historien[1]. M. Michelet, en parlant de la magie et en se moquant de la croyance aux esprits, a composé un livre où les contradictions s'unissent à l'immoralité, aux obscénités et à l'impiété.

M. Renan nie les miracles du Sauveur comme n'ayant pas été opérés dans des conditions scientifiques. Réponses à ces assertions.

On n'avait consacré que dix lignes à M. Renan dans la sixième page du présent volume. Depuis l'époque où elles furent écrites, M. Renan a publié un livre qui lui a fait une triste célébrité. Les arguments de ses nombreux réfutateurs ayant pulvérisé l'œuvre et flétri l'auteur, il est inutile, il serait même inconvenant de

1. Voilà l'ouvrage que se disputaient naguère une foule d'acheteurs, admirateurs du grand historien. Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de se le procurer en auront une idée dans ces quelques pages, quoiqu'on ait cru devoir omettre ici une foule de passages qui plairaient sans doute à un grand nombre de lecteurs; mais ce ne sont point les nôtres.

venir ici porter des coups au vaincu. Pour tout vrai chrétien M. Renan est un frère égaré, pour lequel il ne reste qu'à prier. Néanmoins, cet auteur ayant eu pour but dans sa *Vie de Jésus*, en niant les miracles du Christ, d'attaquer sa divinité, il appartient à notre œuvre, qui prouve la réalité des miracles et des prodiges, de montrer aux lecteurs de ce roman que les assertions de M. Renan sont sans valeur, et que les éloges qu'il donne à Jésus-Christ servent de voile à son impiété.

Le fond des Évangiles est vrai, dit M. Renan, mais ce sont des traditions provenant des apôtres et le côté miraculeux appartient à la légende. (V. *Vie de Jésus*, Introd.)

Pour attaquer la divinité du Sauveur il fallait, il est vrai, attaquer ses miracles, mais pour ne pas trop effaroucher nombre de lecteurs, M. Renan ne pouvait accuser Jésus-Christ d'être un imposteur et une sorte de jongleur. Alors, selon l'auteur, quel titre faut-il lui donner? — Jésus est un personnage « exquis, » mais tous ses miracles sont des légendes. Quoique M. Renan ne nie pas la possibilité du miracle, « aucun de ceux dont les vieilles histoires sont pleines, dit-il, ne s'est passé dans des conditions scientifiques. On ne voit de miracles que dans les pays où l'on y croit, aucun ne s'est produit devant des hommes capables de constater le caractère miraculeux d'un fait. Le peuple ni les gens du monde ne sont compétents. On a vu récemment ces derniers être dupes des plus grossiers prestiges; des faits merveilleux, acceptés par des petites villes tout entières, sont devenus, grâce à une enquête plus sévère, des faits condamnables. S'il est avéré qu'aucun des miracles contemporains ne supporte la discussion, il est probable que ceux du passé accomplis devant des réu-

nions populaires nous offriraient également, s'il nous était possible de les critiquer en détail, leur part d'illusion. Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie, mais au nom d'une constante expérience que M. Renan bannit le miracle de l'histoire. (*Ibid.*) »

Si quelques lignes suffisent pour attaquer la vérité, pour la défendre contre les erreurs il faut ensuite écrire de longues pages.

M. Renan a su qu'en publiant dans un siècle comme le nôtre ces énormités, l'impiété des uns et l'ignorance des autres lui préparaient un bel accueil.

Est-il vrai que les miracles du Sauveur n'aient été crus que par les ignorants incapables d'observer? Nous renvoyons aux textes sacrés et aux historiens. On y verra que ces miracles ont d'ordinaire une évidence miraculeuse telle que la science était inutile pour les juger. Admettons que, pour être assuré de la mort du fils de la veuve de Naïm, des médecins auraient dû constater qu'il n'y avait pas simplement léthargie, cette vérification était-elle nécessaire pour Lazare, dont le corps était en putréfaction; celle-ci n'est-elle pas dans tous les temps un signe certain de mort que chacun est à même de juger?

« Ce fait n'est pas complétement légendaire, » dit M. Renan, qui se garde bien d'accuser Jésus d'imposture; mais ne pourrait-on pas, d'après M. Renan, en accuser Lazare et ses sœurs, « qui auront voulu fermer la bouche à ceux qui nieraient la mission divine de Jésus? » (*Ibid.*, c. XXII.)

Qui osera dire encore que les disciples d'une religion qui substituèrent au sensualisme les austérités, aux vices les vertus les plus éminentes; qui avaient en horreur le plus léger mensonge, et qui, pour soutenir leur témoignage, bravaient les tortures et les supplices

les plus affreux, étaient des fourbes et des menteurs? On a réfuté ces attaques de l'impiété mille fois, comment ose-t-on les renouveler? Pour tant de miracles dont on ne peut parler ici, quelle science fallait-il donc pour les juger? Dès qu'il est constant qu'un aveugle-né a vu, qu'un sourd-muet a entendu et parlé par la puissance de l'Homme-Dieu, que pourrait-on objecter? — Sont-ce des légendes, de pieuses inventions, des faits exagérés? — Un fait historique, ce sont les conversions qui s'opéraient à la vue de tels miracles, si constants même pour les adversaires du christianisme naissant qu'ils préféraient les attribuer à Satan. Dans les siècles même les plus grossiers, chacun est compétent pour savoir qu'un aveugle-né a vu. Ajoutons que tous ces miracles s'opéraient à une époque de haute civilisation.

Pour oser nier ce que les contemporains ont attesté, ce que dix-huit siècles ont cru, il faut une impudence aussi prodigieuse que les miracles que l'on nie. Nous dirons de plus que c'est un énorme forfait. Le but des impies en niant les miracles, c'est de détruire la foi dont ils sont la base, d'ôter l'espérance d'un monde meilleur, et d'enlever aux mauvaises natures leur seul frein. Les impies n'aspirent-ils qu'au bonheur de répandre leurs détestables doctrines, et de se faire des compagnons d'impiété? Nous affirmerions alors sans nous tromper à quel agent occulte ils obéissent. Si ce sont des aberrations d'esprits malades, disons-le sans détour, ils sont plus dangereux mille fois que ces pauvres insensés que l'on prive de leur liberté; ceux-ci dans leur paroxysme peuvent, il est vrai, tuer le corps, mais les impies tuent l'âme.

Les miracles cités dans la sainte Écriture ne seraient-ils pour M. Renan que de simples légendes ou des faits

mal observés, on demandera si tous les miracles opérés par les saints du christianisme, attestés par une foule de témoins inspirant le plus haut degré de confiance, ne sont que des fraudes pieuses ou des légendes? Si des miracles de premier ordre, obtenus par l'intercession du Sauveur, sont constants durant dix-huit siècles, M. Renan serait-il parvenu à ébranler notre foi aux premiers miracles, ceux des saints suffiraient pour détruire nos doutes et pour prouver en conséquence la divinité de Jésus-Christ.

Réfutation des propositions de M. Renan; miracles rapportés par saint Augustin, qui en fut le témoin.

Saint Augustin était un homme éclairé, qui fut un grand pécheur et signala la sincérité de sa conversion en donnant tout ses biens aux pauvres; il cite dans la *Cité de Dieu* un miracle qui n'exigeait pas de grandes connaissances scientifiques de la part des témoins. — Il s'agissait d'une affreuse fistule rebelle à tous les remèdes, et que les chirurgiens devaient, le lendemain matin, tenter d'opérer. On sait que le pauvre malade rempli de terreur, et ses amis, — saint Augustin en faisait partie, — prièrent le soir avec ardeur, et le lendemain à l'arrivée des hommes de l'art, la fistule se trouva parfaitement guérie et entièrement cicatrisée. Admettrait-on que les chirurgiens de nos jours auraient pu, avec leurs bistouris et des topiques, opérer la cure de cette fistule? Il n'est pas moins miraculeux qu'après les prières ferventes de ces pieux chrétiens, on ait pu constater le lendemain matin une guérison instantanée. (V. August., *De Civ. Dei*, l. XXII, c. VIII, 3.)

Combien de miracles semblables! Le saint évêque d'Hippone en a cité lui-même plusieurs autres. « Ces miracles sont bien loin de nous, dira-t-on peut-être. »

— Les victoires d'Alexandre dont nul ne doute sont d'une date encore plus reculée. Quand on admet la possibilité des miracles comme M. Renan, doit-on accorder plus de foi aux sophismes des impies et aux sottes plaisanteries des ignorants qu'à l'élite des chrétiens?

Miracles opérés par l'intercession de saint François de Sales, constatés sous le règne de Louis XIV.

Laissons ces multitudes de miracles, qui se sont opérés pendant seize siècles, dont la plupart sont irréfutablement prouvés, et citons-en de plus modernes. Le siècle de Louis XIV n'était pas un siècle d'ignorance; parcourons la bulle de canonisation de saint François de Sales, les impies et les esprits bornés ou frivoles pourraient seuls refuser d'y ajouter foi; on sait qu'il est impossible de pousser plus loin que la Congrégation des rites la saine critique et l'exactitude dans l'examen des faits. Or, nous voyons « le cadavre de Jérôme Genin dans un premier degré de décomposition, *jam ejus cadaver fetens*, » ressuscité par le saint évêque de Genève. — Françoise de la Pesse, âgée de neuf ans, en tombant dans la rivière de Thioux, avait reçu plusieurs meurtrissures; ce qui était plus grave, on n'avait retiré qu'un cadavre. Sa mère ayant invoqué saint François de Sales, cette enfant fut ressuscitée, et il ne lui resta de sa chute pas même les meurtrissures.

On ne rappellera pas d'autres miracles dus au même saint, tels que guérisons d'aveugles-nés, de pauvres estropiés, etc.; nous ferons observer seulement qu'il n'est pas nécessaire d'être philosophe ni fort savant pour juger qu'un cadavre en putréfaction n'a plus de vie; il faut donc admettre ici le miracle, ou décider

que tous ceux qui ont vu ces noyés pleins de vie étaient des hallucinés ou des fous.

Une multitude de miracles de premier ordre, avérés, irréfragables, ont été opérés ainsi à toutes les époques au nom de Jésus-Christ; comme cette puissance n'appartient qu'à Dieu, la divinité du Christ est dès lors prouvée, ou bien il faudrait prouver que Dieu, en les opérant, nous induit en erreur en les faisant attribuer à celui qui n'est pas Dieu. — Avons-nous besoin d'autres preuves?

« On ne voit des miracles, poursuit M. Renan, que dans les pays où l'on y croit. » — Sans doute, puisque les miracles sont obtenus par la foi, il n'est pas étonnant qu'ils soient plus rares dans les époques où l'on s'efforce de multiplier les incrédules et les impies. Il serait inutile de chercher d'autres causes. Cependant on peut affirmer qu'ils sont encore fort nombreux de nos jours. Nous pourrions en rapporter dans ces chapitres un grand nombre qui causeraient de l'embarras aux libres penseurs. — On en mentionnera trois seulement, et l'on donne les deux qui suivent, précisément parce qu'ils sont cités par une personne hostile aux miracles, qui ne doute pas des faits, mais qui cherche à les expliquer magnétiquement.

M. Aubin Gauthier cite, d'après *le Mémorial catholique*, le récit suivant, que nous sommes forcé d'abréger.

Miracles opérés, en 1834 par le bienheureux Pierre Fourier, en 1844 par Notre-Dame de Sion-Vaudémont, attestés par les médecins.

« Thérèse Thiriet, de Fresse (Vosges), dès l'âge de trois ans, éprouvait des accès d'épilepsie qui devinrent avec l'âge très-fréquents; elle avait en outre, d'après le rapport de son médecin, une hernie des poumons

qui la forçait, sous peine de suffocation, de se serrer avec un linge ; il produisit sur elle (car elle ne pouvait le quitter) deux larges plaies aux côtés. Elle vomissait aussi depuis deux ans tout ce qu'elle prenait. C'est dans cette fâcheuse situation que cette fille, âgée de vingt-quatre ans, fut transportée le 25 juillet 1834, au tombeau du bienheureux Pierre Fourier, à Mattaincourt; elle savait qu'il s'y opère de nombreux miracles. — Arrivée dans cette localité on la plaça sur un lit dans l'église, elle fut confessée, communiée, et admise ensuite au baiser des reliques du bienheureux. A l'instant même, Thérèse Thiriet jette un cri et annonce qu'elle est guérie. Aussitôt, le linge qui la ceignait tombe seul, sans être dénoué; les accès épileptiques ne surviennent plus, et, ce qui est plus surprenant, la hernie pulmonaire est entièrement guérie et les plaies parfaitement cicatrisées, à la grande stupéfaction du médecin et de tous ceux qui connaissaient la pauvre malade.

Thérèse, miraculeusement guérie, fut admise six mois après, par MM. les abbés Baillard, au nombre des jeunes personnes que l'on préparait pour occuper, en qualité de religieuses de la congrégation de Notre-Dame, la maison qu'ils élevaient à Mattaincourt, comme monument à la mémoire du bienheureux Pierre Fourier. Comme les fondateurs envoyaient les aspirantes dans divers diocèses pour recueillir de l'argent pour cette œuvre, la fille Thérèse fut adjointe à une compagne, et depuis ce moment jusqu'à la fin de 1839 (ce qui prouve qu'elle jouissait d'une très-bonne santé), elle s'acquitta de cette tâche pénible, tant pour achever la maison de Mattaincourt, que pour commencer la maison de Sion-Vaudémont.

Depuis décembre 1839 jusqu'en novembre 1842,

elle habita la maison des sœurs de Saxon, sise à un quart de lieue de Sion-Vaudémont. Dans les premiers jours de novembre 1842, il lui survint une maladie dont la guérison devait manifester encore la puissance divine.

Ce qu'on va lire est l'extrait du rapport du docteur Pérot de Veselize, en date du 19 octobre 1844, ce médecin a visité la malade plusieurs fois par jour pendant deux ans. — Nous abrégeons : — « Paralysie de la vessie, de l'intestin et des membres inférieurs; rupture du premier organe; communication entre les deux organes paralysés; effets hideux et déplorables de cette perturbation ; total intervertissement du cours ordinaire des fonctions digestives; impossibilité jusqu'à la dernière évidence, selon ce médecin, soit d'une maladie simulée, soit d'une guérison naturelle. Quelque importantes que soient les circonstances à faire connaître, la plume se refuse, dit-il, à retracer des détails à la fois horribles et bizarres. Il se borne à mentionner les vomissements continuels durant dix-huit mois; la fièvre délirante qui forçait la malade de se jeter hors du lit : s'en étant précipitée huit fois malgré ses gardiens, en mars 1843, il en résulta une fracture du col du fémur, que l'on ne put réduire, accompagnée d'une péritonite chronique, avec tympanite, qui empêcha d'employer les bandages. De là une fausse articulation incurable; la jambe était inflexible, le pied était tourné transversalement en dedans sans pouvoir y rien changer. Ce médecin ajoute qu'il ne peut rapporter tout ce qui fut fait pour la malade, à laquelle il fallait un courage à toute épreuve pour supporter son supplice. — Cependant, dès qu'on cessait un peu les remèdes, les vomissements recommençaient. Il ne parlera ni des cautères, ni des moxas; neuf furent em-

ployés sans succès. Trois jours avant la guérison, ce médecin avait vérifié l'état de la cuisse, qui tournait dans tous les sens. Outre ces souffrances telles que la malade fut plusieurs fois sur le point de succomber, on pourrait mentionner d'autres maladies accessoires : — attaques d'hystérie, deux fluxions de poitrine, etc. Enfin jusqu'au 25 octobre, c'est-à-dire trois jours avant la guérison, sa situation fut celle-ci : — fracture du col du fémur, non-consolidation, fausse articulation; paralysie et rupture des organes internes; assujettissement perpétuel à des moyens chirurgicaux fort pénibles; paralysie presque complète des membres inférieurs. »

Thérèse Thiriet espère, dans cet état désespéré, que Dieu fera ce qui devenait impossible à la science. On la place sur une voiture et on la fait conduire à Notre-Dame de Sion. Le 28 octobre 1844, la pauvre malade arrive vers midi et demi, au moment où les frères, sortant du dîner, vont à l'église réciter le *Te Deum* comme actions de grâces. Le supérieur, M. l'abbé Baillard, annonce aux frères qu'on va prier pour la guérison de la sœur gravement malade depuis longtemps, et ajoute que les prières seront encore appliquées à ceux des frères qui avaient quelques infirmités; il invite les religieux présents (ils étaient plus de soixante) à prier avec beaucoup de foi et de ferveur. On récita d'abord le chapelet; la malade fut amenée vers le balustre et s'appuya sur deux béquilles, accompagnée d'une des sœurs et d'une amie dévouée, mademoiselle Fourrier de Maillay (Haute-Saône). Après le chapelet, on récita les litanies de la sainte Vierge, les trois premières strophes de l'*Ave maris stella* sans remarquer aucun changement. Lorsque l'on commença le *Monstra te esse matrem*, qui fut répété trois fois, les béquilles s'écartèrent

d'elles-mêmes et tombèrent à côté de la malade; en même temps celle-ci se mettait doucement à genoux, une certaine commotion et un petit craquement se faisaient sentir, et la malade... ÉTAIT GUÉRIE.

Bref, Thérèse Thiriet « marchait librement, les maux extérieurs et intérieurs avaient cessé en même temps; sa jambe gauche, allongée par suite de la cassure, le pied contourné, étaient libres et droits; les voies ordinaires étaient rouvertes. » Le médecin constata la guérison; Thérèse fut visitée par une foule de personnes qui avaient connu son pitoyable état, et toutes s'assurèrent qu'elle jouissait d'une bonne santé. Le 30 octobre, pleine de joie et de bonheur, elle partit pour Conflans (Haute-Saône), pour y vivre avec six compagnes, sous la direction de deux religieuses de la congrégation de Notre-Dame.

Tels sont les faits que M. Aubin Gauthier a insérés dans sa *Revue magnétique* (t. Ier, 1845, p. 519 et suiv.); il ne doute pas, on le répète, de leur réalité. Il nous est interdit de rapporter *in extenso* les réflexions du grand magnétiseur; il suffira de savoir « que, selon lui, ce sont les regards et les esprits vitaux de soixante-quatre assistants, qui, s'étant dirigés sur Thérèse Thiriet, l'ont guérie de tous ses maux. »

Nous aurions voulu, pour l'honneur du magnétiseur, omettre une telle absurdité, nous ne le pouvions. — Vainement jusque-là les regards du médecin et de tous ceux qui avaient vu la malade n'avaient rien produit; c'est donc à l'instant où l'on chante le *Monstra te esse matrem* que la guérison s'est opérée instantanément. Est-ce dans le magnétisme que l'on signale des guérisons semblables? Chacun sait que les médications des somnambules sont aussi longues que bizarres. — Le magnétisme a-t-il jamais recréé subitement des organes

détruits, guéri une fracture, etc.? Ce que les puissants magnétiseurs n'ont jamais fait et *ne feront jamais*, ici des personnes pieuses, qui n'ont aucune idée du magnétisme ou qui lui sont hostiles, l'ont obtenu par leurs ferventes prières adressées à la sainte mère de Jésus : *Monstra te esse matrem.*

M. Renan, trop judicieux pour admettre ici une puissance magnétique, niera-t-il ces deux miracles? On pourrait nier le soleil en plein midi. Si la négation eût été possible, M. Aubin Gauthier n'aurait pas eu recours au fluide vital lancé à l'insu de soixante religieux pour réduire une fracture et pour recréer des organes déchirés ou détruits.— On a vu aussi, dans les prodiges du jansénisme, des cures si étranges qu'elles aveuglaient ces sectaires. Mais que le lecteur veuille bien se rappeler avec quelle lenteur elles s'opéraient et les bizarreries qui les accompagnaient. — C'est dans la seule religion de Jésus que s'opèrent de vrais miracles, dont ordinairement l'un des caractères est l'*instantanéité*. Le démon est plus habile que les médecins, mais nous savons que ses prodiges, pour être surhumains, n'en sont pas moins très-naturels, et que certaines cures lui deviennent impossibles.

Il faut que les matérialistes aient une bien grande horreur du christianisme pour s'obstiner à nier ou à débiter des inepties de ce calibre. — Si M. Renan accepte la guérison que l'on vient de citer et s'il l'explique comme M. Gauthier, il n'a plus le droit de gratifier de légendes les miracles du Sauveur. Jésus était un magnétiseur puissant, qui communique encore à ceux qui invoquent son nom et qui observent ses lois la puissance magnétique *transcendante*. — Si MM. Renan et Gauthier consentaient à devenir de pieux chrétiens, comme les saints dont le catholicisme invoque les suf-

frages, ils pourraient pratiquer ce magnétisme divin; mais jusqu'ici on pense qu'ils parviendraient plus facilement à opérer certains prodiges que de pareils miracles.

Nous passons à un autre miracle opéré en 1860.

Miracle opéré à Poitiers au tombeau de sainte Radegonde, en 1860. Observations.

Parmi les miracles qui se manifestent de nos jours, nous citerons le suivant, attesté par un médecin aussi sceptique que la plupart de ses confrères en pareille matière.

« Le 29 septembre 1860 Justine Butet, de Parthenay (Deux-Sèvres), âgée de vingt-huit ans, est amenée mourante sur un brancard et descendue dans la crypte renfermant le tombeau de sainte Radegonde, à Poitiers. Voici, sur sa maladie, le rapport adressé au préfet par le docteur Albert, médecin en chef de l'hôpital de Parthenay. »

« Le soussigné certifie avoir donné des soins gratuits depuis plus de deux ans, à la fille Butet, âgée de vingt-huit ans. Cette fille, fort chlorotique, a éprouvé tous les accidents imaginables, combattus symptomatiquement et toujours sans succès; alitée depuis deux ans, j'ignorais même sa taille. Depuis cette époque, ne pouvant rien digérer, elle vomissait tout ce qu'elle prenait; depuis plus d'un an, son unique nourriture était soixante-quinze centilitres de lait caillé de chèvre, avec un peu de cidre. »

« Il y a cinq mois, pour comble de misère, les bras, les épaules, les hanches et la moitié des cuisses ont été envahis par un *psoriasis* (lèpre), formant un suintement abondant; les linges ne se décollaient qu'en emportant l'épiderme; on avait d'abord employé le cérat,

auquel il fallut renoncer, et on se servit seulement de linges secs que l'on renouvelait deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures. »

« La malade allait rarement à la garde-robe; une fois, il y eut un intervalle de onze semaines. Urines rares, ventre ballonné, peau rénitente, douleur fixe dans la région iliaque droite; état d'anémie telle qu'on devait craindre ou plutôt désirer sa mort. Le 25 septembre je me rends auprès d'elle sur la prière de sa mère et de ceux qui l'entouraient, pour la détourner de se faire transporter à Poitiers auprès du tombeau de sainte Radegonde; j'y épuisai toute ma rhétorique. Le vendredi 28, à mon insu, elle se fit hisser dans une voiture où je croyais qu'elle devait succomber. Je ne sais que par des personnes dignes de toute confiance ce qui s'est passé dans ce voyage; mais, ce que j'affirme : — Le samedi 29 septembre, elle est montée dans ma chambre, à dix heures du soir, à mon très-grand étonnement, en me disant qu'elle était guérie. En effet, le psoriasis était totalement desséché; les squammes continuent à tomber par écailles, le ventre est souple et libre, insensible à toute pression; elle mange avec plaisir, ses forces reviennent, elle dort bien, ce qu'elle ne faisait pas, etc. »

« Je ne puis en expliquer la cause..., mais j'ai vu, le mardi, une fille mourante, le samedi je l'ai vue ressuscitée, au pied de mon lit, et aujourd'hui, 4 octobre, allant de mieux en mieux. — Fait sincère et véritable, 4 octobre 1860. ALBERT, D.-M. »

« Ne croyant pas aux miracles, je n'ai pu m'expliquer physiologiquement par quels efforts la nature *medicatrix* a produit un pareil résultat, qui se maintient ajourd'hui, 8 octobre, puisque je viens de la visiter avec un confrère très-incrédule. Après un repas

de corps à Niort, j'ai rapporté le fait à vingt-trois confrères, en leur disant que je ne le croirais pas si je le lisais dans un journal; que je ne le donnais pas comme un miracle, parce que si j'y croyais j'adresserais tous mes malades *désespérés* à sainte Radegonde; mais que je pouvais affirmer qu'il n'y avait pas la moindre jonglerie à suspecter. » (V. *Rev. spiritualiste*, 1864, 4e liv., p. 110-111.)

Nous ne ferons ici que de courtes observations. — D'abord la guérison est certaine; 2° on ne peut attribuer la cessation subite des maux éprouvés par la malade à l'imagination, et surtout la cure instantanée de la lèpre, si rebelle à toute médication; 3° M. Gauthier lui-même ne pourrait l'attribuer au magnétisme; il n'opère pas ces cures, et les magnétiseurs n'ont pas encore soupçonné l'existence d'un fluide s'échappant des ossements d'un tombeau. — Cependant, M. le docteur Albert ne prétend pas qu'il y ait ici miracle; s'il le pensait, il enverrait, dit-il, ses malades incurables se guérir au tombeau de sainte Radégonde. Nous ferons observer que si cette simple démarche suffisait, la crypte ne désemplirait pas; il faut d'autres conditions, dont probablement M. le docteur Albert ne se doute pas. — Si ce phénomène n'est dû ni à l'imagination ni au magnétisme, à quelle cause donc, nous le demandons? Ce qui est constant, c'est que de pareils résultats ne sont obtenus que par la foi en Celui dont M. Renan a rejeté les miracles pour faire nier sa divinité. Si le nom de miracles déplaît, on peut en choisir un autre, mais les faits subsistent.

Parmi les idolâtres, parmi les sectes hérétiques, dans la magie et dans le mesmérisme, on a remarqué des prodiges surhumains; ce n'est que dans le christianisme qu'on voit de vrais miracles. Si M. Renan

rejette les miracles faits il y a dix-huit siècles, comme étant des légendes, — c'est-à-dire des contes pieux, — il doit tenir compte de ceux qui s'opèrent de nos jours ; quoique plus rares dans notre siècle, quoique l'impiété contraigne de les tenir souvent secrets loin de les livrer à la publicité, on pourrait en citer une multitude, quelquefois dans une seule année, que la reconnaissance des miraculés a fait connaître [1].

1. On pourrait, si l'espace le permettait, citer vingt-quatre guérisons miraculeuses opérées à Trèves en 1844, pendant l'exposition de la *Sainte-Robe* de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette relique conservée dans le trésor de la cathédrale de cette ville n'a pas cessé d'opérer des cures. Les prétendus esprits forts en riront, ce qui ne nous instruira guère. Une brochure en petits caractères, de plus de trois cents pages, contient l'exposé de ces maladies et leurs guérisons attestées par les médecins et nombre de témoins. On ne peut citer ici que quelques noms : — 1° Maladie de la comtesse Droste de Vischering, attestée par les docteurs Prieger et Busch ; — 2° d'Élisabeth Fister, attestée également par son médecin ; — 3° de Julienne Back : certificat du docteur Schruff ; — 4° de Jean Michels : attestation du chirurgien Horrmann ; — 5° de demoiselle Rebecca Lamberz, de Cologne : attestation du docteur Virtz ; — 6° de Anne-Marie Hammes : lettre dn docteur Marder ; — 7° de la comtesse de Villers : son médecin était M. de Walther ; — — 8° de Marie Wagner : lettres des docteurs Vieler et Hansen ; — 9° de Jacques Heinz : relation du docteur Schmitz ; — 10° de Marie-Catherine Imboden : attestation du docteur Laymann ; — 11° de Marie Schœmann : rachitisme attesté par tous ceux qui l'ont connue, et miraculeusement guéri ; — 12° de Joséphine Koch : attestation des docteurs Seck et Busch ; — 13° de Reine Morscheid et de Marie Mentgen : attestations du docteur Hansen et du chirurgien Schmitt ; — 14° de Suzanne Beth : historique de la maladie par le docteur Boost ; — 15° de Madeleine Oppenhauser : attestations des docteurs Ricker et Held ; — 16° de Suzanne Honnecker, de Mathias Wieler, de Jeanne Schell, de la veuve Petsch, de Joséphine Wagner, d'Apollonie Porn, de Catherine Grolait, de Rezonville. Voir les attestations des médecins de ces personnes, accourues à Trèves de différents pays et miraculeusement guéries.

Désirant vivement être instruit, nous attendons de nos savants des explications *satisfaisantes* des cures dites miraculeuses rapportées plus haut, ainsi que de celles citées dans la présente note, et les invitons à

M. Renan prétend « que jusqu'ici on n'a pas eu de miracles bien *constatés*. Il veut des hommes capables d'observer. » — On a montré 1° qu'il en est que le premier venu peut juger; 2° on en a cité trois que la science a elle même constatés, et il en existe une foule d'autres.

Cependant M. Renan a osé dire : « S'il est avéré qu'aucun des miracles contemporains ne supporte la discussion, il est probable qu'on en peut dire autant de ceux du passé. »

Nous rétorquons son argument. S'il y a aujourd'hui nombre de miracles parfaitement contrôlés et très-réels, il faut penser que ceux du passé étaient non moins réels. Si des savants ont l'outrecuidance de croire qu'eux seuls sont capables d'observer, on leur montrera bientôt que les hommes spéciaux chargés de l'examen des miracles y apportent une double science : la théologie et l'étude des lois physiques, et qu'ils joignent à une excessive prudence une loyauté dont la plénitude se trouve surtout dans le vrai chrétien. Ainsi, loin de décider que tous les faits merveilleux sont miraculeux, ils gardent souvent le silence sur ceux qui sont certains et qu'une grande discrétion, nécessitée par l'impiété, fait échapper à la publicité. Les miracles douteux sont scrupuleusement examinés. — Ce témoignage que l'on rend ici aux examinateurs des miracles est fort opposé aux calomnies qui circulent dans le monde, mais on devait cet hommage à la vérité.

« On a vu dans ces derniers temps, dit M. Renan, les

lire attentivement le livre de M. le docteur Hansen, intitulé : *Guérisons miraculeuses opérées à Trèves en* 1844, et traduit par M. Veyland. Ce livre contient toutes les pièces justificatives : attestations des témoins, rapports des médecins, lettres, procès-verbaux, etc.

gens du monde dupes des plus grossiers prestiges; des faits merveilleux acceptés par des villes entières, grâce à une enquête plus sévère, sont devenus des faits condamnables. »

On répondra que c'est à l'Église que sont dues les meilleures enquêtes, car c'est l'Église qui sait discerner les vrais miracles des prodiges sataniques et des jongleries humaines. Les sceptiques, les libres penseurs altèrent les uns et les autres dans les journaux; le vulgaire, écho fidèle, répète ces récits mensongers, et la conclusion, c'est la négation absolue des faits, soit miraculeux, soit surhumains, les mieux avérés.

Prodiges de Rose Tamisier; son procès.

Ces faits merveilleux dont M. Renan veut parler sont les prétendus miracles de Rose Tamisier et leurs analogues. Quoique l'analyse la plus succincte fasse allonger considérablement ce chapitre, on ne l'omettra point, puisque l'intérêt de la vérité l'exige. Si nos adversaires ne craignent pas d'altérer la vérité, pourquoi manquerions-nous de hardiesse pour la rétablir ?

Quoiqu'il soit difficile de donner en quelques pages un précis suivi de réflexions sur un événement qui exigerait un volume, on essayera de montrer, 1° qu'il est loin d'être prouvé que les prétendus miracles de Rose Tamisier fussent de simples jongleries qui auront trompé les hommes éclairés d'une ville entière. — 2° On fera voir que l'Église, loin de favoriser la contrefaçon des miracles, est la première à faire les enquêtes pour la découvrir et en flétrir les auteurs; 3° que ces prétendues jongleries humaines sont l'œuvre du grand jongleur qui trompe tous les jours tant de savants.

Nous allons donner, d'après le *Conciliateur de Vaucluse* du 31 août 1851, un exposé rapide des faits ; il sera suivi de l'analyse la plus brève possible des principales dépositions des témoins.

Rose Tamisier, appelée la *Sainte*, âgée de trente-trois ans, est née dans la petite ville de Saignon, arrondissement d'Apt, d'honnêtes cultivateurs. Dès sa jeunesse, elle manifesta une dévotion exaltée ; elle avait de merveilleuses visions, et préludait à la fâcheuse célébrité qui devait occuper, en 1851, l'Europe et le monde chrétien. Entrée dans un couvent, elle en sortit en laissant le souvenir de ses prétendues visions surnaturelles. Elle disait, entre autres, que le pain eucharistique suffisait pour l'alimenter. — De retour à Saignon, elle y fit quelques prodiges assez bizarres, qu'elle répéta à Cucuron et à Cadenet, où elle avait des amies. — On n'en fera pas ici l'exposé ; le journal est loin sans doute de les rapporter tous : il s'agit, par exemple, d'un chou qui, planté par la tête, prit presque subitement des proportions gigantesques ; de suspension en l'air sans soutien visible ; de la grande hostie de la custode, qui quittait d'elle-même le tabernacle pour venir communier Rose ; du tableau d'un Christ du grand autel, dans une chapelle située près de Saint-Saturnin, qui répandit du sang, etc. — Il n'était enfin bruit que de la sainteté de Rose Tamisier.

A qui doit-on l'initiative d'une *enquête sévère?* C'est à l'autorité supérieure ecclésiastique qui s'émeut ; elle sait qu'il existe (ce que le vulgaire ignore et ce dont les savants ne s'occupent pas) une secte nouvelle qui a beaucoup d'analogie avec celle des illuminés, laquelle a pour souverain pontife Pierre-Michel Vintras ; son second pontife est un abbé Charvoz d'Orelle, à Paris, et le troisième, c'est M. Madrolle.

Cette nouvelle hérésie qui prétend régénérer le christianisme, voulant gagner des adeptes, fait de nombreux prodiges, particulièrement par le *sang*, et s'adresse aux personnes exaltées. — En 1850, un sectaire habile avait été envoyé dans l'arrondissement d'Apt; un autre sectaire avait sollicité vivement une femme Jean, qui va figurer comme témoin dans le procès de Rose Tamisier, et cousine de celle-ci, de changer de confesseur. On dut penser non sans raison que Rose appartenait à la nouvelle secte, car des prodiges sanglants se manifestaient aussi sur elle; sur plusieurs parties du corps elle avait des stigmates qui représentaient la couronne d'épines, un calice, une croix, etc.

Nous arrivons au CHRIST SANGLANT. Rose ayant quitté Saignon, alla chez sa cousine Jean, aubergiste à Saint-Saturnin; près de ce bourg existe une vieille chapelle; sur le maître autel se trouve un tableau représentant une descente de croix. Les plaies du Christ vont répandre du sang. — C'est le 10 novembre 1850 qu'eut lieu le premier miracle. M. l'abbé Grand, curé du lieu, désira voir le second prodige, qui arriva le 13 décembre, en sa présence, en celles du maire et du docteur Clément. — Le 16 du même mois, eut lieu le troisième prodige, avec grande publicité. Les gouttes de sang, quoique essuyées, reparurent plusieurs fois en présence d'une foule immense. Le rapport est signé par cent témoins. — M. le sous-préfet d'Apt, le lieutenant de gendarmerie, firent chacun leur rapport pour attester la réalité du prodige.

Un nouveau miracle fut prédit pour le vendredi 20. Mgr l'archevêque d'Avignon crut devoir se rendre à Saint-Saturnin pour apprécier et réduire à leur juste valeur ces faits merveilleux. Une foule immense, composée de toutes les communes du département et du

chef-lieu, envahit encore les abords de la chapelle, dont la cloche sonna d'elle-même : c'était le signal de l'apparition du sang. Le sous-préfet, dans son empressement d'examiner, essuya les gouttes de sang, et quand le prélat survint, suivi de son clergé, il n'en vit plus de traces, rien ne se manifesta. — Cependant, le 21 décembre, eut lieu un cinquième miracle.

« Tous ces événements, poursuit un peu malignement le journal, amenaient une foule de dévots dans l'auberge de la femme Jean; chacun voulait voir la sainte, ce qui n'était permis qu'à quelques privilégiés, en vertu d'un écrit du curé. Rose distribuait des médailles; on faisait des cadeaux en échange. Le tronc de l'église se remplissait; une goutte du *précieux sang* produisit un jour vingt-cinq francs; tout le monde y gagnait. »

L'archevêque impassible attendait, observait; il devinait, sans doute, dit le journal, les machinations de la secte de Vintras. Il nomma une commission d'ecclésiastiques les plus éclairés, chargée d'examiner scrupuleusement; et, après un mûr examen, celle-ci décida, le 24 janvier 1851, « qu'il était impossible de reconnaître là les caractères d'un *vrai miracle.* » Cette décision contraria vivement la nouvelle Église, car son second pontife, l'abbé Charvoz, écrivit à M. le sous-préfet d'Apt une lettre dans laquelle il s'efforçait de démontrer « que toute personne pouvait constater un miracle; que l'autorité ecclésiastique n'a pas droit d'infirmer le rapport de ce même sous-préfet, et qu'il doit lui résister en continuant d'affirmer ce qu'il a vu. »

La secte de Vintras fit une levée de boucliers dans la *Voix de la vérité* (31 janvier 1850). M. Madrolle y disait « qu'il y avait en France cinq cents stigmatisés connus

à Villy (c'est le nom du siége de la secte), et que Rose Tamisier n'est pas la principale. »

Il semblerait déjà évident, d'après ce bref exposé, que Rose Tamisier était affiliée à la secte de Vintras. Enfin un sixième miracle eut lieu, comme défi à l'autorité ecclésiastique.

L'autorité civile à son tour s'émeut; la chambre du conseil du tribunal d'Apt, saisie de l'affaire, renvoie Rose devant ce tribunal, sous la prévention de vol d'hosties consacrées. Le ministère public forme opposition, et l'affaire est portée devant la cour d'appel de Nîmes, qui réforme, et déclare que les faits constituent le délit d'outrages envers des objets du culte catholique, et renvoie l'accusée devant le tribunal de Carpentras.

Arrivons à l'audition des témoins. — Nous sommes dans le prétoire. Rose Tamisier, vêtue de noir, porte la coiffure des religieuses; calme, modeste, elle est remarquable par un cachet de mysticisme et par sa pâleur. Cinquante témoins sont appelés.

M. Lucas, curé de Saignon, connaît l'accusée depuis quinze ans et a reconnu en elle une grande tendance au mysticisme. Elle lui a déclaré qu'elle avait communié plusieurs fois avec la grande hostie de la custode; il a remarqué, en effet, qu'elle avait disparu plusieurs fois; par mesure de prudence, il cacha la clef du tabernacle, défendit à Rose d'approcher du grand autel, et à son vicaire d'y dire la messe. L'hostie pourtant disparut encore; et un matin, quand on vint à l'église, le tabernacle était ouvert, deux cierges étaient allumés, et Rose, dévotement prosternée, répondit « que cela s'était fait miraculeusement. »

On a dit qu'elle était stigmatisée. M. l'abbé Lucas s'étant assuré que les linges sur lesquels s'imprimaient

les signes n'étaient pas préparés, en ayant fait appliquer un sur un des stigmates, il « y vit l'empreinte d'une sainte Vierge, et déclare qu'il crut alors à quelque chose de surnaturel, et pensa que ce prodige pouvait venir tout aussi bien de Dieu que du diable. »

L'abbé Sabon, son vicaire, dépose qu'ayant à célébrer sa messe dès cinq heures du matin, il avait témoigné devant l'accusée la crainte de rester endormi; Rose lui dit : « Soyez tranquille, je vous ferai éveiller. » Le lendemain, trois coups frappés sur sa table de nuit l'éveillèrent, et une musique lointaine se fit entendre. S'étant levé, il alluma sa bougie, et vit, en effet, qu'il était cinq heures. Le lendemain, ayant dit à Rose qu'elle avait oublié sa promesse, celle-ci lui répondit que non, et « qu'elle l'avait fait éveiller par son ange gardien. »

François Massie déclare qu'il s'est moqué des miracles de Rose, de sorte que M. l'abbé Sabon, qui croyait à ses stigmates, l'avait traité de mécréant.

Julie Ferrière, religieuse, avait jugé que la piété de Rose était mal éclairée. Comme l'accusée entretenait les religieuses des prodiges qui se manifestaient, elle leur confia que l'archevêque d'Avignon lui avait dit : « Vous faites plus de bien que nous n'en pouvons faire, etc. » — Ce propos acheva d'ôter aux religieuses toute confiance.

Madame Legier ayant dit à Rose qu'elle devait s'estimer heureuse de mourir, — celle-ci répondit « qu'elle n'en avait nulle envie, » ce qui causa des doutes à ce témoin sur la sainteté de l'accusée.

D'après Marie Ville, Marie Chalabos, amie de Rose, en parlant des miracles et de ses stigmates, aurait dit « que Rose était plus sacrée que les prêtres. » Quelqu'un lui répondit que ces plaies pourraient bien en

être une pour l'Église. Marie Chalabos répliqua « que l'on verrait bientôt des *choses plus extraordinaires*[1]. »

Léonie Autard déclare que Marie Chalabos lui ayant raconté les miracles de Rose, lui avait donné des reliques qu'elle tenait de Rose; ayant voulu les examiner, elle ne trouva qu'un peu de laine, un brin d'herbe, et dès ce jour n'eut plus de foi à Rose.

François Caire, ancien vicaire à Saint-Saturnin, a connu Rose et a refusé de croire à ses prodiges; ayant conjuré M. le curé de faire cesser ce scandale, celui-ci, qui y croyait, lui répondit « qu'il était dans l'erreur, etc. »

L'abbé Chavard, entendant parler des prodiges et des visions de Rose, lui tendit un piége. Il fut convenu qu'ils feraient chacun une neuvaine pour obtenir à ce prêtre la grâce d'avoir des visions extraordinaires. Dans une longue lettre, il feignit d'avoir obtenu ces visions, et Rose lui répondit qu'elle « avait eu en tous points les mêmes visions. » — On devine alors ce que pensa le témoin.

M. François André, prêtre, dépose qu'un inconnu se disant de Lyon, s'étant présenté chez lui, avait parlé en termes mystérieux de sujets religieux; il reconnut qu'il appartenait à la secte de Vintras. Ce singulier personnage lui dit « que bientôt on verrait *de grandes choses*. »

L'abbé André déclare aussi « qu'il fut convaincu, quand on lui parla des miracles de Rose, qu'ils sortaient de la même fabrique que ceux de la Salette et

1. Ces choses extraordinaires annoncées en 1850 doivent s'appliquer peut-être moins aux miracles de Rose qu'aux prodiges du spiritisme, qui survinrent peu de temps après. Le dieu des vintrasistes a pu révéler l'approche du spiritisme à ses fidèles; comme on le verra, c'est le même but.

de Rimini. » L'archevêque d'Avignon lui ayant demandé des renseignements, il essaya de démontrer que c'étaient d'insignes jongleries; il ajouta que, dans la secte de Vintras, on ne parlait que de visions, d'oracles et de prodiges sanglants.

M. François Crozat, prêtre, a entendu discuter l'abbé Caire, vicaire, et l'abbé Grand, curé, sur les prodiges de Rose. Le premier, convaincu de sa sainteté, disait « qu'il arriverait *des choses extraordinaires;* le curé alors pensait autrement. Plus tard, M. Caire changea d'opinion, et M. Grand prôna Rose Tamisier. »

L'abbé Grand dépose qu'étant monté à la chapelle, il trouva Rose agenouillée, qui lui dit de regarder s'il voulait voir le sang couler. Étant monté sur l'autel et examinant le tableau, il vit les plaies du Christ saigner. Le docteur Clément ayant été appelé, rit d'abord; puis remarquant que c'était bien du sang, il demanda un mouchoir; il l'appuya sur la plaie, essuya le liquide, examina de nouveau, essuya plusieurs fois, et ce ne fut qu'après la quatrième que la plaie cessa de saigner et resta sèche. Le docteur, impatienté de la vue de ce prodige, fit un tampon de son mouchoir, en frotta le tableau, et vit, à sa grande surprise, qu'un petit cœur s'y était parfaitement dessiné; tout émerveillé, il ne cessait de s'écrier : — « *Voilà qui est prodigieux! Je voudrais ne l'avoir pas vu, mes camarades vont se moquer de moi.* » — Trois jours après, poursuit le témoin, Joséphine Imbert le fit monter à la chapelle, où se trouvait une foule considérable et, entre autres, M. le maire de Saint-Saturnin et le docteur Clément, qui constatèrent le même prodige. Le 20 décembre, l'archevêque d'Avignon se rendit à la chapelle; mais avant son arrivée, M. Grave, sous-préfet d'Apt, étant monté sur l'autel, avait essuyé le sang; et quand monseigneur

se présenta, le phénomène ne se produisant plus, il ne put rien constater. — Le 21 décembre, le témoin étant allé à la chapelle, beaucoup de personnes le suivirent et les plaies étaient sèches; mais, un quart d'heure après, le sang coula encore en assez grande quantité. — Le 5 février, on annonça au témoin que Rose avait dit qu'il se passait au même instant des choses surnaturelles dans la chapelle; il répondit « qu'il en avait les clefs, que personne ne pouvait s'y introduire. » Les ayant remises à M. le maire, ce magistrat trouva des taches de sang; il ignore les circonstances de cette dernière constatation. — Interpellé sur les médailles et les linges empreints de sang livrés à des personnes qui faisaient, en échange, de petites offrandes destinées à la construction d'une grille pour garantir le tableau, le témoin répond « qu'il est étranger à la distribution des médailles. Les propos qu'on a tenus sont des calomnies atroces; si les miracles de Saint-Saturnin s'étaient reproduits, ils auraient eu pour résultat de le conduire à l'hôpital, par suite des dépenses excessives que lui attirait l'affluence des curieux. — Il déclare ne pouvoir dire à quelles causes il faut attribuer les faits; Rose Tamisier a toujours passé dans le pays pour une honnête fille et d'une conduite irréprochable. »

M. Bontems, maire, dépose « qu'étant dans la chapelle avec le docteur Clément et une foule d'autres personnes, les gouttes de sang ayant été essuyées par ce médecin, quelques secondes après, ils les virent apparaître et se former en gouttelettes comme le sang qui sort naturellement d'une plaie, ce qui le surprit prodigieusement. — Procès-verbal fut rédigé et signé, etc. — Il ne peut dire s'il y a miracle ou non, mais le fait lui semble *inexplicable et surnaturel.* »

M. Ferry de la Bellone, propriétaire à Saint-Satur-

nin, a entendu Joséphine Imbert lui affirmer « que ne sachant pas écrire, grâce à une prière de Rose Tamisier, elle s'était senti subitement le besoin d'écrire, et que, à son grand étonnement, elle avait écrit une lettre de plusieurs pages. »

Joséphine Imbert, jeune fille de vingt ans, d'un extérieur modeste, est entendue, et déclare « qu'au mois de janvier 1850, ayant fait la connaissance de Rose Tamisier, celle-ci l'engagea à lui donner de ses nouvelles. Le témoin ayant répondu qu'elle ne savait pas écrire, Rose lui dit en souriant : *Vous le saurez.* — Quelque temps après, le témoin éprouva le besoin d'écrire, et écrivit sans le moindre embarras une longue lettre à Rose, et elle a toujours su écrire depuis. — Ajoute qu'elle a accompagné plusieurs fois Rose à la chapelle, et persiste à croire au miracle par le sang. »

La déposition du docteur Clément est déjà en partie connue. Interrogé s'il croit à un miracle, répond « qu'il n'en sait rien, qu'il ne peut se rendre compte de ces faits, et, contrairement à l'opinion des experts, il croit qu'ils n'ont été nullement expliqués. » — Les experts, après de nombreux essais, avaient reconnu que le sang dégorgé par une sangsue, ayant perdu une partie de sa fibrine, pouvait rester quelque temps sans se coaguler, ils avaient obtenu ainsi plusieurs empreintes. Cela n'expliquait pas suffisamment au docteur Clément comment le tableau étant trouvé sec, on y voyait ensuite, sans que l'on s'en fût approché, paraître des gouttelettes et les plaies saigner.

Marie Autheman, de Cadenet, déclare « qu'il y a sept à huit ans, l'accusée vint passer chez elle un mois environ : il lui arrivait souvent de tomber en extase. Un soir ce témoin, pendant que Rose était à genoux, ayant

passé ses mains sous ses genoux, remarqua qu'ils ne touchaient à rien » (il y avait suspension).

Jean Vincent, voiturier, et Coupeau, charron, ayant un jour rencontré le père de l'accusée, lui demandèrent ce qu'il pensait des miracles de sa fille. — « Ah! si nous étions à carnaval, répondit le père Tamisier, je dirais que ma fille fait ses mascarades ; » ce qui les surprit.

L'abbé Carlavan, curé de Banon, étant venu pour voir le *sang,* Rose lui dit « qu'il y en aurait dix fois plus que les autres jours. » Le miracle ne s'étant pas produit, le témoin lui manifesta ses regrets. Rose lui répondit « qu'il l'avait peut-être trop désiré. » (Dieu aurait puni sa curiosité). Convaincu qu'il n'y avait pas de miracles, il écrivit dans ce sens à l'archevêque, et la commission ecclésiastique a partagé son opinion. Ce témoin adjure Rose de revenir à la vérité, et lui demande si elle persiste dans les propositions qu'elle avait faites aux curés de Saint-Saturnin et de Saignon, de se laisser attacher les mains pendant qu'elle serait seule dans la chapelle. Rose répond avec l'accent de la plus vive componction : — « La volonté de Dieu en tout et partout, je suis à sa disposition... Quant à l'engagement de faire un miracle, il ne dépend pas de moi de le prendre; je ne l'ai jamais pris, je ne le prendrai jamais. »

Madame Mestre, née Reynaud, ayant fait un voyage pour recommander un malade à Rose Tamisier, celle-ci, qui était dans la chapelle, lui répondit sèchement : « *Je ne puis pas vous parler.* » — Le témoin revint désenchanté. Y étant retournée une autre fois, elle se rendit dans l'auberge de la femme Jean; et ne trouvant personne au rez-de-chaussée, elle monta au premier. Comme il y avait plusieurs personnes causant dans une

chambre ouverte, elle entendit ces mots : « Il y avait près de la chapelle beaucoup de gens qui disaient : *Qu'on nous amène la sainte, nous voulons la voir!* — Ah bien oui! on vous en amènera des saintes!... » — Le témoin ayant frappé à la porte, une femme lui dit résolûment « qu'elle ne pouvait pas entrer. » Cette femme, poussant dehors le témoin, lui ferma brusquement la porte. « Je restai convaincue, dit madame Mestre, que j'avais été victime d'une audacieuse mystification[1]. »

Le gendarme Briol est entendu : invité à prêter serment, il répond d'une voix ferme : « *Je le jure.* — Requis le 20 décembre, dit-il, pour maintenir l'ordre dans la chapelle, quand monseigneur l'archevêque se fut retiré sans avoir rien vu, M. le docteur Clément monta sur l'autel et appliqua un mouchoir sur le tableau sans qu'il y eût d'empreinte; une autre personne y monta, il en fut de même. Le tableau fut examiné par un autre gendarme, et il fut bien constaté que les plaies étaient complétement sèches. Au bout de dix minutes pourtant, poursuit le témoin, ayant regardé le tableau, je remarquai que la plaie du côté était devenue d'un rouge beaucoup plus vif. Je regardai de nouveau, et je reconnus, avec un profond étonnement, que le sang commençait à sortir de la toile et à former de petites gouttes; j'appliquai mon mouchoir plusieurs fois sur la plaie, et j'obtins plusieurs empreintes; je renouvelai l'expérience, et ce

1. Les brusqueries de la femme Jean expliquent le mécontentement de madame Mestre, mais n'attaquent nullement les prodiges de Rose Tamisier. La femme Jean, ennuyée d'une affluence de monde telle qu'on n'entrait qu'avec un permis rarement accordé, a pu se montrer peu polie et prononcer les paroles répétées par le témoin sans que ce témoin soit en droit de décider qu'il n'y a eu que mystification.

furent les mêmes résultats. Voyant enfin que la plaie ne saignait plus, je mis mon mouchoir dans ma poche et le montrai à mon lieutenant et à plusieurs de mes camarades, qui reconnurent comme moi que c'était du sang. » (Ce mouchoir fut envoyé par lui à Marseille, à son colonel.)—Ce gendarme ajoute « que s'il avait été libre et indépendant, il aurait répondu comme il convenait aux ridicules attaques dont il a été l'objet dans les journaux; attaques qu'il méprise et qu'ont méprisées ceux qui le connaissent. »

Plusieurs autres témoins sont entendus; les uns n'ont rien vu, la plupart paraissent croire à l'existence d'un miracle.

L'accusée, interrogée à son tour au sujet des stigmates, répond « qu'il est vrai qu'elle a été stigmatisée sur plusieurs parties du corps, et qu'elle a reçu la communion sans l'intermédiaire d'un prêtre. » — Interrogée sur le réveil de l'abbé Sabon, elle dit « qu'elle a prié son ange gardien; à l'heure dite, trois coups frappés sur la table de nuit de M. l'abbé Sabon l'éveillèrent, et il fut constaté que la porte de sa chambre était fermée à clef. » — Elle confirme la déposition de la fille Imbert, qui sut tout à coup écrire sans avoir jamais appris. — Interrogée sur la prétendue vision de l'abbé Chavard, répond : « Qu'il l'ait eue ou non, je l'ai eue moi-même. »

Sur les communions miraculeuses, répond : « Que, dans le courant de septembre, le curé de Saignon, voulant sans doute l'éprouver, lui défendit d'approcher de la sainte table, en lui disant que l'on prétendait qu'elle avait obtenu, il y a plusieurs années, des communions miraculeuses. Si vous obtenez cette grâce, ce sera, ajouta-t-il, une preuve que les bruits que l'on répand sur votre compte sont des calomnies. — Elle se

mit en prières, et Dieu lui accorda cette grâce à six reprises. Elle n'approcha jamais du tabernacle, dont M. le curé avait la clef; et quand le tabernacle se trouva un jour ouvert, elle était à sa place, retenue par une puissance invisible. La grande hostie est toujours venue la trouver; au reste, plusieurs personnes étaient à l'église en même temps qu'elle. »

Relativement au miracle du tableau. Le 10 décembre, étant avec Joséphine Imbert dans la chapelle, et se disposant l'une et l'autre à s'en retourner, « elle fut frappée de la rougeur de la plaie du côté; continuant de prier, elle éprouva dans tout le corps des douleurs indéfinissables. Regardant le tableau, elle crut voir couler du sang; elle y appliqua un mouchoir, etc. Joséphine, témoin de ce miracle, le raconta à M. le curé, qui la pria, si le fait se reproduisait, de l'en prévenir. — C'est toujours après une fervente prière et à la suite de vives douleurs que le sang s'est montré. Elle ne pouvait s'empêcher de crier et de sangloter. — Il est très-vrai que la cloche a sonné toute seule. Si l'archevêque n'a pu constater la présence du sang, c'est par suite du trop grand empressement que M. le sous-préfet a mis à l'essuyer, etc. »

— Interpellée si elle n'est pas affiliée à la secte de Vintras, répond vivement « qu'elle n'en a entendu parler que depuis l'instruction, qu'elle est catholique, etc. »

Le tribunal déclare « que, quelle que soit l'incertitude qui règne encore sur le point de savoir comment se sont accomplis quelques-uns des faits reprochés, il n'en est pas moins certain qu'il y a eu coopération directe, frauduleuse et artifices coupables; que ces faits constituent un outrage à la morale publique, etc.; — par ces motifs, se déclare incompétent. »

« Ce jugement, remarque la *Gazette des tribunaux*,

constate les difficultés que présente la qualification des faits attribués à Rose Tamisier. A Apt, on y vit le délit de vol; à Nîmes, des outrages par gestes et paroles contre les objets du culte; et à Carpentras, un outrage à la morale publique et religieuse. Il est probable, ajoute ce journal, que la Cour de cassation devra, en définitive, être appelée à régler ce conflit négatif en qualifiant souverainement les faits[1]. »)

Réflexions.

Les tribunaux ne pouvaient, dans ces faits, voir des miracles, et l'Église avait elle-même décidé qu'il n'y en avait pas. Les premiers n'ont pu qualifier les faits, et l'Église ne l'a point voulu. Mais M. Renan n'hésite pas. — Ce sont, à ses yeux, des jongleries. Après avoir nié tous les miracles anciens, en deux lignes il raye les miracles et les prodiges modernes, car les gens du monde comme le peuple, les villes comme les hameaux « sont dupes des *prestiges les plus grossiers*. Il faut qu'une enquête sévère décide que ce sont des faits très-condamnables. » — Maintenant examinons.

Quelle est l'autorité qui s'est émue ici la première? C'est l'autorité ecclésiastique. — Qu'a-t-elle décidé à huis clos? A-t-elle dit, pour tromper les simples, qu'il y avait miracle? Non. — A-t-elle dit que le diable était intervenu? Non. — A-t-elle qualifié les faits de jongleries? Encore non; elle est toujours sage, et ici elle a été forcée d'user d'une prudence qui n'a pas permis de révéler toute la vérité. Le vulgaire interprétant son silence pensera que des faits *inexplicables, prodi-*

1. La cause fut portée à Nîmes à la requête du procureur général, et sans nouvelle audition de témoins Rose Tamisier fut condamnée, on me l'a affirmé, à six mois de prison.

gieux sont de *pures* jongleries, quoiqu'elle ne l'ait pas dit.

L'autorité civile a fait aussi son enquête : en résulte-t-il la certitude d'une imposture humaine? Non. — Elle n'a pu qualifier les faits. Ce ne sont pas des miracles, ils sont condamnables, c'est vrai; mais restés *inexplicables* physiquement, de quelle source émanent-ils donc? L'audition des témoins a dû jeter l'esprit des juges dans une grande perplexité. En effet, on a vu deux sortes de témoins, ceux qui témoignaient *de visu* et ceux qui n'ont rien vu. Les premiers sont des ecclésiastiques, des magistrats et un docteur en médecine, dont le scepticisme est vaincu par les faits; aussi voudrait-il *n'avoir rien vu*. Quant aux témoins ecclésiastiques, on les voit disposés à croire d'abord, examiner ensuite; prendre de sages précautions, tantôt admettre le miracle, et tantôt soupçonner le prodige satanique. L'autorité ne les accuse pas de connivence avec l'accusée. —L'abbé Sabon, éveillé d'après la promesse de celle-ci, à l'heure dite, par trois coups frappés sur sa table de nuit, dans sa chambre fermée à clef, n'est pas accusé de fomenter la croyance au merveilleux. — Les magistrats, le médecin déclarent avoir vu des faits physiquement inexplicables. — Un tableau simplement barbouillé de sang ne présente rien d'inexplicable, ce ne serait effectivement qu'un prestige très-grossier; mais le médecin lui-même est trompé, et ne peut admettre l'explication du prétendu prodige par du sang dégagé de quelques sangsues. — Et pourquoi? — C'est tout simple, parce que l'explication des experts n'a pas levé la difficulté. Les plaies du Christ ayant été trouvées sèches, on a vu celles-ci rougir, puis le sang couler de nouveau à plusieurs reprises comme celui qui sort d'une plaie. Que du sang qui a

perdu sa fibrine ne puisse se coaguler, on le veut bien ; mais quand on ne voit plus vestige de sang et lorsqu'un quart d'heure après on le voit couler ; quand, après avoir été essuyé maintes fois avec une sorte d'impatience hostile, il ne cesse de suinter, l'explication physique n'explique plus rien. Ce n'est plus un prestige humain, ni surtout un *grossier* prestige ; cependant ce n'est pas un miracle. — Qu'est-ce donc? on le répète.

Nous voyons d'autres témoins, des amis de Rose, il est vrai, convaincus de ses prodiges, et parmi eux une jeune fille modeste et pieuse, âgée de vingt ans. Celle-ci déclare qu'elle ne savait pas écrire ; mais, sur l'assurance de Rose et *inspirée* de le faire, sa main a écrit de longues pages sans le savoir. On a vu dans cet ouvrage un phénomène analogue se produire, sans que l'on puisse en douter, chez plusieurs personnes. — Cette jeune fille, interrogée sur le miracle sanglant, déclare « qu'elle accompagnait l'accusée à la chapelle ; elles ont pris ensemble la clef chez M. le curé, elles ont prié ensemble. Quand elles se disposaient à sortir de la chapelle, Rose stigmatisée a éprouvé de grandes angoisses, et au même instant, on a vu pour la première fois les plaies du Christ rougir et le sang couler. Ce témoin l'a vu aussi bien que l'accusée. » — Si Joséphine Imbert ment concernant ces deux prodiges, le tribunal doit l'accuser de faux témoignage, et même de complicité pour le premier prodige, car pour celui-ci il est évident qu'il y aurait fourberie concertée avec l'accusée, et pour le second un grossier mensonge. Si la clef avait été remise précédemment à Rose qui a préparé le tour, nous aurions le témoignage du curé, qui ne dit pas que cela soit. Si le témoin a dit la vérité sur ce fait, il y a prodige ; s'il ment, le tribunal, on le

répète, doit l'accuser de faux témoignage et même de complicité dans les prestiges.

Arrivons aux témoins qui n'ont rien vu, c'est la déposition de ceux-ci que l'incrédulité préfère. — Non, ils n'ont rien vu, plusieurs nient absolument le merveilleux et ne voient que jongleries.

L'abbé André croit « que les miracles de Rose Tamisier sont de la même fabrique que ceux de la Salette et de Rimini. » Il paraît que ce prêtre attribuait les uns et les autres à la secte de Vintras[1] ; d'autres prêtres, des religieuses, des gens du monde, disent que la piété de Rose n'est pas de *bon aloi ;* d'autres, sur de simples propos ou sous l'influence d'un amour-propre froissé, ont décidé, quoique n'ayant rien vu, que Rose n'a pas fait de miracles.

Au milieu des embarras qui naissent de faits non miraculeux mais physiquement inexplicables, faut-il s'écrier avec M. Renan : « Ce sont de grossiers prestiges[2] ! » — L'opinion qui admet les prodiges de la secte de Vintras est-elle déraisonnable? Les apôtres de cette secte ont parcouru le pays pour faire des prosélytes, et ses chefs se sont constitués les défenseurs de Rose et les prôneurs de ses miracles. Maintenant ces hérétiques n'emploient-ils que des fourberies humaines? — Ils ont, comme Rose Tamisier, de nombreux stigmates ; on y remarque aussi de nombreux prodiges *par le sang*. Ses apôtres sont des hommes ardents, à forte

1. Admettrait-on que les miracles de la Salette et de Rimini ne sont pas des miracles que l'on ne pourrait les qualifier de prestiges. — M. l'abbé André doit être mieux éclairé aujourd'hui sur ces faits miraculeux décidés tels par le Souverain Pontife depuis cette époque.

2. Seraient-ce des prestiges, il faudrait conclure que l'Église, loin d'en fabriquer comme on l'en accuse, est la première pour faire des enquêtes et déclarer qu'ils n'ont rien de miraculeux.

conviction comme les illuminés; l'un des chefs a composé des livres qui prouvent un mysticisme étrange, identique avec celui des faux thaumaturges jansénistes et autres, chez lesquels on a vu aussi des Christs sanglants. Sans doute la commission ecclésiastique a vu dans l'accusée une affiliée de la secte de Vintras, une sorte d'illuminée que son mysticisme naturel, sa piété peu éclairée avaient prédisposée aux extases, aux visions, aux prodiges, que l'on pouvait attribuer au dieu des vintrasistes. Donc elle a dû prémunir les fidèles, car des prodiges plus extraordinaires étaient annoncés, et elle a décidé qu'il n'y avait pas miracles. M. Renan doit-il conclure, d'après le silence un peu *forcé* de l'autorité ecclésiastique, « que ce sont de grossiers prestiges? » — On ne peut voir dans Rose, affiliée ou non aux vintrasistes, qu'une de ces illudées dont on a cité plusieurs exemples. — L'Église a pour connaître les prodiges des règles infaillibles : si M. Renan et consorts savaient les apprécier, ce serait heureux pour eux et pour les masses qu'ils abusent.

Autres considérations de M. Renan dans son chapitre sur les miracles; observations.

M. Renan, dans un chapitre consacré à l'examen des miracles, les rejette au nom d'une constante expérience. « A la venue du Christ, ils passaient pour une marque du divin. Les prophètes, Simon le Magicien, Apollonius, Plotin et autres furent censés avoir fait des prodiges. Jésus devait donc renoncer à sa mission ou devenir thaumaturge. Non-seulement il croyait aux miracles, poursuit M. Renan, mais il n'avait pas la moindre idée d'un ordre naturel réglé par des lois; avec la foi et la prière il pensait que l'homme avait tout pouvoir sur la nature. Les temps sont changés;

si le culte du Christ s'affaiblit, ce sera à cause des actes qui firent croire en lui... Les meilleures causes ne sont gagnées que par de mauvaises raisons; l'entourage de Jésus fut sans doute plus frappé de ses miracles que de ses prédications. Il est impossible, parmi les miracles énumérés dans les évangiles de distinguer ceux qu'on lui prête de ceux où il a consenti à jouer un rôle actif, non moins impossible de savoir si les traits qui sentent la jonglerie sont historiques ou le fait des rédacteurs préoccupés de théurgie, et vivant dans un monde analogue à celui des *spiritistes* de notre temps. — Presque tous les miracles du Christ étant des guérisons, qui oserait dire que dans beaucoup de cas le contact d'une *personne exquise* ne vaut pas une pharmacie? — Jésus qui sentait sa force morale devait se croire apte à guérir. Ce qu'il opérait le plus souvent c'était l'expulsion des démons, qui, d'après une opinion universelle, pouvaient s'emparer des corps; on expliquait ainsi l'épilepsie, la folie, la surdité, le mutisme; une douce parole dans ce cas suffit souvent pour chasser le démon. Tels étaient sans doute les moyens que Jésus employait. »

Toujours, d'après M. Renan, « Jésus n'exécutait ses miracles qu'à *contre-cœur*. — L'épilepsie, les visions, étaient autrefois un principe de force et de grandeur; la médecine sait le nom de la maladie qui fit la fortune de Mahomet. Si l'on prétendait cependant que tout thaumaturge est un charlatan ou un fou, toute critique serait faussée. — L'école d'Alexandrie fut une noble école, et pourtant se livra aux extravagances de la théurgie. Socrate et Pascal étaient hallucinés. Les grandes choses ont toujours de grandes causes, bien qu'elles soient accompagnées de petitesses. Jésus fut forcé par l'esprit de son siècle d'opérer des miracles;

ils sont d'ordinaire plus l'œuvre du public que de celui à qui on les attribue. Ses miracles furent donc une violence que lui fit son siècle... Aussi, le thaumaturge est tombé, mais le réformateur religieux vivra éternellement. » (V. *Vie de Jésus*, p. 256-268.)

On a pu remarquer dans ce chapitre autant d'erreurs que de propositions.

On conçoit que les miracles ayant été partout la marque du divin, l'on a pu quelquefois s'y tromper : prendre des faits naturels pour des prodiges, et de simples prodiges pour des miracles ; il s'agit pour nous de faire un discernement que l'antiquité païenne, on le veut bien, n'aurait su faire. Examinons les récits évangéliques : tout le merveilleux qu'ils rapportent est divin ou surhumain, c'est-à-dire, il n'appartient qu'à la puissance du Créateur, ou du moins il est supérieur aux forces de l'homme ; l'incrédulité ne peut que s'inscrire en faux contre les faits, ou les taxer d'exagération, en les transformant en fausses légendes.

M. Renan veut « que l'on distingue la partie morale de la vie du Christ de la partie merveilleuse. » — L'exagération et le mensonge pouvant se trouver dans l'une comme dans l'autre, l'admiration de M. Renan pour la première serait donc ainsi sans objet. Maintenant de quel droit se permet-il de faire cette distinction ? Le contenu des Évangiles, les écrits des successeurs des apôtres et des premiers apologistes doivent-ils céder aux suppositions de quelques libres penseurs venus dix-huit siècles après ? On concevrait leur scepticisme si les mêmes faits ne s'étaient plus présentés depuis ; mais on l'a vu, ils servent de base encore de nos jours aux canonisations. — Où devons-nous dans cette matière signaler l'ignorance ou la mauvaise foi ? Sera-ce donc chez les doctes théologiens éclairés et pieux

chargés de ces graves fonctions, ou chez des laïques étrangers à cette science et la plupart incrédules ou impies? Nous pensons qu'à moins d'être un impie soi-même tombé dans l'aveuglement, on n'hésitera pas dans cette décision.

« Jésus, dit-on, ne fit ses miracles qu'à contre-cœur, son siècle lui fit violence. » — S'il se sentait une force morale capable d'opérer des guérisons, on ne conçoit pas comment cet homme si bon, si bienfaisant a montré tant de mauvaise volonté, et s'il n'avait pas la moindre idée d'un ordre naturel, on ne conçoit pas non plus qu'il fut si opposé aux miracles.

« Les temps sont bien changés, nous dit-on; si le culte du Christ s'affaiblit, on le devra à ses miracles. »

Nous répondrons que si jamais le christianisme tombe, ce sera la répudiation générale des miracles qui en sera la cause. Que deviendra sa belle morale? Si elle n'a plus ce soutien, ce ne sont que de bons conseils que l'on peut approuver mais que l'on ne suit pas. A quoi souvent servirait-elle contre certains crimes connus, si l'on ne redoutait la justice humaine? Et à quoi servirait-elle surtout contre les crimes secrets si l'on ne redoutait celui qui sonde les cœurs?

« Ceux qui ont rapporté les miracles de Jésus étaient sans doute des gens préoccupés de théurgie analogues aux spiritistes de nos jours. »

Si les spiritistes, comme tous les gens illudés par les prodiges sataniques, sont convaincus, si la plupart, matérialistes hier, croient aujourd'hui aux esprits et bravent les sarcasmes des matérialistes, ce n'est pas, comme on l'a vu, sans de puissants motifs.

Parmi les causes de guérison du Sauveur, M. Renan signale « le contact d'une *personne exquise*. » — L'au-

teur serait-il partisan du magnétisme. Nous l'ignorons; si cela est, nous croyons avoir montré que cette prétendue science n'opérera jamais les grands miracles du christianisme.

« Les guérisons les plus fréquentes de Jésus, c'était l'expulsion du démon dans les possessions, une douce parole, selon M. Renan, souvent devait suffire. »

Quand on connaît les signes d'une possession on se borne, pour toute réponse, à certains mouvements d'épaules, le sujet est trop sérieux pour sourire.

« L'épilepsie, les visions, etc., étaient un principe de force et de grandeur pour les fondateurs de religions. » — Mahomet est cité comme exemple. — Nous le répétons : d'un seul mot on biffe des vérités qui nécessiteraient un volume pour les rétablir. Mahomet n'était-il qu'un jongleur? Mahomet comme Socrate, comme une foule d'illuminés, tombait en extase ; il était subitement arrêté, ou comme Balaam lors de l'invasion du Dieu, il était renversé et recevait ses révélations. « L'ange Gabriel, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, apparaît à Mahomet durant son sommeil et lui ordonne de lire un livre. Mahomet résiste trois fois, et ne cède qu'aux violences de l'ange. A son réveil, il sent qu'un livre avait été écrit dans son cœur : ce sont ses expressions. Profondément troublé il raconte son rêve à Khadîdja sa première femme. Il se croyait possédé des esprits malins, et dans son désespoir il allait peut-être s'ôter la vie, lorsqu'une voix descendue du ciel, celle de l'ange, lui dit : O Mahomet, tu es l'envoyé de Dieu, et je suis l'ange Gabriel. — Puis levant les yeux il voit l'ange sous une forme humaine qu'il suit du regard jusqu'à l'horison. Effrayée de son absence, Khadîdja le fait chercher, on le découvre : elle ne peut calmer son émotion. Elle l'assure pourtant

qu'il n'est pas *un possédé des djinns*, et qu'il sera le prophète de sa nation. »

« Khadîdja moins rassurée qu'elle ne veut le paraître consulte le sage Waraka son cousin. — Si ce que tu viens me dire est vrai, répond-il, ton mari est visité par le grand Nâmoûs qui jadis visita Moïse; il sera le prophète de ce peuple. » (V. *Journ. des sav.*, 1863, p. 511-512.)

Dans cette crise « qui devait, selon M. Barthélemy Saint-Hilaire, décider du reste de la vie de Mahomet, et en faire un fondateur de religion, » reconnaissons-nous des accès d'épilepsie? — Ceux-ci sont suivis, on le sait, d'un état d'imbécillité, et ici nous voyons des révélations qui transforment l'épileptique en fondateur d'un vaste empire et d'une religion dont nul ne prévoit la fin. Le mal caduc ne fait ni des thaumaturges, ni des prophètes, et les *jongleries* ne fondent rien : pour convaincre il faut d'abord être convaincu; il faut plus, il faut que l'on croie voir *le divin*, ou du moins le *surhumain*.

L'espace nous manque pour développer ici cette thèse ; ce qui a été dit ailleurs nous en dispense. Terminons donc par un passage du docteur Brownson, à qui on ne saurait nier l'aptitude pour traiter de pareils sujets.

« Rien ne prouve plus sûrement une intelligence étroite, superficielle et antiphilosophique, dit-il, que d'essayer, comme la plupart des écrivains, d'expliquer l'origine, le progrès et la puissance du mahométisme par le fanatisme, par l'habileté, la ruse ou le génie supérieur et l'adresse de Mahomet. La fraude, la ruse, la duperie ne suffiraient point pour se rendre compte des terribles phénomènes de l'islamisme, qui, durant douze siècles, a lutté contre la Croix et s'est emparé

des plus belles régions du globe. Quiconque l'étudie profondément et avec calme, doit arriver à la conclusion qu'il a été mis en œuvre une puissance surhumaine qui, si elle ne vient point de Dieu, comme le croient les mahométans, doit venir du diable. » (V. *L'Esprit frappeur*, p. 215, et les articles de M. Barthélemy Saint-Hilaire dans le *Journal des savants*.)

« La noble école d'Alexandrie, poursuit M. Renan, se livra cependant aux extravagances de la théurgie ; » il veut prouver par là « que les grandes choses ont toujours de grandes causes, bien qu'elles soient accompagnées de petitesses. »

Le néoplatonisme ne pouvait lutter contre le christianisme, répondrons-nous, que par les prodiges. — Ni Maxime, ni Plotin, ni Julien n'eussent préféré la superstition païenne, si ce surhumain, qui flatte les passions, ne s'était manifesté ; croyons-en Ammien-Marcellin, l'ami de Julien. (V. dans le tome Ier de cet ouvrage le chapitre consacré au *néoplatonisme*.)

Concluons que M. Renan ne peut attaquer les miracles opérés par Jésus-Christ ou par les saints du christianisme en son nom, mais comme il n'y a que Dieu qui puisse opérer de tels miracles, il faut admettre, redisons-le donc, que Jésus-Christ est Dieu ou que Dieu nous trompe. — Quant aux miracles en eux-mêmes, la plupart ont une authenticité qui manque à nombre de faits physiques dont on ne doute pas. Leur qualité de miracles doit-elle les faire répudier? Veut-on soutenir avec l'école de Hume « qu'il n'y a pas de témoignages assez forts pour établir un miracle, à moins que le témoignage ne soit tel que sa fausseté serait plus miraculeuse que n'est le fait qu'il doit établir? » — Nous répondrions d'abord que M. Renan en a senti l'absurdité, car il admet la possibilité du

miracle. En serait-il autrement, nous rappellerions qu'un miracle est lui-même un fait; que la plupart des faits merveilleux sont tels que chacun peut les reconnaître sans se tromper. Si une masse de témoins attestent, sans intérêt à le faire, la résurrection d'un cadavre en putréfaction ou la création subite d'un organe détruit, il faut avouer que la possibilité du fait est ici prouvée par son existence même; ce qui est absurde c'est la négation.

LIVRE TRENTE-SIXIÈME

CHAPITRE I

La *régénération* annoncée et les maux dont on est menacé ont pour instruments les hommes de conception dirigeant les hommes d'action ; les uns et les autres obéissent à l'esprit d'erreur ou de désordre. — Sociétés secrètes au commencement du dix-neuvième siècle ; leur constitution, leur organisation, leurs cérémonies symboliques. — Voies de succès des Sociétés secrètes, leurs vœux ; moyens adroits de séduction indiqués par les chefs pour recruter des membres.

La régénération annoncée et les maux dont on est menacé ont pour instruments les hommes de conception dirigeant les hommes d'action ; les uns et les autres obéissent à l'esprit d'erreur ou de désordre.

On a vu, en parcourant cet ouvrage, l'esprit d'erreur perpétuellement en conflit avec la vérité, l'attaquer, la contrefaire, vouloir se substituer et s'efforcer de l'anéantir. On est stupéfié, et on serait tenté de demander si le démon est plus puissant que Dieu, ou s'ils luttent ensemble avec d'égales forces, si l'on ne savait que le manichéisme est la plus grande des absurdités. Mais on sait que l'homme, comme être libre, est soumis à une épreuve; on sait aussi que le premier de la race humaine viola la défense divine pour obéir aux suggestions du serpent, et quoique sa postérité ait été

constamment avertie que ce dernier était son mortel ennemi, c'est pourtant à lui, le plus souvent, qu'elle obéit. C'est donc l'homme qui donne à Satan la puissance sur lui-même pour être excité à faire le mal. Cependant, si Satan souffle l'erreur, Dieu opère aussi par sa grâce, et les mêmes sentiments, les mêmes passions qui poussent au crime peuvent être dirigés vers le bien. Si le démon a ses fidèles pour le mal, Dieu a ses héros de vertu dans les saints. Cette différence entre les hommes qui ont les mêmes passions vient donc de la préférence accordée aux instigations du mal et du mépris de la grâce. On en tarit la source en progressant dans les voies mauvaises, de même qu'en suivant les bonnes inspirations on progresse de plus en plus dans la vertu.

Lorsqu'un homme se livre à l'esprit d'orgueil, ce sentiment engendre la rationalisme, puis l'incrédulité. Quand il s'abandonne à ses instincts grossiers, l'épicurisme, la dissolution le déterminent au matérialisme et à l'athéisme; tombant quelquefois au degré de la brute, il pousse ainsi la démence jusqu'à nier Dieu lui-même. Il serait alors étonnant que les athées ne se moquassent point de l'existence du démon, dont ils sont cependant les esclaves sans s'en douter.

Nous avons vu les disciples de l'esprit d'erreur dans des hommes d'intelligence et initiés aux sciences : libres penseurs, philosophes sceptiques et savants incrédules, les uns et les autres progressant dans cette voie, deviennent les propagateurs de l'impiété. Ce sont leurs écrits qui trouvent des lecteurs avides, ce sont leurs discours qui ont des oreilles attentives chez les gens dissolus.

Parmi ces hommes d'intelligence Satan choisit quelquefois, pour couronner leurs progrès, les apôtres de

son culte; il peut même les élever à la dignité de son sacerdoce, c'est-à-dire en faire des voyants, des devins, des thaumaturges.

Il est plus rare de voir les matérialistes promus à l'apostolat, il les laisse croupir dans la fange où ils se complaisent, et nier l'existence des esprits. Ils lui sont non moins agréables dans cet état qu'ils le seraient dans celui de voyants. Aussi sont-ils rarement témoins des manifestations des esprits, il faudrait une conversion à laquelle leur intelligence toute vouée aux choses matérielles les rend peu propres. Satan n'opère ce prodige qu'autant qu'une pareille conversion deviendrait utile à sa cause.

Le démon a donc un premier troupeau; le plus vil et le plus nombreux : c'est la tourbe des matérialistes voués uniquement au culte du bien-être physique et des voluptés. On n'en eût rien dit ici, si la plupart d'entre eux ne figuraient parmi les instruments d'*action* du génie du mal. Dirigés par les hommes de *conception* ils en deviennent l'instrument inconscient prêt à fonctionner. Leur tâche sera de détruire par la force brutale; à d'autres appartiendra d'édifier. Mais avant d'édifier, il y a deux édifices à renverser : l'édifice social et l'édifice religieux. Comme il existe un lien entre les deux, quand l'un sera détruit (c'est une maxime tellement connue qu'on ne doit pas ici la répéter), l'autre édifice sera bien prêt de s'écrouler. — Lorsqu'en 92 on eut renversé le gouvernement établi, le culte religieux fut aboli. — Donc qu'on ne l'oublie pas : tout gouvernement qui laisserait détruire la religion de ses pères succomberait bientôt, et tout État qui la laisserait trop vivement attaquer serait lui-même fortement ébranlé.

Il semblerait que la puissance inhérente à la nature diabolique n'aie nul besoin du concours de l'homme

pour renverser; néanmoins, il en est autrement. Si Dieu permet quelquefois à Satan d'user de sa puissance comme ministre de ses justes châtiments, d'ordinaire il veut qu'il ne puisse rien sans le concours de l'homme, lequel obéissant aux suggestions sataniques devient un instrument pour châtier les nations coupables, et en même temps l'agent de sa propre ruine.

Les instruments d'action sont organisés dans l'ombre pour détruire toute autorité et prêts à se ruer au premier signal. S'ils existent depuis longtemps, ils ne furent jamais aussi nombreux qu'ils le sont de nos jours. Les sociétés secrètes enlacent le monde et ne furent jamais aussi ardentes pour le mal ; constamment en arrêt devant leur proie, elles n'attendent que l'instant favorable pour la déchirer. Elles poursuivent le but de la grande hérésie qui a commencé du temps de l'apôtre, et doit amener l'*abomination de la désolation*. C'est la nue qui gronde depuis dix-huit siècles, qui apparaît, se dissipe, reparaît, et qui doit crever un jour pour tout inonder d'un déluge de maux. C'est l'hydre à plusieurs têtes qui repoussent à mesure qu'on les coupe ; c'est le ressort puissant que Dieu tient bandé, mais qui fracassera tout quand Dieu, lassé de supporter les iniquités humaines, lui permettra de se débander.

Sociétés secrètes au commencement du dix-neuvième siècle : leur constitution, leur organisation, leurs cérémonies symboliques.

L'une des associations occultes les plus actives au commencement de ce siècle fut le carbonarisme. « Rameau détaché de l'arbre des sociétés secrètes, dit Crétineau-Joly, bientôt il les absorbe dans sa fatale fécondité. »

Dans un extrait aussi court que celui-ci, il est impossible d'exposer en détail la constitution et l'organisation des *Carbonari*[1], les instructions pour les récipiendaires, le catéchisme d'apprenti, etc. On renvoie le lecteur à l'ouvrage publié en 1821 par Saint-Edme (Théodore Bourg) sur la *Constitution et l'organisation des carbonari*.

La plupart des questions et des réponses dans les réceptions aux deux premiers grades sont symboliques et relatives au Christ, à son supplice, etc. La réception d'un bon cousin au grade de *Maître* est une sorte de parodie de la passion du Sauveur. Le bon cousin est amené devant Pilate, on l'accuse d'être un séditieux. Il est renvoyé devant Caïphe, devant Hérode; on le conduit enfin au Calvaire, où étant agenouillé, il réitère son serment. On ne saurait rapporter ici tous ces détails aussi burlesques et ridicules que sacriléges.

Dans l'ouverture de la *Vente* au grade de *Grand Élu*, un des membres appelé l'*Étoile* rappelle « l'époque de l'âge d'or, où les réunions des bons cousins étaient inutiles, car tous les hommes étaient bons et vertueux. La terre n'avait pas de maîtres particuliers, les hommes vivaient de racines et se couvraient de feuillage. L'*Étoile* ajoute que bientôt l'humanité perdit

1. L'origine de la *Charbonnerie* est inconnue; on dit qu'elle était établie en Italie avant l'époque de l'avénement de François Ier. — Les Carbonari coopérèrent au changement de dynastie qui eut lieu à Naples au commencement du dix-huitième siècle. — Ce que Saint-Edme a écrit lui fut, dit-il, communiqué par le père P..., supérieur des Récollets de Vérone, qui lui donna lecture d'un manuscrit de la Bibliothèque de son couvent. Ce bon religieux, affilié lui-même, était un frère dupe, il regardait ce que voulait cette Société comme chose impossible, mais l'initiation à chaque grade étant, à son avis, tirée de l'Histoire sacrée mis e en pratique, il était dans une sorte d'admiration et consentait à initier ceux qui le désiraient.

son innocence, et que la fraternité fut détruite. Les plus habiles s'emparèrent du pouvoir, ils chargèrent le peuple de chaînes, osèrent publier que leur autorité venait du ciel et serait héréditaire. Les peuples voulurent s'assembler et détruire la tyrannie, mais une poignée de bandits audacieux se disant *sacrés* traitèrent de rebelles les véritables souverains : c'est-à-dire la multitude des individus composant la nation. — Le plus affreux despotisme remplaça la liberté primitive et l'égalité. Les bons citoyens tentèrent souvent de ramener l'âge d'or, mais les brigands couronnés triomphèrent. La belle Ausonie, maîtresse des trois quarts du monde, obéit maintenant à trente soi-disant souverains. C'est pour en débarrasser le sol italien que les premiers bons cousins ont établi la respectable *Charbonnerie*. La liberté, l'égalité exilées se réfugièrent dans les forêts, se cachèrent dans les *Ventes*, dans les grottes, et reprenant la robe virile jurèrent de renverser tous leurs oppresseurs. Ils ont tous fait sur la croix du Sauveur le serment de rétablir sa sainte philosophie, et le tocsin de l'insurrection générale a sonné, etc. » (*Ibid.*, p. 99-103.)

Le secrétaire lit ensuite les instructions des directeurs du mouvement. — Elles portent « qu'on désignera les hommes dévoués qui devront frapper les premiers coups, et les hérauts qui proclameront la chute des oppresseurs. On remettra les listes des satellites du pouvoir, qu'il sera bon d'arrêter, d'emprisonner, ou de mettre à mort. Un gouvernement provisoire s'installera au palais des tyrans chassés, livrés à la vengeance du peuple; des citoyens fidèles aux principes d'égalité s'empareront des hôtels ministériels et de toutes les caisses publiques, etc., etc. »

La proposition est adoptée; on met le genou en

terre, et on jure d'employer tous les moyens pour faire triompher la liberté, l'égalité, les principes de haine à la tyrannie. On consent si l'on devient parjure d'être immolé, d'être mis en croix au sein d'une *Vente* de la même manière que le bon cousin Jésus, et d'avoir les entrailles arrachées, brûlées et les membres coupés, etc. »

On donne ensuite lecture du pacte social contenant cinquante-huit articles. — « Art. Ier. L'Ausonie se compose de toute la péninsule italienne limitée à l'Est et au Sud par la Méditerranée, à l'Ouest par la crête des plus hautes Alpes, depuis la mer jusqu'aux montagnes les plus élevées du Tyrol. — Les anciens États vénitiens seront compris dans l'Ausonie, jusqu'aux bouches du Cattaro. Ses limites avec la Turquie seront bornées par les monts de Croatie, Trente et Sienne comprises. Toutes les îles de l'Adriatique et de la Méditerranée situées à moins de cent milles des côtes de la nouvelle république feront aussi partie de son territoire. »

Les articles suivants concernent l'organisation de la république. — « Art. X et XI. Pauvres et riches seront, est-il dit, aptes à parvenir à tous les emplois, lesquels seront tous électifs et temporaires. — Art. XIV. Toutes les élections émaneront directement ou indirectement du peuple. — Art. XVIII. Les assemblées de département nommeront les évêques, curés, desservants, etc. — Art. XXXIII. La religion chrétienne sera rétablie dans sa *pureté primitive*. (On devine comment.) — Art. XXXV. Le concile élira un patriarche pour l'Ausonie ; le pape actuel sera prié d'accepter cette dignité ; pour dédommagement de ses revenus temporels une indemnité personnelle lui sera payée durant sa vie en sus de son traitement de pa-

triarche. — Art. XXXVI. Le collége des cardinaux ne pourra résider dans la république, qui ne le reconnaîtra et ne prétendra le payer que tout le temps de la vie du pape actuel. Après la mort de ce pape, si ce collége en élit un de nouveau, ce chef devra transférer son siége *hors* du territoire de la république. »

« Art. XXXVIII. L'impôt sera progressif : le plus pauvre ne payera qu'un septième de son revenu, le plus riche les six septièmes, etc. — Art. XLVIII et XLIX. Tous les titres héréditaires seront abolis, et tous les droits féodaux le seront, sans indemnité. — Art. LIII. Les ordres mendiants sont conservés, mais leurs membres ne pourront entrer dans les cloîtres qu'après avoir servi l'État pendant sept ans, etc. — Art. LVII. Les tombeaux des grands hommes et des bienfaiteurs de la patrie seront élevés le long des grandes routes aux frais de l'État. — Art. LVIII. Le pacte constitutionnel et social ne pourra être changé ni revisé que tous les vingt et un ans. »

On sent que le pacte pouvant être révisé, il pourra être modifié religieusement et civilement.

Le grade de *Grand Élu* est conféré avec les plus grandes précautions. Le récipiendaire doit avoir au moins trente-trois ans et trois mois, comme avait le Christ à l'époque de sa mort.

Cet extrait ne peut donner qu'une idée fort incomplète de l'organisation, de la constitution, du pacte social des Carbonari et de leurs cérémonies.

Dans la réception au dernier grade *carbonico* de *Grand Maître Grand Élu*, on fait lier et préparer le récipiendaire; on charge aussi de chaînes les deux larrons, et on fait le simulacre de les crucifier. Le récipiendaire lui-même est crucifié à l'*instar du bon cousin Jésus*. — On procède à une cérémonie toute symbo-

lique de la Passion, et si effrayante que l'on est quelquefois forcé d'administrer au récipiendaire des cordiaux. On juge alors si c'est un digne *bon cousin*.

L'Ausonie a beaucoup de fêtes : la première fête, *des ecclésiastiques* ou *Fête-Dieu*, a lieu le premier de l'an, ou le 1er de *verdure*, c'est-à-dire le 10 mars. — La fête du peuple se célèbre le dixième mois (*mois des jeux*), c'est le carnaval. — Les fêtes particulières sont au nombre de trente : *Jeunesse*. — *Mariage*. — *Santé*. — *Force*. — *Vertu*. — *Patrie*. — *Liberté*. — *Fraternité*. — *Caducité*, etc. — Viennent ensuite les fêtes des saisons. — Tous les noms sont changés dans le calendrier de la *Charbonnerie*.

On prétend que le pacte social fut présenté le 26 décembre 1813 au cabinet de Saint-James, par un des chefs des Carbonari, et qu'il fut rejeté. — Est-ce bien authentique? Plusieurs ont prétendu aussi que cette présentation n'eut pas lieu.

Dans une lettre du 12 juillet 1819, publiée par la *Bibliothèque historique* et reproduite par Saint-Edme, il est dit « que la Société des Carbonari a une origine française, et que sa doctrine est à peu près conforme à celle des francs-maçons. Les Carbonari ont trois différents grades : dans le premier on se garde bien de révéler le but de l'association; dans le troisième on exige une promesse écrite et un serment, et le but y est clairement exposé. »

Cette même lettre rapporte ce trait caractéristique : « Quand le roi de Sardaigne alla prendre possession de Gênes, où les patriciens, les bourgeois et le peuple appartenaient à la *Charbonnerie*, l'âpreté républicaine y manifesta vivement son aversion pour le souverain. » (*Ibid.*, p. 192, 196, 200.)

Les Carbonari montrent une grande foi au *bon cou-*

sin Jésus; leur croyance c'est l'Évangile, — tel qu'ils l'entendent, — un christianisme tel sans doute que le voulaient en 1848 nos radicaux qui se prétendent, malgré leur impiété, être les vrais, les parfaits disciples du Christ. — Cette foi pourtant n'est pas celle de l'Église pendant dix-huit siècles, mais celle qui faisait dire à saint Paul, de ceux qui la professaient : « *Le mystère d'iniquité opère déjà.* »

Il s'agit donc ici d'une réformation politique et religieuse. — Et, qui le croirait! bon nombre parmi les membres du clergé inférieur, et même quelques évêques en Italie, d'après la lettre citée plus haut, partagèrent ces aspirations hérétiques et séditieuses. Il y eut dans tous les rangs, en Italie, une foule de Carbonari; ils firent, à la fin de 1813, une épuration qui donna lieu à la Société des *Calderari*, ou *Chaudronniers*. Ceux-ci devinrent les auxiliaires des gouvernements qui ont persécuté les Carbonari. (*Ibid.*, p. 202-204.)

Il est aisé de voir que les projets des radicaux français de 1848 ont la plus grande analogie avec ceux de leurs frères les Carbonari. Si l'Italie forme aujourd'hui un royaume avec le dessein d'avoir Rome pour capitale, est-ce bien le vœu des sociétés secrètes? Il est fort permis d'en douter; n'est-ce pas plutôt, dans leur pensée, un acheminement pour fonder la république de l'Ausonie?

« Maçon et Charbonnier, écrit Saint-Edme, j'ai pu étudier les rapports qui existent entre ces deux sociétés, et j'y ai trouvé les mêmes statuts, les mêmes usages, sinon le même but, surtout dans le dernier grade de la *Charbonnerie.* » (*Ibid.*, p. 8.)

L'éditeur de son livre dit : « Que veulent les Carbonari? rien autre chose que la destruction des gou-

vernements légitimes. A leurs yeux les rois sont des brigands couronnés. Les jacobins de la république, les soi-disant libéraux de tous les temps et de tous les pays, les illuminés ont toujours visé au même but... Je n'ai d'autre intention, poursuit-il, que de dévoiler les vues criminelles de cette secte si nombreuse et trop peu connue. » (*Ibid.*, Avis de l'éditeur.)

Nous ajouterons, autant que notre tâche d'abréviateur le permettra, d'autres documents à ce qu'on vient de lire.

Voies de succès des Sociétés secrètes, leurs vœux; moyens adroits de séduction indiqués par les chefs pour recruter des membres.

Le moyen des sociétés secrètes pour réussir est tracé en quelques mots par M. Salvador : « Un *temporel* nouveau, dit-il, appelle un *spirituel* nouveau. » La première règle est : Pas de révolution politique, générale, sociale sans une transformation religieuse correspondante qui précède ou qui suit. » (V. *Question religieuse au dix-neuvième siècle.*) — C'est en d'autres termes ce que nous avions dit précédemment.

Nous avons annoncé d'autres documents sur les membres directeurs des sociétés secrètes et sur leurs moyens de réussir. On va donner des extraits aussi courts que possible et puisés à de bonnes sources, de leurs correspondances, des instructions de la *Vente suprême*, etc. (de 1819 à 1846).

« Il faut *décatholiciser* le monde : ne conspirons que contre Rome. La révolution dans l'Église, c'est le renversement obligé des trônes et des dynasties. » (V. Crétineau-Joly, *L'Église romaine en face de la révolution*. t. II, p. 123.)

« La révolution n'est possible qu'à la condition de renverser la papauté. Les conspirations à l'étranger,

les révolutions en France n'aboutiront qu'à des résultats secondaires tant que les papes, dont la force morale est immense, seront debout. Pour la détruire (cette force), tous les moyens sont bons; le pape renversé, tous les trônes tomberont. » (V. Mgr de Ségur, *La Révolution*, VI.)

Edgard Quinet dit : « Il faut que le catholicisme tombe : point de trêve avec l'*injuste!* Il faut extirper, déshonorer le papisme, l'étouffer dans la boue. »

La *haute Vente* dit aussi : « Il est décidé dans nos conseils que nous ne voulons plus de chrétiens. » (V. Crétineau-Joly, *Ibid.*, p. 148.)

« Pour combattre les princes et les bigots, tous les moyens sont bons. Tout est permis pour les anéantir : la violence, la ruse, le feu, le fer, le poison et le poignard. » (V. Mgr de Ségur, *Ibid.*, VII.)

« Nous formons une association de frères sur tous les points du globe; nous avons des vœux et des intérêts communs; nous tendons tous à l'affranchissement de l'humanité; nous voulons briser toute espèce de joug... L'association est secrète même pour nous, vétérans des associations secrètes, etc. » (V. Crétineau-Joly, *Ibid.*, p. 143-144.)

« Le succès de notre œuvre dépend du plus profond mystère; dans les *Ventes,* nous devons trouver l'initié prêt à n'être compté pour rien. » (*Ibid.*, p. 129-130.)

« Afin de donner à notre plan toute son extension, nous devons agir à la sourdine, gagner peu à peu du terrain, n'en perdre jamais. » (*Ibid.*, p. 137.)

« Le travail que nous allons entreprendre n'est l'œuvre ni d'un jour, ni d'un mois, ni d'un an, ni de plusieurs années peut-être... Dans nos rangs, le soldat meurt, le combat continue. » (*Ibid.*, p. 84.)

« Il est une pensée qui a toujours préoccupé ceux

qui aspirent à la régénération universelle, c'est l'affranchissement de l'Italie, d'où sortira l'affranchissement du monde entier. Notre but final est l'anéantissement à tout jamais du catholicisme et même de l'idée chrétienne. » (*Ibid.*, p. 82-83.)

« Dépopularisez la prêtraille par toute espèce de moyens... La conspiration la mieux ourdie est celle qui compromet le plus de monde; ayez des martyrs, des victimes. » (*Ibid.*, p. 34.)

« Défions-nous des exagérations de zèle. Une bonne haine froide, bien calculée, profonde, cela vaut mieux que toutes les déclamations de tribune. » (*Ibid.*, p. 123-124.)

« L'unité politique de l'Italie est une chimère..., mais cela produit de l'effet sur les masses, sur la jeunesse... Ce principe est vide, mais c'est un moyen d'agitation; agitez à petit bruit, inquiétez l'opinion, tenez le commerce en échec; surtout ne paraissez jamais, c'est le moyen de mettre en suspicion le gouvernement pontifical. » (*Ibid.*, p. 136.)

« Les progrès de la cause sont sensibles, écrit un des chefs sous le nom de *Nubius* au correspondant d'Allemagne; il y a des indices qui ne trompent guère On sent de très-loin le mouvement qui commence; nous voulons le laisser mûrir avant de l'exploiter, c'est le seul moyen d'agir à coup sûr... » — Puis plus loin : « Mettez à notre disposition des thalers, et beaucoup..., c'est la meilleure artillerie pour battre en brèche le siége de Pierre. » (*Ibid.*, p. 131-132.)

Dans une lettre à la *Vente* piémontaise on se félicite d'avoir à Malte une imprimerie. « Sous pavillon britannique, on répandra à coup sûr dans toute l'Italie les livres et brochures que la *Vente* jugera à propos de faire circuler. » — En 1846, les imprimeries de Suisse

sont en bon chemin, et produisent des livres tels « que les désirent les sociétés secrètes. » (*Ibid.*, p. 124, 388.)

Un ami de *Nubius* lui écrivait en 1844 : « Dans l'espace de quelques années, nous avons considérablement avancé les choses. La désorganisation sociale règne partout, au Nord comme au Midi. Il a été très-facile de pervertir; en Suisse, en Autriche, en Prusse comme en Italie, nos séides n'attendent qu'un signal pour briser le vieux *moule*... Paris ne manquera pas à sa mission. » (*Ibid.*, p. 378-379.)

« Dans toute l'Europe, disait en 1846 un correspondant de *Nubius*, les esprits sont enclins à l'exaltation; chacun avoue que le vieux monde craque, que les rois ont fait leur temps. Cela ne fait plus de doute pour moi, qui viens d'étudier jusqu'en Russie le travail de nos sociétés... Dans quelques années, l'assaut qui sera livré ensevelira les souverains sous les débris de leurs armées impuissantes. »

« Nous n'ambitionnons pas une révolution dans une contrée, cela s'obtient toujours. — Pour tuer sûrement le vieux monde, il faut étouffer le germe catholique et chrétien. » (*Ibid.*, p. 386-387.)

« Ne nous décourageons point, préparons nos armes dans le silence des *Ventes*, dressons toutes nos batteries; flattons toutes les passions, les plus mauvaises comme les plus généreuses, et le plan réussira. » (*Ibid.*, p. 90.)

« Nous sommes trop en progrès pour nous contenter du meurtre d'un homme. N'individualisons pas le crime; afin de le grandir jusqu'aux proportions du patriotisme et de la haine contre l'Église, nous devons le généraliser. Il est décidé dans nos conseils que nous ne voulons plus de chrétiens. Popularisons donc le vice dans les multitudes, qu'elles le respirent

par les cinq sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en saturent. Faites des cœurs vicieux, et vous n'aurez plus de catholiques. » (*Ibid.*, p. 147-148.)

Le chef de la *haute Vente* à l'occasion de deux agents exécutés à Rome en 1825, et morts dans l'impiété, s'en réjouit comme d'une prise de possession des âmes... « Mourir à Rome, dit-il, franc-maçon et impénitent, c'est admirable! » (*Ibid.*, p. 100.)

« Infiltrez le venin dans les cœurs choisis, écrivait en 1822 un juif aux agents supérieurs de la *Vente* piémontaise, infiltrez-le à petites doses et comme par hasard, vous serez étonné de votre succès. L'essentiel est d'isoler l'homme de sa famille, de lui en faire perdre les mœurs; il est assez disposé par la pente de son caractère à fuir les soins du ménage, à courir après de faciles plaisirs et des joies défendues; il aime les causeries du café, l'oisiveté des spectacles. Entraînez-le; donnez-lui une importance quelconque; apprenez-lui discrètement à s'ennuyer de ses travaux journaliers. Par ce manége, après l'avoir séparé de sa femme et de ses enfants, et lui avoir montré combien ses devoirs sont pénibles, vous lui inculquerez le désir d'une autre existence. Attisez le désir de rébellion, naturel à l'homme, jusqu'à l'incendie, mais que l'incendie n'éclate pas, c'est une préparation à la *grande œuvre* que vous devez commencer. » (*Ibid.*, p. 120.)

Pour cette *grande œuvre* « il faut, dit Proudhon, une conscience large, que n'effarouchent point à l'occasion une alliance adultère, la foi publique violée, les lois de l'humanité foulées aux pieds. » (V. Mgr de Ségur, *Ibid.*, VIII.)

« C'est la corruption en grand que nous avons entreprise, écrit à *Nubius* un de ses correspondants : la corruption du peuple par le clergé, et de celui-ci par nous;

ce qui nous permettra de mettre un jour l'Église au tombeau. Corrompons l'Église, le but est assez beau pour nous tenter... A l'œuvre donc jusqu'à la fin! » (*Ibid.*, p. 148-149.)

« C'est à la jeunesse qu'il faut aller, c'est elle qu'il faut séduire; entraînons-la, sans qu'elle s'en doute, sous nos drapeaux; que tout le monde ignore notre dessein. Laissez de côté l'âge mûr; allez même à l'enfance, s'il est possible; n'ayez jamais cependant pour elle un mot d'impiété ou d'impureté, gardez-vous-en dans l'intérêt de la cause; conservez les apparences de l'homme grave et moral. Une fois votre réputation établie dans les colléges, dans les universités, dans les séminaires, attachez-vous à la milice cléricale; excitez, échauffez ces natures pleines d'un patriotique orgueil, offrez-leur en secret des livres inoffensifs, puis amenez vos dupes au degré de *cuisson voulu*. Vous pourrez apprécier ensuite la sagesse de cette direction. Une réputation de catholique et de bon patriote donnera un accès facile à nos doctrines parmi le jeune clergé comme au fond des couvents; dans quelques années, il aura envahi toutes les fonctions; il sera appelé à choisir le Pontife qui doit régner, et qui sera plus ou moins imbu des principes italiens et *humanitaires* que vous allez propager. » (*Ibid.*, p. 87-89.)

« Vous voulez révolutionner l'Italie, cherchez le pape dont nous venons de parler, que le clergé marche sous votre étendard croyant marcher sous celui des Clefs apostoliques. Tendez vos filets au fond des sacristies et des couvents. Si vous ne précipitez rien, nous vous promettons une pêche miraculeuse, une révolution en tiare et en chape. » (*Ibid.*, p. 89-90.)

« Quand vous aurez imprimé le dégoût de la famille et de la religion (l'un va presque toujours à la suite de

l'autre), provoquez adroitement le désir d'être affilié à la Loge la plus voisine. Cette vanité est si banale que je suis toujours en admiration devant la stupidité humaine. Se trouver appelé à garder un secret qu'on ne confie jamais, est pour certaines natures une volupté, une ambition. Les Loges sont un dépôt, une sorte de *haras*, un centre par lequel il faut passer pour arriver à nous. Là on s'empare de la volonté d'un homme, on en dispose, on l'étudie, on devine ses tendances. Quand il est mûr pour nous, on le dirige vers la Société secrète, dont la Franc-Maçonnerie n'est que l'antichambre. — C'est sur les Loges que nous comptons, elles discourent sans fin sur les dangers du fanatisme, sur l'égalité sociale, sur la liberté religieuse; c'est plus qu'il n'en faut pour nous faire des adeptes. » (*Ibid.*, p. 120-122.)

« Si la maçonnerie, disait naguère un des principaux Vénérables, devait se confiner dans le cercle étroit qu'on voudrait lui tracer, à quoi servirait sa vaste organisation? — L'heure du péril a sonné, il faut agir... L'hydre monacale si souvent écrasée, nous menace de nouveau de ses têtes hideuses. En vain nous flattions-nous d'avoir écrasé l'*infâme*. » (V. Mgr de Ségur, *Ibid.*, VIII.)

« Le meilleur moyen de *déchristianiser* l'Europe, écrivait Eugène Sue, c'est de la *protestantiser*. »

« Les sectes protestantes, ajoute Edgar Quinet, sont les mille portes ouvertes pour sortir du christianisme; il faut s'armer de tout; spécialement de toutes les sectes chrétiennes qui font la guerre au catholicisme; vous jetterez le christianisme dans le plus grand danger. Voilà pourquoi je m'adresse à toutes les religions qui ont combattu Rome. Qu'elles le veuillent ou non, elles sont dans nos rangs. » (*Ibid.*)

Il serait trop long de continuer l'extrait le plus raccourci de ces infernals desseins. Chacun doit sentir quel est celui qui peut les suggérer, et ce que sont ceux qui les nourrissent.

Les institutions politiques et le but de ces sociétés sont si connus, qu'il est inutile de les rappeler ici. Dans l'affaire de société secrète (*Démocratique-Socialiste*) appelée en juillet 1862 devant le tribunal correctionnel de la Seine, dont l'acte d'accusation contient quarante pages, on lit : « Que la société a pour objet, 1° de fonder la république démocratique et sociale, le droit au travail et tout ce qui s'ensuit ; — 2° elle ne veut plus de force armée, plus d'autorité ; — 3° elle veut l'abolition de toute propriété territoriale, foncière et industrielle ; — 4° il n'y aura plus d'impôts, plus de dette publique et hypothécaire ; — 5° elle veut la dictature du peuple armé ; — 6° un seul et unique propriétaire (l'État) ; — 7° à cinq ans les enfants seront examinés par un jury, qui décidera de leur vocation, etc., etc. » — C'est-à-dire que les familles n'auront plus de propriété, pas même celle de leurs propres enfants. C'est l'esclavage comme dans la république de Platon, destiné à ceux qui possèdent. L'aristocratie, ce seront ceux qui poursuivent ces projets ténébreux ; à ceux-ci les grades, les dignités et la magistrature. — Avec l'esclavage et la prétendue religion unitaire que l'on veut constituer, qui n'est autre que l'athéisme [1], on retombe dans la vie sauvage.

1. *Panthéisme* ou *athéisme*, tel est le vœu de la plupart des libres penseurs, des principaux affiliés aux Sociétés secrètes, francs-maçons et autres ; il faut rendre l'univers athée.

Il vient de se former en Belgique une nouvelle association sous le nom de *Libres-Penseurs*, encore en progrès sur les *Solidaires*, qui cependant prêchent hautement l'athéisme, et répètent sans cesse « que LA PAIX DE L'AME SE PUISE DANS LA NÉGATION DE DIEU. » Les *Libres-Pen-*

Que les prévenus dans ce procès soient coupables ou non de ce dont on les accuse, il est bien constant que tel est le vœu des affiliés des Sociétés secrètes.

Toute l'Europe notamment est menacée, car ces affiliés se trouvent partout[1] sous différentes dénomina-

seurs soutiennent « qu'il ne peut y avoir eu de force créatrice. DIEU N'A PAS ÉTÉ ET N'EST PAS CRÉATEUR, DIEU N'EST PAS UNE FORCE RÉGULATRICE. DIEU NE PEUT ÊTRE NI CRÉATEUR NI RÉGULATEUR, ET NE PEUT ÊTRE NI BON NI JUSTE; IL NE PEUT ÊTRE INFINIMENT JUSTE, ET INFINIMENT PUISSANT. DIEU N'EST PAS. » — Tel est le sommaire de leur Catéchisme. — « Convaincus, disent-ils, que le devoir de tous les honnêtes gens est de travailler par tous les moyens possibles, au renversement des idoles, des préjugés ou des superstitions de toute espèce, les *Libres-Penseurs*, en posant les bases de leur nouvelle institution, saluent avec vénération leurs frères aînés les *Affranchis* et les *Solidaires*. Comme ceux-ci, nous *Libres-Penseurs*, nous protestons contre l'oppression de la raison humaine par les ministres de tous les cultes. Si nous avons jugé nécessaire de fonder une troisième société à côté de celles qui ont déjà fait tant de bien, c'est que les *Affranchis* et les *Solidaires* ne repoussent le prêtre qu'au lit de la mort; nous avons nous, trouvé logique de repousser son intervention non-seulement à la mort, mais surtout dans la famille, où le clergé ne s'insinue que pour voler nos femmes et nos enfants. Nous écrivons pour devise sur notre bannière : *Plus de prêtres à notre mort, à notre mariage, ni à la naissance de nos enfants.* »

Le *Journal de Bruxelles* dit : « Voilà le Catéchisme de cette secte impie et horrible qui exerce une influence sur le Cabinet au point de déterminer M. le ministre de l'intérieur à se faire l'écho des *Solidaires* pour déterminer les bourgmestres à laisser profaner les cimetières catholiques. » (V. *Le Monde*, 3 août 1864.)

Nous livrons le contenu de cette note aux réflexions du lecteur. — Nous ferons uniquement observer que les trois Sociétés athées de Belgique pensent complétement comme les esprits frappeurs. On sait qu'ils ont dit à M. Home qu'ils voulaient détruire aussi les idoles de rang, de fortune, etc.

1. Nous n'apprenons rien au lecteur en disant que les Sociétés secrètes sont repandues partout et organisées partout. Nous les avons vues en Chine avec leur compagne ordinaire l'impiété, et nous savons que ce vaste empire est en proie aux plus douloureux pressentiments. Nous les voyons en Russie, en Pologne, en Grèce, etc. — La Société secrète russe des *Nihilistes* se propose, dit-on, d'incendier toutes les villes et tous les villages dans les provinces riveraines du Volga. Kasan

tions. Un journal de Saint-Pétersbourg, *Le Recueil de l'Armée*, cité par *L'Invalide russe* du 18 juillet 1862, nous apprend, — qui le croirait? — « que des officiers russes se sont faits agents provocateurs, distributeurs d'écrits révolutionnaires et immoraux; professeurs et propagateurs dans les écoles de dimanches, des doctrines socialistes et communistes. »

et Samara ont été sauvées par l'énergie de l'autorité et un heureux hasard. Dans la ville de Simbirsk on avait placé des barils de poudre sous la cathédrale et sous les édifices publics. L'incendie de la ville a réduit les habitants à la misère. Tous les villages environnants ont été brûlés; l'esprit de vengeance des paysans contre leurs seigneurs, les porte à se servir du *coq rouge*. — La fermentation sociale est extrême en Russie et se propage dans toute les provinces... Les rapports qu'on expédie à Saint-Pétersbourg sont effrayants, et signalent des sinistres considérables à Moscou, Orel, Kalouga, Kostroma, Pekoff, etc.; on incendie les forêts. A Narwa, deux Russes, Popoff et Kliktoroff, faisant partie des Sociétés secrètes révolutionnaires, furent jetés dans les flammes qu'ils avaient allumées. Les Sociétés secrètes s'organisent dans tout l'empire. La secte des *Chevaliers russes* compte un grand nombre d'adhérents, mais l'association dite du *Salut public* est encore plus révolutionnaire. (V. *Le Monde*, 17 octobre 1864, d'après le *Botschafter* de Vienne.)

CHAPITRE II

Les Sociétés secrètes, selon des hommes bien informés, sont inspirées et même dirigées directement par Satan. — Bulles de plusieurs papes contre les Sociétés secrètes et contre les francs-maçons; décrets royaux infligeant peine de mort ou autres peines contre les Carbonari. — Supplément aux documents cités précédemment sur l'origine de la franc-maçonnerie; son alliance avec les Sociétés secrètes, ses mauvais desseins.

Les Sociétés secrètes, selon des hommes bien informés, sont inspirées et même dirigées directement par Satan.

En parlant des Sociétés secrètes, de l'esprit qui les inspire ou les dirige; de leurs moyens, de leur but, etc., il est inutile de déclarer que pour tout ce qui vient d'être dit, ainsi que dans tout ce qui va être exposé, je ne suis que l'abréviateur extrêmement succinct de divers documents sur ce sujet, et le faible écho des paroles et des réflexions d'hommes aussi éclairés que dignes de foi.

Il est constant, et sans doute, parmi nos lecteurs, plusieurs admettront que nombre de personnes sont inspirées à faire le mal par Satan, sans s'en douter et en niant même son existence. Mais d'autres personnes, on l'a dit précédemment, sont de nos jours, comme dans l'antiquité, comme au moyen âge, comme certaines sectes hérétiques dont il a été plus ou moins longuement parlé, jusqu'aux illuminés et aux théosophes du dernier siècle, en rapport *direct* avec les es-

prits de ténèbres. Il en est de même aujourd'hui des principaux chefs des associations révolutionnaires; initiés aux mystères de l'enfer, ils en reçoivent directement leurs instructions, et composent le corps sacerdotal de l'Église de Satan. Ils sont les hauts dignitaires d'une vaste hiérarchie qui commence par les simples fantassins de la grande armée du mal, ou des hommes d'actions, composée d'une foule de dupes et d'imprudents [1], parmi lesquels toutefois on peut recruter, après une étude approfondie de leur caractère, de leur capacité et de leur méchanceté, des chefs *dirigeants*. — On nous permettra de rappeler brièvement ce qui a été dit déjà d'après des hommes bien informés, et d'ajouter même d'autres preuves.

On sait déjà que Charles Sainte-Foi a affirmé « qu'en aucun temps l'action du démon n'a été plus puissante qu'elle l'est actuellement; que des monstruosités épouvantables ont lieu dans les antres ténébreux du crime; que le culte de Satan est formellement établi en Europe; qu'il s'est allié à la démagogie et recrute des adeptes parmi ceux qui veulent renverser les institutions divines et humaines; de sorte que le savant Görres prévoyait prochainement une grande manifestation des puissances de l'enfer, et trouvait même pressant d'avertir. » On voit maintenant que les prévisions de l'illustre Allemand ont été justifiées.

1. Ces imprudents et ces dupes sont vraisemblablement fort nombreux; il n'est pas nécessaire de dire ici que nombre de spiritistes et de spiritualistes, chefs ou apôtres de ces sectes ne doivent pas être classés parmi ces révolutionnaires *sciemment* en rapport direct avec Satan. — M. Home, par exemple, peut très-bien croire avoir reçu sa mission des bons esprits, et ne s'imagine sans doute pas qu'il la tient des esprits de ténèbres pour faire le mal; il peut être convaincu qu'il opère ainsi le bien. —Donc ce rapport peut exister et existe souvent sans que les instruments de Satan s'en doutent.

Ceux qui parcourent les revues spirites et spiritualistes savent que les esprits se sont répandus partout comme une immense armée, et nous en avons, je crois, suffisamment apporté des preuves. Nous ajouterons que les affiliés des Sociétés secrètes, comme jadis les manichéens, signent un pacte avec leur sang. — « Dans certaines contrées, écrit Charles Sainte-Foi, où ces mystères sont particulièrement en honneur, on a remis de ces formules aux prêtres dont les exhortations avaient triomphé de ceux qui les avaient souscrites. En 1847, un saint prêtre auquel on avait remis plusieurs de ces formules, disait au même auteur : Soyez sûr qu'avant peu nous verrons d'horribles catastrophes. » (V. Görres, *Mystique*, t. V, p. 467.)

On a cru devoir analyser ici quelques pages de *L'Esprit frappeur* du docteur Brownson ; livre remarquable sous son titre modeste et plein de pensées, que nous avons plusieurs fois cité[1].

L'auteur, bien connu par sa science et sa grande sagacité, a été, assure-t-on, membre des Sociétés secrètes. Il déclare nettement que les affiliés sont dirigés par Satan, mais nous devons ajouter encore qu'ils le sont souvent sans le savoir.

Au surplus, écoutons-le. — M. le docteur Brownson, après avoir exposé que, dans les pays et dans les époques où personne ne doutait des vérités du christianisme, tous les hommes de science, médecins, magistrats, clergé et peuple, admettaient le caractère satanique de phénomènes pareils à ceux qui se produisent de nos jours, s'exprime ainsi : — « Si la foi à la réalité de l'intervention satanique tient à l'essence du christia-

1. L'auteur annonce dans sa préface « que son but est sérieux, que ses assertions sont vraies : il n'y a de fiction, dit-il, que dans la forme. »

nisme, le moyen le plus facile de se débarrasser du christianisme était de nier cette réalité et d'expliquer les phénomènes, où cette intervention était crue évidente, par la physiologie ou autres principes naturels. C'est à ce but, continue l'auteur, qu'a visé la science, surtout la science médicale ; il fut poursuivi par les prétendus savants et par les philosophes du dernier siècle, et de nos jours par les jurisconsultes et par un grand nombre de *ministres chrétiens*. Les hommes de lettres, les fondateurs de nouvelles sectes, les *théologiens néologistes,* le journalisme, tous se sont étudiés à raisonner, expliquer ou ridiculiser ce qui touchait à la démonologie ; à faire nier le diable, à faire croire que les mauvais esprits ne sont admis que par les créatures à cervelle désordonnée; que les apparitions ne sont que des hallucinations; la possession, une sorte de folie, et la magie, de la prestidigitation. Tout cela, ajoute le docteur Brownson, était admirable pour les esprits antichrétiens, d'autant plus qu'une certaine partie du clergé semblait y donner son appui. »

De la part du démon, c'était une préparation très-habile : se faire nier d'abord pour agir ensuite. Mais poursuivons, et écoutons encore le docteur Brownson.

Ce savant rappelle que la dernière moitié du dix-huitième siècle, matérialiste et antichrétien, se fit remarquer par des phénomènes habituellement appelés diaboliques.— Il donne les noms des illuminés qui contribuèrent, dit-il, aux révolutions et aux convulsions de la société européenne plus, que les philosophes et leurs adeptes. « Ceux-ci, fait observer M. Brownson, eurent une influence fâcheuse, mais faible et limitée : ce ne furent point eux qui produisirent la *démence révolutionnaire* et la fureur sauvage du peuple. Les masses étaient *possédées* et entraînées çà et là

comme un tourbillon à l'œuvre terrible de destruction, par une puissance mystérieuse qu'elles ne comprenaient pas, à laquelle elles ne pouvaient plus résister après y avoir cédé une fois. Il semble que Satan et tout l'enfer étaient déchaînés; les historiens de cette révolution ont presque tous senti qu'il y avait là quelque chose de fatal. Les historiens royalistes et catholiques ne semblent jamais en saisir l'esprit; ils accusent tantôt telle action, tantôt telle autre, mais ils ne résolvent rien, tout reste mystère. »

« Les mêmes phénomènes plus restreints, poursuit M. Brownson, se remarquèrent en 1848. Partout apparaissait un pouvoir *invisible,* visiblement à l'œuvre. »

Il demande ensuite : « Comment expliquer les sociétés secrètes, leurs horribles principes, la fidélité de leurs membres à des choses qu'ils savent mille fois plus oppressives que les institutions qu'ils attaquent? — Qu'on ne dise point, répond-il, que tous ces révolutionnaires étaient des démons incarnés, qui froidement, avec réflexion, par des motifs humains ordinaires, conçurent et mirent à exécution leur plan révolutionnaire : il y eut parmi eux des hommes de la plus haute intelligence, avec les sentiments les plus humains, que leurs antécédents, leurs intérêts, leurs études, etc., plaçaient dans les rangs des conservateurs, mais qui, emportés par une force invisible, crièrent : *Liberté, égalité, fraternité!* et lancèrent les torches incendiaires contre les temples, les palais, les châteaux qui les abritaient, comme si eux-mêmes n'en avaient pas été les auteurs, mais plutôt un esprit qui les *possédait*. On gagnait le mal sans savoir ni où, ni comment; l'esprit révolutionnaire semblait flotter en l'air; il flottait en effet. »

« Sans Weishaupt, Mesmer, Saint-Martin, Ca-

gliostro, on ne saurait expliquer 1789 ; sans moi et mes complices (ainsi s'exprime M. Brownson), on n'expliquera pas 1848. Il y eut à l'œuvre dans la première révolution un pouvoir dont les *fortes têtes* se moquèrent, que la science nia, que la philosophie désapprouva, que le clergé osa à peine affirmer. Il y eut là le puissant pouvoir, quel qu'il soit, qui un jour osa disputer l'empire du ciel au Tout-Puissant, que tous les âges ont nommé Satan ; qu'il faille l'appeler mauvais avec le chrétien, bon avec le philanthrope, une force première constitutive de la nature avec le mesméristе. La France et l'Europe entière furent *magnétisées*. — Ainsi en fut-il en 1848. » (V. *L'Esprit frappeur*, c. XI.)

Le père Bresciani s'exprime de même : « Qu'ils rient, s'ils veulent, ceux qui ne croient pas aux rapports intimes du démon avec les affiliés aux plus coupables mystères des Sociétés secrètes, surtout quand ceux-ci se débattent dans la lutte de l'agonie : ceux qui ont souvent assisté au lit des mourants ne riront pas. »

Le père Bresciani rapporte un fait qui s'est passé en 1848, lors de l'expulsion de Louis-Philippe. — « Ces forcenés assiégeaient, dit-il, avec force hurlements et blasphèmes, la maison du curé d'un faubourg de Paris. Ce curé, vieillard vénérable et pieux, mit son étole, prit de l'eau bénite, et par l'ouverture des fenêtres il les exorcisa. A chaque aspersion, assure ce prêtre, leur fureur diminuait, et, sans autre cause apparente, ils s'en allèrent l'un après l'autre[1]. » (V. *Lionello*, p. 173, éd. Casterman.)

1. Tout lecteur sérieux et instruit douterait-il (dans l'ignorance où il est de la manière dont ce fait s'est passé) de la véritable cause qui dispersa ces émeutiers, ne doit pas rire du récit de ce vénérable curé. Disons d'abord le fait est possible, et si ses circonstances étaient mieux connues, nous dirions sans doute « il est réel, et la vraie cause de la dispersion de ces forcenés ce furent les exorcismes. »

Le même père Bresciani écrit encore dans son livre si connu, le *Juif de Vérone* (t. II, p. 298) : « Nous avons dans Ursule une preuve de plus des sacriléges commis dans ces jours funestes... — Une de ces malheureuses, revenue à elle-même, et encore détenue en prison, a confirmé l'apparition visible du démon à l'instant où un de ces impies se consacrait à lui comme à son Dieu. A Rome, on en parlait au moment du fait, mais je n'en tenais pas compte, ajoute le père Bresciani ; cette femme maintenant convertie nous raconta qu'elle était présente, qu'elle a vu un monstre sortir de dessous l'autel où était l'infâme idole, courir rapidement dans la salle, laisser après lui une fumée épaisse et une puanteur insupportable ; que l'adorateur s'enfuit comme devant la foudre, que les autres femmes et les hommes restèrent glacés de stupeur et en un clin d'œil se sauvèrent... — A tous ces détails, je ne dis pas : Croyez, continue-t-il ; mais ne riez pas trop vite, et ne criez pas, au moins, à l'imposture. »

Le docteur Brownson pensait « que le père Bresciani expliquait les événements révolutionnaires par les seules sociétés secrètes. » Mais le traducteur du docteur Brownson fait remarquer « que le père Bresciani est tout à fait d'accord avec le docte Américain, et qu'il attribue, comme lui, à l'esprit du mal, au démon, la plus grande partie de l'influence qu'exercèrent et qu'exerceront encore les Sociétés secrètes. » — Il renvoie, pour plus de détails, au *Juif de Vérone*, à *Lionello* et à *La République romaine*, publiés après *L'Esprit frappeur*.

Bulles de plusieurs papes contre les Sociétés secrètes et contre les francs-maçons; décrets royaux infligeant peine de mort ou autres peines contre les Carbonari.

D'après tout ce qui a été dit précédemment, on conçoit que plusieurs papes aient conçu de vives inquiétudes sur les menées des Sociétés secrètes, et que les chefs de divers gouvernements aient pris des mesures pour empêcher le mal et leur aient même infligé des peines.

Léon XII, dans une bulle du 13 mars 1825, après avoir cité les bulles de Clément XII et de Benoît XIV contre les francs-maçons, et celle de Pie VII contre les Carbonari (13 septembre 1821), montre aussi toute l'inquiétude que lui cause l'Association désignée sous le nom d'*Universitaire*. « Des jeunes gens, dit-il, y sont pervertis, au lieu d'être instruits, et sont initiés par des maîtres à des mystères qu'on pourrait appeler *mystères d'iniquité*. Après les éclatantes victoires, ajoute le Saint-Père, remportées autrefois par les princes les plus puissants pour réprimer la révolte, les efforts les plus coupables des Sociétés secrètes n'ont point cessé. De nouveaux troubles, de nouvelles séditions se trament sans cesse; on redoute les poignards impies dont leurs membres frappent ceux qu'ils ont désignés à la mort; on doit leur attribuer les affreuses calamités qui désolent l'Église. On attaque ses dogmes, ses préceptes, on cherche à avilir son autorité..., leurs ouvrages en sont la preuve. Leur haine pour la souveraineté, leurs attaques contre le christianisme et même contre Dieu, leur matérialisme, leurs statuts enfin, prouvent qu'ils veulent renverser l'Église et les princes légitimes : tout montre que *ces associations, sous des*

noms différents, sont alliées entre elles par leurs infâmes projets... — D'après ce, condamne, etc. »

Pie VIII, le 24 mai 1829, renouvelle la même condamnation dans son Encyclique à tous les évêques de l'univers catholique, et Pie IX, dans sa première Encyclique, du 9 novembre 1846, anathématise la franc-maçonnerie, en confirmant les constitutions de ses prédécesseurs.

Le 25 août 1820, une ordonnance de l'empereur d'Autriche portait que « la Société des Carbonari, répandue dans les États voisins, voulant faire des prosélytes dans l'empire, on est parvenu à connaître leurs vues pernicieuses, que les chefs ne communiquent pas à tous les membres... — Le but précis des Carbonari est le bouleversement et la destruction des gouvernements. »

Suivent les peines infligées aux membres de ces Sociétés, c'est-à-dire peine de mort contre les coupables de haute trahison, et la prison perpétuelle contre ceux qui ne les auraient pas dénoncés.

Le roi de Naples, le 10 avril 1821, après avoir rappelé les décrets précédents contre les Sociétés secrètes et statué sur les mesures à prendre, décrète aussi « que le but de l'Association de la *Charbonnerie* étant la subversion et la destruction du gouvernement, quiconque serait inscrit dans cette société, etc., sera puni de mort. »

Suivent les châtiments infligés à ceux qui prennent une part plus ou moins flagrante à ces Sociétés, ou qui, sachant l'endroit où ces forcenés (*forsennati*) s'assemblent, n'iraient pas aussitôt les dénoncer. (V. Saint-Edme, *Ibid.*, p. 32-36.)

On n'entrera pas dans de plus amples détails concernant les Sociétés secrètes, elles sont assez connues

pour ne pas s'en occuper davantage; il suffisait ici de rapporter le plus brièvement possible quelle est la moralité et quel est l'esprit religieux de ceux qui les composent, enfin ce qu'ils veulent, et quels sont leurs auxiliaires.

Supplément aux documents cités précédemment, sur l'origine de la franc-maçonnerie; son alliance avec les Sociétés secrètes, ses mauvais desseins.

On a vu au tome IV de cet ouvrage, que les Sociétés secrètes, dont le but est de démolir tout ce qui existe pour reconstruire d'après le dessein du moteur secret qui les inspire, étaient unies à la franc-maçonnerie. On ajoutera ici deux nouvelles preuves à ce qui a été dit déjà, pour montrer, 1° que cette dernière est moderne; 2° que, d'après les aveux même de ses membres, ils poursuivent le même but que les affiliés des Sociétés secrètes, que les illuminés, les spiritistes, etc.

Nous avions dit, en examinant ce sujet au dix-huitième siècle, que la maçonnerie avait une origine récente, quoiqu'elle se rattachât par certains points à l'antiquité. — En effet, d'après le *Monde maçonnique*, (1860, n° 7), cette opinion se trouve confirmée. Il y est dit « que cette institution ne fut introduite en France qu'après 1720; avant, on ne trouve aucune preuve de son existence; apportée d'Angleterre, elle ne fut connue qu'en 1725. Comme les Anglais disent qu'elle leur est venue de France, l'auteur de l'article fait observer qu'ils confondent les francs-maçons avec les maçons pratiques, qui se réunissaient en compagnonnages sous des formes mystérieuses. En 1447, il existait à Strasbourg une association de ce genre, régularisée le 25 avril 1459. »

« Suivant l'historien de *La fondation du Grand-Orient*,

M. Thory, il serait constant en Angleterre que les premières loges maçonniques y avaient été établies en 1327. Mais cet auteur avoue que cette tradition n'est établie par aucune preuve authentique. Ce qu'on sait, dit-il, de positif, c'est que l'association y existait avant 1425, le parlement ayant défendu aux francs-maçons de s'assembler en chapitres, sous peine de prison. — Tels sont, selon la *Revue maçonnique,* les seuls monuments historiques; les ténèbres les plus épaisses dérobent les faits antérieurs. »

« Quant aux différentes opinions sur l'origine de cette association, c'est un océan immense sur lequel chacun s'embarque sans être plus instruit; on doit en conclure qu'elle est absolument ignorée, qu'il est impossible de la démontrer historiquement. Tout porte à croire qu'elle était inconnue des anciens : ses dogmes, ses rituels n'ont aucun caractère d'antiquité... Il est vraisemblable qu'elle a pris naissance au moyen âge. »

« Il faut rapporter à des congrégations d'ouvriers tous les monuments qu'on rencontre en France en sceaux ou médailles des treizième, quatorzième et quinzième siècles, lesquels, par la ressemblance de leurs emblèmes avec ceux de la franc-maçonnerie, pouvaient faire confondre avec elle ces associations, qui n'y ont nul rapport. Il en existe plusieurs d'après lesquels il serait facile en France de forger une origine mensongère à la franc-maçonnerie et de l'appuyer sur des monuments empruntés. »

« On prétend que les archives de la Grande Loge de Londres contenaient les preuves écrites de l'origine et de l'ancienneté de l'ordre, mais qu'elle les fit brûler en 1720, de sorte que les renseignements positifs manquent. »

D'après cet exposé, qui émane d'une revue maçonni-

que, il est permis de penser, sans trop exposer sa nef sur cet océan brumeux, qu'il ne s'agissait, aux quatorzième et quinzième siècles, que d'associations de maçons constructeurs et que les francs-maçons modernes ont voulu se donner une origine antique, — les Sages d'Égypte. — Leurs adversaires, en les rattachant aux astrologues de Rome, aux Manichéens, aux Albigeois, aux Templiers, etc., ont favorisé cette opinion. Si l'ordre maçonnique avait eu cette ancienneté, les papes Clément XII et Benoît XIV n'auraient pas été les premiers à le condamner, l'un le 28 avril 1738, l'autre le 18 mai 1751, comme on l'a dit précédemment.

Les dissensions qui viennent d'éclater en 1862 entre les institutions maçonniques fournissent de nouveaux documents qui prouveront surabondamment que la franc-maçonnerie est très-récente. Dans la réponse faite par M. Viennet, Grand-Commandeur, Grand-Maître du Rite écossais à Son Excel. M. le maréchal Magnan, Grand-Maître du Grand-Orient de France, on lit « que des ouvriers maçons anglais avaient, à une époque reculée, constitué une confrérie qui institua dans son sein une hiérarchie. On conçut en 1703 l'idée d'admettre dans cette confrérie d'ouvriers maçons des citoyens de toute profession. La franc-maçonnerie se greffa sur cette association d'ouvriers, et la Grande Loge d'Angleterre, fondée à Londres vers 1719, s'empressa de créer des Loges analogues dans toute l'Europe; l'Église s'en émut, les rois s'alarmèrent, l'Inquisition, l'Épiscopat, la Sorbonne, le Vatican lancèrent des anathèmes, qui ne réussirent qu'à propager la franc-maçonnerie; trois lords l'introduisirent en France en 1726. Dès 1736, quatre Loges étaient établies à Paris. Les lords en abandonnèrent la direction; et quoique Louis XV menaçât de la Bastille le Français

qui accepterait leur héritage, le duc d'Antin exerça publiquement la charge de Grand-Maître. Dès ce moment les Loges se multiplièrent, et en 1742, Paris en comptait vingt-trois, et la France déjà deux cents. » (V. *Rép. de M. Viennet*, p. 4-5.)

On voit donc au dix-huitième siècle, qui rêvait les réformes du seizième, paralysées pendant le dix-septième, une société qui prend à une association d'ouvriers son nom et ses grades. Cette nouvelle société veut aussi démolir et bâtir, on sait déjà quel édifice. A-t-elle de bons desseins? L'Église et le chef de l'État, d'après ce qu'on vient de lire, ne le pensaient pas. Les maçons les mieux intentionnés devaient être d'assez piètres chrétiens, puisqu'ils bravaient les foudres du Vatican; quoi qu'il en soit, l'État finit par tolérer la franc-maçonnerie. Les hauts grades furent donnés aux princes; ceux-ci en connaissaient si peu les desseins secrets, qu'on a vu dans Barruel, fin du dix-huitième siècle, que la franc-maçonnerie ne causait nul ombrage à l'autorité.

Maintenant est-il vrai que la franc-maçonnerie poursuive, comme on l'a déjà dit, les mêmes desseins que les Sociétés secrètes, les illuminés, etc.? On répondra affirmativement, avec les exceptions qui doivent être faites relativement à nombre de personnes qui composent cette association. — C'est le même esprit de démolition des institutions sociales et gouvernementales; c'est la même hostilité, la même impiété, plus ou moins cachée, à l'égard du catholicisme. Le Dieu de l'illuminisme et des Sociétés secrètes paraît bien être celui de la Maçonnerie.

Une circulaire du Grand-Maître de l'*Union des Loges suisses* annonçait en 1857, à tous les francs-maçons du globe, « que le Conseil d'État de Genève accordait à

la franc-maçonnerie un terrain pour y bâtir un édifice qui aura la dénomination de *Temple unique*... Il sera le symbole de l'indissoluble union des Maçons de l'univers et le précurseur de l'*avenir universel* qui lui est réservé. Il est fait un appel à tous ceux qui désirent la *transformation* pacifique et progressive de l'humanité. »

« Il n'y a personne, ajoute l'*Univers* du 23 décembre 1857, qui ne remarque les prétentions de la Maçonnerie d'être une religion naturelle, en dehors de tous les cultes et de tout dogme positif. »

Ce qui précède et ce qui suit prouve quel est l'esprit religieux des francs-maçons. — Le 3 novembre 1864, M. Em. Rebold, auteur de l'*Histoire générale de la franc-maçonnerie*, a adresé à Son Excel. le maréchal Magnan, Grand-Maître du Grand-Orient de France, une protestation contre l'adoption du préambule proposé par plusieurs Loges de Paris pour être placé en tête de la nouvelle Constitution du Grand-Orient. — Les constitutions de 1849 et 1854 proclamaient selon l'usage, comme base de la Maçonnerie, la croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Ces Loges ont proposé de supprimer cette double croyance. Ne voulant ni de l'existence de Dieu, ni de l'immortalité de l'âme, cette base selon ces Loges doit être abolie.

Telles sont les énormités contre lesquelles proteste l'historien de la franc-maçonnerie, M. Rebold, lequel a voulu rappeler que la maçonnerie a toujours reconnu le GRAND ARCHITECTE de l'univers et l'immortalité de l'âme dans ses constitutions.

On a montré au tome IV de cet ouvrage que les Maçons étaient d'accord avec les illuminés et les Sociétés secrètes. Comme on voit, on est loin aujourd'hui d'avoir des raisons pour penser différemment. — On sait que les francs-maçons d'Italie, le 23 mai 1864,

avaient nommé Garibaldi Grand-Maître de la Maçonnerie italienne, ce qui est assez significatif pour dispenser de faire aucune observation.

Enfin Éliphas Lévi, dans son livre (*Dogme et Rituel de la haute magie*), montrant les sociétés mystiques et secrètes depuis la plus haute antiquité jusqu'à Manès, dit : « Oui, il existe un secret formidable dont la révélation a renversé tout un monde. » — Puis il ajoute « que les religions en sortent et y retournent (il aurait dû dire toutes les fausses); toutes les associations maçoniques lui doivent leurs secrets, leurs symboles. Ne l'oublions pas, poursuit-il, la révolution française est fille du Grand-Orient Johannite et née de la cendre des Templiers. — Oui, le nœud terrible du drame de 93 est encore caché dans le sanctuaire le plus occulte des Sociétés secrètes; la foule n'y comprit rien, et le grand arcane resta plus inconnu que jamais. »

Est-ce clair? Qui oserait récuser un pareil témoignage?

Les francs-maçons ont toujours été accusés de crimes horribles par ceux qui sont parvenus à connaître leurs secrets, ce qui arrive d'ordinaire à chaque révolution.

M. Alex. de Saint-Albin, dans la Préface de son livre intitulé *Les Francs-Maçons*, déclare qu'il a recueilli ses preuves dans les écrits mêmes des francs-maçons. « Accusés de crimes épouvantables, ils ne verront ici s'élever d'autres témoins qu'eux-mêmes. Je suis un profane, dit-il, comme ils nomment ceux qui ne sont pas de leurs bandes, et je veux demeurer profane jusqu'à la fin. » L'auteur « adresse ces révélations aux profanes trop disposés à croire que la franc-maçonnerie est une société bachique et philanthropique, et pas autre chose. Il les adresse surtout aux Maçons des grades symboliques et même à ceux des grades

chapitraux : on les verra, continue-t-il, convaincus d'ignorance non par moi profane, mais par le Frère Ragon, l'auteur sacré de la franc-maçonnerie, etc. »

On ne peut donner ici que quelques fragments très-courts de ce livre curieux. On y montre « que la Maçonnerie est une société universelle et publique, et en même temps une société secrète. Les Loges qu'elle affirme cachent à tous les regards les arrière-Loges, les grades cachent les arrière-grades, la doctrine avouée cache la doctrine mystérieuse, les rites et les cérémonies grotesques cachent les trames occultes; la Société publique cache la Société secrète. L'ignorance, pour beaucoup d'adeptes, est le voile qui couvre la franc-maçonnerie. Le Frère Ragon constate qu'il y a dans cette Société, derrière les formules et les rites connus des adeptes, des doctrines et des desseins que les adeptes ne connaissent point. — Le *Compagnonnage*, d'après lui, n'a de rapport avec la Maçonnerie que comme association secrète. » (*Ibid.*, p. 47-51.)

« Il faut à la Maçonnerie des adeptes innombrables et la force des multitudes pour faire triompher ses desseins, écrit M. de Saint-Albin. Cependant les multitudes se refusent à entrer dans les desseins abominables qui doivent couvrir la terre de ruines; elles en sont les instruments ordinaires, mais les instruments aveugles. La Maçonnerie doit ouvrir ses rangs à tous, les attirer tous et les retenir, mais ne se dévoiler qu'à un petit nombre. » (*Ibid.*, p. 57.)

« L'affranchissement promis par la Maçonnerie à l'initié n'est pas complet; depuis qu'il a passé des ténèbres à la lumière son esprit est dégagé de toutes croyances et son cœur délivré de toute loi morale; mais les lois sociales s'imposent encore à l'homme qui a secoué tous les préjugés. »

« Ces lois alors deviennent odieuses au franc-maçon, son esprit et son cœur sont affranchis, son corps ne l'est pas. Fait pour la liberté, l'homme ne se résigne jamais à l'oppression, et tous les vœux, tous les efforts du Maçon vont à la destruction de cette société par laquelle il se sent opprimé dans ses passions, dans ses appétits brutaux, c'est-à-dire dans tout son être, car celui qui n'a plus de croyance, plus de loi morale n'existe plus que par ses passions et par ses appétits ; la franc-maçonnerie est à la société chrétienne ce que Satan est à l'homme, l'ENNEMIE! — Mais comme Satan, elle se dit amie, et répète sans cesse aux profanes et aux *prétendus* initiés des grades inférieurs, qui ne doivent être que des instruments et qui sont ignorants comme des profanes, que tout Maçon est nécessairement un homme fidèle à sa foi, à son prince, à sa patrie et soumis aux lois! Elle persuade à la plèbe de ses Loges qu'elle ne veut pas s'occuper de politique dans ses *travaux*. »

« Il n'en est pas moins vrai, remarque M. de Saint-Albin, que, d'après le Frère Ragon lui-même, les réflexions qu'elle suggère aux frères sont reportées dans le monde comme un type sûr et sacré, au moyen duquel ceux-ci cherchent à améliorer ou détruire ce qui dans l'ordre religieux ou politique perd à la comparaison avec ce que présente l'Ordre maçonnique. » (*Ibid.*, p. 222-226.)

Le Frère Louis Blanc expliquant les causes de la révolution française parle comme l'auteur sacré de la Maçonnerie. — « A la veille de la révolution française, dit Louis Blanc, la Maçonnerie avait pris un développement immense. Répandue dans l'Europe entière, elle secondait le génie méditatif de l'Allemagne, agitait sourdement la France, et présentait partout l'image

d'une société fondée sur des principes contraires à ceux de la société civile. »

« Pour déterminer les curieux, poursuit Louis Blanc, on confie que la Société conserve un secret qui n'est et ne peut être que le partage des seuls frans-maçons; pour décider les hommes de plaisir on fait valoir les banquets. On dit aux artisans et aux marchands que la franc-maçonnerie leur sera fructueuse. On a des arguments pour tous les penchants, pour toutes les vocations, toutes les intelligences et pour toutes les classes. » (V. Louis Blanc, *Hist. de la révol. franç.*, t. II, p. 75-84.)

La révolution de 1830 fut faite par les francs-maçons : La Fayette, Lafitte, Dupont (de l'Eure), etc., et autres nommés dans le livre de M. de Saint-Albin. « La Maçonnerie voulut se couronner dans la personne de son Grand-Maître, Louis-Philippe d'Orléans, qu'elle croyait tenir par ses serments maçonniques. Elle ne lui avait pas livré tous ses secrets, c'est-à-dire toutes ses armes, elle en avait conservé dont elle se servit contre lui pour sa vengeance. » (V. Saint-Albin, *Ibid.*, p. 243-245.)

La révolution de 1848 est, comme ses aînées, une révolution de francs-maçons; « en 1847, dit le Frère Rebold dans son *Histoire générale de la franc-maçonnerie,* un grand nombre de Loges, dans les provinces de France, comprenant que les bases de l'institution maçonnique reposent sur la LIBERTÉ, l'ÉGALITÉ et la FRATERNITÉ, et qu'elles ne peuvent plus rester étrangères aux idées progressives et généreuses qui cherchent à se faire jour; que c'est manquer aux lois de la Maçonnerie que de regarder, sans y prendre part, ce mouvement général, lequel tend à rendre à la portion la plus nombreuse et la plus déshéritée de la société la place qu'elle s'efforçait de conquérir; ces

Loges formèrent des alliances plus intimes et résolurent de se réunir en congrès pour discuter et résoudre ces graves questions. »

« Le but de l'Ordre, disait en 1764 la Grande Loge d'Allemagne, doit rester son premier secret; le monde n'est pas assez robuste pour en supporter la révélation. »

M. de Saint-Albin explique ce but secret, « c'est celui dont le Rituel du grade de chevalier Kadosch offre la figure dans le serpent à trois têtes que l'initié doit poignarder. La première tête porte une tiare, la seconde une couronne, la troisième un glaive. C'est le triple symbole de la papauté, de la royauté et de la force militaire. Le serpent à triple tête, écrit le Frère Ragon, désigne le mauvais principe. — Louis-Philippe, l'ancien Grand-Maître des Loges, ne voulant pas être roi pour le compte de la Maçonnerie, mais pour celui de sa dynastie, représentait aux yeux des Frères le mauvais principe. C'était un traître. » (*Ibid.*, p. 245-247.)

Ne pouvant accumuler davantage de citations, tout ce qui nous reste à faire ici, c'est de renvoyer au livre intéressant de M. de Saint-Albin. On y verra « que les Grands-Maîtres, attirés dans les Loges, ne sont initiés qu'aux grades symboliques et qu'ils ignorent le vrai secret. Le Grand-Maître n'est rien aux yeux des francs-maçons; ils n'ont, déclarent-ils, qu'un chef unique et universel, et l'accomplissement de leurs desseins doit *renouveler* la face de la terre. Ils se sont proclamés eux-mêmes les *dieux de la terre.* » (*Ibid.*, p. 291-292.)

Citons une dernière fois M. de Saint-Albin : « La Maçonnerie reçoit les recrues, et les façonne avant de les verser dans les régiments qui font la guerre. L'homme immatriculé ne s'appartient plus; il appartient à la guerre; il ne se connaît pas d'ennemis, mais qu'importe : son chef suprême a une vengeance à

exercer ou une convoitise à satisfaire. Les recrues de la franc-maçonnerie appartiennent à leur chef inconnu; elles appartiennent aux Sociétés secrètes et à la guerre contre la société chrétienne. » (*Ibid.*, p. 294-295.)

Louis Blanc dit « que la *Charbonnerie*, qui était un jeu puéril comme principe, fut, comme organisation, quelque chose de puissant et de merveilleux. Il l'appelle la partie militante de la Maçonnerie. Les devoirs du charbonnier étaient d'avoir un fusil et cinquante cartouches, d'être prêt à se dévouer, et d'obéir aveuglément aux ordres des chefs inconnus. » (V. *Hist. de dix ans*, t. Ier.)

« La franc-maçonnerie se transforme sans cesse, fait observer M. de Saint-Albin; ce n'est plus la *Charbonnerie* , c'est la *Société des familles;* ce n'est plus la Société des familles, c'est celle *des saisons,* mais c'est toujours l'organisation puissante de la franc-maçonnerie. » (V. Saint-Albin, *Ibid.*, p. 301.)

Voilà tout ce qu'il était possible d'exposer en quelques pages. On voit, d'après ces documents, auxquels il était difficile de donner ici plus d'extension, ce qu'il faut penser dans le dix-neuvième siècle des vrais Maçons, des Sociétés secrètes, etc. Ce sont les dignes successeurs de leurs ancêtres de la fin du dix-huitième siècle. Le nombre des illuminés s'est accru; on voit des spiritistes et de faux spiritualistes. Parmi ces divers affiliés, il y a, nous ne cesserons de le répéter, des dupes, des ignorants, des niais, mais ils font nombre. Il y a des enthousiastes d'une prétendue philanthropie, mais pas un seul chrétien véritable. Cependant il y a maintenant progrès, en ce sens que les vrais Maçons ne craignent plus de montrer leurs desseins, et de faire de terribles menaces. Sont-ils plus certains qu'ils ne l'étaient d'un triomphe prochain? C'est probable.

CHAPITRE III

Coup d'œil sur la physionomie morale et religieuse des masses, d'après quelques personnes plus ou moins alarmées.

Plusieurs personnes sont alarmées du progrès des superstitions actuelles; elles en redoutent l'influence sur les masses, elles pensent que les bons pourraient être eux-mêmes séduits. Elles y voient l'annonce de la fin des temps et de la venue de l'Antechrist. — Nous les laisserons parler alternativement pour juger ensuite ce qu'il y a de vrai ou d'exagéré dans leurs assertions.

« Si les prodiges du spiritualisme et du spiritisme ont fait ouvrir les yeux de quelques personnes sensées qui les tenaient jusque-là fermés, disent des hommes qui suivent la marche des événements, la masse endormie dans son rationalisme n'en tient aucun compte, ou si elle s'en occupe c'est pour se livrer à ces funestes pratiques; de grands mystères se trament dans l'ombre; le philosophisme rêvait une religion rationnelle, et l'esprit de désordre voulait renverser les institutions. Satan, qui inspirait ces pensées, se cachait alors; il se montre aujourd'hui, mais en se transformant. Ce que les hérétiques voulaient depuis de longs siècles, ce que les illuminés, les convulsionnaires ont prédit, sans en fixer l'époque précise, est annoncé comme très-proche. Les prodiges de l'enfer étaient autrefois inconnus des masses. Ils se montrent au grand jour; quelle digue

opposer à ce torrent qui menace de renverser notre culte et nos institutions? — La société étant aveugle ou impie, Dieu, qu'elle méconnaît, voudra-t-il lutter comme autrefois par ses miracles, contre l'ange de ténèbres? le Christ luttera-t-il contre l'Antechrist? On sait que les prodiges de celui-ci seront grands, *signa magna et prodigia.* Ils ont été prédits afin que nous soyons sur nos gardes. Si les adeptes du spiritisme sont encore relativement peu nombreux, Dieu s'éloignant de nous, il est constant qu'ils augmenteront, et que les menaces qui nous sont faites peuvent s'effectuer, que la *religion universelle* de Satan peut s'établir. »

Ce ne sont que quelques milliers d'insensés, nous dit-on. — Laissez faire, bientôt ils seront partout. Qui aurait cru que celui qui changea l'eau en vin aux noces de Cana, qui guérit quelques lépreux sur le chemin de Bethsaïde, préludait à la transformation du monde? Comment fut-il accueilli d'abord? Quand le christianisme multipliait ses miracles, quand les apôtres parlaient toutes les langues, les rationalistes de ce temps s'en moquaient. — Il paraît, disaient-ils, que ceux-ci ont bu un peu trop de vin doux. Et pourtant, peu à peu, le nombre des sectateurs du Christ s'accrut, remplit les cités, le christianisme se fonda dans l'univers et subsiste depuis près de deux mille ans. Nous nous garderons de comparer au christianisme des manifestations infernales que Dieu peut empêcher; le Sauveur avait été prédit, le moment était venu où les prophéties devaient s'accomplir, et une sourde rumeur l'annonçait partout. Mais l'Antechrist est prédit aussi, on calcule sa venue comme prochaine. Une sourde rumeur l'annonce également, et divers signes, d'après nombre de savants, viendraient la prouver. L'événe-

ment actuel, traité de chimères, qualifié de folies, est peut-être le vieux monde qui s'écroule. L'incurie, les dédains d'une foule de gens sont donc blâmables. C'est le retour au paganisme, il est alarmant; et l'on doit dire avec les réformés comme M. de Gasparin, avec les spiritistes comme Allan Kardec, avec les matérialistes et les panthéistes comme MM. Morin, Paul Auguez, et surtout avec tous les spiritualistes orthodoxes : — c'est un événement très-sérieux, très-grave; et s'il comble de joie les uns, il doit faire trembler les autres.

Si l'indifférence religieuse, l'aveuglement des masses causent un grand effroi, il existe aussi chez des chrétiens instruits et très-fervents une ignorance de certaines vérités du christianisme connues autrefois des classes illettrées, laquelle ignorance n'est pas moins effrayante que l'indifférence. Le péril est donc immense, car les meilleurs chrétiens pourraient tomber eux-mêmes dans l'abîme.

D'autres personnes moins disposées à s'alarmer, soutiennent cependant que la foi des bons chrétiens ne saurait être ébranlée. Selon celles-ci, on attache trop d'importance aux extravagances de quelques exaltés, ou aux menées ténébreuses de quelques impies.—Qu'il y ait, disent-elles, depuis que les tables ont tourné, des gens livrés à la nécromancie, à une sorte de magie, cela ne doit pas nous inquiéter; le mépris en fera justice. Qu'ils aient fait quelques adeptes, c'est possible, mais sans doute beaucoup moins qu'on ne pense, et ceux qu'ils ont gagnés n'étaient pas des nôtres. Que des incrédules, des impies soient devenus spiritistes, la perte n'est pas grande. La masse est chrétienne, l'âme des femmes est aussi précieuse à Dieu que celle des hommes; que l'on considère leur nombre dans nos églises!

Celles-ci ont aussi plus d'influence qu'on ne croit à l'heure suprême sur l'esprit d'un époux jusque-là mécréant. Quels sont ceux qui résistant alors aux supplications d'une femme repoussent le ministère du prêtre? Ils sont faciles à compter. Ajoutons enfin que l'esprit religieux, loin de diminuer, se propage. On signale un retour à nos saintes croyances. L'instruction religieuse est plus approfondie dans l'enseignement des catéchismes; la folie des tables tournantes a ouvert les yeux de plusieurs ecclésiastiques un peu trop enclins peut-être à rire des interventions des esprits dans le temps passé. Les classes élevées pratiquent la religion; la noblesse a commencé par donner ce salutaire exemple, qui sera suivi bientôt par toute la bourgeoisie; l'une et l'autre rentrées dans le bercail entraîneront peu à peu les masses tombées dans l'impiété, en voulant autrefois les imiter. La jeunesse des classes distinguées se constitue en Société de bienfaisance, et leur réunion commence et se termine par la prière. Comme ils ne sont point dépravés, ce sont d'ordinaire les plus instruits. On les voit agenouillés avec une foi vive à la Table sainte; ce beau spectacle touche leurs pères moins impies qu'indifférents en religion. Quand la génération actuelle se montre aussi pieuse, celle qui lui succédera ne peut dévier. Cette jeunesse, loin de se livrer aux pratiques insensées du spiritisme, s'en moque comme elles le méritent. Il est bon même de ne pas les défendre; elles s'éteindront par le silence et le mépris. C'est même un acte de prudence, car on est toujours disposé à cueillir le fruit défendu; l'homme est ainsi fait[1].

1. N'est-ce point abaisser la théologie et donner trop d'importance à un système né d'hier? dira-t-on. Le silence est l'arme la plus con-

« Ces observations *optimistes*, répondent d'autres personnes que l'on ne saurait accuser de *pessimisme*, ne sont pas complétement rassurantes : parlons sans détour, disent-elles ; si notre langage est un peu sévère, qu'on le pardonne à nos bonnes intentions. »

« Si les femmes affluent dans les temples et se livrent à une foule de petites pratiques pieuses, leur foi en est-elle plus solide ? Pour nombre d'entre elles, n'est-ce pas suivre l'habitude et une sorte de mode à laquelle on n'oserait se soustraire ? et pour d'autres, obéir à des sentiments dévots inspirés par le tempérament. On croit sans raisonner, c'est très-bien ; mais souvent aussi on pratique sans croire. Qui n'a pas entendu certaines dévotes professer de grosses hérésies, dont on leur fait d'autant moins un crime, qu'elles l'ignorent et ne sont que l'écho de leur entourage. Elles entendent journellement un père, un époux déclamer contre les absurdités du christianisme ; le langage de ces pauvres philosophes n'est pas assez métaphysique pour n'être pas compris. Elles gardent le silence ou parfois même elles désapprouvent du geste, mais ce langage impie creuse dans l'âme une plaie qui ne saurait se cicatriser, car on la rouvre sans cesse. Comment se pourrait-il que cette jeune personne, liée par le mariage au jeune mari impie qu'elle adore, n'eût pas sa bonne part d'impiété ! Comment l'épouse de ce savant couronné dans les Académies, ne préférerait-elle pas

venable que l'on puisse employer. — « A ceux qui penseraient ainsi nous n'avons qu'une réponse à faire, écrit le père Matignon. — L'autorité épiscopale a pris l'initiative, elle n'a pas craint d'ébruiter en parlant, ni cru décheoir en discutant. Quiconque a lu les ouvrages des Pères sait que pour réfuter les hérésies de leur temps ils descendaient à des détails bien plus minutieux et moins dignes en apparence. Rien ne leur semblait petit quand il s'agissait de la cause des âmes, etc. »

ses raisonnements matérialistes aux sermons du curé sur l'éternel sujet de la morale, mais rarement sur des dogmes qu'elle entend constamment attaquer! »

« La foi de la jeunesse religieuse et studieuse est-elle mieux raisonnée et conséquemment plus solide? Membres d'une Société religieuse de bienfaisance, les uns s'associent pour obéir à des sentiments pieux et généreux, d'autres peut-être par des motifs moins louables. Tous méritent des encouragements ou des éloges, mais quelle est souvent la base de leur foi religieuse? Leur raison n'est-elle pas trop fréquemment disposée à regimber contre les croyances? Ces cœurs honnêtes admirent la morale du Sauveur souvent sans penser à sa personne divine; certains dogmes leur répugnent, parce que dans leur ignorance, rien ne les sanctionne. Ils suivent le droit chemin jusqu'à l'instant où le plus léger obstacle les fera dévier. »

« Si maintenant nous considérons, poursuivent ces mêmes personnes, les bons chrétiens d'un âge mûr qui pratiquent la religion, leur foi est-elle mieux raisonnée? — On nous fera observer qu'il suffit d'avoir la foi du charbonnier. — Sans doute, si elle n'était pas ébranlée par les sophismes des impies. —La foi ne peut être vraiment solide qu'en se basant sur les faits surnaturels qui démontrent l'action miraculeuse de Dieu; il y faut joindre la notion des opérations du démon, et en outre savoir discerner ces deux interventions, puisque nous voyons aujourd'hui avec stupeur les tristes résultats de cette ignorance. »

« Que l'on demande à la grande majorité de ces bons chrétiens ce qu'ils pensent des miracles et des prodiges; ils répondront qu'aborder le champ du merveilleux, suffirait pour les rendre incrédules; ils n'y croient pas; en dehors des lois naturelles, ne leur par-

lez de rien ; il en est même qui s'irriteraient; tout pour eux se réduit à la morale évangélique. Si l'on ose pousser plus loin l'argumentation, ils admettront les miracles à l'avénement du Christ, lesquels depuis cette époque ont cessé comme inutiles. Ils se rappelleront même quelques arguments des réformés ou de certains philosophes, pour prouver qu'il ne doit plus s'en faire. A l'aide des sophismes émanés de la même source, ils expliqueront tous les miracles opérés depuis le Sauveur. Avec plus de logique, ils sentiraient que les prétendues explications de ceux-ci s'appliquent à ceux-là; il est donc heureux qu'ils n'en aient pas une meilleure. Que l'on se garde bien surtout de leur parler des opérations du démon, ils ont un arsenal de sophismes pour appuyer leur négation. Un de leurs arguments (il semble puissant), c'est que la venue du Sauveur a enchaîné Satan. Les miracles qui nous suffisent, disent ces bons chrétiens, c'est la création, ce sont les lois invariables de la nature, etc. — On leur répond : Si vous ne voyez que le miracle de la création, et s'il existe de bonnes raisons pour nier tous les autres, vous êtes tout simplement théistes ; et si vous ne voyez que des lois naturelles invariables, vous êtes bien près du panthéisme ; et quand on est panthéiste, on est aussi bien près d'être athée. »

« N'est-ce pas là, continuent ces esprits observateurs, la foi de la grande majorité des chrétiens *pratiquants?* Ils assistent aux offices, s'agenouillent à la table sainte, pratiquent la morale autant que la fragilité humaine le permet; ils ont de la loyauté, ils évitent les plaisirs grossiers. Plût à Dieu que la société ne fût composée que de telles gens ! — Mais est-ce donc entièrement rassurant? La morale et les pratiques du culte suffisent-elles? — Avec une ignorance aussi grossière des fon-

dements de la religion, qu'il survienne de faux thaumaturges apportant des dogmes qui répugneront moins aux *lumières* du siècle, et appuyés sur de nouveaux prodiges, qu'arrivera-t-il? — Le feu de l'enfer, par exemple, brûlant les pécheurs durant toute l'éternité, répugne à la raison d'une foule de chrétiens, et ce n'est pas le seul point dogmatique qui les blesse; laissez venir un de ces nouveaux thaumaturges : — Les ministres de l'Église sont des sots, des ignorants, leur dira-t-il, ils ont dévié depuis de longs siècles du vrai christianisme, ils ne sont pas capables d'opérer le plus petit prodige; quand ils l'ont prétendu, c'étaient autant d'impostures ou de mensonges. — Nous vous annonçons, nous, que les temps sont venus où Dieu se révèle à l'homme; le monde invisible va se manifester au monde visible; il est permis aux âmes des personnes que vous aimez de vous donner des enseignements sur l'autre vie. — Nul n'est revenu, disait-on, pour apprendre ce qui s'y passe. — Aujourd'hui pareille proposition est une erreur ou un mensonge. Appelez cette bonne mère qui vous chérissait, cette épouse que vous pleurez; ces âmes excellentes accourront, elles donneront des preuves irrécusables de leur présence, et vous diront : Non, il n'y a pas d'enfer, l'âme voyage de planète en planète jusqu'à ce qu'elle soit digne d'un état plus éminent; elle n'est pas malheureuse, on vous trompait; Dieu n'est pas si méchant. Plusieurs d'entre vous s'ennuyaient par avance de l'éternel *Hosanna* que les saints chantent devant le trône de l'Éternel : il n'en est pas ainsi, on fait dans le ciel à peu près tout ce qu'on fait sur la terre, mais on y est incomparablement plus heureux. »

« Ces bons chrétiens qui niaient les manifestations du monde invisible, dont la très-mince connaissance des

croyances religieuses est souvent mêlée aux erreurs du protestantisme, unies aux maximes des libres penseurs, ne se laisseront-ils pas ébranler? L'affirmative est d'autant plus probable, que ce qui semble seulement possible, pour plusieurs s'est déjà réalisé.— On s'est étonné que les pays où l'on remarque le plus de dévotion fournissent aussi le plus d'adeptes au nouveau culte. C'est que la piété vient de plusieurs causes : du climat, du tempérament, de l'éducation... Il est fâcheux que la religion d'une foule de gens n'ait pas de meilleures bases, car alors on peut tout craindre. Instruire est donc un devoir, et le silence serait condamnable. »

Selon d'autres personnes disposées à s'alarmer, l'élite des chrétiens ne sera point séduite, mais tout le reste de la société doit inspirer des craintes très-vives. Elles pensent qu'on ne saurait redouter la défection des vrais chrétiens, parce que le christianisme, — on en a reçu la promesse, — ne sera jamais aboli; où existerait-il donc, demandent-elles, si ce n'est chez les chrétiens d'élite, qui trouvent dans un bon directeur de salutaires conseils, et dans les sacrements de l'Église une source de grâces? — Le mal en est-il moins grand? Non sans doute; car la société se compose de plusieurs catégories de gens : les uns prêts à faire le mal, d'autres qui ne feront rien pour l'empêcher.

A la suite de ceux qui se sont voués à Satan ou qui obéissent à ses inspirations, une multitude de gens marchent sous les drapeaux du rationalisme ou de l'indifférentisme; s'ils font grand cas de la morale, peu d'entre eux la pratiquent; s'ils admettent un vague théisme, ils se dispensent même d'adorer ce simulacre de Divinité dont ils prétendent reconnaître l'existence. La religion universelle qu'ils rêvaient, sans trop sa-

voir comment la fonder, a maintenant ses assises : c'est *le spirituel nouveau, qui permettra de constituer un temporel nouveau.* Il faut tout détruire pour tout reconstruire sous la direction des esprits qui ne se bornent plus à des inspirations secrètes, mais se manifestent ouvertement. Parmi ceux qui attaquaient le plus violemment les miracles divins, un grand nombre sont aujourd'hui en admiration devant les gambades d'une table. Les philosophes panthéistes, qui semblent être les adversaires du spiritualisme, n'en admettront pas moins les prodiges bien constatés, qu'ils attribueront *au fluide astral,* parce que tous aspirant par tous les moyens à *décatholiciser* le monde, diffèrent moins d'opinion qu'on ne pense.

Une autre catégorie se forme de gens espérant une modification des lois qui régissent la société. Ceux-ci composent la classe nombreuse des aspirants fonctionnaires, des artistes dont le talent est méconnu; des marchands ou artisans et autres, malheureux souvent par leur inconduite. Tous spéculent sur les soulèvements : les uns espèrent obtenir des emplois, les autres se figurent que leur position s'améliorera. Tous sont ainsi plus ou moins hostiles à la société et à la religion, ou professent du moins une pleine indifférence pour elle.

Une autre catégorie, intéressée à l'ordre parce qu'elle possède, compte dans son sein nombre d'épicuriens, d'oisifs et de débauchés. Ceux-ci, qui n'adressent au Ciel, au lieu de prières, que des propos orduriers ou des blasphèmes, se réjouiront du renversement d'une religion qui condamne leurs actes. Ils redoutent la spoliation, mais très-braves, assis aujourd'hui près de leur foyer, ils assurent que si l'on osait attaquer leur demeure, on n'en franchirait pas impuné-

ment le seuil; si on parvenait enfin à les dépouiller, ils auraient la ressource du suicide. — Pourraient-ils en effet vivre sans *leur dieu* (sans la fortune), qui leur procure des plaisirs?

D'autres, — on rencontre ceux-ci partout, — se fractionnent en divers partis hostiles au pouvoir, quel qu'il soit; leurs petites passions quinteuses et haineuses veulent renverser. Quatre à cinq partis sont constamment ligués contre un; dès qu'ils ont atteint leur but, quatre autres avec celui qui vient de succomber s'associeront de nouveau pour tenter de bouleverser : c'est leur droit. Les rois régnaient autrefois par la grâce de Dieu, ils règnent aujourd'hui par la grâce du peuple, qui est le vrai souverain. Depuis que l'homme s'est divinisé, c'était le moins de se *royaliser,* et de faire de temps à autre acte de puissance. Le pauvre peuple-roi ne voit pas qu'il se tue en broyant ainsi sa tête! Il est vrai qu'il en repousse parfois six au lieu d'une, mais le corps n'en est pas moins très-malade.

D'autres semblent indifférents au mal comme au bien; la tête inclinée vers la terre, leur unique divinité, elle y restera baissée, comme celle de l'animal qui broute, jusqu'à l'instant où la spoliation armée et aux bras nus viendra, comme un impitoyable boucher, pour les assommer.

Plaintes inutiles de penseurs un peu trop pessimistes! une société ne peut se soutenir sans religion, et l'on entend une foule de chrétiens répéter : Qu'importe un changement de religion, Dieu veut un culte quelconque et des lois morales : spiritisme ou spiritualisme, cela nous inquiète peu; que la société subsiste, que nos propriétés soient sauvegardées, que nous faut-il de plus? — Plusieurs, et cependant ceux-

ci sont de bons chrétiens, ne disent-ils pas en voyant le Souverain Pontife menacé de perdre son temporel : Les premiers papes avaient-ils un temporel? Plût à Dieu que le christianisme fût aussi vivace aujourd'hui qu'il l'était alors! Qu'importe donc!—Il importe beaucoup. — Admettons que le Souverain Pontife ne soit demain qu'une sorte de fonctionnaire à la solde d'un État, quelle garantie pour lui et pour notre culte, puisque les trônes eux-mêmes sont si peu solides et puisque la foi est presque éteinte? Durant plusieurs siècles, les papes n'avaient, il est vrai, ni palais, ni liste civile; mais c'était le temps où l'on souffrait le martyre pour la foi; auquel temps succéda l'époque où cette même foi fit du pape un monarque. Mais que faut-il attendre aujourd'hui de la foi? Le Souverain Pontife ne serait plus qu'un simple missionnaire parmi des infidèles, ou l'apôtre non d'une religion qui se fonde, mais qui s'éteint.

La France, l'Europe, l'univers connu, sont tombés dans l'impiété; Dieu étant oublié, méconnu, la terre entière semble livrée à l'agent du désordre et de la discorde. Partout aussi on entend s'échapper des poitrines oppressées de quelques personnes ces mots : *Où allons-nous?*—Tandis que la masse aveuglée danse sur le volcan, on affirme que la société marche dans la voie du progrès et du bonheur matériel : et quelle en est donc la preuve? Est-ce ce luxe effréné qui conduit les riches à leur ruine? Est-ce le luxe du pauvre qui cache son dénûment? Serait-il permis d'espérer encore, quand tout annonce la fin des temps et l'approche de l'Antechrist? L'avénement du Sauveur eut lieu à une époque de décadence religieuse comme aujourd'hui; Dieu ayant accompli les desseins de sa miséricorde, on peut craindre que tout ne soit ter-

miné, et que le moment de sa justice et de ses sévérités ne soit venu.

« Ah! n'en doutons pas, s'écrient quelques sages, encore plus vivement alarmés peut-être, voilà bien les malheurs imminents que nous prévoyions depuis longtemps. — Quelle en est la cause? L'action des libres penseurs et des incrédules, qui veulent remplacer le christianisme par une philosophie qui ne sait que détruire. Où chercher encore les instruments de ces malheurs, sinon parmi des hommes joignant à leur impiété des superstitions qui vont substituer à la vraie religion le culte de Satan. Sur tous les points du globe ils font des recrues parmi les méchants et les simples, et forment ainsi une armée puissante qui reçoit de l'esprit du mal ses inspirations et ses plans d'attaque. Partout cette armée s'organise et aiguise ses armes contre une société imprévoyante, composée en général de sceptiques, de matérialistes, de voluptueux et d'impies. Ceux qui sont hostiles à la religion n'en prévoient pas pour eux-mêmes les affreux résultats. Les indifférents ne sentent pas qu'il ne suffit point de tolérer un culte public, il faut des croyances; ils ne voient pas que ce n'est pas assez de vanter la morale, il faut la foi, qui seule peut la faire pratiquer; et pour obtenir cette foi, il ne convient pas de lire exclusivement les ouvrages impies que la presse vomit chaque jour; il ne suffit pas de trouver bon que le peuple soit religieux, il faut lui donner l'exemple. Et qu'a donc fait la classe prétendue éclairée? Elle a prêché l'impiété dans les derniers hameaux, elle a fourni à ce peuple, qui l'a crue instruite tandis qu'elle n'était qu'impie, les verges dont il se servira pour la châtier. »

« Le dix-huitième siècle entendit aussi les menaces

des prophètes du génie du mal; ceux qui devaient plus particulièrement en être les victimes, comme aujourd'hui, ne s'en préoccupèrent point; on sait ce qui leur advint, les cicatrices de leurs plaies saignent encore. Après cet exemple de châtiment terrible, le dogue infernal fut lié, sans cesser toutefois de faire entendre ses sinistres aboiements. Rien cependant ne put rappeler à Dieu une société qui, s'éloignant toujours de lui, fut de plus en plus livrée à l'aveuglement, à l'esprit de discorde et de sédition. Dieu, miséricordieux et patient, la menaça plusieurs fois de déchaîner son terrible ennemi. Chaque fois elle en fut terrifiée, mais n'en persista pas moins dans ses voies. On a vu dans tous les temps des guerres intestines, des révoltes partielles; il ne s'est jamais présenté un avenir aussi affreux que celui qui nous menace, on ne vit jamais un ferment de dissolution aussi général dans une société constituée, et en même temps une ligue aussi serrée chez ceux qui l'attaquent. Lorsqu'on entend de toutes parts les séides de Satan prétendre opérer leur régénération, telle prétention ne saurait nous surprendre. »

« Quelques voix s'écrient : *Où allons-nous?* — Comme peuple, vous allez où tant de nations autrefois florissantes mais impies ont disparu, et dont le sol, après de longs siècles, semble toujours maudit; vous marchez, sans vous en douter, vers la décadence, puis arrivera la décrépitude et la mort. Comme individus, hommes matériels uniquement courbés vers la terre, où allez-vous? Vous allez perdre votre ciel, — ces biens qui seuls vous occupent. Sceptiques qui ne pensez qu'au bien-être, hommes dissolus, qui ne rêvez qu'à vos plaisirs, vous allez à la perte de votre dieu, — votre or, que vous employez à des usages si honteux! mais

vous allez, ce qui est plus grave, à la perte de votre âme. Jeunesse voluptueuse, héritière des vices de vos pères, écoutez ce volcan qui gronde sourdement sous vos pas, vous allez être engloutie dans sa lave brûlante. Pères et fils, vous n'auriez qu'un seul moyen d'éviter tant de malheurs, ce serait de revenir à Dieu, d'avoir recours à sa sainte providence, mais vous ne le ferez pas ; ce serait d'abjurer ces fausses idées de liberté, ces sentiments de sédition et de discorde qui prennent naissance dans un cœur antichrétien, mais vous ne le ferez pas; ce serait de ne pas nourrir vos ridicules mutineries dans un journalisme qui n'a d'autre but que de les flatter et de vous exciter au mal, mais vous ne le ferez pas. »

« Une société matérialiste compte uniquement pour se défendre sur la force matérielle, parce qu'elle nie l'existence de ces puissances invisibles, dont le grand évêque de Meaux a dit qu'elles pourraient remuer notre globe comme une petite boule. Eh bien, ces esprits sont les auxiliaires des ennemis de la société, qui prétendent avec eux la régénérer; leurs prodiges en offrent surabondamment la preuve. L'histoire nous montre dans l'antiquité les anges de Dieu combattant pour les siens et triomphant de leurs ennemis ; que pourrait aujourd'hui, sans le secours de Dieu, la force matérielle contre les démons combattant avec les méchants! »

Telles sont les pensées mélancoliques et fort sombres de ces personnes alarmées; si leur humeur chagrine exagère les raisons de craindre, on ne saurait complétement les rejeter.

On a vu, en parlant des manifestations infernales actuelles, des hommes d'une haute intelligence douloureusement préoccupés, tandis que les masses rêvent le progrès. On pourrait joindre aux tristes pres-

sentiments des premiers les pensées non moins sombres exprimées par un celèbre religieux dont les hautes capacités intellectuelles sont connues.

« Tout semble annoncer, dit le T. R. P. Guéranger, Abbé de Solesmes, que le siècle actuel est appelé à voir les luttes les plus ardentes et les plus décisives qui se soient jamais livrées sur les plus grands intérêts dont l'homme ait droit de se préoccuper ici-bas. A ne considérer que la surface des événements, il est impossible aux esprits les moins clairvoyants de ne pas s'apercevoir que la société humaine est en péril chez les nations qui se regardent comme les mieux civilisées, et que sans une vigilance spéciale de la Providence, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les chocs que nous avons ressentis, ceux qui nous attendent peut-être encore, suffiraient pour ensevelir sous une ruine irréparable tout ce qui est resté debout dans l'ancien monde. »

« Ces périls inouïs et toujours imminents ont une cause, et malheureusement cette cause n'est pas toujours observée ni reconnue par ceux auxquels il appartiendrait de la signaler, et même d'en arrêter le cours. L'édifice social ne tremble sur ses bases que parce que la croyance à l'*ordre surnaturel,* qui seule était son ciment, a cessé d'en lier ensemble les parties. La réforme religieuse du seizième siècle lança les esprits dans le *naturalisme,* en substituant, dans les choses de la religion, l'examen rationnel à l'autorité divine. » (V. *Préface* des *Essais sur le naturalisme contemporain,* 1858.)

CHAPITRE IV

Quelques réflexions sur les observations qui précèdent ; nécessité de connaître la vraie doctrine et de rentrer dans les vieilles ornières. — L'Antechrist et la fin des temps ; moyens de le reconnaître et d'éviter ses séductions. Ses signes précurseurs. Le rationalisme et le matérialisme de plusieurs ne permettront pas de le reconnaître. Importance de savoir que le démon opère des prodiges et surtout qu'il en opérera de grands. — Textes de la sainte Écriture et autorités sur lesquelles s'appuie le bref exposé des dangers des derniers temps.

Quelques réflexions sur les observations qui précèdent ; nécessité de connaître la vraie doctrine et de rentrer dans les vieilles ornières.

Des hommes judicieux, des esprits observateurs viennent d'exprimer leurs craintes ; que doit-on penser de leurs doléances? Sont-elle chimériques, naissent-elles de l'hypocondrie, d'un découragement maladif? L'état de la société serait-il donc aussi fâcheux? Faut-il désespérer parce qu'on voit quelques séditieux la menacer? parce que des tourneurs de guéridon rêvent un nouveau culte? L'Antechrist s'approche-t-il, entraînant à sa suite l'abomination de la désolation? Après quelques lustres encore le monde sera-t-il détruit? — S'il existe un mal réel, est-il donc aussi grave? N'y a-t-il pas des remèdes qui donnent lieu d'espérer? N'est-il pas permis de penser enfin que la venue de l'Antechrist sera retardée et la fin du monde ajournée?

Les craintes sont-elles purement chimériques?

Il faut dire toujours la vérité, dût-elle déplaire et même effrayer. Les alarmes que conçoivent plusieurs

personnes sérieuses et sensées sont certainement loin d'être complétement vaines. Nous n'hésiterons pas à résumer ici les raisons sur lesquelles se fondent toutes ces craintes, et à y ajouter même les causes qui auraient été omises.

Lorsqu'il y a complication de plusieurs maladies, il faut les examiner pour essayer encore d'y porter remède.

Les philosophes ayant plus ou moins divinisé l'homme, ils ont méprisé les révélations divines pour consulter uniquement la raison humaine. Le rationalisme ayant infecté l'air, toutes les classes de la société ont souffert plus ou moins de la contagion, et les corporations mêmes qui possédaient des préservatifs, l'ont plus ou moins subie. Voilà une vérité.

Le mal est si invétéré dans les masses que l'on ose à peine le signaler; on craint de les irriter sans autre résultat. Faut-il cependant abandonner les uns à leurs terribles accès, les autres à leur torpeur alarmante, présage d'une mort certaine, et d'autres qui, avec les apparences de la santé, ont peut-être déjà le germe du mal? L'inertie, le silence sont une lâcheté et même une faute. Nos adversaires ne craignent pas d'empoisonner par des milliers de livres pernicieux des myriades de lecteurs. Pourquoi craindrait-on d'en publier pour les contredire? La vérité déplaira, c'est vrai, mais ne trouvera-t-elle pas quelques esprits qui, en la connaissant, finiront par l'aimer?

Une effrayante réalité c'est 1° de voir d'abord la plupart des privilégiés de la fortune exclusivement occupés à satisfaire des besoins réels ou factices, ou livrés à des voluptés honteuses;

2° De voir les envieux de leur bonheur aspirant uniquement à faire promptement fortune, et plusieurs,

osons le dire, trouvant bons tous les moyens, sauf à cacher sous un épais vernis ce qui blesserait trop les yeux ;

3° Nombre de gens, comme on l'a dit, attendant leur fortune des voies séditieuses, et ceux mêmes qui n'en espèrent rien se réjouissant de la ruine des autres, car elle satisfait leur envie ;

4° Enfin, c'est de voir le pauvre, qui reçoit l'aumône du riche, n'espérant ni le ciel, auquel il ne croit pas, ni le bonheur sur la terre; ne sachant plus se résigner; dans l'impuissance de faire son paradis dans ce monde, aspirer à voir ce riche grossir le nombre des compagnons de son enfer.

Tels sont les résultats de notre civilisation avancée *indéfiniment perfectible*. C'est l'orgueil, l'égoïsme, l'envie, vices opposés au christianisme, lequel bientôt peut-être n'existera plus dans les masses que de nom. — On doit ces résultats au philosophisme qui s'est substitué à la religion.

L'histoire prouve qu'une haute civilisation est bien près de la barbarie. — Pourquoi? Parce que les peuples en se civilisant, avant de parvenir au point culminant, sont inspirés par l'orgueil, qui mine les croyances; ils passent par le matérialisme et l'impiété qui renversent le culte, tombent dans l'épicurisme qui est l'agonie d'une nation, puis succombent alors pour toujours. Ils ont voulu dans leur orgueil construire une tour si élevée qu'ils pourraient détrôner Dieu; en élevant toujours l'édifice, il va s'écrouler et les *bâtisseurs* seront écrasés sous ses débris. Quelques faibles voix leur crient : descendez; vos murailles perdent leur aplomb. « Montons toujours, répondent ces insensés; allons nous asseoir sur le trône de Dieu, il y a trop longtemps qu'on l'y laisse. »

Ce fut surtout au dix-huitième siècle que cette maladie morale (le rationalisme), qui était depuis longtemps à l'état latent, se manifesta et prit de l'intensité. Les médecins des âmes s'empressèrent-ils d'y porter remède? Plusieurs d'entre eux, il faut bien le redire, étant atteints du même mal, disculpèrent le diable, autant qu'il était possible de le faire sans hétérodoxie, des actes qu'on lui avait imputés jusque-là. On a vu que les ouvrages des théologiens instruits réfutaient cette théologie rationaliste, mais celle-ci prit faveur dans le monde, et bientôt fut reçue dans l'enseignement.— Les illuminés, les théosophes, les magnétiseurs survinrent dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, précisément à l'époque où l'on rejetait la magie, et apportèrent leur doctrine pour la remplacer; quelques voix d'hommes surnaturellement éclairés, mais obscurs, signalèrent l'action de Satan et les précurseurs de l'Antechrist; autres Jérémies, ils annoncèrent les maux qui allaient fondre sur les peuples. Le clergé rationaliste s'en moqua, le clergé instruit se tut [1]. On

1. Le rationalisme, dans le monde et dans une grande partie du clergé, se manifestait déjà plusieurs années avant ceci. Dom La Taste, bénédictin, disait dans ses *Lettres théologiques*, à l'occasion des miracles du jansénisme : « Pourquoi la séduction, qui doit arriver dans les derniers temps, sera-t-elle si profonde et si générale? On n'y pense pas, et assurément on devrait bien y penser... C'est parce qu'on croira que le démon ne fait pas de miracles, et parce qu'on se persuadera que ceux de l'Antechrist sont divins. Qu'on y réfléchisse, et on verra que c'est de cette source que coulera la séduction; il faut donc, pour l'intérêt de la foi et le *salut des peuples* frapper cette funeste erreur de toutes nos forces. » (V. *Lett. théol.*, p. 643.)

« Mais l'on ne savait pas même dans un certain monde que le démon peut faire des miracles, écrivait l'abbé Le Rouge en 1737, et quand le R. P. Dom L. La Taste entreprit de le prouver dans sa *Troisième lettre théologique*, un écrivain du parti commença ainsi sa réponse : Le soulèvement presque général du public contre cette *Troisième lettre* et contre les *principes dangereux* qu'on y aperçoit du

n'en exposera pas ici toutes les causes, mais dans un siècle où les sciences avaient fait de tels progrès, que plusieurs pensèrent qu'on pourrait un jour tout expliquer, il est permis de croire que les théologiens savants hésitèrent de prêcher dans le désert; d'ailleurs pour appeler *diaboliques* les faits du magnétisme et les pratiques des théosophes, il fallait un mûr examen et de longues études. Les illuminés et les théosophes étaient aussi, il faut le dire, regardés à tort comme des visionnaires et des fous. Quoi qu'il en soit, le rationalisme fit d'autant plus de progrès dans les masses, que le

premier coup d'œil, ne permet pas de rester dans un silence trop longtemps gardé. »

« Ces *dangereux principes*, poursuit l'abbé Le Rouge, sont l'existence ou la possibilité des miracles diaboliques qui se trouvent établis dans cette *Troisième lettre*, et puisque le *soulèvement du public* contre de tels principes a été presque général, c'est une preuve de ce que nous disons : que le commun des peuples ignorait qu'il pût se faire de faux miracles en confirmation de l'erreur. » L'abbé Le Rouge ajoute : « A ces faux préjugés enfantés par l'ignorance ou la prévention, se joignirent les efforts des partisans du diacre Pâris. L'on vit savants, demi-savants, théologiens, laïques, prêtres, curés, etc., proposer mille difficultés contre le prétendu système de Dom La Taste. De là tant d'écrits contre lui, tant de Lettres, de Requêtes, d'Examens critiques, de Dissertations peu orthodoxes qui inondèrent la ville et la province, etc. — Ce n'est pas que pendant la contestation l'on n'ait travaillé à détruire les préjugés contraires à cette grande vérité; mais telle solidité qu'eussent les écrits composés sur cette matière, il suffisait qu'ils annonçassent des miracles diaboliques, pour indisposer contre eux tous les lecteurs, et pour devenir l'objet de leur critique et de leurs railleries. » (V. *Traité dogmat. sur les faux miracles*, p. 276-277.)

D'après ce qu'on vient de lire, il n'est pas surprenant que environ quarante ans après ceci, les gens du monde et nombre d'ecclésiastiques aient nié les prodiges de Satan. Comme on l'a dit ailleurs, les différents écrits ne produisirent rien, n'éclairèrent personne; l'influence janséniste s'unit à celle du philosophisme. On ne doit donc pas être étonné que dans les dernières années qui précédèrent la révolution, le clergé instruit se soit fu.

clergé s'abstint de parler, ou même le favorisa par des concessions qui pouvaient conduire plus loin qu'il ne l'eût voulu.

La Révolution survint ; comme toutes celles qui ont suivi elle laissa son empreinte limoneuse sur toutes les classes. — Quand les églises furent ouvertes au culte, la pénurie des prêtres s'opposant aux longues études théologiques, celle des grands maîtres fut négligée; une théologie appropriée au siècle fut enseignée (théologie de *concession*). Concernant le démon la vraie doctrine ne fut complétement connue que par quelques ecclésiastiques qui voulurent compléter leurs études dans le silence du cabinet. Le mot *diable* devint une expression si ridicule, que nul prédicateur n'eût osé le prononcer en chaire. Celui de *démon*, quoique synonyme, provoquait moins le rire, parce que, d'après l'exégèse assez généralement admise dans le monde, le démon est un mythe, et signifie dans la sainte Écriture les passions déréglées. Mais l'orateur sacré n'eût osé parler à son auditoire ni du pouvoir de Satan sur l'organisme dans les possessions, ni de ses vexations dans l'obsession, ni de son action matérielle sur les corps inertes. Celui qui en était le mieux convaincu usait d'une grande réserve. Agir autrement, c'eût été compromettre le fruit de ses instructions ; il en gémissait sans doute en secret, mais que pouvait-il faire !

L'enseignement restreint des séminaires touchant le démon n'admettait dans bien des cas son action que comme une *possibilité*, car c'eût été une hérésie de la nier; ainsi un grand nombre de faits dont on le chargeait autrefois étaient expliqués naturellement ou rejetés.—C'était peu logique ou attentatoire aux dogmes, car si tous ces faits depuis de longs siècles s'expliquent naturellement, ou peuvent être niés, on est porté à

penser de même de ceux que la foi nous contraint d'accepter. Le même scepticisme ou les mêmes explications pouvaient ébranler la croyance aux extases des saints, à leur apparition, à leurs miracles, etc., qui avaient été des preuves de leur sainteté dans les procès de canonisation, et c'est ce qui advint. Préférer les raisonnements des libres penseurs à l'enseignement des docteurs, était une chose assez étrange ; on ne sait vraiment comment une foi vive pouvait s'allier dans la portion rationaliste du clergé à cette nouvelle doctrine. Cependant on ne doute pas de la foi de ces prêtres, mais elle suppose peu de logique, ou d'immenses grâces d'état.

Quant aux laïques, malgré cette innovation, ceux dont la piété était profonde et la logique assez faible, leur foi ne fut point ébranlée ; que pour d'autres l'on suppose l'inverse, on devinera ce qui advint.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis notre terrible révolution. L'incrédulité des masses s'accrut avec le progrès dans les sciences. Le merveilleux se manifesta davantage dans le mesmérisme ; les faits avaient changé de nom sans trop changer de forme. Le magnétisme eut ses divinations, ses apparitions, ses maléfices comme ses guérisons ; il eut même ses possessions et ses obsessions. De savants prélats s'en préoccupèrent ; ils soupçonnèrent avec raison que Satan pouvait se manifester sous un nom nouveau. Mais on vit des ecclésiastiques pratiquer le magnétisme, le recommander comme la science des sciences et attribuer ses prodiges à un fluide ou à la puissance animique ; ceux qui n'étaient point niés furent expliqués ainsi ; on pouvait même penser que le progrès des sciences rendant également raison des autres prodiges, on pourrait les avouer un jour. Quoique l'action satanique en

principe fût reconnue possible, il convenait en effet de la rejeter, car quand on peut expliquer naturellement un fait, il est constant qu'on ne doit pas recourir aux prodiges de l'enfer.

Dans différents endroits de cet ouvrage on a donné des preuves d'un certain rationalisme dans l'enseignement théologique, qu'il nous soit permis d'en ajouter d'autres.

On lit dans un *Catéchisme* fort bon, fort orthodoxe sans doute sur d'autres points, réimprimé en 1864, « que le magnétisme ne paraît pas sortir des lois physiques et psychologiques, que rien ne prouve que le cerveau, dans le somnambulisme, ne soit pas un meilleur serviteur de l'âme, et qu'un fluide à l'*instar* de celui de la torpille ne puisse agir à distance. Il y est dit que le magnétisme ne peut compromettre la religion, car elle a de *grandes merveilles* que le magnétisme ne saurait atteindre; qu'il ne peut donc alarmer. Il y est dit que sur mille apparitions qui paraissent les plus évidentes, à peine en est-il une qui ne s'explique naturellement par la *fourberie*, par la *peur* ou le *remords*. » On cite comme autorité un passage du livre *Des erreurs et des préjugés*, par un libre penseur (par Salgues).

« Sur cent mille devins, en existe-t-il réellement un seul? Le même *Catéchisme* décide que ce sont tous des fourbes, et que l'on doit en dire autant des sorciers. — En tout cas, ajoute-t-on, les maléfices sont fort rares. » — On a eu soin de noter dans la Préface de la dernière édition « qu'il était urgent de supprimer les détails *surannés*, de réduire à de justes limites une surabondance d'érudition sur la magie, sur la sorcellerie et les diverses divinations qui n'offrent plus d'ailleurs *aucune application actuelle*. »

L'ecclésiastique qui croira trouver la vraie doctrine sur le surhumain diabolique dans cet ouvrage, n'y puisera-t-il pas un surcroît de rationalisme concernant un sujet qu'il ne connaissait déjà souvent que d'une manière fort incomplète?

On pense avoir prouvé précédemment que l'agent magnétique et spirite peut alarmer; on montrera que, bien qu'il ne puisse opérer les *grandes merveilles* du christianisme, cet agent pourrait les contrefaire au point de tromper même les plus habiles qui méconnaîtraient sa puissance. Ce que l'on dira plus loin nous dispense ici d'insister.

On doit signaler aussi dans ce *Catéchisme* des contradictions. — Si les prodiges du magnétisme s'expliquent par un fluide agissant à distance, si l'âme opère dans un cerveau disposé par le somnambulisme tout ce qu'on rapporte, ainsi que les magnétiseurs eux-mêmes le déclarent, la magie est retrouvée. Comment nier alors les divinations, les maléfices, etc.? Il faut que l'éditeur du *Catéchisme* reconnaisse ces contradictions ou avoue qu'il connaît bien imparfaitement le magnétisme. S'il le connaît, il ne peut nier ni les devins, ni le pouvoir de maléficier; s'il ne le connaît pas, il fallait plus de réserve sur ce sujet. Car si l'on nie ces milliers de faits si bien attestés, ou si on les explique naturellement, c'est permettre de nier ou d'expliquer naturellement nombre de faits semblables cités dans les traités théologiques les plus respectables; c'est méconnaître l'enseignement des plus éminents docteurs et des plus grands théologiens; que faudrait-il penser alors de la doctrine constante de l'Église sur cet important sujet?

Enfin l'agent magnétique a progressé; un magnétiseur évoque des morts, il les interroge, et les lucides

voient des esprits. Comment alors nier avec ce *Catéchisme* et avec les esprits forts, ces apparitions et beaucoup d'autres prodiges, puisqu'il en existe des preuves maintenant *visibles* et *tangibles* [1] ?

Ce *Catéchisme*, répandu à soixante mille exemplaires, peut donc favoriser le rationalisme et tromper ses lecteurs, qui, d'après lui, ne faisant nul cas des apparitions, pourront *in petto* penser de même de toutes celles mentionnées dans des livres qui cependant méritent tout leur respect.

Maintenant si l'on ouvre une brochure composée par un théologien docteur en droit canonique, partisan aussi du magnétisme, on y verra des apparitions, et on y lira que rien n'empêche d'évoquer des morts, — « l'évocation, écrivait ce théologien à M. Cahagnet, étant un privilége divin conféré au magnétiseur et à son somnambule. »

S'il devient difficile au lecteur de nier les apparitions des défunts, que pensera-t-il ensuite d'un privilége que Dieu confère à des personnes tout aussi éloignées souvent du christianisme qu'un sectateur du bouddhisme peut l'être? N'en conclura-t-il pas que toutes les religions sont indifférentes à Dieu? Il pourra même penser que l'impiété lui est aussi agréable que la sainteté. L'assertion de ce théologien sur le somnambulisme est cependant, déclare-t-il, appuyée par la parole d'un prélat éminent, qui expliquait les phénomènes magnétiques par les reflets de la pensée

1. Salgues trouvait avec raison « indigne de Dieu de permettre à une âme de sortir du paradis, du purgatoire ou de l'enfer, pour faire des espiégleries. » Est-ce un motif pour attribuer ces apparitions attestées aujourd'hui par ceux même qui les niaient, à la fourberie, à la peur, etc.? Un théologien ne doit-il pas y voir une cause autre que celle citée par l'auteur *Des erreurs et des préjugés?*

du magnétiseur. Elle l'est aussi par l'autorité non moins puissante d'un religieux célèbre, lequel aurait dit que le somnambulisme, loin d'être satanique, appartient à l'*ordre prophétique*, et qu'il est une *préparation divine*. — Il est inutile de rien ajouter à nos réflexions précédentes pour montrer que de tels enseignements sont funestes à la foi et constituent un vrai danger.

L'agent des phénomènes magnétiques a vu qu'il pouvait progresser, et qu'en se manifestant davantage il n'avait rien à redouter de plusieurs théologiens trop enclins à les attribuer au naturalisme. Il s'était caché d'abord, sous les lois naturelles, même dans les manifestations spiritualistes, sauf à se *spiritualiser* quand il en serait temps. C'est ici qu'il faut signaler le péril. Si les prodiges opérés par les *somnambules* et des *médiums* d'une vertu plus que douteuse appartiennent à l'*ordre prophétique* et sont une *préparation divine*, il est évident que la doctrine des deux sectes dont les adhérents se comptent déjà par millions et qui se flattent de constituer dans l'univers une religion qui n'est autre que le culte de Satan, se trouve favorisée par ceux mêmes qui devraient l'attaquer.

Dieu est intervenu heureusement par ses pontifes, ils ont fait retentir la voix puissante de la sainte doctrine, et Satan a été dévoilé. Mais l'erreur sera-t-elle entièrement extirpée dans tout le clergé? Ne doit-on pas éprouver de justes appréhensions, puisque malgré l'Encyclique du Saint Office, en 1856 contre le magnétisme, on voit en 1864 un *Catéchisme* expliqué répandre dans toute l'Europe une doctrine qui favorise les idées rationalistes et matérialistes, en attribuant à un fluide et à la puissance de l'âme ce que la vraie doctrine attribue aux malins esprits? Ne doit-on pas éprouver

de justes craintes en voyant un certain théologien, malgré la défense constante de l'Église touchant l'évocation des morts, déclarer, contre les avertissements de nombre d'évêques, que cette pratique est un privilége divin? N'est-il pas à redouter que nombre d'ecclésiastiques, qui étaient disposés à nier l'action de Satan, ne pensent ou ne soient amenés à penser comme ce théologien? On verrait alors deux camps se former dans le clergé : les disciples des anciens théologiens, et les partisans d'un rationalisme mitigé enseigné par les modernes. — Toutes les doctrines trouvent des disciples; il est inutile d'évoquer le souvenir des pratiques auxquelles plusieurs membres du clergé se livraient dans les siècles où la foi était plus vive et la vraie doctrine pourtant mieux connue; si pareilles erreurs ont eu lieu alors, que ne faut-il pas redouter maintenant dans notre siècle d'ignorance religieuse et de matérialisme?

En effet, des hommes considérables, instruits, sérieux, attribuent aux esprits, à des *forces éthéréennes*, fractions de l'éther, de l'*od*, de la *lumière astrale*, des prodiges dont nul bientôt ne doutera. Ne sera-t-on pas amené directement à adopter le panthéisme et à l'ériger en culte? Cette hérésie panthéiste ou d'un spiritualisme erroné ne recrutera-t-elle pas des partisans et même des ministres dans le clergé?

Qui oserait assurer le contraire? « Les masses, il est vrai, dira-t-on, pourront être séduites; mais pour les chrétiens pratiquants, même peu fervents, pour les bons chrétiens surtout, et *a fortiori* pour les prêtres, une telle chute est impossible. » — Vous ignorez donc, répondrons-nous, les préparations au panthéisme émanées des écrits de tous nos libres penseurs? Il est heureux, surtout dans les campagnes, que le clergé les

ignore; mais une fois connues et trouvant leur appui dans les prodiges qui jusqu'à ce jour leur manquaient, qu'adviendra-t-il aux prêtres qui seraient imbus des idées rationalistes et étrangers à la seule science qui puisse leur dévoiler la marche tortueuse de l'antique serpent, leur montrer ce qu'il a fait et ce qu'il peut faire? —Voyez donc avec quelle astuce il procède : il établit peu à peu le matérialisme; le spiritualisme divin et le spiritualisme diabolique sont mis à néant. Le magnétisme survient, comme préparation à de nouveaux rapports, on n'y voit d'abord qu'un fluide ou l'effet de l'imagination; puis un spiritualisme bâtard se forme; on est animiste, ou bien on reconnaît des esprits unis à un fluide. C'est toujours le panthéisme, ignoré par les uns, mais bien connu par d'autres. Certains magnétiseurs n'arrivent qu'après un long stage aux grandes manifestations, d'autres y parviennent de suite, tandis qu'il en est qui n'y arriveront jamais. Satan étudie les dispositions; autant que Dieu le lui permet il pénètre les pensées[1]; il sait ce qu'il convient de faire avec les uns et les autres.

1. On a annoncé précédemment qu'on dirait un mot du pouvoir de Satan de lire les pensées. — Voici mon sentiment que je soumets d'ailleurs à la doctrine établie. — L'âme unie au corps ne peut pas plus, dans l'état ordinaire, penser sans cerveau qu'elle peut entendre sans oreilles et voir sans les yeux. Une apoplexie, l'épilepsie, une compression sur la pulpe cérébrale, etc., empêchent la pensée, qui n'a pas lieu sans doute sans qu'il s'opère une modification dans cette substance. Le démon peut la connaître, et c'est vraisemblablement en opérant lui-même sur cette substance qu'il donne des pensées et réveille des souvenirs. On comprend alors qu'il pourrait connaître toutes nos pensées, puisque aucune n'a lieu sans une modification encéphalique. Mais Dieu qui le tient constamment enchaîné pour l'empêcher de nuire, l'empêche également de lire toutes nos pensées, quand cela deviendrait trop périlleux pour nous, comme il l'empêche également d'en exciter qui seraient de trop vives tentations. (V. t. II de cet ouvrage, note de la page 418.)

Le spiritualisme américain ayant été importé en Europe à l'époque où le magnétisme transcendant avait de nombreux adeptes, Satan use encore de la même adresse ; il laisse les uns attribuer le mouvement des tables à un fluide ; il se cache entièrement à d'autres, et se dévoile à ceux dont les dispositions lui sont connues. On est animiste, on devient spiritualiste, chacun est servi à souhait. Certains expérimentateurs croient au retour de l'âme des défunts sans nier la vraie doctrine ; loin de là, ils se croient meilleurs chrétiens, tandis que de plus avancés professent une doctrine erronée que ces derniers admettront quand ils seront plus instruits. — On la connaît déjà, c'est un fluide intelligent, puissant, existant dans l'homme, hors de l'homme, et capable d'opérer les plus grands prodiges.

Si une pareille théorie a pu séduire des hommes instruits, sensés et amis du bien, dans toutes les classes, on ne voit pas comment des chrétiens pratiquant avec plus ou moins de tiédeur ne seraient pas séduits. Pour ceux-ci, d'ordinaire, le démon n'est qu'un mythe, quoiqu'ils voient journellement ses actes dans leurs livres d'*Heures* [1], ils n'y font aucune attention ; ils

1. Un chrétien même fervent lit souvent dans l'Évangile les faits de possessions, de magie, le transport de Jésus-Christ opéré par Satan, et nie cependant les possessions, les opérations magiques et le transport par l'air. — On lit ces mots dans la sainte Écriture (*Psal.* xc) : « Que Dieu nous délivre de ceux qui essayent de nous prendre dans leurs filets, *de laqueo venantium ;* — de la parole qui tue, *a verbo aspero*, c'est-à-dire du maléfice par paroles ; — *a sagitta volante in die*, c'est-à-dire des effluves magiques (les flèches des sorciers du Nord), et du fluide magnétique vénéneux, qui viennent trouver au loin ceux auxquels on les destine. » — Il est dit dans le même psaume « que sous la protection de Dieu on n'aura pas à redouter les frayeurs de la nuit, *a timore nocturno*, ni le démon du midi, *ab incursu, et dæmonio meridiano*, (le démon qui, dans certains pays, apparaît à midi et passe pour le plus redoutable.) — Celui qui espère en Dieu, qui se met sous

admirent la morale évangélique, mais n'ont rien de bien arrêté sur la divinité de son auteur. Écoutons-les plutôt : les miracles qui la prouvent les contristent, ce sont des impossibilités; ne leur en parlez plus, vous ébranleriez leur foi. Ils ne réfléchissent pas que s'il a fallu des miracles pour édifier, ils sont utiles pour affermir; ils s'irriteraient contre l'Église si elle osait en publier. Leur conviction que Jésus-Christ est Dieu étant très-flottante, ils aiment à ne pas y penser. Si de tels chrétiens voient dans le christianisme *épuré* dont on nous menace un culte plus rationnel, joint à la morale de l'Évangile, n'est-il pas à redouter qu'ils ne soient des transfuges? Le nom de fluide conduira la plupart d'entre eux à la doctrine de la *lumière astrale*, et voici des spiritistes ou des spiritualistes achevés. Pour un assez bon nombre, ce n'est plus une conjecture, c'est, comme on l'a vu, un fait accompli.

« Il n'en sera pas de même, nous dira-t-on, pour certains chrétiens excellents; Satan, pour ceux-ci, n'est pas un mythe, et les miracles sont pour eux la pierre angulaire du christianisme. Loin de s'indigner d'en voir de nouveaux, leur foi en est ravivée; ils n'appartiennent pas à la classe de ces chrétiens qui, rejetant l'une après l'autre toutes les preuves de nos croyances, forment pourtant de leur ensemble une foi spéculative; ceux-ci sentent qu'avec des matériaux pris isolément et tous mauvais on ne saurait construire un édifice bien solide. » — Nous répondrons que, pour ces âmes fidèles, les craintes sont encore loin d'être chimériques; si le rationalisme du siècle n'a point étouffé leur

sa garde sera protégé par ses anges et marchera sur l'aspic, il foulera aux pieds le lion et le dragon. » — Ces expressions et autres, qui concernent l'antique ennemi de l'homme, n'ont plus été comprises depuis que l'on a nié le pouvoir du démon.

foi, il a fait germer un mal latent qui trouvera dans le néochristianisme une circonstance pour se développer. La science a fait d'immenses progrès, elle leur révèle qu'il existe dans l'homme et hors de l'homme un agent naturel, une force qui explique les miracles divins et le merveilleux satanique. L'âme humaine, émanation de cette substance et en rapport avec elle, opère d'étonnants prodiges; qui sait même où ils pourront s'arrêter? Cette science n'est pas nouvelle. C'était le secret des sanctuaires antiques; mais comme tout progresse, il est probable que nous irons plus loin que les anciens sages. Dieu veut aujourd'hui, nous assure-t-on, que ce secret soit connu de tous. — Ces excellents chrétiens consulteront leur directeur, homme pieux, et d'ordinaire fort étranger à ces funestes théories; s'il n'est guère moins étranger à la vraie doctrine, c'est un second malheur, avec cette double science qui lui manque il ne répondrait pas : « Qu'il n'y a dans le spiritisme que jongleries, exaltation, folie ou mystification; on prétend que le diable s'en mêle, ajoutera-t-il; est-ce possible? Je l'ignore; mais évitez ces réunions, un chrétien ne peut y assister sans péché, elles sont impies. »

Si ce bon chrétien a des amis ou parents mieux instruits sur la question du spiritisme que son directeur ne l'est en démonologie, et si on lui montre des faits, si on le met en rapport avec des parents défunts, le diable aidant, tout est à craindre. Avec la doctrine de l'éther, de la *lumière astrale*, la conscience de ce fidèle chrétien se trouble, car un doute poignant survient. — Cette doctrine ne me semble pas déjà si impie ni si mauvaise, se dira-t-il; ceux qui l'enseignent se prétendent meilleurs chrétiens que nous; ils enseignent la morale évangélique, ils en recommandent les pra-

tiques, ils rejettent certains dogmes, mais qui me semblaient absurdes. — S'il a des doutes encore, il ne consultera pas un prêtre nécromancien ou magnétiseur; le danger serait plus grave; il s'adressera peut-être de nouveau à son directeur et lui affirmera que tout ce qui se passe dans les réunions spirites ou spiritualistes n'a rien d'impie, et n'appartient ni aux jongleries ni aux mystifications; il a vu de vrais prodiges. — « Bien, bien, répondra ce bon prêtre, les spiritistes, pas plus que les magnétiseurs, ne ressusciteraient des morts et n'opéreraient les *grandes merveilles* du christianisme. »

Nous aimons à penser que nombre de pieux chrétiens satisfaits de la réponse resteront chrétiens; chez d'autres pourtant il pénétrera dans ces âmes candides des doutes auxquels ils avaient été jusque-là étrangers. Ils supposeront de l'exagération dans les récits des anciens miracles, ils seront portés à les expliquer d'après la science nouvelle, et le danger sera permanent; il serait immense si les faux prodiges semblaient égaler ces *grandes merveilles* du christianisme.

Oserait-on demander si quelques pieux ecclésiastiques seraient eux-mêmes à l'abri des doutes qui torturent ces pieux chrétiens? S'ils s'attachent moins à la foi aveugle qui admet sans examen qu'à la logique qui opère par voie d'induction? Si le fluide magnétique, si l'*od*, si la *lumière astrale*, d'après les progrès de la science expliquent les faits que l'on attribuait au démon, et à peu près tout ce que l'on a cité des miracles; ces prêtres, en lisant les traités des aliénistes, en parcourant les ouvrages *couronnés* de nos érudits, et tout ce qui a été écrit dans ce siècle pour détruire la foi chrétienne, que penseront-ils des exorcismes, des signes indiqués dans les anciens rituels pour juger la réalité des possessions? (surtout en voyant que les

nouveaux rituels n'en parlaient plus). — Que penseront-ils de tant d'autres choses? Il devient inutile d'exposer tout ce qui se passera dans l'esprit de ces prêtres jusque-là croyants, qui ne voient dans leurs études théologiques incomplètes sur cette matière rien qui les instruise suffisamment, rien qui les rassure. Nés dans une époque de scepticisme, l'ayant respiré avec l'air au foyer domestique en sortant du berceau, tout se réunira pour nier ce que l'on nomme le *merveilleux* du christianisme. Alors comment pourront-ils le défendre? Que feront-ils donc pour repousser tant d'ennemis qui menacent leur foi? Celle-ci peut être fortement ébranlée, car rien ne la raffermit, rien ne vient éclairer leur conscience troublée. Aux arguments qui renversent, il en faut opposer pour réédifier. L'Église l'a fait constamment; aux doctrines des hérésiarques, elle opposait la doctrine divine et les terrassait.

Redisons-le : on a trop négligé dans ces derniers temps d'examiner les systèmes des philosophes qui attaquent les miracles et les prodiges. Les uns n'ont pas été en mesure de répondre, d'autres ont un peu trop partagé les idées rationalistes; d'autres plus instruits, mais découragés, ont jugé convenable de garder le silence ; et s'il en est qui ont parlé, ils ont été trop peu nombreux [1].

Au lieu de regarder les faits *merveilleux* depuis les premiers siècles jusqu'au dix-septième comme autant de récits dépourvus de critique, et de nier les plus ré-

1. Le T. R. P. Dom Guéranger, le célèbre Abbé de Solesmes, avec autant de zèle que de talent, est un de ces rares champions de la vérité dans notre siècle. Il a dit, comme on l'a vu, en parlant des dangers inouïs qui nous menacent : « Ils ont une cause, et malheureusement elle n'est pas toujours observée ni reconnue par ceux auxquels il appartiendrait de la signaler, et même d'en arrêter le cours. »

cents, il faut donc les examiner en tout temps et partout comme formant une grande chaîne dont tous les anneaux se tiennent. Le merveilleux est composé d'une foule de branches qui, réunies en faisceau, résistent à tout. Si un seul fil n'offre pas de résistance, réunissez-en mille, cent mille, vous formez un câble qui bravera la tempête. Voilà les faits, ils sont constants; maintenant il s'agit d'étudier la doctrine des grands maîtres pour les apprécier. Il y a nécessité de s'éclairer soi-même, puis d'éclairer les autres. La vérité a pour antagonistes les savants, les philosophes, les médecins, les aliénistes, le journalisme et mille autres ennemis. La plupart d'assez bonne foi, attaquent la religion et l'accusent de favoriser les superstitions [1]. C'est elle pourtant qui les combat le plus efficacement, en dévoilant l'agent qui les provoque; c'est elle qui pulvérise les théories avec lesquelles on prétend en expliquer naturellement les faits. C'est elle enfin qui réfute les sophismes de ceux qui nient ces faits.

C'est uniquement dans le catholicisme que l'on remarque ces miracles qui révèlent le doigt de Dieu, joints à une morale sublime. Que l'on parcoure tous les cultes faux et les hérésies éteintes et les hérésies présentes ou naissantes; on y voit des prodiges que l'homme ne peut opérer par lui-même, mais ridicules, inutiles, puérils, sanctionnant une doctrine immorale; des dog-

1. Une telle accusation de la part des ennemis du catholicisme est souverainement ridicule. Qu'est-ce donc que la superstition? C'est un faux culte; c'est en général de mettre sa confiance, son attachement à quelque chose qui n'est pas Dieu. — S'il était permis de développer ici cette thèse, combien nous verrions de superstitions chez ceux qui osent en accuser la religion! Combien de pauvres esprits forts sont superstitieux comme la plus simple paysanne; mais combien d'autres genres de superstition! On aurait trop à dire sur le faux culte de tant de gens qui refusent à Dieu le culte qu'ils lui doivent.

mes bizarres, justifiant des obscénités révoltantes. On ne peut hésiter d'affirmer que le catholicisme est la vraie religion, les autres en sont de hideuses contrefaçons; la chute de Satan et de ses anges explique tout cela. En vain, dans le paganisme, voulait-il cacher sous une majesté usurpée l'archange déchu qui se fait Dieu; on sait que ses apparitions étaient si effrayantes que ses adorateurs mêmes le suppliaient de prendre une forme moins épouvantable. Menteur dans ses oracles, cruel dans ses ordres, en contradiction avec lui-même dans sa doctrine, s'il a pu séduire, Dieu pourtant ne lui a jamais permis un déguisement complet. Il est inutile de résumer ici ce qu'il fut ou ce qu'il est : il est l'ennemi de Dieu, l'instrument de sa justice et de ses insondables desseins, et fut toujours un esclave qu'il n'a jamais entièrement déchaîné. Qui pourrait dire ce qui serait advenu aux peuples idolâtres si Dieu eût brisé entièrement la chaîne du démon? Mais le culte que ces pauvres aveugles lui adressaient, Dieu savait que dans leur intention il s'adressait à lui-même.

Le clergé connaît ces vérités, il s'en souviendra dans ce temps où l'impiété veut rétablir le culte du démon. Il se rappellera qu'il a été dit qu'il n'y aura plus de piété lors de la venue de l'Antechrist, ce sera le triomphe de l'enfer; mais il faut surtout qu'il sache que les prodiges de l'Antechrist contreferont les plus grands miracles.

Si nous ne sommes point encore arrivés à ce terme nous y marchons, dit-on, à grands pas, et nous en sommes peut-être plus près que nous ne pensons. En effet, si l'Église, voyant les saintes vérités qu'elle enseigne attaquées de toutes parts, veut prémunir ses enfants, elle se trouve aussitôt menacée d'un combat

corps à corps par ses nombreux ennemis qui annoncent sa défaite [1]. S'il en est ainsi, le déchaînement complet de Satan serait prochain. Il est constant que les prodiges étranges qui se manifestent partout, propagent son culte d'une manière à inspirer de vives inquiétudes. Si ces progrès continuent, les temps pourraient sans doute être abrégés, et nous serions témoins de ces grands prodiges de l'enfer, capable de séduire « *si fieri potest* » même les élus.

S'il est impossible d'empêcher le culte du démon de s'établir, conservons du moins le plus longtemps qu'il sera possible des sectateurs au vrai Dieu. C'est un moyen de retarder la fin des temps prévue comme prochaine, non-seulement par quelques orthodoxes, mais encore par des hommes tombés dans l'hétérodoxie.

1. « Une Encyclique a paru, dit M. Piérart, où un persévérant pontife, conséquent avec son principe, s'est mis en opposition avec les principes des sociétés modernes. Une telle attitude, que nous apprécions comme tout ce qui est franc, courageux et conséquent, va précipiter les destins du catholicisme, si, à l'exemple du pontife, tous savent être conséquents, prélats et clergés, gouvernements, libres penseurs et philosophes. Alors on combattra à armes égales, avec les seules armes de la science et de la raison ; et dans cette lutte on verra jusqu'à quel point est solide l'édifice de tant de grands conciles œcuméniques. Il s'affaissera sur lui-même, ne laissant plus qu'un monceau de décombres. C'est alors que s'élèvera, radieuse, inébranlable, sur les assises de la science, de la raison et du sentiment, *la grande religion de l'avenir!* »

« Spiritualistes nouveaux, mes frères, courage! L'avenir vous appartient. A l'heure qu'il est vous n'êtes qu'un atôme ; mais vous avez avec vous la vérité, la logique et la preuve de l'immortalité de l'âme. Dans un temps prochain, vous, atômes impuissants et isolés, vous serez grands comme le monde. Venez nous aider à créer une première force, un premier foyer. » (V. *Rev. spiritualiste*, 1864, p. 359.)

Chrétiens qui conservez encore une étincelle de la foi de vos pères, voilà le langage de ceux qui se prétendent aujourd'hui les vrais chrétiens! Réfléchissez et jugez!

L'Antechrist et la fin des temps; moyens de le reconnaître et d'éviter ses séductions. Ses signes précurseurs. Le rationalisme et le matérialisme de plusieurs ne permettront pas de le reconnaître. Importance de savoir que le démon opère des prodiges et surtout qu'il en opérera de grands.

On ne dira rien ici sur l'époque présumée de la fin des temps; le lecteur peut consulter différents ouvrages publiés dans ce siècle par des auteurs qui prétendent en montrer les signes avant-coureurs dans tout ce qui se passe sous nos yeux.

La prévision des événements qui se préparent pour cette époque est peut-être maintenant assez claire par ceux qui déjà s'accomplissent; l'Écriture sainte a annoncé, il y a près de dix-neuf siècles, ce qu'ils seront, celui à qui on les devra, quels seront ses instruments et ses moyens de succès.

Les apôtres ont prédit que vers la fin des temps on sera exposé à de très-grands dangers : des hommes séduits résisteront à la vérité, ils abandonneront la foi, croiront aux esprits trompeurs et opéreront de faux miracles. Il faut que le *mystère d'iniquité,* qui a commencé dès les premièrs siècles dans les hérésies, s'accomplisse. Les prodiges des hérésies sont vils, méprisables et faciles à discerner des miracles éclatants qui ont fondé le christianisme, mais un temps viendra où ceux-ci cesseront, ou, s'il s'en produit encore quelques-uns, on n'y fera plus attention, tandis qu'il sera permis à l'Antechrist et à ses précurseurs d'en opérer de surprenants qui pourraient séduire tout le monde. Dieu, dans sa sagesse, permettra que les hommes qui l'auront abandonné soient dans l'aveuglement. Le démon sera adoré dans la personne de l'Antechrist, qui se fera passer pour le Christ. Ses précurseurs, outre les prodiges, auront d'autres moyens de séduction :

les belles promesses, les beaux discours, le déguisement, les complots, avant de lever le masque et d'en venir à la force ouverte et à l'impiété sans bornes.

Un immense filet sera tendu sur l'univers, et la domination de l'Antechrist s'étendra sur le monde entier. Parmi ses précurseurs, il en sera un qui fera d'aussi grands miracles que lui, ses apôtres en opéreront partout, en preuve de leur mission.

Le moyen de se préserver de cette terrible séduction ce sera de ne point oublier ces avertissements salutaires, car de tels prodiges pourraient séduire l'universalité du genre humain. — Avec les saints Pères il faudra dire aux faux prophètes : « Nous ne reconnaissons de miracles que ceux qui se font dans l'unité de l'Église. Nous connaissons les vôtres par leurs fruits. *A fructibus eorum cognoscetis eos.* » (On examinera plus loin quels seront ces grands miracles.)

Ce danger étant si clairement prédit par les apôtres, cet avertissement étant réitéré par leurs disciples, et l'Église en conservant bon souvenir, comment se pourra-t-il faire qu'on ne l'évite pas? — On ne s'occupera, est-il dit, que des commodités de la vie ; la disposition presque générale des derniers habitants du monde sera précisément celle que Jésus-Christ a recommandé d'éviter, c'est-à-dire l'excès du boire et du manger, les soins immodérés des choses de cette vie, etc. Il en sera comme des contemporains de Noé ou des habitans de Sodome; dédaignant la saine doctrine, on niera que le démon puisse faire des prodiges, on niera même son existence. — Telles sont ces prédictions, dont plus loin on citera le texte.

Des prophéties si claires ont reçu en partie leur accomplissement, et le surplus paraît en voie de s'accomplir. Ce sont des preuves surabondantes de la divi-

nité du christianisme, car Dieu seul a pu les inspirer. Le *mystère d'iniquité* se manifeste donc pleinement aujourd'hui. — Belles promesses, déguisements, complots avant de lever le masque, etc. Prodiges attribués au dieu du spiritisme, négation de Satan et prétention de nos adversaires d'être les vrais, les seuls chrétiens; car il ne s'opère plus de miracles (ils l'ont dit) dans le christianisme : ce pouvoir est dévolu aux seuls spiritistes, aux faux spiritualistes, etc.

Tout cela était prédit, comme on vient de le dire, et s'accomplit; Dieu fait certainement moins de miracles dans notre société corrompue; celle-ci même les ignore, car l'impiété est telle, que l'on ose à peine les rapporter. Les suppôts seuls de Satan en opéreront qui séduiront la généralité; ils prétendent par là, établir leur culte dans l'univers. — Cette prétention ne surprend point, tout cela avait été prédit, leur succès, dans un temps donné, sera certain. — Du septentrion au midi, du levant au couchant, tout le prépare. Les sociétés secrètes, dans un vaste réseau, enlacent le globe entier; l'impiété est partout; les apôtres de l'Antechrist, sous différents noms, se partagent le monde : *mormonisme, spiritisme, spiritualisme, panthéisme, athéisme;* tous ayant le même but, ils s'entendront définitivement sur les moyens quand ils auront reçu leurs dernières révélations pour fonder cette religion universelle qui, sous le nom de second avénement du Christ, sera celle de l'Antechrist. — Les nations tombent dans la décrépitude, les trônes vacillent et les croyances disparaissent. On l'a vu, le vaste empire de la Chine lui-même s'écroule, le peuple n'a plus que des sentiments de mépris pour l'autorité, et le souverain y donne l'exemple de la plus profonde impiété. — Le mormonisme né d'hier, n'est-il pas une

menace pour l'Amérique entière. Un auteur qui ne sera suspect à personne, M. J. Remy, dit « qu'on est frappé d'étonnement et de vertige; qu'il semble que le monde moral s'écroule, qu'un scepticisme épidémique semble impatient de saluer l'avénement d'un nouveau Messie. »

L'empire ottoman, qui se meurt, est visité par les apôtres du nouveau culte, et lui fournit déjà des adeptes. — Que dirions-nous de plus de l'aveuglement de l'Europe tout entière. Son ignorance en religion et son impiété préparent un immense succès aux envoyés de l'Antechrist; l'univers est donc sérieusement menacé.

Textes de la sainte Écriture et autorités sur lesquelles s'appuie le bref exposé des dangers des derniers temps.

Saint Paul annonce « que dans les derniers temps plusieurs abandonneront la foi, parce qu'ils croiront aux esprits séducteurs et à la doctrine des démons. » (V. 1 *Tim.*, IV, 1.)

« On sera exposé à beaucoup de périls, il se trouvera des hommes corrompus dans l'esprit, pervertis dans la foi, qui, comme Jannès et Mambrès, resisteront à la vérité. » (V. 2 *Tim.*, III, 1 et 8.)

« Il faut savoir, écrit saint Pierre, que dans les derniers jours il viendra des séducteurs pleins d'artifice. *Venient in novissimis diebus in deceptione illusores.* » (V. 2 *Petr.*, III, 3.)

L'apôtre saint Jude. — « Souvenez-vous, *memores estote*, de ce qui a été prédit : Dans le dernier temps viendront des séducteurs. *In novissimo tempore, venient illusores.* » (V. *Iud.*, 17-18.)

Saint Jean disait : — « La dernière heure est venue, *novissima hora est*, » (V. 1 *Ioan.*, II, 18), — dans ce sens

que le *mystère d'iniquité* se formait déjà dans le dernier âge du monde pour se terminer d'une manière terrible aux derniers jours. Saint Paul, en effet, rassurait les Thessaloniciens, qui croyaient à la fin prochaine du monde. « Il faut, leur disait-il, qu'auparavant le *mystère d'iniquité* (la grande séduction) *s'accomplisse,* et que vienne la *défection* (l'apostasie générale). » (V. 2 *Thess.*, II, 3 et 7.)

D'après saint Matthieu, la tribulation de l'Église dans les derniers jours « sera plus grande qu'il n'y en eut jamais. *Erit enim tribulatio magna qualis non fuit ab initio mundi.* » (V. *Matth.*, XXIV, 21.) La séduction aussi n'aura jamais été si grande par l'éclat des prodiges, « *signa magna et prodigia* » (*Ibid.*, 24), et par la multitude des gens séduits, et par la cessation presque entière des miracles divins, comme on va le voir.

Selon saint Jean, « le dernier imposteur sera dépositaire du pouvoir du dragon. *Dedit illi draco virtutem suam et potestatem magnam.* » (V. *Apoc.*, XIII, 2.)

Qu'est-ce que l'Antechrist? « C'est l'adversaire de Jésus-Christ, « *Ipse est... qui adversatur Christo, et ideo vocatur Antichristus*, dit saint Jérôme. » (V. *Epist.*, CXXI, q. 11.)— Dans un certain sens il y a eu et il y aura plusieurs antechrists; mais l'Antechrist proprement dit est celui que l'Écriture nomme « l'homme de péché, le fils de perdition, *homo peccati*, *filius perditionis.* » Il se déclarera *adversaire,* dit saint Paul, c'est-à-dire s'appropriera la qualité de vrai Christ. « *Qui adversatur, et extollitur supra omne quod dicitur Deus, aut quod colitur*, *ita ut in templo Dei sedeat ostendens se tanquam sit Deus.* » (V. 2 *Thess.*, II, 3-4.)

C'est pourquoi l'Évangile nous avertit : « Si l'on vous dit alors : le Christ est ici, le Christ est là, n'en

croyez rien, *surgent enim pseudochristi.* » (V. *Matth.*, XXIV, 23-24.)

Toute la terre sera soumise à l'Antechrist; qui osera se comparer à lui, diront les hommes de ce temps, qui pourra lui résister? « *Adoraverunt bestiam dicentes : Quis similis bestiæ? et quis poterit pugnare cum ea?* » (V. *Apoc.*, XIII, 4, 7.)

Il y aura comme un *filet tendu* pour envelopper tous les hommes à l'approche du jugement dernier. « *Tanquam laqueus enim superveniet in omnes qui sedent super faciem omnis terræ.* » (V. *Luc*, c. XXI, 35.) Dans cette séduction, tous pourraient succomber. — « *Nisi breviati fuissent dies illi, non fieret salva omnis caro : sed propter electos breviabuntur dies illi.* » (V. *Matth.*, c. XXIV, 22.)

Que seront donc les hommes dans la fin des derniers siècles? Comme ceux qui vivaient du temps de Noé ou qui étaient dans Sodome, ne songeant qu'à leurs plaisirs, à leurs affaires temporelles; buvant, mangeant, achetant, vendant, bâtissant, contractant des alliances, etc., sans songer à Dieu. — « *Sicut factum est in diebus Noe, ita erit et in diebus Filii hominis. Edebant, et bibebant;... emebant, et vendebant : plantabant, etc.* » (V. *Luc.*, XVII, 26-28.)

La séduction par les faux miracles des hérétiques, qui avait commencé du temps des apôtres pour se terminer par le *mystère d'iniquité*, augmentait déjà du temps de saint Cyprien et lui faisait dire : « *Nunc crevit ejusdem mali infesta clades.* (V. *De unitate Eccles.*, XVI.)

Le don des miracles était commun dans la primitive église ; ils étaient nécessaires pour l'établissement du christianisme. Il diminua peu à peu, et n'appartint qu'à de saints personnages. Saint Grégoire le Grand,

parlant des faux miracles de l'Antechrist, disait aussi : « Qu'avant celui-ci les vrais miracles auront à peu près cessé. » Il lui applique ces paroles de Job : « *Faciem ejus præcedit egestas.* » (V. S. Greg., *Moral.*, l. XXXIV, c. III, 7.)

Les hérétiques opéraient des guérisons miraculeuses par Satan. Tous les Pères lui reconnaissaient ce pouvoir [1], que l'on a contesté ailleurs et nié entièrement de nos jours, malgré tant d'exemples qui le prouvent [2].

Origène écrit « que l'Antechrist doit opérer des prodiges qui surpasseront tous les prestiges des magiciens. » (V. Orig., *Cont. Cels.*, l. VI, 45.)

Saint Ephrem, parlant de la fin du monde et des grands miracles de l'Antechrist, plus étonnants que tout ce qu'on a vu, et propres à induire en erreur, en fait le détail : « Il se montrera comme un Dieu, volant

1. Tous les Pères ont reconnu les guérisons opérées par les hérétiques; ils les considéraient comme des restes du paganisme. — On sait qu'Origène disait : « Quoi ! le démon pourrait opérer des merveilles, et Dieu ne pourrait faire aucun miracle? *An mali dæmones... res miras faciunt, et divina natura nullum poterit efficere miraculum?* » (V. Orig., *Cont. Cels.*, l. II, 51.) Quiconque reconnaît la puissance d'un être subordonné, doit admettre *a fortiori* celle de l'Être suprême. Aussi saint Augustin écrivait : « *Si enim hæc immundi dæmones possunt, quanto potentior est his omnibus Deus!* » (V. S. Aug., *De civ. Dei*, l. XXI, c. VI, 1.) — « Vous guérissez le corps, disait saint Chrysostôme aux hérétiques, et vous perdez l'âme. *Corpus curabis ut animam perdas..., ethnici (dæmonum) arte morbos sæpe curarunt.* » (V. S. Chrysost., *Adv. Jud.*, I, 7.)

2. M. Piérart cite plusieurs guérisons dues aux mêmes agents et blâme les tribunaux qui sévissent contre les *rebouteurs, toucheurs*, et guérisseurs par des paroles, talismans, exorcismes, etc. — « Pour nous, dit-il, la source de ces guérisons est un principe spirituel. » Il pense « que la personne de qui il émane a un esprit familier qui agit sous l'impulsion de son évocation, etc. » (V. *Rev. spiritualiste*, 1864, p. 99.)

Ces guérisons sont encore des restes du paganisme; le rationalisme veut les nier, un faux spiritualisme les approuve, mais la saine doctrine les condamne.

par les airs, entouré de démons sous la figure d'anges de lumière... Il trompera tous les peuples par un faux dehors de sainteté, et enverra par toute la terre les démons prêcher sa venue. En présence d'innombrables multitudes séduites par ses prestiges, il paraîtra transporter les montagnes et marcher sur les flots. » (V. S. Ephrem, *De Antichristo.*)

Dans le Traité *De consummatione mundi* (XXIII), attribué à saint Hippolyte, il est dit « que l'Antechrist rendra le mouvement aux paralytiques, délivrera les possédés, et même *ressuscitera les morts.* » — Nous verrons ailleurs comment on doit expliquer ces résurrections. — « L'Antechrist, ajoute saint Hippolyte dans un ouvrage certainement authentique, tâchera en toutes choses de se faire passer comme le Fils de Dieu. *Per omnia similis videri vult Dei Filio.* » (V. S. Hippolyte, *De Christo et Antichristo*, VI.) Il aura donc ses faux apôtres, ses prédicateurs, ses envoyés par toute la terre pour engager les rois et les peuples dans son parti. Ces envoyés devront opérer des prodiges en preuve de leur mission. Il aura un précurseur; enfin l'Antechrist s'attribuera les prophéties pour s'établir une mission divine.

D'après saint Isidore, à l'arrivée de l'Antechrist les miracles cesseront dans l'Église pour donner lieu à la séduction des méchants et pour éprouver les élus. — « *Ut etiam electis quidam cordis gignatur scrupulus.* » (V. S. Isid., *Sentent.*, l. I, c. xxv, 4.)

Saint Paul nous apprend « que Dieu enverra un esprit d'erreur qui fera croire au mensonge, parce que l'on aura refusé d'accepter la vérité. » (V. 2 *Thess.*, II, 10.)

Dans les *Commentaires sur les Épîtres de saint Paul* attribués à saint Ambroise, il est dit que l'Ante-

christ séduira les nations qui l'adoreront comme un Dieu, frappées, éblouies par ses miracles ; mais ce sera un effet de la justice divine..., « *nolentes enim salvari, deseruntur a Deo.* » (V. *Comment. in epist. ad Thess.*, II, c. II.)

Saint Augustin enseigne la même doctrine. Dieu permettra à l'Antechrist d'user de tout son pouvoir; les méchants seront séduits par un juste jugement de Dieu. (V. *De civ. Dei*, l. XX, c. XIX.)

Il convient de répondre ici très-brièvement à une objection que l'on fait souvent. — « Dieu, dit-on, ne peut permettre de faire des prodiges qui confirment les hommes dans l'erreur. »

Sa justice égale sa bonté.—Qui l'accusera d'injustice? —Il est certain, cependant, qu'il permet ces prodiges au démon, et qu'il les permettra à l'Antechrist, et si on les nie on sera trompé sans ressource; comment se garantir d'une séduction qu'on aurait ignorée ou tenue cachée, et d'un pouvoir regardé comme imaginaire? Dieu s'est révélé par ses miracles, il a établi son culte et dit « qu'un ange descendrait-il du ciel pour en apporter un autre, on ne devrait pas l'écouter. « On est bien averti, que veut-on de plus? L'Église ne reconnaît que les miracles qui se font dans l'unité.

Outre les prodiges de l'Antechrist, il y aura ses belles promesses, l'hypocrisie, le mensonge et mille autres artifices; et du côté des peuples la corruption, le scandale, les mauvais exemples, etc. — Jésus-Christ l'a prédit : « *Quoniam abundabit iniquitas, refrigescet charitas multorum.* (V. *Matth.*, XXIV, 12.)

Quels sont donc les moyens d'arrêter le mal? — Ces préceptes de Jésus-Christ à ses apôtres, où il leur recommande la vigilance et la prière : « *Attendite autem vobis, neforte graventur corda vestra in crapula, et ebrie-*

tate, et curis hujus vitæ... Vigilate itaque, omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt, etc. » (V. *Luc.*, c. XXI, 34, 36.)

Jésus-Christ avait prédit aux apôtres ce qui devait leur arriver; ces avertissements devaient leur servir de préservatif. — « Vous serez haïs, calomniés, trahis, persécutés, fouettés et enfin mis à mort. *Hæc locutus sum vobis : ut cum venerit hora eorum, reminiscamini quia ego dixi vobis.* » (V. *Ioan.*, XVI, 4.)

L'Église étant exposée aux séductions des faux prophètes, l'Esprit-Saint l'en a instruite. — « *Videte ne quis vos seducat... Exsurgent enim pseudochristi et pseudoprophetæ, et dabunt signa et portenta.* » (V. *Marc.*, XIII, 5, 22.) — Tous ces avertissements ayant été tant de fois réitérés, et Jésus-Christ, dit saint Augustin, « ayant appuyé tout particulièrement sur ce point, *adjecit vehementer commendans, et ait, ECCE PRÆDIXI VOBIS*, » (V. S. Aug., *De unit Eccles.*, XIX, 49) quelle stupidité ne serait-ce pas de négliger de s'en instruire.

Et cependant il est prédit que l'on refusera d'écouter ces avertissements. — « Un temps viendra, dit saint Paul à Timothée, où les hommes ne pouvant plus supporter la saine doctrine, suivront à leur fantaisie les maîtres du mensonge qui flatteront leurs oreilles. » (V. 2 *Tim.*, IV, 3.)

Dans la deuxième aux Thessaloniciens, après avoir parlé des faux miracles de Satan, signes et prodiges séduisants, pour tromper ceux qui doivent périr, l'Apôtre ajoute « que ce malheur arrivera pour n'avoir pas reçu la vérité qui aurait pu les sauver. *Eo quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent.* » (V. 2 *Thess.*, II, 10.)

On ne fera ici ni réflexions, ni commentaires, ni rapprochements : « *Qui habet aures audiendi, audiat.* »

CHAPITRE V

Le démon a parmi ses moyens puissants de succès les grands prodiges propres à contrefaire les miracles de premier ordre. Explication de ces grands prodiges. — Observations et réflexions. — Si quelques ecclésiastiques rejetaient comme des croyances surannées et sans importance les prodiges sataniques, ce serait une erreur grave. Réflexions sur les dangers qui en résulteraient. — Observations adressées aux laïques sur les superstitions actuelles pour leur en dévoiler le péril. — Menaces terribles faites par les esprits dans l'*Évangile éternel* de Vintras.

Le démon a parmi ses moyens puissants de succès les grands prodiges propres à contrefaire les miracles de premier ordre. Explication de ces grands prodiges.

Les grands prodiges du démon (*signa magna et prodigia*), ce sont des guérisons de maladies incurables, de véritables prédictions, et, ce qui est plus propre à séduire encore, de feintes résurrections de morts.

D'après ce qui a été dit précédemment, le démon peut opérer des guérisons où la science médicale échouerait, son action sur l'organisme étant plus intelligente que celle du médecin et plus puissante que les remèdes. Souvent le médecin ne juge qu'imparfaitement l'état d'un malade, et les médicaments n'agissent d'ordinaire qu'indirectement sur les organes. Il n'en est pas de même de Satan, il voit l'organe malade et il le pénètre. Celui qui peut obstruer, paralyser, irriter un organe sain, par un acte contraire peut le guérir. Quoique ses procédés nous échappent, quoique nous ignorions l'étendue de sa puissance, nous les devinons en partie. On conçoit que l'entier déchaîne-

ment de Satan pourra même lui permettre souvent l'instantanéité dans ses cures, caractère qui ordinairement leur manque.

Le démon peut causer une maladie, laquelle cessera dès qu'il se retirera; il peut même causer aussi une sorte d'hallucination sensoriale qui fera croire à un mal qui n'existe pas. Dans ces deux circonstances, on le voit, la guérison serait facile.

Relativement aux possessions, on comprend qu'elles cessent quand le démon se retire. Lorsqu'elles entrent dans les desseins divins, il en est autrement; mais dans la grande épreuve de la fin des temps, l'homme étant en quelque sorte livré à Satan, on attribuera au pouvoir de ses suppôts une délivrance qui sera constamment l'effet de sa pleine volonté.

Quant aux prédictions, on sait que le démon conjecture d'autant plus habilement qu'il dirige souvent les événements. Dieu le fait, il est vrai, mentir aussi très-souvent, en déjouant ses desseins; mais quand sa chaîne sera brisée, gouvernant à son gré les hommes qu'il aura corrompus, qui obéiront à ses suggestions, il pourra prédire à coup sûr les événements qu'il aura préparés et qu'il amènera à leur fin.

Arrivons à la résurrection des morts. Les limites que je m'étais imposées ici étant déjà dépassées, il est impossible d'exposer avec détail les faits qui ont été considérés dans l'antiquité comme des résurrections; seulement, hâtons-nous de le dire, dans aucun temps, un tel pouvoir n'a appartenu et n'appartiendra au démon, car il égalerait Dieu en puissance : il pourrait créer les corps, rappeler les âmes du ciel ou des lieux d'expiation, ce qui lui est impossible, et cependant on a cité dans l'antiquité plusieurs prétendues résurrections, et de nos jours même on en cite encore. Delrio

dit : « Ce ne sont pas seulement les poëtes chez les anciens, mais les plus graves écrivains qui parlent de gens ressuscités par Esculape, etc. *Objiciuntur nobis multæ gentilium narrationes, non poetarum modo, de suscitatis, ope Æsculapii, Tyndareo, Glauco, Admeto, et similibus; sed et graviorum scriptorum.* » (V. *Disquis. magic.*, l.. II, q. XXIX, *sect.* 2.)

Delrio, citant ces prétendues résurrections, nomme ses autorités[1]. — Ces faits appartiennent-ils exclusivement à l'antiquité idolâtre? — D'après nombre d'auteurs, nous voyons, avant et pendant le moyen âge, dans les siècles de la renaissance, et même au dix-huitième siècle, se manifester les phénomènes de résurrection, ou mieux de cadavres animés.

Parmi les histoires citées par Delrio, on fera mention ici d'un événement contemporain de l'auteur, et qu'il certifie comme très-certain : « *Nullum nec certius, nec mirificentius.* » (*Ibid.*) — Il s'était passé à Dalhem, en Lorraine, en 1581, et était attesté par de nombreux actes judiciaires, ainsi que le dit Nicolas Remi, conseiller et procureur criminel dans les États de Lorraine, qui a composé une longue pièce de vers sur ce sujet.

Un bouvier nommé Petronius, se livrant avec un démon familier succube du nom d'*Abrahel* à des actes impurs, abominables, cet esprit l'engagea à tuer son fils. Ce père, après cet acte horrible, étant au désespoir, supplia le démon de rendre son enfant à la vie. Il y consentit, sous la condition d'être adoré.

« *Spondet, si ex animo supplex id se oret adorans.* »

Le pacte fait, le corps de l'enfant fut animé durant

1. Plato, *De Repub.* l. X; — Plin., l. VII, c. LIII; — Apul.; *Metam.*, l. II; — Philostrat., *Vit. Apollon.*, l. IV; Plutarch., *De anima*, l. I, *fragm.*

une année. Ce laps de temps écoulé, ce corps devint un cadavre infect. (V. N. Remi, *Dæmonolatr.*, in l. II *Perioch.*, et l. II, c. I.)

Le Loyer reconnaît aussi ces sortes d'animation de cadavres opérées par les démons. En effet, il dit : « Je ne puis, pour vérifier que les diables prennent des corps morts qu'ils font cheminer comme vifs, apporter histoire plus récente que celle-ci..., de notre temps, de la démoniaque de Laon (ou de Vervins).—Un diable qui était au corps d'elle, appelé *Baltazo,* prit le corps mort d'un pendu en la plaine d'Arlon pour tromper le mari de la démoniaque. »

« Un sorcier accompagnait *Baltazo* qui voulait la guérir, sous la condition qu'on le laisserait seul avec elle. Mais ce dessein fut déjoué dans un exorcisme. Belzébuth révéla que la démoniaque eût été emportée en corps et en âme par *Baltazo.* »

« Il n'y a rien de si rebattu et rechanté, poursuit Le Loyer, que la basteleresse d'Italie dont écrit Peucer [1]. » (V. Le Loyer, *Disc. des spectres,* p. 243.)

Cet auteur fort érudit ajoute que les démons, outre ce pouvoir moteur, peuvent très-bien aussi donner telle odeur ou couleur que bon leur semblera, puisqu'ils agissent sur les sens de l'homme quand Dieu leur permet.

On pourrait (si l'espace le permettait), multiplier ces citations [2], non moins inexplicables physiquement que les broucolaques ou les vampires dont il a été parlé dans ce même tome.

1. V. t. II, p. 69 de cet ouvrage, ce qui est rapporté de la bateleuse de Bologne.

2. On a vu (t. IV, p. 349 de cet ouvrage), Des Bordes, valet de chambre du duc de Lorraine, faire descendre trois pendus de leur potence; ceux-ci obéirent et vinrent rendre hommage au duc, puis

Il nous reste à donner les explications des démonographes et des médecins, elles prouvent, comme on va le voir, un examen approfondi et une grande intelligence du sujet.

Delrio fait des distinctions, selon les circonstances, relativement aux moyens employés par le démon. — « Ce sont souvent des illusions du démon, dit-il, *multas solere esse illusiones dæmonum circa hujusmodi*. Il dérobe les cadavres quelquefois et leur substitue un fantôme d'air qu'il meut comme si c'était un corps vivant. *Aliquando corpora mortuorum furatur, et substituit alia aerea; quæ movet instar viventium.* »

« Quelquefois il s'empare de vrais cadavres, dans lesquels il entre; il semble qu'ils sont vivants, ils agissent comme s'ils étaient pleins de vie. *Aliquando, ut quæ vere cadavera sunt, fingat vivere, ipse illa subingreditur...; et illa movet, et viventium similia cogit opera, gestusque imitari.* »

« Il donne enfin l'apparence de la mort à des vivants. *Fingit mortuos, qui revera non mortui sunt.* » Delrio cite aussi plusieurs faits. (V. Delrio, *Ibid.*) Nous verrons dans un bref commentaire que ces trois circonstances expliquaient toutes les prétendues résurrections de cadavres. — « Quand je tiens que les diables prennent un corps mort, dit Le Loyer, dont on a déjà cité quelque chose à la page 349 du tome IV de cet ouvrage, ce n'est pas à dire que je veuille faire une illation qu'ils l'animent, ce serait leur donner un pouvoir qu'ils n'ont point, qui est d'*informer* le corps, mais on ne me pourrait nier que les diables, s'em-

retournèrent se pendre. Ces prestiges diaboliques, trop fréquents alors pour être niés, ne causant de tort à personne, n'étaient pas un chef d'accusation bien grave dans les procès de sorcellerie. Ils étaient d'ordinaire sans conséquence.

parant des démoniaques, ne mouvent leur corps à leur plaisir; et pourquoi est-ce qu'ils ne pourraient faire le même en un corps mort? Il leur est aussi facile de mouvoir un corps insensible par le moyen de leur esprit infus ès-membres que de pousser et agiter un corps sensible perclus de son mouvement naturel, de ses sens et actions, comme est celui des démoniaques. Comme la chaleur du soleil ou du feu se mêle aux choses insensibles et leur communique sa qualité chaleureuse, aussi le diable, subtil et pénétratif comme les rais du soleil, léger comme la flamme, pourra, adhérant au corps mort ou autre chose insensible et massive, le mouvoir et faire marcher, non comme agent naturel, ains comme lui influant pour un temps sa propriété et agilité. »

Le Loyer pense, « si le démon a pu mouvoir des statues de bois et de pierre, qu'il peut mouvoir des corps moins pesants. » (V. Le Loyer, *Ibid.*, p. 241.)

Si Le Loyer eût vécu de nos jours, il aurait pu mentionner ces lourdes tables dont les mouvements traduisent des pensées, mais son érudition avait une foule d'autres faits pour appuyer sa thèse.

En présence des faits nombreux qui prouvent que des cadavres se sont agités, un médecin protestant, Garmann, recourt, comme cause, à l'action divine ou à celle du démon. — « Dieu, écrit-il, peut agiter les cadavres, nul ne le conteste, puisque quelques-uns prétendent que ce n'est pas impossible au démon. (*In motu cadaverum*)... Θεῖόν τι *aliquando concurrere, aliquando magicum quid et præstigiosum multi reputarunt. Cadavera sanctorum divina virtute moveri posse, nemo controvertet, cum dæmoni id non impossibile quidam pronuncient.* » (V. L. C. F. Garmann, *De miraculis mortuorum,* Dresd. et Lips., 1709, p. 485.)

Garmann dit « que parmi ces faits (il en cite un grand nombre) il y en a qui appartiennent aux tromperies de Satan et des magiciens. Le détestable séducteur des âmes s'empare du cadavre des hommes ou des bêtes pour tromper ceux qui se livrent à l'impureté. » Entre autres preuves, il rapporte l'histoire d'un soldat, citée par le continuateur de Maiolo (*Dier. canicul.*, t. II, *colloq.* 3), d'après Guillaume de Paris. — « *Ita delusit militem, qui, cum putaret formosa se potitum virgine, invenit se in amplexu cadaveris beluini tabe soluti fœtidissime jacentem.* » (*Ibid.*, p. 487.)

Selon Garmann, le démon peut donner à un cadavre récent l'apparence de la vie; il pourra marcher, agir comme s'il était vivant; Garmann ajoute « que cela n'est pas douteux : tant par l'expérience que parce qu'il n'y a pas d'impossibilité. *Indubium est, tum experientia, tum etiam, quod nulla repugnantia aut impossibilitas assignari possit.* » (*Ibid.*, p. 487-488.)

Quant aux cadavres anciens qui ont perdu leur forme, Garmann refuse au démon cette faculté. « *Nolim concedere.* » — Tout ce que le démon peut faire alors appartient aux prestiges et aux fascinations des sens. Garmann est enfin bien d'avis « qu'il ne saurait y avoir une véritable résurrection, et qu'il n'y faut voir, quoi qu'il advienne, qu'une simulation diabolique. *Quidquid hic mimicæ et dæmoniacæ simulationis intervenerit.* (*Ibid.*)

Ce médecin n'omet pas le sentiment de quelques philosophes matérialistes de l'antiquité qui ont cru à la possibilité des résurrections. — Il cite Pline, entre autres. — « *Plinius herbas allegat, quibus ad vitam draconis catulum et hominem revocatos antiqui prodiderunt, adeoque resurrectionis in genere possibilitatem non penitus rejecisse videtur.* »

Garmann parle des insectes qui semblent morts pendant l'hiver et qui ressuscitent aux rayons du soleil ou à toute autre chaleur, « *nemini non notum;* » et il ajoute « que le même phénomène se remarque chez certains oiseaux et reptiles. » (*Ibid.*, p. 1221-1222.)

On comprend que l'état de torpeur de quelques animaux explique comment le démon peut simuler une résurrection; il lui suffirait de conserver un homme dans le même état que certains animaux qui restent des mois entiers engourdis sans manger, et de lui donner l'apparence d'un cadavre. La prétendue résurrection deviendrait alors facile.

Un prodige analogue et très-récent est celui d'un fakir du Pendjab, rapporté par M. Osborne, dans sa relation de la cour de Rundjit-Sing, et dont le témoignage est corroboré par ceux du général Ventura et du capitaine Wade, agent politique à Lodhiana, lesquels assistèrent avec le Mahah-Radjah et les chefs sikhes à l'enterrement et à la résurrection de ce fakir.

Après certains préparatifs, l'officier anglais et les chefs sikhes se rassemblèrent autour d'une tombe faite exprès pour recevoir le fakir, qui se ferma les oreilles et les narines avec de la cire; on l'enveloppa ensuite dans un sac de toile, et il se retourna la langue en arrière, de manière à boucher l'entrée du gosier. Tombé aussitôt en léthargie, le sac fut fermé, le Mahah-Radjah y apposa son sceau; le fakir fut placé dans un coffre fermé à clef et scellé, que l'on descendit dans la tombe; recouverte de terre, on sema de l'orge dessus, et des sentinelles, par surcroît de précaution, veillèrent autour du sépulcre. Deux fois, pendant les dix mois que dura l'inhumation, le Mahah-Radjah fit ouvrir la bière, et le corps fut trouvé inanimé et rigide. Le dixième mois expiré, on procéda

à l'exhumation définitive, le capitaine Wade accourut; on ouvrit les serrures, on brisa les sceaux; le fakir parut mort, son pouls ne battait plus; on déroula sa langue, on versa lentement de l'eau chaude sur son corps, lequel bientôt donna signe de vie. Après deux heures de traitement, le fakir se trouva aussi bien que dix mois auparavant. (V. *Rev. britannique*, 1840, t. XXVII, p. 368-369.)

Ce fait, cité dans plusieurs journaux, a été rapporté encore par M. Paul de Saint-Victor, dans un feuilleton où il parle aussi des choses extraordinaires dont deux Chinois ont rendu dernièrement témoin tout Paris. — « C'est incroyable, dit M. de Saint-Victor, mais quoi d'impossible dans ce pays fabuleux. Ce fakir n'est pas plus étonnant que les *yoguis* indous, attestés par tous les voyageurs, qui restent pendant des années entières les bras levés vers le ciel, jusqu'à ce que leurs muscles se dessèchent, etc. « (V. Piérart, *Rev. spiritualiste*, 1864, p. 64.)

Tout ce qu'on raconte des prodiges des *yoguis*, ou sorciers indous, ne peut s'opérer d'ordinaire que par une action diabolique. — On sent, en réfléchissant sur l'enterrement de ce fakir, que le démon pourrait, outre tant d'autres moyens, disposer de celui-ci pour feindre une résurrection [1].

1. A la séance de l'Académie des Sciences, du 17 octobre 1864, M. le docteur Blandet a communiqué le fait de léthargie suivant : Madame X..., à dix-huit ans, s'est endormie d'abord pendant quarante jours. Après son mariage, à vingt ans, elle eut un second sommeil de cinquante jours, et plus tard elle s'est endormie pendant presqu'une année entière. L'Académie a nommé une commission chargée d'examiner le mémoire du docteur Blandet. (V. *Compte rendu des séances de l'Acad. des sc.*, t. LIX, p. 566.) Les journaux ont cité ensuite d'autres phénomènes semblables extrêmement bizarres.

Le fait relatif à madame X... corroborerait, s'il en était besoin, le

Observations et réflexions.

D'après ce qu'on vient de lire, les savants des seizième et dix-septième siècles, auxquels les savants du dix-neuvième refusent la science et l'esprit de critique, devinaient pourtant très-bien tout ce que le démon, selon les circonstances, peut mettre en œuvre pour simuler une résurrection. Les faits admis, et ils étaient trop multipliés pour qu'il fût possible de les nier tous, ils raisonnaient avec beaucoup de logique : — le démon ne peut rappeler une âme dans son corps ; il ne peut également recréer un corps pourri. Si le cadavre est récent, le démon qui, en pénétrant dans l'organisme d'un possédé, fait agir ses membres et parler sa langue sans qu'il le veuille, qui fait marcher des statues, et — ils auraient pu dire — qui fait opérer à des meubles des mouvements qui entretiennent une conversation, peut très-bien agiter un cadavre. Si un physicien, en effet, en galvanisant un cadavre peut lui faire produire des mouvements désordonnés, le démon fait mieux que le galvanisme, il peut même en diriger les mouvements. Mais il faut que le cadavre ne soit pas en voie de décomposition, et cependant si la putréfaction n'était pas trop avancée, comme le démon peut fasciner nos sens, il pourrait donner encore à ce cadavre en putréfaction telle odeur et telle couleur qu'il voudrait.

Objecterait-on que les cadavres des broucolaques

sommeil du fakir, et en même temps la thèse des morts apparentes pendant de longs mois, lesquelles morts apparentes serviraient à Satan à feindre une résurrection. Par son action sur les sens de l'homme, le démon pouvant causer l'odeur de la putréfaction et donner même à la personne en léthargie le teint cadavéreux d'un trépassé, tel prestige opéré à une époque où le pouvoir de Satan est méconnu pourrait, de la part d'un faux thaumaturge, séduire beaucoup de monde.

ou des vampires étant enterrés parfois depuis longues années et devant être décomposés, Satan n'aurait su les animer.—On répondrait que pouvant, mieux qu'un chimiste, préserver les corps de la corruption, rien alors ne s'oppose à ce qu'il s'en empare et les agite comme il le fait de tous les corps inertes. Ainsi s'expliquerait le vampirisme observé souvent dans de vastes contrées. On sait que le seul moyen d'y mettre obstacle, c'était de brûler le cadavre; il ne restait plus au démon que la faculté de faire apparaître un fantôme.

Pour feindre une résurrection le démon peut aussi donner à un homme vivant une apparence de cadavre et le mettre dans l'état d'engourdissement où sont, durant l'hiver, un grand nombre d'insectes, de reptiles et même de quadrupèdes et d'oiseaux. Leur état de torpeur tenant à un ferroidissement du sang, nul doute que le démon ne puisse chez l'homme, en diminuer la chaleur, sans détruire néanmoins le principe de vie. On voit certains animaux engourdis durant l'hiver revenir à la vie sous l'influence d'une chaleur progressive au printemps, comme on a vu le fakir se ranimer au moyen de lotions d'eau chaude versée avec précaution sur son corps. Il est évident que le démon pourrait simuler ainsi de ressusciter un homme vivant qui aurait toutes les apparences de la mort[1].

1. On prévoit une objection : — « Si Satan, dira-t-on, peut simuler une résurrection en agitant un cadavre, pourquoi n'attribuerait-on pas les résurrections du christianisme à la même cause ? » — On répondra que les *animations diaboliques* présentent quelque chose d'étrange dans la physionomie du cadavre, et d'insolite dans ses mouvements et dans ses actes. Cette *sorte* d'animation n'avait jamais une longue durée, et dès qu'elle cessait le cadavre tombait en putréfaction. Dans les résurrections divines, le ressuscité semblait sortir d'un profond sommeil en revenant à la vie ; il se livrait comme d'habitude aux

Ce que le démon peut, il l'a fait chez les Gentils et dans des époques fort rapprochées de nous, mais il lui sera plus facultatif encore quand il sera complétement déchaîné, et l'Antechrist et ses précurseurs pourraient tromper ainsi par de fausses résurrections.

Cette doctrine n'a jamais été abandonnée dans l'Église, et nul ecclésiastique instruit ne la méprisera. Ce que les théologiens fameux des siècles passés enseignaient était encore enseigné au dix-huitième siècle dans la théologie de saint Alphonse de Liguori suivie de nos jours dans la plupart des séminaires. — Dans un guide des confesseurs, imprimé en 1845, cité précédemment, la question des incubes est mentionnée, et on lit ces mots : — « *Equidem possunt dæmones ad hunc improbum usum defunctorum corpora assumere.* » — Cela étant possible au démon, il est hors de doute que le cadavre donne ici tous les signes de vitalité, et que le témoin d'un tel prodige pourrait croire à une vraie résurrection.

Ceci nous conduit à ajouter quelques observations concernant certains théologiens un peu rationalistes qui refusent à Satan le pouvoir d'opérer des prodiges moins étonnants cependant, ou qui nient les faits.

Si quelques ecclésiastiques rejetaient comme des croyances surannées et sans importance les prodiges sataniques, ce serait une erreur grave. Réflexions sur les dangers qui en résulteraient.

Les ecclésiastiques qui s'écarteraient de la doctrine constamment enseignée par l'Église, c'est-à-dire qui, d'après certains traités théologiques modernes, nieraient aujourd'hui les prodiges diaboliques les plus

fonctions qu'il remplissait antérieurement, parcourait enfin une carrière plus ou moins longue, laquelle se terminait par la mort, suite de la vieillesse ou des maladies.

connus, ou qui les attribueraient aux facultés de l'âme et au magnétisme, pourraient nier *fortiori* que le démon en opère de plus puissants; et prétendre ainsi « que le magnétisme ne peut rien contre le catholicisme dont, selon eux, il ne reproduira jamais les *grandes merveilles*. »

Il est certain que les miracles du christianisme sont au-dessus du pouvoir de Satan; mais il s'agissait ici d'examiner s'il ne saurait les contrefaire[1], et on vient de voir qu'il a été assez habile pour tromper une foule de personnes qui avaient la prétention pourtant d'être fort habiles et très-savantes. Il est donc manifeste que le dédain de certains ecclésiastiques touchant les prodiges de l'enfer est plus que téméraire. — Si pour la presque généralité des laïques la vieille croyance semble être la rêverie d'un cerveau malade, il faut rappeler aux ecclésiastiques qui seraient disposés à penser de même, que ce sentiment étant opposé à la vérité et à la saine doctrine, ils doivent s'empresser d'abjurer cette erreur.

Si la vraie doctrine eût été plus connue, peut-être ne serait-on pas aujourd'hui témoin d'un événement qui excite la pitié des gens sages pour tant de pauvres

1. Le magnétisme, l'événement des tables parlantes ont montré combien certains ecclésiastiques étaient étrangers à la question qui nous occupe. En parlant de M. de Caudemberg qui se croyait en rapport avec la Sainte-Vierge, et prétendait en recevoir des baisers, on a du négliger plusieurs détails; mais il convient d'ajouter ici que l'auteur, dans la préface de son livre (*Le monde spirituel*), déclare « qu'il l'avait communiqué à des *ecclésiastiques consciencieux, théologiens éclairés* et doués d'une piété fervente, et qu'ils n'y ont trouvé rien qui intéressât la conscience, rien qui pût faire soupçonner la pureté des sources où M. de Caudemberg avait puisé ses convictions. Ils ont pensé que cette publication ne pourrait que *produire d'excellents effets.* » (V. p. III.) — Nous croyons que ces ecclésiastiques ne penseraient pas de même aujourd'hui; cependant quelques-uns disent encore qu'il est inutile d'étudier cette question.

aveuglés; qui contriste tout chrétien instruit, et est de nature à causer une alarme universelle.

L'impiété ayant depuis longtemps rejeté Satan, la magie et toutes ses branches devaient être niées; mais le magnétisme survenant, il en a reproduit tous les prodiges, et en progressant, ses partisans lui ont ainsi attribué les plus grandes merveilles du christianisme. En effet, le magnétisme, entre autres merveilles, guérit des maladies rebelles à la science médicale; il fait cesser les possessions, et on a entendu Éliphas Lévi déclarer « que la résurrection d'un mort est le chef-d'œuvre du magnétisme. » On n'a pas oublié enfin que nombre de conversions à l'hérésie mormonne ont eu lieu en voyant des incurables guéris, des possédés délivrés, et même des morts résuscités.

L'impiété qui, dans son impudence, avait nié le démon et conséquemment ses prodiges, avait aussi nié, il est triste de le dire, la divinité du Sauveur prouvée jusqu'ici par des miracles de premier ordre dont le récit excitait les railleries des incrédules, quand il ne provoquait pas leur emportement. Les impies, les incrédules sont ensuite revenus sur leurs pas; ils ont admis les miracles de Jésus-Christ, non pour reconnaître sa divinité, mais pour saluer en lui un magnétiseur puissant et le précurseur des spiritistes.

« L'agent magnétique, a-t-on dit, communiquant avec l'âme, développe ses facultés : tel est le secret de tant de merveilles. » — Mais les ecclésiastiques qui adopteraient ce système, en voyant ces nouveaux progrès que décideront-ils pour de plus grandes merveilles? S'ils les repoussent comme des fourberies, s'ils les nient d'une manière absolue, c'est une triste ressource, car les nombreux témoins convaincus de leur existence leur opposeront aussi les mêmes arguments pour

les miracles du christianisme qu'ils n'ont pas vus, et sa cause n'y gagnera rien. Les négations, d'ailleurs, on l'a dit, sont l'argument des sots, quand elles ne sont pas celui de la mauvaise foi ; ces ecclésiastiques, forcés d'accepter, sont donc tombés dans une impasse. D'abord en reconnaissant la réalité des grands prodiges sataniques ils se déjugent, et s'ils les expliquent comme les petits, ils substituent par là même l'explication panthéiste à la vraie doctrine sur les miracles, et la chute de celle-ci entraîne la ruine du christianisme. Si au contraire ils attribuent à Satan ces grands prodiges, c'est avouer qu'ils s'étaient lourdement trompés en lui déniant même les petits ; et magnétiseurs, et faux spiritualistes, et tous ceux qui en approuvent les théories sont même en droit de le reprocher à ces ecclésiastiques comme une partialité : — « Tant que nos prodiges vous ont semblé inférieurs à vos plus grands miracles, vous avez accepté notre théorie, leur diront-ils; maintenant que vous êtes forcés d'avouer que les nôtres sont pareils, vous les attribuez au diable, il vous plaît ainsi de souffler le froid et le chaud. Votre distinction est absurde : d'abord vous reniez votre doctrine, car vous faites le diable aussi puissant que votre Dieu ; 2° vous rejetez une théorie qui, selon vous, expliquant les petits prodiges, doit tout aussi bien rendre raison des plus grands. En nous accordant ce principe que l'âme étant en rapport avec le *fluide éthéré*, il se développe en elle de grandes facultés, vous n'avez pas le droit d'en fixer les limites ; 3° vous voyez que ces grandes merveilles se manifestent dans toutes les religions, vous ne pouvez donc les signaler comme caractéristiques de la vôtre, que vous prétendiez seule vraie. L'expérience et nos progrès prouvent que le *fluide éthéré*, la *lumière astrale* multiplient partout les plus étonnants

prodiges, laissez donc votre vieux Satan et croyez comme nous qu'il n'existe pas. Votre retour d'ailleurs à la vieille doctrine est bien tardif ; avouez plutôt que vous pensez encore comme nous. »

Si ces ecclésiastiques, au contraire, suivent en tout l'ancienne doctrine et recourent aux anciens traités théologiques qu'ils étaient assez disposés à mépriser, ils ne diront plus avec ce *Catéchisme expliqué*, dont il a été ci-dessus parlé, réimprimé en 1864, « que les faits magnétiques (quoique inexplicables), ne paraissent pas sortir des lois physiques et psychologiques ; que sur mille apparitions il n'y en a pas une seule peut-être qui ait quelque vraisemblance ; ils ne demanderont pas si sur cent mille devins il en existe un seul, et ne décideront pas qu'il faut en dire autant des sorciers accusés de maléficier. » Ils ne prétendront pas qu'il faut décider de même pour tout ce qui se passe dans le spiritisme, lequel sera si connu dans un temps assez rapproché, que ceux qui le nieraient exciteraient le rire universel pour leur ignorance. D'autres n'accorderont pas à l'âme, à l'éther, tout ce dont les livres des magnétiseurs et des spiritistes sont pleins ; d'autres ecclésiastiques enfin ne répéteront plus ces inepties vulgaires (dont ils ne sont pas les inventeurs) sur la magie et ses dépendances ; inepties acceptées dans le dix-huitième siècle, et bientôt généralement méprisées dans le dix-neuvième.

Il est donc important de suivre la vraie doctrine, d'étudier les anciens théologiens, de reconnaître que Satan a le pouvoir, si contesté de nos jours, de faire tout ce que la démonologie enseigne [1] ; qu'il a opéré

1. Il est extrêmement important de nos jours, où il est permis au démon de redoubler d'efforts pour favoriser l'impiété du siècle, d'examiner ces questions. Les faux spiritualistes ne voient dans les miracles

dans tous les temps des prodiges capables de séduire; et que les plus grands sont réservés pour la fin des temps, — *signa magna et prodigia.* — Un des plus étonnants sans doute, et le plus propre à séduire ceux qui en seront les témoins, c'est de contrefaire une résurrection. On a montré que le démon peut et comment il le peut; ce n'est qu'un prestige, il est vrai, mais il faut le reconnaître, et que les laïques l'apprennent. Comment prouverait-on la supériorité des miracles du christianisme sur les prestiges qu'on ne saurait pas discerner? Comment prétendre « que le magnétisme ne peut rien contre le catholicisme, dont il ne reproduira jamais les *grandes merveilles*, » si le démon peut, à ce point, les contrefaire?

Que cette portion du clergé, non moins pieuse ni moins croyante que l'autre, abjure donc son scepticisme à cet égard; qu'elle rentre dans les *vieilles ornières*, autrement la séduction serait très-puissante et

et dans les prodiges modernes que des lois naturelles inconnues, aussi parlent-ils d'esprits, de forces éthéréennes, mais de Dieu très-peu ou fort obscurément. On s'en convaincra si l'on parcourt leurs revues. — Ainsi M. Piérart, après avoir parlé des prodiges de l'antiquité, qu'il regardait autrefois, dit-il, comme fabuleux, s'exprime ainsi : « Pourquoi dire *prodiges*, moi qui crois qu'il n'y a rien de surnaturel, et que tout se fait en vertu de lois existantes? C'est notre méconnaissance de ces lois, notre empressement à clore d'une manière définitive l'exposé des forces de la création, qui nous fait regarder comme illusoires des choses que l'état borné de nos connaissances tend à nous faire considérer comme impossibles. » (V. *Rev. spiritualiste*, 1864, p. 370.)

Les longs sommeils de nos jours, les phénomènes examinés par le docteur Petetin, les longs jeûnes des jansénistes, regardés comme naturels, seraient très-propres à faire nier les miracles les plus fameux, lorsqu'on ignore l'action de l'être ténébreux qui s'efforce par tous les moyens de les anéantir. Il faut donc d'abord reconnaître cette action, puis savoir la discerner des miracles; il est inutile de nous étendre davantage, le lecteur intelligent nous comprend.

le panthéisme obtiendrait un triomphe rapide dans toutes les classes.

Observations adressées aux laïques sur les superstitions actuelles pour leur en dévoiler le péril.

Il faut bien le dire, les spiritualistes hétérodoxes ne manquent ni d'adresse ni d'astuce; ils vantent le bien que leur doctrine opère. « Ils détruisent, disent-ils, les opinions matérialistes, ils ont étudié les facultés de l'âme, et prouvé contre les matérialistes son immortalité; ils établissent par une autre preuve — celle des faits — la réalité de l'existence des âmes qui leur parlent, leur répondent, etc. » Ceci est une cause puissante de séduction; c'est un leurre de Satan qui a trompé ses fidèles eux-mêmes, lesquels en tromperont d'autres à leur tour.

« Ces esprits, dit-on, sont des *forces éthéréennes.* » — Nous savons donc quel est le dieu des faux spiritualistes et quel est leur christianisme. Ils nient l'enfer; « le démon est un être légendaire; » ils nient la création du premier homme; pour eux, « la création des êtres concrets ne s'interrompt jamais. L'homme, de même que les animaux, est venu à son heure par des types divers appropriés aux climats, aux conditions physiques de la terre, aux lois du développement progressif des êtres. » (V. *Rev. spiritualiste*, 1864, p. 251.)

Voilà les *vrais* chrétiens qui prétendent régénérer le monde. N'aurait-on pas tant d'autres moyens pour les juger, ceci suffirait. — La *lumière astrale* est déjà le dieu de nombre de gens qui attendent l'arrivée d'un Christ, — l'*adversaire* de celui qui est mort sur la croix pour nous racheter. Voilà les raisons de s'alarmer.

La société est menacée non-seulement dans son culte, mais, comme on le sait, et ainsi qu'on va le voir

encore, dans son existence temporelle. Tandis que les meilleurs chrétiens sont rationalistes, insouciants, oublieux de la vraie doctrine, l'Antechrist a ses voyants, et les prodiges de ses prophètes, que chacun peut voir; ceux-ci ont leur langage biblique, et constamment à la bouche le nom de leur Christ. La rage infernale de celui qui s'est fait nier a rencontré des adeptes parmi les hommes qui semblaient le plus opposés entre eux : il a ses marcosiens et ses montanistes; ses voluptueux qui espèrent sur un autre globe des plaisirs sensuels, et ceux qui voient dans le ciel un état de béatitude plus relevé et des joies célestes plus pures.

Pierre-Michel Vintras a vu Dieu, il a vu le ciel, et, quoique n'expliquant rien, son récit présente cependant quelque chose d'élevé et de sublime. On regrette de ne pouvoir transcrire ici de longues pages de l'*Évangile éternel*, on y remarquerait que Satan étant fort habile, quand Dieu le lui permet, à prendre tous les tons, devient excessivement dangereux lorsqu'on ne connaît pas ses ruses.

Vintras, cet artisan illettré, dit « qu'il vit une immensité de gloire devant laquelle il lui sembla qu'il était tout au plus la dix millième partie d'un atome. CETTE IMMENSITÉ ÉTAIT TOUT CE QUI ÉTAIT : L'ÈTRE INSAISISSABLE, IMPALPABLE, TOUJOURS UNIQUE EN PRINCIPE ET EN NATURE; TOUJOURS IDENTIQUE A SOI-MÊME; CAUSE UNIQUE ET ÉTERNELLE; SANS CAUSE, SI CE N'EST LUI-MÊME; MAJESTÉ INDÉFINISSABLE; EXCELLENCE SANS LIMITE, INDESCRIPTIBLE IMMENSITÉ, BONTÉS INFINIES, JUSTICE, SAGESSE, GRACE, PUISSANCE, ETC. » (V. *L'Évangile éternel*, Londres, 1857, p. 2-4.)

Cette idée du ciel et de Dieu est infiniment au-dessus de la description que l'on trouve dans les relations faites aux spiritualistes hétérodoxes, d'un monde où

les âmes jouissent des plaisirs grossiers des sens et retrouvent tout ce qu'il faut pour les satisfaire.

Cependant tous ces voyants, ces prophètes, partis de points aussi opposés, arrivent au même but; tous attendent la même *régénération*, espèrent la même rénovation religieuse, annoncent les mêmes malheurs et font enfin les mêmes menaces terrifiantes contre le catholicisme et ses ministres; contre toute autorité, contre les riches et les heureux du siècle. — Le prophète Vintras, plus ardent, plus violent, plus terrible encore, s'exprime avec une verve, une énergie, une éloquence même qui, on le sent, chez ce simple ouvrier illettré (n'aurait-on pas d'autres raisons de le penser), ne peut venir d'une source humaine. On voudrait pouvoir donner un *spécimen* de quelques passages de son *Évangile éternel* s'il n'échappait point à l'analyse. Mais il faut se borner à extraire çà et là quelques fragments de ce livre vraiment étrange.

Menaces terribles faites par les esprits dans l'Évangile éternel de Vintras.

Vintras, dans une de ses visions symboliques, a entendu des âmes, des esprits, dit-il (des points parlants), lesquels s'écriaient : « O mondes, les grands jours approchent... Réveillez-vous, ô peuples! levez-vous, ô nations! les prostituteurs de la puissance passeront bientôt devant vous comme la boue du chemin en un jour d'orage. Allez au-devant de Celui qui vient à vous, il n'est pas loin. — Le triomphe glorificateur universel de la Parole divine n'est retardé qu'à cause de vous; vous seuls pouvez et devez en hâter l'accomplissement... Relevez vos fronts abattus..., rien ne pourra vous résister; élevez l'étendard de la *pourpre sainte*. » (*Ibid.*, p. 611, 630-631.)

« Il s'avance, Celui qui a dicté ce livre ; il vient, rapprochez-vous ! A sa naissance, toutes les idoles[1] ont pris la fuite; les errements des hommes les avaient créées. » (*Ibid.*, p. 636.)

« Apprêtez vos trompettes, enfants du ciel, enfants des hommes, etc. Voici l'homme des *fluides* qui est né dans le feu..., il est à l'œuvre ! » (*Ibid.*, p. 637.)

Après avoir décrit sa puissance, il est dit « que ceux qui se sont crus petits travaillent avec lui. » (*Ibid.*, p. 638.)

« Hommes de foi et d'espérance, votre voie va s'ouvrir ; tout obstacle va être enlevé comme la paille et la poussière par la tempête... Les rêts de ceux qui croyaient vous tenir à jamais vont être brûlés. — Écoutez, ô peuples et nations, écoutez; vos soleils sont tombés : ces astres sont couverts de fange et de boue... Peuples et nations, l'homme des *fluides* s'élève ! » (*Ibid.*, 647-649.)

Dieu appelle l'homme des *fluides* et lui dit : « Écoute et écris ce que dit la grande assemblée des esprits. — Ce sont les *errants* qui commencent : Ils n'ont trouvé partout que haine, colère, envie, égoïsme, cœurs sans amour. Ils ont vu des puissants dont la puissance n'existe que dans le prestige qui les environne; ils ont vu les chefs des nations; celles-ci n'étaient que leurs lièvres, leurs cerfs, leurs bœufs, leurs troupeaux qu'ils faisaient tondre, leurs bêtes de somme et de parade. Ils ont vu les ministres se disant les élus du Seigneur, qui ne le connaissaient pas, qui ne croyaient pas en lui. » (*Ibid.*, p. 650-651.)

D'autres esprits parlent tour à tour : ce sont les *élé-*

1. Nous savons ce qu'il faut entendre ici par *idoles*. On a vu, en parlant des prodiges de M. Home, ces idoles renversées, foulées aux pieds.

mentaires, les *humanisables*, les *stagnants*, les *fluidiques*, etc., etc. Tous formulent leurs plaintes et les causes de leur désolation. — Enfin les *majeurs*, les *supérieurs* et les *élevés* chantent aussi leurs hymnes de douleur et appellent la grande *manifestation* de la justice divine. (*Ibid.*, p. 653.)

« Écoutez, peuples et nations, écoutez! disent les esprits, ce ne sont point des ennemis qui vous accusent, ce sont vos frères qui habitent maintenant les *mondes épurateurs*. » — Ceux-ci s'adressent aux ministres du Seigneur et les accusent. — « Vous êtes appelés le sel de la terre, la lumière de vos frères; nos maux et nos douleurs prennent pour la plupart leur source en vous! » (*Ibid.*, p. 655.)

Suivent ces plaintes amères dans de longues pages, dont on ne peut presque rien citer ici. — « O pauvres, que vous êtes supérieurs à ces médiations dorées, à ces vendeurs de ciel et de salut! Nous ne fûmes jamais plus délaissés qu'au milieu de cette charité drapée de soie, de velours et d'or. » (*Ibid.*, p. 659-660.)

Après avoir continué leurs plaintes d'amertume et leurs accusations, les esprits s'écrient : — « Ah! quand donc l'égoïsme sera-t-il enchaîné comme un vil imposteur! Que nos tourments se doublent, se triplent, se quadruplent et se centuplent; que notre horreur déjà si puissante devienne plus écrasante encore; que nos hontes nous dévorent avec plus d'ardeur, mais que la vérité brille aux regards de nos parents, de nos amis! que cette nuit fatale qui s'est étendue comme un linceul de mort sur la généralité des âmes s'éclaire de la justice de la colère et des vengeances; qu'ils soient impitoyablement brisés, ces monstres qui peuvent sauver et qui perdent. » (*Ibid.*, p. 675-676.)

Viennent ensuite de longues tirades « contre ces

hommes superbes qui mangent l'encens du temple, et boivent devant le gibet du Martyr dans des coupes d'or ce qu'ils nomment le Sang innocent. » — Les esprits témoignent leur colère contre leurs évocations.

« Ils ont voulu savoir si nous avions plus de preuves du Dieu qu'ils outragent qu'ils n'en avaient eux-mêmes; ils ont tourmenté nos cadavres, nos âmes, les fluides élémentaires, correspondant à l'*élémentarisme universel*, et cela pour être plus immensément lubriques, fourbes, lâches et menteurs. Les insensés !... Il y a une loi qui nous domine ; l'auteur, ou cette loi elle-même, si elle est sans auteur, ne permet l'action sur nous que pour punir l'indiscrétion, la témérité de ceux qui s'exercent à ce qu'ils regardent comme une récréation, une simple curiosité. »

« Ceux qui nous évoquent assument sur eux de grandes responsabilités et s'exposent à de terribles dangers. » (*Ibid.*, p. 676-677.)

« Ceux qui nous évoquent ont toujours une passion dominante, une raison sensuelle... Les uns ont peur de cette vie et voudraient qu'elle ne fût pas ; les autres la règlent selon leurs passions et leur sensualisme. » (*Ibid.*, p. 680 [1].)

« Jour de terreur, crient les malheureux habitants des régions du *dam*, de l'*interdit* et de l'*entière répression*, nous t'attendons, non pour avoir part au bonheur qu'attendent de toi ceux qui t'appellent, mais nous te

1. Les âmes qui font des révélations au prophète Vintras, condamnent, comme on voit, les évocations des spiritistes. Satan, selon les personnes, sait varier son langage; mais ce qui reste identique, ce sont les menaces, la manifestation de sa haine contre tous, et l'annonce d'une *régénération* épouvantable.

Le démon, comme toujours, se montre ici l'esprit de contradiction et de discorde. On le voit condamner dans l'*Évangile éternel* de Vintras, les évocations qu'il commande chez les spiritistes, et, par l'organe

voulons pour une déception nouvelle, si ce n'est pas toi qui est celui de notre triomphe! Maudits soient ceux qui sont au-dessus de nous..., maudits soient les êtres qui s'approprient des droits divins, et qui ne délivrent pas la terre de sa nuit et de ses ténèbres! »

« Jour de la grande et universelle honte, fais-toi donc! Jour de notre conquête, lève-toi; jour de terreur, viens! — Et toi, homme des *fluides*, proteste pour nous ou contre nous. » (*Ibid.*, p. 681-682.)

Plus loin on entend parler « Celui qui a fait toute chose : — Je vais *relever mon sanctuaire*, renouveler ma maison sainte. Voici ceux que ma grâce a choisis, ceux que mon amour a instruits, que mon esprit a éclairés! » — Suit un long exposé de tout ce qui a été fait pour eux. — « C'est ainsi que j'ai travaillé les ouvriers de cette Œuvre, qui est l'universel *baptistère* de la nouvelle terre. »

« J'ai vu le plant nouveau du Seigneur : c'est un bois de lauriers greffés de myrthes, de violettes et d'oliviers... Les ministres du tabernacle de la Troisième-Alliance portent de longues robes blanches et des manteaux rouges sans franges et sans ornements; leur nombre est de trois fois douze, etc. » (*Ibid.*, p. 687, 689-690.)

« Tu devrais être fière, terre des hommes, reprennent les *points parlants*, car le jour de tes glorieuses

de leurs frères les spiritualistes, attaquer leurs *réincarnations* et semer ainsi la division parmi les siens.

M. Piérart attaque vigoureusement les *réincarnationistes*, et paraît avoir doublement le droit de les traiter « *d'hypocrites, de sépulcres blanchis, de pharisiens nouveaux, qu'on est honteux de rencontrer sur la voie de l'œuvre spiritualiste; il rougit d'être obligé de les démasquer par suite de la sottise humaine qui les prend aux sérieux.* » On ne peut qu'indiquer ici cette virulente attaque publiée dans la *Revue spiritualiste*, 1864, p. 353 et suiv.

noces s'approche. — Lève-toi, lève-toi, regarde la première étoile qui va paraitre signalant le glorieux départ des anges de ta défense. Lève-toi, les âmes de tes prophètes vont lutter contre tes ennemis, dont les entrailles commencent à s'agiter comme les vagues tourmentées par la tempête! Lève-toi, la colombe est devenue un aigle, le chien si longtemps battu va devenir un lion. Lève-toi; l'aigle descendra avec le livre du droit des nations... Si les hommes l'ont souillé, ils se verront contraints de le laver dans leur sang. Lève-toi, lève-toi, voici le lion qui bondit, etc. »

« Terre, crie aux peuples de se lever; crie aux nations que voici la dernière lutte. Terre, prête ton sein à l'Esprit de vie... Voici la prophétie qui descend. On l'avait enchaînée comme un chien que l'on redoute. Baillonnée, elle est devenue puissante comme la tête du lion. » (*Ibid.*, p. 692-693.)

« Le jour commence, quelle terrible aurore, quel désolant matin! La sentinelle du Levant a vu passer trois hommes, elle a crié; pour toute réponse, ils ont dit leur nom. L'un se nomme JUGEMENT, l'autre SENTENCE, le troisième CHATIMENT. La sentinelle du Couchant a jeté un grand cri... Les trônes, les palais, les châteaux, les temples, les demeures somptueuses ont oscillé, et ceux qui dorment dans le fin lin, la pourpre et la soie, la poitrine haletante, les dents entre-choquées, les yeux hagards, n'ont vu qu'une grande ombre... Ils ont cru à un songe, et ont fui cette affreuse vision... La sentinelle du Nord a levé son bras du côté de l'aube; un éclair a traversé les nues; la nuée des prophètes et l'esprit des esprits se sont répandus dans l'espace comme des étincelles. Les peuples sont illuminés; les voilà qui se lèvent, qui s'apprêtent; le jour s'éclaire... Les trônes chancellent, les

palais tremblent, les châteaux sont dans l'effroi, les temples suent la crainte et la terreur... — Est-ce la terre qui entr'ouvre ses abîmes? est-ce que les volcans menacent toutes les cités? est-ce que la mer a franchi ses limites? — Non, c'est quelque chose de plus grand, de plus terrible. C'est un peuple tout entier qui vient d'être éclairé de la lumière divine..., qui vient, en un seul jour, résumer la résistance séculaire que l'égoïsme, la domination opposaient à la justice, à la vérité. C'est un grand peuple travaillé par l'Esprit rémunérateur, et qui se présente en face de ceux qui se croyant des dieux se sont emparés de ses droits et de ses libertés... C'est un grand prophète comme il n'en fut jamais. » (*Ibid.*, p. 694-695.)

« Nations, le jour est venu où les âmes de vos défenseurs vont unir l'indignation qu'elles ont emportée dans la tombe à l'indignation qui remue si justement vos entrailles et qui anime si majestueusement vos cœurs. — Heureux profanateurs qui avez poursuivi de votre crédit public les envoyés de la Justice suprême, fastueux hypocrites qui n'avez cru trouver de repos qu'après avoir jeté les défenseurs de vos victimes dans les égoûts de la calomnie, qui les avez souffletés, lapidés, brisés, parce qu'ils vous voyaient à travers vos masques..., le peuple que vous avez trompé, pour qu'il vous secondât, ce peuple s'est levé. Vous allez être démasqués pour étaler tous vos crimes, toutes vos turpitudes, vos infamies! »

« Hommes superbes, épuiseurs de sensualisme, reconnaissez le danger qu'il y a à passer certaines limites! Votre agonie est affreuse, subissez votre sort. — Que le peuple soit sourd comme vous l'avez été à ses cris, à ses douleurs; qu'il soit sourd, comme vous l'avez été à la voix de ses prophètes. »

« Vous avez insulté le deuil de vos frères par votre luxe et vos jouissances; vous chantiez, vous dansiez, pour couvrir les râles des malheureux; vous vous rouliez dans l'orgie, dans les flammes de la volupté, tandis que vos frères gémissaient dans les cachots ou dans l'exil. »

« Peuple soyez sans pitié, comme l'ont été pour vos membres ces êtres semblables aux guêpes et aux frelons; soyez sans pitié comme l'ont été à l'heure de vos angoisses ceux qui ne se courbent aujourd'hui que dans l'espoir de se relever demain pour prendre contre vous des mesures plus terribles. »

« Votre heure est venue, grands juges, qui n'appelliez à votre barre que pour soutenir l'oppression... L'ange des assises souveraines a crié dans l'espace : LE JOUR DE LA JUSTICE DU PEUPLE EST LE JOUR DE LA JUSTICE DE DIEU. »

« Et vous qui êtes assis sur la base suprême cimentée par le sang et la vie des prophètes, ministres de lumière, de salut et de vérité, qu'avez-vous fait de ces envoyés que le Verbe fait chair a suscités tant de fois? qui parmi vous les a vus et entendus? Regardez-les, la Vérité vous les présente... Ce peuple qui s'avance, c'est celui au nom duquel ils vous criaient de quitter cette pompe, ce luxe, ces richesses qui l'insultaient dans sa foi. Ce ne sont plus les prophètes, c'est le peuple qui vient à vous comme un juge. Insensés! pouviez-vous croire que votre hypocrisie n'aurait point de trève? — Tout ceux que vous avez rejetés, outragés, condamnés sont incarnés dans ce grand juge qui s'approche... Votre règne est fini! »

« Tous les siècles ont tremblé dans la consolante attente de ces jours; les générations n'auront rien vu de semblable. L'ange du déliement a traversé les cieux,

il a crié : QUE LE LIVRE COMMENCÉ S'ACHÈVE... Levez-vous, vous qui avez été appelé l'homme *du jugement!* Que l'homme *des sentences* marche à votre gauche, et que celui *du châtiment* ne quitte point votre droite. Venez vous préparer dans le dernier abîme des feux du grand esprit. » (*Ibid.*, p. 696-700, 702)

La religion de Vintras a donc, comme on le voit, ses défunts qui font aussi des révélations. Elle a ses prodiges surhumains et ses adeptes. Comme les spiritualistes hétérodoxes, dont on a cité les prodiges et les menaces, elle attend prochainement son régénérateur; mais elle est plus explicite dans les épouvantables menaces qu'elle adresse aux ministres du culte, à l'autorité, aux magistrats, aux riches, etc. C'est le dieu des socialistes qui vient; l'agent de la destruction leur est annoncé, et il leur est recommandé d'être sans pitié. Quel nom faut-il donner à ce terrible régénérateur. Si ce n'est pas l'Antechrist c'est un ange exterminateur que Dieu va déchaîner.

Pendant les trente et quelques années qui précédèrent les désastres de 93, des prédictions menaçantes furent adressées également à la nation française. Quoique moins effrayantes que celles-ci, les résultats n'en seront jamais oubliés. Faut-il aujourd'hui prendre au sérieux les révélations des vintrasistes ou les regarder comme ces paroles qui s'échappent de la bouche d'un fou furieux qui aurait rompu ses liens? Sans nous alarmer outre mesure, nous dirons cependant que nous ne pensons pas que Vintras soit un insensé, et moins encore un vrai prophète. Mais si celui qui l'inspire se trompe souvent, souvent aussi il dit vrai, et est même forcé de dire vrai.

CHAPITRE VI

Le retour à la doctrine spiritualiste s'opère chez plusieurs; c'est un heureux symptôme dans la maladie du corps social. — M. Guizot, protestant, signale la nécessité d'admettre le surnaturel.

Le retour à la doctrine spiritualiste s'opère chez plusieurs; c'est un heureux symptôme dans la maladie du corps social.

On vient d'entendre d'effroyables menaces ; si celles des illuminés, des convulsionnaires, de certains magnétiseurs, des spiritistes et des faux spiritualistes ne nous avaient un peu aguerris, nous serions dans l'épouvante. Quoique nous ne méconnaissions pas la puissance de celui qui les a dictées, nous savons que l'armée des esprits, ainsi que celle des méchants, sont impuissantes si le souverain Maître veut bien faire échouer leurs affreux projets. S'il nous les révèle, soyons assurés que c'est plutôt pour nous prémunir que pour nous effrayer inutilement. S'il y a danger à ignorer l'existence d'un ennemi puissant, dès qu'il est découvert, dès que l'on connaît sa force, sa tactique et ses ruses, il est à moitié vaincu. La victoire est certaine quand on s'allie à une puissance qui peut triompher de cet ennemi, l'enchaîner ou le délier à volonté. Mais il faut contracter cette alliance, en connaître les conditions, et surtout les remplir.

Admettre, comme l'universalité des peuples, des êtres auxquels on donnera quel nom l'on voudra, sa-

voir que dans toute la durée des siècles ces êtres ont montré une astuce égale à leur méchanceté, qu'ils ont pris toutes les formes pour tromper l'homme, ce serait, après les avoir méconnus pendant quelque temps, un retour des plus heureux à la vérité. Or, pour l'œil qui peut voir, pour l'oreille qui entend, pour toute intelligence qui comprend, les faits qui se passent aujourd'hui dans le monde doivent favoriser ce retour; si la masse est encore aveugle, il y a déjà des yeux qui voient clair et le nombre peut augmenter. Il y aurait alors deux camps bien distincts; deux cités, celle de Dieu et celle de Satan. Si cette dernière est formée d'hommes plus méchants qu'autrefois, la première verra sans doute améliorer les siens. Laquelle des deux cités sera la plus nombreuse? Nous n'oserions rien décider : ce sera celle de Satan sans doute; mais nous n'en sommes pas moins assurés que tant que Dieu verra des âmes se sanctifier pour le ciel, il ne détruira pas la terre et continuera de nous protéger.

Après avoir montré les sociétés sous un jour assez sombre et fait un tableau peut-être trop vrai, résumons ce qui se passe depuis environ trente ans parmi nous. — Que de choses niées, maintenant acceptées! combien d'inepties matérialistes furent débitées dans ce siècle surnommé le siècle de Voltaire, et répétées dans le nôtre par quelques esprits bornés ou attardés, dont le nombre diminue tous les jours! Ce sont quelques vieillards nés dans l'autre siècle, ou quelques adultes dont l'éducation est manquée comme l'instruction; dont l'intelligence n'est occupée que de certaines fonctions qui leur ont valu un surnom trivial, lequel dépeint assez clairement leur unique occupation. Quoique nombreux nous n'en tenons pas compte; ce ne sont pas d'ordinaire des adversaires bien redou-

tables : laissons-les dans les lieux qu'ils fréquentent et où nous ne les suivrons pas. Mais nous le demandons aux hommes d'un âge mûr : n'est-on pas infiniment plus réservé, en parlant de religion, sans être plus religieux, qu'on ne l'était il y a quarante ans ? Les plaisanteries grossières et impies ont cessé et on remarque un certain respect pour les croyances. Ceci est un progrès, car nombre de gens uniquement retenus par le respect humain dans la manifestation de leur sentiment religieux, n'auront plus ce prétexte pour excuser leur lâcheté.

Quoique le magnétisme ait à son origine favorisé le matérialisme en faisant attribuer à un fluide des prodiges qui appartiennent à un ordre d'êtres méconnus, ces mêmes prodiges niés dans le dix-huitième siècle, et même dans le dix-neuvième, bientôt ne le seront plus ; ceci est encore un progrès. — Les aliénistes, en attribuant à la folie les faits qu'ils n'ont pu nier, ont fait des aveux fort compromettants pour leur thèse, et l'homme impartial qui sait et ce qu'ils disent et ce qu'ils acceptent, s'est dit souvent que les médecins des fous ne raisonnaient parfois guère mieux que leurs malades; et voilà encore un progrès. Le magnétisme, d'après les aveux de ceux qui le pratiquent, n'est autre que la magie qui, assurait-on naguère, ne peut être admise que par quelques cerveaux blessés. C'est un grand progrès, puisqu'il réhabilitera l'ancienne magistrature si calomniée depuis près de deux siècles, sèchera les larmes que les esprits forts répandaient sur ces *innocentes* victimes, et montrera à certains ecclésisatiques que la doctrine de l'Église, sur tout ce qui constituait la sorcellerie, n'est point comme ils le pensaient une *petite faiblesse*.

On a reconnu, et c'est encore un progrès, que le pré-

tendu fluide obéit à la pensée, qu'il agite les corps inertes, et, comme on le disait des esprits, qu'il prend quelquefois une forme. C'est le diable de la légende, dont on a changé le nom. Que nous importe qu'on le nomme *fluide odique* (ou *odyle*), *force éthéréenne* ou démon, c'est un être intelligent, puissant et méchant, cela suffit. Mais il s'est nommé, il a manifesté ce qu'il est par ses actes et ses paroles. Dieu a voulu qu'il se dévoilât, et plusieurs spectateurs terrifiés se sont dit : « Voilà bien celui que l'Église nomme Satan, fuyons-le. » Et ils ont fui. Dieu, pour mieux le prouver, a permis que des imprudents qui s'étaient mis en rapport avec ce prétendu fluide, subîssent les tourments de l'obsession, et même une sorte de possession ; alors nombre de gens qui rejetaient l'une et l'autre, ont dit : « C'est donc une vérité. » — Voilà un immense progrès.

Un plus grand encore reste à signaler. Une importante vérité était repoussée par les chrétiens d'une autre communion. — Le surnaturel et la nécessité de l'admettre, d'où suit la réalité des miracles parmi nous, dont nombre de catholiques ne veulent pas, sont reconnus par des protestants.

Malgré le scepticisme et le matérialisme du siècle, malgré les écrits impies qui ont infesté une société avide de les lire, voilà ce qui s'opère peu à peu. La croyance au monde invisible renaît actuellement, et qui l'eut cru? dans une société qui rejetait avec horreur tout ce qui pouvait la lui rappeler. Quoique héritière du matérialisme grossier du dernier siècle, les prodiges dont elle est témoin lui font accepter ceux du passé qu'elle niait avec tant d'impudence. — En pouvait-il être autrement? — Une telle aberration ne dure qu'un temps. Chez les Grecs et chez les Romains l'épi-

curisme et le sensualisme eurent pour effet de tout matérialiser. On chercha une cause naturelle aux oracles, aux divinations, aux prodiges de toute sorte, mais le faux spiritualisme, qui n'avait pu être entièrement anéanti, se manifesta de nouveau avec plus d'intensité que jamais dans la théurgie. Le spiritualisme divin triompha de cette rivale, sans détruire entièrement son sanctuaire, puisqu'on a vu trop souvent des étincelles sorties des cendres qui le couvrent. Aujourd'hui, de ses ruines, comme de ces bâtiments incendiés qui n'inspiraient plus de craintes jaillissent encore de vives flammes, qui nous menacent d'un nouveau désastre. L'incendie de ce faux spiritualisme serait aussi funeste que le matérialisme si la doctrine chrétienne ne parvenait à l'éteindre, ou du moins à lui faire sa part et à poser des bornes à ses ravages. Donc ce qui est un mal peut devenir un bien puisqu'il a fait, chez quelques personnes, renaître la croyance du surhumain diabolique et du surnaturel divin. S'il nous était permis de nous étendre davantage, nous montrerions ici nombre de savants témoins des prodiges spiritualistes ou spirites abjurant leur scepticisme, et nous verrons bientôt le protestantisme lui-même, dans un de ses membres les plus distingués, fournir d'excellents écrits pour établir le surnaturel divin d'où naît la réalité des miracles.

Les mandements, les lettres pastorales des évêques de France ont signalé l'ennemi : vainement il avait voulu se cacher d'abord sous l'apparence des lois physiques, il a été découvert, ses ruses ont été dévoilées. Si la vraie doctrine avait reçu auparavant quelque atteinte, elle a été exposée dans ces mandements ou circulaires, sans faiblesse, sans concession à l'esprit du siècle, et se résume ainsi : — « Ces pratiques nou-

velles ne sont autres que l'ancienne magie; on y interroge indirectement les puissances de l'enfer; le démon s'est glissé dans ce qui semblait n'être qu'un jeu. Adresser des questions aux tables, c'est les adresser aux esprits malins, c'est un retour au paganisme, et on doit profondément gémir de voir une foule de gens incrédules à la foi s'enrôler dans une sorte de culte qui est celui de Satan. Les conséquences en sont épouvantables, c'est faire revivre dans le sein du christianisme des superstitions damnables, qui furent dans tous les temps la honte des nations. »

Ces prélats manifestent « leur étonnement de trouver des hommes assez impies pour relever l'empire du démon tombé devant la croix. Ces pratiques sont déclarées aussi dangereuses que coupables. La recommandation enfin la plus expresse est faite pour que l'on se garde de conniver avec un mal aussi affreux. »

Reconnaître dans le démon le pouvoir d'agiter des meubles, de répondre à des questions, de prédire, etc., c'est admettre l'ancienne doctrine démonologique; montrer les conséquences épouvantables des rapports avec le démon, c'était prévoir que bientôt il donnerait une doctrine et ferait des révélations mensongères capables de séduire ceux qui seraient disposés à l'écouter. Le progrès dans les manifestations infernales vint bientôt ouvrir les yeux des esprits les plus rétifs à cette croyance. On publia ces manifestations dans une foule de brochures; quelques laïques ne craignirent point de ressusciter une science bien dédaignée et même bafouée. — La démonologie, il y a quinze ans, eût conduit droit à Bicêtre ou à Charenton quiconque l'eût prônée, et pourtant les hommes les plus hostiles n'ont point osé rire ni persifler, et on n'a jamais vu un seul démonologue conduit dans les hospices d'aliénés

ni soumis aux douches des médecins. Mais on a vu ceux qu'ils auraient voulu éclairer y entrer en si grand nombre, qu'il sera bientôt nécessaire de multiplier ces établissements[1].

La voix des pontifes fut entendue avec respect, et, chacun le sait, alors les salons des riches comme l'arrière-boutique des artisans abandonnèrent ces jeux infernaux; si quelques-uns ont discontinué par lassitude, bon nombre, il faut le dire, l'ont fait par obéissance aux pasteurs de l'Église et par esprit de religion.

On doit donc reconnaître dans le clergé du dix-neuvième siècle ce que l'on chercherait vainement dans celui du dix-huitième. — Quels efforts fit ce dernier contre les illuminés, les théosophes et contre le jansénisme? Y eut-il beaucoup de mandements publiés contre les premiers? Ils étaient moins nombreux, il est vrai, que de nos jours, mais leur nombre pouvait grandir, et cependant on garda à peu près le silence. Le clergé constitutionnaire fut hostile au jansénisme, quelques-uns de ses membres signalèrent le démon; mais les nombreux écrits contre la secte n'eurent presque d'autre but que de discréditer les miracles jansénistes, en les niant ou en les attribuant à l'imposture : accusation banale dont on a montré le danger. Si quelques voix signalèrent Satan, ce ne fut point avec cette entente générale que l'on remarque aujourd'hui contre les

1. D'après les journaux, le nombre des fous va toujours croissant. La maison de Charenton est obligée de refuser un grand nombre de demandes; il en est de même dans les asiles d'aliénés des départements. Et ce qui contribuerait énormément, remarquent les journaux, à cette augmentation de fous, c'est le *spiritisme*. On a vu précédemment qu'il en est de même dans la ville de Lyon.

Le nombre des fous traités dans les établissements départementaux était en 1846 de 10,524; en 1856 il s'élevait déjà à 26,286. Aujourd'hui on en compte plus de 40,000.

prodiges du faux spiritualisme. On ne montra généralement que discussions pleines de fiel et dédains. On se rappelle ces grandes divisions dans le clergé qui scandalisèrent les laïques et servirent leur scepticisme ou leur impiété. Mais l'Église du dix-neuvième siècle, avec la vraie doctrine, s'est élevée en masse par ses chefs contre l'invasion de Satan, car elle en a prévu, on le répète, toutes les conséquences. Voilà un fait qui permettrait d'espérer.

Quelques laïques, au dix-huitième siècle, comme le marquis de Luchet, composèrent des brochures contre les illuminés, contre les théosophes et contre Cagliostro : ce fut pour les traiter de visionnaires, d'enthousiastes ou de charlatans; on n'y vit pas d'autre cause, on ne prévit pas les résultats de leurs doctrines; on ne signala d'autre péril « que le retour à ces croyances des siècles de ténèbres, où l'on admettait les esprits. » — Avouons-le donc, si notre époque est mauvaise, si l'irréligion a fait un grand progrès dans les masses, les éléments du bien se ravivent, les charbons presque éteints de la foi deviennent dans quelques âmes plus ardents, et sans doute en allumeront d'autres.

Si le dix-huitième siècle eut des prélats pleins de foi et de saints prêtres, ce corps n'avait pas été purifié par le coup des révolutions. Le clergé pauvre et laborieux de notre époque remplit avec zèle les fonctions de son ministère sacré, une révolution terrible, en lui enlevant ses biens, a peut-être servi la cause de la religion qu'elle voulait détruire. Entré dans une si bonne voie, on ne pourrait blâmer ou craindre qu'une seule chose, ce serait de voir encore quelques ecclésiastiques flotter un peu entre les idées rationalistes et la saine doctrine, car ce serait périlleux. Ils ont deux

sortes d'ennemis puissants et habiles : 1° les agents des sociétés secrètes, dont on a montré précédemment les projets à l'égard du jeune clergé; 2° les panthéistes, formant deux classes : dans la première, sont les philosophes, les savants; ceux-ci, dans certaines revues, écrivent des articles où l'érudition se joint aux sophismes les plus captieux, les plus propres à jeter le doute dans l'âme du jeune prêtre dont l'instruction serait quelquefois peu préparé à les réfuter. L'autre classe de panthéistes, et sans contredit la plus dangereuse de toutes, est celle dont les théories fluidistes, animistes et spirites, pour se faire accepter, se montrent adroitement hostiles au matérialisme. N'en épouserait-on que quelques idées, ne leur ferait-on que quelques concessions qui sembleraient insignifiantes, c'est dévier et s'égarer dans une voie mauvaise [1]. On peut voir combien l'excellent abbé Bergier, dans divers articles de son *Dictionnaire théologique*, a favorisé le rationalisme; malheureusement on sait qu'il n'est pas le seul, d'autres sont même allés plus loin.

L'Église, dans son Chef suprême et dans sa doctrine, est restée constamment la même; le Rituel romain,

1. Un nouveau journal spirite, *L'Avenir*, qui s'intitule aussi le *Moniteur du spiritisme*, a paru le 7 juillet 1864. Après avoir adressé ses premiers hommages au pontife Allan-Kardec, il salue *La Vérité* de Lyon, *La Ruche bordelaise*, *Le Sauveur des peuples*, *La Lumière* de Bordeaux, les *Annales du spiritisme* de Turin, les *Revues spirites* de Palerme, de Naples et d'Anvers; il tend cordialement la main au *Spiritual Magazine* de Londres, au *Herald of progress* de New-York et au *Banner of light* de Boston. Il s'arrête dans la distribution de ses fraternelles poignées de mains, il y est forcé car dans l'Europe et l'Amérique les revues et journaux spirites se comptent par centaines. *L'Avenir* après avoir avoué comme ses confrères que les spiritistes étaient pour la plupart des athées, des matérialistes et des incrédules, proclame leur conviction ainsi que la sienne, et montre que son rôle ne sera pas sans utilité. — « Le moment de tenter de nouveaux efforts est venu,

en 1864, est le même que celui des vieux siècles écoulés. Aucun ecclésiastique maintenant, on l'espère, ne s'écartera en aucun point de la doctrine, tous seront unis de pensées au Souverain Pontife, qui a condamné les théories magnétiques et tous les systèmes des faux spiritualistes : tous sauront qu'ils ne doivent suivre nulle autre doctrine que celle des Pères, de saint Thomas, de saint Bernard, de Gerson, de Suarez, de Delrio, de Bona, de saint Alphonse de Liguori.

On a prétendu que nombre de rituels nouveaux avaient omis les exorcismes, qui sont dans les anciens. Si cela est, il est bien constant que notre épiscopat, si respectable, si digne, n'a jamais voulu rectifier le Rituel de Rome ni le purger de cérémonies inutiles, ni entendu attribuer les possessions à toute autre cause qu'au démon; il a toujours cru à la puissance des exorcismes, mais, se réservant l'examen des possessions, qu'il n'abandonne pas aux simples prêtres, il savait bien trouver un rituel plus complet quand il s'agissait d'exorciser lui-même. Nous devions cette réponse à ceux qui prétendaient établir, d'après les nouveaux rituels, qu'on niait les possessions et qu'on

dit-il, ce n'est plus comme au début..., les communications commandent le respect. Aussi plus d'un savant a tenté d'expérimenter, et *plus d'un prêtre,* au sortir du sanctuaire, a-t-il essayé lui-même. Si quelques-uns ont échoué dans leurs tentatives, d'autres ont complétement réussi... Les *médiums* se multiplient, il en surgit au fur et à mesure des besoins... Des révélations ont foudroyé brusquement des incrédules. *Nous avons vu des ecclésiastiques songer profondément et sentir,* pour ainsi dire, LE VIDE SE FAIRE DANS LEURS ANCIENNES CONVICTIONS... Aussi affirmerons-nous, *sans crainte d'être démenti,* que la France entière, que Paris lui-même, sont minés par les termites spirites. »— Les jansénistes disaient aussi « que des fourmis, jointes à des cirons, *mineraient* et *creuseraient,* et que tout serait renversé. »

Nous pensons que les spiritistes, touchant le clergé, se flattent vainement; il est trop bien averti pour ne pas rester sur ses gardes.

méprisait les exorcismes [1]; d'ailleurs, sauf deux ou trois exceptions, les Églises de France, on le sait, ont heureusement repris *tous* les livres de Rome.

Tout nous permet donc d'avoir foi dans l'avenir. Avec des pasteurs vigilants et courageux, les loups seront peu redoutables; des idées plus saines pénétreront insensiblement dans les masses, et on sera surpris bientôt que l'on ait pu nier durant près de deux siècles l'action de Dieu par les miracles, et celle du démon dans ses prestiges. Chaque jour on verra tom-

1. Le vulgaire se moque de l'Église, dont « la crédulité était si grande qu'elle exorcisait des fous qu'elle croyait possédés. L'Église est plus éclairée, dit-on, elle n'exorcise plus. » — D'autres demandent « pourquoi elle s'abstient puisqu'elle avait constamment recommandé cette pratique, et puisque d'après des théologiens on pèche mortellement en ne s'en acquittant pas. »

Il devient inutile de répondre à la première objection après tout ce qui en a été dit dans cet ouvrage. Quant à la seconde question : pourquoi on n'exorcise plus? nous pourrions nous borner à répondre que tout fidèle soumis à l'Église ne doit point s'immiscer dans une matière qui ne concerne que ses chefs. Néanmoins, on dira que non-seulement la doctrine de l'Église reste la même, mais, — et on en a vu la preuve, — les exorcismes ne sont pas abandonnés. Si de savants prélats s'abstiennent, ils agissent d'après leur conscience et leur sagesse, ceci nous suffit; on doit être convaincu qu'il n'y a pas aujourd'hui un seul évêque ayant plus de confiance aux systèmes des aliénistes sur les possessions qu'à la doctrine de l'Église, et plus de foi en la vertu des douches qu'aux saints exorcismes. Aucun prélat ne recourrera aux théories magnétiques pour expliquer les possessions, ou aux *passes* pour guérir. Ayons une pleine confiance dans leur haute sagesse, tous savent qu'exorciser est un devoir de charité, et que souvent les tortures du démon et ses suggestions amènent le patient à terminer sa triste existence par le suicide; mais ils savent aussi que le manque de foi du possédé et de son entourage deviendrait un obstacle, peut-être insurmontable, à sa délivrance. Nul doute que la vraie doctrine étant connue, le possédé et sa famille n'hésiteront plus à recourir aux suffrages de l'Église. Les aliénistes eux-mêmes finiront par ne plus croire que leur science l'emporte sur celles des célébrités médicales des seizième, dix-septième et même du dix-huitième siècle, dont nous avons ailleurs cité les noms.

ber de cette hideuse lèpre du matérialisme ses desquamations fétides, et la chair apparaîtra saine et pleine de vie .

Honneur donc aux pasteurs de l'Église ! Groupés autour de leur Chef visible, ils ont crié contre les loups qui menaçaient leur troupeau. Honneur aux membres du clergé dont les écrits viennent chaque jour, depuis plusieurs années, jeter le cri d'alarme ! Quelques laïques, qui avaient fait aussi entendre leurs faibles voix, peuvent maintenant se retirer comme inutiles. Ceux-ci n'ont jamais prétendu intervenir pour porter une main profane sur l'arche sainte, ni prétendu soutenir les quelques lévites qui, par impossible, auraient pu broncher; ils ont signalé l'ennemi commun. Ils espèrent dans l'avenir, et se retirent après avoir crié de toutes leurs forces à ceux qui s'égarent, et surtout à ceux que l'on voudrait égarer : « Voilà le droit chemin, suivez-le; ces autres sentiers conduisent tous à l'abîme ! » — Mais Dieu a fait ici plus que l'homme, redisons-le souvent, il a contraint Satan de se révéler par ses paroles, par ses actes, par ses hideux ou grotesques prodiges; il a montré à ceux qui s'éloignent du démon après avoir entretenu imprudemment avec lui des rapports, la méchanceté de celui qu'ils ont quitté. Il a permis les vexations de l'obsession et même la possession. Sa miséricorde a voulu que d'autres devinssent insensés; Dieu, qui frappe le corps pour sauver l'âme, leur rendra, on l'espère, la raison, pour qu'ils puissent déplorer leur faute. Un trop grand nombre, il est vrai, persistent dans leur aveuglement et sont les instruments de Satan, mais s'ils obtiennent les succès temporels qu'ils convoitent, il y a, qu'ils le sachent, des châtiments qui ne sont pas de cette vie. Instruments du démon pour une grande épreuve, ils

peuvent devenir très-nombreux et faire des recrues parmi les indifférents en religion et parmi les impies; on ne doute pas que nombre de savants qui nient aujourd'hui leurs prodiges ne les acceptent quand une plus grande publicité les y amènera, et lorsqu'ils verront surtout que le panthéisme se cache sous ce spiritualisme diabolique. La cité du démon pourra l'emporter par le nombre, mais résignons-nous, déplorons l'égarement de nos frères, et prions pour eux; si leur cause triomphe, restons sous la protection divine, ne nous effrayons pas de leurs menaces, et, quoi qu'il arrive, ne dévions pas. Bravons tout pour notre foi, imitons les premiers chrétiens, qu'elle se ravive dans les persécutions. Si le camp du Seigneur est petit, qu'il soit formé d'athlètes courageux. Avec Dieu, nous braverons les menaces des méchants : s'il leur permet ici-bas un court triomphe, il saura nous récompenser. Pour le vrai chrétien, tout perdre sur la terre, c'est accroître ses espérances pour le ciel.

Espérons donc que le retour à la croyance au monde des esprits portera de bons fruits; avouons cependant qu'elle serait, étant seule, loin de suffire pour conjurer les désastres dont on nous menace.

M. Guizot, protestant, signale la nécessité d'admettre le surnaturel.

On a vu ci-dessus le savant M. de Gasparin naturaliser les prodiges et signaler la croyance au surnaturel comme un danger redoutable. La croyance à l'action du diable, conforme aux traditions du catholicisme, et la croyance aux miracles chrétiens, l'effrayent et l'irritent. On va donner la substance de plusieurs écrits d'un autre protestant dont le nom est connu aussi comme savant, et surtout par la position éminente qu'il occupait naguère dans l'État.

M. Guizot établit la preuve du surnaturel, montre que cette croyance existe souvent chez ceux mêmes qui le nient; il signale enfin surtout la nécessité de l'admettre.

« Il n'y a, dit-on, point de surnaturel. — Cette objection n'est pas nouvelle, mais plus sérieuse que jamais, répond M. Guizot, car c'est au nom de toutes les sciences qu'on prétend réduire le surnaturel à néant. Il honore infiniment la science, il la veut libre autant qu'honorée, mais un peu plus difficile avec elle-même. — C'est une rude entreprise, poursuit-il, que l'abolition du surnaturel, car cette croyance est un fait primitif, universel, on la voit partout à tous les degrés de civilisation. On a beau expliquer, magnifier la nature, l'instinct de l'homme a toujours cherché et vu quelque chose au delà de ce fait constant qu'on entreprend d'abolir, qu'on prétend même aboli. Incroyable fatuité humaine! s'écrie ce protestant éclairé, parce que dans un jour des siècles, dans un coin du monde, on a fait des progrès dans les sciences et qu'en leur nom on a combattu le surnaturel, on le proclame vaincu, aboli! »

« On condamne le surnaturel en vertu de son nom; rien n'est ou ne peut être, dit-on, en dehors et au-dessus de la nature, tout s'y enchaîne, s'y développe nécessairement. Nous voici en plein panthéisme, reprend M. Guizot, c'est-à-dire en plein athéisme. La négation du surnaturel, c'est l'athéisme. Il existe, il est vrai, des lois générales et permanentes gouvernant la nature; est-ce à dire qu'aucune dérogation n'y est possible? Il n'y a personne qui ne reconnaisse entre ce qui est général et ce qui est nécessaire une différence essentielle et absolue. La permanence des lois actuelles de la nature est un fait établi par l'expé-

rience, mais non pas seul possible, seul concevable pour la raison. Ces lois auraient pu être autres, elles pourraient changer. La science elle-même établit que l'état de la nature a été autre qu'il n'est maintenant. Cet ordre universel, permanent n'a pas toujours été tel que nous le voyons, il a commencé. La création de l'ordre actuel de la nature est un fait aussi certain que cet ordre même. Qu'est-ce que la création, sinon un fait surnaturel, l'acte d'une puissance supérieure aux lois actuelles de la nature, qui peut les modifier comme elle a pu les établir? Le premier des miracles, c'est Dieu; le second, c'est l'homme. En tant qu'être moral et libre, l'homme vit en dehors et au-dessus des lois générales et permanentes de la nature; il crée par sa volonté des faits qui ne sont point la conséquence nécessaire d'une loi préexistante, et ils prennent place dans un ordre absolument distinct et indépendant de l'ordre visible qui régit l'univers. La liberté morale de l'homme est un fait aussi certain, aussi naturel que l'ordre de la nature, et est en même temps un fait surnaturel, c'est-à-dire essentiellement étranger à l'ordre de la nature et à ses lois. »

« Dieu, continue M. Guizot, est l'être moral et libre par excellence, l'être excellemment capable d'agir comme cause première en dehors des causes qui s'enchaînent l'une à l'autre. »

M. Guizot montre ensuite « que l'homme, en tant qu'être moral et libre, est en rapport intime avec Dieu. Qui définira alors les événements possibles, dit-il, et sondera les mystères de ce rapport? Qui dira que Dieu ne peut modifier et ne modifie jamais, selon ses desseins dans l'ordre moral et sur l'homme, les lois qu'il a instituées, qu'il maintient dans l'ordre matériel de la nature? »

« On avait hésité, poursuit M. Guizot, à nier absolument la possibilité des faits surnaturels ; en usant d'une voie détournée, on avait dit qu'ils sont incroyables, qu'aucun témoignage ne donne au miracle une certitude égale à l'expérience qu'on a de la fixité des lois de la nature. » Après avoir examiné les arguments de Hume et de son école, il ajoute : « Quelle confusion dans les faits et dans les idées! quelle superficielle solution de l'un des plus grands problèmes de notre nature!... Pourquoi cette attaque indirecte et incomplète? Pourquoi se borner à soutenir que les miracles ne sauraient être historiquement prouvés, au lieu d'affirmer nettement qu'il ne saurait y en avoir? Naguère des esprits conséquents et hardis n'ont pas hésité à nier nettement le surnaturel. »

M. Guizot est loin de reprocher à Hume et à ses disciples leur réticence. « Un honnête et sage instinct, écrit-il, les a retenus; ils ont senti qu'un pas de plus dans cette voie, ils entraient dans le panthéisme et le fatalisme. L'erreur fondamentale des adversaires du surnaturel, c'est de le combattre au nom de la science humaine; mais le surnaturel n'appartient pas à ce domaine; c'est pour avoir voulu l'y comprendre qu'on a été conduit à le nier. »

Ce judicieux auteur montre que la croyance au surnaturel existe souvent, chez ceux mêmes qui le nient.

« Ce n'est pas seulement au nom des savants que le surnaturel est proclamé vaincu, c'est au nom du peuple. Vous n'avez donc jamais compris l'humanité et son histoire! Vous ignorez donc ce que c'est que le peuple, ce que sont tous les peuples! Vous n'avez donc jamais pénétré dans ces millions d'âmes où la croyance au surnaturel est et demeure présente et active, même quand leurs lèvres semblent la désavouer!... Il est vrai

qu'il y a de nos jours bien des pères, des mères, des enfants qui se croient incrédules et se moquent fièrement des miracles; suivez-les dans l'intimité de leur demeure, dans les épreuves de leur vie; quand leur enfant est malade, quand leurs récoltes sont menacées. Que font ces matelots quand ils flottent sur les mers en proie aux tempêtes? ils prient, ils invoquent cette puissance surnaturelle que vous dites abolie dans leur pensée. Leurs actes spontanés et irrésistibles donnent un éclatant démenti à vos paroles et à leurs paroles. »

M. Guizot signale enfin la nécessité d'admettre le surnaturel, en citant les propres paroles d'un rationaliste de notre temps, M. Edmond Scherer.

« Quand je sens vaciller en moi la foi aux miracles, je vois aussi l'image de mon Dieu s'affaiblir à mes regards; il cesse peu à peu d'être pour moi le Dieu libre, vivant, personnel... Combien la vie paraît triste alors et désenchantée; réduits à manger, dormir et gagner de l'argent, combien notre âge mûr paraît puéril, combien notre vieillesse triste, combien nos agitations insensées! Plus de mystères, c'est-à-dire plus d'innocence, plus d'infini, plus de ciel, plus de poésie! »

« Quand la philosophie n'a d'autre Dieu que la nature, et d'autre homme que le premier des mammifères, elle n'est plus que de l'histoire naturelle. Celle-ci est toute la science des époques matérialistes, et c'est là que nous en sommes; mais le matérialisme n'est pas le dernier mot du genre humain. Corrompue et affaiblie, la société s'écroule dans d'immenses catastrophes; la herse de fer des révolutions brise les hommes comme les mottes d'un champ. Dans les sillons sanglants germent des générations nouvelles; l'âme éplorée croit de nouveau, elle reprend foi à la vertu, elle retrouve le langage de la prière. »

« Y a-t-on bien pensé? demande M. Guizot; se figure-t-on ce que deviendraient les hommes, l'âme humaine et les sociétés, si la religion positive y était effectivement abolie, si la foi religieuse disparaissait réellement? Je ne veux pas me répandre en complaintes et en pressentiments sinistres, mais je n'hésite pas à affirmer qu'il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter avec une vérité suffisante ce qui arriverait en nous et autour de nous, si la place qu'y tiennent les croyances chrétiennes se trouvait tout à coup vide et leur empire anéanti. Personne ne saurait dire à quel degré d'abaissement et de déréglement tomberait l'humanité : c'est pourtant là ce qui serait si toute foi au surnaturel s'éteignait dans les âmes. » (V. Guizot, *Méditations sur l'essence de la relig. chrét.*, ou le fragment publié dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1864.)

M. Guizot, dans un discours à la Société biblique, il y a quelques années, disait déjà : « Il faut que la foi à l'ordre surnaturel rentre dans le monde, dans les grands esprits comme dans les esprits simples. » — Il montre ailleurs (V. Préface des *Méditations et études morales*) que dès qu'on abandonne cette croyance, le désordre fait des ravages « qui mèneraient les sociétés infailliblement à leur ruine. »

On voit d'après ces passages, forcément mutilés ici, que le prêtre catholique le plus zélé pour la croyance au surnaturel ne s'exprimerait pas mieux que vient de le faire un laïque protestant. M. Guizot pense et parle comme le T. R. P. Abbé de Solesmes. S'il n'a pas craint d'adresser de telles paroles à ses coreligionnaires dans son discours, ni de s'exprimer comme on vient d'en donner une idée dans ses écrits, il est constant qu'il a su qu'il trouverait parmi les protestants, hostiles pour-

tant par esprit de secte aux miracles, des oreilles attentives et un accueil bienveillant.

Faut-il craindre que la doctrine du surnaturel trouve un accueil moins favorable chez les catholiques? Nous le pensons comme M. Guizot, la croyance au surnaturel existe encore, même chez ceux qui le nient [1]. Espérons donc que le bon sens des masses, en l'acceptant, saura le discerner d'un faux spiritualisme formé des prodiges de Satan. Une multitude de savants en ont attesté les faits, nombre d'autres ont reconnu leur auteur[2]. Comme on l'a montré plusieurs fois, le *merveilleux* a cessé peu à peu d'être nié dès l'apparition de l'événement des tables.

1. Ne sera-t-on pas surpris de voir dans les écrits de M. Proudhon, qui a dit : « Dieu c'est le mal, » des mots tels que ceux-ci : « Qu'il n'est que l'instrument de la Providence qu'il nie...; que l'apparition de l'homme sur le globe est un fait divin...; que la création de l'univers sera toujours un miracle... — Quoi que nous fassions, continue M. Proudhon, il est l'*involucre* inévitable de notre science. »

2. Des savants, des membres de l'Institut, témoins des prodiges infernaux de nos jours en ont eux-mêmes signalé la nature, et reconnaissent aujourd'hui l'existence du surnaturel et des prodiges surhumains. — M. Th.-H. Martin, membre correspondant de l'Institut, n'a pas eu besoin de voir ces prodiges; aussi bon chrétien que grand savant, M. Martin s'exprime ainsi dans son ouvrage intitulé : *La Vie future :* « Une des erreurs les plus communes et les plus funestes consiste à croire que toutes les religions sont l'œuvre de l'esprit humain, sans excepter le christianisme. »

Ce savant, loin de penser que le christianisme est une invention humaine, ne le pensant même pas des religions fausses, reconnaît nécessairement qu'un autre être que Dieu les a établies.

CHAPITRE VII

Conclusion; nos vœux.

D'après tout ce que l'on a vu dans cet essai, la raison, indépendamment de toute autorité, doit forcer l'incrédulité à reconnaître d'abord l'existence d'un souverain être moral et libre, qu'on ne peut confondre avec la nature; intelligent, puissant par excellence, créateur de l'univers, qu'il régit par des lois constantes que lui seul peut changer; et créateur enfin d'êtres moraux et libres, soumis comme tels à une épreuve.

Dieu ne peut être identique avec la nature; celle-ci agissant inconsciemment en vertu de certaines lois, il faudrait décider qu'un être inintelligent, une force aveugle a créé des êtres intelligents, ce qui serait absurde.

L'existence de plusieurs dieux également puissants répugne à la raison; s'ils diffèrent de volonté, leur puissance serait dans un perpétuel conflit; s'ils ont la même pensée, la même volonté, la même origine éternelle, au lieu d'y voir plusieurs dieux, ils ne forment qu'une individualité, qu'un seul être moral, une volonté unique. Pour nous, ce n'est encore qu'un seul Dieu; il ne serait pas donné à l'homme sans la révélation de pénétrer ce mystère. — Si un premier dieu

en a créé d'autres, ce ne sont que des créatures plus ou moins relevées, non des dieux.

On ne saurait admettre simultanément l'existence de deux dieux incréés, dont l'un serait bon, l'autre méchant. L'un détruirait incessamment ce que fait l'autre; il en résulterait un désordre affreux. La logique et les faits prouvent qu'il n'existe qu'un seul Dieu, éternel, puissant, bon, juste, etc., qui permet, dans les desseins insondables de sa sagesse, l'action des agents du mal ou les réprime. Le panthéisme, le polythéisme et le manichéisme sont des erreurs monstrueuses. On ne doit pas entrer ici dans une démonstration plus étendue d'une vérité que toute intelligence comprend lorsqu'elle n'a pas été troublée.

Nier l'existence d'un monde invisible, malgré la raison et les faits qui la prouvent, c'est le matérialisme, fécond en résultats des plus funestes. Les maux qu'il engendre sont connus. On a vu que les explications naturelles touchant les manifestations du monde invisible exciteraient la risée si le sujet était moins grave.

Ces manifestations sont surnaturelles ou surhumaines; les premières consistent ordinairement en des actes d'une telle puissance, qu'elles ne sauraient émaner que de l'Être souverain, qui peut créer et anéantir.

Les manifestations surhumaines, infiniment moins puissantes, se caractérisent d'ordinaire par des opérations indignes de Dieu ou mauvaises. Quoique dépendantes des lois physiques, elles surpassent tout pouvoir humain; elles émanent de créatures invisibles, intelligentes et puissantes, soumises à l'Être souverain; habiles à contrefaire ses actes, celles-ci trompent les personnes étrangères à la seule science qui sait les

discerner. La théologie possède le *critérium* infaillible des prodiges diaboliques. L'homme est trompé quand, méprisant l'enseignement divin, ne prenant conseil que d'une raison orgueilleuse et faillible, il se livre aux instigations du prétendu dieu adoré dans les faux cultes. Ce dernier, pour se transformer, porte aussi une auréole, mais sa lumière est obscure, et, comme le disaient les théurgistes, il est triste et sombre dans sa majesté; en effet, c'est l'archange tombé. — L'homme enclin au matérialisme, et qui trop souvent nie Dieu, à plus forte raison a nié l'existence des esprits; on l'a pourtant montrée rationnellement possible, et des myriades de faits, dans tous les temps, chez tous les peuples, ont prouvé sa réalité. La science n'expliquera jamais des opérations qui sont évidemment l'œuvre d'une intelligence agissant avec discernement ou s'abstenant avec prudence et même avec beaucoup de ruse, tandis que les lois physiques sont constamment aveugles.

Après un siècle et demi de dénégations concernant les rapports entre l'homme et les démons dans la magie, Dieu a permis, pour l'instruction des uns et pour l'aveuglement des autres, des manifestations si claires, qu'il devenait impossible d'en méconnaître les auteurs : cachés d'abord sous le voile des lois ordinaires de la nature, leur progrès les a dévoilés, et le magnétisme, de l'aveu de ses partisans, a montré son identité avec la magie, tant ses effets sont devenus surprenants. — En parvenant à expliquer naturellement le magnétisme, on eût expliqué naturellement la magie; mais une tentative aussi insensée devait échouer. Il a fallu revenir au spiritualisme : les uns ont attribué ce phénomène étrange aux facultés de l'âme, d'autres ont été forcés de constater l'intervention des esprits, *anges, âmes des*

morts ou *démons*. Cette dernière théorie est plus près de la vérité que les autres, mais entachée d'erreurs très-condamnables.

Voici donc de nouveau la magie forcément admise avec ses prodiges et ses méfaits ; elle est l'œuvre des esprits mauvais; elle nous amène à reconnaître un autre ordre de prodiges non moins généralement niés : les *miracles divins*. En effet, si les esprits créés opèrent des prodiges, il est évident que l'on ne saurait refuser au Créateur le pouvoir d'en faire lui-même qui leur sont supérieurs. Ici ce que la raison admet, les sens aussi l'ont perçu, et l'impossibilité objectée par les libres penseurs est une extravagance en même temps qu'une impiété.

Si les esprits ont pu faire des guérisons, des prédictions, causer des apparitions, faire des révélations, qui donc pourrait refuser à Dieu ce pouvoir? — Si le démon peut causer des maladies et la mort, exciter le tonnerre, faire trembler la terre, ébranler des édifices solides, on ne voit pas qu'il soit possible d'établir que Dieu n'ait pas cette puissance et n'en use selon ses sages desseins. — Si les possessions, les obsessions, les vexations des esprits, admises actuellement par plusieurs millions d'individus qui naguère s'en moquaient, peuvent, selon eux encore, cesser par le fait des puissances spirituelles avec lesquelles ils communiquent, on ne voit pas de motifs pour dénier à un Dieu aussi bon que puissant de pareilles délivrances. Si — toujours d'après les aveux des spiritualistes hétérodoxes — des corps inertes ont été remués, transportés, apportés, si on a vu des personnes flotter en l'air sans soutien, à l'aide de ces mêmes esprits, les incrédules n'ont plus le droit de repousser, comme autant de contes absurdes, des faits semblables rap-

portés dans la sainte Écriture, et par les hagiographes dans les vies d'une multitude de saints.

En comparant les miracles divins avec les prodiges, en mettant en parallèle les pieux thaumaturges, les *lucides* et les *médiums,* il devient inutile de signaler ici de nouveau ce qui les distingue.

Si l'on examine lequel mérite la préférence, du christianisme, ayant pour base ses prophéties, ses magnifiques miracles, ses morts ressuscités, ou ce culte nouveau qui s'appuie sur des prédictions tantôt vraies, tantôt fausses, sur des guérisons douteuses et sur des prodiges que la plupart des spectateurs confondent avec les prestiges des Robert Houdin ou des Conus, on le demande au plus vulgaire bon sens, la moindre hésitation est-elle permise?

Il faut reconnaître l'importance de ne plus nier les prodiges diaboliques actuels; il est plus important encore que les témoins de ces prodiges n'aillent point les attribuer à une bonne cause. Puisqu'il peut être permis au démon, au milieu d'une société qui abandonne Dieu, de contrefaire assez habilement, comme on l'a montré, les plus grands miracles, il serait fort imprudent de se tranquilliser parce que l'on pense « que le démon ne peut opérer les *grandes merveilles* du christianisme : » c'est, au contraire, ce qui causera la grande séduction de la fin des temps, contre laquelle on ne saurait être trop prémuni.

Il faut mépriser ce rationalisme, aussi stupide qu'orgueilleux, qui divinise la raison humaine. La raison déifiée se fractionne, comme l'âme universelle des gentils, en une multitude de raisons fort opposées : de là naît la discorde et le désordre. La déesse Raison ainsi fractionnée, c'est l'erreur, c'est Satan; il faut revenir à la raison unique, à l'éternelle vérité. Loin

de rire niaisement de l'ennemi invisible qui meut tant d'ennemis visibles de la religion et de la paix, il faut être bien convaincu que son pouvoir d'exciter l'homme au mal est d'autant plus actif qu'il est plus méconnu.

Si quelques prêtres de notre excellent clergé français ont pu, par l'influence des traditions du foyer domestique, par une instruction théologique incomplète, ou par une doctrine qui aurait été altérée, être trompés sur ce qu'il faut penser des rapports de l'homme avec le démon, désormais, instruits par les faits, ils comprendront les conséquences désastreuses d'une telle erreur. L'édifice religieux est si bien ordonné, que tout s'y lie; une seule pierre étant arrachée peut le faire écrouler tout entier.

Voulant éviter l'accusation d'*obscurantisme,* le reproche de rappeler les ténèbres du moyen âge, on avait cru devoir faire des concessions à l'esprit rationaliste du siècle. — Les concessions, en matière religieuse, ressemblent à une foule d'autres concessions, plus on en accorde, plus on en réclame; l'esprit d'impiété, comme celui de sédition, peut être comparé à un animal féroce et glouton qui, après avoir englouti toutes les proies qu'on lui jette, dévore son pourvoyeur. Si les concessions sont parfois nécessaires en matière politique, il n'en faut jamais faire qui pourraient altérer une doctrine toute divine; si les impies par leurs clameurs veulent effrayer les gardiens naturels de cette doctrine, ceux-ci se rappelleront le zèle et le courage des premiers apologistes, qui avaient bien d'autres risques à courir; les heureux résultats de leurs paroles pour établir le christianisme sont connus; le même enseignement n'aurait-il pas le même succès pour le maintenir? Les deux époques se res-

semblent : même matérialisme, même scepticisme. Les chrétiens aujourd'hui seraient-ils plus hostiles à la vérité que les païens des premiers siècles?

Les théologiens du dix-neuvième siècle feront connaître peu à peu aux masses la doctrine que leurs savants prédécesseurs ont enseignée durant dix-sept siècles; un tel courage, de nos jours, sans doute n'exclut pas la prudence. On doit dire pourtant que si l'on n'a pas craint d'enseigner concernant la divinité de Notre-Seigneur des dogmes que les impies ont osé rejeter comme trop absurdes, on peut, concernant le démon, répandre des vérités qui ont aussi une grande utilité; elles seront donc enseignées non-seulement dans les séminaires, mais, dans de justes limites, dans les catéchismes expliqués. Le démon ne sera plus un simple mythe, ni le diable un être ridicule provoquant le rire. — « On craignait, dit-on, d'effrayer les imaginations. » — L'incrédulité est plus funeste que la peur. D'ailleurs, on ne voit pas qu'aux époques où l'existence du démon était constante pour tous, la raison en reçût des atteintes; nous avons remarqué même le contraire.

Il est inutile de faire observer que l'on n'a pas l'*outrecuidance* de vouloir ici donner des conseils, ce sont simplement des vœux manifestés; nos pères dans la foi commencent déjà à mettre en pratique ce que l'on vient d'exprimer.

Si le magnétisme, ainsi que les magnétiseurs eux-mêmes le redoutent, étant plus connu et tombé en des mains mauvaises, reproduit les méfaits de la sorcellerie, il ne faut pas opposer, comme le recommandaient quelques-uns d'entre eux, magnétisme à magnétisme, ce serait combattre les malins esprits par Satan, combat aussi funeste qu'impie dans la magie, où le plus insi-

gne magicien triomphait d'un adversaire moins élevé dans la science infernale. Le chrétien fidèle doit recourir aux suffrages de l'Église, qui le délivreront : ils ne seront point refusés dans la pensée que l'agent magnétique est un simple fluide; les dernières décisions du Souverain Pontife ne permettent plus une telle méprise.

Est-il possible d'espérer que le magnétisme et les sectes spiritualistes hétérodoxes tomberont comme tant d'autres manifestations diaboliques? On l'ignore. Leurs adhérents peuvent former la grande cité du mal et remplir le monde de leurs erreurs; Satan peut aussi cesser d'opérer publiquement ses prodiges, mais les pratiques qui les obtiennent n'en subsisteront pas moins dans l'ombre. Il faut donc profiter de l'occasion pour dévoiler l'action du démon assez reconnaissable quoiqu'il change de batteries; Dieu n'a pas permis sans dessein de pareilles manifestations. Le démon ne se cache plus dans les assemblées nocturnes — derniers vestiges du druidisme — ni dans les antres de l'illuminisme; ce n'est plus un fluide soulageant une migraine, c'est, on ne saurait trop le redire, l'âme universelle de certains philosophes multipliant ses prodiges. — Le panthéisme des libres penseurs et des impies a reçu le ciment des religions. Ce qu'ils ne pouvaient lui donner, les faux spiritualistes ont fini par l'obtenir; il a ses ministres, son organisation, et ses fidèles se réunissant dans de vastes salons, au sein des grandes cités, en attendant peut-être qu'il ait bientôt ses temples et un culte public.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE TRENTIÈME

Chapitre I. — Sentiments des philosophes au dix-neuvième siècle sur Dieu, sur l'âme, etc. — Kant et Fichte. — Schelling. — Hegel. — MM. Vacherot, Renan, Leroux, Comte, Littré, Fourier. — Observations 1

Chap. II. — Opinions des philosophes sur le somnambulisme, les rêves, l'extase, dans la première moitié du dix-neuvième siècle. — Le somnambulisme par M. Albert Lemoine, professeur de philosophie. — Réflexions 10

Chap. III. — Suite des philosophes ; M. Alfred Maury. Somnambulisme naturel. — Extase, Somnambulisme artificiel. — Réflexions 24

Chap. IV. — Görres ; exposé de son système. — Réflexions 38

Chap. V. — Suite des philosophes ; les vitalistes et les animistes. — Vitalisme : Haller, Charles Bonnet, Barthez, etc. — Animisme : saint Thomas, décisions des conciles. — Virey. — M. L. Moreau. — M. Tissot. — Décisions du Souverain Pontife en 1857 et 1860. — De quelques points sur lesquels certains animistes s'éloignent de la doctrine de l'Église. — Objection tirée de la puissance organisatrice de l'âme, et réponse. — Observations 68

LIVRE TRENTE ET UNIÈME

Chapitre I. — Hérésies au dix-neuvième siècle ; Pierre-Michel Vintras. — Ses moyens de séduction. Condamnation de sa doctrine. — Réflexions 103

Chap. II. — Les Mormons, leur origine. — Métaphysique et croyances des Mormons. — Culte des Mormons, leurs miracles. — Polygamie des Mormons. — Leurs conversions, apparitions, révélations, etc... 111

Chap. III. — La Chine ; le christianisme chinois ; révélations faites à Hong-Siou-Tsiouen, le chef de l'insurrection des Taï-Pings. — Réflexions 128

Chap. IV. — Observations préliminaires. — Manifestations des esprits en Amérique. — Les faits rapportés sont-ils vrais? — Conditions

voulues pour les manifestations. Communications des esprits. — Professions de foi des esprits. — Progrès des manifestations en Amérique. — Exposé détaillé de ces manifestations. — Danger de ces opérations ; leur extravagance. — Les tables animées en Chine..... 134

Chap. V. — Importation du spiritualisme américain en Europe. (Allemagne, Angleterre, etc.)..... 162

Chap. VI. — Importation en France des manifestations américaines ; on croit expliquer le phénomène par l'électricité. — Exposé des faits. — Résultats des rapports avec les esprits ; obsessions. — Autres résultats ; possession. — Suite des faits ; vexations par les esprits, folies, suicides. 171

Chap. VII. — Les esprits s'introduisent dans un appareil et écrivent au moyen d'un crayon ; faits divers. — Il y a progrès : les esprits s'emparent des mains des expérimentateurs et écrivent à leur insu. Diverses expériences : MM. Séguin, l'abbé Almignana, G. de Caudemberg, la fille de Fleurey, etc..... 198

Chap. VIII. — M. et madame Hennequin. — Leurs rapports avec l'agent mystérieux ; leurs pratiques, leur mission, etc. — Résultats funestes pour M. et madame Hennequin. — Réflexions sur la certitude de ces faits malgré leur étrangeté..... 223

Chap. IX. — Que faut-il penser de M. Hennequin et de son témoignage ? — Les expérimentateurs sont-ils dans le délire ? M. Hennequin n'était-il qu'un fou ? — Réflexions..... 250

Chap. X. — Importance des phénomènes, tous la proclament ; les uns se réjouissent, d'autres s'effrayent. — M. de Gasparin. — M. le docteur Roubaud, etc. — M. Morin. — Allan Kardec. — Eliphas Lévi. — M. Paul Auguez. — M. Hennequin. — M. Louis Jourdan. — Importance des phénomènes d'après des auteurs orthodoxes ; M. Des Mousseaux. — M. Bénézet. — Le père Ventura, etc. — M. de Mirville. — Charles Sainte-Foi, etc. — Réflexions..... 258

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME

Chapitre I. — Diverses théories à l'aide desquelles on prétend expliquer les phénomènes spiritualistes ou spirites ; fluide, déplacement de parties osseuses ou tendineuses. — Les mouvements involontaires et inconscients, d'après MM. Faraday et Chevreul expliquent les rotations et les bruits. — Explications fournies par M. Babinet et tirées du ventriloquisme, des efforts conspirants, etc. — Un pasteur américain suppose que la volonté imprime au fluide universel des vibrations ou ondulations. — M. Jobard donne une explication semi-fluidique, semi-spiritualiste. — M. Delaage explique le mouvement des tables par l'esprit de vie. — M. Rogers explique par l'*Od* du chevalier de Reichenbach. — M. Agénor de Gasparin suppose que la volonté envoie un fluide qui meut les objets à distance. — MM. Braid, Carpenter et sir Holland recourent à l'électro-biologie, aux suggestions. — M. le docteur Gigot-Suard explique par l'hypnotisme..... 283

Chap. II. — Réfutation de la théorie des efforts conspirants et du ventriloquisme de M. Babinet, par MM. du Vernet, de Mirville et de

Gasparin. — Réfutation de la théorie des mouvements involontaires et inconscients, par MM. de Mirville et de Gasparin. — Réfutation des théories physiques, par M. le docteur Eymard. — Réfutation, par M. de Gasparin, de la théorie de M. Faraday. — Réfutation de la théorie du fluide universel de Traverse Oldfield, par M. de Gasparin. — Réfutation de la théorie semi-fluidique, semi-spiritualiste de M. Jobard, par M. de Gasparin. — Réfutation de l'électro-biologie, etc., de MM. Braid, Carpenter, etc., par M. de Gasparin. — Réfutation de la théorie de M. de Gasparin sur le fluide agissant à distance, par MM. de Mirville, Girard de Caudemberg, l'abbé Almignana. — Réfutation de la théorie de l'*Od* de M. Rogers, par M. Des Mousseaux..... 301

Chap. III. — Théories spirites; M. G. de Caudemberg. — M. l'abbé Almignana. — M. Henri Carion. — Allan Kardec. — Théories spiritualistes; M. Piérart, etc. — Théories panthéistes, animistes, etc.; M. Gentil. — M. Hennequin. — M. Paul Auguez. — M. Morin.... 325

Chap. IV. — Réfutation des théories spirites, spiritualistes, animistes, etc. M. de Gasparin attaque les évocations. — M. Des Mousseaux réfute ceux qui signalent des avantages dans un commerce avec les esprits. — M. Bénézet prouve que ces esprits sont malfaisants. — Allan Kardec, spirite, dont la doctrine se trouve réfutée, réfute les animistes, certains panthéistes, les matérialistes. — M. Piérart, spiritualiste, attaque les spirites. — MM. de Caudemberg et de Gasparin, l'un et l'autre réfutés, réfutent victorieusement M. Morin..... 361

Chap. V. — Résumé des diverses théories; réflexions. — Les démons sont-ils les agents des prodiges de nos jours? — Progrès de la superstition spirite. — M. le pasteur Coquerel..... 378

Chap. VI. — Tous les protestants sont loin de traiter la question aussi légèrement que M. Coquerel; M. de Gasparin, qui la trouve sérieuse, repousse la doctrine catholique. — Ses dangereux arguments suivis de leur réfutation..... 409

LIVRE TRENTE-TROISIÈME

Chapitre I. — Les longues et ridicules explications et discussions sur le mouvement des tables ont cessé; il y aura bientôt progrès dans les prodiges que l'on niait ou que l'on expliquait physiquement. Le spiritualisme et le spiritisme vont entrer dans une phase nouvelle. — Arrivée en Europe de M. Home, apôtre du spiritualisme américain. Bref exposé de quelques prodiges opérés par ce *médium* en Amérique. — Mêmes prodiges en Angleterre, dans plusieurs villes, en présence de spectateurs éclairés et défiants..... 431

Chap. II. — Prodiges spiritualistes à Florence. M. Home perd sa puissance. Il se convertit. Son arrivée à Paris. Prédiction de M. Home réalisée. — Guérison d'un jeune homme sourd dès l'âge de quatre ans. M. Home augmente la puissance d'un *médium* français. Il va en Allemagne, en Hollande, en Belgique et arrive à Rome..... 443

Chap. III. — Le mariage de M. Home avec la sœur d'une comtesse russe n'est pas le moindre de ses prodiges. Accueil gracieux que fit le czar à M. Home à Saint-Pétersbourg.—Le fameux *médium* se guérit comme les convulsionnaires de Saint-Médard en se donnant des coups terribles. — Prodiges qui accompagnèrent la naissance du fils de M. Home, etc. Prodiges en Angleterre. — Retour en France du fameux spiritualiste ; il est sauvé miraculeusement d'un grand péril. M. Home est reçu fréquemment aux Tuileries..... 455

Chap. IV. — M. Home se rend en Italie. Manifestations spiritualistes étranges. — Retour à Paris du célèbre *médium*. Ses prodiges. — Discussions sur la certitude des faits merveilleux du *médium*. Calomnies dont il a été l'objet; témoignages en sa faveur. — Quelques explications ridicules essayées par les savants et les sceptiques, et repoussées par les témoins des prodiges de M. Home. — Exposé de quelques prodiges qui prouvent la mission de cet apôtre. Observations. — Mort de madame Home, les regrets qu'elle a causés. — Résumé des arguments pour prouver qu'il n'y a dans le *médium* ni jonglerie ni imposture. Preuves d'une intervention spirituelle, démonstration de sa nature..... 466

Chap. V. — Progrès dans les prodiges. M. le baron de Guldenstubbé obtient le premier en France l'écriture directe des esprits. — M. de Guldenstubbé prétend démontrer la légitimité des rapports avec les esprits par de semblables communications citées dans les livres saints, etc., comme dans les cultes idolâtres..... 505

Chap. VI. — Banquet offert à M. Home, qu'il n'accepte pas. Longs toasts des spiritualistes pour protester contre son expulsion de Rome. Motifs qui ont déterminé les spiritualistes à poursuivre leur œuvre et à continuer leur *mission* — Observations..... 521

Chap. VII. — Marche progressive du spiritualisme. Les spiritualistes d'Europe opèrent des prodiges aussi étonnants que les Américains. Discussion de M. Piérart sur les cures des toucheurs. — Observations sur les guérisons superstitieuses, etc. — Nouvelles preuves des prodiges spiritualistes données par M. Des Mousseaux. Fait curieux d'infestation cité par ce savant..... 533

Chap. VIII. — Discussion sur le spiritisme dans les premières années de son existence. — Observations et réflexions..... 554

Chap. IX. — Le saint Évangile commenté par les esprits. — L'ère nouvelle. Maximes évangéliques expliquées. — Suite des observations et réflexions sur le spiritisme. — Éloges du progrès suivis des réflexions sur le progrès..... 564

Chap. X. — Discussion sur les révélations faites aux spiritistes et sur leur origine ; comparaison avec les révélations faites aux saints personnages du christianisme. — Comment l'Église procède-t-elle quand il s'agit de révélations?..... 589

Chap. XI. — Le spiritisme et le spiritualisme se propagent en Europe ; la presse catholique s'en est émue..... 615

LIVRE TRENTE-QUATRIÈME

CHAPITRE I. — Doctrine de l'Église dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle sur les possessions, les obsessions, les vexations diaboliques, la magie et tout ce qui en fait partie. — Observations..... 621

CHAP. II. — L'esprit clérical généralement condamne le progrès, et les prêtres ne croient pas ce qu'ils enseignent. Réponses à ces objections. 650

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME

CHAPITRE I. — Quels sont les sentiments des libres penseurs et des matérialistes dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle, après la manifestation de tant de prodiges. — M. Figuier. — M. Alfred Maury. — M. Patrice Larroque..... 659

CHAP. II. — Suite des sentiments des libres penseurs; M. Michelet : *La Sorcière*. Réflexions sur cet ouvrage. — M. Renan nie les miracles du Sauveur comme n'ayant pas été opérés dans des conditions scientifiques. Réponse à ces assertions. — Réfutation des propositions de M. Renan; miracles rapportés par saint Augustin, qui en fut le témoin. — Miracles opérés par l'intercession de saint François de Sales, constatés sous le règne de Louis XIV. — Miracles opérés, en 1834 par le bienheureux Pierre Fourier, en 1844 par Notre-Dame de Sion-Vaudémont, attestés par les médecins. — Miracle opéré à Poitiers au tombeau de sainte Radegonde en 1860. Observations. — Prodiges de Rose Tamisier; son procès. — Réflexions. — Autres considérations de M. Renan dans son chapitre sur les miracles; observations..... 686

LIVRE TRENTE-SIXIÈME

CHAPITRE I. — La *régénération* annoncée et les maux dont on est menacé ont pour instruments les hommes de conception dirigeant les hommes d'action; les uns et les autres obéissent à l'esprit d'erreur ou de désordre. — Sociétés secrètes au commencement du dix-neuvième siècle; leur constitution, leur organisation, leurs cérémonies symboliques. — Voies de succès des Sociétés secrètes, leurs vœux; moyens adroits de séduction indiqués par les chefs pour recruter des membres..... 747

CHAP. II. — Les Sociétés secrètes, selon des hommes bien informés, sont inspirées et même dirigées directement par Satan. — Bulles de plusieurs papes contre les Sociétés secrètes et contre les francs-maçons; décrets royaux infligeant peine de mort ou autres peines contre les Carbonari. — Supplément aux documents cités précédemment sur l'origine de la franc-maçonnerie; son alliance avec les Sociétés secrètes, ses mauvais desseins..... 767

CHAP. III. — Coup d'œil sur la physionomie morale et religieuse des masses, d'après quelques personnes plus ou moins alarmées..... 787

CHAP. IV. — Quelques réflexions sur les observations qui précèdent; nécessité de connaître la vraie doctrine et de rentrer dans les vieilles ornières. — L'Antechrist et la fin des temps; moyens de le reconnaître et d'éviter ses séductions. Ses signes précurseurs. Le rationalisme et le matérialisme de plusieurs ne permettront pas de le reconnaître. Importance de savoir que le démon opère des prodiges et surtout qu'il en opérera de grands. — Textes de la sainte Écriture et autorités sur lesquelles s'appuie le bref exposé des dangers des derniers temps..... 803

CHAP. V. — Le démon a parmi ses moyens puissants de succès les grands prodiges propres à contrefaire les miracles de premier ordre. Explication de ces grands prodiges. — Observations et réflexions. — Si quelques ecclésiastiques rejetaient comme des croyances surannées et sans importance les prodiges sataniques, ce serait une erreur grave. Réflexions sur les dangers qui en résulteraient. — Observations adressées aux laïques sur les superstitions actuelles pour leur en dévoiler le péril. — Menaces terribles faites par les esprits dans l'*Evangile éternel* de Vintras..... 834

CHAP. VI. — Le retour à la doctrine spiritualiste s'opère chez plusieurs; c'est un heureux symptôme dans la maladie du corps social. — M. Guizot, protestant, signale la nécessité d'admettre le surnaturel. 862

CHAP. VII. — Conclusion; nos vœux..... 881

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

Paris. — Imp. de P.-A. BOURDIER et Cie, rue des Poitevins, 6.

closed

3 5282 00160 6253

DATE DUE

BF1532
B5
v. 6

STACKS BF1532.B5 vol. 6
Bizouard, Joseph,
Des rapports de l'homme avec le demon
3 5282 00160 6253